This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing lechnical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countiies. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http: //books. google .com/l

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //book s .google . coïrïl

**The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate**

/^(^I^A^,^ ^^^4^ HISTOIRE UNIVERSELLE

**The text on this page is estimated to be only 2.21% accurate**

k ^NN\ ^ .%\ \\S X \ PARIS. ^ TVFOGPAPHIE DC FIRHUS DÎDOT FRtRES , BVE JAt.OB , 56.

**The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate**

HISTOIRE UNIVERSELLE, PAR CÉSAR CANTU, SOIGMEUSEM EHT REMAMI£E PAR L'AUTEUR, ET TRADUITE 80DI SES TBUX, PAR EUGÈNE AROUX, ANCIEN DÉPOTÉ, ET PIERSILVESTRO LÉOPARDL tome (Uluatonième. PARIS, CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS, IMPRIMEURS DE t'iNBTITUT I>E FRA!«CE, RUE JACOB , 56. M DCCC LY.

**The text on this page is estimated to be only 21.56% accurate**

HISTOIRE UNIVERSELLE. ••••••••••«•em Schnee, dem Kêçen , Dem 9Find enigègtii, ImDamffd/erKlûJUj. Dureh Nebeldùfte, Jmmer zu, immêrzul Ohru Raat und Ruh, (GoÊtHE } . A travers neige, pluie et vent, A travers brouillards et tempête , Sans trêve ni repos, sans que rien nous arrête, En avant, toujours en avant ! Chaque fois que, par l'énergie de sa volonté, jointe à la puissance de son intelligence^ un homme dépasse les proportions ordinaires et se hasarde au delà des limites communes^ le docte vulgaire , qui aime la médiocrité et ne tolère que ce dont il se croit capable^ s'écrie : Impossible ! c'est un rêveur, un présomtueuœ; peut-être même ajoutera-t-il : C^est un fou, oti un char" latan. Dites que le diamant existe dans un caillou grossier^ et vous serez hué par ceux-là qui n'ont ni dans les mains ni dans la volonté assez de vigueur pour le briser et découvrir le trésor qu'il recèle. Un tel homme , s'il ne résiste pas à Finfluence de cette sen* sibilité qui est tout à la fois la faiblesse et la puissance, k ré* T. XIV. • I

**The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate**

2 QUIHUàlIB B90QUI. compense et Texpiation du génie , succombera bientôt sous le poids de la réprobation universelle , doijtapt ^e )ui-i])ême et d'une opiniez cpif diff^e ^ cellf des fiutrq|. Q^\w\ Qui , soi}ç Lonie ^UV^ proposa de laif^ imiunoil: \m bateau paê la vapeur s'attira les quolibets des courtisans et de la Ninon, devint fou^ et mourut dans un bôpital. Le Dominiquin fut sur le point d'échanger la palette contre le ciseau y pour échapper aux critiques des railleurs. Racine renonça au théâtre par le dépit de se voir préférer l'insipide Pradon. Newtoà, las des contrariétés qu'on lui suscitait, s'écria : Je ne veux plus m* occuper de philosophie ; foi eu tort d* abandonner Vinêstiwiahle trésor de ma tranquillité pour courir après une ombre, Pergolèse mourut à trente-cinq ans, brisé par les dénigrements opiniâtres de ceux qui le proclamèrent divin le lendemain de ses funérailles. Mais la patieoQ^ , si el)Q pe ponstitue pi|s \f géni9 , est une de ses premières qualités ; il sait que toute grande œuvre est une lutte , une éducation , une lice. Loin de décliner les difficultés, il les affronte; il se résigne à l'envie , à l'insulte et, ce qui est pire , à TinsouiC^iaoQe d^ ;^s oontofnpoi^ins ; il supporte les coups de flèches, les coups d'épingle plus pénibles encore; il s'améliore par Ja coptra(Jictiop , et triomphe une à une des inimitiés, des jalousies, des rivalités. Il rend mépris pour mépris, brave les haines que déchaîne contre lui la puissance ou le préjugé , et poursuit isolé ^ne route dans laquelle celui qui succombe est vite oublié, ou livré à la risée. Mais si, grâce à la jouissance qui transforme les contrariétés en problèmes , il parvient à réussir après avoir triomphé d'obstacles que le vulgaire ne soupçonnait même pas , chacun se hâte de lui rendre une justice tardive, soit pour se vanter d'avoir reconnu ^n n^érite, on parce qu'il est be^u d^ 5e ffiire le protecteur de ceux qu'on o^ peut fouler aux pieds. De pré* tendus amis lui accordeat une ^ppi^obaiion inactive, qui rassemble à de la compassion ; beaucoup d'autres, par ordre, par fl^ terie ou pour ne pas avoir commencé ep vain la guerre des outrages, s'en vont répétant : fielle merveille ! qui n^en aurait fait autant? // ne J allait qu'y songer ef vouloir. Cela même a été fait avant lui ; il na eu qu^à imiter ^ et à profiler de V exemple de ses devanciers. Ces gens-là ignorent ou plutôt feignent d'ignorer q^ie l'efficacité du génie consiste à savoir vouloir^ et que rimiff^fiofn ne tient pas à la renc/onf re de circonstances de détail tantôt fortuites, taur

**The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate**

DISCOURS PBJIUllINÀIBB. 3 tôt inévit^lêSi mais au rapprochement des principes^ à la mise ep action des méthodei^^ à l'essence des systèmes. S'éprendre d'une idée au point, d^ lui sacrifier afTections , honneurs, existence; tâcher d'atteindre un but nouveau p^r de^ vpies anci^On^ 9 ou un ^ut connu par dQs moyens qui n'ont pas encor^ été employés , c'est là 1^ privilège des gran4s hommes. Hirau^ fournit les cèdres, Davi4 prépara 1q bronze et l'or ; niais îSaloraon eut l'idée et la persévérance , et c'est pour cela que 1^ templjÇ porte son nom. Après les railleries viepnentles a4ulations: c'est la fxcMsièrae période; l'ejitreprise ^q cet ^prit d'élite, sa dépouyerte, son idée nouvelle eptrent ^m& ^'ensemble des cpunai^s^ces générales ^ et chacufi en tire profit. Quelque atroces qu'aient ^té les peines dont ^ a payé ces résultais , quelque méconnus qu'aient été ses ][)[^érites, comme il ^ pontribué ai^ pf;ogrès sans se faire illusion ^ sans s^attendreà la reconnaissance /il ^ ^^^ amplement payié ; car il n'a été mû ni par la pensée de conquérir t'estime de ses contemporains^ estime toujoups jtnal distribuée , ni par l'espoir de la gloire , ce r^ve des enfants , mais par le besoin de découvrir et de iîianifester la vérité et le désir de la Répandre au loin pour l'avantage de ses frères. Cofnment ces pensées ne naîtraient-elles pas lorsqu'on réfléchit sur le sort du grand homme avec leque) nous sommes sortis de l'ère la plus tumpUueuse et la plus confuse, pour entrer d^ns l'âge moderne? D'autfes avaient avancé la possibilité de gagner les Indes par une route opposée à celle qu'on avait suivie jusqu'alors ; mais Cplomb eut la force de s'opiniâtrer à la trouver et de réaliser l'idée. Il est contraint d'endurer les refus des puissants, l'ignprance des doctes, les dédains de l'orgueil, les naesqijii^ries de l'ayaripe, les perfidies (Jp ses fivaux, la nox^char lar^e d|B cejLix qui, incapables d'agir, sont toujours disposés à condamner l'homme qui mit la maip à l'œuvre. Cp|pmb descend à discuter en personne ayec ceu^ qui s'arrogent 1^ privilège de sapctionni^r ^ vérité; i^ a fecQui^ ^ sep|;imjent pour persqadiçf uij moine et jjne reipe; i^ cite aux uns Ari^tote, aux autres les saints Pères ; il parle à ceux-ci de richesses irnniensps, à ceu^-là des fUtérêts dé 1^ religiop. Il suit mille voies diverses pour arriver au même but avec l'héroïsme de la patience , 1^ pati^^npe, qui est encore le cpurage. Pourquoi y lui aura-t-on objecté, m pa^ fen tenir à ce. quj a éféfaitf Est-il à croire qu*un Génoùs doive laisser derrière lui t.

 les Grecs et les Phéniciens f Et sans calculer comlHen il faut de courage pour immoler ce qu'on a d'orgueil au triomphe de la vérité, on l'aura même taxé de lâcheté^ parce qu'il frappait aux portes du palais ou à celles d'un couvent. On répète chaque jour que le génie y qui vit de lui*méme ^ n'a pas besoin du galvanisme de la louange et de la popularité^ et que les obstacles ne retardent pas les grandes entreprises. Cela peut être , mais nous savons que Kant resta ignoré tant que son nom ne fut pas proclamé par les journaux, et que ce fut en vain que Vico devança la science d'un siècle entier, faute de preneurs; les forces que le génie a consumées pour écarter laborieusement les entraves l'empêchent de tenter de nouvelles entreprises , ou de tirer tout le fruit possible de celles qu'il a menées à bonne fin. Que n'eût pas fait Christophe Colomb dans les quatorze années qu'il employa péniblement à inspirer confiance en son projet? Enfin ^ déterminés par l'espoir de grands avantages, les rois lui viennent en aide ; un simple particulier lui fournit assistance, mais avec la pensée de partager sa gloire; ses matelots euxmêmes ne lui obéissent qu'à la condition de lui imposer leur vo^ lonté. Il s'embarque avec des ressources insuffisantes jusqu'à la tétnérité ou même jusqu'à la folie; il erre à la merci de vents inconnus; il est obligé de tromper ses compagnons à l'aide de fausses indications; au milieu de cet Océan sans bornes où il cherche un rivage dont il ignore la position , tout semble se liguer pour faire évanouir ses espérances ; et pourtant sa con^ tance puise une nouvelle énei^e dans le vaste projet de réunir les hommes dans une même foi , dans une même civilisation. Mais enfin le cri de Terre! Terre! a retenti; il est adoré par les siens comme un dieu, parce qu'il a réussi. Il croit avoir touché aux Indes; c'est une erreur, mais sur sa route il a découvert un nouveau monde. Réussir, atteindre le but, voir les fatigues de toute sa vie couronnées de succès et remercier Dieu d'autant plus qu'on a moins obtenu l'assistance des hommes, ce sont là des joies ineffables, dont rien ne saurait exprimer retendue. A quoi le grand homme doit-il s'attendre alors? à l'ingratitude. Le pilote qui lui a fourni un bâtiment essaye de lui ravir la gloire qu'il a conquise ; les rois se dégagent , par des chicanes , des promesses qu'ils lui ont en vain prodiguées. Les esprits

DISCOUBS PaiUMtNAlSB. 5 forts se moquent de lui, {^rce qull a cherché dans le ciel les espé^ rances que le monde lui refusait ; ses rivaux , pour le rapetisser^ grandissent à côté de lui un homme médiocre, et désignent sous le nom d'un autre les découvertes de Colomb. Les uns le taxent de vanité, parce qu'il recherche des titres qui assurent tant de droits à ceux qui les doivent au hasard ; les autres l'accusent d'avarice, parce qu'il fait cas de l'or dont il a besoin pour tenter de nouvelles entreprises ; d'autres encore de cruauté , parce que ses successeurs massacrent les populations qu'il a fait connaître. — Colomb meuH, et il veut que l'on mette dans son tombeau les chines avec lesquelles il revint du Nouveau Monde ; car rien n'enorgueillit autant que le martyre subi pour une cause dont le triomphe est indubitable. Quand l'envie n'a plus à redouter qu'il trouve un autre monde, die confesse la'grandeur du héros qui n'est plus, et se donne pour dispensatrice équitable de la gloire ; elle va même jusqu'à l'exagération, pour rabaisser d'autant ceux qui s'élèvent à des hardiesses nouvelles. Cotomb est le premier grand inventeur qui appartienne véritablanent à l'histoire. L'antiquité, qui mit au rang, des astres le navire qui tenta le trajet de la Grèce à la Colchide, et la lyre sur laquelle cette expédition fut chantée, aurait fait de Colomb un demi-dieu ; le moyen ftge aurait aperçu dans sa découverte l'intervention du démon, comme dans celle de l'imprimerie et de la poudre à canon. A cette époque, c'est lui-même qui nous apparaît, lui-même avec ses luttes, ses hésitations, ses découragements momentanés, sa persévérance finale, ses erreurs sublimes ; Colomb est homme. C'est là une différence immense entre l'histoire ancienne et la moderne. La première, en effet, nous montre des héros, et l'autre des hommes; celle-là personnifie les multitudes dans un homme, celle-ci décompose les personnages dans leurs éléments; l'une met en scène la sublimité de l'individu , l'autre la puis* sance de l'humanité. Or, nous aimons à retrouver dans les vicissitudes de Colomb celles de l'humanité même, dcmt l'histoire^ ne fûtrclle qu'un spectacle, serait pleine d'attraits. Conune lui, tandis que chaque mortel s'occupe isolément, elle mûrit ses conquêtes à l'aide des forces de tous , et puis elle s'élance avec les ressources qui semblent les moins efficaces; elle triomphe, se voit punie de ses victoires ; mais elle s'en fait une échelle pour atteindre à de nouveaux succès.

**The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate**

6 QtJlNZlÈHB ÉPOQUE. Dans Ce concours de toutes les générations, qu'est-ce que rhoriime? le terme moyen d'une proportion, terme nécessaire entre les antécédents et les corisëqilents ; le réstlltàt dé^ circonstances. Une Balle fral^pë Giistàve-Adolphe à Lutzéft^ et la guerre de frentfe ans changé d'âspecit: un vei», apporté défe Ihdës dans le bois d'un navire, rongé les pilotis sur lesquelè Amsterdam est bfttlé, et peu s'en fatlt qtf il rie t)aralyse les menaces Hè ceitè rivale de Louis XÎV, de cette maîtresse de TOrient. Le grand homme lui-hiémë, tjuël que soit son honi bu sa fbrtune, n'est (|aè la thanifestâtion d'un bfeàoiH social; hé comme le jour qui succède néceifeairemerit au joiit précédent, tî'eét en vain tjue les StândlnàVes découvrent la Caroline eh Tan 1000 ; mais, si Colomb vient à petit dans la traVëtëéë, déjà Cabrai met à la voilé, et un accident lé fera aborder âti Brëéil. La toi* d'Arnaud de Brescia et de Htlss fest étouffée ; maîà, il Luther Succombe , Zwinglfe a déjà parlé. Que Sàhit-Sibiôh vifenHè à petit eh combattant dan^ la guerre de l'ihdépfendttiicîè Smérîcaine, Owen et Fourier sont déjà nés pour prbclariiet dëî^ Utôptes dbttt quelqu'une peiit-être n'est qu*ûne proposition prétôce, qui en son terfips détiendra Un Kéu comrtiun. fl y en a qtli, contelhplant rhomrtië Èoùi cet unique aspect, iious roffrfenf comme un ihstrùthent accidentel de là ftitàlilë , et qui , àfBrhflant que tdut ce qui fut devait être , racontent là Vie dé l'inditidu et cfeUe des natibhs avec un calme ^lacé \\\A èipliqùe tout et ne à'émeutde rieh; ou Bien qui, proclahiant \k théodicée de Thiàtoire. rt'y voient que l'action iitirtiédiàté delà volonté âUJïrême, au point dé niet* la puissance de rhdmmé(i). Cependant l'homme sent en soi uUë force Supérieure au Iburblllori qui rèntrainè ; il àt)pelte lâche celui ^uî ne résiste pas U dé hiauvalses impuIsîdnSj héros celUi qui éàU lutter contre lés SHtrës et contre lUl-même, parler et se taire à tërn{)s; il voit adriîirer au delà du tbnibéftti fcëlUI qUi ék èorti de la foulé pour réduire eti feits les asplMtionè des autres, pour satisfaire bu prévenir les eépërances de son temps. 9'il n'èii était pas ainsi, pbUri*âlt- feans éclatel* éh blasphèbies^ les éterhelle^ prbspé(1} IiDlépehdéfmment (fé m^ bhCôurs iur Vhiéïàif-^ unit'érseUéy Bossiiei dit, dans l'Oràison ftlnèt)î'e de la reioe d'Angleterre : k Quahd Dieu a chohn quelqu'un pour être l'instrument de ses^dcsseius, rien n'arrête aon cours; il encbatiie, bu aveuglé, ou dompte tout ce qui eét capable de résistaobe. »

Pbar lui , rhistolre est « là sage conseillère des pi luces. » Mais combieu y a-t-il de princes qui lisent Thisloire?

**The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate**

OUOQUAII fBiUMIllAlBB. 7 niés de la riue et de la force, les infortunes de la Mblesseet de la vertu, là vie des méchants qui s'écoule dans les jouissanoes et celle des bons dans la misère^ les plus généreux insultés par le triomphe de Finiquité, la mort du juste et des nations qui , à rheure suprême^ ne sont consolés ni par une lai*me ni par le cri de la oonsciedce indignée? L'histcnre ne saurait , sans faiUir y se soustraire à ce principe de sens couunun ; si elle rejette le libre arbitre , elle abdique le droit de juger les événements, et devient une branche des sciences naturelles , comme lorsqu'elle décrit les débordements du P6 ou les éruptions du Vésuve. Le hasard ne fait rien de c^nd ni de stiivi. Acceptez la fatalité, refusez de croire à la puissance du bras et de la volonté , rejetez Tinfluence des chefs-d'oeuvre , et vous n'aurez plus que des hommes découragés et des nations pusillanimes* La tâche de l'histoire est tout autre ; elle exerce le sacerdoce de la vérité et des inspirations généreuses. L'histoire dépasse également le but lorsqu'elle ne fait qu'enregistrer les faits tels qu^ils sont apparus, ou qu'elle les ramène à des règles préétablies; lorsqu'elle les enchaîne invinciblement^ ou qu'eue imite Hume> qui détruisait toute relation entre les phénomènes de la nature ; lorsqu'elle prétend que l'homme peut tout, ou qu'il ne peut rien. Non , les générations se transfnettent certaines oeuvres lentes qui ne sont pas des desseins , maisdes besoins, qu'elles accompUssent sans prévoyance et pourtant avec suite^ pensées de la Providence qui sont effectuées par le peuple. La liberté dont l'homme croit jouir, et qui seule le rend digne de récompense ou de châtiment^ n'est pas une illusion digne de oK^querie; la Providence lui a dit : jTi^ arriveras jusque-là* Chaque jour le laboureur appelle de ses vœux le soleil , et le soleil revient \ mais est-ce lui qui l'a fait apparaître? Notre volonté influe-t-elle sur les fonctions vitales qui continuent de s' exercer dans le sommeil, ce temps des mystères les plus merveilleux? Réunisses tous les éléments du monde moral , et vous aurez fait l'histoire de la Providence; comme l'on démontre le Créateur par l'ordonnance de la création , de même les œuvres de l'homme démontrent le Dieu qui les dirige. Le premier examen n'exclut pas les causes immédiates, et le second ne rejette pas la vcdonté humaine , libre et efficace. Hais qui déterminera les limites de la compétence divine]et

8 QIJINZliHB INVOQUE. cdles (k la compétence humaine'? Qui déduira des faits qui sont de ia Providence les doctrines qui sont de l'homme? où des phénomènes de ee monde l'explication d'un autre ? La philosophie de Thistoire a cette prétention ; mais a-t-elle résolu le problème ? Notre siècle s'est complu à des systèmes ^ idéals dans leur manière de procéder, absdus dans leur principe , arbitraires dans l'application ^ au lieu de subordonner les conceptions scientifiques aux faits dont elles ne doivent que découvrir le lien réel. De même que la physique a réduit les sept couleurs à trois , qui sont elles-mêmes fondues dans le blanc » de même on a prétendu trouver dans la marche de l'espèce humaine une simplicité que nous n'avons aucun motif de reconnaître. Dans les pays qui pensent y chaque professeur improvise une méthode la première année de son cours; elle est adoptée dans les pays qui imitmit^ aux acclamations de ceiix qui trafiquent de la science : systèmes nébuleux , où chacun prend pour de l'érudition ses propres imaginations , où Ton sacrifie la clarté de l'intelligence sur l'autel du symbolique et du transcendantal^ sans réfléchir que leur obscurité vague et mystérieuse ne peut apporter aucune explication effective à Fensemble des phénomènes. A regarder de trop loin, on s'expose à ne pas voir juste ; mais notre époque ^ amoureuse de grands mots , des formules et des principes absolus, embrasse volontiers ces théories a priori qui, aussi faciles à inventer qu'à réduire en fumée , révèlent .la puissance de quelques esprits et l'ignorante présomption de beaucoup d'autres , qui éternisent les discussions sans faire faire un pas vers la solution cherchée, Qûî, en effet, saurait déduire avec certitude les révolutions futures de la reproduction de certains événements et de leur enchaînement. Le septuple sceau est apposé sur les causes secondes de l'ordre moral , d'autant moins accessible à Pexrpérience ou à l'observation que, du petit nombre d'événements transmispar l'histoire, nous ne connaissons que les circonstances extérieures, mais non les causes et les conséquences intimes. La philosophie de l'histoire , c'est-à-dire l'intelligence de sa marche providentielle, consiste moins dans les événements que dans les éléments qui les ont produits; mais elle enchaîne ellemême son essor si elle immole les faits à des doctrines absolues, au lieu de déduire les principes des faits; si elle ne s'humilie pas devant le plus inextricable des problèmes, la permission du mal, et devant les mystères de la vie de l'homiiie et du

DISGOIIBS PntlMINAIll. 9 monde, cette vie dont le milieu seul reste éclairé, tandis que le commencement et la fin sont enveloppés de ténèbres ; si elle n*a pas , pour se guider dans ce labyrinthe y un triple fil y à savoir les voies occultes de la Providence, le libre arbitre de l'homme, la bonté de Dieu, qui rachète l'humanité. En un mot , elle sera la vraie philosophie lorsque , sans mettre l'homme sur l'autel ou l'annihiler, elle cherchera seulement à Texpliquer, et à nous apprendre d'où il vient^ où il va, pourquoi il se montre si sublime et si méprisable^ abtme de magnificence et de misère, de scélératesse et de générosité. Toutes les pages de ce livre disent où il faut chercher la solution finale d'un si grand problème. Les palingénésies ou les progrès systématiques nous paraissent téméraires, et téméraire aussi la supposition qu'im homme intelligent et fort peut suffire à les diriger, comme il nous semble lâche d'affirmer qu'il doit lés subir inévitablement. La marche générale de l'humanité dans les voies que prépare la Providence amène les renouvellements prodigieux qui s'opèrent ici-bas, et fait éclore le bien du maL Mais Dieu est patient, parce qu'il est étemel, tandis que l'hônune , qui sent sa durée fugitive , voudrait que toute chose s'accomplit dans cet insUmt rapide où il vient pour souffrir, expier, s'améliorer et mourir. Ainsi l'astronome désirerait que le cours d'Ur^ms s'accélérât, pour que ses phénomènes, en se reprodiûsant, pussent confirmer la vérité de ses calculs. L'ignorant seul croit qu'une comète est accidentelle, parce qu'elle ne revient pas chaque année. La vie véritable est dans l'action de Qieu sur les créatures et de l'humanité collective sur chaque homme individuellement, dans l'union de la matière avec l'esprit, du moi avec le monde extérieur; c'est pourquoi Pascal disait que «r toutes les parties du monde sont enchaînées (f de telle sorte qu'il est impossible de connaître l'une sans les « autres et sans le tout. » L'intelligence , en s'élevant par l'humilité, sait observer avec confiance et respect les traces divines; elle peut beaucoup, parce qu'elle connatt ce qu'elle ne peut; au Ueu de dissiper ses forces contre des obstacles insurmontarbles, elle les concentre dans de justes limites, et se rend ainsi l'auxiliaire de la Providence. Le grand homme n'est donc pas un produit du hasard; il n'y a point de fatalité dans la puissance de sa pensée , dans l'efficacité des moyens qu'il emploie ; point d'aveugle nécessité dans sa réussite ni d'arbitraire dans les facultés dont il est doué. Le

**The text on this page is estimated to be only 25.38% accurate**

10 QUinClàHB BF9QUB. génie né devine pas, ne crée pas ; il étudie, il latte^ il s efforce^ il s'obstine pour arriva au mieux ; sil réussit , le vulgaire , auquel il ne présente que les résultats , les attribue à une inspiration^ ft une grâce particulière; il en fait un être d'une espèce distincte ^ comme s'il fallait être né autrement que les tisserands ordinaires pour devenir Harkwrigbt ou Jacquart« La ilfttiiN et 8eè lois gisaiMtt dans M ténèbres ; DIaa dit : Que Newton soit, et iai lumière fut. Ainsi s'exprime le poète ; mais nous savons que Leibnilz , Wren et d'autres avaient précédé le grand philosophe anglais ; nous savbns que la géométrie avait besoin de sa tète, de même qtie l'épée de Scanderberg n'était redoutable que dans sa main ; nous savons qu'il y a pour toute découverte une q)portunité que le vulgaire confond avec la fatalité ; nous savons que l'on ne pourrait déterminer les perturbaticms en astronomie si les principales gratitàtioDs n'eussent été d'abord évaluées. Derrière tout grand homme il y a dès générations oubliées dont il met à proiit le travail; comme fit Homère des rapsodes, et Dante des légendes; c'est aihsi que les plantes se nourrissent des débris dont le sol s'est engraissé. L'homme de génie n'est qu'un hommeenfln^ et la contemplation de ses efforts ^ des obstacles qu'il a surmontés , des contradictioils ((u'il à vaincues, des erreurs qu'il a subies ou combattues sera toujours le spectacle le plus propre à nous faire sentir notre dignité. Mais la colombe peut-elle mesurer le vol de l'aigle? et l'homme, dcMdt la vue est débile> ne dit*ii pas qiie le roi des oiseaux s'élève jusqu'à la région du soleil lorsqu'à peine il atteint celle des nuages? ^ Si nous ne nous abusons^ le caracttoe de l'histoire ancienne consiste dans l'observation de l'homme plutôt que de la race humaine. Étourdie par les efforts anormaux plus qu'attentive H l'allure tranquille et persistante^ elle fait guerroyer les héros ; ^le représente les factions dans les coryphées ^ et fait dépendre le bonheur ou le malheur d'une nation d'un sage irréprochable Ou d'un tyran odieux ; la terre reste muette lorsque disparait le grand hotnme qui la remplissait; mais bientôt un autre prend sa place. De là une admirable simplicité de dessin > puisque toute détermination, tout fait quelconque part de la volonté réfléchie ou de l'impulsion d'un héros ; l'œuvre du peuple semble celle d'un personnage; 6racchus> Marins, Pompée représentent la plèbe qui s'élève i ou l'aristocratie qui tombe. Tandis que les sociétés anciennes sont constituées sur des

**The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate**

DI8CO0H8 PÈÉLIHINAfBR. U bases déterminées^ les sociétés modernes sortent d'éléments en lutte j mélangée accidentelietnéfit. Là deh législations immuables et jurées 9 ici des modiflcàtibtis ittcè^ntès et dès progrès; là fusion dans un caractère général , ici èffeHescfenbè de principes hétérdfeèûes; d'dù 11 suit que l'État, l'Église, Topiniëh emportent Ghacttti un fragment de la vérité et de la raison. No^ monarchies teitlpérées laissent un champ plus vaste à la pensée et aux oppositions : tàntAt une pattie, tarltôt la totalité de là n)ition teut prendre part au gouvernement ; lespMnces trouvent de là rësi^ancfe , vague d'abord , piiis déterminée ; les intérêts se ch)iséht, les sentiments sont eii lutte ; le lettré et le philosophe otit autant de puissaiicë qu'Ufa toi, et même davantage. La Vague qui ^ gonfle et franchît le rivage ou fait sombrer d'énormes bâtiments est bien plus poétique que l'eau tranquille dès canaux qtii fait mdUvôir des machines ou arrose des prairieti. Aussi nous apparàît-il grandiose cet âge antique, scène coiltifadëUc de révolutions impétueuses, d'événements extraordinaires et dé personnages drapés avec art dans la toge; les gloires se détachent sdUlâires sur un fondéclàl^ë d'tlne lumière incertaine. 0e tidà Jburs b'èst autre chbse ; les glôireii de rattâbheht à celles du pftâse et du genre humain tout entièt. ^bUS ne (;royons pas qhé moins dé passions bouilionnasseiit àOti*êf€fis dans le coeur des hommes; mais uti petit nombre d'entre eux t{\)ccupait des choses publiques, très-peu en écrivaient, 6t ces derniers ne soht pas tous arrivés jusqu'à nous. Par i^ttitè, et feutë dfe contradiction^^ certains jûgeinènts restent adtilis : par exemple , que Den^s et Tibère turent des tyrans , ^uè Titus fut clément et Maro-Aurèle philosophe. Chez les ihodemes, tous écrivent, tods jugent. Il n'est pas de monstre qui n'ait eu des apoi(%ifetes. Le duc de Valentinois ( César Borgia ) e(^t vertueux pour Machiavel; Henri Ylll et Elisabeth sont placés au ciel pâî* lès réformés, dans l'enfer par les catholiques ; c'est te contraire pour Marie Stuart et Philippe IL Louis XIV est tdttt autre pbur la Fràhce ^iie Jwtir la Hollande et l'Allcma^ë. Aujourd'hui on réhabilite des hommes dé sang dont l'humanité ne prononce le nom tju'avëc horreur. En èttttet, sans tenir compte de l'adulation , la lutte des partis s'étant accrue ou du moins les éléments qui la révèlent, tout est d'une nature mtite, et le &t(M et la raison se ttotitfeht difficilethènt d'un seul cdté; des motifs eondamnàblèS

I6i*âqa't)n le^s isolé t)rèhnent Uh air dé Justicfe plâteés eh lelir tftnpà et en IMt Red propre. A4i

iSt QUI92IBKS BFOQUI. milieu des travaux simultanés de décomposition et de recom* position, opposés quoique convergents, beaucoup d'hommes ne discernent pas les éléments qui tombesit de ceux qui s'élèvent, et accusent une époque de ce que lui a laissé l'époque précédente ; car aux idées vaincues survivent les habitudes, et, la révolution intellectuelle accomplie, la révolution sociale ne fait que commencer. Puis vient req[>rit de cmtradiction, aussi actif que délié, qui se plaît à détrôner la gloire, tandis que la foule accepte de confiance les opinions toutes faites. Les travaux de Tintelligence, faute de pouvoir embrasser toutes les parties d'un champ qui s'agrandit sans cesse, ressemblent aujourd'hui aux cercles que forme l'eau frappée d'un corps étranger, et qui sont moins déterminés à mesure qu'ils s'élargissent davantage. Aussi , de nos jours, des protestations a[q[>uyées de témoignages s'élèvent contre les éloges et les critiques prodigués pas les classiques ; elles disent : Ce n'est pas vrai ! soit pour attribuer à la marche naturelle des idées et des choses ce qui semblerait prévoyance politique » soit pour renverser le héros de son trône re^lendissant, et le rejeter au rang des mortels ordinaires. Nous figurons dans cette comédie dont Dante a deviné la divinité. La tragédie nous a enseigné à admirer la dignité et l'héroïsme des races nobles; Thistoire , à ne comprendre la gloire que personnifiée, à nous figurer Hercule vainqueur du lion de Némée plus volontiers que la civilisation refoulant les monstres de contrée en contrée. Ne sentez-vous pas l'école dans cette admiration pour l'individu plutôt que pour les masses, pour ce qui s'accomplit en un jour plutôt que pour ToBuvre des siècles, et dans cette envie de réduire l'histoire à un drame avec unité d'action et de héros ? Telle était l'histoire ancienne ; c'est pourquoi elle était mieux connue. Le sujet est un ; il n'y a qu'un ou peu d'acteurs ; le centre d'intérêt est un ; un le sentiment, celui du petit nombre d'olig»y ques qui dominent une génération esclave, et se détachent de la foule désordonnée. Aujourd'hui chaque nation vit indépeur dante; s'il arrive que l'une domine l'autre, c'est un accident ou une violente exception; mais pour les nations anciennes il fallait ou régner ou succomber, et l'histoire n'avait à s'occuper que de celle qui triomphait. L'écrivain moderne se trouve contraint, dès les premiers pas, de défricher le ehamp qu'il doit parcourir , de discuter les origines qui ne remontent plus aux demi-dieux, mais aux bar

DISCOURS PHiUMlNAUB. 13 bares; de disséminer son attention sur une infinité d*éléments, de réfuter les opinions opposées sur chaque fait y de se diriger , au moyen de l'analyse philosophique y à travers les causes complexes et éloignées y avec une insistance scientifique qui nuit à rintérét dramatique. En outre , il doit s'occuper de statistique; car, dit-on , les finances sont le nerf des États : ce qui est vrai si dles

**The text on this page is estimated to be only 20.27% accurate**

14 f^ymZlàlfB ^POQUP. piissept promener J^up oi^ivet^ (lan§ \^ basiliques qu dap$ )f) forum , prononcer des arrjêts et trafiquer de l^urs voie^. Quel-^ ques-un3; afin de s'enrichir, §'a^ujettissaier)t k fle^ privi^tions claustrales, tsftdk qup npRg pféfprpn§ ^jpuF4?bui multiplier le$ moyen^ de js^iisfair^e au^^ ^4^in$ du pçppl^ ^ 4, gu li^ii 4'?|léger ses ph^rges ^ faire ^ ^ri^ qu'jl pi^is^ )^s supporter, L'eçiçtenc^ (le lu p^tj-i^ dép^d^t ^qj^ uplqu^mept de^ ej^ ploit^ nailitftire? } elte qçs^aj^ ^ Pfi§sw^ fje y^ncpe. Ps là c^i^ nécessité de détriiipe pour n'^j.rç p^ d^fruitgj hW Pfi^p!^ dftfjJ les forces étaienf épuisées .dev^n^ii FescJ^ve 4'P'i ^uù'e pu jde quelque despqte. L^ germe nécessaire de la destruction ne s.e irpiiye p$b| f}^s les rficinQg des société modernes, q^j ^ fopdée^ sup rint^r^f; 4^ chaqpe na^ioja e^ dp cb^qu)^ parUcuUer , cbiQrcbent la prqspéril^ des Etats voisins , et leur propre avantag/^ d^ns cp|ui 4e Ipp^ Il était dans la nature de ces ^opi^tj^s 4e conpeptr^r d^s les n^ains de F^utorité po^-s^iil^mepf le ppi^voir matériel ^pliqu^ aux actes , jfr^ais encpre l^ pouvoir purement {por^l destipe ^ surveiller les penséps, les incljpatipns pt le§ croyapces. Il p'pt^t pas possible de séparer Tun de Vautre, ^tepdi; Ipur origine commune et rpblijgation 4^ restreindre la politique à upe ci^ principale , même lorsqu'elle avait spumis la moitié du mondp. Dans la pratique et la {théorie ; on n'^tal^lissait aucune 4Jstinctipi) entre les règles de Topipion ejt celles de? acj:e3j fpps même qu'ij s'agissait de rejpettre le gouyerpeni^t aux ipi^ips des philosophes, on enten4ait pne autorité absolue. Grâce à cette cppfusion des ppuyoirs, la morale demeur§ij subordonnée à l^ pplitique; or, cpipinQ celle-ci est esspptiellQment guerrière , on ne dirigeait rédpcatjoQ que yejps 1^ guerre i et Ton abandonnait la partie ppr^e au^ soins privés deç philosophes ou à l'impression des spectjaçles. Du f esjte , }e§ ïp;|g|?trats intervenaient dans tous les d^tai^ ^e la vie : la jégi^atjon disposait de Thomnie entier; la patrie était tout, l'individu rien ; rhomme s'aliénait lui-même pour n'appartenir qu'à la société. Aujourd'hui c'e^t le cpi>traire : la société respecte la vie privée, le foyer domestique, et ne demande au citoyen que ce qui est indispensable à l'ordre; de là vient qu'il conserve son être propre, et sait qu'il existe des actions mauvaises quoique non défendues. Il fallait donc dans les sociétés antiques ^'impulsion des grapds hommes, tandisque les nôtres marchent toujoûrsen avant, même sous des rois imbéciles et des chefs pervers. L'homme s'isole

**The text on this page is estimated to be only 12.00% accurate**

dans VsmUquàÈéy et e'êsl pur la haine qu'il voua à l'étranger qu'il soutient la sod^té dont il est membre; il croit que le {)atrii>T i\$me consiste à détester quiconque est né dans un autre pays, et la politique à s'emparer du territoire d'aiiijpui , pp^r faire servir la pc^triation à sa propre grandeur. L'esprit de conquête ne connaissait d'autres tontes que la pessibSîté; Agésilas disait : Les fnmHères ie la Lacmie sçHf où attêifU in pointe de nos lances. Ppur Ifss Koniain^, l'é-r tNinger était up esoBBsm, et leur condition habituelle la guerre; leur soldat partait lourdement chargé pour de.lonpie$ marcher», sans autres vivres qu'an peu de farine, dont i) fai^^jt; A^ galet-^ tes y auxquelles il joigiimit du lard ^t du saindoux, et quelques gouttes de vinaigre pour corriger l'eau dont il ^ désaltépail. ; point d^hApiial poup le ceceirpir s'il était malade pi| blessé. Animé d'une valeur farouche , exposé à des gp»|frai|pes exc^ sives f l^l^ooMue s^endurcissait contre luiripéme , et devenait d'une rude^ eruelle envers les autres ; il appelait héroï^rne le carnage après le combat et le massacré de populations désar* mées. Les vaincus ét^ien^ détruits : les Perses tean^^ntent ^n cœur de l'Asie des nations entières^ juives ou grepques, copmte les Hébreux et les firecs avaient anéanti les peuplades antérieures ; Rome extermine les civilisations floris^^tes Ae VÈr trurie , de jCoriotbe y de .Garthage , de Rhodes ; elle tr^ta la Grècp comme de nos joujrs l'ont traitée les Ottomans. Ces calamités constituaient le fond des mceurs dans fantiquité. Il en devait être ainsi puisque toule base morale manquait^ et qu'il n'existait d'autre droit que celui de la commune et de l'Ëtat. Le tyi^ de l'existence parfaite qe se peut déd^jr^ qm de ses rapports avec l'ondire de la création entière. Mais l'antiquité ne le p^dssédait pas, ou ^ut au plus il était coon» parmi quelques philosoi^ies^ sans descendre dans la conscience des masses, dont les sentim^ts engendrent la sociabilité et le droit. C'est pour cela que ie^i^ romamim étpit l'expression rigoureiise des nécessités maténeUe^ de l'association telle qu'elle existait, consacrant, a^vec we logique inflexible , des faits viQients et des conséquences monstrueuses. L'équité, au lieu d'y présider^ ne s'y glisse qpe furtivement ; le di*oit naturel n'en est pas l'expression^ niais PU api^Ile ainsi les rapports purement instinctifs des ^ti^ animés , et droit des gens les usages communs aux nations; coexistant ^vec le droit civil, ils s'entravent au lieu de se limiter, sans .qije J'un 4'^U|c soit cause finale, et par

 suite règle supériettre à tous. La jurisprudence vous dira donc que rhomme est libre de droit naturel , mais qu'il devient légalement esclave; qu'il devient chose par le droit des gens, ennemi par le droit civih A la fin le Verbe se révèle, type idéal et tout ensemble réel d'une existence nécessaire ; l'homme conçoit , d'après lui , la perfection à laquelle sa nature est destinée , la nécessité d'y parvenir datis la pratique de la vie. Le chrétien crut au-devon* de s'améliorer toujours, et de se dévouer pour Dieu; H crut à la charité comme loi obligatoire, à une cjté étenidle dont il devait se rendre digne. Dès lors la pure équité , la fra-temité universelle ne furent plus des réves^ mais les bases d'un état normal auquel l'homme ne peut guère rencmcer sans chan* ger de nature ; l'ordre civil n'est pas un simple fait de nécessité, mais un fait obligatoire comme reflet de Fordre social parfait , dont il est tenu de poursuivre la réalisation successive ; le droit se compose de trois élémaits essentiels : les règles de pure équité, code de la société idéale , les faits sociaux présents en rapport avec l'idéal , et leur r^orme progressive dans la voie delà perfection. Désormais le mot de fraternité, qui pour la première fois fut proféré dans le cénacle , a i^tenti dans les cabinets ; la dé* nomination atroce A^ennemis naturels est rayée même des livres inexorable^ de la diplomatie, et personne ne prétend plus que le soleil verse sur un seul homme des toirents de lumière à ^exclusion des autres. Les nationalités sont sacrées ) l'unique but de la guerre eât de rétablir le droit; Tunique effet de la victoire , de gagner la cause disputée et de se garantir d'injures nouvelles. Si cela ne se passe pas toujours ainsi , on le feint du moins ; la violence même se couvre du prétexte de la légalité , et les héros, encensés à la fois et maudits, sont heureusement une exception. Un général devait avoir tué dix mille hommes au moins en bataille) rangée pom* obtenir le triomphe^ nous louons aujourd'hui celui qui aie plus épargné d'hommes et de souffrances. La guerre se fait entre les gouvernements, et non entre les personnes , et la nature même des armes écarte la fureur personnelle^ si fermer le temple de Janus était pour Rome une exception , c'est le contraire pour nous. On ne tient les armes prêtes que pour donner force an droit et sûreté à la morale, et les nations s'accordent pour briser le char de celui qui s'avise de menacer les autres sans motif.

CeuK qui ccMntMittent ne sont phis les hommes liges d'an individu y mais les représentants d'une nation \ quoique le droit de la guerre se fonde encore forcém^t sur Tétat naturel présumé de l'homme y les propriétés sont grevées de charges y mais respectées y les personnes subissent des violences conune individus, mais non plus en masse; le prisonnier ne devient pas esclave , mais il est gardé pour qu'il ne puisse nuire ) dans les supplices, mutiler les morts au lieu de déchirer les vivants , fut un progrès; de même nous faisons la guerre y mais en professant le désir de la paix; la guerre elle-même contribue à fortifier l'idée de la puissance publique contre la puissance privée, tellement que du droit de la guerre nait parmi les modernes l'idée de la chose publique. Peut-être un temps viendra (pourquoi nous ravir une douce illusion?}, peut-être un temps viendra où il n'y aura plus de guerre entre les peuples civilisés; mais une rivalité d'industrie, un accord général pour maîtriser la nature. C'est à quoi tendent les sociétés modernes, tandis que les anciennes attachaient une idée d'opprobre à l'exercice desforces de l'honune sur la matière ; les arts même n'étaient perfectionnés qu'en vue de la guerre , et conune elle était l'occupation de chacun , le travail et le négoce étaient réservés aux esclaves, à titre de punition. Ce que l'on doit déplorer dans les anciens qui ont traité d'économie politique, ce sont bien plus des maximes pitoyables que les applications pratiques dont elles furent suivies. Aucun d'eux ne remonte aux véritables sources de la richesse nationale , et ne s^occupe de ce qui fait vivre les sociétés; lors même que le bon sens les conduit sur la voie de vérités utiles, ils ne savent ni les coordonner ni les mettre en évidence. Que faire, disait Xénophon , d^ hommes cloués tout le jour mr un métier à tisser, dont les produits énervent les consommateurs et font gaspiller Vargentf Aristote approuve ce qu'il b^^p^q\9l production naturelle y c'est-à-dire la consommation de ce qui a été procuré par l'agriculture, la chasse, la pêche et des arts utiles, mais non la jM*oduction artificielle , ou la vente, parce qu'il craint qu'elle n'inspire que la passion de l'argent; il admet encore moins qu'on doive spéculer et prêter, opérations qu'il trouve contraires à la nature ; comme s'il était possible de produire sans capitaux, ou d'avoir des capitaux sans amasser ! Platon installe sa république imaginaire loin de la mer, c'est-à-dire loin du meilleur véhicule, du commerce, et il fait le procès au citoyen

18 QOlHElàlIB iMOOB. qui ^'avilit en se livrant aux oceupatklns dii négoce. // ne convient pas, déclare Gicéron, que le peuple dominateur de la terre en sait le négociant ;onne peut faire de bénéfices , dans le commerce , que par le mensonge et la fraude. Pour nous qui sommes sortis de Tatelier ou de ia boutique^ quelle sympathie pouvons-nous avoir pour utié société qui nous condamnait à Tinfamie? Si donc le citoyen né doit pas produire, il faudra qu'il vive d'aumônes^ et l'État ne pourra le soutenir que parle pillage. En effet, Rome sacrifie perpétuellement Futile à la grandeur, et , par une interversion de l'ordre , elle veut consommer sans produire, s'enrichir sans travailler, c'est-àdiré, en enlevant aux autres leurs biens et la liberté. De fait, où manque l'industrie, la société est impossible sans une grande multitude d'esclaves; l'égalité est une chimère , et la liberté un mensonge. Voilà pourquoi les personnes oisives et l'esclave sont le caractère de la société antique , comme la tendance continuelle à l'affranchissement est le caractère de la nôtre. Pour les anciens , Técononlie politique est la conquête ; pour nous j c'est la liberté du travail et Tehiploi du crédit. L'homme qbi supporte avec fermeté la douleur et l'adversité est , aux yeux d'un de leurs philosophes, le plus beau spectacle. Les anciens hélros se montrent , en effet , dans l'attitude d'hommes qui défient la fortune ; au lieu de cette dignité passive , on exige des héros modernes qu'ils luttent avec énergie contre la nature indomptée et les mauvaises passions. Dans le siècle passé, quand l'hidustrie était] encore chose ignoble dans l'opinion , les encyclopédistes s'ingénièrent à là remettre en honneur; ils allèrent jusqu'à la confondre avec les beaux-arts , et Diderot s'écriait : Rendons enfin , rendons aux artisans ce quileurestdû; les arts libéraux se sont assez chantés eux-mêmes; quHls emploient maintenant ce qui leur reste de voix à célébrer les arts mécaniques. Aujourd'hui , nous les classons à part, parce que la réhabilitation est accomplie ; la science prête son aide aux manufactures , et l'artiste anime pai» le sentiment les travaux de l'artisan. Nous croyons que le meilleur moyen de relever la dignité de l'homme , c'est dé le mettre à l'abri du besoin ; car la plus sûre garantie de la fiberté est la plus grande somme possible d'indépendance personrielle pâmii les citoyens , indépendance qui croit à mesure que les profits du travail se trouvent mieux répartis. Cela était-il possible dans des ^oUvemements oti quelqucfs

**The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate**

DISC0UB8 PBBLIMINAIBB. 19 hommes libres commandaient à ({^innombrables esclaves ? où des populations entières travaillaient pour de rares privilégiés (l)? Du reste ; les moyens propres à développer l'industrie aun raient manqué à une époque où la géographie, la physique, la chimie, se bornaient à des notions si restreintes -, où la division du travail et des professions n'était point connue; où les terres, les capitaux et les travailleurs appartenaient au même individu. Toute réconomie politique se bornait donc à la bonne administration du patrimoine et des biens publics; les propriétés des particuliers étaient garanties non par un intérêt mutuel, mais par la seule prédominance de leur nation sur les autres. Comme toute chose appartenait aux vainqueurs, tous tes efforts avaient pour but la prédominance par les armes; aussi, l'économie privée , comme l'économie publique, s'£q>puyait sur l'immorale puissance du glaive. Il y a donc la même différence entre les sociétés anciennes et les modernes qu'entre les aristocraties et les démocraties, c'est-à-dire la disparité ou Tégalité devant la loi . Chez les anciens, apparence de luxe, de concorde, de force, volontés plus unanime et, par suite , plus efficaces , plus de fermeté dans les périls et de générosité dans les sacrifices , plus de réflexion pour faire, plus de constance à conserver; parmi les modernes, plus de discussions, plus de différends, plus d'inquiétude du présent , de goût pour les changements , lors même qu'ils no sont pas pour eux une amélioration. Chez les premiers , des particuliers tout-puissants annihilaient l'autorité sociale; chez les seconds , les hommes sont nivelés , et le pouvoir public s'é(1) Yergniaud, le plus éloquent des girondins « lorsqu'on s*occupait de jeter (es bases de la nouTelle constitution , sécria : « Voulez- vous créer un gouTer« nement austère, pauvre et guerrier, eomme celui de Sparte? Dans ce cas , « soyez conséquents comme Lycurgue; comme lui, partagez les terres entre tous « les citoyens ; proscrivez à jamais les métaux que la cupidité humaine arracha « aux entrailles de la terre; brûlez même les assignats dont le Inxe pourrait « aussi s'aider , et que la lutte soit le travail de tdus les Français. ÉloufTez « leur industrie, ne mettez entre teurs mains que la scie et la hache. Flétrissez « par Tiofamie Teiercice de tous les métiers utiles , déshonorez les arts, et sur« tout Tagriculinre. Que les hommes auxquels vous avez accordé le titre de « citoyens, ne payent plus d'impôts. Que d'autres hommes auxquels vous réfute serez ce titre , soient tributaires , et

fournissent à vos dépenses. Ayez des « étrangers pow* faire votre oemmeroé» des ilotes pour cultiver vos terres, et « faites diépendre votre subsistance de vos esclaves, etc., etc. » 2.

 tend toujours plus vigoureux sur la tête de tous. Chez ceux-là, ridée du respect envers les privilégiés est exagérée ; chez ceuxci ^ l'intérêt individuel cède devant Tintérét commun^ parce qu'il est compris. Là l'inégalité^ ici l'uniformité, d'où il suit que l'indépendance et l'originalité se perdent dans une physio* nomie commune. Tout homme conçoit une haute idée de sa patrie et de lui-même; il acquiert de l'aisance dans la conversation, parce qu'il ne s'imagine pas être méprisé des autres, puisqu'il ne les méprise point lui-même ; il aime le bien-être matériel , parce que personne ne peut lui imposer des privations inutiles à son amélioration physique et morale; c'est vers ce bien-être qu'il dirige constamment son esprit et ses forces particulières, sans l'attendre des gouvernements ou des grands. L'homme apparaît toujours à la place du héros; et même, dans les plus folles tentatives des factions , on aperçoit cette dignité Çur le pousse à faire choix d'une cause;, et à la servir par conviction. De là , ce développement de l'esprit , qui oppose l'autorité de la raison à l'empire de l'autorité ; de là , ce sens commun devenu prédominant , ce qui faisait dire à Talleyrand : Ilya quelqu'un qui a plus d'esprit que Louis XIV, plus que l'assemblée constituante, plus que Napoléon : c'est tout le monde. En un mot, chez les anciens, il y a de grands hommes; chez nous, des hommes qui font de grandes choses. Nous ne nous arrêtons pas aux détestables vertus de Sparte ; éblouis par les pœnpeuses harangues des orateurs athéniens et romains, nous nous figurons que ces deux peuples jouissaient d'une grande liberté dans leurs pensées et leurs actes. Observez cependant, et vous verrez aux jours les plus brillants de la liberté romaine surgir des tyrannies sans frein , comme celles de Sylla, de Marius , et de quiconque , à l'exemple des triumvirs, aura osé exercer une puissance incontestée. Dans la constitur tion même , quelle puissance fatale que celle des censeurs ! combien elle est inquisitoriale ! combien elle est arbitraire I Livius Salinator, qui s'en trouve investi malgré une condanmation populaire, note le peuple en masse, et enlève à trente-quatre des tribus , sur trente-cinq, les privilèges de la cité. Ces magistrats sont maîtres de bouleverser la république; ils chassent du sénat un nombre considérable de ses membres , trente-deux en 633 ; soixante en 682; Appius Claudius en exclut tous les partisans de César; on fait pire encore à l'égard des chevaliers, puisqu'on les relègue parmi la plèbe , dont on en tire d'autres. Conîbien

DISCOUBS PaiUMIMAiBE. 21 la coiistitution n'en devait-elle pas être troublée ! combien la sûreté individuelle était compromise ! Cornélius RufTmus est exclu du sénat, parce qu'il possède dix livres de vaisselle d'argent ; Gaton dégrade le sénateur Mwailius , parce qu'il a donné un baiser à sa femme en présence de sa fille. Quoi de plus intolérable qu'une pareille tyrannie domestique ? Loin que la justice fût entourée de toutes les garanties des temps modernes^ les orateurs péroraient, non pour démasquer le coupable et faire absoudre l'innocent , mais pour ternir la vérité avec le souffle des passions. Leurs harangues attestent sans doute la puissance de l'homme sur l'homme^ mais elles nous apprennent aussi que la justice dépendait uniquement de la volonté du juge. Les larmes versées par le vieil Horace sauvent son fils fratricide ; si l'orateur romain met à nu les blessures du soldat pour gagner sa cause par ra^[)ect de ses souffrances , l'orateur grec dévoile le sein de Phryné pour que la vue de ses charmes fasse pencher la balance en sa faveur. L'empire romain réalise im despotisme tel qu'on peut à peine le concevoir; des millions d'hommes sont envoyés légalement à la mort, parce qu'ils croient et adorent Dieu à leur manière ; un proconsul honnête homme en fait y à titre de simple expérience, emprisonner et torturer plusieurs; comme il hésite entre la légalité et sa conscience, il consulte l'empereur, qui approuve j confirme et , de plus, étend cet arbitraire atroce. Et nous, nous maudissons l'inquisition moderne, qui est en effet sans excuse, pour n'avoir pas su corriger, parla charité tolérante de l'Évangile, cette sévérité antique. La Grèce, ce type de l'ancienne liberté, ne va pas au delà des franchises de la commune, à laquelle elle sacrifie l'homme. A Sparte, il n'y a pas d'autre propriétaire que l'État; dans Athènes, la propriété est à la famille, par suite d'une combinaison singulière des sentiments humains et des intérêts de la commune; à Rome , la république est une association des pères de famille demeurés souverains dans l'exercice de la puissance domestique , au point que les fils eux-mêmes sont une espèce de propriété. Partout l'individu est immolé au bien de la famille et de la cité; la transmission des biens, le droit de tester, les mariages , les divorces... sont réglés selon cette tyrannie puUique; les écrivains les plus avancés ne savent rien voir au delà du bien de la république. Avislote pose en tête de sa Politique le droit

 de l'esclavage^ et Platon ne s'occupe dans son Utopie que de rendre TÉtat splendide et fort, quoi qu'il en coûte à Tindividu. Toujours le droit manquait d'un fondement moral quelconque; c'était le droit de la commune ou de TËtat; ce n'est qu'avec le christianisme quil dévint droit humain, loi de Dieu^ règle de l'humanité entière (1). Les martyrs luttèrent trois siècles pour que la force matérielle fût exclue du sanctuaire de l'âme^ et ne dictât point d'ordre à la raison et à la conscience. Les deux sociétés diffèrent donc radicalement, et déjà l'on a pu comprendre quelle est la plus libre. Les droits des classes privilégiées atteignirent, il est vrai, dans quelques républiques, celle d'Athènes, entre autres, le plus haut degré; mais combien en jouissaient? Quelques milliers d^individus , rangés euxmêmes par échelons , pour tyranniser une plèbe qui ne comptait pour rien, et un monde d'esclaves. Et quand nous disons plèbe , nous entendons tout le peuple de la campagne , et une grande partie de celui des villes ; car aux lieux même où, à force d'insurrections ou de subtilités légales, il s'était, comme à Rome, assuré les droits d'homme, c'est-à-dire le droit d'avoir une femme et des enfants , et de posséder un champ jusqu'à l'expropriation pour dettes, il se trouvait réduit à vivre dans l'oisiveté, à attendre sa nourriture de la générosité, ou mieux de TaumAne de ceux qui avaient besoin de son vote ou qui redoutaient sa fureur. Si un beau jour la tempête retarde les convois de grains , ou si un caprice de Gahgula en empêche la distribution, la plèbe mouira de faim« Quand elle sort des théâtres de marbre, où elle a oublié qu'hier elle souffrit du besoin et qu'elle en souffrira demain , elle s'engouffre dans de misérables repaires si bien dérobés à la surveillance publique, que Ton peut y établir des ateliers où l'on entraîne, pour les soumettre à un travail forcé, les passants que l'on a enlevés. (1) M. TroploDg a publié, dans les Actes de l* Académie des sciences jnorales et politiques, un long mémoire, dontToici la conclusion : « Le droit romain fnt meilleur durant Pépoque chrétienne que dans les siècles antérieurs les plus brillafits; mais il fut inférieur aux législations modernes, nées à l'ombre da christianisme, et mieux pénétrées de son esprit. Je ne me sens pas capable', dit l'auteur, d*admirer un droit si esclave de la lettre et si rebelle jà l*esprit ; droit orgueilleux en même temps, qui avait la prétention de pourvoir à tout, et n'avait pas rintelligencc des plus simples garanties dues à la bonne foi. »

**The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate**

DISCÛUM PUUMJLWAUIB. 2$ Quaod nous disom esclaves > nous entendons des hommes qa'im autre homme peut vendre , mutiler ^ tuer selon son ca« prifie; qui n'ont point de familie, point de loi, point de Dieu; nous entendons des femmes à qui on ne laisse pas même la consolation de céder à la force ou à la téductioià : (^ le pa** tron tenait hier embrassée^ , et qu'il vendra demain avec les enftnts qu'ils a eus d'elles ; nous entendons de$ perscnmes dont la Im ne daigne pas même s'occvper^ ou qu'elle ne défend de mutiler que pour épargner au maître un spectacle qui pourrait endurcir son cœur. Il suffit qu'il y ait des esclaves pour rendre impossible la nuNPale^ car leur éducation est esoentieUement négligée. Ijs commandement dur, absplu et flatté^ affaiblit^ dans les maîtres cet empire sur soi-même, qui est la première condition du dér veloppement moral ; l'habitude d'une cruauté arbitraire étouffe l'amour de l'humanité, qui est le caractère du progrès social; la facilité du Ubertinage corrompt les relations domestiques. Et la femme, qu'a-t^lie été dans l'antiquité ? la mère des guerriers, une ouvrière assidue, une ménagère économe, tout au plus une compagne aimaUe pour la couche nuptiale et parfois pour la table» Du nsste, rien de cette personnalil^ libre et puissante de la société moderne, qui fait que notre servante peut, sans avoir jneoeiirs aux subterfuges de la reine Pénélope, repousser un prétendant imfM>rtun. Sans parler des outrages des poètes et des orgteuis (1), et des folies de cet empereur qui se faisait traîner par des femmes «mes sur un char où luinuÂme était nu (a), le génie 4e l'andeone législation les ravale fkonr inauUer à leur inleUigenc», à leur véracité. Januiis nous n'avons trouvé chez les anciens un établissement quetoonque destiné à Féducation des femmes. Veulent-elles aUer de pair avec l'hoaime et acquérir de rinAuence ? qu'elles jse faaseni courtisanes ; alors, comme Aspasie, elles donneront des iegoos à Péndèsi^ àSocrate; alors, camaie FiUùonm , eUes ausont ,un taaâmufk sur la voie Sacrée qui mène à Athènes. Et pourtant d'abominables amours entre hommes attestent plus encore le mépris pour la femme , destinée uniquement à procréer. Laissant à l'écart les poètes critiques, satiriques et comiques, le bon Plutarque nous raomte (1) Pindwa vainca traite Corinne, sa rivale cooronnée , de truie. £lien (2) Laiipridb, dans Héliogabalef XXIX.

 qu'Épaniinondas ne se maria jamais, parce qu'il avait deux jeunes garçons pour amis; V\m d'eux ayant péri avec lui àMan* tinée, on eut soin de placer sa tombe auprès de celle du héros. Parmi les hommes libres eux-mêmes, vous trouvez dans chaque famille une tyrannie d'autant plus dure qu'elle est plus immédiate : des pères qui peuvent tuer leurs enfants ou les exposer, répudier leur femme, la] céd^ ou la prêter, et qui, maîtres des Ûens et de la vie, exercent une juridiction privée pour les délits domestiques (1). Chez aucun peuple les propriétés ne furent libres; les sub« stitutions entravaient les contrats, par Tobligation de ne vendre que dans une ville ou une tribu désignée; à Athènes, un citoyen ne pouvait léguer qu'en faveur de ses parents naturels ou adop* tifs. La femme n'avait pas capacité pour donner ni pour tes^ ter; les mâles seuls étaient appelés à succéder, comme continuation de la personne et de la famille du père; à leur défaut venait la fille , mais avec la dure obligation d'épouser son parent le plus proche. Si l'antiquité est le domaine du polythéisme , et noiare ère le domaine du christianisme , la question est déjà résolue pour nous. Car, sans rappeler même que le vice était consacré par les scandales divins, la multiplicité des dieux supprimait la conscience de l'égalité , sans laqudle il est impossible de se faire une idée juste des droits et des devoirs. L'Évangile ^iseigna aux grands et aux petits à invoquer notre Père, et dès lors à se reconnaître pour frères. Il ne défendit pas l'amour de soi ; mius il nous prescrivit d'aimer les autres à l'égal de nous-mêmes ; avec le précepte de faire du bien à ses semblables pour l'amour de Dieu, il introduisit l'homme dans la pensée divine , et lui fit comprendre que le but de Dieu est l'ordre. Il institua , pour remède aux inégalités nécessaires et aux souffrances inévitables, la charité , qui est l'amour même transformé en sentiment religieux , en devoh* plein de douceur. Où trouver dans toute l'a»(1) Dans un dialogue où il montre la différence qui existe entre les anciens et les modernes, Home expose une quantité d'usages cruels sons des noms barbares, comme la clôture des femmes, les tortures infligées aux esclsfes , Texposition des enfants, Texll des hommes distingués, et autres choses pires encore» en les plaçant dans un pays éloigné et saurage.Mais lorsqu'un des interlocuteurs en est saisi d'étoooement et d'horreur, il déclare qu'il a parlé d'Athènes, et prouve par des textes classiques tous ces faits cruels et extra? agants^, en lui laissant conclure combien c'est à bon droH que les Athéniens sont appelés les Français de ranttquité.,

DI8C0DJI8 PBBIitMlNâimB. fS tiquité une institation qui ressemble à la simple magistrature de nos curés ^ corps régulier dMnstituteurs pour le peuple , de tribuns pour les opprimés , de consolateurs pour les affligés , recruté dans toutes les conditions^ afin d'apporter à tous lumière, moralité^ aicouragement? Les anciens étaient-ils plus riches que nous? L'o^Hnion générale^ appuyée par un certain nombre de faits ^ veut qu'il en soit ainsi. Qui n'a pas admiré dans son eitfance Topulence de SaiomoU; son temple et ses écuries? Alexandre trouve une valeur de trois cents millions dans la tente de Darius'^ et le butin fait à la bataille dlssus suffit pour enrichir et o^ompre la Grèce«. Garthage et Ck)rinthe regorgent de métaux précieux qui, fondus ensemble dans l'incendie^ en formait un nouveau. Quelle ville que celle de Rhodes, élevant son colosse pour orner l'entrée de son port ! Dans un théâtre d'Athènes , des eaux de senteur jaillissaient sur les spectateurs par des ouvertures cachées y et les réprésentati

**The text on this page is estimated to be only 17.86% accurate**

te |tO»£i^MB iPOQDS. d'un riébe eitoyen , on put faire l'église la plus élégante de la sainte cité (t ) ; on a trouvé dans le cabinet d'un autre les chefsd'œuvre les plus vantés de la sculpture; une mosaïque, qui sttffirait aujourd'hui pour faire la gloire d'un musée, formant à Pompéi le pavé d'une salle à manger. Mais ne voit-on pas ccmstamment percer dans tout cela l'ostentation, le faste théâtral, pluiM que le soin de la commodité? A Rome, des cabinets d'un travail merveilleux ne recevairat point la lumière y et le groupe antique le plus insigne fut tiré d'un réduit obscur. Nous adnûrons ces thermes, ces bains ; mais le besoin en a été diminué pour nous par l'usage du linge et par tes diverses commodités domestiques, généralement répandues. Nous sommes étonnés à ra^[)ect de ces longs aqueducs dont les ruines pittoresques rompent la monotonie du désert romain ; mais n'attestentrils pas , en même temps que la puissance des constructeurs, leur connaissance imparfatte des lois de l'hydrostatique Y et n'obtenons-nous pas aujourd'hui, avec des pompes et des conduits souterrains , de plus grands prodiges 1 Les routes qu'ils traçaient d'une extrémité à l'autre de l'^npire semblent par leur solidité , qui a résisté à vingt siècles, des ouvrages plus qu'humams ; mais elles étaient destinées uniquement à transporter des soldats, ce qui les fait considérer par Suétone comme f^era magna polius qwtm neeeêsaHa, tandis que parmi nous, «ans parler des chemins de £er, un réseau de routes i^nit chaque village aux grands oentres; les routes romaines servaient à transmettre les conUibutions des provinAO^ dm^ les villes capitales (2) ; nous y suppléons par les lettres de 4^iaage. A ne considérer même que ceux qui jpmm^ot de la plénitude des droits de citoyen , e'edràr*dire du droit d'opprimer les auU^ et de s'engraisser >de leur sang , combien les choses ne changeraîentr-elles pas de faoe, si on enlevait lé vernis Jirttlaat qui les couvre l Uoe courte distance sépare Naples j sws c^sse evoissante , de deux villes naguère déterrées. Dans h «apétale modeme, les iiabitatioas informes selpresseirt «a désordre, adtossées à la côte ou éparses sur le rivage, m ba(1) On oroil ^ue la Panthéon lot «onslrait k «sage de theroMS. (2) Ut omnia tributa veiociter et iuto tantmHterm^tur. Phocoto. Les graDcles routes de Fempire romain étaient an nombre de 27, qui s'étendaient sur un espace de 4,500 lieues. Celles de Tempire rraiiçais seul, en 1307, embrassaient 13,400 lienes, et diacun peut Yoir combien elles se sont accrues depuis lors.

**The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate**

DUOOOA» FBil.»ll«AIBB. 37 sard; selon le ci^Mice ou les. Odoyens de chacun ^ avec des rues tortueuses^ rampantes ^ ensevelies. A Pompéi, au contraire, et à H^rculanum y tout est régulier ; les rues et les maisons sont idîgnées , les portes eurythmiques , les cours et les salles à manger très-omées; les places, les beailiques , les temples , archi* tectoniques; les moindres ustensiles de ménage n'offrent pas moins d'élégance et de fini que les cymaises des curies. Mais , quand la première admiration est dissipée y on s'adresse cette question, qu'un roi de ce pays faisait dans une autre métropole de l'Italie : Où donc est le peuple ? On voit des palais pour un petit nombre de riches, des boutiques pour quelques marchands; mais où s'abritait la masse de la population? où sont les maisons où die venait prendre le repos de la nuit? Nous ne demanderons pas où il y a un hôpital , un refuge pour les pauvres; c'étaient là des bienfaisances inconnues. Dans la sditude saisissante de ces habitations exhumées , combien ne manque-tr-il pas de nos commodités actuelles? Le maître de maison aura une salle à manger pour l'hiver et une pour l'été ; mais sa chambre à coucher est un caveau sans air et sans lu* mièfe; des réduits où l'on peut à peine se mouvoir, composent les gynécées où il renferme les femmes ; ceux où il entasse les esclaves qu'il ne tient pas enchaînés à la porte y sont de véritables cachots. Point de grandes fenêtres vitrées donnant du jour et de l'air y satisfaisant la curiosité et rompant la monotonie des murailles; point de conduits pour les eaux domestiques, point de fosses d'aisances, p

^8 QCI11I2IBMB lâPOQUB. Supposez qu'an des anciens habitants de oetle contrée vient de ressusciter^ et qu'il voit, dans le village qui s'élève au-dessus de sa patrie^ le tailleur, le cordonnier, le menuisier travailler librement et disposer librement de son gain , s'oUiger envers le riche ou refuser de contracter avec lui , pouvant devenir son égal par Tindustrie , et , s'il est offensé par lui , le citer en justice ^ puis, entrant dans quelque boutique, qu'il remarque les perfectionnements infinis introduits dans les arts même les plus simples ; qu'il voit ensuite ce pauvre artisan et sa femme se parer d'étoffes de soie , ce qui paraissait un luxe excessif pour les impératrices ; suspendre sur leur poitrine une montre qui leur indique les heures avec une bien autre précision que ne faisait le style de son gnomon ou son imparfaite clepsydre; qu'il aperçoit à côté de lui une cheminée pour faire du feu , et, auprès, un mirdr limpide; des ccHiduits pour les immondices, des gravures de taUeaux remarquables ornant les murailles, quelques livres sur des rayons; les fenêtres garanties du vent par les vitres, du soleil par des jalousies; qu'il le voit goûter du sucre et du café, tributs d^un monde que les sages ne rêvaient même pas ; parcourir des rues éclairées par le gaz, et allumer dans sa chambre une lampe qui équivaut à plusieurs torches; employer une vaisselle d'un vernis, des plus brillants; changer souvent son linge de corps et de lit; pouvoir enfin , avec quelques sous, se procurer dans les boutiques de ses nombreux confrères, de quoi satisfaire tous ses besoins ; ne sera-t-il pas disposé à décider que cet artisan est plus heureux que les princes de son temps? Pour nous représenter cette société au vrai , retranchons de la nôtre , je ne dirai pas les véhicules à vapeur , les télégraphes et les perfectionnements les plus récents , mais les postes , ce besoin suprême de la civilisation, mais le papier, mais l'imprimerie ; réduisons-nous à nous vêtir do laine , à écrire en majuscules et sur des peaux ; à ne pas connaître les lettres de change; à voir se fermer les mers d'où nous viennent tant de choses exquises ; renonçons au coton , brisons les machines qui nous procurent â un prix minime tant d'objets charmants; n'ayons ni thermomètres, ni baromètres, ni hygromètres^ ni lentilles de cristal , ni lunettes , ni autres instruments qui doublent la puissance des sens; point de métiers pour les bas et pour les tissus à dessins; point de charbon de terre; aucune de ces préparations chimiques qui contribuent en si grand nombre à la

Dl^COCmS PlSLIMIlfilAfl. %9 smté, à la beauté; aux plaisirs; pins voyons si les anciens étai^t plus riches et plus heureux que nous. C'était un magnifique spectacle que de voir des villes et des provmces entières se réunir pour discuter, délibérer^ se divertir ; mais aujourdliui nous avons multiplié les moyens de nous corn* muniquer nos sensations, nos idées^ nos plaisirs, nos résolutions^ sans changer de place et sur Theure. Ces cirques immenses^ ces somptueux spectacles où les femmes pouvaient palpiter d'un horrible jdaisir à la vue des milliers de gladiateurs qui s'égorgeaient et mourai^t avec art , où la sensibilité émoussée de la plèbe se réveillait à Taspect des lions et des éléphants qui assouvissaient leur rage les uns sur les autres, ou sur les sectateurs résignés du Nazaréen ; ces théâtres où s'étalaient les trophées des nations vaincues, ou les excès de la lubricité; et même ces jeux olympiques, où le peuple qui possédait au plus haut d^ré le sentiment esthétique allait admirer la beauté de la forme, la hardiesse des poses, la vérité des couleurs, la sublimité de la sculpture , tes inspirations de la poésie et de l'histoire , vous paraissent-ils à envier pour notre époque? ^ L'ostentation des divertissements publics recouvrait la pauvreté et l'aridité de la vie privée. L'organisation imparfaite de la famille , la servitude de la femme , l'avilissement des basses classes, amenaient le besoin de récréations extérieures, et ces récréati

^0 Quimitei B»0(ivii. Mais^ pour ne parler même que des jouissances matéridlés , le particulier le plus modeste en a ^ de nos jours, de bien su-« périeures, pour le nombre et le choix, à celles des privilégiés de l'antiquité. A peu de frais^ il se procure chaque jour celtes de la musique , de la danse , des théâtres , et l'argent qu'il dépense, ne lui est pas venu comme au citoyen d'Athtoes par la voie de Faumône, mais par celle de son propre travail, il est vêtu plus commodément , sa couche est plus douce ; il se promène plus à Taise, voyage plus vite, apprend plus facilement , et profite de toutes les découvertes des penseurs accoutumés à réfléchir avant de pratiquer, et qui mettent llntdligence au service des besoins usuels. . En somme, nous possédons tous les arts des anciens avec d'inmienses améliorations, et avec l'avantage insigne de les avoir mis à la portée de tous. Autrefois , on travaillait pour le petit nombre; aujourd'hui, pour les masses. Quelques centaines d'individus possédaient l'égalité des droits civils; il8«e comp* tent par mille aujourd'hui, et chacun peut coudoyer le riche sans avoir d'humiliation à subir, demander justice au puissant, de s'asseoir au banquet de la vie avec une foule chaque jour plus nombreuse. Mais, s'il est facile, dans l'usage de la raison, de constater notre supériorité sur les anciens, il n'en est pas ainsi dans les produits de l'imagination. Lorsqu'on regarde la Vénus de Milo et le groupe de Niobé, et qu'on lit V Œdipe roi de Sophocle; la Trilogie orestiade d'Eschyle, les Géorgiques Ae Virgile, il faut bien confesser que nous ne les égalons pas. Une langue d'une harmonie extrême, le spectacle d'une nature enchante^ resse, la vue incessante de beautés nues dans les bains ou les théâtres , des vêtements qui ne gênaient ni ne déformaient les membres , les rapports continuels des artistes et des philosophes, une religion tout à fait matérielle, et le besoin d'orner les cités et d'immortaliser les héros , portèrent au plus haut degré l'art dans l'Hellade (1). Ajoutez à cela que lès Grecs n'ar vaient pas eu de modèles aussi beaux, à la différence dé nous autres modernes, qui avons consumé en imitations le temps oii le génie possède toute sa puissance , et qui ne sommes revenus à la nature que lorsque le génie s'est évanoui; aussi, (1) A Dieu ne voulant point donner la vérité en partage aux Grées, leur donna la poésie. » Joobert.

**The text on this page is estimated to be only 24.44% accurate**

DIICO0S8 pniLimiiâimi. ti le génie et leg&bH, qui coexistent ohez les Grëcs^ ne sont aivlîTés que successivement pour nous. Le désir de les imiter nous a retenus sur des routes où nous aurions pu aller loin pour étre^ sinon meillears, mais à ooup sûr plus originaux* £n effets il faut envisager les arts du beau en rapport avee Tétat social et avec les habitudes ; de même qu'une Chinoise très-admirée purmi les siens ne brillerait pas à nos yeux^ ain«^ peut-être, si les préventions venaient à cesser^ les ouvrages d'une autre époque nous sembleraient-ils moins parfaits. Il est à remarquer que l'art dans lequel les modernes (mt fait le plus de progrès , est celui dans lequel les anciens n'ont pas laissé de chef^-d'oeuvre ; nous parlons de la peinture où nous excellons , mm-seulement dans l'expression morale , mus encore dans la partie technique. Nous avons peine à comprendl^ l'admiration^ pour des tableaux sans fond, sans perspective, sans raccourcis, où l'on fitit un mérite à un peintre d'un portnût qui paraissait regarder le spectateur, de quelque côté qu'il fût placé , ou de grappes de raisins que les oiseaux venaient becqueter. Les fresques des murailles ou les mosaïques qui proviennent des villes ensevelies par le Vésuve , avaient été signaléeiï à notre attention comme pouvant soutenir la comparaison avec les ouvrages des maîtres italiens du seizième siècle; mais elles en sont bien loin. A l'exception des chœurs dont ils connurent la puissance, les anciens ne sortirent pas de l'enfance de la science tnusicale ; ils ignorèrent même les accords (l); ils ne possédèrent mieun des instruments à archet, et si les merveilles d'Orphée et d'Âmpbion n'étaient pas des fables, nous pourrions leur opposer des effets non moins extraordinaires obtenus avec le tambour et des airs populaires. Ces statues où le marbre, l'ivoire et les métaux étaient combinés ensemble, et dont les yeux étaient formés de pierres précieuses , offraient à coup sûr un aspect diflTérent de ce que nous appelons beau. Restent, il est vrai, des ouvrages que Iç plus sceptique doit admirer sans restriction; mais qui déterminera les causes qui donnent naissance à un grand artiste? Si l'Apollon et la Vénus ont été créés dans les jours les plus brillants d'Athènes, l'inimitable Laocoon apparaît au temps de sa décadence, de (1) J. F. Dftnnely, que nons venons de Hlre, soutient, dans la XXIX* partie, de la Londm Encyclopeâiat que les Grées connorent Tharmonie.

as QVINUiMl foOQUB. même que lecelèlire Ganova est arrivé^ à travers des esâais bizartesy à des oeuvres sublimes. Plusieurs critiques ont donné à certains ouvrages modernes la préférence sur ceux de Tantiquité (1) ; il y en a beaucoup plus encore qui admirent comme des trésors antiques des contrefaçons modernes (2) ; mais nous répéterons que les deux ^[>oques ont des beautés diverses , et que les anciens ne possèdent^ ni le MoSse ni le pape Rezzonico, comme ils n'eurent ni le Macbeth, ni Tanalyse de nos mcva^ listes et de nos romanciers ; nous répéterons que nous no savons pas pourquoi il ne peut surgir un Praxitèle pour nous qui, outre les ressources qu'ils avaient^ possédons et leurs préceptes et leurs exemples. Il est vrai que nous ne voudrions pas Tavouer^ parce que^ idolâtres de Tantique, nous n'accordons le titre de grand qu'à celui qui imite , et que , si nous consentons h proclamer quelqu'un le premier, c'est à la cmdition qu'il se contentera du second rang. C'est uniquement pour ce motif que nous dédaignons l'originalité des cathédrales du moyen âge et la libre transition de l'art à l'époque de la renaissance, pour les rattacher aux types inévitables du Parthénon et de la RoUmde ^ c'est pour le même motif que nous obligeais nos architeiçtes à multiplia* les fictions et les disparates pour adapter des façades romaines et grecques à des édifices destinés à des besoins tout différents, au lieu d'exciter le génie en le forçant à créer, et à surmonter les dissonances que l'art n'a pas encore osé harmoniser (8). (1) VaMri dit du David de Miebel-Ange, qu'il « déirôoa toutes les statues Diodenies et antiques , grecques on latines quelconques ; » et Bottari , qu'il « a snrpas^ de beaucoup les Grecs, dont les statues , quand elles sont plus grandes que natorCj n'offrent pas autant de perfection. » Rapporter ces jugements n*équivant pas à les accepter, comme nous ne sauroins accepter celui de Tollaire, quand II dit que les discours Improvisés au parlement d'Angleterre remportent sur toute l'éloquence étudiée des anciens* (2) Winckelmann en cite quelques-uns dans la préface de son Histoire des arts; mais lui-même a décrit pompeusement, comme provenant dUerculanum, des ouvrages fabriqués exprès pour l'abuser Un Jupiter et Ganymède , dont Mengs était l'auteur, fat admiré comme antique par loi et par tout le mondOi On connaît l'anecdote de la statue de l'Amour, de Michel-Ange ; et combien de productions de Jean de Boulogne ne passent-elles pas pour des ouvrages grecs! D'un autre côlé, 11 y a beaucoup d'artistes, et Mengs est de ce nombre , qui soutiennent que toutes les statues antiques que nous possédons

sont des copies. On peut voir les réponses extrêmement faibles de ce peintre à Faloonet, qui attaquait témérairement le mérite des sculpteurs anciens. (3) Nous croyons très-injuste la comparaison qu'on ne cesse de faire, dans la

OISCOtiBS PBiLtitINAtBB. t3 Avouons toutefois que les beaux-arts, parce quils représentent énergîquement Texistence morale et sociale des peuples, conviennent de préférence à une société homogène et fixe, dont le caractère complet et décidé comporte une reproduction plus claire et mieux définie. Telle était la société parmi les anciens , tandis que chez nous elle est une transition dépourvue d'une physionomie durable. Notre infériorité dans les beauxarts n'indiquerait donc pas que les facultés esthétiques se sont amoindries , mais plutôt qu'elles n'ont pas trouvé un stimulant direct et énergique, soit encore des attributions aussi importantes ou des dispositions aussi favorables que dans le polythéisme. Du reste, qui oserait dire que les nations aujounl'hui les plus civilisées en Europe sont celles qui possèdent les meilleurs artistes? Dans la littérature même, faîte par un petit nombre d'esprits cultivés, traitée comme art et non comme métier, chaque chose était réglée, coordonnée d'après certaines règles introduites par l'usage, et le style avait autant d'importance que les idées. Ceux qui se plaisent à savourer ce plaisir exquis, sont encore aujourd'hui peu nombreux; quoique les classiques aient perdu les fleurs et nous aient donné tous leurs fruits, il est toujours agréable de s'asseoir à Tombre de leur feuillage; l'éclat de la lumière nous charme lors même quil nous empêche de rien distinguer. 11 est vrai que l'habitude de se soumettre àdes règlespréétablies , et de ne prendre pour juge qu'un petit cercle, peut insensiblement faire sortir du droit sentier ; telle est peut-être la cause de la décadence rapide et sans retour des siècles d'or des anciens. Pour nous autres modernes, la littérature aristocratique, impuissante, comme tout ce qui se sépare du peuple, est l'œuvre d'un petit nitnbre d'esprits stériles qui s'avisent de nous réduire à une admiration oisive ou à une imitation servile des anciens. Entravée par des théories, des écoles, des journaux, et privée de sa gloire la plus belle, celle de vivre dans les cœurs plutôt que dans les bibliothèques , cette littérature artificielle ^ressemble aux harpes éoliennes, qui donnent quelques beaux sons, mais point d'airs. Aujourd'hui les fittérateurs ne sont pas au service d'une cour, mais à celui de tout le cour da Belvéder, entre les anciens chefs-d'œuvre et Persée de Cauova. Il faut comparer ce qu'il y a d'original dans chacun. T. XIV. 3

**The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate**

34 QVmziiltB BVOQOK. xmoàe ; ils négligent donc les finesses des sous-entendus , des subtilités, des allusions^ pour chercher la clarté^ la précision, le coloris. Aujourd'hui la littérature est un combat conune tout le reste ; la forme compassée succombe sous le choc et le caprice; la foi inébranm^le dans un auteur cède à l'infinité des opinions^ la polémique étouffe T^rt , et rien n'oblige à tl^itter en chatouillant l'oreiàe. On n'étudie donc plus Tart pour l'art, et chaque jour il disparaît davantage du style î ceu^-là font une exception , qui lui consacrent toutes leur^ forces et toutes leurs pensées. I^ monde les loue et les Imsse de côté^ comme les glands de T^ge d'or. Fftut-il s'en étonner? Les lettres et les beaux- arts ont cessé d'0tre seulement, comme les appelait Raynal , la décoration de l'édifice social; la république littéraire embrasse autant de membres qu'il y a de gens qui savent lire , c'est-à-dire tout le monde. L'art, semblable au théâtre, perd d*autant plus en délicatesse que le nombre de ceux auxquels il s'adresse est plus considérable. Le peuple veut y rencontrer sa spontanéité, sa pensée, ses formes, son langage, les grandes vérités exprimées sans prétention. Les lectures peu nombreuses, mais répétées et approfondies, ont fait place aux lectures faciles et multipliées . Des personnes même sans instruction lisent par plaisir, par besoin; incapables de sentir les délicatesses étudiées , elles cherchent les beautés intelligibles; elles aiment la nouveauté, pour secouer l'uniformité de l'existence ; l'exécution rapide , pour suppléer à la perfection des détails; la facilité, pour satisfaire promptement un besoin démesuré de connaître. Les anciens avaient foi dans la durée , et les Romains comptaient être lus tant que subsisterait le C^pitole; nous espérmis, nous , que des vérités nouvelles feront bientôt vieillir nos livres. Composer laborieusement, conserver i|^uf ans un manuscrit dans son portefeuille, est devenu vme sotte vanité à une époque oiiles gloires se succèdent si promptement, qu'on ne saurait croire aux illustrations posthumes; où l'intérêt du moment sera perdu demain; où les idées se prei»sent avçc une telle rapidité , que malheureux est l'homme dont le bagage se compose de celles qui ont dix ans de date. Da^ns ces dix années, il peut se rencontrer un 1774 qui renQUvelle la physique et la chimie, un 1789 qui change lapoUtique, et j'ai failli dire la morale. Les paresseux en abusent, et, sous le prétexte d'idées trop abondantes, ik négligent la forme, ignorant que, par suite de

**The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate**

DISCOOBS PmÉLIlUlfAlBE. %& leur Uea intime > raffiner rexpression , c'est raffiner^ éelaircir la peosée; ils sacrifient le beau même à Tutile, comme la révolu-* tion qui convertit le jasdin des Tuileries en un champ de pommes de tme. Mais si nous observons les classiques qui, eux aussi 9 ont recherebé l'éléd^nce^ on trouve que les anciens sont plus peintres, les modernes plus écrivains y pour peu qu'on veuille distinguer Fart des formes et du coloris de Tart du style, qui cooiv donne et exprime la pensée; le plus extérieur des talents, du plus intime ; la reproductian des apparences lumineuses , de la révélation des sentiments intimes. Bans un pareil rapprochement, j'aurai gagné ma cause dès que j'aurai nommé les sciences; car, bien que les anciens puissent réclamer la part la plus difficile , c'est-à-

3a QI11N2IÈIIB ÊPOQUR. qtt^on a mesuré les hauteurs avec le baromètre , les aplatisse-» ments du globe avec le pendule , le&mystérieuses combinaisons chimiques à l'aide de la bdance. En déterminant quelques angles avec le sextant , le navigiUear sait à quelle distance est le p61e ; avec les cercles r^titeurs , l'astronome indique Tinstant et les contrées où se reproduira dans des siècles un phénomène céleste. Et, malgré ^imperfection des instru ments ^ on a su calculer les Umites de l'erreur possible. En n'avançuitplus qu'au moyen de l'observation ^ nous avons aboli une classe entière -de sciences^ c'est-à-dire les sciences occultes y qui toujours avaient fait concurrence aux sciences véritables ; là) ou nous trouvons des effets inexplicables, nous vé-^ nérons les causes mystérieuses, mais sans supposer qu'elles excèdent les forces de la nature. Nous recueillons les faits avec un s(Hn consciencieux, en attendant que le hasard ou le génie découvre le point auquel ils convergent , et d^où ils reçoivent leur explication. La science curati ve , qui en embrasse tant d'autres , ne pouvait faire de grands progrès chez les anciens, qui ne connaissaient que la marche générale et extérieure des maladies, sans les rattacher à des organes dont ils ignoraient la structure , les fonctions et les rapports. Les esprits qui peuvent se fixer imiquement sur quelques parties distinctes, sont plus lucides que ceux qui embrassent tout , mais en masse. Tels étaient les anciens; quant à nous, placés entre l'analyse philosophique qui décompose et énerve tout, et la synthèse confuse qui jette dans une vague ignorance, nous voyons surgir le véritable esprit métaphysique , le génie des rapports et des harmonies, qui conduit à des découvertes de tout genre. De là les conquêtes immenses de la raison et de la vérité. Si jadis on agissait sans discuter, aujourd'hui on raisonne sur tout, et la théorie marche aivec les applications. Un autre fait qui nous caractérise, et qui, chez les anciens , manquait aux sciences et à la littérature , c'est que nous ne nous croyons pas dégradés par les applications , par les occupations relatives aux intérêts matériels, l'argent, la production et la consommation. Longtemps la philosophie antique ne fit que penser; il fallait qu'elle sentît, qu'elle aimât, qu'elle pratiquât ; ce qu'elle a fait le jour où une voix du ciel dit aux plébéiens : Allez, et instruisez toute la terre. Une fois que l'orgueil d^une science privilégiée fut éteint,

 que les nuages cpii enveloppaient Facadémie et le temple furent dissipés^ que Tarcane des doctrines eut été arraché aux prêtres, elles devinrent le patrimoine de tous les hommes, et furent, dès lors j amenées à réduire en pratique toutes les découvertes de l'esprit humain ^ c'est pourquoi l'âge moderne ^ porte à la tète le flambeau qui éternise et multiplie la parole, et^ dans la main, Tanne qui rend impossible le triomphe des barbares sur la ci-vilisation. Aujourd'hui surtout les savants se sont mis en communica* tion avec les industriels. Pendant la révolution, le gouvernement interrogeait les savants sur toutes les opérations , sur les meilleures méthodes de se procurer le nitre , de faire la poudre à canon et le pain ; il mettait Lagrange en réquisition pour calculer la théorie des projectiles; il faisait pai*tir avec l'armée d'Egypte une commission de savants. Le naturaliste aide à l'agricidteur^ la botanique fournit des couleurs à la teinture, et les recettes que celle-ci emploie sont simplifiées par les chimistes; les madiines et les procédés sont soumis à Texamen et aux cal* culs des savants , pour qu'ils les jugent et les perfectionnent. Ainsi, lorsque la science eut reçu des applications immédiates^ elle procura de nouveaux plaisirs à l'homme , ou adoucit pour lui les souffrances de l'exil. Des iniquités qui paraissaient invincibles tombèrent devant ses découvertes ; le sucre de betterave détruisit le stimulant le plus actif de la traite des nègres> et la puissance de la vapeur abolit l'horrible supplice des galériens, et l'avilissement qui résulte de corvées oppressives. Nous n'hésiterons donc pas à répéter, à ht fin de notre course, ce que nous avons avancé en commençant, que l'âge d'or n'est pas à regretter dans le passé, mais à espérer pour l'avenir ; que tandis que les anciens sont désolés par la pensée du monde qui vieilht sans cesse et devient pire^ nous sommes consolés par la croyance qu'il va s'améliorant ; soutenus par des espérances toujours fugitives , mais^toujours plus vastes, nous prenons à tâche de l'améliorer en effets à égale distance 4e la sécurité qui endort, et de la peur qui nous décourage. Il f aUait pour cela demander aux temps écoulés cette Imnière sans laqudle Tesprit se fourvoie en cherchant l'avenir ; il était juste de révérer les anciens^ pour avoir aplani la route à leurs successeurs. Les juger, ce n'est pas les outrager; et décider qu'ils ont été surpassés, ce n'est pas mécomialtre leur mérite : bien fûble d'esprit est celui qui croit le contraire.

**The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate**

36 QUlNniHB BPOQVB. Tant que le monde reste composé de tfè^urmé^ et de trtepetits^ de très-riches et de ti*ès-pauvre8^ de savants éminents et d'ignorants infimes, l'histoire a î'œii fisé sur les premiers^ parce qu'ils éblouissent, ou parce que son regard ne suffit pas pour les embrasser tous ensemble. Changez les conditions : ^e ne s'amuse point à contempler la béatitude du petit nombre, mais die s'instruit en cherchant le bien-être de tous. Elle se rend ainsi contemporaine des siècles les plus divers ; elle accouple les deux éléments de tout ce qui est beau, l^unité et la variété» L'acteur, c'est4-dire l'homme , étant un , et un aussi le théâtre, c'est^dire le monde, tandis que les circonstances varient, l'intérêt et l'avantage résultent des agitations même les plus éloignées , comparées au mouvement actuel; il y a ainsi tout à la fois co"riosité satisfaite et instruction. Voilà pourquoi , même dans les temps anciens, nous nous sconmes m(»ns arrêtés sur les batailles et les conquêtes, que sur les luttes de l^esclave avec l'homme libre, du pléhéi^ avec le patricien ; luttes qui, au moyen âge , se renouvdèr^il entre le propriétaire et le serf, comme aujourd'hui entre le capitaliste et le prolétaire, entre l'entrepreneur et les ouvriers. Au siède de Tarquin, il n'y avait point de villes au delà du 48^ parallèle ; sous Constantin, elles étaient arrivées jusqu'au 49*^ jet aux cataractes du Nil; en même temps que les aigles romaines déchiraient le manteau des reines d'Asie, elles éclaireissaient les forêts de la Germanie pour y frayer la vcûe à là civilisation. Dans l'antiquité, il n'y avait eu qu'agglomération et communes; Rome seule conçut l'idée de la nationalité, et chercha à réunir, à fondre , à systématiser. Nous la voyons, oa effet , occupée à réduire sous sa domination les petites populations animées d'une antipathie mutuelle et d'une activité guerroyante qui les rendaient rebelles à la civilisation > et fonder ainsi un emphre dont il n'y avait pas eu d'exemfde. Pour Toiiganiser toutefois , elle ne put faire que des tentatives, et son code est une tentative sublime ; la réussite était subordonnée à l'unité religieuse, et cette unité lui manquait. Le christianisme l'apporta, et la civilisation , qui s'était mise en mardie pour conquérir le monde à l'aide du glaive et de la le», prit alors le'manteau du miasiiHinaire, et arbora l'étendard de la croix. C'est avec la croix que nous avons traversé le n^oyen âge ; ceux qui ont cru que nous ne l'avions décrit avec autant de

**The text on this page is estimated to be only 24.49% accurate**

DISOOVBS PBiitIftnAtftB. 39 soin que pour en fidre le panégyrique ou le regretter , ne nous ont pas compris y ou n'ont pas voulu nous comprendre. Est-ce que les institutions sont bonnes pour tous les teilips 1 Les meilleures ne devierïnent-^Des pas détestables en vieillissant , de même qu^en . chauffant la tourmaline on en intervertit la polarité? Celui qui signale la nécessité d'étudier les maladies dans les hôpitaux^ conseiûe-t-il d'aller s'y mettre au lit? Nous avions à cœur de voir ceux qui pensent comme Voltaire, quand Voltaire ne penserait plus ainsi , cesser de dédaigner et de railler Tétude de cette époque , semblable aux terres viergeà du Nouveau Monde, qui (HTOduisent à la fois le précieux arbre à pain, et Tupas vénéneux dont Tombrage donne la morti Nous avons voulu prouver qn'elle a rendu de grande services à la cause du progrès , et réfuter les écrivains qui s'obsti^ nent à nous la montrer comme une pure cmarchie , sans doute pour faire regretter le despotisme aux honnêtes gens qui pré-»fèrent toujours l'ordre social à l'ordre légah lyailleurs, les convictions qUi dominèrent le moyen âge étaient nobles , parce qu'elles étaient franches ; elles pouvaient {m)duire de grands scélérats, mais jamais des Iftches. Nous n'avons pas nié ce que d'autres ont dit , mais nous avons mis à côté ce qu'ils ont négligé. Et nous aussi, nous avons eu besoin de détourner les yeux des horreurs de cette époque pour les reporter ailleurs ; ainsi, l'observateur chrétien , affligé par le spectacle des maux de la vie et de l'iniquité de h nature humnîne , se c

40 QOllOBISItB SF^QÙa. loin de lépugaer à Finstinct pers(Hinel ^ en faisait le ^uide et la mesure de Tinstinct social. Le patriotisme sauvage fut tempéré par le sentiment de fraternité universelle ; Tobligation pour chacun de consacrer une portion de ce qu'il possédait au soulagement d'autrui, procura un refuge à la misère. Dans la famille^ le christianisme fortifia Tautorité paternelle en la sanctifiant ; mais le père cessa d'être t'arbitre de la vie des enfants; il éleva la femme > non en la mettant au-dessus de sa pn^re nature ^ car il l'exclut de toute participation au sacerdoce (1), mais en reconnaissant ses aptitudes essentielles, et en la concentrant dans la vie domestique; la il lui garantit la liberté , Fappela à prendre part au sort de son mari y et lui proposa pour type la pureté unie à la maternité. L'indissolubilité du mariage empêcha la vie d'être agitée par des expériences orageuses^ refréna Tinconstance des désirs^ indiqua la conduite à suivre dans des situations indépendantes de la volonté , et enseigna à comprimer les appétits trop énergiques. Ce qui prouve que l'influence moiale du christianisme ne provenait pas seulement de sa doctrine , mais encore de son organisation, c'est le peu de fruit qu'il produisit, soit chez lés Bysantins, soit dans l'islamisme, que l'on peut considérer comme une hérésie chrétienne. Là suprématie passa de la politique à la morale, ea faisant que les besoins fixes et généraux prévalussent sur les nécessités particulières et variées. Après avoir distingué dans les conditions élémentaires de l'existence humaine celles qui sont communes à tous les états de la société et celles qui dépendent des situations particulières , le pouvoir spirituel s'efforça de faire respecter les premières dans la vie de Tindividu et dans celle de la société. Les États anciens étaient nés d'un principe unique, la conquête. Dans le moyen ftge, avant de former une nation, les individus se groupèrent autour d^un évêque, et tous les évéques autour du pape; de là, l'universalité sans Umites d'espace comme sans personnalité de peuples, L'honmie n'appartient donc plus, corps et âme, à la patrie; le législateur nerenveloppe plus tout entier dans ses décrets , puisqu'il reconnaît au-dessus d'eux une loi morale, constituée sur d'autres principes que la loi positive. De l'indépendance dans la manière de croire et d'adorer , résulte la Uberté de conscience. (t) Mulieres in ecdesiU taceant 1, Cor.» XIV.

**The text on this page is estimated to be only 29.58% accurate**

Cettfi dbiiiiciian entre le spirituel et le temporel fit que nonseulement les petites nations , mais le genre humain put s'embrasser sans adoption violente. La Rome nouvelle transmet ses ordres à tous les peuples, et envoie convertir l'Inde et l'Amérique^ ce qui pour l'antiquité aurait été un songe gigantesque. Constituée en vertu d'une élection libre ^ et dont personne n'est exclu y pourvu qu'il en soit digne , l'Église acquiert le sentiment de sa supériorité sur les formes militaires toutes grossières de ce temps; elle tire son influence de l'éducation spéciale du clergé ainsi que de l'organisation des moines , qui ne sont pas enclins comme le clergé séculier à se faire nationaux. Le célibat donna l'indépendance sociale et la liberté d'esprit nécessaire à la grande mission; il mit obstacle à la tendance > universelle dans ces temps y qui portait à rendre les fonctions et la propriété héréditaires; il empêcha le sacerdoce de se concentra* dans une caste ou dans certaines familles^ comme il arriva non-seulement dans les théocraties ancietmes , mais en partie aussi chez les Grecs et les Romains. La prédominance des inspirations personnelles^ ce vice des Etats théocratiques, disparaît devant l'infaillibilité d'un tribunal divin. Une langue unique , tandis qu'elle facilitait la concentration et la commimication des idées, éloignait le temps où la critique devait saper ce vénérable édifice (l). ( 1) M. Auguste Ck>iiite, dans sou Cowi de philosophie poiUive , démonlre au long rincootestaUe supériorité sociale I comme il l'appelle, du moyeu Age» sur rantiquité (lome V, 409). Parlant de points très-opposés aux nôtres, et ayant en vue des conséquences toutes diverses , il arrive à une appréciation du nH>yen Age toute semblable à celle que j'ai émise, et qu'il ne connaissait certes pas quand il s'exprimait ainsi en 1841 dans le tome Y, page 976 : « C'est à Pin* « flnence universelle de cette aberration fondamentale (de ne pas reconnaître « le pouvoir spirituel comme indépendant du pouvoir temporel ) qu'il faut rap« porter la principale origine historique de cet irrationnel dédain qui s'est alors « manisfesté pour le moyen Age sous l'inspiration directe du protestantisme, et « qui s'est ensuite propagé partout avec une énetgie toujours croissante, par « une suite commune de la même situation fondamentale , jusqu'à la fin du siècle n dernier ; car c'est surtout eu liaiue de la constitution caUiolIque que cette « grande époque sociale a été ai injustement flétrie, avec une d^lorable unan nîmité , non -seulement ehes les protestants, mais aussi chez les catholiques

R eux-mêmes , où l'indépendance poMtique du pouvoir spirituel n'était guère « moins décriée. Telle est la première^ source de cette aveugle admiration pour « le régime polythéique de l'antiquité, qui a exercé une si déplorable influence « sociale pendant tout le cours de la période révolutionnaire ( voyez mon Dis* « cours sur le moyeâ Age, toro. VI 11, pag. xlv), en mspirant une exaltation •« absolue en laveur d'un système social correspondant à une ctTilisation radi

**The text on this page is estimated to be only 23.76% accurate**

4S t^omnâMB BPOQOB. Malheureusement^ pour garantir indépendance du pouvoir spirituel dans des temps de force brutale , et pour que le pontife du monde ne fût pas réduit au rôle de chapelain du roi dans les juridictions duquel il se trouvait enclavé ^ il devint nécessaire d'y joindre une principauté terrestre. Une condition exception^ nelle échut donc à ce petit pays; Tltalie en profita sous le rapport du développement intellectuel^ mais elle fut entravée pour sa nationalité politique ; en effets les pontifes ne pouvaient éten« dre leur domination temporelle sur toute la péninsule, ni souf* Air un voisin menaçant. Mais quant au reste du monde , qui pourrait nier Fheureuse mfluencede Forganisation du moyen âge? L'éducation, ii^érente au sacerdoce et fondement primitif de toutes les institutions de rÉglise , était étendue à toutes les classes ^ pour les* quelles Finstmction religieuse était obligatoire. Elle répandit ainsi des idées saines sur la nature de Phomme et l'histoire de l'humanité ; elle offrit des règles pour apprécier les actes et les opinions ; elle féconda l'esprit de discussion sociale ^ ouvrit un libre champ à la philosophie métaphysique, sauf à réprimer des excès partiels ; le débat né entre les deux pouvoirs conduisit les hommes à méditer sur les bases du système social. Mais comme toutes leâ facultés doivent tendre à Tamour universel, llntelligence elle-même restait subordonnée à la morale , afin d'en prévenir les désordres. Le clergé avait donc à sa merci les esprits et les cœurs; avec la chaire, le oonfessionnal et les catéchismes, avec un culte très-riche de moyens mo* raux, d'action individuelle et d'accord social^ comment ne serait-il pas devenu le souverain du monde plongé dans les ténèbres? L'esprit d'invasion, qui, depuis des siècles, agitait les nations « calement distincte de la nôtre , et 4|«m le catiioliciMne avait jtiUeinenl a|^é« ciée, au temps de sa splendeur, eomme essentieUement inférieure. Le protesn tantisme a d'ailleurs spécialeaMiit contriboé à cette dangereuse déviation des « esprits, par son irrationnelle prédilection esdusive pour ta prifmUve Église, (c et surtout j»ar son enthousiasme spontané, encore moins judicieux et plus a nuisible, pour la ttiéocratie hébraïque C'est ainsi qu'a été presque effacée, « pendant la majeure partie des trois derniers siècles r ou du moins profondea ment altérée , la notion fondamentale du progrès social , que le caUiolicisme « avait d'abord nécessairement ébaucliée... La tbéot-ie métapliysi^iie de Tétat n de nature est venue ensuite imprimer une sorte de

sanction dogmatique à cette « aberration rétrograde , en représentant tout ordre social conune une « ration croissante de cette chimérique situation, etc. »

**The text on this page is estimated to be only 23.45% accurate**

DISCNHntt PliUllIHAiBB. 4S du Nord^ avait été transformé^ par reasenee raAme du eatho* licisme^ en esprit de conservation^ tendant à réunir en une seule iamille poKtique les nations ohrétiemies; Routes les grandes expéditions qu'il inspira eurent pour but de repousser les attaques des Arabes^ des Saxons et des Turcs. Bien que contraire à l'hérédité des pouvoirs^ il la fovorisa dans la féoddité. car le système militaire se trouvant simjfAflé, il devenait nécessaire de donner aux futurs guerriers une éducation spéciale qui, alors, ne pouvait être que domestique; il n'aurût pas été posâble non plus de diriger Texercice de Faulorité territoriale sans transmettre avec la terre^ à la généra* tion suivante , les sentiments et les habitudes qui lui sont prOr près, sans l'intéresser au sort dm inférieurs au milieu desquels eBe grandissait. En même temps^ ces domaines morcelés attaehaiafit les guerriers au pays, et opposaient aux barbares une barrière insurmontable, qui ^ dès lors^ ne pouvant envahir la terre des autres, se mettaient à cultiver la leur. Une fois l'ap^ titu(te militaire concentrée dans une caste , les autres purent s^ppliquer au travail ; alors commença la transformation gra* duefle de la vie guerrière en vie industrielle , but de toute la politique Intérieure et extérieure du moyen âge , et caractère de Vépoque moderne. Alors le christianisme changea l'esclave en vilain ; il interposa une autorité entre lui et le maître. On ne saurait observer les oMigations mutuelles de la féodalité , sans comprendre que l^Hse seule pouvait former et régler cette > combinaison si opportune de Tinstinct d'indépendance et du sentiment de dévouement à un autre, qui éle^ si haut la dignité morale de la nature humaine. C'était le privilège d'un petit nombre de familles, il est vrai, mais elles dèvaient'servtr de modèles aux autres , et, par ce moyen , contribua à leur émancipation graduelle (1). La chevalerie vient couronner l'ceuvre, institution admirablement opportune, puisque aucunpouvoir social n'avait prévalu au point d'imposer un ordre intérieur. Elle sapfdéa à l'insuffisrnice de la pfoteetion individuelle, ccmvertrt un moyen d'éducation ( 1 ) Aiervfillciix tystème, danft lequel »*orpMeàreBA et se pesèrent ea fiice l'im de l'autre Tempûre de Dieu et Teoipire de rhoroixie; la force matérielle, la cbairyrbérédité, dans rorgaDisation féodale; dans rÉglise, la parole, Pesprit, f élection; la force partout, Tesprit au centre ; Fesprit dominant la force. WichéLET, Fntfodtteihn à PHist, universelle.

44 QUIHZIÈMB SPQQVft» militaire en insârument puissant de sociabilité ^ et ât prévaloir le mérite sur la nidssance. Mais le plus grand nombre, qui n^est composé ni de princes ni de soldats y qui ne vole ni ne tue^ est encore laissé en ouUi par les hommes d'État et les narrateucs; c'est par induction qu'il faut se le représ^ter ; en effets pcant de conquérants sans peuples ccmquis^ point de tyrans sans victimes. Troupeau suis nom^ il travaillait ; mais par le travail il acquit la propriété, et par la propriété , la liberté* Passé de l'esclavage romain sous e servage féodal où Thomme n'appartenait plus à l'homme , mais à Ja glèbe^ il s'organisa bientôt dans les maîtrises et les communes ; puis, à l'aide du commerce, il s'éleva jusqu'aux franchises politiques^ préludant à ces temps où il^ ne devait plus y avoir personne qui n'eût le pain de chaque jour^ une industrie pour se le procurer, et la force nécesswe pour le garanth*. Quand les envahisseurs eurent embrassé la vie agricole^ et que la transformation de la servitude fut accomplie, la féodalité, émi la mission était terminée , disparut bientôt. Des légistes rigoureux vinrent opposer au droit canonique un autre droit; les gens de métier et les marchands élevèrent des baiv ricades pour arrêter les cavaliers; le beffiroi redoutable de la commune répondit aux trompettes du chfiteau, et le fusil du plébéien atteignit le guerrier sous son armure impénétrable. Tout change alors; le pouvoir social décomposé tend à dev^ûr un; cette indépendance personnelle qui manquait .encore au moyen âge est acquise; les rois, à qui nous donnons aujourd'hui le nom de tyrans, furent les instruments de cette indépendance; en effet , ils avaient intérêt à se procurer des sujets immédiats^ à diminuer le nombre de ceux des barons , à concentrer dans leurs mains le pouvoir éparpillé dans celles des chefs de maison. Nous sommes arrivés ainsi à reconnaître que la liberté religieuse et la liberté civile l'emportent sur la Uberté politique. Des souverainetés fondées non sur les armes , mais sur le droit, ne pouvaient être qu'absolues, gr4ce à l'inflexibilité des déductions logiques. Elles furent aussi profitables à l'humanité que l'est à l'enfant la tutelle du père, tempérée uniquement pmr l'affection ; mais , de même que l'heure de l'émancipation arrive pour lui, elle arrive aussi pour les peuples, et c'est Dieu qui la sonne. Les nations s'étaient formées à l'ombre de l'Église; mais à mesure qu'elles deviennent adulteis, que les territoires

I>ttC00«8 PnULIVmAHIB. 4ê se féimissent et que naît le pouvoir social y eltes cherdbteRt à se dégager de leurs langes. Outre Tunité de hiérarchie politi* que, on cooibat encore pour l'unité religieuse ; de là^ des hainés adiaméea qui se prolongent dans le seisoème siècle y et qui produisent enfin l'idée précise de la destination particulière de rËglise^ une douce toléruice et la juste déiimitati(m du s(m~ rituel et du tempcml; deux sociétés, l'une en dehors des limites du temps et de Fespaoe^ l'autre qui se conforme aux temps, aux langages et aux habitudes des diverses époques. L'activité générale , occupée de conquêtes importantes , ne peut se diriger vers k» ornements de l'intelligence; la science aura beaucoup fait^ si elle parvient à conserver les conquêtes de l'antiquité ; miûs die he montre^ sous ce rapport même , aucune prétention ^ et nous sommes contraints de glaner les élé« ments de son histoire là où l'on s'attendait le moins à les troiH v^. Une strophe d'un troubadour nous révèle ce que le savant ne se hasarde pas à dire ; la raillerie ou la réfutation nous transmet une docWne dont une lueur se fait à peine apercevoir ailleurs. C'est là ce qui rend trè&-fatigante et toujours impar-» faite l'étude de cette époque y dont les faits les plus apparents , mais non les principaux^ sont ceux qui en signalent le commencement et la fln^ savoir, l'irruption des Germains dans le Midi; et celle des Espagnols en Amérique. La mission défaisive et guerri^ du moyen flge est terminée ; les barbares septentrionaux sont implantés sur le sol^ ceux du Midi n'inspirent plus d*effroi, et les ordres religieux et militaires suffisent à la tâche qui réclamait naguère les efforts réunis de toute l'Eunqpe. Elle estaussi remplie^ la mission du catholicisme^ qui était de traduire en fait la morale universelle. Mais les limites de l'autorité sacerdotale n'avaient jamais été établies sur un principe rationneL Les papes tendaient de plus en plus à la concentration ; les nationalités y répugnaient sans cesse davan* tage^ et d'autant plus que l'activité avait cessé d'avoir un but commun. La grande unité se brisa donc; mais le coup vint encore de membres sortiâdu clei^^tant^il est|faux d'affirmer que la libre activité spéculative a été entravée dans le sein de TÉgKse! €e coup porté , les tix)is autorités du moyen flge s'écroulent, savoir : dans l'ordre social^ l'Église; dans l'ordre intellectuel^ la scdastique; dans l'ordre littéraire, le latin. Aux temps bouleversés par l'épée , puis ordonnés par la foi^ succèdent lés

**The text on this page is estimated to be only 24.27% accurate**

4ft iHimUBIfB BPOQDB. temps constitués par le pouvoir ; k monde, qui a passé des guerriers aux pi^ti^s, va aux rois jusqu'à ce quHl arrive aux peuple s« Ici le narrateur a moins d'efforts à fiiire pour onUier ses habitudes propres. L'histoire passe des domaines de rémditioo et de Fimagination dans le champ de la vie actuelle; elle intéresse davantage parce qu'elle est plus la nôtre. Afia que le nondire de ceux qui peuvent jouir des avantages de la civilisation soit toujours plus grand, d'autres nations sortent de leur obscurité^ et se mettent en communication avec un monde dont elles avaient cru être séparées ; une société uni* varselle essaye de se construire sur le sol d'une civilisation semblable. Si nous. avons encore à voir des horreurs, ces h(»rrenrs seront exercées contre des barbares^ et l'on cherchera à les jus* tifier en disant qu'ils sont d'une race inférieure à la nôtre. Les distinctions, les privilèges, les différences, qui étaimit le fond des constitutions féodales^ font place à un ordre social qui a pour expression Téquité dans la famille , l'égalité des lois dans l'État, celle des successicHis , des impôts, de la propriété, delà justice. La supériorité de TËurope est décidée , et les autres parties du monde s'élèvent parmi les nations civilisées dans la mesure de Imvs rapports avec les nôtres , qui vont les diercfaer à travers les mers. Le sentiment batailleur a péri ; et déjà Machiavel remarquait combien les capitaines, tout puissants à Home, redoutaUes soi nKiiyen âge, avaient perdu de leur importance dans le quinzième siècle; tout intérieure, la lutte alors n'avait lieu qu'elle le progrès et la résistance , eaitre le génie romain à l'ordre sév Jure et militaire, et le génie germanique à l'indépendance personnelle; génies qui prévalurait alternativenient, mais le deraier toujours plus que le premier. La raison et le sentiaient, qui constituent l'énigme dé rhomme et engendrant l'amour et l'ironie, la sympathie et la critique , la démcriitionet la reconstruction , termes corrélatifs inévitables , ont désovmais changé de rôle. Une civilisation sceptique et expérimentale remplace une société dogmatique; on veut appliquer à tout l'analyse et le raisonnement, et régler les allures de la civilisation d'apcès l'examen et l'expérience. On donne la préférence à ce qui est matériel et sensible; on recherche l'utile, au mépris de l'idée d'autorité et souvent même de celle de Tbonnète. Les rivalités du commeree sont la guerre inoeasaata de hi paix jusqu'à ce

**The text on this page is estimated to be only 24.52% accurate**

DISGOUBS PaiLIMillAIBB. 4T que les nfitîoas rdj^tent cette idée que leur profipérité dépend de la décadeoce des autres, {^'opinion devient m lien nouveau entre les individus et les nations^ aussi puissant que celui de TÉtat, du commeroe et des croyances religieuses; c'est sur elle et um plus sur le sentiment y conune au moyen ftge , que se. fonde Vépoque naodeme^ quoique cette époque soit partagée entre une infinité de doctrines rationnelle^. A u contraire du moyen ftge, l'éducation se limite à l'instruction; on va dans les écoles pour apprendre des doctrines, mais non la vertu ou la manière de se conduire et de former son caractère. La presse y devient un instrument tout puissant; de là les efforts des gouvernements pour s^en emparer ; de là^ les partis qui ^ s'aidant de la rhétorique publique^ luttent sans accord possible et assourdissent le monde par leurs cris ; de là, tous ces systèmes, et toutes ces prcq[4iéties qui fatiguent la pensée sans Téclairer. Les problèmes que la théologie avait posés et développés se reproduisent tous^ mais so^s des formes et dans un langage qui a changé. Les révolutions deviennent plus rares, parce qu'elles ne sont pas le résultat de Tintrigue d'un petit nombre^ mais Tœuvre des peuples. Q est nécessaire de suivre aussi le fil exotérique des sociétés secrètes, intruments actifs de mutations publiques. Il y avait dans le moyen âge plus de naturel et plus de génie ; à chaçw de ses éclairs , nous apjdaudissions comme aux succès précoces d'une jeune intelligence ou aux fruits spontanés d'un arbre inculte ; cependant , le goût et l'imagination , la délicatesse des formes et l'originalité ne s'y trouvaient pas réunis 3 le sentiment de la délicatesse morale manquait comme celui du beau parfait; on ne savait pas non plus être élégant sans effort ni doctement ingénieux, se proposer un but et y marcher sans dévier ; mais Tère nouvelle , rigoureuse pour ellemême, exerça une critique dont la sévérité , en ne faisant pas grâce à un seul défaut pour mille beautés irréprochables , alla jusqu'au dénigrement. Plus nous nous rapprochons des ten^ modernes , plus on sent la nécessité de représenter l'Europe comme un tout homog^e , une amphictyonie dans laquelle considérer une nation isolàai^nt ce serait s'exposer à ne les pas comprendre toutes. En effet, bien que chacune d'elles demeure distincte des autres, lors même qu'elle est assujettie par la conquête et par la force^ ell^ se tienn^t tputes par desliens indissolubles.

48 QUinZIBMB éPÔQUB. Une d'elles prévaut toujours dans un siècle^ entraîne les autres dans son tourbillon , et son histoire devient l'histoire universelle y d'où il résulte que son histoire dievient aussi celle des autres. Enfin ^ Fintérét des c(donies^ qui détermine des mou vements nouveaux , de nouvelles combinaisons politiques , des ligues y des inimitiés , sert encore à les rattacher. La poésie qui meurt est remplacée par l'algèbpe , Tenthousiasme y par le calcul ; ce que faisait TÉglise dans le moyen ftge , est exécuté aujourd^ui par des édits et par l'intérêt matériel 3 aux confréries nous substituons les associations, aux religieux les soldats ^ ces célibataires involontaires; aux basiliques les théâtres y aux lampes du tabernacle les becs de gaz j des lois sévères répriment les hommes; une justice dont le bourreau est Fexpression personnifiée, et une police au cortège de sbires, font disparaître le besoin d'avoir recours aux moines et à la trêve de Dieu. De là, un nouveau droit des gens; fondé d'abord sur la foi et la justice , il parltdt au nom de la religion ; mais , plus tard , devenu tout politique, il ne se proposa pour fin que l'utilité > pour limites que la capacité. La médiation passades papes aux princes; au lieu des excommunications qui menaçaient les têtes couronnées, on vit des canons braqués contre le peuple. Les missions furent remplacées par la diplomatie, dont Tintervention ne fut pas toujours heureuse ; en effet , les ministres et les négociateurs, voulant se rendre nécessaires, occasionnèrent souvent la guerre par leurs caprices, ou compliquèrent les intérêts publics de leurs intérêts privés. Mais à côté du pouvoir public grandissait Topinion , qui devint pour lui un frein inaccoutumé et d'une force redoutable. Ainsi se prépara notre époque, où les intérêts matériels, malgré de nombreuses exceptions, sont arrivés à jouer le rôle des devoirs moraux; où le commerce empêche plus de guerres que le bon accord des cabinets ; où une banque devient la sauvegarde de la tranquillité , et un emprunt , une digue aux révolutions. Les hommes de négoce sont désormais, pour ainsi dire, les sapeurs et les pionniers de la civilisation; grâce % rindustrie, grande et continuelle application des richesses intellectuelles de rhumanité , les peuples sentent la nécessité de la paix; l'expérience, encore plus que les théorèmes, a convaincu qu'il n'est pas possible de séparer le bien d'uii peuple de celui de tous; aussi, dans les grands intérêts du commerce,

DISCOUBA PRSUlilflAIEB. 49 on ne vise plus à conquérir des privilèges^ niais^ de même que Napoléon dans ses guerres ^ à vaincre ses ennemis en rapidité. U n'est plus permis de s'amuser avec la littérature comme Fenfant avec le kaléidoscope ; elle n'est plus une question sco-^ iastique de pédants qui subtilisent sur une forme ^ mais de penseurs et de moralistes qui mettent les idées à l'épreuve des conséquences. Sur la fin même du siècle passé y la plume osa se faire la régente du monde , et l'art d'écrire surtout devint une puissance supérieure à l'action^ supérieure même à la pensée. Le langage change de physionomie à mesure que, grâce au développement de la culture intellectuelle, les mots deviennent insuffisants pour reproduire ces simulacres de con* ceptions vagues et d'espérances indéterminées qui flottent dans les esprits. Mais ce sentiment du beau , par cela même qu'il est moins dédaigneux, nous rend plus justes envers le passé , et nous enseigne à nous transporter avec une érudition sincère et ingénieuse dans les lieux et les temps d'autrefois, et à faire revivre les sociétés éteintes, pour trouver leur harmonie avec ce qu'elles ont produit. Aujourd'hui, la science élargit indéfiniment les limites de la puissance productive ; elle s'allie avec l'industrie pour alléger ses fatigues, et nous asservit non pas nos semblables, mais les éléments. Watt et Stephenson , par la vapeur et les chemins de fer, ont tué la petite industrie casanière, et forcé les grandes industries, manufacturière, commerciale et agricole , à se concerter pour obtenir en grand et en commun la production , la vente et les transports. Les machines s'exercent sur des objets d'une consommation générale, ce qui les fait abonder pour l'avantage du plus grand nombre ; le besoin inné du bien-^tre fait partout irruption; tous veulent produire pour consommer; les pauvres , s'enrichir par le travail ; les riches , employer leurs capitaux. Aujourd'hui, les manufactures, comme les monastères dans le moyen âge, créent des villes nouvelles; les commandites tout à pa fois accumulent les petits capitaux et morcellent la propriété foncière ; les assurances, en divisant les effets des accidents malheureux, leur enlèvent leur funeste influence. Un des faits les plus sensibles amenés par l'âge moderne , c'est la centralisation de tous les pouvoirs , centralisation qui s'opère non-seulement en enlevant aux particuliers le droit de guerre , la juridiction , les immunités, mais en dirigeant même le choix de l'instruction, les actes individuels, les formes du T. XIY. 4

50 QOllfZlàMB irOQUl* culte ^ PadmiDistration des œuvres de bienfaisance^ l'exécutkm des dernières vdontés^ les capitaux du riehe par les emprunts, et ceux du pauvre par les cmsses d'épargne. Ainsi s'est étendu considérablement le nombre des fonctionnaires^ aristocratie nouvelle^ qui exécute sans raisonner, applique sans discuter, et qui est asservie au gouvernement par la gratitude et l'espérance^ comme les autres classes le sont parla crainte et le désir de la tranquillité. Gomme le sol autrefois était le fait capital , laj)ropriété fut entourée de précautions très-rigoureuses^ et l'industrie resta libre ^ parce qu*on ne s'occupait pas d'elle. Quand son influence eut grandi , on sentit le besoin de routes^ de canaux , de ports^ surtout de gouvernements capables de les procurer; les gouvernements devaient donc tendre à les faire exécuter^ eux-mêmes , et devenir^ grâce aux arsenaux, aux ingénieurs, aux mécaniciens, aux capitaux, au crédit deTÉtat, un objet de prédilection pour les industriels. Les gouvernements surveillent auasi lesassociations des particuliers , qui , rendues'néccssaires par Tégalité , pourraient devenir une puissance nouvelle. îl y a pourtant des gens timides qui trouvent bon de nous répéter chaque Jour que nous marchons vers l'anarchie, sans réfléchir que la tyrannie, qui dégrade lorsqu'elle n'opprime pas, s'éiablirait aussitôt que l'opinion cesserait de la combattre; en effet, même au milieu des passions fébriles de l'époque , les insurrections politiques deviennent chaque jour plus difficiles^ parce que le désir du bien-être est si puissant, que chacun lui sacrifie Jusqu'à la confiance dans des innovations opportunes. On a compris en même temps que les améliorations les plus sensibles et les plus assurées sont celles qui viennent du perfectionnement des arts et de l'extension des connaissances humaines. Le conquérant matériel peut répandre des larmes, dans la crainte quePespace ne vienne à lui manquer; mais les vérités sont tellement enchaînées dans les découvertes de l'esprit , que, plus nous avançons , plus l'horizon s'agrandit devant nous. Ainsi , peut se réaliser la pensée chrétienne de la fraternité universelle , et le pauvre payer au riche la protection qu'il en reçoit , sans le faire au prix de son sang ; celui qui possède beaucoup d'instruments de travail , c'est-à-dire de capitaux, peut enrichir, sans l'opprimer, celui qui dépend de lui, et lui faciliter même une condition meilleure. Les fictions légales subsistent encore, comme passage entre

D1SG0UB8 PRBLIMllIÀIRB. 51 Ids géaératicHis qui tombent et celles qui naissent; c'est sur ces fictions que les constitutions sont encore fondées; des lois faites pour d'autres temps et d'auU^ besoins régissent un monde où toute nouveauté amène des révolutions; les douanes gardent des barrières que les trains de vapeur laissent en arrière ; l'organisation de la i»*opriété conserve le sceau de la féodalité ; le système hypothécaire est resté ce qu'il était avant la création des banques; les antipathies, les exclusions^ les monopoles^ n'ont pas encore cédé aux machines , tii aux grands moyens de communication; nous gardons encore quelque chose de la nature d'une société qui n'exigeait rien de ceux qui possédaient beaucoup^ et demandait tout à ceux qui n'avaient rien. Nous sommes au moyen ftge de l'industrie; les capitaux sont concentrés entre les mains d'un petit nombre d'individus^ qui correspondent aux feudataires d'autrefois^ comme à la conquête correspond l'agiotage; les privilèges ne sont pas sanctionnés par la loi^ mais enracinés par le feit; l'économie publique ne s'est occupée jusqu'ici , comme autrefois, que de propriétés foncières, de richesses et de capitaux, c'est-à-dire des produits^ et néglige la question des salaires, de la population et de la misère. Toutefois, si l'on se trompait jfKlis par ignorance, aujoiiffd'hui, éclairés par les révolutions , nous avons la conscience du mal et nous voyons la possibilité du mieux ; en subissant le paupérisme^ nous prévoyons le temps où l'homme sera affranchi de toute tâche servile, et où la puissance du capital et du travail s'étendra comme l'a fait celle de l'intelligence ; l'économie politique deviendra le phare des révolutions ou plutôt des évolutions futures, comme la religion et la philosophie l'ont été pour le passé; ou, si Ton veut, ce sera la philosophie dle-méme, mais avec des moyens pratiques et des ressources organisatrices qu'elle ne possédait pas antérieurem eut. Déjà ce fait est exprimé historiquement par le commerce anglais, qui a les banques pour trône, qui s'empare des Indes comme un jeu de bourse, et retient sous le joug de quelques spéculateurs un empire plus étendu que ne le fut jamais celui de Rome cette dominatrice du monde. Ainsi la civilisation nouvelle porte un caractère inaccoutumé, celui de s'adapter à toutes les classes et de s'étendre à toutes les nations. L'antiquité ne plaçait que deux ou trois nations bien au-dessus de celles qu'avec un orgueil extrême, quoiq u'il ne fût pas irrationnel , elle traitait de barbares. Aujourd'hui, sur 4.

52 QUINZIÈHB BPOQUE. les civilisations latine et teutoniqUc réunies se greffe la civilisation slave des Russes; qui sait si la supériorité qui appartint (}'abord à la première et passa ensuite à la seconde , n'est pas destinée à devenir Théritage de la dernière (l) ? Des différences essentielles ne séparent plus, comme autrefois, les diverses nations : la France, catholique dans les formes, est protestante par la pensée; polie comme les Méridionaux, elle est active comme les races du Nord; l'affranchissement des ÉtatsUnisa conmiencé sur l'Amérique les expériences de la liberté, expériences qui portent leurs fruits ailleurs; fait insigne qui, joint à Textinction du monopole de l'hide, a laissé le commerce prendre tout son essor; l'Autriche, latine de religion, moitié slave, moitié tudesque par le sang , joue le rôle de conciliatrice ; elle peut aussi, avec son système patriarcal, servir les civilisations naissantes et les préparer à recevoir la liberté qu'elle a étouffée chez les peuples adultes. La Russie, qui se rattache aux croyances de l'Asie et pousse ses conquêtes en Europe, transporte , sur une étendue de territoire égale à la superficie visible de la lune , ses semi-Latins au milieu des Asiatiques errants ou indomptés, et s'efforce de courber les hordes du Caucase sous ce knout que repousse la Pologne démembrée ; Navarin et la Grèce ont prouvé que la puissance musulmane doit inévitablement succomber sous la réaction de la chrétienté; mais les races arabe et turque ne sont-elles pas près d'entrer dans le concert européen? n reste à assimiler Textréme Orient par l'intervention des Asiatiques du nord et des Américains; déjà ces derniers, les Russes et les Anglais, ont commencé à y introduire, malgré l'inviolable muraille, quelques-unes de nos idées. On pourrait alors se promettre de voir tous les hommes former une association, ayant la même religion, les mêmes intérêts, la même civilisation , mélanger les qualités propres anx (I) Toutes ces prétendues cîTîlisatioDS ne sout évidemment que des barbaries domptées par la seule civilisation véritable , qui prit son essor sur les bords de la Méditerranée , et qui se compose, en définitive, des traditions gréco-latines et judaico-chrétiennes , lentement développées. Qnand les Russes seront à même d'en supporter la lumière, il arrivera des rêveurs slaves qui , comme les rêveurs teutoniques, par une espèce d*éblouissement , voudront nous faire accroire que la civilisation nous vient d'eux. Mais peut-être qu^alors quelque grand écrivjûn aura rendu impossibles de pareils écarts dans IMiistoire de l'humanité. LÉOPARDI.

O18G00BS PBiUMUiAIBE. 63 diverses races^ et mettre en commun lew« connaissances pour tirer le meilleur parti possible de chaque portion du globe. n ne sera possible d'apprécier au juste les idées et les faits modernes^ que lorsqu'ils auront produit toutes leurs conséquences. Dans la riche alliance des peuples , visiblement frères dans leur splendide variété ^ l'histoire pourra être universelle , c'est-à-dire apercevoir les rapports entre les phénomènes distincts; mais aujourd'hui elle embrasse au plus l'Europe et les pays qui s'y rattachent^ les autres restant étrangers à la marche de ses destinées. Que savons-nous jusqu'ici de l'Asie? Quelle portion de ses habitants les Mongols ont-ils exterminée? Combien en immolèrent la première furie et le despotisme successif des Turcs dans les contrées occidentales? De même que les an(^ns Philistins ; les Phéniciens, les Ghaldéens, les Lydiens ^ les Bactriens^ les Mèdes, les Sogdiens ont passé, sans nous tran&« mettre un mot de leur existence , ainsi quarante nations au moins ont été anéanties par les Mongols; d'autres ont péri de nos jours y comme les Doms dans la chaîne de l'Himalaya^ les Miao-tsé dans la Chine méridionale, les Tatas dans la Chine du nord, les Samoyèdes dans les montagnes de Sayansk; d'autres encore dans le Caucase , et l'Europe ne s'en est pas même aperçue. Que dirons-nous de l'Amérique? Appelée^ hier, encore le Nouveau Monde , elle produit chaque jour des preuves de son ancienneté; même après que l'arrivée des Espagnols lui eut ou-» vert une ère toute nouvelle^ des populations entières s'évanouirent, ne laissant d'elles que quelques mots répétés dans les bois par les perroquets, qui survivaient seuls à ceux qui les avaient instruits. Or, le progrès ne pouvant se constater que là où se trouve une série continue , le fil de l'histoire ne saurait être suivi que chez le petit nombre des peuples civilisés. Plus la science avance^ plus il surgit de faits importants ^ tendant à ccmvaincre d'impuissance les systèmes qui tracent à l'humanité une marche déduite des analogies du passé, et qui peut élare démentie par les vicissitudes divergentes de millions de mortels. Quels temps néanmoins doivent , plus que les nôtres^ inspirer confiance au progrès? Charles-Quint et Napoléon tournèrent la vapeur en dérision , et la liberté américaine y crut. L'empereur français proposa vainement des récompenses pour obtenir une machine à filer le lin et les moyens de fabriquer le sucre indigène. Ce sont là aujourd'hui ^es choses communes,

.54 QUIB&IBIIl EFOQUS. et Ton est même obligé de restreindre les produits de cette dernière industrie. Noos voyons ^ de nos jours, le calorique servir aux transports, la lumière peindre, l'électricité frapper; et la lumière , le calorique, l'élecûicité^ se réduisent à on seul agent, de mâme que la philosophie est près de trouver le lien entre la raison, Tintelligenoe et la sensibilité, de manière à identifier la métaphysique, la logique et la morale, et à montrer que c'est la même chose qui nous fait passer, raisonner et aimer. Que la foi dans le progrès ne soit donc pas impatiente , et surtout aujourd'hui qu'il devient général. Que Ton pèse, qu'on juge, qu'on sache distinguer ce qu'il est donné à l'homme d'atteindre à Taide d'efforts lents, de transactions pacifiques et de la culture morale et intellectuelle , de ce qu'il doit att^dre avec respect et humilité de la volonté suprême. Ck)nsolons-nous des petites misères du présent , en nous eom'plaisant par la pensée aux triomphes de l'avenir ; ne dissimulons pas le mal en flatteurs, mais ne l'exagérons pas en misais trhopes. Aucune sympathie ne nous lie au passé , pour lequel nous avons peu d'admiration; nous ne considérons pas comme progrès le regret de telle ou telle époque, soit la majestueuse servitude romaine, soit l'unité catholique du moyen âge, soit la liberté orageuse des communes, ou le splendide absolutisme de Louis XIV, ou le fécond péle-«mâe du dixhuitième siède. Nous sommes meilleurs que nos pères; mais nos fils éviteront les fautes ou les ridicules que nous nous reconnaissons. Nous avons assez de bien pour être fiers , naais assez de mal pour ne pouvoir le dissimuler sans dang^. Ce n'est pas non plus sans déplaisir que nous voyons l'aristocratie des banquiers et des entrepreneurs, feudataires actuels de l'industrie, qui ont substitué la servitude du métier à celle de la glèbe. Nous voyons aussi avec dégoût cette société plutôt systématisée que morale, où nous nous croyons tumnétes parce que nous sommes polis; savants, parce que nous sommes habiles; vertueux, parce que nous sommes réglés; où le repos du monde est confié à la police, et la morale, réduite au code civil; où la classe d'élite n'ambitionne que le repos, voile son inertie du rien de trop, et, tranquille, heureuse, modérée, s'enfonce dans la paresse d^un égoïsme prudent; où l'on pai*le de combattre pour défendre non la patrie , mais ses magasins , et où la paix se conserve , parce que le juif refuse de prêter de

- DISGOUBS ^BBLIMIUÀIBI. âô Taigeni ^ à moins que la guerre ne soit déclarée pour obliger uq peuple à s'enivrer d'opium ou d'eau-de-vie ; où l'on parle du rétaî>lisseaient de la religion, niais en Tacoeptant en gros comme une chose belle et bonne , sans s'occuper des pratiques ni du dogme; où^ s'effrayent de fantômes sans vie ^ on ne s'in* quiète point de dangers réels et imminents ; où l'expérience , fécondée par la méditation , n'a pas encore enseigné à combiner la garantie de ceux qui obéissent avec la force de ceux qui conunandent; où la froideur glaciale du doute et le vide de l'incrédulité étouffent tout enthousiasme. Les nécessités pénibles nous affligent sans nous décourager. En avouant les maux actuels, nous ne reconnaissons pas dans le passé ce qu'y trouvent ses admirateurs : unité , constance, foi> harmonie entre les actions et les croyances, dignité des mœurs, énergie des sacrifices, élévation des caractères. Aujourd'hui, les populations sentent leur malaise, parce qu'elles comprennent les avantages qu'elles n'ont pas y le droit de les acquérir, et que, relativement au bien des peuples, rien n'e&t fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Dans la masse de la société contenue par les lois et dirigée par l'intérêt, chacun veut s'assurer une position et l'améliorer; l'estime s'accorde au savoir, mais parce qu'il est utile; le caractère se réduit à une certaine mesure qui ne s'élève pas jusqu'à l'hàroïsme, mais qui s'écarte de la dépravation. La légitinûté des rois est respectée, mais à la condition de réciprocité pour celles des peuples; les dynasties ne sont révérées et fortes qu'autant qu'elles représentent les nations qu'elles gouvernent. Les droits obtenus ne paraissent suffisants que lorsqu'ils sont garantis., et parfois ils sont garantis par un moyen qui semUerait frivole ; c'est ainsi que l'ancre, qui est si peu de chose, suffit pour arrêter un vaisseau. On cherche, aujourd'hui, par l'application de l'équité, à ré* duire les danses dans les gouvernements et l'administration de la justice, et l'on espère aussi que les frais de la guerre dinûnueront. Les bouireaux , les espions et les ministres de terreur deviendront moins nécessaires ; il en sera de même pour les juges et les scddats, lorsque , au lieu de comprimer les peuples et de molester les voisins, on comprendra le devoir de n'em* pécher que ce qui est réellement nuisible à la société, et l'avantage des communications et du commerce; le (commerce fait prévaloir la richesse sur la naissance, et rapproche les nations dans le besoin réciproque, les unes de vendre, les autres d'ache

 ter^ et toutes d'exploiter le plus utflement possible la suiikce de ce globe. Mais Fœuvre n'est enoore qu'à son début ; trop dlntéréts et de préventions la retardent^ trop de s>ouffrances doivent encore augmenter le nombre des martyrs^ avant qu'elle soit accomplie. Cependant l'histoire^ avec une justice indépendante du succès^ tient compte des fleurs qui n'ont pas donné de fruits; élevant les regards de Thomme au-dessus des accidents éphémères, elle lui dévoile une direction supérieure qui ne ravale pas la dignité humaine, mais qui la conduit à ses fins lors même qu'elle est méconnue. La révolution , outre les obstacles qu'elle détruisit^ manifesta l'insuffisance des organisations antérieures; mais, exagérée et absolue comme toutes les réactions^ elle fournit un prétexte aux méchants pour calomnier le bien, aux bons pour en désespérer; la révolution est comme le soleil, qui fait tout germer^ mais qui ne cultive rien. Quand elle a passé, il faut que les penseurs arrivent pour réorganiser. Or^ dans la manie de re** constituer j ils proposent la restauration entière de l'État et de l'Église , parce que la raison devenue passion de parti et la passion érigée en principe de raison sont la forme actuelle de l'irréligion , qui ne raille pas y mais qui argumente; qui ne démolit pas^ mais qui voudrait édifier autrement. Quoi qu'il en soit, les paradoxes mêmes de notre époque fixent au moins l'attention sur des points peu connus, et portent la lumière dans le chaos. Mais nous rapprochons-nous de la vérité? Qui peut l'affirmer ou le nier? Qui nous dira ce qui est la vérité? Entre une école paralytique et une école convulsive; au milieu d'hommes qui veul^t faiblement, mais qui désirent sans mesure ; au milieu de cette lutte dé p rincipes qu'on accepte , et de conséquences qu'on repousse , comment nous régler? Où finissent les droits de la monarchie et de la démocratie? De quel côté se trouve le droit évident? De quel côté la nature et la justice? La lumière d'une conscience honnête est-elle suffisante? Comment résister à la voix toute puissante qui veut qu'on sacrifie tout à l'opinion? On a proclamé le progrès; mais en quoi consiste-t-il? Quel est le mal d'où l'humanité commence? quel est le bien vers lequel elle se dirige? Beaucoup d'hommes n'appellent-ils pas décadence ce que nous autres nous nommons progrès? Il y a chez les peuples des penchants irrésistibles , que les traités peuvent suspendre , mais non détruire. Les idées du juste

 et de rinjuàte n'y sont pas évidentes^ et^ pourtant, les convenu tions qui les contrarient ne sont que des trêves au milieu des* quelles la voix populaire s'élève de nouveau retentissante. Or, comment appliquer à l'histoire la justice pure? Y a-t-il des devoirs positifs ou spéculatifs entre les peuples? et jusqu'à quel point la volonté des individus a-t-elle de puissance dans l'élail des nations? Cette humanité même que nous idolâtrons, qu'estelle? Se compose-i-elle des hommes isolés ? Mais si chacun est libre et indépendant^ comment sont-ils liés dans leur ensemble à une fin providentielle? Comment sont^ils solidaires en souffrance et en bonheur? Si le progrès est la loi de l'humanité , si même Thumamté a une loi^ elle doit être, de sa nature, inévitable, et, par suite, Thomme ne sera plus responsable de ses actions; il est justifié pourvu qu'il réussisse, et l'histoire n'a pas à décerner de louange ni de blâme , mais seulement à ra* conter des faits. On peut échapper aux conséquences en faisant taire la logique, et aux réfutations, en restant dans le vague, mais l'historien doit choisir une opinion , sûr de déplaire à quelquesuns, peut-être à tous, parce que les passions portent ou exigent des jugements contradictoires, et qu'accepter la discussion serait une chose interminable. Habitant sur la terre, nous ne nous apercevons pas des rayons solaires qu'elle reflète; à] nous, elle semble obscure, et, pour les habitants des autres planètes, elle brille d'une vive lumière. Cest ainsi que l'avenir devra nous juger; il suffit maintenant de nous décrire. Pour cette tâche, de nouveaux instruments nous sont offerts , de nouvelles méthodes* se présentent. Nous n'avons plus à parcourir de tristes déserts, oii la route ne nous était tracée que par des ruines et des cadavres, mais à pénétrer dans des halliers comme ceux de la Louisiane, où s'entrelacent des rameaux innombrables. Nous avions pour les temps antiques des matériaux d'où, après de longs débats, était sortie la lumière, ou, du moins, l'accord des penseurs; pour le moyen âge, ne voulant pas nous enchaînera l'histoire convenue et systématique, nous avons dû reprendre le travail sur des documents imparfaits, mal exploités, et surtout peu nombreux; pour les temps modernes, il s'en offre trop; car mille narrateurs surgissent pour un fait, chacun voyant à sa msmière et apportant ses propres impressions qui, justes, naïves ou entachées de préjugé , forment une source abondante d'indue

**The text on this page is estimated to be only 28.91% accurate**

^8 ttUIliaillllB iBOQUB. tions tantôt vraies, tantôt erronées. Le plus rude de la tâche, c-est de dégager l'histoire de cette multitude d'anecdotes malignes, suspectes ou adulatrices, paiement ccffitrairea à la vérité et à la justice. Ceux qui espèrent un grand secours des statistiques, ne rétléchissent pas que souvent elles tombent dans la frivolité , au point de i*essembler à cet Héliogabale qui voulait connaître le nombre des habitants de Rome par la quantité des toiles d'araignées. Les statistiques fournissent-elles les moyens d'apprécier la valeur morale d'une institution ou celle d'une société , quelque peu nombreuse qu'elle soit^ quelque simples qu'en soient les éléments? Sa vie ne leur échappe-t-elle pas, comme elle échappe au couteau de l'anatomiste? Il faut donc apporter beaucoup de sobriété, soit pour en déduire les réformes à faire, soit pour en tirer une preuve des théories appliquées^ soit pour s'en servir à désarmer les préjugés et Thabitude. . On rediercbe dans les corfespondances di{^matiques les motife des actions et les moyens employés; mais beaucoup des véritables causes des actes publics restent ensevelies dans le cœur des princes et des ministres; aussi, les documents de eetto espèce doivent-ils être consultés avec ua grand soin, parce qu'ils sont toujours rédigé^ avec précaution, souvent avec hypocrisie. Ce ne sont pas les débats du forum antique ou des parlements modernes, mais le plus souvent des compitatioas de personnes médiocres, obéissant à des ordres, et ou le manque de couleur et de vie se joint à l'absence de sincérité. L'art conskto à devhier la pensée sous l'enveloppe des n(iots comUnés pour fourvoyer l'intdligence, et, decetto manière, à déchirer le voile de la politique^ avec son vieux cortège de fraudes et de passions (1). Les lettres de personnes bien informées et sans intention de puUicite font voir de plus près et plus familièrement les caractères , les mœurs , les événements ; elles expliquent des causes impénétrables d'action ; et, bien que la vérité soit d^gurée par les passions vivantes et actuelles, on y retrouve l'histoire des sentiments , histoire aussi impoptante , et qui reste encore à faire tout entière. Il est encore beaucoup de choses qu'on peut demander à la (0 « Poiiiqui sait y Hro, peu de documents indiquent mieux la yérilé que les mensonger diplomatiques: » De Bahants.

littérature comme manifestation de l'c^inion, sauf à ne pa^ oublier que celle-ci n'est ni unanime ni impartiale. Les corres* pondances sont surtout d'une grande valeur^ ainsi que les anecdotes^ les pensées ; les conversations, les détails de caractère des grands écrivains^ marqués toujours d'im sceau particulier qu'on tenterait en vain de contrefaire. Les journaux^ écrite sous Tirapression du moment^ n'attestent pas la pensée du public ni même celle de Fécrivain; ils sont de beaucoup inférieurs aux mémoires^ parce qu'ils ne sont pas écrits par des personnes versées dans les affaires^ ni garante par un nom considérable. Organes du gouvernement, ils ne s

60 QUIBZIÈIU iPOQOX. malgré la libratioD y restera toujours invisible aux habitants de notre planète , de même certains faits resteront mystérieux. Chercher à deviner les intentions , ou plutôt les supposer^ et subtiliser sur les causes occultes, cela peut être i^pelé par quelques-uns philosophie de Thistoire^ mais ce n'est en réalité qu'un moyen de tromper et soi-même et les autres. Les intelUgences d'élite ne l'ignorent pas, et savent s'en garder; mais les esprits vulgaires se révoltent dans un dépit ridicule contre l'insuffisance humaine , et ils ne sont satisfaits qu'autant qu'ils ont des juge-* ments fixes et déterminés sur des objets où la précision ne peut être qu'une erreur : esprits sans portée ^ qui ont besoin de systèmes et de fables, et ne sont à Taise que dans la matière. Que vous soyez pour Rome ou Carthage^ pour Dagobert ou Pépin , pour Mainfroy ou Charles d'Anjou 5 que vous reconnaissiez ou que vous refusiez au pape le droit d'investir l'empereur et d'élire les évêques; que l'Empire ait ou non la suprématie sur les républiques; que le feudataire doive ou non l'hommage lige au suzerain; que les communes aient subsisté durant l'invasion, ou que les vaincus soient denjeurés serfs; que les fausses décrétâtes soient une invention française ou romaine; que Grégoire VII ait eu ou non le droit de mortifier un tyran : ce sont là des questions assez éloignées de nous pour que nous puissions les peser avec sang-froid^ à moins que la passion ne veuille s'en faire une arme, et en tirer des allusions aux intérêts présents. Mais ces intérêts nous pressent de toutes parts, et beaucoup de questions ne sont pas encore résolues ; la plaie de la réforme saigne encore, malgré la trêve indéterminée de Westphalie ; nous ne savons pas si la révolution est au berceau ou à l'agonie; chaque jour deviennent plus vives les douleurs causées par le martyre que subissent depuis si longtemps l'Italie, la Pologne et l'Irlande; la renaissance des lettres et des arts sous la forme classique prolonge ses effets au point de partager la littérature en deux écoles; la constitution des divers États n'est encore que le produit des ambitions , des usurpations ou des révoltes; enfin les débats sur la grâce se traduisent sous mille formes diflërentes. C'est une rude tâche que d'écrire une histoke qui dure encore ! 11 suffit au peintre, pour représenter Homère, Romulus ou Moïse, de certains symboles convenus, et chacun les recon

DISCOURS PBBLIHINÀIBB. 6f nattra. Qu'il fasse le portrait de Charles XII ^ de Louis XIV et de Napoléon, tout le monde pourra en admettre la fidélité; mais qu'il reproduise votre père^ votre ami^ vous-même , aussitôt les affecticHis s^en mêlent, et ce qu'un étranger trouvera flatté paraîtra défiguré à ceux qui verrontavecles yeux du cœur. n en est de même dans Thistoire. Qui n'a pas lu un auteur quelconque? qui n'a pas de prédilection pour un pays? qui n'a porté un jugement sur les héros et les faits voisins? qui n'a puisié y dans cette école de préjugés qu'on appelle éducation , de fausses idées de gloire? Chaque ville possède un artiste ou un tableau qu'elle prétend sublime ; tout éditeur porte aux nues l'ouvrage qu'il publie ; chacun trouve qu'il a été parlé trop sommairement de son art ou de son pays, et trop longuement de l'art ou du pays des autres. Le point de vue de la postérité raccourcit beaucoup trop l'histoire littéraire ; chaque jour qui passe emporte avec lui une admiration. Mais l'homme qui détrompe, fait de la peine, comme celui qui, le premier, révèle les torts d'une femme aimée. On irrite en voulant éclairer un aveuglement volontaire. Il y a pourtant une grande différence entre feuilleter un auteur et l'approfondir, entre saisir son intention ou relever quelque passage détaché ; entre juger un fait, un homme isolé, et le voir dans ses rapports avec tous les autres. Aussi, celui qui s'est épuisé à la recherche de la vérité se sent venir sur les lèvres cette riposte du père Hardouin : Quoi/ est-ee que je me lèverais chaque jour avant r aube pour penser comme tout le monde ? n en est de même pour les inventions ; il n'y en a pas une qui n'ait eu des précédents, jusqu'à ce qu'un esprit supérieur en ait reconnu l'importance, les applications et les conséquences. Alors naissent les disputes de priorité. L'orgueil national fait trouver magnifique ce qui n'est que misérable, et proclame éternelles des gloires tout au plus viagères. A celui que les Italiens accusent de parcimonie dans ses éloges, les étrangers reprocheront d'avoir exalté toute réputation italienne (i). Ajoutez (I) Mably s'exprime ainsi dans la préface du Droit publie de V Europe : « Je prie nn Allemand, qui approuve ce que }*ai dit Be 1* Angleterre, de la Suède, de rÊapagne, etc., de soupçonner quHl ne serait peut-être pas impossible que feusse encore raison quand je parle de TÂlIemagne d*une manière qui n'est pas tout à fait conforme à sa manière de penser; ce que je demande à ou Russe, à un Danois, à un Italien, etc. Ma prière est juste, mais je sens que le préjugé ne ro*accordtera rien. »

69 QUINZltm BPOQUB. à cela les vanités personnelles; tout homme exige non-seulement du respect, mais de la condescendance pour son opinion et des éloges pour ses mérites domestiques ; car la e^dre est comme les portraits : chacun croit cpi'elle regarde de son côté. Partagés comme nous le sommes &ï artistes et spéculateurs $ en inventeurs et conserrateurs, ce qui pklt à Fun est désapprouvé par Tautre (i). Les calculs seuls ont pour Tun de Pimportance -, pour l'autre, c'est le sentiment seul. On exige de récrivain de l'impartialité, et on l'accuse de manquer de chaleur; on lui demande des détails sur le commerce, sur les arts, sur le gouvernement, et l'on trouve mauvais que les considérations accessoires ralentissent le récit. Lorsque Bernardin de Saint-Pierre fait pour la première fois lecture de Paul ei Virginie f Necker s'endort, Thomas est distrait, Buffbn demande sa voiture, tes dames se hâtent de cacher des larmes involontaires; madame Necker lui accorde un de ces encouragements qui humilient. Bernardin veut jeter son ouvrage au feu ; mais Vernet voit son geste, Vernet artiste l'a compris, et un Uvre immortel est conservé au monde. Enfin, Thistoire ne doit pas être seulanent une cloche funèbre, sonnant pour les hommes et les institutions qui ne sont plus, mais aussi la joyeuse annonce de la naissance d'une idée qui tend à devenir un fait, et convie les peuples à la saluer au moins d'un souhait bienveillant. Malheur donc à l'historien qui chercherait à plaire à tout le monde ! L'impopularité est une noble chose, quand elle consiste à ne pas se laisser entraîner par la foule , et à préférer à un assentiment facile le courage de l'opposition ; d'ailleurs , la rec* titude du jugement et la Uberté d^esprit équivalent souvent à beaucoup de science. L'historien doit se persuader surtout que les grandes vérités se démontrent moins par une éloquence fébrile que par la raison et l'évidence des faits, et que l'on réussit mieux par des approches en règle que par des assauts à force ouverte. Les préjugés ne cèdent qu'au temps , bien qu'ils soient obligés de céder ^ cependant l'honmie qui les combat, se résigne à certains (t) Tires mihi eonvivafprope dissentire videniur, PosûenUs vario muUum diverta palato , (Md dem? qtdd non dem P rmnAs M, quodjubet alttr. HoR. Ep. It, 2.

DUCOUBS MiLIMtnàlHB. 6S ménagements^ à Tabri desquels il sape plus sûrement la citadelle de Terreur. Bemoulli obtient, en 1751 , le prix de rAcadénûe des sciences sur la question relative à Porbite des planètes ; mais il en est redevable^ de son aveu^ au respect qu'il a montré pour une erreur, c'est-à*dire pour les tourbillons de Descartes. La jactance paresseuse pourra seule lui reprocher ce sacrifice, parce qu'elle ne sait pas combien il lui coûte* C'est surtout dans les histoires modernes qu'il est nécessaire de savoir lire entre deux lignes , attendu que Fauteur, par amour de la vérité j s'assujettit au martyre de la mettre dans Fombre; s'il ne peut blâmer Bonaparte^ il loue celui qui ose lui résister ; il se couvre d'un voile, dans la confiance que le lecteur saura le déchirer , et suppléer à des réticences obligées ou calculées (i). Moins l'historien moderne a l'espoir d'obtenir de tolérance pour lui-même, plus il doit en montrer pour les autres, non pas de cette tolérance, fille de l'indîllerence, qui accepte également toutes les croyances pourvu qu'elles soient morales, ce qui est un moyen de les anéantir toutes, mais de celle qui s'appuie sur le sentiment religieux et sur l'espérance que Dieu, sans détruire ce qui existe historiquement, fera triompher la vérité et venir son règne. L'intolérance est toujours de l'orgueil \ car elle prétend disposer les choses comme elle croit, sans égard à la faiblesse humaine et à l'histoire , qui nous prouve que la persécution entraîne à tous les excès par le mystère qu'elle impose, et que toute vérité comprimée est une force qui s'accumule. Cela ne signifie pas que l'historien soit tenu de cheminer tout droit comme l'ingénieur qui , dans le tracé d'une route, songe seulement à la ligne qu'elle doit suivre, et non à la beauté ni à la fertilité des pays qu'elle traverse. Le beau est non-seulemesit un attrait, mais une consolation pour l'esprit ^ l'aigle qui s'élance dans lés régions supérieures, sent le besoin de respirer et s'arrête, bien que les forces ne lui manquent pas. Une froide juçtice, se bornant à offrir la vérité pure, ressemble aux portraits photographiques qui reproduisent les linéaments réels, mais qui ont l'aspect de cadavres. Raconter sans regret pour ce qui tombe, sans espérance pour ce qui s'élève , c'est l'impartialité du sceptique qui se soumet à la loi des faits sans (t) L'abbé Gairaol feisait consister l'éloquence à txmt dire sans aller à la Ba$HUe.

6-1 QUINZIEME iPOQD£. haine comme sans amour ; la pas^on de la vérité est la première chez celui qui écrit l'histoire (1). Imparfaite si elle se borne à disserter, analyser et conclure, il faut qu'elle touche, intéresse et instruise; il faut qu'elle montre le spectacle insigne de l'homme opposant aux obstacles renaissants , à l'adversité obstinée, aux lâches calomnies, le courage civil et quotidien, bien supérieur au courage facile des camps; il faut qu'elle sache dénoncer comme criminel le triomphateur au milieu de sa gloire, mais aussi le proclamer sublime lorsqu'il supporte avec longanimité une infortune imméritée. Son instruction résulte moins de l'examen que de l'intérêt, et ce qui émeut ne s'oublie pas. Il est donc bien d'imiter celui qui , passant dans une ville où il a beaucoup d'amis, se fait un plaisir de s'arrêter chez ceux pour lesquels il a plus d'estime et de sympathie. Il y a toujours pro^ fit à considérer les grands hommes tels qu'ils sont, car dans l'homme glt le véritable enseignement de l'histoire; des gouvernements, des institutions, des lois, des mœurs, il faut toujours revenir à lui, au tableau de ses faiblesses, de ses misères et de ses vertus. Combien n'est^-il pas utile, dans les combats qui attendent quiconque ose proclamer la vérité, de se rappeler que Socrate fut persécuté par rAréqpage, Colomb par ses souverains, GaUIée par l'inquisition. Tasse par son Mécène, Condorcet et Lavoisier par la révolution I Lorsque Adamson adresse à l'Institut le pian de son ordre universel de la nature, ce corps savant , appréciant son merveilleux travail , l'invite à se rendre àm& son sein ; mais il répond qu'il ne peut venir, faute de soidiers. Animé de sympathie pour son sujet, l'historien doit donc savoir saisir ces détails qui sont la poésie et tout ensemble la vérité de l'histoire (2). A la place des particularités aussi infidèles qu'ennuyeuses des batailles (3) , qu'il mette les discussions des écoles et des parlements, Weisshaupt, Jansénius, Saint-Simon, ne méritent-ils pas autant l'attention que MontecucuUi et Rodney ? (1) « Ce que IMiistoire peut nous donner de mieux , c'est l'enlhousiasme qu'elle réveUle. » Gokthe. (2) « J'ai pu me convaincre, d'après Pexemple dupasse et d'après l'expérience du présent, que le public a toujours été avide de connaître les liommes qui nous ont laissé l'image de leur &mc. Les détails les plus minutieux à leur égard sont recueillis avec empressement et lus avec avidité. «Gibbon, Mém. (3) Quinam sit ille quem non pigeât longinquitatis bellomm scribendo legendoque, quœ gerenles non fatigaverunt, Tite-Live, X, 22.

 la questîou des bourgs pourris et de la loi des cérMes, n'estelle pas plus intéressante qu'une guerre? L'indépendance de rAmérique est conquis dans les chambres anglaises plutôt que sur les champs de bataille , et les congrès de Vérone et de Londres sont plus dédsifs que les faits d'armes d'Antrodoco et du Trocadéro. Mais , en cherchant à exposer la vàrité > sufBt-il de rapporter les événements, sans aller au delà de l'éloge ou du blâme (t)? Les faits sans les raisonnements ne sont que les mots d'un dictionnaire , qui n'exprimât rieui s'ils ne sont coordonnés et liés ente eux. Ainsi , outre l'obligation de rechercher avec zèle^ d'examiner avec sincérité , d'exposer avec clarté, l'historien doit avoir une méthode d'appréciation ; dans le choix des faits ^ il faut qu'il se rappelle que la vérité , loin d'en être déduite , sert, au contraire , à les juger , et que la {Ailosophie domine ^histoire plutôt qu'elle n'en dérive* Quelques auteurs voudraient s'appuyer uniquement sur les races, comme si leur fusion devait suffire aux peuples; mais la différence des climats , des institutions politiques , des croyances religieuses^ ne détermine-trclle pas le plus grand nombre des variations dans la société hmnaine ? Ceux qui crdent que la multiplicité des forces libres n'est qu'anarchie, et qui veulent l'unité dans un État comme première condition, ne considèrent que raffermissement progressif de l'autorité absolue, à laquelle ils donnent le nom d'ordre. Il en est d'autres qui dénigrent tout, et même les intentions si les faits viennent à manquer; c'est une manière de flatter cette faiblesse humaine qui nous porte à réduire les grands hommes à la mesure commune. Quant à nous , nous avons foi dans la vertu fécondatrice d'un bel exemple. D'autres, au contraire , ont pris à tâche de réhabiliter, comme on le dit aujourd'hui, les mémoires même les plus compromises, n y avait lieu, en effets d'appeler de beaucoup de jugements, de restaurer certaines gloires. Toutefois , on ne réhabilite pas un homme en lui supposant des mérites qu'il n'a jamais eus, mais Men en lui reconnaissant ceux que ses contemporains (f ) S^il fallait adinetlre la sentence de Quintilien : ScribUur ad narrandum, non ad probandum^ il n*y aurait pas d'Iiistoire dn moyen flge. Cenx mènie qal profieMent cette opinion, ne la suivent pas dans l'exécution» et les faiti deviennent ciiez eux l'accessoire d'une pensée préconçue. T. XIV. 5

**The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate**

66 QDINÉliMI BFOQQB. devaient lui attribuer , et sur lesquels une partie d'entre euit , au moins ^ a dft tomber d'accord. D'autres encore ne considèrent Thistoire que comme une métaphore poétique ou une discussion oratoire , se plaisant à dingénienx contrastes , à des rapprochements turieux , bons comme paradoxes et comme aliment à Tesprit de secte ^ maiiï qui répugnent à la vérité. L'histoire ne change pas de théâtre; ce qui a été représenté la ¥eille ne se reproduit pas le lendemain. Quoique Thomme se propose toujours les mêmes problèmes , et que Thistoire ne soit en somme que la diversité des sohitions; jamais ces solutions ne sont identiques. Qu'on en tire des allusions pour satisfaire le besoin de comparer ce qui est à ce qui fut^ rien de plus légitime; il est impossible y en effet y de parler des rois et des peuples étrangers , sans penser aux contemporains. Tant que les hommes seront hommes, le passé sera la satire du présent , par ressemblance ou diversité. Un autre écueii , c'est la sympathie généreuse qui porte à trouver le bon droit du côté du phis faible^ de la victime désarmée , de cdui qui succombe^ et à admirer les forces sociales, qui se créent d'elles-mêmes par le développement de leur propre énergie. De là / nos sympathies pour les papes qui résistent au glaive par la parole: de là*, nos malédictions contre les Maures envahisseurs et, plus tard, contre Philippe III qui les extermine; de là, après la réprobation qui a frappé les constitutions de la Pologne et de la Hongrie , les frémissements de colère quand elles sont étouffées dans le sang; de là, nos imprécations contre Henri VIII, parce qu'il tue les catholiques, et contre PbiKppen, et Marie qui les vengent par une réaction sanguinaire. Ce sont là^ à coup sûr, des sentiments bien excusables , et pourtant l'histoire doit ne pas confondre la disgrâ ce avec la vertu , ni la faiblesse avec le martvre. Elle est tenue de démentir ceux qui font le succès juge de la moralité, et veulent toujours que la cause qui l'emporte soit la meilleure, au point de dire non-seulement : Malheur aux vaincus! mais Honte mix vaincus f^on, dans l'histoire il tte faut pas juger le droit par le fait; car si celui-ci entraînait l'autre , la guerre obtiendrait une importance suprême , elle qui tantôt fait triompher le bon droit, tantôt le foule aux pieds. Les histoires des auteurs modernes ont été gâtées .par deux choses, l'enthousiasme et la peur. L'enthousiasme pour l'ao^

**The text on this page is estimated to be only 17.13% accurate**

BlSCraiS MkBUinRAlftE. 67 tiqailé portait à lui comparer Umiy et faisait retrouver partout les mêmes hommes , les mêmes vertus , la même morale dans la vie privée et publique^ sans ealculM* Timmense différence qu'il y a tfitre l'individualité antique et les masses modernes ^ eaixe les manuscrits et Fimprimerie. Voilà^pourquoi nous avoitt continué à combattre avec acbarfiement autour du cadavre de Patrode; voilà pourquoi nous n'avons pas cessé de nous écrier Qommê les Romains : Majores nottri; voilà pourquoi toute, une génération a été sacrifiée à deux ou trois héros de prédilection. La crainte des rois fot moms funeste que celle des philosophes^ oar si l'on se mettait à l'abri de la colère des princes par des réticences et des allégories , un trait des encyGU>pédistes^ uniques di^nsateurs de la gloire^ était sans remède* Vous retrouves dans Haynal ^ dans Gibbon et autres écrivains prtoéa^ le soin d'échapper à la raillerie de ces Samsons qui faisai^at écroulet le tem{^. Rousseau n'y échappa qu'en dér passant leurs extravagances. De là une faible condescendance y une paresseuse imitation qui généralisèrent l'abiis de la philosophie dont tous les efforts consistaient à abstraire^ diviser^ disséquer et décomposer; de là fut proobunée la nécessité de l'analyse^ si souvent abusive; et parfois si mal comprise. La Grange intitule analytique sa Méoamgiêe, œuvre magnifique^ parce qufelle est précisément synthétique; car elle déduit de principes généraux tous les principes secondaires y et jusqu'aux faits les plus particuliers ( l ) . L'analyse et la synthèse sont les deux procédés essentiels et conatants de la logique ; une idée générale se décompose en id^ particulières , puis , de celle-ci s'élève de nouveau à une idée gteérale -, on isole d'abord , on conalÛBe ensuite les phé-^ Bomènes. L'analyse^ dit le profond Wronski > est rétrogressive , parce qu'elle remonte le courant des faits; la synthèse y qui les suit est progressive. La première fraye la route qui mène à \^ vérité y et la seconde en révèle l'eochainement; l'analyse retourne les faits sous toutes leurs faces ^.interroge l'expérience^ et^ par voie d'induction^ s'élève de cause en cause jusqu'à c^ qui les domine toutes ; la synthèse , partant du fait supé(1) Il faudrait meUre en regard de certaioes histoires des sciences , faites pièce à fyièCs, les admffablw chapitres pr^miaaires éeè didéreates sections de la Méeanigue analfttqw, 5,

•8 QUfRZlBIUL SPOQOB. rieur qui aHnmande ies faits sudjordonnés^ descend aux causes secondes 9 aux effets les plus particuliers, explique les phénomènes au moyen de sa conception même, ou, pour mieux dire , justifie celle-ci à l'aide des résultats certains de l'expérience et de Tobservation. C'est ainsi que le médecin étudie à part chacun des tissus élémentaires de l'oi^nisation y dont il forme Tanatomie histologique ; entité l'anatomie transcen^ dante ram^ie les différences à Tunité , non par un vague besoin de généraliser, mais selon la détermination scientifique des ressemblances positives. L'analyse et la synthèse ressemblent donc au jeu des nerfs et des muscles dans le mouvement humain ; à Tascension et à rabaissement du {ùston dans la pompe : une seule ne vous donnera jamais la philosophie dans son entier. L'analyse vous dira que toutes les substances organiques se composent d'oxygène, d'hydrogène, de carbone et d'azote ; mais faudra-t-il condfondre pour cela la rose et l'ortie, i'inmionde pourceau et la jeune fille dont la vue vous fait palpiter? La physique, la musique., la mécanique , vous ont donné les éléments des sons ; mîals qui révélera le secret à l'aide duquel Rossini a composé ses symphonies? Or , les maîtres du siècle passé proclamèr^t la supériorité de l'analyse, et bâtirent des édifices qui ne recevaient aucune lumière d'en haut. De là^ cette critique sans aucune idée morale; de là, cette préoccupation exclusive pour les causes extérieures^ qui néglige les causes véritables , et laisse dans l'ombre les traits distinctifs de l'histoire; de là, l'antiquité restaurée à la manière de la tête de Dante, récemment découverte à Florence, qui offre un beau profil , mais sans l'cnil ; de là aussi , la prétootion de rendre positives les sciences historiques à l'aide des (H^babilités mathématiques, théorie née avec Jacques BernouUi , reproduite par Condorcet, proclamée par la Place, et qui répugne à la véritable analyse historique; en effet, elle prétend subordonner au calcul numérique le fonds intime d'une nationalité , la condition individuelle d'un État , d'où dérivent des circonstances locales et des complications extravagantes en apparence , qui échappent aux jugem^ts déduits d'une règle générale, et qui font reconnaître te véritable caractère de la situation historique. Lorsque la révolution, au nom de la raison, c'est-à-dire du droit éternel, déclara la guerre au droit historique, les puissmits

 se liguèrent pour la défense de ce droit contre les peuples, qui réclamaient l'égalité. ' Mais lorsque les faux adorateurs de la Ftberté Teorent compromise par des excès inexcusables , ses amis sincères comprirent que lîiistoire doit faire connaître son meilleur usage ^ les moyens de la conserver^ ses dangers^ et les artifices dont on se sert pour Fanéantir ou la défigurer. On se mit donc à examiner la situation politique et civile des différents peuples et de leurs constituticNos; les principes et les variations du droit public et du droit privé; les progrès de la législation et de l'administration , avec leur influence sur le bien de tous et de chacun ; la condition morale et intellectuelle des nations, les mœurs ^ les opinions^ les institutions et Tactivité des peuples. La tyrannie dévoilée des princes , qui n'étaient pas , comme les antiques dynasties , protégés par la vénération patriarcale , mais qui s'appuyaient sur le droit de conquête , mvita à rechercher les anciennes gloires comme une protestation; de là surgirent deux écoles : l'une qui^ tout en louant les institutions féodales et hiérarchiques du moyen ftge, et quoique favorable aux princes^ ne fit que révéler les progrès du peuple , et jeter un nouveau jour sur certains points historiques de la plus grande importance ; l'autre qui fouilla dans le moyen âge avec d'autres idées y se fondant sur le droit éternel de la raison , attesté par les siècles, entreprit la tftche de démontrer que le despotisme était une invention récente. Entravés par la censure > les historiens de cette école s'en tinrent à l'appréciation des faits , que celle-ci ne pouvait nier sans se rendre absurde. C'est ainsi qu'à l'histoire qui ne faisait que charger la mémoire, succéda celle qui scrute le sens des faits ^ leusr causes^ leurs effets, et recherche comment les hommes peuvent la mettre à profit pour étendre leurs idées , perfectionner leurs sentiments, agrandir la science^ améliorer la vie, éclaircir les doctrines politiques et économiques. D'ailleurs, comme la révolution occupe dans le temps un espace qui équivaut à des siècles, on a pu considérer les faits comme accomplis^ les livres comme vieillis, et y regarder de près, sans craindre la confusion du passé avec le présent , ni la contagion morale du voisinage et de la nouveauté. La patience que les grands et leurs salariés employaient à compiler des généalogies et des blasons, les gens du peuple la mirent à retracer l'histoire des plébéiens, à étudier la religion, l'industrie, les beaux-arts, qui en sont l^expression; ils ren

**The text on this page is estimated to be only 18.29% accurate**

70 QDIlfZlBME BPOQUB. versèrent de Fautel la force qui lui ôte toute sainteté , et comprirent que la voix du peuple est la voix de Dieu. Le peuple ne reconnaît dans les héros véritables que sa grandeur peraon^ nifiée; dans les grand) inventeurs , que ses besoins formulés; il substitue son propre nom à oeax des Romulus , des fioton , des Homère, des Ésope ^ et il se oontempls lui-même dans hs religions et les révolutions. C'est ainsi que chaque siècle refait Tbistoire à son point de vue. Cependant l'histoire moderne obtint sa part de rattantion que naguère on accordait exclusivement à l'histoire aneiénne. Le sort des peuples est jugé d'aj^ès certains principes géi^afix ; leurs vicissitudes se lient à celles de Vbumaqité e&Uère. La narration, qui ne visait pas à flatter les princes, mais à se faire entendre des masses , devint plus animée ^ plus développée ^ avec des applioaticms au présent, et propagea Tidée de la liberté dont elle vit. Or, l'histoire est le meilleur remède contra cet esprit absolu qui a mis obstacle à la juste appréciation , à l'exposition exacte des faits. Car, en mettant les théories à l'épreuve des apfdio»*tiens, elle montre les différences entre le bon et le possible, •et fait voir que parfois le mal protège le bien , que la fisux se greffe sur le vrai , à tel point qu'il est nécessaire de souffrir !'{«• vraie pour ne pas extirper le bon grain avec elle. Aux viciasi* tudes de l'homme intérieur, c'esi*à*dire de la conscience , elle associe, dans ses grandes leçons, celles de l'homme extérieur, e'est-^Hiire le dévelq)pement des États à travers les ^èdes; elle fait coïncider la science des faits et la politique, traitées ratimnellement, et marcher parallèlement avec elles la juris^ prudence, deux formes successives de la même idée. En AUe* magne, une école métaphysique de jurisconwltes s'intitula Historique , parce qu'elle s'imposa principalemait pour tftche de rattacher l'ensemble de la législation à l'état correspondant de la société à chaque époque du passé, et, pourtant > qud^ ques-uns de ses membres inclinent à l'optimisme , et d'autres à la fatalité. Lorsque Montesquieu s'écriait ] Umrmo^le peuplé émi l'hiM^ toireest ennuyeuse! d'autres vantaient les gouvernements dont le silence de Thistoire faisait l'éloge ; ils croyaient que l'unique bien était dan^ la privation du mal , et que le rédt devait se borner aux faits bruyants et tragiques. Mais celui qui observe

**The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate**

mSCOUB» PAÉLIICINAIRB. 71 la société dans ses éléiii6Qto de Tulile y du juste y du beau , du saint , du vrai^ et dans son triple symbole > l'Église y recelé et les comptoirs y celui-là connaîtra d'autres joies que les massa* cres des champs de bataille y d'autres amusements que les fêles de cours, d'autres gloires que les conquêtes. Watt et Ârk* wrtgbt, qui ebangeni les conditions du travail en substituai^ les madUnes aux bras et les grandes associations à la petite iaduslne^ sont plus dignes de mémoire , à ses yeux, que maints hàpos admirés et maudits. Nous croyons^ nous, que Tesprit humain ne se révèle tout eo^ tier que dans l'ensemble de ses oeuvres; chaque pas dans la scîeeoe est la trace des hommes qui ont vécu ; cette plante est le vestige laissé par Linné et Toumefort ; cette démonstration mathématique atteste Texisteece de Pythagore et de Galilée. Aussi y devona*nous considérer le passé avec un vif sentiment du présent^ et demander aux histoires générales la signification des histoires partielles. Derrière le monde politique y se meut le monde du sentiment , de Tintellig^ce et de Tindustrie ^ derrière les rois et les chefs des rév

 L'école hist(H*ique des juriscoDsaHes dont nous avons parlé^ après avoir reconnu l'impossibilité de rendre un code parfait^ n'examina point s'il était nécessaire , mais conclut que le commencer était de la part du législateur une intervention oi^eilleuse et impuissante; de même ^ une histoire univ^-selle complète n'étant pas faisable, on pouvait désapprouver une tentative de ce genre. Mais ce mot aussi profond que déscdant de Goethe : Powr sawdr quelque chose, il faut savoir UnU^ ne nous amènerait-il pas à ne plus écrire sur rien? Nous avons donc osé^ quoique avec des forces trop inférieures sans doute à l'entreprise, distribuer les couleurs sur un dessin tout à fait nouveau, ou, du moms, employer dans leur combinaison des moyens nouveaux. Nous avcms marché toujours, ea nous défiant des applaudissemenls , mais aussi en puisant une nouvelle énergie dans la violence inaccoutumée des attaques ; aujourd'hui nous nous bâtons d'arriver au terme avant que ne viennent ces rides que la vieillesse imprime sur l'esprit non moins que sur le front. Jamais, dans le corps de l'ouvrage, nous n'avons détourné sur l'auteur l'attention que le lecteur doit tout entière au sujet ; mais voici le troisième coup d'oeil général que nous portons sur notre entreprise et sur nous-méme. Le pas est scabreux, attendu que tout résumé est plus facilement censuré pour ce qu'il omet qu'il n'est apprécié pour ce qu'il contient; en outre,, c'est une loi , une nécessité ou un tort de toute préface , d'afiBrmer plus que de discuter , de jNrésenter des assertions génériques plus que d'exposer des faits distincts. Ums qu'importe ? Notre réputation de témérité est déjà faite , et jamais nous n'avons aspiré au misérable honneur de plaire au jvulgaire des doctes , ni à l'honneur dai^ereux de plaire à un parti. Nous avons senti qu'une grande idée s'aj^auvrit entre les mains des imitateurs ; mais nous nous sommes persuadé qu'une œuvre vaste ne doit pas être traitée légèrement, et encore moins par quelqu'un qui ne la comprend point. Or, en m'adressant directement pour la dernière fois à des lecteurs que m'aura conciliés , je I'eq[)ère , une compagnie prolongée, je sens le besoin de revenir par quelques mots sur mon travail. J'ai continué ma route enke dâix écueils, l'érudition qui |nuit à l'intérêt , et l'idéologie qui nuit à la vérité. Entre l'ennui et l'erreur , j'ai exposé avec franchise ce que j'avais étudié avec sympathie , libre de 4[>réocGupations systématiques, sans pourtant m'appuyer sur les excqpitions ; recomiaissant à la

Diflcouas piiuMiNAiaB. n science moderne les trq>hées de ses récentes conquêtes ; impartifd autant que l'impartialité est compatible avec la nature de l'homme , en face d'hommes et d'événements dont nous sommes les créatures et les victimes ; éclaircissant les faits avec l'amour de la vérité et le besoin de la certitude ; ayant Thorreur des tbéoriesvagues^ la noble prétention d'être juste' et intr^dé^ et l'impàrieuse hardiesse de volonté nécessaire à celui qui^ s'érigeant en ji^ , doit ou renoncer à sa tâche ^ ou se résigner au tourments qu'elle inflige. Je me suis proposé d'éviter les formules générales qui dipsensent des idées exactes, convaincu que l'historien y en sa qualité de juge j doit donner les motifs de sa sentence ^ mais ne pas hésiter à la proclamer. Dès lors , je résolus de m'en tenir à la I^ilosophie claire 9 nette, sensée, pratique ^ de notre Italie; de ne pas supposer trop de choses connues des lecteurs , et de ne les renvoyer à d'autres livres qu'autant que je n'aurais pas conçu moinnême une idée complète ^ ou que je me trouverais empêché de la développer ; de ne pas taire des vérités parée que d'autres les auraient déjà dites ^ attendu qu'aucune vérité n'est inutile à répéter; de ne pas avoir recours aux transactims de la timidité , ni aux récriminations de l'opprimé ; de ne pas dissimuler mes opinions sous ces phrases dubitatives qui sauvent de la tyrannie des dédains surannés et de la guerre dans laquelle deux partis contraires vous attaquent également; car les partis sont de leur nature extrêmes , et l'homme sensé doit suivre sa route entre eux. Il est facile et agréable de cheminer sur des sentiers déjà battus, porté par des intelligences bornées, qui applaudissent en vous leur propre médiomté; mais l'exagération est le langage des sociétés en décadence : la vérité est le besoin dés sociétés bien ordcHmées et qui se régénèrent. L'écrivain contraint de publier son ouvrage par fragments , surtout lorsqu'il s'adresse à des lecteurs peu attentifs (l), rencontre une difficulté plus grande à faire comprendre l'harmonie de sa pensée ; il est pourtant imposable de se former sans crfa un jugement complet d'un ouvrage. Ainsi, tandis que vous promenez au loin le regard du lecteur sur le progrès de l'univers^ une pédanterie myope vous reprochera de (ne pas jurer par Hérodote et Tite-Live; vous serez assailli des questions mes(I) « Il y a un point sor lequel II faut se résifin^er quand on écrit : c*eftl d'être la l^^gèremmt , el d'être iugé du liaut en bas. » Sat, Petit voiwme.

**The text on this page is estimated to be only 14.20% accurate**

74 QUIflXlJUIB SPOQUI. quines de ceux qui œ savent pas s'élever à cette haut^tr où tout ce qui est bcÂu et vrai se réonit^t se cwfond; on exigera que vous ne disîes rien de ce que d'autres ont dit^ et^ en même temps y on vous (apposera les Jugements d'autrui , qui seront différents du vôtre j on isolera des phrases et des rais(Huieai«its qui ne tiraient un sens que de leur ensemUe , et l'on vous attribuera des opinions ^que vous n'aurez fait que rapporter avec eetle loyauté qui ne sait pas dissimuler une objection. Il ne faut donc pas s'étonner des jogemcaits si divers émis Hir un livre, surtout parmi ceux qui ne l'ont pas lu. Il ne faut point s'en étonner dans un temps de liberté et même de déve^ gondage de la pensée , où on lit par oisiveté et au basard ; où, après avoir acquis la science et perdu le calme, moins reoueillis et plus pressés, nous nous dispensons d'étudier les principes, dans notre hAtede les appliquer ; où nous pensons à denti> ex^ posons avant de mûrir, et accei^ns chaque mot pour une idée; où les partis ont l'insolente prétention de posséder exelu' sivement le beau et le vrai , sans examiner les opinions cootrmres, et où tous cherchent à dissimuler l'épuisement du doute sous la violence des paroles , sans aucun souci de la vérité : qu'importe la raison à leur ressentiment ! Maïs le jour de k rétribution , celui de la mort arrive , ou, ce qui est la même chose > Je jour où l'écrivain iatigué , épuieé , jette la plume et cesse d'irriter les jalouses 4^utemporaines. Celui qui n'a jamais fait, celui qui ne fait plus, celui qui répète qu'il fait, reçoivent le nom 4^ grands hommes (i); pour eux, tous les honneurs>t les récompenses, et , ee qui vaut mieux, la paix, cette paix à laquelle notre génération paresseuse sacrifie les convictions et la dignité. Si , encore , ils jouissaient de cette paix ; mais il est des gens pour qui le danger et la lutte ont autant d'attrait qu'en ont pour d'autres le suceès et le triomphe. Xâ paix de l'insouciant et du flatteur pourra-4Helle jamais être comparée à l'immense joie que l'on éprouve à se ^^^aJer par quelque œuvre; àémetWe une parole qui vient du cœur, et va au^oœur, qui revoie avec intrépidité les sentiments» que l'on avait dans la fière jeunesse, etque l'on conserve dans l'âge mûr; à {\)Sila puissance de nvon nom s*€Si accrue, c'est que f ai cessé d'écrire, disait Chateaubriand dans une lettre du l^*" juillet 1842; et Vemel disait à Oieuze : EcaaU'7moi$ cmse d'être «ft grand peintre ,€i tout anssitéi VAcadémie ehaniera tes Imtange^

**The text on this page is estimated to be only 15.26% accurate**

BIBCOOM PBiillfllIàIBB. t6 savoir eafiûque l'on toouve «m écho dan» des miUie» de coeurs yjergas encore, et dan» des millierg d'âmes'dégagées de préjugé»? D'un autre cMé y eombien un auteur n'a-t-U pas à profiler de l^obligation où il se trouve de ne se confier qu'en lui-raéoie; c'est là qu'il pui»e toute son éaejigie aaos se prévaloir de la condescendance des antres pour en user mvers lui-même ; dana la nécessité de remplir un oosur avide de bienveillance , il se pénètre de boù sujet avec toute la passion de la jeunesse, de la persuasion, du oourroux. L'excès de l'oppression devient torce; la poutre , battue et rebattue par le mouton de fer , ne fut que s'enfoncer sans cesse plus profondément dans le sol ^ et bientât eUe soutiendra le pont destiné à réunir deux rives opposées. J'espère que s'il n'a pu être aidé du conseil des maîtres ^ et de cette critique qui , sincère lors même qu'elle n'est pas bienveillante, ne rriàve pas seulement une erreur commise^ mais avertit d'en éviter une autre ; j'espère, dis-je ^ que mon ouvrage en aura plus d'(H4ginalité de pensée ; car il n'aura pas été aMreint h d'offieieuses condescendances envers ceux qui l'auraient lnvorisé ; à ces transactions qai paraissent une obligation envers ceux qui sont d'aoo(ml avec vous sur cmt points , et

**The text on this page is estimated to be only 25.41% accurate**

76 QOTimkiiB ÉroQCV. oombien je sois km de les tvoîr fédisées. Toutefois, sijen'tt point les qualités qôe fanrais TOiifai louer dans les antres Ustoriensy pnissé-je do moins avoir évité les défauts qoe f ai blâmés diei eux avec sévérité ! On a taxé de mépris cette sévérité; mais qod homme serait asseE abject pour conspuer ceux qui Font précédé^ qnand luimême suit d'un pas différent la voie qnUs hn ont ouverteîCe n'est point à de tels sentiments qu'a formé mon ftme cdui qui, le premier^ mlnspûra Pamoivde ce geaare d'études , et dont la parole encourageante, plus puissante que le précepAe et l'exemple , m'accoutuma à considérer le passé en ddiôrs do préjugé officid des écoles ou des préventions dasôqnes des académies, et à y portar cette indépendance d'examen qui peut fidre errer, mais qoi ne peut rendre vulgaire. n ne cessait de me répéter : c C'est un devoir pour tons de c connaître les pensées et les actions de ceux qui nous ont préc cédés dans la vie; mais c'est une obligation particulière aux c Italiens d'écouter et de fiûre «atendre la parole efficace de c l'bistcHre : contraints qu'ils sont de diercher dans le passé des « sympatbies, des consolations ou des espérances. Mais , pour c cela, les fivres ne suffisent pas; il faut visiter les lieux, int^^ c roger les traditions, voir les passions en jeu, méditer dans la c scditode sur les antres et sor soi-même, manger le pain do c peuple, chez qoi se troove la foi de l'avenir. » — c L'ignoc rance et la présonqition se donnent un air de savant soeptic cisme , pour nier les causes lointaines des effets prés^ts; « mais une étude infatigable nous conduit à découvrir les liass a qui rattachent l'ironie de Socrate aux massacres de ^partacus, « Gracehus à Mirabeau , la venue de CSuurlemi^ine à l'asservis« sèment de l'Italie; à voirie bic» édore du mal; delà féodac lité, les communes ; de nids de pirates, les villes hanséatiques; c de la guillotine, le code Napoléon; à reconnaître le progrès « marqué par la Providaice tantôt dans une institution et tanc tôt dans une guerre, tantôt dans un homme et tantôt duis et une doctrine. Rendre ces causes évidentes an lecteur, c'est c le seul moyen d'obtenir que le passé profite au présent, et < que les faits anciens expliquent ceux de notre temps. » — c Que les spéculateurs de la science, qui savent , tout au plus, < les dates et les classifications , et pour lesquels Cicéron est « l'orateur romain , César l'écrivain des Commentaires, Dante c le chantre de la Divine Comédie ^ n'usurpent point le titre

**The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate**

BISGOUIIi PBSUJUMAUl. 77 « d'historiens ; ce tilre ne convient pas non {dus à ceux qui se « contentent d'un luxe stérile de connaissances» sans se rapa peler que réraditi

**The text on this page is estimated to be only 13.43% accurate**

78 QlliMBfBlIB BPOfOB* « incohérente; nous ■'appelonii pM arebilêote eeloi qui exirait « les maMnanx, qui !« choisit el les amoneèle^ mais orfui qui « s'en sert pour élever un édifioe utile et beau. » a L'histoire enregistre les expériencee monles auxquelles se « livre l'humanité depuis le commeneemeot du monde ; elle les « classe selon leur succeasion et tour dépendance , d^ manière « à découvrir la loi de leur enchatnemeni^ dans te but dé ré« « vêler l'avenir de l'espèoe humaine^ etd^enarigner aux sociétés « quds scBdt , parmi les faite coesistanta dans leur aein^ ceux or qui se trouvent en progrès ou en décadence^ ceux qui s'effa» « cent ou deviennent prédominants. Éclairés parce travail^ les « peuples ) au lieu de s'abandonner h une fatalité aveugle , ap* « prendront à se diriger et , prévoyant les perfectionnetnents s sociaux y ils écarteront les obstacles^ éviteront les chocs dan« rgereux. » — et que^ comme t^Ie^ eBe aspire à « l'immortalité. Quelquefois , par suite du besoin de découvrir « le vrai ^ l'érudit supporte la gène d'un vêtement grossier : « inutile sacrifice ! les livres ordonnée d'après un |dan logique a peuvent seuls e^rer de vivre^ Celui qui ^ des idées bien (< daires , renonce sans hésiter au langage obscur et prétende tieux^ mais il ne doit pas se faire l'esckve d'une simplicité dé* e pouillée de tout ornement ^ limpide , sans doute , mais qui ne «^laisse rien apercevoir au fond (i); il doit viser au contraire à ({) « Juger et raconter à la fois, nmiriiilBÉtef tens Us dons de l'imagination

**The text on this page is estimated to be only 13.10% accurate**

a aoqnériF te goùl serapuleux de Vexactitnde e( de la méthode, a qui vient après beaucoup d'erreivs et d'eseais. d

**The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate**

« ne lui permetteot pas de jouir de la féconde influence du re« pos; ils aspirent à Texcessif, à l'immense, qui ne sont pas « dans les destinées de l'homme , dont les désirs seuls sont in-^ « finis. Non, il ne suffit pas de dire à l'intelligence^ Sais IHnt ; « il faut lui dire encore : Saisforle, mie Fénergie de la modéra* « tion. » — « Mais la (dupart des hommes ontla vue si courte, « qu'ils ne connaissant que deux causes, et si vous démontrez « que Time a tcnrt , ils en concluent que vous donnez raison à « l'autre. Vous blâmez Charles P', donc vous faites l'éloge de « Cromwell; vous mettez en rdief la piété de Port-Royal, donc « vous blâmez ses adversaires; si vous reconnaissez le mérite « d'un Allemand, vous êtes traître à l'Italie. Vous ne sauriez < contenter tout le monde, même en vous résignant à la dé-^ a goûtante monotonie d'une louange perpétuelle. Mais si vous « n'ambitionna pas cette gloire que le vulgaire diqtense à ceux « qui flattent ses passions ; si vous ne caressez pas ces présomp« tueux qui, incapables de créer, veulent du moins acquérir de « importance par des bavardages sonores et par l'agitation ; « si , par le fait , vous lavez votre patrie de l'accusation de ne « se soucier que de journaux, de romans et de tout le fatras « étrimger; si vous vous aiq[>liquez sans bruit à introduire le « levain dans la masse inerte, à nourrir l'esprit de pensées et « le cœur de sentiments; â vous avez le courage de vous faire « anathématiser par vos frères ; si vous savez avoir raison d'une « manière neuve et avec calme; si un sentiment de respect « pour des grandeurs réelles ne vous empêche pas de montror « les misères de la société ancienne, et, si à côté de ses vices « vous osez placer ses mérites : alors ne vous attendez pas au « sort le plus déplorable, celui de n'exciter l'étonnem^t de « personne. Au contraire, vpus serez exposé aux railleries ho0. norables des esprits superficiels, qui lisent par ennui et ju-^ « gent de confiance; aux attaques de ceux qui, ne voulant pas « être troublés dans leur sommeil , cherchent à paralyser par « le ridicule ce qui ne peut être renversé par la discussion ; à « l'intdérance sincère de ceux qui sont attachés à une cause d par conviction , à l'hostilité mercenaire de ceux qui l'ont « embrassée par intérêt. » a Au milieu des oscillations d'une société qui cherche encore « l'équilibre , entre deux mondes dont l'un admire et l'autre a blâme , on ne peut accepter la gloire qu'en s'exposant à un (c opprobre. Si vous êtes inconnu de ceux qui vous outragent,

**The text on this page is estimated to be only 28.61% accurate**

mBQiHfM» .VEIbimilàiaB. 8 1 « consolez-vous ai sik»oe; si les foHs vous attaquent ^ abân« don^ez-leur votre tunique et emportez votre ftme dans sa putf retéj également éloigné de l'abattement et de la présomption , a comme celui qui reconnaît n'être qu'un simple instrumast de « Dieu. Ceux qui réédifiaient Jérusalem travaillaient d'une main « et taraient l'épée de Tautre. La vie est une guerre; écrire « est un combat. » — « Songez que les écrits doivent être des « actions^ et que la littérature est un sacerdoce social ; que la « licence ne se laisse réprimer que par ceux-là qui ont donné « des gages à la liberté, et que celui qui prêche les devoirs, n'est fl écouté qu'autantqu'illeméritеendéfendant les droits. Dans le « roouvementqui porteles hommes verslesidéessérieuses^ utiles, « bienveillantes^ la raison finit par remporter; celui qui^ dans « un long travail, conserve inébranlables ses propres convictions, « malgré les divagations [de Tintelligence et la versatilité des « opinions, prouve qu'elles sont chjez lui réfléchies et sincères; « le railleur luirmême finit par accorder le respect à celui qui « défend avec constance un poste vivement disputé, d — « Il « reste donc une voie pour l'historien qui a étudié laborieuse« ment et appris à cacher son travail, c'est d'ins{Mrer toujours a le désir du bien , l'empressement à le saisir, la constance à « le vouloir ; c'est de montrer de la sincérité, parce que Thomme « sincère, même en se trompant, ne s'abuse qu'à demi; c'est « de se nourrir de ces idées qui consolent de la persécution et « rendent le martyre honorable. Au moment de mourir, Her

**The text on this page is estimated to be only 17.99% accurate**

&3 fOmttÈHl ÉFOtm. J'ai tâché de m'y cmtfoniier de toas mes efforto, recherchant la vérité avec constance et voulant la dire avec franchise; f û livré des combats et continué de marcher en avant^ sûr de faire nn ouvrage utile^ et désirant que d'autres en fissent un parfiiit. Pttis8é*-je au moins , pour revenir à mon point de dépfu*t ^ avoir fait comme les obscnrs voyageurs qui précédèrent Chris* toiriie Colomb ! Leur nom fut oublié lorsqu'ils eurent péri dans leurs tentatives audacieuses; ils signalèrent toutefois destleset des parages kioonnus^ qui mcouragèrent à de phis grandes hardiesses, ik donc y après avœr^ par mes seules forces y conduit l'histoire à juger le passé pour préluder à Pavenir; après avoir doté ma patrie d'un ouvrage qui lui manquait > et qui , peuMtre^ ne manquait pas à elle seule ; fotigué, mais non épuisé; battu, mais non vaincu ; naufragé peut-être, mais en sauvant le trésor de mes convictions; si je puis, dis-je, entonner sur la rive lointaine l'hymne du vrai , du beau et du bien , je ne demanderai pas aux lecteurs de m'applàudir, mais de m'aimer. Et si (que vais^je espérer! ) la palme de la persévérance devait échoir è la bonne volonté, avec quelle douce joie je la recevrais, pour en faire hommage à ma patrie ! Milan , janvier 1844. ^ rage de ses Yœiix,(fe ses éloges» de ses remerciements, de ses bénédictions. « En m'enroyant ton ouvrage» ta te dis mon ami et mon élève. Ami, oui, % a?ec on k^al rétour des plus affectueux égards. Klève, ooi% obtenant de « moi aujourd'hui , en retour de cette attention docile, assidue, eonfiinte, que « lu me prêtas, une attention égale à ta parole habile , surpris et charmé que « la plume d'un illuslre Italien ait tant de puissance. « Conserve-toi en santé, en inspiration, en persévérance; réjodis-toi dans « le secret de ta cooseience et du suffrage de tou^ les honnêtes gens qui hono« rent l'esprit que Dieu te donna, et du mérite de ta résolution généreuse. « Milan, 6 avril 1838. « Ton ami très-aiïectioané^ etc. « 6. B. DE ClkMTOFOIIlS. M FIN DU DISCOUBS PBBUMIMAIEB,

**The text on this page is estimated to be only 25.01% accurate**

'^ izt ^g.Ttrrgsrics: PREMIÈRE PARTIE SOMMAIRE. Cûiipâ'œil général. L'Empire. — Italie. Savonaroie.— Duché ée Mltan. Expéditloa de Charles Vlil. — Louis XII. Les Borgia. Jaies U.^Ligve de Cambr^y. — François T" et Cbarles-Qoint. -*- Restauration des Médicis. Troisième guerre de Charles-Quint et de François r**. Derniers moments de riodépendance de Tltalie. — Royaumes musulmans. Soliman. — Beaux-arts. —Langue latine et langue Italienne. — Littérature italienne. -^'Historiens, politiques. Science militaire .— Les artislea et les Méeènes Mœars. Opinions. CHAPITRE PREMIER. COUP n*OElL GÉNÉRAL.— L* EMPIRE . Le champ sur lequel se porte rattention de rhUtoire, s'élargit de jour en jour. Parmi les États de l'Asie , l'empire chinois déchoit jusqu'à ce qu'il tombe sous la domination étrangère (1644); les sophisde Perse déclinent (1500-1793); les Mongols se soutiennent avec peine dans l'Inde (1536-1739), et succombent dans l'Occident : histoires partielles^ dcMit il ne peut sortir encore ni un ^isemble ni un plan suivi. La puissance des^ Turcs s'est implanté^ dans l'Europe , où leur infanterie régulière des janissaires et leurs forces maritimes les rendent redoutables; ils n'ont pas perdu l'espérance de renverser la croix des coupoles de Sainl>-Étienne et du Vatican, pour lui substituer le croissant. Toutefois , ils se mélen t déjà aux ^ropéenspar des traités et des ambassades^ mais leur décadence aconamencé le jour où leur fanatisme féroce et sanguinaire s'est affaibli. Venise et la Hongrie les r^poussep t par les s^mes; le Portugal et l'Ëspagi^e leur enlèvent le commerce en le trans*férant de la Méditerranée sur l'Océan , La découverte de T Amérique et, le passage par le cap de Bonne-Espérance font prendre au commerce une direction différente, introduisent dans l'exist^ce de nouveaux besoins et de nouveaux moyens de bien-être, et dirigent la politique vers de nouveaux intérêts relatifs aux spéculations mercantiles^ aux colonies et à l'accroissement du numéraire. Ces changements , 6.

 joints à ceux du système militaire et du droit puUic , ne laissent plus une 4dée morale, prédominer sur tous les peuples. Chaque État se dirige d'après ses propres intérêts qui se bornent à conquérir une province ^ à conclure un mariage, à emporter une succession, à établir un équilibre (t). Une fois que la guerre des souverains avec les vassaux et des communes avec les feudataires est terminée^ on voit commencer c^e de peuple à peuple^ de gouvernement à gouvernement. Le système municipal et le système féodal y qui prévalaient encore dans Tépoque précédente^ sont maintenant remplacés par deux ou trois grands États, que les autres suivent comme 4satellites. Le peuple y désormais adonné à l'industrie et aux lettres 9 a cessé d'occasionner ces commotions intéîrieures qui constituent la partie dramatique de l'antiquité et du moyen âge; de la concentration des affaires entre les mains des princes et des ministres, est sortie une politique de cabinet inconnue jusqu'alors. L'histdre de l'époque moderne deviendrait mcmotone, si la variété ne lui venait pas de toutes les gradations dans les formes du gouvernement : monarchie héréditaire en France et en Espagne^ élective en Pologne y illimitée en Russie , constitutionnelle en Hongrie^ nominale en Allemagne^ théocratique à Rome, féodale dans les petits États italiens; républiques oligarchiques comme chez les Anemands , aristocratiques comme celle de Venise et de Gèoes; aristocratie militaire dans l'ordre Teuto^ nique ; démocratie pure à Schwitz, Uri, Unterwald; oligarchie mercantile à Lubeck. Cette variété fit grandement avancer les idées politiques. Mais les républiques sont vaincues par l'élément monarchique ; les communes italiennes déclinent brusquement ;^ la Suisse, État sans cohésion , ne peut acquérir d'influence, excepté celle que lui donnent ses armes ^ d'abord généreusement employées à la défense de son indépendance^ et vendues ensuite pour menacer celle d'autrui. Seules , les Provinces-Unies de Hollande se sentent capables d'aller de pair avec les grands États. Comme ces derniers sont tous monarchiques^ ce n'est plus le peuple (I ) Bbcren» Afim.

COUP d'oeil obnébal. 8^ qui donne l'impulsidn aux grandes entreiHrises; ce n'est plus le sentiment qui domine^ ni les sympathies nationales , mais Tin** térét; ce ne sont plus les élans instinctifs de la jeunesse ^ mais les calculs de l'âge adulte. Ainsi; l'Europe forme un tout, et l'emporte de beaucoup sur les autres parties du monde. Elle aurait pu^ sans doute, constituer un despotime [universel ^ mais il s'établit un système de gouvernement qui donna naissance à un nouveau droit public parmi tous les membres de ce corps. Comme il n'était pas possible de confier à un seul la garantie de tous les droits ^ des contre-poids s'établirent^ qui empêchèrent un État de s'éleVer au-dessus des autres; système déjà pratiqué en Grèce^ renouvelé en Italie » mais qui , lorsque toute idée plus subUme eut cessé, ne devint la règle suprême que dans le moyen âge. En Asie y nous avons toujours vu l'État prépondérant engloutir^ entraîner les aubres à sa suite; dans l'Europe ^ au contrûre, et surtout dans Tépoque moderne, deux ou plus s'équilibrent et font obstacle à la tyrannie d'un seul. Les plus faibles, en se raiq[>rochant de celui qui résiste aux menaces du plus fort^ maintiennent une sorte de balance, non par l'égalité des forces matérielles , mais par le respect mutuel. De là, la nécessité de'se surveiller réciproquement , de combiner des alliances, d'entretenir des ambassadeurs, tellement que la diplomatie devient un instrument principal de conciliation et d'inimitié. De là^ aussi^ l'importance des petits États ; si autrefois les mariages royaux procuraient quelques fiefs à la couronne , ils changent à présent les rapports entré les pays , et influent sur l'histoire. L'usage ayant prévalu que les princes ne devaient épouser que des princesses , les empires les plus puissants auraient pu se greffer l'un sur l'autre , si l'on n'eût trouvé l'expédiât d'aller chercher en Allemagne des hyménées qui, sans inspirer de craintes, apportaient aux moins forts un appui^ nécessaire. Le (boit public introduit par la diplomatie ^ dépassant les obligations du droit des gens , descend à des convenances particulières et jusqu'à un cérémonial inviolable , qui, tout ridicule qu'il semble au premier abord , sert pourtant à protéger ou, du moins, à attester l'indépendance politique de chaque État. Ainsi , bien que les grands États tendissent à engloutir les petits par la conquête ou par des mariages y les monarchies à absorber les républiques, les pays héréditaires ceux qui étaient

**The text on this page is estimated to be only 25.25% accurate**

se QtilHUBlIB ÎPQQliB. électiSs y on reeonnaifliût à chaque nation la propriété Intime d'dle-ménie ; aussi^ quand cette propriété fut. violée par le partage de laPoIogne^ ilen résulta noa-^ulenient des plaintes^ mais de déplorables bouleversements. Cette légitimité imprescriptible^ les traités partiels et les convenances nationales^ sont les fondanentsdu droit nouveau, fondements arbitraires et qui se repoussent y bien que chacun se prétende essentiel ; ce qui fait que chaque ambitieux peut s'aàacfaer à V\m ou à l'autre élément^ selon ses intérêts^ et causer ainsi des guerres proclamées léigitimes^ sinon justes. Au milieu des intérêts particuliers restaient^ toutefois, quelques intérêts communs, parmi lesquels les intérêts religieux occupaient le premier rang; mais Tinfluence du souverain pontife déclinait chaque jour, et le choc des opinions littéraires ou populaires finit par morceler l'Europe en deux fractions , Tune catholique , et l'autre non catholique. Souvent aussi les États durent se mettre d'accord pour repousser les menaces des Turcs qui , dans le nsouvement vers la monarchie, étaient une cause d'épouvante, conune aujourd'hui les Russes au milieu de la tendance vers la république. Les colonies, diadème d'or pour les royaumes d'Europe^ déterminent leurs alliances ou leurs inimitiés; les métropdes s'en ressentent surtout , à cause des mesures exc^tionnelles d'éeoiiomie politique qu'elles nécessitent; la puissance maritime grandit au point que les querelles ne sont plus viciées uniquement par des batûlles sur terre. Le développanent de la pensée , et une plus grande facitité èm% les moyens de la coomiuniquer par l'étude des langues , par l'imprimede et les postes, appellent encore {4us l'attention. Ainsi , la culture inteUectuelle s'équilibre dans les d^érents pays, les inventions de l'un deviennent communes aux autres, et la république des lettres n'est pas un vain nom. L'Europe, non eontentode ses progrès, vent répandre la civilisation dans le monde entier, par ses colmiies établies dans les pays récemment découverts. Mais la civilisation conserve encoi^ ^ns sa natui^ quelque cibose du caractère cunginaire , et rantagcmisnoe entre les nations méridionales de race romaine et les nations sepientrionaleç de race tinlesque , n'a( pas dispsu'u \\\ ^ïdii méine sentir dans les accidents où on l'attendrait le moins. Çest à l'Occident, néaiwoins, que se trouve les cinq puissances oii la civilisation

**The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate**

coût D'osa MllteAI.. 67 est la phift avancée ; au Levant les p^Hllations slaves , occupées à refouler les restes des barbares et à écarter des invasions nouvelles^ sont plus lentes à se dégrossir. Le travail int^ieur par lequel chaque État se constitue, n'est pas consommé; dans queiques-uns, les bonnes institutions^ qui servaient de correctif aux abus ^ ont péri. Le morcellement de territoire 9 les pâturages communs^ les lois somptuaires et prohibitives^ les privilèges , les chasses et les pèches rés

8S QOIIIEtteB iMQm* qndie q«e soil leur résulanœ, sous les efforts qmifttres des rois qni veoie&t ooDScdiderla inonardiie. Au moment où s'oavre celte qxiqae^ nous trouvons la Scandinavie bouleversée par l'union de Calmar, et tout à fait étrangère aux mouvements des puissances européennes. La Pologne^ anneau entre ces puissances et la Russie, est prépondérante parmi les Slaves^ et menace les peuples qui l'écraseront un jour^ l(Mrsque les f

 morcekient pas comme en Allemagne et en ttdie, mais se transmettaient entiers à l'aîné , tandis que les autres frères se vouaient au métier des armes (l). C'est ainsi que ce royaume devint puissant. Avec Charles le Téméraire y périt le dernier grand vassal (3) ; Charles VIII acquit par son mariage le dudié de Bretagne ; et prétendait à l'Italie. Les états généraux perdirent de leur énergie, et le roi fit ce qu'il voulut Aussi, la France, héritière de l'esprit de conquête de la Bourgogne, et placée au milieu de TEurope , inspira-t-elle de l'inquiétude aux puissances rivales , ' quoiqu'elle ne possédât rien au dehors* £n Angleterre, les factions de la Rose blanche et de la Rose rouge tuèrent la noblesse ou l'affaiblirent à tel point, que cinquante-trois pairs, outre lés évéques, avaient siégé à la chambre haute dans Tannée qui précéda les hostilités, tandis qu'il ne s'en trouva que vingt-cinq au premier parlânent réuni par* Henri VII. Ce prince alors put établir la monarchie absolue, que ne contre-balançùt pas encore l'autorité des chambres, en enlevant aux nobles la puissance militaire, les substitutions et le drmt d'asile, et en soumettant l'Irlande à h politique an^^aise, pour arriver à Tunité territoriale. Enfin, par le mariage de sa fiQe avec Jacques IV, il prépara sa réunion de l'Ecosse. L'Angleterre tenait aussi un pied sur le sxA de France; mais elle était bien loin de ce commerce actif et de cette dominaticm des mers , qui font aujourd'hui sa vie. Les causes qui déterminent la grandeur de ces nations, man« quent à l'Italie , qui ne conquiert point de pays nouveaux , et ne sait pas consolider l'autorité centrale, mais qui s'élève audessus d'elles toutes par éa culture intellectuelle, par les arts, par la richesse. Là, vivent ^oore les débris de l'ancienne civilisation, et là est le nerf de la nouvelle dans la personne du pontife; agriculture savante, commerce étendu, luxe raffiné, tout est là réuni. Mais le caractère national, après avoir perdu sa vigueur, ne laisse aucune opinion commune pour rallier le (1) Machiavel, Ritratli délie co$e délia Franeia. (1) Le dncbéde Bourgogne comprenait presque la neuTième partie du royaume de France actuel. Il s*étendalt sur un espace de trente lieues, de Bar-sur^ Seine jusqu'à Mirabel » près de Lyon, et sur trente en largeur, d*Auxonne à Vézelay , embrassant environ cent vingt lieues de surface. Ce doeliéy réuni à la couronne en 1477, continua toutefois de se régir comme proTiace distidete» avec une administration propre, des droits et des privilèges. Son territoire a formé depuis les départements de l'Ain , de

la Cdte-d'Or, de Satae-et-Loire • de rYonue, et une partie de ceux de I'AuIm et de la Haute-Saône.

**The text on this page is estimated to be only 14.13% accurate**

9Q QUINZÙIIK SFOQUB. pays^ lorsque )es Français, les EspagooU ^i les Tures, viennent se le diqputer. La situation du pape devenait plus difficile par le contraste qu'elle présentait entre la qualité de prince temporel et celle de cbfdf de la chrétienté. Puissance fondée, sur l'opinion^ elle fut abaissée quand œlle-oi vacilla; mais son ancienne habileté à savoir attendre et à ne jamais céder , même en perdant, lui permit de se relever après des disgrâces momentanées. . En Allemagne^ sauf la Bulle d'or et les ccmventions stipulées à chaque élection, rien ne déterminait le» droits de l'Empire ; il est vrai que la dignité impériale offrait à un prinee ambitieux niîHe moyens de s'agrandir, mais les États refusaient de la mooader^ et ne lui fournissaient ni troupes ni aq^nt^ pas même dans les cas d'urgence. Les principautés entre lesquelles l'Ëmipire était partagé, ^'affaiblissaient par leurs subdivisioiis(i). Un certain nombre de seigneurs restaient toutefois seus la dé^ pendanoe îitmiédiatB de rempereur, ainsi que quelques villes .» libres en totalité ou en partie surtout au wU^. Leur iricbesse les rendait d'autant {dus importantes qu'elle» faisaient partie , comme confédérées^ de la Hanse du Nord et de la ligue suève du Sud; elles avaient des nulices bourgeoiaes, et soldaient des (i) L'histoire défi différentes maisons princiër^s de rAIIemagne, à cette époque , occupe presque entièrement les tomes XIY, XY «t XYI éù Cows étiis" i9ir€4^ Éi^tê eurQpé^fi^ de ^ohobll; ellç eittrès-impoftiiiite pour les transactions politiques. Comme celte histoire ne pourrait toutefois outrer dons notre cadre, nous nous contenterons de faire connaître les maisons qui dominaient au temps de la Réforme. I. Maistm ée SaX». A. BranclM BrKêiHiM, possMant fê cerele de Sa«« svèe le Wittemberg t\ presque tout le landgriTiat de Tburiiige. B. Brsaeiie 4/^rtinef [)ossé€laDt le margraviat de Misnie et une partie de la Thuringe. H. Maison de Witteisbach. A. Branche aînée subdivisée en a, branche élec^ iorale possédant le cercle du Rhin, et en b, branche de Simmem, subdivfséè I» D«ux-PoDt8 et Feldenz. B. Branche cadette, ou maison de B&vière. l||. HEaisQiida BiindelHWg. A. Br^nehe électorale, qai pos^dail \» Mardie de Brandebourg. B. Branche margraviale dans la Franconie, subdivisée en Cuhnbach et Anspach. ly. Maison de Messe. Une des plus puisiantes. - Y. Maison de Mecklembourg. Yl. MaisiNi de Brunswiek. A. Brandie de Luoeboorg. B. BrancUe da Wolfenbattel , indépendamment de la branche atpée à Grabenliaaen. ' Yif.

Haiaen de Wirtemberg, qui de comté devint diiclié en 149â. YUI. Maison de Bade, subdivisée , en 1527 , eii Bade et Durlach. IX, Maison ducale de Poméranie, éteinte. X. Maison de Olèves, éteinte.

**The text on this page is estimated to be only 26.35% accurate**

troupesi chose ti^mportanto à une époque où il y en avait enoore peu de régulières* Parmi ces Ëiats^ difTérento de constitution^ inégaux en force»^ les viUeS; les nobles et la plupart des princes n'avaient point de suffrages à émettre dans l'élection de l'empereur; ils souffraient de tous les inconvénients de la division , bien que la oonmiunauté d'origine et de langage , comme aussi le souvenir dim temps où le roi dominait sur tous, les tinssent encore unis. Au milieu d'euii, s'était élevée la maison d'Autriche qui, grâce à sa position et à sa ténacité , réussit à prévaloir, et faire de l'Empire son patrimoine; mais elle s'inquiéta moins, en Tad*» ministrant, d'en soutenir la dignité que de favoriser ses intérêts héréditaires. L'empire était alors occupé par Maximilien qui, à l'âge de RiHkimiiif n. trente quatre ans, avait hérité, par son père, de l'Autriche , de ^"^ *^^^ la Styrie , de la Garinthie et de la Carniole; par Sigismond , son cousin, des possessions de l'autre branche autrichienne, savoir, le Tyrol, la Souabe , l'Alsace ; enfin par son mariage, de la Bourgogne, du Brisgau et du Sundgau , qu'il céda ensuite à son fils Philippe, celui-ci qui atteignait à peine sa seizième année. Beau de sa personnel de mamères vives et gracieuses, aimant les lettres et les arts, Maximilien peignait, écrivait, avait des connaissances en musique , en architecture, en métallurgie, en géographie, en bistoû^ , et n'oubliait plus ce qu'il avait appris une fois. Il eut du goût pour hi guerre , et , dirigé par les conseils de Geoi^e Frundsberg , il organisa les milices et créa les landskiMcht, infanterie permanente, ^régimentée, armée de piques, et secondée par des reitret à cheval. Hardi jusqu'à la témérité, généreux jusqu^à la prodigalité , il s'égarait en chassant le chamois sur les hautes cimes du Tyrol < Plus dievaleresque que les autres princes de sa race, il aima de cœur Marie de Bourgogne, et l'ayant perdue après une courte union , il la regretta toujours. 11 montra envers son père un respect que celuk-ci méritât peu. L'empereur lui ayant offert une eorbeHle de fruits et une bourse d^or, il accepta la première, et distribua l'autre entre les siens. Ce $era %m dissipateur, s'é-^ cria son père. — Je ne veux pas, reprit^-il, être le roi de l'or, mais de eeuse qui possèdent Ver. Phrase copiée et faisant anacbroinsme, alors que les temps chevaleresques laissaient Tor prédominer. Ce fut précisément parce qu'il en avait très-peu, que Maximilien fit toujours

 triste figure. Lorsqu'il alla épouser Ifarie de Bourgognei die dut renouveler sa garde-robe, afin qu'il put paraître décemment. Fiancé à Anne de Bretagne, il ne put conclure le mariage, faute de trouver mille écus d'or. Afin de toucher trois cent mille écus de dot, il prit pour femme Blanche Sforza; et il accepta de Henri VIH un subàde de cent couronnes, par jour, pour combattre la France. Il vendit pour de l'argent , les privi^ges, le droit de légitimer les bâtards^ et jusqu'à celui de créer les poètes (i). Et pourtant' il ne voulut jamais, dans une grande pénurie, toucher au trésor ni aux joyaux que lui avaient laissés ses aïeux. Le mauvais succès de ses entreprises l'a rendu presque ridicule dans l'histoire. Les Pays-Bas, mécontents de ses troupes étrangères, se soulèvent, le tiennent plusieurs jours assiégé à Bruges, dans la maison d'un pharmacien, et ne le laissent partir qu'c^rës lui avoir fait jurer les condUions qu'ils jugait à propos de lui imposer. Il eut encore à subir d'autres affronts personnels, dont il prenait note sur son iipre rouge, sans y d(Hiner d'autre suite. La Gueldreet la Frise ne se considéraient pas comme réunies à l'Empire, et les baillis Iquè dél^uait l'empereur n'étaient bien vus qu'autant qu'ils favorisaient le peuple. Maximilien ayant concédé héréditairement cette dignité au duc de Saxe , ces provinces le chassèrent, et se mirent sous la protection de Charles, duc de Gueldre. 11 en résulta une guerre, et Maximilien fut obligé de l'interron^re pour combattre les Suisses. Ces montagnards s'étaient ligués à Brunnen pour la défense de leur liberté, mais sans rompre entièrement les liens qui les attachaient à l'Empire, dont le chef prétendait de temps à autre leur envoyer quelque décret, auquel ils ne fusaient pas attention. Maximilien apercevait la nécessité de les tenir unis à l'Empire au moyen d'une, confédération avec les villes de Souabe -, mais ils avaient trop de sujets de mécontentement , et ils prir^t les armes. Ne me pronoqttez pas , au firai vous trouver , disait- il aux envoyés des Grisons. — Que votre majesté s*épargne cette peine y lui répondirent -ils, car nos gens, paysans gros-(1) Il accorde, le 3 août 1501, à UrbaiD Terrafaiyga d'Alba, conseiller du marquis deMoBtferrat, ut facere, creare et Hutituere possit pœlas Içncreatos, ac'quoscumque qui in liberatiinu artibus^ ac maxime in carminibus, adeoprqfecerintf ut pramoveri ad poeticam et laureatum merito possint. TiRABOScni, Vif, iS^S.

L'fiMPllE. 98 siers , connaisseni peu les égards dus aux iéies cùwnmnées^ En effet, ils le dâQrent dans l'Engaddine, et demandèrent des secouK aux Suisses; ce qui l'obligea d'avoir recours à la médiation du duc de MUan pour obtenir la paix. Ces dernières victoires affranchirent la Suisse du joug de l'Europe , comme les premières Favaient soustraite à la domination de la maison d'Autriche. . Afin de compléter leur dâivrance, les Simses se rapprochèrent de la France ^ à laquelle ils fournirent des troupes. Déjà Frédéric ITI avait senti le besoin de donner une règ^e à rEm[Hre ; ce qui s'effectua sous Maximilien. La diète de Worms lui présenta trois projets : le premier^ d'une paix puUique; le second, d'une chambre impériale ; le tooisième, d'un conseil de gouvernement aj^lé régence de l'Empire. Conformément au xw premier, on publia la paix perpétuelle qui défendait tout défi, sous peine, pour le coupable, d'être mis au ban de l'Empire, de payer deux mille marcs d'or, et de perdre droits, }H*iviléges, fiefs, créances, dans toute l'étendue de l'Empire; les mêmes peines étaient pn»oncées çcmtre quiconque protégerait ou recueillerait un perturbateur du repos public, chacun devant recourir aux tribunaux et attendre leur décision. . La chambre impériale fut instituée; elle était composée d'un juge, d'un [urince, d'un comte ou d'un baron, ecclésiastique ou laïque, et de sdze assesseurs. Huit chevaliers, pour le moins, et huit docteurs nommés par l'empereur, sur la proposition des États, devaient statuer en première instance, d'après le droit conmiun et à la pluralité des voix , sur les différends des manbres immédiats de l'Empire, sans restreindre la juridiction des États sur leurs sujets. Cette chambre siégeait à Francfort, etrempereur c

**The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate**

M QOlHSlilfB ÉPOQUB. membres : un électeur^ un prince ecclésiastique et un séculier, cinq conseiUers nommés par les électeurs^ un comte, un prélat, deux députés de villes, un des États d'Autriche, un de ceux de Bourgogne. Les six autres membres étaient élus par PEmpire divisé en six cercles, savoir, laPranconie, la Bavière, la Souabe, le haut Rhin, le bas Rhin avec la Westphalie, et la Saxe, L'empereur espérait qu'il lui serait plus facile de diriger vingt s^neurs que cent ; mais les mécontentements ne tardèrent pas à naître. Les États non représentés dans le conseil se plaignirent; on refusa l'impôt établi pour l'entretien de ses membres ; il fut donc dissous, et, après l'an t602 , il n'y eut plus de régence, conseil an. Les États héréditaires s'étant congidér^lement étendus, ^^^^' Maximilien avait institué un ccmseil aulique, pour rendre la justice suprême, et pour émettre son avis dans les cas de grâce et d'administration. Parfois, il le consistait aussi sur les affaires générales de l'Allemagne , et lui soumettait les différends survenus entre les États de l'Empire, ainsi que les appels formés par les sujets des princes» Par la suite, ce conseil devint la cour suprême de l'Empire, qui lutta contre la chambre impériale et se voua tout entière aux soins de soutenir les prérogatives royales. jj,,. Afin de donner une meilleure organisation à l'Empire, on le divisa un peu plus tard en dix cercles ; le cercle du Rhin, qui com^ prenait les trois électeurs ecclésiastiques et l'éiectenr palatin; le cercle de la haute Saxe , c'est-ànlire les électeurs de Saxe et de Brandebourg, avec les ducs de Saxe, de Poméranie, de Mecklembourg, et les princes d'Anhalt; la basse Saxe, c'est-à-dire l'ancien cercle de Saxe; enfin les possessions héréditaires de l'empereur et celles du roi d'Espagne constituèrent les cercles d'Autriche et de Bourgogne; la Prusse et la Bohême restèrent en dehors de cette répartition géographique. Chaque cercle eut un capitaine et quelques conseillers pour veiller au maintien de la paix publique, et exécuter les jugements de la chambre impériale.

CHAPITRE II. t'iTAUt. — SAVONàROLE. Litalie, sur laquelle les étrangers jetaient des regards de convoitise^ devint le champ de bataille des ambitions et des intérêts, et les mouvements de toute la politique européenne reçurent d'elle leur impulsion secrète (1). La civilisation y avait marché à pas de géant; si le désir de voir lé temple des apôtres y faisait affluer leé étrangers dévots, des pèlerins de l'Intelligence allaient aussi y chercher des inspirations , des exemples, l'ardeur pour les recherches littéraires, la liberté des discussions, l'expérience des franchises politiques, et retournaient éclairer leur patrie des lumières dont l'Italie était le foyer. L'amour des lettres était réputé un devoir des princes; Cosme, le père de la patrie, avait chargé quarante-cinq copistes de pourvoir sa bibliothèque; Laurent de Médicis rassemblait l'élite des savants, faisait chanter par les rues les vers qu'il composait, organisait des mascarades, et se montrait vraiment magnifique dans toute sa conduite. Le roi de Naples lui demandait , pour prix de sa réconciliation, un beau manuscrit de Tite-Live. Frédéric, duc dlJrbin, employait à Florence, ou ailleurs, quarante copistes , et dépensait en copies 3ô,0QO ducats. François Sforza faisait acheter en Toscane tous les bons livres, et recueillir le plus grand nombre de copistes. Les Grecs fugitifs se voyaient chargés tout à la fois de Téducation des princes, de missions diplomatiques et de la conclusion des traités. La cour de Ludovic Sforza réunissait les esprits du plus haut rang, Bramante , Franchino, le musicien Gaffuri, le mathématicien Luc Paciolo, Gabriel Pirovano et Ambroise Varèse , médecins et astrologues , le grand peintre Léonard de Vinci, Démétrius Chalcondyle, les historiens (1) Les historiens de cette époque sont les grands écrivains italiens : Guicciardini , Varchi , Scipion Ammirato , Jacques Hardi, Machiavel » Paul Jove, Piem Bboido. CexpèdîtiMi fraoçaiBe «t montée admireUemeat par Philippe de Oomioeg, édiU de laSoci^té d^ VkUi, de France; Renouard , 1S40-43 . Parmi les correspondanees littéraires, relations d'ambassadeurs , etc., do^t le nombre etllmportance s'accroissent, celtes de Machiavel sont capita les.

96 QOmZliuU JBMQUS. George ei Joies Méndft^ Alexandre Minonaiio^ Julesr-Éniîle Femri, DonaloBom, historien ei jarîsoonsiiite^ Pontico Vinmîo, émdit et homme d'État. Tous entonnairat à l'enYi les louanges de ce prince; le Florantia fiemard BeDindoni était son poète lauréat) Bemardm Orna et Tristan Calco^ ses historiens. André Gomazzano chantait sous ses ajaspices Tari militaire; Barthélémy Calchi^ Thomas Piatti^ Thomas Grassi et Jacques Antiqnario favorisaient les lettres^ rivalisant avec le maître qui fonda l'université de Pavie^ qui ne passait pas un joursansse faire lire qudque ouvrage d'histcure. La moindre occasion fournissait un moUf à des fêtes, à des cérémonies où se déployaient le luxe et le bon goM réunis ; Fétude de l'antiquité polissait le style et embellissait les édifices^ sans les avoir assujettis encore à une imitation servile. Riches, occupés d'arts, d'industrie, de négoce, les Italiens n'avaient ni letanps ni le désir de se faire sddats. Ils préféraient acheter leurs armées comme ils achetaient les dadrées de l'Arabie et de llnde : engeance sans moralité, parce qu'elle se battait par métier, et dont la bassesse ccntribuait à ravaler de flus en plus l'usage des armes. Quelques petits seigneurs seulement continuait à s'y livrer comme à un noble exercice du commandement. Pour ce motif, la guerre, loin d'être poussée avec acharnement, admettait certaines courtoisies, et prenait grand soin d'épargner l'eflusion du sang. Ainsi se prolongeaient des hostilités où l'or seul était enjeu, où la meilleure chance était an plus riche ou au plus perfide, sans que la victoire laissât le vaincu écrasé et hors d'état de se relever par la ruse. Les troubles inévitables des municipes avaient amené les choses à cette alternative : ou les nobles choisissaient un d'entre eux qui, en les réunissant, leur assurait le moyen d'opprimer le peuple; ou le peuple confiait à quelqu'un ses pleins pouvoirs, afin d'éviter l'oppression. Or, comme il est plus facile de contenter celui qui ne veut pas être opprimé que celui qui désire opprimer, les petits tyrans se montraient favorables au peuple , le prenaient sous leur protection, et empêchaient les actes abusifs des autres, dans le seul but d'abuser eux-mêmes plus librement. Aussi la tâche continuelle de chaque gouvernement étaitelle de rabaisser les feudataires et d'élever les citoyens, afin d'obtenir, dans réalité, cette centralisation de pouvoirs qui donne la force; on sentait que « nulle province n'est unie ni « heureuse si elle ne passe tout entière sous l'obéissance d*un

l'itahe. 07 « prince on d'une république, comme il est advenu a la France « et à FEspagne (t). » Mais cette noblesse n'était pas constituée d'une seule manière daiis les diverses contrées de l'Italie. En Lombardie et en Toscane , les feudataires y subjugués par les républiques y étaient venus s'établir dans les villes^ où ifs se livraient aux artifices et aux intrigues politiques ; ils conservaient, au contraire, une vitalité funeste dans la Romagne et le royaume de Naples, qu'ils agitment par des projets ambitieux et des guerres privées, ou bien ils trafiquaient de leur valeur, et perdaient dans un service stipendié l'éclat que la loyauté chevaleresque avait répandu sur eiix. Dans les deux premiers pays, les nobles ne jouissaient pas des mêmes avantages que le peuple, soit pour la juridiction où la participation aux charges publiques ; mais, puissants par leur union, ils cherchaient à soumettre les bourgeois qui, à leur tour, les tenaient en respect par les corporations de métiers; les uns et les autres luttaient , non pour constituer l'égalité , mais pour obtenir ou usurper des privilèges , non pour accorder les intérêts^ mais pour les diviser; de telle sorte qu'il était impossible d'établir une république. De là, un mouvement continuel de bascule, et « des réformes faites, non pour l'extension du « bien commun, mais pour l'affermissement et la sécurité d'un « parti. Or, cette sécurité ne s'est pas encore trouvée, parce « qu'il y a toujours eu un parti mécontent , et qu'il est de

98 QUINZIÉMB ^POQUS. A la mort de Laurent le Magnifique , le système d'équimve qui durait depuis longtemps^ dégénéra en égoïsme et en astuce; la politique fut l'art de parvenir au pouvoir et de s'y conserver par tous les moyens , saps la moindre idée généreuse. Dans Fopinipn générale^ tromper était un moyen rationnel de vaincre; cela paraissait légitime, comme aux Bédouins de voler, aux Romains d'avoir des esclaves et des gladiateurs. Erreur de coutume et de raisonnement plus que perversité d'âme , attendu que des personnages d'ailleurs d'un noble caractère croyaient , à l'occasion , qu'ils pouvaient se permettre la perfidie ; que le titre de grand était décerné à l'homme le plus rusé , et non au plus courageux; qu'il y avait honte à succomber, et non à réussir par tous les ipoyens possibles. Nous avons vu procéder ainsi Louis XI , Henri Vil, Ferdinand de Castille; mais l'Italie , centre des négociations, offrait de plus grands exemples et des occasions plus fréquentes de cette politique , dont on lui attribua l'invention et dont elle demeura la victime. Les choses, peut-être , n'y seraient pas allées plus mal qu'ailleurs, si les étrangers ne s'en étaient mêlés. En effet, la fougue française, la férocité espagnole, la vaillance allemande, déconcertèrent cette allure artificielle ; les grandes planètes , en se rapprochant^ entraînèrent dans leur tourbillon, comme des satellites, les petits États italiens. Les milices citoyennes furent remplacées par les Suisses ivrognes et grossiers, par les Espagnols rapaces et les Français dissolus; aux guerres courtoises, succéda la violation de toutes les lois de l'hospitalité, de la décence et de l'aùiour rnêroe; on se livra à une cruauté insensée , non dans un but arrêté et sur des personnes éminentes , mais au hasard, et uniquement dans la pensée diabolique de tour^ menter, de détruire, de se montrer supérieur en force à ceux chez lesquels on ne pouvait éteindre la vie du cœur et de l'esprit. Quelques-unes des anciennes républiques survivaient encore; ïïiais Florence avait appris à obéir aux Médicis, qui l'affaiblissaient en l'embellissant -, Lucques et Sienne étaient réduites en oligarchie; Bologne était sous la dépendance des Bentivoglio; Gênes ne sentait de la liberté que la fatigue d'avoir toiyours un nouveau maître à chercher; Milan était tombée , de Tétat de république désordonnée , dans celui de monarchie absolue , et bientôt nous verrons Tambition de Ludovic le More causer une déplorable invasion de l'étranger. Venise, grâce à de grands

**The text on this page is estimated to be only 26.02% accurate**

hommes^ était encore un des gouvernements les plus forts ^. PEurope^ admiré par les politiques d'alors> comme l'est ai^oui^ d'hui l'Angleterre; elle était redoutée en It^ie et au dehors^ protégée par la haute opinion qu'on avait de sa richesse et de sa pnidence , tellement que son alliance avec um puissance éteii réputée de bon augure. Il n'est pas vrai de dire que la découverte du càp de BcNone^ Espérance ait été la ruine des Vénitiens; ils furent , au contraire, plus riches que jamais dans le seizième siècle , et Serra disait encore^ en 1600^ que toutes les provenances de l'Asie ( il voi^ lait parler du Levant) passaient par cette ville. Lies voies^ dcNoA le commerce avait l'habitude , n'étaient abandonnées que Ien«* tement ^ et Venise ne perdit son rang que lorsque Marseille éta-^ blit des relations directes avec le Levant. Si ûono elle avait persisté dans sa nature de puissance maritime^ elle aurait pu lut^ ter avec les puissances nouvelles^ et affermir sa domination sur l'Adriatique. Mais tandis que TEspagae et le Portugal s'élaçK calent dans des voies inconnues ju^ue-là^ elle s'obstinait «suivre les anciennes^ et cherchait à entraver ses rivaux par des ma-* nœuvres indignes , au lieu de les devancer par une concurrence généreuse; lorsqu'elle aurait pu ^ à de bonnes conditions ^ s'entendre avec rÉgypte et s'assurer le passage de Suez , elle four^ nissaitdes ingénieurs et des canons aux Indiens pour repousser les Portugais et les Espagnols. Son ambition s'était déjà tournée vers la terre ferme; mais lorsqu'elle se vit pressée d'un côté par l'Autriche, de l'autre par les Turcs, elle se jeta sur l'Italie, et suscita la défiance des différents États de cette contrée ; ainsi dépourvue de tout sens moral, elle était obligée de sup-* jJéer par Tastuce à la force qu'elle perdait. Les Aragonais occupaient le royaume de Naples, l'État le plus étendu et le plus faible de l'Italie, parce que le roi était détesté des peuples et entravé par les barons , qu'il n'avait pu noyer dans le sang. Ferdinand le Catholique ambitionnait cette couronne; mais comme une telle acquisition aurait rompu l'équilibre, il en naquit des guerres qui finirent par attirer sur l'Italie ceux qui devaient décider pour longtemps de ses destinées. Le pontife n'était plus le chef de l'Italie; il ne représentait (dus le parti guelfe et l'indépendance nationale (i) ; mais , oc(1) Voltaire lui-mèoie rend jaàlice aux Guelfefi ( Essai » cb. 52 ) : Les * *

 cupé des Intérêts d'un royaume temporel , et souvent du som de procurer une principauté à ses neveux , il était obligé de louvoyer. L'autorité religieuse^ peu respectée, surtout en Italie, perdait tout son prestige dans ses luttes avec les autorités terrestres (1). Il est vrai que le pontife avait détruit dans Rome toute représentation municipale^ opprimé les plus puissants barons du territoire , les Golonna et les Orsini , réduit les autres à le seconder dans ses entreprises; qu'il conservait toujours une grande influence dans le royaume de Naples, sur lequel il avait des prétentions de suzeraineté; et que l'adresse habituelle de la cour pontificale dans les négociations lui donnait une grande influence sur la politique générale, dont Rome resta le centre dans le cours de ce siècle. A la mort dlnnocent Yin, qui s'était trop immiscé dans les vicissitudes publiques , et avait fomenté des guerres et des rivaHtéSy Ascagne Sforza, issu des ducs de Milan, avait de grandes chances dans le conclave; mais, voyant qu'il ne pouvait parvenir à l'emporter sur Julien delà Rovère, son concurrent, ïi vendit toutes ses voix à Rodrigue Lenzuoli, espagnol , qui avait pris le nom de Borgia de son oncle Galiste lll; à force d'argent Alexandre VI. ^* d'intrigucs, Borgia deviîït pape sous le nom d'Alexandre VL 11 s'était feit connaître déjà par une adresse extrême, une capacité extraordinaire et une hardiesse qui ne reculait devant rien de ce que lui suggérait son ambition; il fallait que les temps fussent bien déplorables, pour qu'un tel homme, de mœurs infâmes, pût arriver sans obstacles au siège pontifical. Il appesantit une main vigoureuse sur les barons, qu'il fit rentrer dans le devoir, et réprima les assassins , dont l'audace était poussée au point que deux cent vingt citoyens avaient péri sousleiu*s coups durant la dernière maladie de son prédécesseur. Mais d'autres intérêts que ceux de l'Église préoccupaient son esprit ; il ne visait qu'à procurer une haute position aux enfants qu'il avait eus de la Vanozza. Florence avait acquis la prédominance en Toscane et détruit l'existence politique de toutes les autres villes, à l'exception de Lucques et de Sienne , qui se maintenaient en se faisant Guelfes^ cetpartisansde la papauté et encore plus de la liberté^ balancèrent tùuiqurs le pouvoir des GibeHns, partisans de l'Empire; et il ajoute ,.cli. 60 : Vempereur voulait régner sur l'Italie sans bornes et sans partage, (I) François Sforza écrivait dans nnc lettre : InvitQ Petro et PaxUo : En dépit de saint Pierre et de saint Paul, un.

 oublier. Sans renoncer à ses formes démocratiques, elle reconnaissait ia domination de la famille des Médicis , qui la gouvernait depuis un siècle; les capitaux que les négociants de Florence avaient au dehors^ entravaient la politique ^ en obligeant rÉtat à des ménagements et à des alliances inopportunes. Le souvenir de Tiadépendance était encore vivace dans les villes que Florence avait assujetties , et Pise y entre autres ^ secouait de temps en temps ses chaînes; de plus> les factions n'étaient pas encore éteintes^ et, soit motif d'ambition, soit véritable amour de la liberté^ elles continuaient d'agiter le pays. Il fallait une grande force ou une grande habileté pour les tenir en bride^ les écraser ou les tromper. Mais à Laurent le Magnifique^ qui voulut séduire la liberté , mais non l'étouffer, avait succédé Pierre y homme aussi robuste de corps que faible d'esprit, qui visait surtout à se faire une réputation d'adresse comme joueur de balle ^ et d'habileté comme improvisateur ; il n'avait aucune de ces qualités dans les affaires politiques. Oubliant que la puissance de sa maison était d'origine populaire, il s'isola des plébéiens, et, par ses débauches privées, il souleva contre lui de ces inimitiés qui couvent et ne s'éteignent pas. Cette manière d'agir enhardit les mécontents ^ qui bientôt savonaroie trouvèrent un organe dans Jérôme Savonarole. Né à Ferrare^ d'une famille noble, et pourtant partisan chaleureux du peuple, moine, et pourtant livré à l'étude assidue des écrivains politiques, Savonarole associait une dévotion sincère à un penchant décidé pour le gouvernement républicain. H prit l'habit de dominicain en l'honneur de saint Thomas; Jean-François de ia Mirandole nous le dépeint comme violent à rencontre des vices , mais très-doux avec les pécheurs. Son calme, sa sérénité naturelle, annonçaient la paix intérieure dont il jouissait; rigoureusement pauvre , il renonça à ce qu'il aimait le plus, quelques livres et quelques tableaux. Il portait habituellement à la main une petite tête de mort en ivoire, pour se rappeler le néant des gloires humaines , voulant fuir la vanité plus que tout autre vice; il désirait rester frère convers , pour n'être pas distrait par la prédicaticm, qui était le but principal de son institut. Cependant , appelé à professer^ il se signala dans le cou- 147,, vent de Bologne par l'humilité et la pénit^ce , et s'appliqua à étudier dans les sources la parole de Dieu. Il commença à xm. Brescia, en discourant stir TÂpocalypse , à mêler dans ses raisonnements quelques idées politiques, d'autuit mieux senties

**The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate**

102 QUIfiZIÈMB EPOQUE. que l'état de Wtalie était pire. H prêcha ensuite à Saintr-Marô de Florence, sous un grand rosier de Damas , devant un auditoire peu nombreux d'abord , mais qui , bientôt , s'accrut tellement, que Savonarole fut obligé de se transporter dans la cathédrale. Là, sous ces vastes arcades toutes tiues, 11 déclama contré la vie mondaine du clergé, les désordres politiques, les profanations des artistes , et déclara qu'il voulait tout pour le peuple et par le peuple. Son éloquence n'était pas étudiée, mais elle jaillissait du cœur, avec cet élan des âmes fortes dans des complexîons délicates , et des larmes s'échappaient de ses yeux. Aussi , l'entendait-on quelquefois s'écrier, brisé par l'émotion : « Je n'en « puis plus , les forces me manquent. Ne sommeille plus , 6 « Seigileur, sur cette croix ; exauce ces prières , et respice in « faèiem Christi iui. 0 Vierge glorieuse, 6 saints, priez pour « nous le Seigneur qu'il ne tarde pas davantage à nous exaua cer. Ne vois-tu pas, ô Seigneur, que ces hommes pervers a se raillent de nous, nous bafouent, ne laissent pas tes servi« teurs faire le bien? Chacun nous tourne en dérision , et nous « sommes devenus l'opprobre du monde. Nous avons fait l'o

**The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate**

SAVONAKOLB. lOS Le gouvernement des Médicis, matériel et égoïste, dénué d'idées générmises, donnait prise , et beaucoup trop, aux attaques du moine. La multitude^ considérant Laurent de Médicis comme l'usurpateur des biens les plus précieux des Florentins, racôMait que Savonarole, appelé à son lit de mort, lui avait demandé d'abord s'il se confiait en la miséricorde de Dieu, puis s'il était disposé à restituer les biens illégitimement acquis (ce à quoi le moribond avait consenti , après quelque hésitation) ; enfin sll tétablirait la liberté et le gouvernement populaire ; mais que , sur le refus de Laurent , le moine s'était retiré sans hii d(mner la bénédiction. Des temps si malheureux , surtout à une époque où la cul* ture intellectuelle s'améliorait/ les combinaisons tortueuses d'une politique clandestine, cette turpitude qui s'étalait effrontément sur la chaire de saint Pierre, les plaintes de tous les malheureux que les révolutions avaient jetés dans l'exil , répandaient partout une idée de désastres d'autant plus redoutés qu'ils étaient indéterminés. Cette idée , le religieux la fortifiait en répétant ;

**The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate**

IU4 QUINZIÀHft BPOQUB. il grand âéau. Seigneur^ tu m'es témoin que je aie suis efforcé a avec mes frères de prévenir^ pw la prière ^ cette iûondatiiHi) « cette ruine, n n'y a plus rien à tenter; nous avons supplié *« le Seigneur de convertir au moins en peste ce fléau terriUe. a Tu t'apercevras si nous avons obtenu ou non la grâce que a nous avons implorée. » Le peuple, exclu des affaires politiques^ menait une vie active sans doute^ mais tout à fait extérieure^ sentait en lui le besoin de quelque chose de supérieur; il aimait donc celui qui dirigeait ses regards vers le ciel, et lui montrait là, avec l'espérance , le remède à ses maux. Aussi y des bourgades de l'Apennin y accourait-il en foule pour l'entendre , lorsqu'à peine Florence ouvrait ses portes aux premières clartés du jour. La charité accueillait et nourrissait ces auditeurs qui y à la voix du prédicateur^ tremblaient et frémissaient. Les fenunes adqp* tèrent un costume plus décent^ et réformèrent leurs mo^rs; de grandes conversions s'opéraient^ tellement qu'o» aurait dit d'une primitive Église (1). La cour et les amis du plaisir^ qu'on appela les tiepidi (tièdes), cherchèrent à déverser le ridicule sur ceux qu'ils nonunaient les piagnoni (pleurards) ; bientôt ces sobriquets désignèrent deux partis opposés en morale y en politique y et même dans les arts et la littérature. En effets une autre cause de corruption très-grave pour sa patrie n'avait pas échappé à Savonarole : c'était l'invasion des idées païennes qui^ dans cette première ardeur des études classiques, tendaient à étouffer toute bonne semence chrétienne. Dans les académies, on changeait les noms de baptême contre ceux de l'antique gentilité; dans les histoires, le Christ était appelé fils de Jupiter; les religieuses, vestales; la Vierge Marie, déesse; les cardinaux, pères conscrits, et la Providence, Destin (2). Des allusions mythologiques souillaient les médailles et les éloges décernés aux pontifes (3); dans les écoles, on ap« (1) BURLAMAGHI. (2) Bembo appelle le collège des cardinaux coHeginm OMgurunh et la messe des morts litare ctiis manibus. Il dit que saint François in numerum deorum receptus est; et d'un moribond, qu'il se hâta deas superos manesque placare. (3) Lors de l'exaltation d'Alexandre VI, les inscriptions firent constamment aHiision au nom héroïque : Cassare magna fuit, nunc Rama est fnasima : sextus flé^at Aléxanâ6r;iïlevir,igt$deui.

pelait l'admiiraUon sur les fables mythologiques et les héros païens. Tibulle^ Catulle^ Y Art d'aimer^ y étaient expliqués, et jusqu'à la Priapée, Quant à la philosophie, les subtilités d'Aristote jouissaient d'un plus grand crédit que la sainte Écriture , et la sublinûté platonique dégénérait en folies théosophistes. Les prédicateurs , dit Savonarole, font des futilités de la phi^ losophie et des paroles de rËcriture sainte un gâchis qu'ils vendent du haut de la chaire , en laissant là les choses de Dieu et de la foi (i). Enfin la peinture exposait sur les autels des nudités tentatrices ou des ressemblances impudentes, et les curieux venaient, au milieu du saint sacrifice , reconnaître les beautés célèbres de la ville. Le moine, indigné, s'élevait avec chaleur contre cette manie du passé, qui veut foire revivre ce qui n'est plus et ne doit plus être. CSombien devaient être sensibles les coups de cette main sévère dans ce siècle de pédants, au milieu de cette littérature d'esprit et de luxe, parmi les contemporains de TArétin ! Comme Savonarole trouvait les vieillards tous durs comme pierres, il s'adressait à la jeunesse, aux enfants, qu'il voulait) voir allaités par leurs mères, élevés dans le beau savoir, mais conformémait aux sociétés nouvelles et au christianisme. Il fallait, selon lui , emprunter les matériaux à l'antiquité , mais sous la condition que le christianisme fournirait le comble et les bases de Fédifice; étudier les grands écrivains, mais garder au milieu d'eux une place aux Pères de l'Église, surtout à la Cité de Dieu^ et insinuer dans les jeunes esprits ThistoUre des saints et des martyrs. Ne faut-il pas s'étonner de rencontrer, à trois siècles de disUince, au milieu^de la pédanterie, des idées aussi vraies, et qui, aujourd'hui même, scandalisent, comme d'impertinentes nouveautés, les partisans idolâtres de l'antiquité? Mais combien devait sourire à cette ftme enthousiaste , sous Et ces Mitres : ....OfMS gu» Sunt tibi. Borna, novus/eri deus isie Ubi. Seit venisse suum patria grata Jovem. Enfin, ponr LéonX : Olim habuit Cypris tempora, tempora Mavors Olim habtUt ; sua nunc tempora Pallas habet. (0 Sermon poor le IV*' dimanche de carême.

 le beau ciel de ritalie , dans la cité mère des arts , la pensée de les régénérer, et de replacer la beauté au sein de l'Étemel, d'où elle dérive ! Il goûta cette joie, et vit la jeunesse se serrer autour de lui, et lui promettre de meilleurs jours. Il vit cette Jeunesse, naguère querelleuse et débauchée, se réunir au foyer domestique pour réciter les oraisons et le rosaire, ou venir par troupes, aux jours de fête, recevoir des branches d^olivier, puis s'asseoir sur le gazon et chanter en chœur les hymnes qu'il avait composés, en les adaptant à des airs qui naguère servaient de passe-port à la frivolité ou à Timmordité. Ainsi , la science , la musique et la poésie se régénéraient. Le dimanche des Rameaux arrivé, un triomphe plus touchant que ceux des Camille et des Paul-Émile succéda aux spectacles* du carnaval ; il représenta l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Huit jeunes enfants, tenant dans une mahi la croix, dans l'autre une branche d'olivier, s'avancèrent les premiers; après eux , des religieux, puis des hommes de toute condition , ensuite de petites filles vêtues de blanc et couronnées de fleurs. Des voix enfantines répétaient les cantiques sacrés, les personnes pieuses répandaient des larmes , et une émotion hivolontaire faisait avorter le sourire sur les lèvres des tiepidi. Pour encourager les arts du dessin, le frère Jérôme projetait quelque chose de semblable aux loges des francs-maçons; il voulait annexer à son couvent une école où les frères convers se seraient exercés dans la peinture et la sculpture, à l'ombre du sanctuaire. En attendant, H répandait des idées meilleures et plus sévères sur la beauté , et sur son lien avec la vertu (f )* Plusieurs des grands artistes d'alors lé vénérèrent comme leur maître et comme un saint. Une fois que Jean Pic de la Mirandoie l'eut entendu , il lui sembla ne plus avoir d'autre b

**The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate**

8â?0N4B0L«. 107 à espérer que de Pentendre encore. Ange Politien l'admira comme ut âri nt, comme un excellent et docte prédicateur d^ine science sublime; le poëte platonique Benivieni défendit énei*giquement ses doctrine^ contre les attaques dont elles étaient Pôbjet. La plus belle gravure de Jean de la Carniole représente les traits du religieux , que reproduisit aussi le burin de Baldini et de Botticelii. André de la Robia et ses cinq fils se déclarèrent dévoués au frère Jérôme; le grand architecte Gronaca né vtmiait s'entretenir d'antre chose que de tui, Laurent de Gredi lui dédia ses chastes inspirations, lefrèfe Benoit, célèbre dans Tart d'enhiminer^ s'arma pour le défendre, lorsqu'il le vit au pouvoir de ses ennemis ; puis , lorsquMl eut succombé, Botticelii résolut de se laisser mourir dé faim, et le peintre Baccio della Porta alla se faire moine sous le nom de frère Barthélémy. Animé par le succès de ses prédications , Savonarole osa enirepiretidre une œuvre dont ne sauraient juger ceux qui sacrifient, à' l'admiration classique des formes, le culte et le sentiment, Foriginalité et la vertu r des enfants allèrent de maison en maison à la recherche des objets d'un luxe lascif, qui avaient encouru la réprobation du prédicateur, et qu'ils désignaient sous le nom d*anathémeê; bientôt Ton vit s'amonceler sur la place les chansons amoureuses, les tableaux et les gravure^ immodestes , les cartes à jouer, les dés , les ornements féminins , les bouffonneries obscènes de Boecace et de Pulci, et le feu y fut mis; dans la ville des beaux-arts, de la Vie joyeuse , de la poésie insouciante , de la gaieté sensuelle, dans la patrie de Firenzuola, le feu y fut mis ; et le peuple assista à ce spec* tacle , et il entonna le Te Deum. Dans la pensée de réformer toutes les dépravations , Savonarole fit aussi la guerre à la soif païenne du gain. U éleva la voix en faveur des pauvres dans ces murs où les banques étaient si florissantes et engraissai^t les usuriers; il fit instituer des monts de piété, et prêcha une constitution politique qui aurait enlevé aux gros capitalistes la puissance illimitée dont ik «raient joui jusque-là dand lès affaires publiques; il voulait enfin rétablir le goavemement pc^ulaire, et le juste équilibre entre les deux puissances séculière et ecclésiastique. RespediKux enven la puissance ecclésiastique^ il n'était pas aveugle au point de n'en pas voir les abus, et combien lui étaient nuisibles l'ignorance et les mœurs déréglées dn dergé^

**The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate**

108 QUlKZiillB iPOQUE. Avec cette liberté que TÉglise toléra toujours avant Tépocpie de la réforme , il lui reprochait ses vices^ et lui criait de s'amender, a II écrivit aux princes chrétiens que TËglise marchait à « sa ruine, et qu'ils devaient en conséquence demander la réutf nion d'un concile, dans lequel il voulait prouver que l'Église a de Dieu était sans chef, et que celui qui siégeait alors^ n'éa tait pas un véritable pontife^ ni digne de ce rang^ ni même a chrétien (1). » Mais les puissants et les corrompus ont-ils jamais prêté Foreille à la voix qui les accuse? Les tiepidi continuaiaat à contrarier les piagtunU, et à se railler du moine réformateur. De faux dévots portaient^contre lui des plaintes à Rome ; le moine Marino, préchant un jour devant Alexandre YI, osa s'écrier: Brûle, brûle, saiiU-pèrey l'inttrwnent du diable i brûle, diS'je, le scandale de toute P Église. Savonarole, informé de cette attaque, lui répondit dans un de ses sermons : « Dieu te pardonne! C'est lui qui te punira, et avant peu on connaîtra qui de nous deux s'occupe des affaires politiques et des institutions temporelles. » En effet, on ne tarda pas à découvrir que frère Marino avait trempé dans des intrigues en faveur des oppresseurs. Ce fut ainsi que l'enthousiasme pour le moîne se soutint pendant sept années; tandis que Rome le menaçait d'excommunication et du gibet, Savonarole disait : Je suis entré dans le cloiire pour apprendre à souffrir , et lorsque les soirffrances mmdroni me visiter, je les ai étudiées, elles m'enseigneront à aimer toujours, à toujours pardonner. CHAPITRE III. LE MILANAIS, — EXPÉDITION DB CHARLES YIU. . Le despotisme populaire et la tyrannie militaire s'étaient succédé dans le Milanais , que les Sibrza tenaient comme fief impérial , pour ne pas s'en reconnaître redevaUes à l'âection du peuple ,^ mais sans jN^endre souci d'en solliciter des empe(I) BORLAMACm.

rs HiLilfAIS. 109 reurs une investiture dont ils sentaient n'avoir pas besoin. Le duché comprenait, outre le territoire de Milan, les territoires dé Crémone, Parme, Pavîe, Côme, Lodî, Plaisance, Novare, Âlexsmdrie, Tortone^ Bobbio, Savone, Albenga, Yintimille et l'État génois , qui fournissaient uq revenu de six cent mille ducats d'or (i). Jean Galéas portait le titre de duc, mais il n'avait que ce titre, attendu que son oncle Ludovic le More gouvernait pour lui. Ambitieux et plein d'astuce, Ludovic était soutenu par le parti gibelin , qui avait à sa tête les San Sèverino. Mais quand ce parti se révolta contre lui et déclara la guerre au Milanais, Ludovic le More le repoussa, s'empara du château de Pavie et du trésor cr qui était le plus grand de la chrétienté » , s'attribua toute l'autorité, et réforma l'État comme s'il avait été le maître. Il espérait aussi à l'être de nom, et, dans ce but^ il voulait supplanter son neveu. Mais les États voisins le soufTHraientrils, surtout le roi de Naples, dont Jean Galéas était le petit-fils? Il était donc indispensable de troubler l'eau, afin de pouvoir y pêcher plus sûrement. Les princes italiens , menacés par les Français , héritiers des prétentions de la maison d'Anjou , avaient senti la nécessité de se confédérer. Le More , voulant qu'un acte public fît connaître cette alliance à l'Europe, proposa de réunir à Rome , à un jour déterminé, les ambassadeurs de chacun d'eux pour féliciter le nouveau pontife, et de charger celui du roi de Naples de porter la parole au nom de tous. Pierre deMédicis, l'un des ambassadeurs , non content d'éclipser les autres par le luxe de sa suite, voulut encore faire étalage d'éloquence florentine , ce qui indisposa le More 3 il ne tarda pas , d'ailleurs, à s'apercevoir que Pierre, désertant l'ancienne alliance des Sforza, s'était tourné du côté du roi de Naples, qui reprochait au prince milanais d'opprimer son neveu , et de lui imposer même des privations de nourriture. Alexandre YI avait caressé le prince aragonais, dans l'espoir qu'il donnerait en mariage à son fils une fille naturelle d'Alphonse, duc de Calabre. Mais, trompé dans son attente, et voyant que le roi fomentait la désobéissance de Virginîo Orsini qui, posté entre Viterbe et Civita-Vecchîa , pouvait ouvrii* Rome aux Napolitains, il s'entendit avec le More. Celui-ci sut amener aussi Venise à conclure une alliance oiîensive et défensive; de plus, il maria sa nièce Blanche-Marie, avec une riche^ t49i,

**The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate**

dot à Ma^^imilien^ et il obtint m seoret de cet einpereur l'investiture du duché de Miba. Aiicautuiné, toutefois^ à ne coiopter sur les promesses des souverains qu'autant qu'ils ont intérêt à les tenir, il sentait qu'un tel engagement était sans valeur réelle 9 et que ses alliés l'abandonneraient dès qu'ils y trouveraient leur profit. Il chercha donc un nouvel i^f^i dans la famille royale de France , à laquelle les ducs de Milan s'étaient alliés par des mariages multipliés^ A la mort de son père , Charles YUI était près d'atteindre ^ quatorzième année ^ Age auquel les fils de France sortaient de tutelle. La faiblesse de sa santé, ou plutôt la jalousie de Louis XI; qui craignait que son héritier ne conspirât contre lui, conmoie il avait lui-même conspiré contre son père , l'avait empêché de participer aux affaires et de soigner son instruction j il ne connaissait donc nullement les hommes, qu'il n'avait point vus, et ne savait même ni lire ni écrire. Monté sur le trône sans transition , humilié de son insuffisance en entrant dans la société, il s'appliqua à Tétude, mais tardivement et sans plan suivi. A peine eut-il appris à lire, que les exploits de César et de Charlemagne enflammèrent son imagination , et qu'il voulut devenir un héros. Il les égalait sans doute en vaillance , mais il lui manquait, et le génie pour combiner de vastes entreprises, et la constance poui* t^s poursuivre en dépit des revers. Anne de Beaujeu sa sœur, chargée de la régence , était une élève excellente de son père , pour Fart de feindre et Timpérieusc inflexibilité. Elle se conciUa Topiuion publique en faisant pendre Obvier le D^m, dit le Diable , barbier de Louis XI, son ministre d

EXPÉDITION Dft CHAKLVS VIII. 111 l^aximilien^ dont la fille lui avait été fiancée. L'empereur porta ses plaintes au roi d'Angleterre qui^ saisissant l'occasion avec joie, fit alliance avec lui , et débarqua à Calais. Le monarque autrichien, qui s'était mia à lasqlde d'un souverain étranger comme un aventurier, s'avança pour combattre \ mais ses État^ ne lui fournissant pasi'argent nécessaire, il fut obligé de rester dans l'inaction et die faire la paix. Charles lui renditla Franche.. Comté, l'Artois, le Charollais et Noyers j il paya à Henri VII sept cent quarante-cinq niille écus d'or (huit millions), et restitua à Ferdinand le Catholique , par scrupule de conscience , le Roussillon et la Cerdagne , clefs de la France du côté des Pyrénées. C'était détruire l'œuvre d'unité pour laquelle son père avait déployé tant de soins et d'efforts; mais qu'importaient ces morcellenoents à Charles YIII, qui rêvait la conquête du monde? Charles, duc du Maine , dernier héritier de la maison d'Anjou, avait institué Louis XI son héritier. Le droit public d'alors autorisant les princes à disposer des gouvernements comme de leur propriété, Charles VIII conçut le projet de faire valoir ses droits héréditaires sur Naples et Constantinople , et restaurer l'empire d'Orient. Ludovic le More caressa cette ambition de Charles , l'encourageant à délivrer TEurope des Turcs et à conquérir le royaume de Naples, comme point de départ pour celte expédition. L'entreprise était facile, selon lui; il consentait à lui livrer passage par Gênes et la Lombard ie, et s'engageait , en outre , à lui fournir des hommes et de Targent. Le pape devait le favoriser, au moins sous main , pour se venger des Aragonais; les négociants florentins ne voudraient pas se brouiller avec la France , où ils avaient leurs principaux comptoirs. Il aurait pour amie Venise^ à qui les Turcs donnaient d'ailleurs assez à faire. De leur côté , un grand nombre de barons napolitains prodiguaient les promesses et les excitations , monnaie habituelle des exilés. En France, la noblesse était toujours avide d'occasions de faire ses prouesses (1) , dans l'espoir de gagner de bons fiefs. Le départ de Charles devait laisser le champ libre à la dame de Beaujeu pour exercer un pouvoir despotique ; puis on répandait des (1) « Le François ne fut jamais qu'il n*aiinast à mener les mains, sinon con« tre l'étranger, ptulost contre soi-même. Aussi le Bourguignon et Ik Flamand n disent de nous que quand le François dort , le diable le berce, » Brantôhb , dise. 89.

 prophéties annonçant que Charles conquerrait non-seulement l'empire de Constantin^ mais le royaume de David. Giarles leva donc des troupes^ envoya travailler les populations et reconnaître le pays. Allons j disîdt-il^ où nous appellent la gloire delà guerre, la discorde des peuples et V assistance de nos amis. Mais il avait épuisé ses finances; d'abord pour acheter lapaix^ ensuite pour donner le spectacle de joutes (l)et de fêtes aux dames de Lyon^ «qui sont volontiers belles et de bonne grâce (2) ; » si bien qu'il hésita s^il devait aller plus avant. Poussé cependant par des confidents ambitieux ou corrompus, il se procura de l'argent à gros intérêts^ cinquante mille ducats à Milan , cent mille des Sauli de Gènes ; Blanche de Savoie lui prêta ses diamants^ qu'il mit en gage. On ne s'endormait pas en Italie ; Ferdinand gagna le pape en accordant à son fils l'objet de son ambition, c^est-à-dire la main de Sanche, fille naturelle d'Alphonse ^ duc de Calabre. Il mouH9%. rut au milieu des préparatifs , et laissa la couronne à ce dernier avec un trésor bien garnie une flotte et une armée en bon état. A une grande réputation de bravoure, son successeur unissait la perfidie et la cruauté nécessaires pour réussir. 11 soutint d'abord l'opinion qu'on avait de lui , en excitant les princes à défendre l'indépendance italienne^ en fortifiant le pays par terre et par mer^ si bien que les premières tentatives de la France vers le territoire de Gênes'n'eurent point de succès. Les Italiens sont dans l'habitude de considérer les Français, avant leur venue , comme des libérateurs; aussi , Jean Gàléas espéraitril qu'ils le délivreraient du joug de son oncle. Les Florentins se promettaient de s'affranchir, avec leur aide, de celui des Médicis; Alexandre VI, de donner une principauté à sa famille; les Vénitiens, d'humilier la maison d'Aragon; les Napolitains , d'échapper à la tyrannie étrangère ; néanmoins , les gens sages trouvaient les circonstances assez graves pour redouter l'avenir, sans même se préoccuper des prodiges et des conjonctions d'astres dont s'efTrayaient le vulgaire et les savants. Cependant Charles VIII passait les Alpes avec trois mille six cents hommes d'armes, six cents archers bretons, autant d'ar(1) « Ce geulil roy ne songeoit qu'à donner aux seigneurs et aux dames force « beaux plaisirs et passe-temps, et des beaux tournois à la mode de France, m qui ont toujours emporté le prix par-dessus tous les autres ; jeux guerriers « où il éloit toujours des mieux tenans e( des mieux faisans. » BrantOme. (2) Mém. (le Beiyard,

EXPEDITIOH DB CHABLR3 VIII. 118 baléiriers français^ huit mille hommes d'infanterie légère, tous *^' Gascons, armés d'arquebuses, et pareil nombre de hallebar* diers suisses en gros bataillons carrés de mille hommes chacun. Il n^avait en soldats français qu'une tourbe de misérables échappés au gibet ^ dont la plupart étmeat marqués sur Tépaute et avaient les oreilles coupées^ motif pour lequel ils portaient la barbe et les cheveux très-lœgs (i). Le reste était une horde de barbares de toute race ; spectacle nouveau pour les Itatiens , comme son genre de guerre et sa férocité. Devant cette armée ^ l'oi^anisation militaire des Italiens se manifesta dans toute son étendue. Au lieu de troupes régulières , ils n'avaient que des bandes à gages; l'artillerie et l'infanterie étaient mauvaises ^ la cavalerie pesante , et les machines se déplaçaient et se manœuvraient avec une si grande difficulté qu'on échouait presque toujours devant les forteresses , et que la guerre s'éternisait. Tant que les Italiens combattirent contre les Italiens ^ les vices du système étaient partagés^ Mais c« ne sont plus des bom* bardes qui, traînées par des bœufs, lancent à longs intervalles^ des boulets de pierre contre les murailles^ c'est une artillerie formidable de cent quarante gros canons et de mille deux cents pièces de montagne ^ portées à dos ou tirées par des chevaux , et vomissant coup sur coup des boulets de fer contre lesquels les anciennes forteresses ne peuvent taair. La tactique n'allait donc {dus consister à pousser les uns côitre les autres des escadrons se succédant comme dans un tournoi; ces troupes^là se battaient pour tuer tout de bon (au grand étonnement çt au grand scandale des Italiens ) non-seulement les hommes , mais aussi les chevaux; la bataille de Bapallo, où périrent cent combattants , fut considérée comme une boucherie. « Et si, dit Comines^ toutes choses nécessaires à une si grande « entreprise manquoient à cette armée ; car le roy ne faisoît a que saillir du nid^ foible personne, plein de son vouloir, peu « L'armée du petit roy Cbarle» Vfll était épouvantable à voir. De tous « ceux qui se raiigeoient sous les enseignes et bandes des capitaines , la plupart « étaient gens de sac et de corde, méehanls garnements échappés de la justice,

**The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate**

114 QUIHSfBlil IPOQUB. tm. c si commencèraDt en hyver à entrer en Lombardie. Ainsi « faut conclure que ce voyage fut conduit de Dieu, tant à aller « qu'au retourner; car le s^isdes conducteurs n'y servit de c guères. » Après avmr traversé la Savoie et le Montferrat qui^ trop faibles et gouvernés par des enfents , n'opposèrent point de résistanG6y Charles arriva à Asti, ville française^ comme relevant dn duc d'Orléans. A Turin , la duchesse vint à sa rencontre , à la léte de ses demoiselles d^(mneur, « si bien parées qu'il n'y avmt que dire. » La ville lui oflritdes spectacles, et lui donna un cheval que, a par courtoisie^ » il nomma Savoie, et qu'il monta constamment dans le cours de cette expédition. Il voulut même, à l'exem{4e d'Alexandre, que son chroniqueur en fît mention répétée. A Pavie, il trouva Jean Galéas affaibli de corps et plus encore d'esprit. Sa femme Isabelle avait essayé de réveiller son courage et de l'amener à de nouvelles tentatives ; mais ce prince pusillanime ne savait pas même taire les intrigues qu'elle ourdissait pour sa délivrance. Il ne lui restait donc d'autre ressource que de se jeter aux pieds de Charles. Mais le More l'avait prévenu; par ses soins, on avait présenté au roi plusieurê dames milanaises irès^beilesy avec qttelquês-unes desquelles il prit 4'amoureux ébats, et leurJH don d'anneaux prëeieusp (1). La variole dont il fut malade, lui vint peut-être de là. Peu de jours après, Galéas mourut d'une ^«vr^ empoisonnée (atiossicaia) , comme dit un chroniqueur, et Ludovic prit le titre de duc, à la prière de tous les MSanais. Les seigneurs français , dont la générosité s'indignait d'une pareille perfidie, exhortèrent Charles à tourner ses armes contre le More; mais il préféra assaillir les Aragonais, contre lesquels il n'avait point de griefs réels, et descendit dans la péninsule. Parmi les Florentins, les exilés s'unirent à lui ; les autres^ considérant de longue date la France comme la protectrice naturelle du parti guelfe, se plaignaient d'être entraînés par Pierre de Médicis à une guerre contraire à leurs intérêts et à leurs sentiments. Mais lorsqu'on vit les meurtres et les incendies que Tannée d'invasion semait sur son passage, Pierre n'osa résister ; 6 novembre. îl viut trouvcr Charles, dont il obtint la paix au prix de sommes énormes^ et par la cession provisoire de Pise, Livoume» Pietra. (f) CORIO.

**The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate**

KXPBDItlON DB CQiBIilS yilU fi S sânta et (f autres (daces importantes. Ces actes arbitraires firent déiM)rder l'indignation des Florentins y qui chassèrent à coups de {Herres, en le déclarant traître et rebelle^ celui qui avait 1&chement vendu son pays ; Tenthousiasme patriotique fut alors réveillé par Pierre Gapponi, François Vatori et le moine Savo-' narole. Charles dédara Pise libre après quatre-vingt-sept années du sujétion; aussi la statue du roi libérateur remplaça- 1- elle dans cette ville celle du lion florentin (le mar^oâco). Après avoir i? noTembre iaii son entrée dans Florence, a armé, lui et son cheval^ avec « k lance Bor la cuisse en signe de victoire (3)^ » Charles prétendit la traiter en place conquise. La seigneurie s'était entourée de chefs de bandes, chacun des nobles et des principaux bourgeois avait appelé les hommes de la campagne; Pierre Capponi repoussa le traité de capitulation que Charles voulait imposer, et répondit à ses menaces : Eh bien! faites êùnner vos trompettes > nous sonnerons nos etooàes» Les Français ; généreux pour les braves, pensèrent que tant de hardiesse ne pouvait provenir que de grandes forces, et, dès lors, ils se prêtèrent à des conditions raisonned^les. On vit bien alors que le souffle de la liberté n'était pas éteint dans le peuple, un. puisqu'il put, sans la politique compliquée des Médicis, obtenir un accord assez honoraUe, quoique déguisé sous des termes de soumission. Charles poursuivit sa marche vers la Roihagne. Les seigneurs de cette contrée, devenus des diefs de bandes [condottieri), apnès avoir désolé l'Italie par leurs ambitions rivdes, la minaient en se vendant à l'ambiticHi des autres; toujours armés et factieux, ils avaient occupé des {daces jusqu'aux portes de de Rome. Chacun d'eux fit donc son traité à part; les Colonne se déclarèrent pour la France. La pe^ulace allait criant ; La paiXj lapaioo! les Napolitains alliés {dirent la fuite> beaucoup de personnes, entre autres Julien de la Rovère, exhortaient Charles à convoquer un concile et à d^osa* un pontife indigne. Mais Alexandre Yl parvint à gagner les bonnes grâces du roi. Le pape retenait à Rome le prince Zizim , qui avait des droits au trône ottoman. Bajazetlui ayant demandé plusieurs f(Hs le fugitif, ne put l'obtenir malgré la promesse de trésors pour lui et ses fila, et l'ofire même de la tunique du Sauveur. Charles désirait fort de le tenir en son pouvoir, afin de (1) GUKCIARDINI. ^ 8.

116 QDlNUàME BPOQUB» s'en faire un prétexte pour déclarer la guerre au Graud-Seignenr. Alexandre^ ne pouvant lui opposer un refus ^ lui livra ce malheureux prince, mais après Tavoir fait empoiscHiner; ce fut du moins l'opinion commune; il fit ensuite publier ai trois langues une indulgence plénière pour l'année d'invasion. Après s'être arrêté un mois à Rome , Charles marcha sur Naples. La férocité de ses guerriers , qui , àsos les places frontières j exterminait des populations entières et s'assouvissait sur les hôpitaux quand elle ne trouvait pas d'autre pâture, avait îdMittu le courage des Italiens et paralysé leurs moyens de défense> comme lorsqu'un assassin pénètre, le poignard à la main^ au milieu d'une causerie de famille. Aussi, ne montrant « ni a énei^e, ni courage, ni jugement, ni désir de ^oire ou de « puissance, ni fid^té (l), » ils ne savaient que fuir. Alphonse, découragé par ses revers , alla se faire moine. Ferdinand son fils , dont les armes, au début de la campa^e , avaient été malheureuses contre les Français, voyant éclater partout des trahisons , le peuple s'insurger, et le capitaine Jacques Trivnlzio i«5. déserter son service pour celui de France , se réfugia dans Tîle d^Ischia en s'écriant avec le Psalnûste : Si le Seigneur ne garde pas la ville , c*est en vain que se fatiguent ses défenseurs. 22 féTricr. Charles, plus heureux que César, vint et vainquit avant d'avoir vu Tennemi; il fit son entrée à Naples avec le manteau impérial et le globe d^or, pour annoncer ses projets sur Constantinople. Il se proposait, en effet, de mettre à la voile d'Otrante pour débarquer à Yalone dans la haute Albanie, où les Ësclavons, les Albanais et les Grecs devaient lui tendre la main; rarchevèque de Durazzo avait réuni des annes et des troupes; ea Thessalie, cinq mille hommes n'attendaient que le signal. Mais les Vénitiens tenaient le sultan informé des préparatifs de son ennemi et des trames de ses sujets, qui les expièrent au prix de leur sang. Cependant les Français , une fois entrés dans le royaume , déployèrent toute l'insolence d'une prompte victobe : ils semblaiait prendre à tâche, à force d'insultes, de mépris et d'excès, d'aigrir les Italiens. Les partisans même dès Angevins, après s'être flattés de l'espoir de se relever, pâtissaient des souffrances communes. Charles, occupé de joutes et d'intrigues amoureuses ^ mécontentait les nobles qu'il dépouillait de la (2) GacCtARDIMI.

EXPEDITION DB GHABUS \ill. 117 juridiction féodale^ restée toat entière dans le pays^ et du cbm-

**The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate**

118 QUHfZlfcMB «POQUB. im. g^érale tous ceux dont le père^ l'aïeul et le bisaïeul avaient joui des droits de citoyens. Yictmre sans tache y car en publiant qu'il rendait pour la première fois les élections populaires y le moine proclama une amnistie entière. Pise se réformait aussi et faisait dî^r^tre les traces de la domination florentine. Montepuloiano a'affranchit éf^alement. Mais quoique Charles VIH ne montrât aucun égard sut Florentins > et négociât avec Pierre de Médicis, ils lui restèrent dévoués^ à la suggestion de Savonarole» et n'osèrent prendre parti avec les autres mécontents. Les Français avaient encouru Taversion générale dans le reste de ritalie ^ dès le moment où Ton avait craint qu'ils ne voulussent y dominer. Ludovic le Masef satisfait dans son ambition^ s'aperçut bientôt que le trône n'est pas un poste où l'on puisse reposer ; il prenait ombrage et des droits que le duc d'Orléans y comme descendant de Yalentine Yisconti , faisait valoir sur le Milanais y et de la faveur que Jacques Trivulzio , son ennemi , et les bannis de Géqes avaient acquise auprès de Charles ^ il songea à se mettre sur ses gardes. Maximilien se trouvait lésé dans $es droits impériaux ; Ferdinand le Catholique redoutait les prér testions de la maison d'Anjou sur la Sicile. Veniae^ qui n'avait jamais voulu croire à l'invasion des Fran* çais^ se fit le centre des mécontents^ négocia une ligue entre eux^ prit à sa solde tous les condottieri de Fltalie^ et demanda même du secours aux Turcs. Charles put faire obstacle à tous ces projets , grâce aux avis de Philippe de Comines qui > héritier de la politique de Louis XI ^ veillait de Venise , où il était^ sur les étourderies du jeune roi. Alexandre Yl donnait à Charles des paroles ; au lieu de l'investiture du royaume de Naples^ où se relevait la bannière d'Aragon. Le peuple avait conçu de l'horreur pour la soldatesque pillarde et di3Solue; en France mêsûB y on voyait de mauvais o^l une e3^>édition qui compromettait^ pour des intérêts privés, et non dans un but natk>nal| les forces du pays au dehors et sa tranquillité au dedans. Charles songea donc à regagner ses États y après avoir laissé un vice^roi à Naples et des commandants dans les places; ce démenotbrementde l'armée rendait la défense du pays impossible et compromettait sa retraite. Ayant traversé Rome sans oser punir la perfidie d'Alexandre YI, il entra sur le territoire des Florentins^ qu'il trouva sous les armes. Savonarole, qui lui avait conservé leur fidélité , lui ref>roeha avec franchise sa mauSO mai.

**The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate**

EXPÉDITION DE CHARLES VIII. 119 vaise foi et les exoès de $on armée y double faute qui l'avait fait échouer dans la mission que INeu lui avait ccMifiée, et il le menaça du cbfttim^t céleste. On crut qu'il avait prophétisé la mort du Dauphin , survenue quelques jours après. Charles^ qui fut empêché parles siensde revendre à Florence la liberté de Pise et de Sienne, liberté qu'il avait déjà vendue à ces deuxrépubliques^quitta la Toscane ; mais les confédérés italiens lui barrèrent le passage à Fomoue ( Fomovo), sur le Taro, avec combat de des forces nombreuses. Le danger parut si grave » que neuf guer** ri^rs se vêtirent comme le roi pour détourner les coups dirigâi contre sa personne y et lui-même fit un vœu à saint Denis et à e juillet. saint Martin. Mais les Italiens , montés sur des chevaux plus faibles que ceux des Français^ et couverts d'armes plus pesantes^ tombsttent à terre sou^ le choc , et , une fois renversés» ils étai^t égorgés par les valets ; Tinfanterie ne pouvait résister aux ballebsurdiers suisses et à la furie française ; Trivulzio , qui connais* sait la nature de la cavalerie dalmate et épirote^ force des Vé* niti^is , abandonna les bagages à son avidité; les sâradiots se tm. jelèr^t donc sur cette proie y les fantassins à leur suite , et la déroute fut bientôt complète. Quoiqu'il n'eut duré que quelques heures 9 le combat fut trè&-sangiant^ parce que les Français ne fjûsaiait point quartier , et se hâtaient même d'éventrer les pn^ sonniers, dans la pensée qu'ils avaient avalé leur or pour le solidaire à la rapadté. Toutefois , Charles s'estima heureux de pouvoir continu» sa marche au plus vite à travers le pays en* nemi , et par les plus grandes chaleurs de l'été. Une portion de l'armée^ qui, sous la conduite de Louis d'Orléans^ s'était avancée sur le Milanais ^ fut assiégée daqs Novare (1) ; elle aidura toutes les souffrances de la faim jusqu'au moment où Charles, ne pouvant la dégager par les armes , la sauva par des négociations. Sur ces entrefaites , les Suisses à sa solde , trompés dans leur «i^ir- de faire du butin, se jetèrent sur le camp français; Charles eut de la peine à s'échapper par la fuite, et fut obUgé de promette un demi-million de frimes à ces amis, plus incommodes que des ennemis. Ferdinand reparut à Nqries, où le peuple le désirait depuis qu'il n'y était plus ; le peuple, furieux, égorgeait les Français duis les rues. Prosper Colonne, Alphonse d'Avalos, marquis de Pescaire , Gonzalve de Cordoue , surnommé le Grand Capitaine , <1) Le due d'Ortéans y lit frapper la première moanaîa obsktidnale «r citjvr«.

7 octobre; (20 QUINZIÈMB ÉPOQtTB. l'endaient de plus en plus difficile la positibn de l'armée , dont la peste^ pour surcroit de maux^ dédmait les rangs ; enfin^ ne receso juuiçt. vant pas de secours de France » elle se vit obligée de capituler. Telle fut rissue de Texpédition de Charles vni , expédition suggérée par une vanité puérile, conduite follement, et terminée sans autre résultat que l'épuisement de l'armée et des finances. Les effets en furent nombreux et déplorables pour l'Italie. Jamais la diplomatie n'avait intrigué avec tant d'activité; les haines intérieures s'aigrirent, et cherchèrent à s'appuyer sur les étrangers qui^ sûrs de trouver faveur sur le sol italien , fixèrent leivs regards de ce côté ^ dans des idées de conquête. uM. Ferdinand d'Aragon mourut à Tftge de vingt-neuf ans , avant d'avoir perdu l'affection des siens ; il eut pour successeur son onde Frédéric j déjà cher à ses sujets^ parmi lesquels il s'efforça d'assoupir les jalousies et les haines. Charles YIIÏ consentit, moyennant le payement d'une somme considérable^ à \m, restituer aux Florentins les places qu'il avait occupées; mais ce fait réveilla les jalousies; les Vénitiens soutinrent Pise^ et Icss combats continuèrent entre les Italiaos avec la férocité quMIs avaient appose des envahisseurs. Ludovic le More, qui se faisait honneur d'avoir appelé et repoussé les Français par son astuce , puni et relevé les princes aragonais^ se ménageait de nouvelles chances; et , afin de continuer ta guerre et de conserver tous ses avantages, il invita Maximilien à venir se faire couronner. Ceprince, qui, toujours dénué . d^ai^ent et embarrassé de ses propres affaires, aimait à se mêler de celles d'autrui , prêta l'oreille aux suggestims dé son oncle ; mais il vint en Italie avec si peu de forces, qu'il se trouva hors d'état de réduire à l'obéissance ceux qui ne voulurent pas se .soumettre; honteux lui-même de son impuissance^ il évitait les villes et cherchait les routes détournées. Les Italiens confédérés contre Florence lui fournirent quelque argent et des troupes ; il put alors passer à Pise et assiéger Livoume; mais bientôt il fut obligé de retourner en Allemagne , laissant de sa personne , en Italie y une idée chaque jour plus défavorable. Pierre de Médicis^ qui n'avait pas su profiter delà faveur de Charles pour rentrer ^ans Florence y fit alors deux tentatives avec l'aide des chefs de bandes romagnols et des intelligences. 1W7. ^ gonfalonier Bernard de Néro et d'autres encore, ac/cusés d'avoir trempé dans le complot , furent condainnés à mort. Malheur au parti libéral qui se voit contraint de recourir 21 août.

 à l'effusion da sang! Les piagnoni, qui avaient poussé à cette condamnation , déchurent dans l'opinion. Savonarole parut un intrigant y dont les passions donnaient un démenti à ses paroles, et qui avait sottement annoncé comme un envoyé de Dieu cet inconstant et imbécile Charles YIII. Un plus grand crime pesait rene^de^sasur lui, la hardiesse avec laquelle il flétrissait les forfaits commis par la famille du pontife, où les scandales se multipliaient, et dans laqudle un frère tuait un frère pour n'avoir point de rival auprès de sa sœur. Alexaiulre YI lui intenta donc un procès d'hérésie , lui défendit la prédication , et suscita contre lui les partisans des Médicis , les oligarques et la jalousie des autres classes. Le moine protesta contre l'injuste condamnation dont il était l'objet (1), et continua de prêcher: d'autant plus écouté qu'il était plus raillé par les compagnacci, et plus anathématisé par les augustins. François de Fouille , frère mi- tm. neur, le défia de prouver la vérité de ses prédications par un miracle (2), et lui proposa d'entrer avec lui dans le feu, sous la condition que Ton croirait à la parole de celui qui en sortirait sain et sauf. On peut juger si la multitude accueillit avec joie l'espérance d'un pareil spectacle. Savonarole refusa cette épreuve impie; mais Dominique de Fescia, son élève, offrit de la subir. Le bûcher préparé , Savonarole exigea que son champion y entrât avec l'hostie consacrée; les franciscains s'y refusèrent obstinément. La journée se passa dans ces dé-* bats , et le soir une pluie torrentielle dispersa la foule. L'enthousiasme déçu se convertit en colère et désir de vengeance. Le frère Jérôme fut insulté; la seigneurie put désormais le laisser arrêter et mettre en jugement. Quinze de ses ennemis lui furent donnés pour juges. On le mit à la torture, pour lui faire rétracter comme mensongères ses révélations; mais 41 démentit, au contraire, les calomnies, et soutint qu'il ne se croyait point inspiré , qu'il se fondait uniquement sur les saintes Écritures , et qu'il n'était mû ni par la cupidité ni par l'ambition , mais par le désir de déterminer la convocation d'un concile, afin que les coutumes fussent réformées, à l'exemple des temps apostoliques. U fut condamné au feu avec frère Dominique et fr^ Sylvestre Maruffi ; lorsque l'évêque annonça , (1) SaTonarole écrivit au pape Alexaodre : Dignetur sancMas Vectra mihi significare quid ex omnibus qux scripsi vel dixi sit revoeandum, et ego idlibentissime/aciam. (20 septembre 1497.) (2) Cliarles YIII lui avait dit aussi : Faites-moi un petit miracle.

**The text on this page is estimated to be only 18.86% accurate**

122 QUINZIBMB BPOQUB. en les dégradant^ qu'il les séparait de l'Église comioe hérétiques : De V Église militarUe, ajouta Savonarole; et il expira avec la confiauce d'entrer dans TÉglise triomphante. 2} mars. Ce ue fut pas un meurtre religieux, mais un meurtre politique > si Savonarole était maudit parquelques-unscomme unimpo^eur et un démagogue^ d'autres le vénéraient comme un saint. On vit soudain « paraître des écrits, des peintures significatives, des a médailles , où il était décoré des titres les plus glorieux ( i). )» Peu de temps après , le pinceau de Raphaël le représentait dans le Vatican parmi les docteurs de TÉglise ; son portrait figurait, à Sainte-Marie Nouvelle, dans Tune des lunettes où sont représentés le Christ préchant et la naissance de saint Dominique. Catherine des Ricci l'invoquait dans ses prières; aussi lorsqu'il fut question de la béatifier, on se renût à discuter sur les mérites du frère Jérôme; saint Philippe de Néri, qui conservait son portrait dans sa chambre , priait Dieu que sa mémoire ne fût pas réprouvée. Elle ne le fut pas ; au contraire , des images et des mMatlles où le titre de docteur et de martyr lui était décerné , se répandirent et se gardèrent dans les maisons ; enfin, pendant plus de deux siècles, au jour anniversaire de son supplice, les jeunes gens jonchaient de fleurs le lieu fiouillé par cet acte d'iniquité (2). CHAPITRE IV. LOOM XU. — IW aORGIA.-— I0LE8 il. \m. Le jour où le jugement de Dieu par le feu devait s'accomplir ' **" ' à Florence , Charles VIII mourait à Paris , âgé seulement de (2) Baktroli. (1) La Vie de Savonarole par Burlamachi fut ptibliée en 1764 à Lucques, (kmm les msûellanei del Balutio. Sur la eritique d'un Floreotio , il flonlint |iar de BOu?eaux argumepls son apologie» el oommenla mésûe le procès de SaYona* rôle. (toro. IV, 521. ) — François Mayer a publié, en 1836, plusieurs lettres d*Âlexandre VI, en faisant de Savonarole un précurseur et un émule de Luther. — P. J. Carie, dans son fiistoêredefra H. Savonarola, en fait un aaint aàx prises àveo les maii Taises passions du temps» un martyr de la vérité et di tt vertu : orthodoxe en théologie, modéré dans la politique, il attaqua les vices , qui ne savent jamais pardonner. — Cliampoiliou-Figeac a publié daus les Documents inédits sur Vhisioïre de France une lettre de Louis XII à la seigneurie de Florence ^pour obtenir un sursis à tout arrêt prononcé contre Savo* narole avant que lé roi eût fait connaître son opinion.

**The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate**

viiiglrhuit ans^ laissant le souvenir d^un prince libertin^ insouciant, ambitieux et changeant. Q eut pour successeur Louis XII qui^ peu estimable oooime duc d'Orléans, élevé dans la dé-* bauche et les excès , par lesquels il semble que Louis XI , son beau-père , eût voulu Tabrutir ^ changea de nature en montant sur le trône y et protégea les droits du plus grand nombre : si bien qu'il fut surnommé le Père du peuple^ ou, par une dérision qui tourne à sa louange , le Père des roturiers. Nou$ parlerons ailleurs de ce qu'il fit pour la France. Quant à Tltalie, il manifesta , en prenant le titre de roi des Deux*Siciles et de Jérusalem, et celui de duc de Milan, l'intention de soutenir ses prétentions comme descendant de Yalentine Yisconti et comme héritier du prince d'Anjou [\)A\ y était poussé par la politique intérieure et extérieure. La guerre fut toujours conixAéxée par les rois de France comme nécessaire pour éblouh* les regards et pour occuper au dehors les forces inquiètes de la nation; ib ont oru aussi qu'elle prot^e mieux les frontières que les forteresses. D'un au^ côté, si Louis XII eût laissé sub^ sisltr 1^ petites puissances d'Italie , elles auraient fini par l'accabler. Panm ces puissances, prédominait alors Ludovic. le More. D'un esprit très-^i^f et d'une âme très^basse , il aimmt les lettres; ayant iqppelé à sa cour des savants et des historiens, il en fonna une académie de beaux-4irts et de sciences; il ajouta des constructions nouvelles à Tédifice de l'université de Paris , et réforma ses statuts; il étendit la culture du niûrier, et jeta les fondements du Lazaret de Milan (14S9), probablement sur les ptons de Bramante. Cet architecte, qu'il avait attiré près de lui par de fortes pensions , construisit alors la tribune et la coupole de Téglise délie Graiie , le vestibule de Saint-Celse , Féglise de Saint-Satyre et le cloître de Saint-Âmbroise; en même temps , Léonard de Vinci peignait son admirable Gène dans le réfectoire des Grazie , appliquait dans le nouveau canal delà Martesana les soutiens que nous appelons conques, et fondait une éoole d'où sortirent les Luini , César de Sesto , LoniâSEO , Marc d'Ogionno, Salainî , Boltraffi. Ineom{det dans ses bonnes comme dans ses mauvaises quali(2) Louis, second fils de CUartes V, épousa ValcDtine Yisconti, dont il eut d«itx SISt Charl«8, souelie ée la maison d'prléaoé, et Jean , de celle d'Angeu^ lème, 4iti parvinrent iHicoeaaivement au (réoe. Louis Xli était fils de Charles.

 tés j le More se confiait dans son habileté politique pour diriger àson gré les affaires de l'Italie. Effrayé maintenant de prétentions dont il ne s'était pas inquiété lorsqu'il avait appelé les Français en Italie^ il accumulait les traités et les alliances ; il tâchait d*em* pécher les Florentins de s'entendre avec Venise , et de lui abandonner Pise. Mais les Vénitiens^ imitant la conduite qu'il avait tenue, conduite blâmée hautement par eux, n'hésitèrent pas à s'arranger avec le roi de France et de le reconnaître duc de Milan, moyennant la cession de Crémone et de la Géradadda. D'un autre côté, ce roi, afin d'obtenir la dissolution de son union détestée avec Jeanne de France , et de pouvoir épouser la veuve de son prédécesseur, héritière de la Bretagne , se mit à caresser Alexandre YI. La guerre ne se faisait plus désormais en Italie que par les chefs de bandes ou condottieri. Outre le célèbre Jean-Jacques Trivulzio, Baglione, Marc Martinengo de Brescia , Galéas de San Severino, Appiano de Piombino, Charles Orsîni , Barthélémy d'Alviano, Paul Yitelli de Città di Castello, qui fut décapité comme traître par les Florentins , étaient en grande rq[mtation de vaillance. Ludovic le More avait le plus grand besoin d'eux ;. mais Trivulzio s'était déclaré ^n ennemi mortel; San Severino-, son général, avait déserté ses drapeaux, et les autres étaient obligés dé demeurer chez eux , pour défendre leurs foyers contre le duc de Yalentinois. Parmi ses alliés, Maximilien, que les Italiens appelaient Court chargent , était occupé à opprimer les Suisses ; ce prince, d'ailleurs , ne pouvait être d'aucun secours. Frédéric, roi de Naples , songeait à remédier aux désastres que le peuple avait soufferts; Bajazet seul, dont le More excita la défiance contre Yenise et la France , envoya dans le Frioul Scander, pacha de Bosnie, qui ravagea le pays jusqu'à la Livenza, et massacra tous les prisonniers qu'il fit. Ce fut un nouveau motif de haine contre cet agitateur perpétuel de l'Italie; aussi, lorsque les Français arrivèrent sous le commandement de Trivulzio , le peuple , accablé d'impôts et fatigué de cette ambition tortueuse , tua-i^il le ministre des finances, bouc émissaire ordinaire des Milanais ; Ludovic le More, dénué d'assistance et de conseils , après avoir approvisionné le château de Milan, s'enfuit en Allemagne par la Yalteline. Alors le peuple s'insurgea de tous côtés; et lorsque apparut Louis Xlly tout était consommé; devenu maître du château

 par trahison^ il entra dans Milan ^ célébré comme un messager de paix et de liberté. B restitua aux nobles le droit de chasse que les Sforza s'étaient i*éservé y affranchit les prélats de l'obligation de fournir chacun un bœuf pour la table ducale^ augmenta le traitement des professeurs , accueillit les gens de lettres et les artistes^ et arma d^ chevaliers. Au conseil secret il substitua un sénats composé de deux prélats , de quatre militaires et de onze personnages de robe j nommés à vie , sous la présidence d'un grand chancelier : tribunal suprême qui pouvait suspendre les décrets royaux ^ à l'imitation du parlement de France. Trivulzio était connu pour son orgueil et son implacable sévérité militaire. Chargé en 1483^ dans l'armée de la ligue, de réprimer les maraudeurs , il en envoya plusieurs au gibet. Les soldats , irrités de cette rigueur inaccoutumée , formèrent une association , à la tête de laquelle ils mirent un pape avec des cardinaux^ des archevêques et desévêques de leur création; chaque fois que le cri de Falceita (petite faux) était poussé^ ils devaient prendre les armes et tuer tous ceux qui leur feraient obstacle. Ils pillaient et rançonnaient le pays environnant , bande d'assassins^ que Trivulzio ne parvint à dissiper qu'après s'être fait lui-même le bourreau des plus coupables. Telles étaient les armées , tels les capitaines de ce temps. On reproche à Trivulzio d'avoir servi les étrangers contre sa patrie , comme si les condottieri avaient eu d'autre loyauté que d'obéir à celui dont ils étaient les stipendiés. Peut-être épargnat-il à sa patrie quelques ravages et des impositions trop onéi*euses; mais nommé gouverneur de laLombardie, avec pouvoir de mettre sur pied quatre cents lances itali^ones; commandées par des honunes de son choix , il se laissa entraîner aux rancunes de l'exil. II favorisa impitoyablement le parti guelfe^ et ne se souvint plus^ après la victoire^ de ceux auxquels il était redevable de son élévation (l). Tous les nobles donc ne cessaient de se plaindre de sa dureté, et regrettaient le régime déchu. Gep^dant Ludovic le More , voyant que Maximilien ne visait qu'à son argent , préféra le dépenser pour solder des troupes' dans la Suisse, magasin commun et inépuisable, où chaque parti s'approvisi(»inait de hallebardes. Après en avoir recruté un bon nombre^ il repassa les Alpes pour chasser les Français, toujours (1) Ces fautes sont aTOuées par Rosmini son panégyriste , I. Xifl. 1100.

**The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate**

AvrtI 1)6 QUINZIÀHB ÉPOQUB. désirés de loin et détestés de près comme mattres. Le maréohâi Trivulzio^ maudit et insulté ^ se retira en massacrant^ et Ludovic le More rentra applaudi^ en février^ dans cette Lombardie dont il s'éloignait exécré en septembre. Dira-t-on que le peuple est léger? Mais il désire être mieux , et croit ceux qui lui promettent de le soulager; quand il se voit trompé , il ajoute à la haine des institutions qui n'ont pas été améliorées ^ le désir de se venger deœuxqui l'ont trahi. A qui la faute? Le More fut bientôt entouré des petits princes rentrés dans leurs flefs confisqués par les Français; il se fortifia par des alliances, mais Louis XIÎ en fit autant : après s'être assuré l'amitié des Suisses , l'unique infanterie d'alors , ce roi obtint qu'ils rappelassent les hommes qui étaient au service de Sforza. C'était briser l'épée dans les mains d'un combattant; en effets le More, i6do vaincu , fut forcé de se réfugier dans Novare. €k>mme il en sortait , travesti , avec la garnison suisse , il fut reconnu et conduit à Loches , où il put méditer, pendant les dix années de sa vie qu'il y resta prisonnier, sur les tristes résultats de sa politique versatile. El conserva néanmoins, une si haute idée de son habileté , que , du fond dé sa prison et dans son te^ment , il voulut donner des conseils et r^ler les destins do monde. La Lombardie resta donc aux Français , à Texoeption de Crémone, abandonnée aux Vénitiens à titre de compensation. Mais Trivulzio , remis à la tête du gouvernement, irrita tellement ses concitoyens , que le roi lui retira ce poste. Alexandre YI et son fils se réjouissaient des succès de la France; César Borgia, après avoir obtenu du roi le duché de Valence, déposa la pourpre déshonorée de cardinal pour souiller le nom de duc de Valentinois. Ce débauché ambitieux, véritable héros du crime, avait coutume de dire : Ce qm ne se fuit pas à midi se fait le soir. Lorsqu'il avait besoin d- argent, il envoyait assassiner le premier venu , et personne n'osait demander justice de ses méfaits, dans la crainte de subi^le même sort. Il fit jeter dans le Tibre son propre frère, parce qu'il était Pâmant préféré de Lucrèce , leur sœur commune. Il tenta d^empoisonner un de ses beaux-frères , et n'ayant pu réussir, il entra chez lui et le fit publiquement étrangler; il égorgea, sous le manteau même d' Alexandre, Peroto, le favori du pontife (i). (1) La manière indifférente dont ces forfaits sont racontés dans le journal de Burcard» effraye encore plus que les crimes eux-mêmes. Le. rjQcdc Va lentlnuis.

**The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate**

LBg B0S6IA. 127 De pareils excès n'étaient p08sit)les que dans un pays où les deux autorités se trouvaient réunies ; mais ils faisaient sentir combien le célibat ecclésiastique avait été un remède opportun^ puisque le fils d'un prêtre poussait aussi loin Taudace. Le duc de Valentinois^ dont la devise était César ou rien, se fiatta'it de parvemr à se oHistituer un domaine indépendant au milieu des petits princes qui se partageaient la Romagne. Là^ quelques villes avaient conservé ou recouvré le gouvernement municipal , comme Ancône , Assise , Spoiète , Terni y Nami ; les autres étaient à la merci des vicaires pontificaux qui promet* taient au saint^siége un cens annuri^ qu'ils ne payaient pas. Jule&-€ésar Varano dominait à Camerino, Jean Fogliano à PemiO; Guidobald de Montefeltro entre la Toscane et les Marches, Vitellozzo Vitelli dansGivita de Gastelio; Jean de la Rovère , seigneur de 8inigaglia , attendait l'héritage du duché d'UrUn; Pérouse avait pour seigneur Paul Baglionî; Pesaro^ Jean Sforza; Imola et Porli^ Octavien Riario; Rimini^ Pandolphe Malatesta ; les Vénitiens soutenaient Astor Manfi*edi , seigneur de Faenza et de Val de Lamone ; à Bologne les Bentivoglio^et àPerrare le duc Hercule, ne se considéraient nullelement comme dépendants du pape^ tout en s'intituiant ses vicaires. La vie féodale se |MH>longeait parmi ces petits tyrans , mêlée à.Ia cidture intellectuelle et aux astuces modernes; ils ouvraient un asile aux gens de lettres ainsi qu'aux rebelles des États voisins; ils fournissaient des cardinaux au sacré collège et des condottieri à ceux qui les payaient; poussés par de mesquines « Ue samedi 4 septetubre, arriva la nouvelle iki mariagA couclu entre Alphonse, fila aioé du dac de Ferrare , et la sigoora Lucrèce Borgia, fille du pa|)e. Le dimanche d'après , ladite dame Lucrèce se rendit à cheval à l'église du Peuple, Tétae de brocart d*or frisé, accompagnée de trois cents chevaux ou environ; devant elle chevauchaient quatre évéques Le lundi suivant, deux bouffooî , dont un à cheval, à qui la dame Lucrèoe avait donné une robe de brocart qu'elle avait portée neuve la veille, de la valeur de trois cents ducats, cbeyauchaient par les rues principales , en criant : Vive la très-illustre duchesse de Ferrare! vive le pape Alexandre! Vivat, vivat! L'autre, qui était à pied , et qui avait aussi reçu une robe en don , en criait autant. — Le 9 dudit mois, fut pendue une femme qui avait égorgé son mari. —Le vendredi, arriva au pape la nouvelle que Piombino s'était soumis à son obéissance. — Le dernier dimanche d'octobre an soir,

cinquante prostituées honnêtes {mèretrid oneste), appelées coartisanes, firent un souper avec le duc de ValentinoiSy dans ses appartements au palais apostolique; après souper... » On ne peut rapporter le reste, et à peine peut-on le croire.

 animosités , voulant soutenir de grandes prétentimis avec de petits moyens^ ils avaient recours aux perfidies^ aux coups de stylet, aux empoisonnements , et Topinion acceptait comme apologie du crime l'audace avec laquelle il était conunis. Souvent des bandes d'assassins s'organisaient sur leurs terres : le seigneur qui se sentait assez fort pour insulter le feudataire , s'abandonnait à toute la fureur de ses passions. Un gentilhonune de TOmbrie écrasa contre la muraille les enfants de son ennemi, égorgea sa femme enceinte, et cloua contre^ la porte un autre enfant, comme trophée de sa vengeance (i). Oliverotto, élevé par Jean Fogliano, seigneur de Fermo^ son oncle maternel, va servir sous Paul Yitelli; après s'être signalé par son courage , il écrit à son oncle qu'il veut se montrer dans sa patrie avec les honneurs qu'il a mérités. Fogliano lui permet de venir avec cent cavaliers, lui prépare une réception solennelle, et lui offre un grand banquet, où sont conviée^ toutes les autorités de Fermo; mais, au milieu du festin, Oliverotto fait égorger son bienfaiteur et ses convives, et se fait proclamer seigneur. Le territoire de Rome avait encore plus à souffrir, s'il est possible, de la part desOrsini, à l'occident du Tibre, et des Ck)lonne, au levant; les premiers étaient guelfes, les seconds gibelins, mais les uns et les autres exerçaient leur valeur dans des vengeances privées , quand ils ne pouvaient la mettre à la solde des étrangers; toujours les armes à la main, sous les yeux même du pontife, ils le réduisaient à l'impuissance (2). Les terres étaient continuellement dévastées ; et le peu de cultivateurs qui restaient, contraints de se réfugier dans des places murées, laissaient la désolation et le mauvais air envahir la campagne. Au milieu des haines, des désordres et du mécontentement populaire, Alexandre espéra pouvoir, à l'imitation de Sixte IV et de Louis XI, réduire les petites souverainetés exi une seule, comme le comportait l'ordre de choses qui succédait à celui du moyen âge. Il songea donc, fidèle à la maxime de César Borgia : Qui veut dompter les grands doit faire beaucoup pour les petits, et s'appuyer sur la faveur populaire. Des inspecteurs des prisons furent institués pour écouter les griefs de ceux qui seraient détenus injustement; quatre juges eurent aussi la (i) Jos. RiPAMONTi. Bist» Medl, VII, 667. (2) Maohiàvrl.

LES BOfiGIA. 129 mission de rétablir t'autorité de la justice dans Rome^ où ^ tant xju'ii occupa le siège pontifical^ jamais la famine ne se fit sentir, jamais Tartisan ne fut fraudé de son salaire. Heureux s'il n'eût employé que de pareils moyens ! Mais il pensa que la perfidie et les cruautés étaient permises pour arriver à ses fins ; il vendit son alliance aux autres puissances à prix d'argent et de mariages; il sema l'inimitié entre les petits seigneurs, afin de pouvoir les écraser les uns après les autres. Il commença par chasser. d'Imola et de Forli les neveux du pape Sixte lY; ensuite il s'allia avec les Orsini pour dompter les Sforza de Pesaro, les Malatesta, les Man&edi; puis, lorsqu'il eut occupé leurs places fortes, il se tourna contre les Orsini les soumit et prit à sa solde tous les petits seigneurs. Il se servait, pQur accomplir cette œuvre ambitieuse, du bras de son fils qui, résolu de s'élever, savait que le succès lui ferait pardonner l'iniquité des moyens. Son père pensait comme lui ; aussi, disait-on proverbialement que le pape n'exécutait jamais ce qu'il disait, et que le duc de Valentinois ne disait jamais ce qu'il exécutait. César Borgia , s'étant fait aussi condottiere , attira sous ses drapeaux, par l'appât d'une solde plus forte, les mercenaires qui étaient au service des Orsini et des Colonne; de plus, il se fortifia par Pappui du roi Louis XII, qui lui fournit des soldats , et déclara quMl considérait comme personnelle toute hostilité contre le duc de Valentinois. Déjà, toute la Romagne était en son pouvoir, à l'exception de Bologne; Alexandre distribua douze chapeaux de cardinaux à ses créatures , et fit déclarer son fils duc de Romagne par ceux qu'il venait de revêtir de la pourpre. Le nouveau duc voulut bien mériter du pays en lui rendant la sécurité. Des supplices horribles et prompts détruisirent les bandits et les révoltés; mais Romire d'Ârco, ministre de cette justice impitoyable , et devenu l'objet de l'exécration universelle , fut lui-même traîné à l'échafaud et écartelé. L'ambition du duc lui fit alors jeter les yeux sur la Toscane, le Bolonais, les Marches et le duché d'Urbin, dont il résolut de s'emparer avec sa rapidité habituelle et le secours de l'étranger; mais Bentivoglio s'abrita sous la protection du roi de France. Alors le duc de Valentinois lui révéla ses trames avec les Marescotti, et Bentivoglio obligea les fils des principales familles à massacrer les adhérents des conjurés. T. XIV, ' 9

130 QUINKIÈMB EPOQUE. En Toscane, Sienne avait accordé une grande autorité au i^apitaîne d'aventiu*é Pandolphe Pétnicci y qui gouvernait avec sévérité , noais avec modération , en citoyen et non en maître; effrayé du danger qui le menaçait, il acheta la protection de Louis XII. Florence était ruinée par la guerre malheureuse ccmtre Pise^ qu^etle n'avait jamais pu subjuguer, par Tamitié incertaine du roi de France, les rivalités de tous ses voisins et les intrigues des Médicis, qui machinaient toujours leur rétablissement. Louis XII lui fournit des troupes pour soumettre Pise , mais les Pisans conduisirent ses ambassadeurs devant la statue de Charles VIII , et les prièrent de ne pas détruire Tœuvre de leur bon roi; au même instant s'avancèrent cinq cents jeunes tilles vêtues de blanc et les cheveux épars, qui supplièrent les Français^ comme défenseurs des orphelins et champions des dames, de ne pas mettre en péril la pudeur de tant d'honnêtes filles ; puis , elles se mirent à chanter devant une image de la Vierge d'une manière si touchante, quHl n'y avait pas un Français qui ne versât des larmes. Le capitaine Beaumont eût beau s'obtiner à vouloir assiéger avec des Français cette ainie de la France , l'armée se débanda. Aussitôt les dames de Pise sortirent de la ville pour chercher dans les bois et les champs les malades et les blessés, qu'elles transportèrent dans la ville; elles leur prodiguèrent les soins , les consolations et les prirent sous leur protection (l). 1801. A peine Florence, après avoir conclu une trêve avec ses voisins, eut-elle congédié les bandes qu'elle avait à Sa solde, que le duc de Valentinois acheta leurs services, sous le prétexte d'aider dans son expédition de Naples le roi Louis xh , dont il devait rejoindre l'armée à Piombino. Il demanda^ en conséquence, le passage à Florence; mais il ne fat pas plutôt entré sur son territoire, qu'il exigea d'elle le payement de trente-six mille ducats, n assaillit Piombino , que tenait Jacques d'Appiano, et s'en empara : conquête dont le pape conçut une telle satisfaction, qu'il vint en personne jouir de ce triomphe. Cependant Louis XII, que le résultat de l'expédition de son prédécesseur n'avait pas éclairé, songeait à Naples, où les Français avaient une tache à effacer; aiu lieu d'accepter les larges propositions de Frédéric , il préféra traiter avec Ferdinand le Catholique , toujours avide de posséder ce royaume , (1) Jean d*Aiitdn.

**The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate**

LES BOB&IA. ISi et convint avec Juî , à Grenade ^ de te partager entre eux. Ce profond politique envoya Gonzalve de Cordoue à Naples ; Frédéric le reçut avec la confiance d'un parent et d'un alliée, sans i»^* toupQonner une trahison ; mais, surpris à Timproviste^ il eut à peine le temps de s'enfuir à Ischia^ où il renonça à tous ses droits an trône, sous la réserve d'une amnistie pour ceux qui lui étaient restés fidèles, et du eomté d'Anjou pour lui-même. Son fils se défendait encore dans Tarente; le grand capitaine jura sur lliostte de respecter sa liberté , mais à peine ce prince lui eut* il remis la place , qu'il l'envoya prisonnier en Espagne pour toute sa vie. Ferdinand le Cathdique avait donné à entendre au pape que cette conquête lui était nécessairje pour marcher contre les Turcs. Les peuples se trouvèrent sans moyens de résistance, exposés à tout souffrir des infftmes débauches des Borgia et des cruautés d'une soldatesque aguerrie au massacre des Américains. Français, Ëspagn

t32 QUINZIEMB EPOQUB. le passage annuel des troupeaux pour aller hiverner dans la Pouille 9 produisait jusqu'à deux cent mille ducats de péage. L'empereur Maximilien y toujours prêt à promettre à quiconque le payait , mais incapable et pour une croisade contre les Turcs; car ^ dans ce siècle^ la croisade était le préambule de tous les traités y le thème de toutes les harangues ; les grands tiraient parti de cette idée^ et les politiques s'en riaient (1). Tout concourait à favoriser les audacieux projets du duc de Yalentinois. 11 avait épousé une fille du roi de Navarre, et donné en mariage à Alphonse d'Esté sa sœur Lucrèce. Cette femme, déshonorée par de lubriques exploits et par un double inceste, reçut d'Alexandre VI l'autorité suprême pour gouverner Rome, lorsqu'il alla assiéger Sermoneta. Elle hid)itait les appartements pontificaux, ouvrait les dépêches, et expédiait les affaires avec le conseil des cardinaux. C'est. ainsi que la turpitude était portée en triomphe, et le crime érigé en science. Le duc de Yalentinois, qui dut être admiré de ceux pour qui le succès est tout , dédara qu'il voulait chasser des États pontificaux les tyrans et les factions ; il envoya à Rome , pour l'y faire étrangler , Astor JManfredi qui s'était livré à lui sur parole. Il demanda , sous prétexe d'assaillir Camérino, des troupes et de l'artillerie au duc d'Urbin; mais lorsqu'il les eut en son pouvoir, il tomba sur ce prince, et il s'empara , d'un seul coup , de quatre villes et de trcûs cents châteaux. Il attaqua ensuite Camérino, y entra par trahison , et fit égorger le duc et ses fils. Marin , tailleur de pierres Dalmate, vint au quatrième siècle s'établir sur un mont de la Romagne appelé Titan; là , il se livra à la pratique de la vie solitaire et reUgieuse. Les compagnons qui l'entouraient fondèrent une république de gens industrieux, pacifiques et moraux, qui existe depuis treize siècleSà Ainsi, dans l'antiquité, Pindinissus, petit château des Éleuthères-Cilieiens, fut respecté sur sa hauteur inexpugnable , par tous les conquérants et même par Alexandre, conmie saint Marin l'a été par Napoléon. Cette république acheta en l loo, du comte de Montefel(1) Macliiavel écrit à Guicciardini , à la date du 18 mai 1521 : « Je lui réponds en peu de mots et mal ajustés, mé fondaut sur le déluge qui doit Tenir, ao sur le Turc qui doit passer, ou m'enquéraut s'il serait bien de faire la croisade en ce moment, et semblables balivernes de tréteaux. »

LSS BORGCÀ. 138 itby le cMteau de Pennarosta; en 1170, celui de Casolo , et se soutint^u milieu des papes^ des évéques de Montefeltro^ des Malatesta de Rimini^ et des Garpegna. En 1 460, elle obtint de Pie If, m retour de l'assistance quMl en avait reçue contre les Malatesta, les quatre châteaux de Serravallé^ Factano, Mongiardino et Fiorentino : toutefois elle rentra bientôt dans son humilité priaiitive. Elle fut alors occupée par César Borgia ; mais elle secoua le joug ^ et elle a conservé jusqu'à nos jours son irréprochable liberté. Les pays environnants, menacés par les armes envahissantes de Borgia ; réclamaient le secours de Louis XII; mais le cardinal d'Amboise^ Tftme de ses conseils^ aspirant à la tiare ^ caressait Alexandre VI^ afin qu'il lui assurât un plus grand nombre d'amis dans le sacré collège. Venise^ sérieusement occupée avec les Turcs, ne pouvait réprimer ni l'ambition des Borgia^ ni repousser l'invasion des Espagnols et des Français; et cette république^ pourtant, était l'unique barrière de la civilisation chrétienne. A Florence, ville entourée d'ennemis avides et d'amis faibles, tout était confusion et provisoire , par suite de l'instabilité du gouvernement, avec lequel il était impossible de se diriger d'après de longues prévisions , et de con-" server un secret (1). Il faut qv/eje vous envoie les Médicù, disait Pétrucci aux ambassadeurs florentins, car sans enx vous ne guérirez jamais; beaucoup de citoyens proposaient de les rappeler. On prit, néanmoins, le parti d'élire un gonfalonier à Vie , et le choix tomba sur Pierre Soderini , homme trop faible pour la gravité des circonstances. n envoya, au pape Jean Vettore; et, au duc de Valentinois, Nicolas Machiavel, qui put ainsi voir de près ce rusé politique, diaprés lequel il devait créer l'idéal d'un nouveau tyran. Tous deux étaient préoccupés de la même pensée : la nécessité de réunir l'Italie sous une seule domination , mais avec la convie^ tion que les œuvres du lion seules ne suffisaient pas pour y réussir, et qu'il fallait encore celles du renard. Voilà ce que Machiavel enseignait dans ses livres , et ce que le duc de Valentinois voulait mettre à exécution;, après avoir occupé la Romagne, le Latium, avec une portion de la Toscane, il visait (i) Tout au contraire de la cour de César Borgia, où , dit Machiavel, « il n'est jamais parTé de ce qu'il faut taire , et où les affaires se gouvernent avec un secret admirable, if

**The text on this page is estimated to be only 19.43% accurate**

1 134 QUINZIÀMH ÉPOQUE. au roy aiixne de Naples y espérant tout de l'appui paternel , M sa propre force et de la perfidie. Mab il gardait pour lui seul le secret des moyens; et Machiavel, malgré $a grande liabi^ leté^ reste confondu devant cet honune impéaétmble^ dont il ne sait dire autre chose , sinou qu'il étmt extetaiement cacU {secreiiBsimo). Florence n'osa pas s'unir ouvertement aux condottieri et aux seigneurs; qui s'étaient formés en diète à la Magione^ sur le territoire de Pérouse, pour aviser aux moyens de réprimer Fanh bition de César Borgia. Machiavel fut même chargé de « lui offrir asile et assistance contre ces nouveaux ennemis ; » ce qui lui permit, en temporisant, de troubler leur conoert et de les sacrifier. Â l'aide de traités et de protestations appuyés d'une longue dissimulation, il attire à Sinigaglia Oliverotto de Femo, Yitellozzo, Paul et François Orsini, qui sont pris et tués pour avoir cru, eux toujours parjures , à la foi d'un autre. £n même temps , Alexandre VI faisait arrêter à Rome le oiurdinal Orsini , avec les autres membres de cette famille ; empoisonnait le pre^ mier , condanmait ses parents , et s'emparait de leurs forteresses. Partout les grands étaient dans Tépouvante ; le peuple, qui détestait ces capitaines de fortune , ses assassins , se réjouit de leur chute, dans l'espoir de recouvrer la tranquillité. Les soldais pa^t^èrent au service du doc de Valentinois , qui trouva des panégyristes; Pise , dans l'impossibilité de résister plus longtemps à Florence , prit le parti de se donner à lui ; déjà même , il convoitait Sienne avec la pensée d'abattre Pandolpbe Pétrucd, qui donnait l'impulsion à la ligue formée contre lui (I). (1) il est curieiix de voir avec quelle impudeur César Borgia s'ouvrait à Ns* cliiavel. « tu Vols à quel poiDt je me trouve avec ceux qui étaieut les enoeniis oomiiHins de tes seigneurs et les miens. Car les uns soni morts ou prisonniers, les autres mis en fuite ou assiégés dans leurs foyers ; parmi ces derniers , est Pandolphe Pétriicci , qui doit être le dernier obstacle pour noire entreprise et U sAreté des États communs. Il est nécessaire de le chasser de cliez lui, parce que, d'apl-ès la connaissance que j*ai de son caraclère, il peut faire de l'argent; le liea où il est deviendrait , tadt qu'il serait debout , un foyer d'où pourrait partir un graul inaendie. l\ ne faut point t^eadormir àam égard ; loin de là, il faut le eom^ battre lotis viribw, ie ne pense pas qu'il aeit dilTiciie ^a la cfiasser de SianM; mais je voudrais l'avoir entre mes mains, et, pour y arriver, le pape songea rendormir par des brefs, en lui faisant entendre que

c'est assez qH*il ait ses ennemis. Pendant ce temps, j*avance avec l'armée. U est bien de tromper ces gens^li, qui se sont montrés maîtres en trahisons. Les ambassadeurs de SieoBt, qui «ont venus me trouver au nom de la balia (le corps de ville), m'ont fait de bonaas

**The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate**

tB8 BOBGIA. 13â M«4^ rheure des ^orgia §vait aussi sonné. César avait tout disposé pour être en mesure^ dans le eas où son père mourut ^ de rester l'arbik^ du conclave ^ et de porter ainsi à la papauté une de ses créatures; niais Alexandre YI, voulant, dit-on, empoisonner le cardinal Cometo^ qu'il avait invité à une collation^ but par erreur le vin destiné à ce prélat^ et mourut. Le duc de Valentinois fut aussi à Textrémité ; il se rétablit néanmcHos. Soutenu par le cardinal d'Amboise , qui comptait sur lui pour obtenir la tiare, il s'empara du l^ésor pontifical , qui s'élevait à^entmille ducats, ii^it douze mille hommes dans le Vatican, et fortifia le chfttеau Saint- Ange. Les Orsini et les Colonne accoururent pour le renverser; les haines éclatèrent; des maisons furent brûlées, des boutiques pillées, et les campâmes ravagées ; Fabio Orsini se lava les mains et la figura dans le sang d'un Borgia ; les Français et les Espagnols se battirent dans Rome; enfin, les échecs et les ambassadeurs décidèrent César à sortir de la ville. promesses, et je les ai assurés que je n'en veux pas à leur liberté, mais que mon sent désir est qu'ils chassent Pandolphe. J'ai aussi écrit une lettre à cette commane de Sien^, en faisant comiattre nws intentions ; ils devraient en avoir bonne idée, d'après oe qoi s'est passé pour Péroui»e et Gastello, que j'ai remis à rÉgUse sans vouloir les garder. Puis le maître du logis , qui est le roi de France, ne verrait pas de bon œil que je prisse Sienne pour moi, et je ne suis pas si téméraire que d'y songer; cette commune doit donc ajouter foi à ee ^ue je lui dis, savoir, que je ne veux rien de ce qui lui appartient , mais seulement chasser Pandolphe. Je désire qne tes fieigoeors cerliiient et proclament cette intention de ma f»rt, qui est solum de m'assurer de ce tyran. Je crois que cette|commune de Sienne me croira; mais si elle ne me croit pas, je suis tout prêt à marcher en avant, à mettre l'artillerie à ses portes, et à faire ultimum de potentia pour ie chasser. J'ai voulu te oomrooniquer cela, afio que ces seir gnenrs (les Ftorentins) connaissent ma pensée, et afin que s'ils apprennent qu'un bref a été adressé par le pape à Pandolphe, ils sachent à quelle fin , attendu que je suis disposé , après avoir enlevé leurs armes à mes ennemis, à leur enlever encore la tête, qui consiste tout entière dans Pandolphe et ses manèges. Je désirerais, en outre, que tu eusses à prier tes seigneurs de vouloir bien , au cas où il ser^ besoin de quelque Mb dans cette aifaire, de me la fournir , pour m'ebliger, contre ledit Pandolphe. Or, je crois vraiment que celuilà qui, il y a un an ,

aurait propals à cette seigneurie de détruire Yilellozzo et Liverotto, de réduire les Orsinj, de chasser Jean -Paul et Pandolphe, et lui aurait demandé de s'eog^r pi^urcent mille ducats, Sienne se serait empressée de lea lui donner. La ehoee «'éHant accomplie si largement, et sans qu'elle lui ait rien coûté, sans iine la ville Skit eu un effort 4 faire ni à s'en inquiéter : bien - que l'obligation ne soit pas t» scriptis, elle est, sans doute, tacite ; il sera donc bien de commencer à a'en acquitter, afin qu'il ne paraisse, ni à moi , ni à d'anlrea , que celte ville ee montre ingrate, contrairement à ses babitudea et k son caractère. »

136 QUINZIEME BPOQIIB. Pie ni^ qui ne régna que vingtrsix jours;, eut pour succès* seur Julien de la Rovère qui , ennemi acharné des Borgia^ avait été jusqu^alors sous les armes ou dans Texil. Il prit le nom de Jules II , et Ton dit de lui qu'il avait jeté dans le Tibre les clefs de saint Pierre , pour ne conserver que l'épée de saint Paul. Les alliances avec la France et TEspagne Airent aussitôt renouêes ; plusieurs seigneurs rentrèrent dans leurs États -, chaque ville se mit sous les armes , et le duc de Yalentinois^ arrêté et réduit aux abois ^ céda les châteaux occupés en son nom. Le pape alors le relâcha pour tenir la parole qu'il lui avait donnée^ et obtenir les voix des cardinaux de son parti; Borgia se réfugia à Naples^ où il fut accueilli avec beaucoup d'égards par Gonzalve de Cordoue, qui quelque temps après reçut de Ferdinand Tordre de l'envoyer en Espagne. Borgia s'y rendit sur parole; mais ^ victime de la politique astucieuse dans laquelle il était msdtre, il fut mis en prison à son arrivée (i). Ayant réussi à s'enfuir près de Jean 11^ roi de Navarr^ son beau-frère^ il fiit tué dans une bataille. Les conquêtes faciles des dernières années avaient aiguillonné l'ambition des potentats étrangers ; la France^ l'Espagne et l'empereur ne voyaient plus dans l'Italie qu*une proie qu'ils se disputaient à l'envi, sans qu'aucun d'eux songeât aux véritable possesseurs (2), Loui» XII , affligé de la tromperie à l'aide de laquelle le royaume de Naples lui avait été enlevé^ envoya Louis de la Trémoille avec des Suisses et des Italiens, pour y rétablir ses affaires. Une bataille fut livrée près du Garigliano^ où Pierre de 1804. Médicis se noya ; Gonzalve remporta la victoire , mais dépourvu d'arçent, et voyant ses troupes souffrir du climat, il conseilla in». à Ferdinand d'accepter une trêve qui fut conclue pour trois années. £11^ fut suivie dumai*iagede ce vieux roi avec Germaine de Foix ^ nièce de Louis XII ^ qui lui céda ses prétentions sur le royaume. Puis , lors du traité de Blois^ l'empereur Maximilien (1) Au moment où le duc de Valentiaois fut arrêté , Baltbazar Scipkm de Sienne fît afficher dans toute r£urope un cartel ^ pour défier tout Espagnol qui oserait soutenir que « le duc de Yaientinoîs n'avait pas été retentt à Naples sur un sauf-conduit du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, avec oaanque de foi insigne et grande infamie de leurs couronnes. » L. da Porto» lettre SO. (2) Nous lisons dans les lettres de Machiavel : « Le roi est dans IMiabitiide de dire à un homme qui ne ment pas : « L'empereur m'a pressé plusieurs fois de " partager avec lui l'Italie ; je

n'ai jamais voulu y consentir; mais cette fois le «< pape m'oblige à le faire. » 9 août 1510.

JULES II. 137 consentit à laisser Milan à la France , moyennant vingt mille florins par an et une paire d'éperons d'or. Deux grandes puissances étrangères , qui se tenaient mutuellement en respect; restaient ainsi implantées en Italie; mais leur domination avait plus d'apparence que de réalité^ attendu qu^elIes se trouvaient à la discrétion de leurs généraux. Gonzalve surtout pouvait se considérer conmie roi ; Ferdinand avait beau le rappeler , il n'obéissait point. Ferdinand vint donc en personne , et ^ sous prétexte de Télever à la dignité de grand maître de Saint- Jacques de Compostelle^ il le ramena en Espagne ^ et le tint éloigné de la cour, comme pnnition de ses isu. exploits; Gonzalve mourut à l'âge de soixante-treize ans. Si les autres contrées de l'Italie n'avaient pas perdu leur indépendance après dix ans d'une guerre désastreuse ^ elles avment reçu des gouvernements peu favorables au peuple ^ et ne pouvaient se fier à une trêve qui ressemblait à un repos momentané pour recommencer une lutte plus terrible. Pise continuait de résister à Florence y s'offrant tantôt à l'un , tantôt à l'autre ^ au duc de Yalentinois lui-même , plutôt que de retomber sous le joug de sa rivale , qui avait ruiné son commerce f enlevé sa population , et réduit en marécages les plaines cultivées qui l'entouraient naguère. Les Espagnols la favorisaient en haine des Français ^ avec l'assentiment de Pétrucci et de Baglione ^ jaloux tous deux de la république voisine ; mais les secours étaient faibles, où plutôt ils se réduisaient en promesses. La détresse de Pise servait aussi de prétexte aux factions de cèoes. Gènes y qui était passée delà domination des Sforza sous celle de la France, tout en conservant son administration républicaine^ bi^» que sa population , son commerce et ses forces eussent décliné. Les nobles , favorisés par le gouverneur français et guidés par Jean-Louis de Fiesque , se montraient dévoués aux intérêts de la France, au point de se mettre en opposition avec la boui^eoisie et de refuser la suzeraineté de Pise , qui s'offrait volontairement à celle qui avait fait tant de sacrifices pour la soumettre. De là dea rixes continuelles et même des révolutions, que les Français avaient de la peine à réprimer. Les bourgeois préten-daient qu'on enlevât aux nobles, c'est-à-dire aux descendants des Doria, des Spinola, des Fiesque, des Grimaldi, leurs châteaux forts , et que leurs biens sur la rivière de Gênes fussent régis par les lois communes. Les nobles, en revanche, m^r

**The text on this page is estimated to be only 20.59% accurate**

Avril. 188 QUlIfZlBMB BPOQUS. chaient armés de p(Mgnarâ&^ sur lesqiieb était inscrit^ Frùtievillain {castigamllani ). Msûs les roturiers de Gènes ont montré plus d'une fcMS à leurs oppresseurs ce que pèsent dans leurs mains les pierres de leur pays; dans cette fermentation y une inculte faite à un bourgeois détermina un soulèvement Louis XII envoya des forces pour Tapaiser; mais le peuple réclama Taide du pape^ originaire de leur pays, et celle de l'empereur; en même temps, il élut m doge populaire, le teinturier Paul de Novi) ce qui équivalait à une déclaration d'indépendance. Le roi Louis XII vint donc en personne avec des Suisses et des Français; les milices ae purent résister au chgc de bataillws disoi*plinés, et le chevalier Bayard leur criait : liolà, marchancU, i&os. défmdez-^QUi avec des aunes , et laisses^naus les piques et les Imees, Gènes fut prise, .et n^ise h sac. Le roi promit grâce au peuple, qui était venu au-devant de lui avec des branches d'olivier ; mais néanmoins soixante^ix-neuf coupables furent livrés au bourreau ; le doge , trahi par un des siens , fut éoar-* télé; une contribution de deux cent mille florins » le tiers du revenu de la France, fut mise sur les habitants; les privilèges de la ville furent brûlés; une forteresse fut élevée au phare, et un gouvernement institué, dans lequel les nobles avaient droit à la moitié des chargei. Las historiens célébrèrent la clémenoe de sa majesté très^hrétienne. Alors casèrent les secours fournis aux Pisans, qui n dénués « de toute assistance , demeurés [seuls et trà^faibles , écon« duits par Milan, repoussés par le Génois, mal vus par le

**The text on this page is estimated to be only 25.61% accurate**

JULB8 II. 189 pagne , que FloreDce s'engagea à leur payer. Elle traita , du reste ; les vaincus avec générosité; non contente de leur par* donner, elle leur rendit jusqu'aux fermages perçus dans les campagnes^ et les franchises du commerce, Quelques-unes des principales familles continuèrent le métier des armes en prenant du service ; d'autres se transportèrent à Palerme , à Lucques et en Sardaigne. Le siège de Pise est aus^i mémorable pour Y ordonnance florentine , que Ton vH alors pour la première fois : c'était un corps de ôi\ mille paysans équipés par la seigneurie , d'après le conseil de Machiavel j portant un habillement blanc uniforme ^ les hauts de chausses mi-partie blanc et rouge ^ armés comme les Suisses et les Allemands^ et qui faisaient l'exercice les jours de fête. II9 coûtèrent moins que les bandes soldées > et se montrèrent plus disciplinés; car la guerre se faisait , du reste ^ avec des troupes mercenakes ^ dont les meilleures étaient tirées de la Suisse : gent vende qui , pour peu que la solde fût en retard , refusait d'obéir^ s'emparait du général, et souvent le contraignait de livrer bataille dans des circonstances défavorables, ou de ieïAeic des entreprises mal entendues , dans le seul espoir du pillage. Jules U, animé dépensées belliqueuses^ politique habile, doué d'un coup d'œil prévoyant et sûr^ fomenta cette frénésie de guerres et d'intrigues. Gomme la papauté était descendue du rang sublime qu'elle occupait au moyen âge , pour jouer le rôle d'une principauté terrestre, il voulut du moins la relever dans la condition qu'elle s'était faite , et , pendant dix ans , il domina les forts à la tâte d'un pays faible , et dirigea les affaires de l'Eu* rope. Dégoûté de ces soldatesques brutales qui disposaient à leur gré de Tîtalie , et devant lesquelles avait tremblé Alexandre YI, il conçut la noble pensée de délivrer l'Italie des barbares; mai» il la sacrifia souvent à des intérêts secondaires, pour lesquels il ap{>ela lui-même ces é^angers quMl voulait chasser. D songea d'abord à faire rentrer la Romagne sous son autorité, mais les Vénitiens , dont Fambition s'était tournée inconsidérément vers la terre ferme , avaient occupé Rimini et Faenza; ils refusaient de les restituer, et favorisaient les autres seigneurs qui résistaient au saint-siége. Jules dissimula jusqu'au moment où, bien muni de troupes, d'argent et d'alliances, précédé par des interdits, suivi p9t des armées , il assaillit, dans Pérouse , Jeaft-Paul Ba- i ^ glione. Laissant derrière lui son armée , il eptra seul dam la NoTembre.

 ville avec toute sa coup, et Baglione, que n'avaient effrayé ni lé parricide ni Tinceste, n'osa se montrer jusqu'au bout un grand criminel^ et se laissa faire prisonnier. Jules enleva ensuite à Jean Bentivoglio la ville de Bologne , dont il confia le gouvernement ^ mais sans toucher aux privilèges et à la forme démocratique^ à un sénat de quarante citoyens^ dont la durée s'est prolongée ' jusqu'à ces derniers temps. Le pape avait eu, dans cette expédition, le secours de la France ; mais il prit ensuite ombrage de cette puissance quand il ouït dire qu'il arrivait des troupes pour reprendre Gènes, et iww. surtout lorsqu'une sourde rumeur annonça que Louis XÔ se proposait de descendre en Italie , où , à la tête d'une grosse armée 9 avec l'appui de huit cardinaux , de trente évéques et archevêques , son intention était de déposer Jules II pour lui substituer le cardinal d'Amboise , et se faire couronner empereur. Jules alors se retourna du côté de Maximilien } ce prince, qui avait déjà rompu le traité de Blois conclu avec la France, et qui brûlait d'avoir la couronne impériale pour la remettre à son fils , convoqua les états à Constance , leur représenta l'ambition de Louis , et les toucha jusqu^aux larmes par son éloquence. Mais, au lieu de trente mille hommes qu'il demandait, il ne lui eii fut accordé que douze mille,

LIGUB OB CiMBAAI. 141 Ueudeshostifités qui^ depuis dix ans, désolaient Tltalie, elle au-* rait pu recouvra sa splendeur^ et soutenir la concurrence avec les nations qui ^ par suite des découvertes nouvelles , opéraient une révolution dans le commerce et la navigation; mais comme elle avait eu le tort de s'étendre sur la terre ferme ^ et de profiter des désastres de tous les princes italiens pour accroître ses possessions par quelque moyen que ce fût ^ elle s'attira des ennemis nombreux. La première ligue^ formée par les princes européens depuis les croisades ^ devait donc être dirigée contre elle , et cette ligue était le résultat d'inimitiés et d'intérêts particuliers : triste prélude d'un nouveau droit public* Louis Xn avait cédé par un traité Crémone et la Géradadda aux Vénitiens > que la conquête avait déjà rendus maîtres de Bei^ame et de Brescia. Mais il avait bientôt regretté cette con* cession ; et il demandait alors tout le duché qui lui était échu en héritage. Maximilien, comme successeur des empereurs d'Allemagne^ réclamiait Padoue^ Vérone et Vicence, dont Venise était en possession depuis un certain temps; comme prince autrichien y il élevait en outre des prétentions sur Roveredo , Trévise et le Frioul. Le saînt-siége revendiquait Ravine, Gervia, Faenza, Imola^ Rimini et Césène y territoires que les divers tyrans avaient enlevés à l'Église^ César Boi^a aux tyrans^ et les Vénitiais à César Borgia. Le roi de Naples demandait Trani^ Brindes^ Otrante^ Gallipoti^ Mola^ Polignaiio, donnés en gage aux Vénitiens par Ferdinand II. Le duc de Savoie voulait qu'ils lui rendissent Chypre^ dont il portait le titre; et les maisons d'Esté et de Gonzague , les territoires sur lesquels elles avaient dominé jadis. Enfin la Hongrie prétendait recouvrer les villes de la Dalmatie et de l'Esclavonie y qui relevaient autrefois de cette couronne. C'était, en réalité, une sourde jalousie des rois contre une république qui, n'étant pas gouvernée par le génie périssable d'un homme, mais par la sagesse immortelle du sénat, s'était élevée, sans dépenses de cour et avec un territoire restreint, au rang des plus grands potentats. Elle osait résister à Rome; elle empêchait les Français de prévaloir en Lombardie, et les empereurs de passer les Alpes selon leur bon plaisir. Quoiqu'elle ne possédât pas moins légitimement que les autres puissances, on songea à se partager son territoire , et déjà Maximilien et Louis s'étaient entendus à Blois sur ce point. L'incapacité de l'un et les occupations de l'autre suspendirent

 reffet du traité; mais ta dernière expédition de Maximilien et la trêve qu'il fut obligé de signer irritèrent cet emperetir, qui vit avec dépit ses soldats allemands traînés en triomphe par Alviano^ le général de la république. D'un autre côté, quoique Louis Xil eût intérêt à ménager les Vénitiens pour conserver le Milanais y il trouva mauvais qu'ils eussent conclu cette trêve : il aurait mieux aimé , dans son intérêt » les voir s'affaiblir mutuellement; enfin le cardinal d'Amboise croyait que la tia#e , à laquelle il ne put Jamais arriver^ lui était échappée par Top-position des Vénitiens. 10 délabre ^ résultat de ces haines particulières fut que Marguerite d'Autriche et le cardinal d'Amboise y réunis à Cambrai^ sôiis prétexte de pacifier les Pays-Bas , rebelles à l'autorité de l'empereur ^ et de concerter une expédition contre les Turcs , conclurent une ligue européenne contre Venise, usurpatrice, tyrannique, provocatrice de discordes, et coupable de tout ce que l'on peut imputer de pire à ceux que l'on veut écraser. Il fut convenu que le roi de France conduirait l'armée, et que Jules lï, ce même pontife qui voulait affranchir l'Italie des barbares , lui préparerait la voie par des interdits ; que Maximilîen jetterait au feu le livre rouge y sur lequel il notait au fur et à, mesure les torts faits par la France à la maison d'Autriche, et que, trêve ou non, il interviendrait comme protecteur de l'Église ; que chaque prétendant occuperait la part qui lui revenwt. Chacun de ceux que Venise avait fait trembler,^ devait lui porter son coup, et la réduire ainsi, comme disait le lieutenant Chaumont, à ne s'occuper que de la pêche. Une vague rumeur avertit les Vénitiens; mais Louis XII les assura qu'il n'avait été rien stipulé à leur préjudice, et le roi catholique , qu'il n'avait pris part aux négociations que contre les Turcs : paroles de rois. Cependant le cardinal d'Amboise pressa l'expédition avec son activité naturelle, pour ne pas laisser le temps de la réflexion, et lui-même, malgré la goutte, traversa les Alpes en Btière. La guerre était déjà commencée sur l'Adda, quand elle fut déclarée au doge Lorédano et à tous les citoyens, « hommes infidèles et usurpateurs violents. » Le pape lança l'interdit sûr Venise, les autorités, les citoyens et 1509. tous ceux qui donneraient asile à un Vénitien : tous devant être considérés comme ennemis du nom chrétien, et devenir esclaves de quiconque s'emparerait d'eux . Venise se trouvait exposée seule à cette fureur menaçante ,

**The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate**

LieOK DR CiMBflAt. 148 au momeût où de graves accidents empiraient encore sa position. Non-aeulement ses finances étaient ruinées par la perte du monopole défi denrées de l'Inde^ mais le feu prit à la poudrière \(Mne de l'arsenal ; la foudre renversa la citadelle de Brescia , dix mille ducats expédiés à Ravenne furent perdus dans un naufrage^ et un incendie dévora les archives. La prudence des c^fs de rÉtat se manifesta au milieu de tant de désastres , et les richesses qu'ils réunirent reçurent la meilleure destination ; quoique le pape retint les capitaines romagnols engagés à leur service par des traités, ils purent envoyer sur TOglio une armée de 3^100 lances ; de l^soo chevau-légers italiens^ de ],8oo Grecs^ de i,800 fantassins et de 1 2,000 hommes de milices. Elle était {commandée par Nicolas Orsini, comte de Pitigliano^ et par le gouverneur Barthélémy d'Alviano, deux des meilleurs cajMtaines du temps. Mais la seigneurie^ ne sachant pas se défaire de ses défiances ombrageuses, dans les circonstances même les {dus critiques , entravait les mouvements des généraux. Us portèrent la guerre dans la Géradadda; c'était une bonne inspiraticm s'ils avaient attendu que les Français eussent exhalé cette première ardeur qui en fait plus que des hommes, tandis qu'ils (I) BUAM^MS.

t809. 144 QUINZlàHB iPOQUB* ser à celle que les Français {usinaient dans Gènes. À Fintérieur, en outre^ un grand nombre de nobles exclus des emplois et une foule d'étrangers ourdissaient des complots ; les villes de terre ferme^ où renaissaient les factions guelfe et gibeline^ se hâtaient d'échapper au pillage par de . promptes capitulaticms , et beaucoup de capitaines désertaient le drapeau du lion de Saint-Marc. Le sénat ne désespéra point; il remplit les coffres à l'aide d'emprunts et d'offrandes patriotiques , et s'occupa de fortifier Venise et de l'approvisionner; il releva les sujets de terre ferme de leur serment de fidélité, et leur permit de traiter avec l'ennemi au gré de leurs intérêts, avec ordre aux capitaines d'évacuer les places et de se réunir* Venise mettait bien moins sa confiance dans ces hommes découragés que dans le temps , les pratiques secrètes et l'expérience fatale des peuples ; persuadée que des éléments si divers ne pourraient longtemps rester unis, elle se dépouillait volontairement de ce qui excitait l'envie , comme on jette sa bourse au brigand qui vous poursuit. Les villes qui auraient maudit sa souveraineté^ si elle les avait contraintes à subir les maux d'un siège, la regrettèrent dès qu'elles eurent fait l'expérience d'un joug bien plus rude. Un grand dommage résultait pour les petits marchands de l'interruption des rapports commerciaux entre les provinces et la métropole; aussi, Saint-Marc était regretté partout depuis qu'il n'était plus redouté* Les nobles véniti^s, qui n'avaient jamais coinbattu que sur mer, vinrent alors se joiîidre à l'armée de terre , et six cent quatorze gentilshommes levèrent des troupes à leurs frais ^ Bajazet lui-même avait offert des secours à Venise ; mais elle se garda bien de vouloir des Turcs pour auxiliaires. Antoine Giustiniani, étant arrivé, à travers les plus grands périls, près de Maximilien, chercha à Fébranler par des pardes de soumission et par des promesses; mais ce prince , qui jus^ qu'alors n'avait pas bougé , s'opiniàtrait à la destruction complète de Venise, et voulait que la même ville fût occupée, et partagée en quatre juridictions affectées à chacune des puissances alliées. 11 se donnait, du reste, des airs de grand politique^ en ne révélant ses projets à personne, et de grand guerrier, en menant çà et là ses troupes dans les pays que les efforts des autres lui avaient fait recouvrer. Mais Vicence , tout impériale qu'elle était, et Padoue ellemême, dont la noblesse s'était levée en faveur du César, s'in

**The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate**

LI6DE DB CiMURAI. 145 dignèrent de rester sous la dominaiioit d'une nation éloignée et barbare (t) , qui imposait à ses sujets bien-aimés des tailles intolérables pour les guerres passées et les guerres à venir^ et dont les ixianières grossières et soldatesques contrastaient avec la politesse nationale. Padoue releva donc Fétendard du lion , premier avantage qui servait à rétablir les affaires de la république. Maximiliei\ accoivut avec une armée sans ordre et sans obéissance, qui laissait après elle d'horribles traces, et conduisait jusqu'à des chiens dressés à prendre et à déchirer des hommes. Six cents Yicentins, réfugiés dans une grotte appelée le Covolo de Masano^ y furent étouffés. Louis XII assiégea Padoue (2) avec cent mille soldats^ alle^ mands ou français, payés par le pillage et alléchés par l'espob d'un butin plus riche encore ; il avait de plus une artillerie de deux cents canons , si gros que quelques-uns ne pouvaient être mis sur affût. Lui-même combattit avec courage; mais il ignorait la constance, et ne pouvait satisfaire les prétentions de ses chevaliers en même temps que celles des seigneurs français. Un jour il envoya l'ordre à la Palisse de mettre ses hommes d'armes à pied pour monter sur la brèche avec les lansquenets ; mais Bayard fit cette réflexion : Est-ce chose raisonnable de mettre tant de noblesse en, péril et hazart avec des piétons y dont l'ung est cordoannier; l'autre mareschaly Vautre boulengier, et gens mechaniques qui n'ont leur honneur en si grande recommandation que gentilshommes ? U empereur a force comtes, seigneurs et gentilshommes d'Almaigne : qv^il les face mettre à pied avecques les gens d'armes de France, et voulentiers leur monstreront le chemin^ et puis ses lansquenets les suivront, s'ils eon{\y Voyes les Lettres 4e Louis da Porto. (2) Ce siège est décrit aa long dans V Histoire du bon Chevalier , autrement dit Bayard : « Desjà estoit bruict par tout le camp que Ton donneroit Tassault •I à la Tille sur le mtdy , ou peu après. Lors eussiez vue une chose merreilleuse ; ^ car les prestres estoient retenuz à poix d^or à confesser, pource que cbascun a se Youioit mettre en bon estât; et y avoit plusieurs gens d*armes qui leur « baillaient leurs bourses à garder ; et pour cela ne fault faire nulle doubte que » messeigneurs les curez n'eussent bien voulu que ceulx dont ils avoient Tar

**The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate**

146 QllINXIBIfl IPO^US. gmiasent qu'il y facti bon. Tel fat l'avis dn Chevalier sans peur et sans reproche, et cet avis fut suivi. Mais les gentibbomines allemands ne voulaient pas plus que les français s'exposer au milieu de la canaille à pied, en sorte que Maximilien fut oUigé de se retirer^ Aussi^ quoique la flotte vénitienne qui aswégeait Ferrare, eût été détruite à la Polisella, et que le comte de Pitiitio. glianO) l'Ame de cette guerre , fût mort, les choses prirent-elles . une meilleure tournure. En effet; la politique des Vénitiens avait mieux réussi avec las autres alliés. Le roi Louis XII , ayant recouvré tout ce que lui assignait la convention de Cambrai, songeait à quitter l'Itidie, où il aurait vu à regret l'Autriche prendre racine. Pour enlever tout motif d'inimitié à Ferdinand, la république lui restitua les vill^ dont elle s'était emparée sur la côte napolitaine ; ce roi s'qpposa donc à ce que Venise fût assaillie. Il alléguait qu'on ne s'était allié que pour là dépouiller de ses possessions de terre ; mais le motif réel , c'est qu'il désirait que la guerre traînât en longueur, afin que Maximilien ne pût pas se mâar de la tutelle du jeune Charles. La république offrit au pape de lui laisser tout ce qu'il tenait en Romagne , à la seule condition qu*il lui donnât l'absolution; Jules U leva l'interdit et s*occupa de concilier les différends. Puis, jaloux de gouverner à son tour, il revint au prqjet que la vengeance seule lui avait fait abandonner, de délivrer l'Italie des barbares. Comme il méprisait Maximilien et craignaitle roi très-cfarétièn, il résolut d'agir contre ce denûer ; dans ce but, il fit appel au nouveau roi d'Angleterre, Henri YUl, pour l'armer'contre Louis XII -y ayant échoué, il réclama pour la chambre apostolique les orne millions que le cardinal d'Amboise avait laissés en mourant; à Ferdinand, il donna l'investiture du royaume des Deux-Siciles , sans égard pour les prétentions de la France; tournant ensuite les yeux vers les montagnes de la Suisse, d'où la Lombardie est accoutumée à voir rouler sur elle des avalanches de neiges et de mercenaires, il traita avec Mathias Scheioer, évêque de Sion, qu'il fit cardinal, et qui s'engagea à lui fournir six mille soldats pour défendre l'Élise contre quelque ennemi que ce fût. Hercule d'Esté, qui agran^t Ferrare et y accueillit les gens de lettres, avait été en guerre avec Venise pour les salines de 1505-18ÎIV. Cervia, qu'il avait ouvertes. Alphonse, son fils, avait épousé Lucrèce Borgia, afin que le pape Alexandre VI réduisît à cent les mille ducats que ces princes payaient à l'Église; pour ce

**The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate**

LieU£ DE GAMBIÀI. 147 nujtàt, il étuit entré dans la ligue de Gand>rai; mais comme il demeurait fidèle à Talliance française, Jules JI le chicana au sujet de ces mêmes salines , puis il le déclara excommunié et déchu. U commença aussitôt les hostilités, et lui-même, à la tête des troupes , marcha contre le duc d'Esté ; impatient de tout retard, il s^exposait, quoique octogénaire, à la neige et au feu, dirigeait les batteries contre la Mirandole, où il entra par la brèche, et répétait : Ferrarey Ferrare, corps de Dieu, je t aurai! Mais Alphonse ne se laissa pas intimider; il engagea ses joyaux et ceux de sa femme , pour ne pas surcharger le peuple , et se soutint avec constmce et modération contre le pape, qui pourtant ne se laissa jamais apaiser* Jules U eherchaiten même temps à faire révolter Gènes contre les Français qui, contraints d'en venir aux armes, lui reprirent Bologne et (Ûspersèrant les troupes pontificales. Les prélats français, réunis àTours, autorisèrent Louis XII à repousser par les armes les attaques du chef de la religion , et en appelèrent de ses interdits au concile général. La gueire s'alluma donc entre la France et le saint*siége ; mais, comme elle était dirigée contre la puissance pontificale , beaucoup de personnes concevaient des scrupules, surtout la reine , et , par suite, le maréchal Tri-vulzio ne pouvait agir qu'avec hésitation. Louis XII Iui«-même demandait pardon au pape, qu'il combattait ; mais, ne pouvant réussir à le calmer, il convoqua un concile pour déclarer son élection nulle, et fit battre une médaille sur laquelle étaient inscrits ces mots : Perdant Bahylonis nomen, . .Depuis le concile de Bâle, rAllemagne retentissait de plaintes c(H)tre Rome , contre l'ignorance et l'avidité des légats et des prèliUs, contre la v^te des indulgences, les annates et les expectatives. En conséquence, l'empereur, commjB protecteur dç l'Église, convoqua un nouveau concile à Pise, sous la protectioades Florentins qui, épuisés par la dernière guerre, étaient restés neutres, bien qu'ils penchassent pour la Friufice. Jules U s'indigna de voir outragée en sa personne cette dignité dont il avait une si haute idée, et l'interdit qu'il lança, fit que bien peu de prélats se réunirent ; encore furent-ils outragés par le peuple tant à Pise qu'à Milan, où ils se transférèrent ensuite. Ce pontife singulier, supérieur aux considérations p^^onneUes comme aux intérêts de famille , était inflexible toutes les fois qu'il s'agissait d'une chose qu'il croyait avantageuse au saint* siège ; après avoir obtenu satisfaction des Vénitiens, il trouvait 10,

 impardonnable que d^autres persistassent dans une guerre qu'il *"*■ avait provoquée dans ce but unique. Il oi^anisa donc une ligue qui fut appelée /l'^tie sainte, parce qu'elle avait pour objet d'empêcher le schisme ^ et de restituer Bologne à Saint^Pierre; dans cette ligue entrèrent Venise, le roi Ferdinand^ qui espérait trouver une occasion d'acquérir la Navarre espagnole , et puis le roi d'Angleterre , qui comptait recouvrer la Guienne. Les Suisses y que Louis XII avait irrités en disant qu'il ne voulait plus solder des rustres, coururent jusqu'aux portes de Milan et rançonnèrent le pays. Le Frioul continuait d'être ravagé par les bandes impériales. Le pape^ irrité contre Florence à raison du concile, s'efforça de renverser le gonfalonier Soderini et le parti populaire ; il laissa donc le cardinal de Médicis , son légat , intriguer pour lé rétablissement de sa famille. Les confédérés avaient à leur tête le catalan Raymond de Cardona, vice-roi de Naples^ et, sous lui, des généraux de grande réputation , Pierre Navarro et Fabrice Colonne ; l'armée pontificale était commandée par le légat Jean de Médicis, qui avait sous ses ordres Marc-Ântoine Colonne, Jean Yitelli, Malatesta, Baglioni, Raphaël de' Pazzi, capitaines des plus renommés. Les arnoes françaises prospéraient sous Gaston de Foix, duc de Nemours qui, grand capitaine avant presque d'avoir été soldat, héros pour les Français, fléau pour les Italiens , avait , en trois mois , gagné quatre batailles ; il combattait sans haubert, en l'honneur de sa dame , la chemise en dehors depuis le coude jusqu'au gantelet. Bologne fut défendue ; mais Brescia, lasse des vexations des Français et partagée entre Gambara et Avogadro, s'étant révoltée ainsi que les boui^ voisins , les Français l'assaillirent. Les habitants se défendirent avec courage , et le chevalier Bayard fut blessé sur la brèche 5 ses gens, furieux, redoublèrent d'efforts pour le venger, et, maîtres de la place, ils la livrèrent au pillage. Les plus généreux défenseurs de la ville furent envoyés au supplice des traitres. Le butin fut si considérable (il s'élevait à soixante-douze millions), que beaucoup de Français, enrichis , ne songèrent qu'à retourner chez eux. Cette victoire fnt désastreuse pour l'Italie. La sanglante bataille de Ravenne , où périt Gaston de Foix, fut plus funeste encore. La plupart des Français désertèrent lorsque le général eut péri, bien que déjà douze mille Espagnols jonchassent le champ de bataille, et que d'illustres personnages, 11 avril.

LIGUE BB CÀllBBAI. 149 tels que le marquis de Pescâire , Fabrice Colonne , Pierre Navarro et le légat lui-même, Jean de Médicis , fussent tombés au pouvoir des Français. Louis XII répondit à ceux qui le félicitaient : Souhaites dépareilles victoires à mes ennemis, La Palisse , qui remplaça Gaston dans le commandement^ n'avait ni la même activité ni la même habileté guerrière ^ et n'inspirait pas aux soldats cette confiance qui fait k demi la victoire. Cependant, le légat prisonnier était reçu à Milan avec respect, et les soldats se pressaient en foule autour de lui pour obtenir l'absolution^ sous promesse de ne plus combattre contre l'Église. La ccmvocation du concile de Latran par le ^*^*' pape y rendait le schisme moins excusable que jamais ; le roi d'Angleterre menaçait les côtes de France ; un parti de Suisses tomba sur la Lombardie et proclama M aximilien Sforza, fils de Ludovic le More, que les potentats ne furent pas fâchés de voir duc, parce qu'il excluait les étrangers. Mais, pour recouvrer le duché, il avait dû le démembrer^ des contributions énormes étaient exigées par les Suisses, les trois cantons montagnards gardaient Bellinzona. Déjà la confédération helvétique dominait sur les bailliages de Lugano, de Locarno et de Yal-Maggia , sur les Grisons et la Yalteline ; le pape était en possession de Mantoue , de Parme et de Plaisanee> comme provenant de l'héritage de la comtesse Mathilde. Sforza, pour récompenser ses anciens amis ou s'en faire de nouveaux, céda d'autres portions de territoire , comme Lecco à Jérôme Morone, Vigevano au cardinal de Sion, Rivoltaet la Géradadda àOldradeLampugnano. Ilfut, en outre, contraint d'imposer des tailles énormes et arbitraires à ses sujets pour satisfaire les étrangers, heureux de ces mesures qui devaient rendre odieux le gouvernement national. Bologne fut aussi prise, et le pape eut un moment la pensée de la détrube; Gênes, ayant recouvré son indépendance, proclama doge Jean Fr^oso; Alphonse «Jtiin. d'Esté vint en personne présenter ses excuses au pape. Florence se maintenait tranquille et dans la ligne de ses devoirs; elle n'évita pourtant pas l'attaque. Raymond de Cardcma marcha contre elle, en déclarant qu'il respecterait ses propriétés et les franchises de la ville, si elle consentait à chasser Soderini et à recevoir les Médicis. Elle pouvait se sauver par des of&es d'argent , mobile unique de ces capitaines ; mais elle eut recours aux raisonnements^ comme s'ils pouvaient quelque chose au milieu du fracas des armes, Soderini, excellent pa«

**The text on this page is estimated to be only 18.30% accurate**

tso qmniEUE spqque. triote plutôt qu'homme d'énergie , hésita ^ et ne fit point de pré10 août paratifs de guerre. Prato , où un 0017)6 soldé arrêta d'abord les agresseurs ^ fut traité avee la barbarie la plus atroce. Bientôt s décembre, une associîation de jeunes ^ens qui se réunissaient d'habitude ■ dans les jardins de Rucellai fit chasser Soderini , et recevoir dans Florence Julien de'Médicis^ troisième fils de Laurent le Magnifique. Les anciens dominateurs, cniorgueillis par la victoire et devenus étrangers par Fexil, ne tardèrent pas à reprendre le dçssiis. Lés lois rendues depuis leur expulsion furent abdies; une oligarchie étroite se constitua^ l'ordonnance Ait licenciée; les .anciens Piagnoni furent exclus de toutes les . çhaif;es y et Florence^ après avoir largement payé les Espagnols, entra éUe-m'^ne dans la sainte ligué. Quairenation^ étrangères pillaient donc tour à toui*^ ou plutôt à.l'envi l'une de l'autre , le beau pays do«t elle, foulaient le sol. Les Français, dû moins ^ pçolagèaiént le butin avec ceux-là mêmes qu'ils avaient dépouillés ( 1 ) > et séduisaient les femmes . au lieu de les violenter. Les Espagnols^ sourds à 1$ pitié^ comme des hommes halùtués à massacrer les Maures et les Américains^ ' ne daignaient pas adresser la parole au vaincu , qui était à leurs yeux moins qu'un homme ; les Suisses et les Allemands , orgttfeUleux.de leur force /grossiers et brutaul^ recherchaient lé voltipté sensuelle et non l'amour>.de l'argent et non des paires. Les. Français trouvaient plus de sympathie; en effet ] jamais on ne les vit extermina les Italiens de propos délibéré , ni les ruiner et les outrager par calcul. Le courage ne leur fit jamais dé^ faut; mais Inen l'ordre , ja prudence , le matériel nécessaire /la prévoyance des revers. Excellents soldats ^ mais capitaine im* patients y ils se croyaient toujours aux temps féodaux , et dédàigninent les moyens nouveâuxet peu généreux introduits dans l'art de là guerre par les Espagnols. La pauvre Italie était donc forcée de regarder seb opjïresseurs comme des.libérateursj xn^àê victime de l'erréttr commune, qui . fait ciHisister la liberté dans le changement de maître „ elle s'insurgeait contre les Français , et massacrait en détail ceux qu'il : ne lui était pliis doniié d'affi'Oitter en bataille rangée. .',■'••' " ' . • ■ ■ • •• (f > « L« tiaturel dsa Freaçaisest de coB?^ler le bien fl'ftotrei 1 et

**The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate**

LIGUE DE G411BHAI. 151 Ainsi l'orage se préparait contre la France ; déjà Henri VIII entrait ^ans l'Artois , tandis que Ferdinand envahissait la Navarre^ la Suisse et la Bourgogne. Mais les prétentions opposées des confédérés se ravivèrent dès qu'ils furent victorieux ^ et que chacun d'eux eut atteint le but pour lequel il s'était réuni aux autres. Louis XII put alors espérer des alliés parmi ceux-4à même qui venaient de le combattre. Jules II^ seul^ lui gardait rancune ; distribuant le châtiment et la louange; il transportait au roi d'Angleterre le titre de U^ès-chrétien^ avec la couronne de France^ et excitait contre lui les Suisses ^ dont il se proposait de faire la barrière de l'Italie^ après en avoir expulsé les barbares. Mais la mort vint le frapper. Dans le délire de son mt. agonie^ on l'entendit répéter Plus de Français en Italie \ S^il eût dirigé toutes Ses actions vers ce but, il aurait bien mérité de son pays: Il s'était^ du reste , montré digne de gouverner un État pliis grand , par l'étendue de ses vues ^ son abnégation pour tous les intéi^ts domestiques, et son respect pour la li* herié des populations. Jean deMédicis^ son légat^ lui succéda sous le nom de Léon X^ et trouva un trésor de trois <>ent mille florins, qu'il songea à dépenser non en guerres^ niais en magnificences. Jeune et géné^ reux f il en employa un tiers pour les seules fêtes de son inauguration, n s^occupa aussitôt de consolider sa famille dans Florence, dont il donna l'archevêché , avec le chapeau de cardinal, à Jules de Médids^ son cousin. Une de ces conjurations qui fournissent aux gouvernements une occasion d'appuyer sur le frein et de donner de l'éperon , lui fut déncHicée alors; il laissa deux des chefs monter sur l'échafaud (l) , et fit pardonner aux autres , parmi lesquels était Machiavel. Louis Xn s'apprêtait à réparer ses pertes en Lombardie ; en ists. effet f partout accueilli avec enthousiasme , il recouvra Gênes et (1) Luc de la Aobbîa, nevea da peintre qui assista Pierre- Paal Boscoli dans ses derniers moments, fit une relation touchante de son infortune et de «elle d'Augastin Capponi (i^^^)- boscoli lui disait : « De grâce , Luc, Otez-moi Brutas de la tète, afin que je fasse ce dernier pas tout à fait en chrétien. » te moine qui l'assista s'exprimait aussi en ces termes, en s'adressent à Luc : « Quant k ce qtfe toos m'aies dit, cMte niiit, que j'eusse à lui rappeler que les conjurations ne sont jamais permises; sachez que saint Thomas fait cette distinction : Ou les peuples ont mis le tyran à leur iète , on c'est par force, tout à toup et en dépit do peuple qu'il règne. Au premier cas, il n'est pas

licite de eoDjorer contre le tyran ; dans le second , c'est chose méritoire. • Yoy. Archivio êUnieOf tome h

 le Milanais. Ce dernier pays avait été retenu sous le Joug pai* les Suisses qui , redoutables comme soldats , mais non comme nation, n'eurent pas plutôt franchi les Alpes, qu'ils connurent la manie des conquêtes; ils osèrent croire que leur pays devait em-* brasser une partie delà Souabe, l'Alsace, leTyrol, le Milanais, ce qui les aurait amenés jusqu'à la Méditerranée, et rendus^ non pas plus heureux peut^tre, mais très-puissants. Us manquaient toutefois d'unité; la corruption causée par l'argent étranger (1), jointe aux discordes religieuses, les eut bientôt énervés. Eux seuls s'étaient chargés de maintenir Sforza dans le duché; revenus en plus grand nombre, ils firent essuyer aux troupes françaises, à Novare, la plus rude défaite qu'elles eussent jamais subie. Aussitôt la Lombardie et le Piémont furent évacués, et Gènes elle-même recouvra la liberté; mais le roi catholique continua de faire une guerre meurtrière aux Vénitiens qui, outre la défaite d'Alviano, virent un incendie causé par le hasard dévorer la partie la plus commerçante de leur ville , et détruire, en une nuit, une valeur égale à celle que leur avaient coûté cinq ans de guerre, . Les peuples devaient, certes, être las de tant souffrir, et les roi9 de leur infliger tant de tourments. D'un autre côté, LéonX, moins passionné que son prédécesseur, voyait que l'agrandissement des Autrichiens en Italie serait ruineux pour la Péninsule et , en particulier, pour le saint-siége (2) et son seul désir était de fonder une principauté séculière sur le Pô pour son frère i^,jj Julien. A cet effet, il se rapprocha du roi très-chrétien, qui renonça au conciliabule de Pise, se réconcilia avec Ferdinand, auquel il abandonna la Navarre, obtint la paix des Suisses, et prit pour femme Marie, sœur de Henri VIII, toujours trompé effrontément par son beau-frère Ferdinand, Maximilien, que le pape avait voulu vainement réconcilier avec les Vénitiens, s'opiniàtrapour une guerre désastreuse et sans aucun résultat. 1H5. Au miUeu de ces arrangements, Louis XII mourut, vivement i"* Janvier. (1) M. May ( HisL militaire de la Suisse, tom. IV, sect. ô9) démootre qae le Suisses gagnèrent cent naiUions de francs dans les guerres où ils prireql part jusqu'en 1514. (2) Il tant lire y sur les conditions |)oliiiques du temps, les lettres conlidcnUelles échangées entre Machiavel et Vellort, vieux renards tous les deux, suctout celles de juillet et d'août 1513.

regretté de son pays (i), dans l'intérêt duquel il avait entrepris les guerres dltcdie. En eifet^ s* il eût laissé subsister les petites puissances d'Italie , elles auraient fini par Faccabler. S'il ne se fut pas allié avec Alexandre YI ^ ces puissances se seraient unies au pontife^ et l'auraient écrasé de concert. S'il n^eùt pas réclamé le concours de Ferdinand, il n'aurait pu conquérir Naples^ et aurait succombé sous l'effort du pape. S'il eût établi sa résidence à Naples^ il eût perdu ce royaume et la France. Mais il se montra pour les Italiens perfide sans politique et ambitieux sans capacité^ jeta un schisme dans l'ÉgÛse, retint dix ans, dans une forteresse, son rival Ludovic le More, provoqua la ligue de Cambrai, et fit la guerre avec cruauté, sans pourtant réussir* François P", qui lui succéda, se fit, lors de son couronnement à Reims, proclamer par le héraut duc de Milan, et hAta les {H'éparatifs d'une expédition, en même temps qu'il négociait pour obtenir la paix. Elle fut conclue avec l'Autriche et l'Angleterre; mais il ne put attirer les Suisses de son côté. Il s^entendit donc avec les Vénitiens , et se mit en marche avec la meilleure armée qui jamais eût passé les Alpes : elle se composait de deux mille cinq cents lances, comptant pour quinze mille hommes, de vingtnleux mille lansquenets y dits les bandes noires, de huit mille aventuriers français, de six mille Gascons, de trois mille sapeurs et de soixante-douze grosses pièces d'artillerie. Pierre Navarro,qui avait introduit l'usage des mines , et se vantait que nulle forteresse né lui résisterait^ avait été fait prisonnier à la bataille de Havenne ; sur le refus de Ferdinand de payer sa rançon, il se mit au service de la France et commandait les Gascons. Avec cette armée^ revenait Bayard, guerrier de grand renom, qui jamais ne^ommanda en ^hef , bien qu'aucun général ne voulût rien entreprendre d'important sans le secours de son bras et de ses conseils : il aimait mieux combattre où il lui convenaity et affronter le péril sans être retenu par aucun lien dans un poste assigné ( i } . »». h&génércU tonsuré, comme on appelait le C'ardinal de ^n^ (\) P. L. RoEDEEER juge, daos 600 ouTrage intitulé Louis XII H Fran' çois /«y*, ou Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de leur règne (Paris, 1825 )y les différents écrivains qui ont parlé de ces deux rois, n prétend démontrer : i^ que les guerres de Louis XH en Italie forent bien conçues, biea conduites, et non sans résultat; 2** que son gouvernenient intérieur révèle le plan le plus sage et le plus généreux qui soit entré dans la tète d'un roi. (1) BrantOne, Vies des capitaines français.

**The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate**

IS4 QOiHXdUIB ÉrOQilB. ennemi mortel des Français , excitait les Suisses à conserver MUàn à Sforza, leor créatore etl^ir insirameni. Ds fortifièrent ' donc les passages des Alpes, et les autres confédà«s suivirent leur exemple; mais François l^ , d'après le conseil du vieux Trivulzio, déboucha par la vallée de la Slura; et le dievalier Bayard tomba si brusquement sur Feonenii, qu'il fit prisonni^, à table^ Prosp^ Colonne, le môlleur des guerriers italiens. Les Bfilanais restaient spectateurs du oembat sans faire un mouvement, dans Vespoit trompeur de recouvrer leur indépendance au bout de la lutte ^^agée entre leurs deux maîtres. Jérôme Morone, ministre de Sforza^ eb^rchait à réveiller Tardeur patriotique, et à suppléer, par son activité, à tinsnffisance de son prince. u hcpieaibre. Les Pnuiçais et les Suisses en vinrent aux mains à Marignan; le choc fut si terrible, que Trivulzio disut que les dix-huit bataifles auxqudies il avait assnté, étaient des batailles d'^ofanU auprès de ce combat de géatnts. Les iompiemrt des princes se virent domptés, car vingt mille Buisses furait tués. Le roi François 1**^ voulut être anné chevalier sur le champ de bataille^ de la main de Bayard 9 qui s'écria : Heureuse ma bonne épéê, d'avoir conféré ki chevalerie à si vailiani et puissant roif Ma bonne épécy tu seras, comme reiique gardée, et honorée par^dessus toute autre; et jamais ne te tirerai, hormis contre tes Turss, les iarrazins ou les Maures, Les Suisses, qui avaient cessé d'être invincibles, partirent sous prétexte de retard de leur solde, en jurant de venir prendre leur revanche ; mais ils ne tard^ent pas à condure avec le m de France un traité de paix perpétuelle. MaximiKen Itforasa, renfermé dans le château de Milan , où la peur des mines de Navarro ne luilaissaientpàs de repos, capitula moyennant 30,o00 écns de f)ehsiori ; il fut conduit en France, où il mourut comme son père ( l53a ). Alors François f*' lit son «ntrée dsdis Milan. Après la défaite de ces Suisses, auxquels les papes étaient dans rhabitnde de se fier comme aux moins dangereux parmi les étrangers, Léon X se jugea perdu (2). U oublia donc ses rancunes et, pour arrêter le roi qui pouvait fort bien se rendre maître de l'Italie entière , il lui céda Parme et Plaisance , à la (2) il disait au Vénitien Zorzi : Domine oratw, nous verrons ee quefetû le roi trèt-ehréUen , si nous nous mettons éans ses mains en lui demaU' dont miséricorde.

&i6US DK CAVBRÀl. 155 condition quil assurerait aux Médieis cette Florence dont il uu. aurait dû prendre la liberté sous sa protection^ à cause de son attachement inviolable à sa maison. François P, qui n'avait plus rien à redouter des Suisses, retourna dans ses États, en laissant pour gouverner le Milanais le connétable de Bourbon ; et, après lui, Lautrec; le maréchal Trivulzio fut jaloux de cette préférence, se plaignit ^ encourut la disgrâce du roi , et cette disgrâce abreuva d'amertume la fin de sa longue carrière. Ferdinand, dans la crainte que les Français ne vinssent à tomber de la Lombardie sur le royaume de Naples, donnait de l'aigent à Tempèreur , afin qu'il continuât à tenir le roi Fran* çois !•* sur le qui-vive ; Henri VDI aVait recommencé la guerre ; François Sforza, autre fils de Ludovic le More, mettait en avant âes droits sur le duchés en sorte que de nouvelles hostilités ne tardèrent pas à Relater. Elles étaient poussées faiblement peut l'empereur^ dont les projets toujours mal conçus avaient une issue malheureuse; par Lautrec, qui secondait les instructions secf!ètes de son maître , et par Les Vénitiens , qui recouvrèrent Vérone^ mais qlii, épuisés par une guerre sans fin, durent mettre les emplois à l'enchère , virent le. commerce l6ur échapper, et ' les Turcs devenir menaçants pour leur république. : Sur ces entrefait^ mourut Ferdinand lé Catholique ; Charles d'Autriche, appelé à lui succéder, àe hâta de conclure la paix avec la France, pour écarter toute opposition de sa part. Le traité dont les conditions furent arrêtées à Noyon , procura un moment de calme qui permit à toute l'Europe de respirer. um. Déjà François V^ avait fait un arrangement avec les Suisses, par leiq[ttel il déterminait le subside qu'il payerait à chacun- des cantons; avec la cour de Rome il souscrivit un concordat qui abolissait la pragmatique sanction et les libertés gallicanes. . Julien , frère de Léon X , étant mort, le pape investit Laurent^ son neveu, du duché d'Urbin, dont la force avait dépouillé . François-Marie de la Rovère; après la mort de Laurent, ce diiché fut réuni au patrimoine de Saintr-Pierre. Pérouse fut aussi ^umise , et Jean-Paul Baglibne envoyé au supplice; les autres chefs, qui s'étaient élevés à la chute du duc de Yalentinois, furent soumis par ta force ou la perfidie, le sacré collège lui-même dut subir lé joug, et les deux cardinaux Sauli et Pétrucci , convaincus de trames , furent condanmés à mort. Maximilien, resté seul dans la lice, jeta les hauts cris, me

 naçant de traiter Milan comme Tavait fait Frédéric Barberotisse; mais les Suisses, qu'il ne pouvait payer^ ne voulaient pas lui obéir; il fut donc réduit à s'enfuir, et les Suisses se retirèrent en saccageant Lodi ^ Saint-Ange et tout le pays sur l'Adda. Bientôt Maximilien adhéra au traité de Noyon^ laissant Vérone aux Vénitiens, mais conservant Riva de Trente^ Roveredo et tout ce qu'il avait acquis dans le Frioul. Ainâ finit la guerre suscitée par la ligue de Cambrai. Venise ^ que TEurope conjurée avait voulu renverser^ recouvrait^ à la paix^ ce qu'elle avait perdu en huit années de guerre ; seulement, des milliers d'hommes avaient péri dans chaque nation ; le commerce de l'Italie était ruinée et son territoire exposé aux attaques des Turcs (l) et des ambitieux qui bientôt vinrent lui causer des maux plus cruels et plus durables. iM». Maximilien lui-même ne tarda pas à finir une vie qui s'était écoulée entre de grands desseins et Vincapacité d'en réaliser aucun. Sans argent^ et pourtant prodigue y ce prince^ d'un courage chevaleresque dans les batailles^ et tout imagination dans les conseils^ essaya de tous les moyens pour s'agrandir, lui et sa maison, jusqu'à penser sérieusement à se faire pape (2). (1) Les Barbaresques ne cessaient de harceler Tltalie. Débarqués en 1517 avec dix-huit fustes , ils furent au moment d'enlever Léon X lui-même. Au mois d'aTril de Tannée suivante, le cardinal Bibiéna écrivait : « Les fustes des Turcs ou des Maures ont pris au-dessus d'Ostie, et jusque dans Tembouchure du Tibre y quelques navires qui se rendaient à Rome, et, descendus à terre, ils ont enlevé des hommes et des femmes. Le cardinal de Saint-George, qui était à Ostie, 8*en revint en fuyant, et de même le cardinal d'Agen, qui était à la campagne près de Porcigliano. » (2) Dans le recueil des lettres de Louis XII , par M. Godefroy , il y en a une où', pour obtenir de Fargent des Frugger, Maximilien propose de leur, donner en gage le pallium investiturale, appartenant à la maison d'Autriche, et ctyus nos post adepium, non amplitu erittU opus habeamuSf tome 111, page 326. Celle qu'il écrivit en assez mauvais français à sa fille Marguerite, pour lui an* noncer sa prochaine exaltation au ponUficat, est remplie d'expressions curieuses et caractéristiques. Voyez la Correspondance de V empereur MaximUàen et de Marguerite d^ÀutricheyeiCf 1507-1519, publiée par Le Glay; Paris, 1839.

FBAIIÇ0I8 t BT CHABLBS-QOIMT- 157 CHAPITRE VI.

FRANÇOIS I ET COARLES-QUIMT. Philippe le Beau y fils de Tempereur^ à qui Ferdinand avait isi«* marié son unique héritière , était mort avant lui; il avait donc pour successeur Charles d'Autriche y qui était né de ce prince. Par Marie de Boui^ogne, son aïeule^ Charles était héritier de la plus^nrande partie des Pays-Bas et de la Franche -Comté ; par sa mère Jeanne la FoUe^ des royaumes de Castille y de Léon et de Grenade ; par son aïeul maternel Ferdinand , de ceux d'Aragon et de Valence^ du comté de Barcelone et du Roussillon^ des royaumes de Navarre y de Naples^ de Sicile^ de Sardaigne; puis, par Maximilien , de VAutriche , de la Styrie , de la Garinthie, de la Camiole^ du Tyrol, de la Souabe autrichienne . Ajoutez à cela une lisière dû territoire africain et la moitié de l'Amérique, et Ton comprendra qu'il put se vanter que jamais le soleil ne se couchait sur ses États. A la mort de Maximilien, il se présenta pour demander 9151 la couronne impériale; mais il eut pour compétiteur Henri VIÎÏ et François F"", ce dernier surtout. Les ambassadeurs de ce prince parcouraient les cours des divers électeurs avec un sac bien garni, et leur disaient de ne pas perpétuer dans la a maison d'Autriche une couronne élective; que celui-là serait a bien insensé qui , à l'approche d'une grande tempête , hésia terait à confier au plus vaillant le gouvernail du ])âtiment. » Mais les talents que François F" avait montrés étaient précisément ce qui le desservait auprès des électeurs ; ce motif d'exclusion n'existait pas contre le prince autrichien qui n'en avait encore révélé aucun. Les pritices allemands, habitués à faire à leur guise , craignaient que le monarque français n'apportât , dans un État constitutionnel , les habitudes d'un 'jgoùvemement despotique. Frédéric , électeur de Saxe , à qui ses collègues offraient, non pas le sceptre puissant de Charlemagne , mais l'inutile dignité de Maximilien , se montra digne du surnom de Sage en la refusant; il leur conseilla de donner la préférence à Charles qui, parla position de ses États, pour^ rait défendre utilement l'Empire contre les Turcs.

**The text on this page is estimated to be only 25.15% accurate**

n juin. 158 QlillfSIBllV iPOQDB. Charles^ bien que des hommes prudents lui conseiUassent de se contenter de l'Espagne et de s'en assurer la possession menacée ; Charles , qui reçut en route la nouvelle que Cbrtez venait de lui acquérir dans le Mexique un nouvel emjHre qu'il ne verrait jamais , ambitionnait encore le diadème impérial ; il intrigua et dépensa (i) autant que son rival, et remporta sur lui. n lui fut imposé , toutefois, une capitulation devenue le modèle des cqHtulations suivantes, par laquelle il 8'(ri>liget de protéger la chrétienté, la paix, la bulle d'or, les droits et la lir berté de chaque État; de ne pas mettre d^étrangers dans les emplois , de ne pas lever de troupes au dehors , et de ne pas faire usage d'autres langues que du latin et de l'allemand; il s'engagea, en outre, à détruire les ligues commerciales, qui aeisi»^ caparaient tout par leur argent, et à résider le plus souvent en Allemagne. Charles promit tout, car les prwiesses ne coûtant rien , et il se mit à la tète de l'ère nouvelle. Quel ne dut pas être le dépit de François r% le héros de Ma* rignan, célèbre par toute l'Europe, de se voir préférer, comme châtiment de sa gloire précoce, une médiocrité non redoutée , un jeune homme inconnu, mené par des ministres; et qui n'avait pour lui que l'intrigue ! Il en résulta une rivalité d'amourpropre plus que d'intérêt, et, par cela même, la plus acharnée et la plus célèbre de l'histoire moderne (2) ; la réforme religieuse , préchée alors par Luther, vint la compliquer, et con*centrer sur deux grands États et deux grands hommes l'attention qui, dans le siècle précédent, restait ^[)arpilléesur une foule de petits. Des deux jeunes souverains arbitres de l'Europe , l'un avait déjà manifesté un caractère guerrier, l'autre inclinait phUôt à la politique et aux manèges secrets. François , élevé dans une condition privée , préféra, au glorieux titre de sou aïeul, celui de roi des nobles , ou de premier gentilhomme de France ; il eut, en effet, toutes le3 qualités avec tous les défauts d'un gen(f } Od montre encore k Aug^oarg m broullton des banquiers Fragger, a?ec rindicalioo des différentes sommes payées à chaque élJBCteiir pour acheter sa ▼ojx. (2) « Dieu (ist naistre ces deux grands princes ennemis jures et eoTieux de « la grandeur l'un de l'autre, ce qui acousté Ja yie à deux cent miile personnes « et ta ru^ne d*un million de familles; et enfin ny Tun ny Tautre n'en ont rap« porté qu'on repentir d'estre cause de tant de misères. Que si Dieu eust voulu « que ces deux monarques se ftissent entepdus, la terre eust tremblé «ous « eux, elr. M MoNTLUc.

**The text on this page is estimated to be only 27.77% accurate**

FAANÇOifi I ET CHABLSS-QUINT. 169 tilhommé. Il se présentait donc coninne un héros du moyen âge, et Charles, comme un roi moderne. François aimait l'étalage et l'éclat^ jusqu'à s'en laisser préoccuper eiçclusivenpuent; Charles voulait la réalité, et ne cherchait que la réussite. François affectait im point d'honneur scrupuleux ; Charles, la simple loyauté de sa Camille, sans que ni Tun ni l'autre se fissent scrupule d'y manquer à l'occasion. François se reposa souvent, Charles jamais. L'un rapprochait par ses voyages continuels ses Ëtats dissénEÛnés, savait s'attacher ses généraux sans se laisser maikiser par eux , et n'accordait sur lui aucun empire aux fa»mes , si bien qu^on ne c(»inut jamais là mère de ses bâtards; l'autre, au contraire^ prodiguait l'argent en magnificences et caprices amoureux , donnait, les c(»nmandements aux moins dignea? sous l'influence de ses courtisans, d'intrigues de ienames ou de rancunes de cour : il mécontenta ainsi le connétable de Bourbon , l'amiral Doria et le prince d'Orange , qui passèrent sous les drapeaux de son cauteleux ennemi. Les guerres les plus heureuses de Charles furent faites par ses généraux ; mais ce fut sa politique qui les dirigea toujoui^s, et, dans l'art de mener une intrigue, de promettre, d'éluder, de corrompre, il surpassait de beaucoup le roi soldat. Réfléchi dès son jeune âge, il s'entoura d'hommes de cabinet, sans toutefois se confiera personne. D'une politique inexorable, d'une froide circonspection, il aurait voulu tout absorber, et faire de son intérêt personnel le centre de tout -, il prit pour devise : Nondum. Les faciles conquêtes de l'Amérique, durent l'exalter et lui faire embrasser l'univers dans son ambition. Des victoires plus heureuses que méritées favorisèrent cette pensée gigantesque : elles éblouirent ses contemporains , et jetèrent ses sujets dans cet étourdissement où l'obéissance aveugle du soldat passe pour de l'héroïsme, où l'on tient pour licites tous moyens quelconques , pourvu qu'ils rapportent profit et gloire. Charles était le plus grand potentat de l'Europe , surtout à cause de la conformation de ses États qui le mettait en contact avec tous les pays, auxquels il se rattachait par quelque point. L'idée d'une monarchie universelle put donc bien germer dans sa tête, non comme domination immédiate , mais comme suprématie. En efTet , si la maison d'Autriche ne s'était pas partagée en deux lignées, la liberté de l'Europe périssait. Mais l'extension même était nuisible à Charles, qui dominait sur des contrées d'une nature si variée, éloignées les unes des autres,

 et dont aucune n'était dans une sujétion absolue. L'Espagne sut toujours résister à ses empiétements ^ et les autres lui mesurèrent l'argent avec la plus grande parcimonie. François I"" avait un royaume plus arrondi^ avec des seigneurs plus dociles^ un pouvoir plus concentré y plus de liberté pour mettre des impôts; une infanterie nationale, égale en va* leur à celle des Espagnols , avait remplacé les troupes mercenaires; Louis XI avait humilié les grands, Louis XII et le cardinal d'Amboise avaient combiné les meilleurs modes d'administration pour faire de l'argent en grevant les sujets le moins possible; mais François V^ ne sut pas les suivre dans cette voie. Eipagne. La basc de la puissance de Charles-Quint était l'Espagne. Elle s'était régénérée dans la longue lutte dont elle sortit nation toute catholique ^ plutôt fidèle à ses rois que leur sujette; mais sa nationalité fut en péril quand elle échut à Charles, prince autrichien et empereur. On pouvait craindre qu'il n'abandonnftt le royaume à quelque vice-roi, et que, fort de ses États d'Allemagne , il n'étouffât les franchises , dont les Espagnols étaient d'autant plus jaloux qu'ils les avaient achetées fort cher. Le régent du royaume était le cardinal Ximénès, l'un des plus grands hommes de ce pays, qui avait su contenir par sa fermeté une noblesse turbulente. Peu accoutumé à des ménagements dans ce qu'il croyait être le bien, Ximénès voulait que Charles lui accordât l'autorité absolue de disposer des finances, des magistratures, des gouvernements, des places dans le conseil d'État ou dans l'ordre judiciaire, et des choses de la guerre. Mais Charles, entouré d'étrangers avides de l'argent espagnol, lui en demandait sans cesse. Pour satisfaire à ces exigences , Ximénès fut obligé de mécontenter les Espagnols ; H écrivit donc à Charles de venir au plus tôt, afin d'apaiser les esprits, le prévenant que le meilleur moyen d'y parvenir serait de s'engager à ne pas donner d'emplois à des étrangers. Charles s'en irrita, et, à peine fut-il arrivé avec ses Flamands, que, sans montrer ni politique, ni gratitude envers le ministre qui lui avait conservé l'Espagne, il l'autorisa à se retirer dans son diocèse. Ximénès en mourut de chagrin peu d'heures après, et, regardé comme un saint, il passa pour faire des miracles. Charles le remplaça par Adrien d'Utrecht , son précepteur, inhabile aux affaires, et étranger. C'était une première violation des privilèges de la nation ; il prit le titre de roi de Castille et d'Aragon, quoique sa mère vécut encore: nouvelle violation. H

 eut donc de la peine à se faire reconnaître par les cortès de Castille, d'Aragon et de Catalogne; aussi, malgré toutes ses tergiversations^ ne put-il obtenir le serment de fidélité que sous la promesse d'observer loyalement la constitution. On lui donna lecture de Tacte suivant : « Votre altesse^ comme roi de Castille , de Léon et de Gre« nade, avec la très-haute et très-puissante reine Jeanne, notre « souveraine et votre mère^ jure devant Dieu et sur les saints t Évangiles, où elle pose la main droite , et promet, sur sa foi a et sur sa parole royale, aux villes, boui^ et villages repréa sentes par les députés présents à ces cortès, et aux provinces, « cités et communes qui représentent ces royaumes, comme si « elles étaient nommées ici chacune distinctement, qu'elle « gardera et conservera le patrimoine royal de la couronne, « et n'aliénera en aucune manière les villes, bourgs et com« munes, ni leur territoire etjeur juridiction, ni les droits a et les revenus des villes, ni autres choses de leur dépendance, a ni rien de ce qui appartient à la couronne et au domaine « royal qu'elle possède aujourd'hui, ou qui pourra lui échoir à «c l'avenir. Que si votre altesse les aliène, cette aliénation «t sera nulle et comme non avenue , et la personne , à qui elle a sera faite, à titre gratuit ou onéreux , n'acquerra aucun droit « à la propriété. Voti*e altesse jure, en outre, et promet decon

**The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate**

162 QCfNEIBIIB SPOQUB. ses privilèges; Charles, joyeux de voir humiliés ceux qui osâicâii lai mesurer ses dépenses , noiir^ulement refusa de leur venir en aide^ mais encore autorisa le peuple à rester en armes. Les bourgeois^ enhardis^ formèrent Yherman4(vi y association qui Padijia. avait pour but rabaissement des grands. Jean de Padilla, jeune seigneur qui jouissait d'un haut crédit^ et qui méditait le projet d'abattre un régent incapable ^ comme aussi d^affermir les li^ bertés publiques en élevant les communes^ se constitua le centre de cette association. Le peuple l'écoute avec faveur; la sainte junte, réunie à Avila j somme Adrien d'abdiquer ses pouvoirs^ et gouverne au nom de la reine Jeanne qui était tombée entre ses mains. Sur le refus que fit Charles de recevoir les députés de la junte, on prit les armes. Antoine d'Acunha, évéque septuagénaire de Zamora, combattit à la tête de ses prêtres (1) ; Maria Pachéoo , femme de Padilla^ remplie d'amour pour son mari et la liberté, condui^t les femmes en procession à l'église de Tolède, où elles demandèrent pardon aux saints de dépouiller leurs autels pour la défense de la patrie. Vhermandad se soutint deux ans contre l'effort discipliné des nobles; mais enfin ils réussirent à s'emparer de Padilla. Au milieu des douleurs d'une blessure mortelle, et en présence du supplice, il écrivait à sa femme : et Madame, si votre affliction ne me touchait plus a que ma mort, je me tiendrais pour bien heureux; car puis« qu'elle est inévitable, c'est pour moi une grâce signalée de « Dieu de l'obtenir telle que, si elle cause beaucoup de regrets, (X elle ne restera par toutefcns sans avantage. Je désirerais avoir et plus de temps pour vous écrire quelques conseils; mais on a ne m'accorde pas et je ne solUciterai pas non plus de délai « pour recevoir la couronne que j'attends. Vous, madame, « pleurez votre malheur, mais non ma nnort, qui, étant si juste, « ne doit être déplorée par personne. Mon àme, puisqu'il ne a me reste pas autre chose, je la laisse en vos mains ; faites a, d'elle comme de la chose qui vous aima le plus. Je ne veux a pas m'étendre davantage, attendu que le bourreau m'attend, « et qu'il soupçonnerait que j'allonge le feuillet pour allonger ( 1 ) Que V AR4 raconte, dans les Lettres dorées^ avoir v n j)Iiisieur8 fois t'évoque d'Actinha « avec la pertuisane sur l'épaule , jamais avec le bréviaire à la main ou Pélole au cou. » 11 ajoute : n J'ai vu «ternes propres yeux uu prêtre qui, avec son escopette, jeta à terre on/je des nôtres ; et te

l)eau était que, fout eu les mettant eo joue , il les béinssait avec Parqueinise, pnis les expiiédialt avec la l)alle. »

**The text on this page is estimated to be only 28.54% accurate**

FRANÇOIS I RT CHARL«8-QU1NT. l63 a naa vie. Mon fidèle Sossa^ comme témoin oculaire et confi« dent de mes volontés secrètes^ vous dira le reste; je ferme a ici cette dépêche pour attendre le couteau de votre douleur « et de mon repos. » n adressa ses adieux en ces termes à la ville de Tolède : « A toi 9 couronne de TEspagne et lumière du monde entier^ c libre depuis les anciens Goths; àtoiqui,àforcedesangétranger c et du tien, as conquis la liberté pour toi et les villes voisines, « moi, ton fils légitime, je te fais savoir que par le sang de mon a corps se rafraîchissent tes victoires passées. Si je n'ai pas eu « le bonheur de placer mes actions au rang de tes mémora« blés exploits , c'est la faute de mon mauvais sort et non de « ma bonne volonté, que je te prie d^agréer comme une mère, « puisque Dieu ne m'a pas accordé autre chose à perdre pour « toi que ce que j'ai risqué. Ton souvenir m'est plus cher que a la vie. Considère donc que telles sont les vicissitudes de la « fortune, qui jamais n'est stable. Je vois avec allégresse que « moi, le moindre d'entre tes fils , je vais mourir pour toi , et a que tu en as créé dans ton sein beaucoup d'autres qui pour« ront tirer vengeance de mon supplice. Plusieurs bouches te a raconteront ma mort, que je ne connais pas encore, bien que cr prochaine, et ma fin te rendra témoignage de mon intention, a Je te recommanda mon âme y comme à la protectrice de la a chrétienté. Je ne te dis rien du corps, car il ne m'appartient a déjà plus. » La veuve de Padilla releva sa bannière , et défendit intrépi dément Tolède; puis, chassée par les habitants fatigués d'un long siège, elle se soutint encore dans la citadelle, d'où elle réussit enfin à s'échapper, pour se néfugier en Portugal. Charles-Quint, après avoir ordonné une vingtaine de supplices, proclama le pardon, et mit à profit cette insurrection avortée, pour réduire les cortès à une simpèe formalité. Le roi de France, dans sa rivalité avec Charie&Quint, conçut un h^ireux espoir de ce commencement. Ces deux rois se touchaient sur trois points; bien que les seigneurs de Chièvres et de Boissy, leurs précepteurs, eussent conclu à Noyon un traité de paix qui laissait Naples à FEspagne, et passait sous silence les autres droits, moyennant le mariage de Charles avec Une fille de François I*^' encore en bas âge, il existait entre eux trop d'éléments de désunion. Outre le dépit de s'être vu préférer le prince autrichien pour la couronne impériale^ François se trouvait soumis, pour 11.

 le duché de Milan , à la suzeraineté de Tempereur^ qui bientôt le réclama comme un fief vacant; il élevait les mêmes prétentions sur la Boui^ogne. Lindenmité promise n'avait jamais été donnée au roi de Navarre. Les conventions pontificales s'opposaient à ce que la couronne impériale pût jamais être réunie à celle de Naples sur la même tête ; en conséquence, François I" élevait des prétentions à cet empire. Rapproché de Léon X par Tintérêt commun, il donna en mariage la princesse Madeleine de la Tour-d'Auvergne au fils de Laurent de Médicis, qui venait d'être investi du duché d'Urbm ; mais comme il différait à restituer Parme et Plaisance au saintsiége, Léon X se remit à proclamer l'expulsion des barbares. Placé comme il l'était au milieu d'États épuisés par les guerres passées; agrandi par les conquêtes d'Alexandre VI , de Jules II et les siennes propres; arbûre de la république florentine et riche des contributions de toute la chrétienté, Léon X aurait pu tenir la balance entre les deux rivaux et assurer l'indépendance de l'Italie; mais, sans élévation dans son ambition, il la cornifflM. promit en fomentant la guerre, et s'allia contre son propre intérêt avec Charles-Quint; il consentit à la réunion de Naples à l'Empire, et se proposa de rétablir François Sforza dans Milan. Première Frauçois P"" profita de l'insurrection de Vhermandad en Esguertre. p^gne pour cuvahir la Navarre , afin d'y rétablir le roi Henri; il s'en rendit maître en quinze jours, mais il la reperdit en aussi peu de temps. D'un autre côté, Robert de la Mark , seigneur de Bouillon, s'étant détaché de Charles, qui avait refusé de lui rendre justice, s'allia avec la France et dévasta le Luxembourg. Les Impériaux marchèrent sur la France, qui soudain se leva toute en armes. Bayard défendit l'entrée de la Champagne avec très-peu de monde contre trente-cinq mille hommes : // n'est pas de places faibles où sont des gens de casur pour les défendre, disait-il; et non content de sauver sa patrie des étrangers, il prit quatre places dans les Pays-Bas. En même temps , du côté des Pyrénées, l'amiral Bonnivet s'emparait de Fontarabie. Les Italiens avaient de l'antipathie pour Charles-Quint, et comme empereur, c'est-à-dire héritier d'anciennes prétentions, et comme Allemand, c'est-à-dire originaire d'un pays d'où l'hé

 résie v^ait saper le trône pontifical , et comme Flamand^ c'està-dire d^une nation rivale de la leur dans le commerce^ et enfin, comme Espagnol et msdtre de ce nouveau monde qui leur avait ravi le sceptre des mers. Par suite, ils voyaient de bon œil François l^^ ; ce prince opposa à Prosper Colonne, général du pape et de l'empereur ^ Odet. de Lautrec^ frère de la dame de Chateaubriand , sa .maltresse y guerrier vaillant , étranger à Tavarice et à la luxure, mais très-orgueilleux, et n'écoutant aucun conseil. Le Milanais, traité en pays de conquête, qu'on pressurait, et dont on bannissait les riches en foule pour usurper leurs biens, était dans les plus mauvaises dispositions. Jérôme Morone, ardent patriote, infatigable, délié, menteur, excellent, en un mot, pour ourdir des conjurations, inspirait les plus belles espérances à François Sforza, fomentait les désordres intérieurs et les jalousies des États voisins, et fit si bien que , de toute part, on s'insurgea contre les Français. Les Suisses ayant refusé de combattre parce que des bandes de leur pays étaient au service de l'armée ennemie, Lautrec fut obligé de se retirer sur le territoire vénitien; Colonne entra dans Milan, où les libérateurs se livrèrent, pendant dix jours, au pillage et aux violences les plus brutales. C'était là la récompense la plus ambitionnée par les combattants, et souvent leur unique solde. Afin de pouvoir rétablir les affaires, François F^ créa dans son royaume vingt nouvelles charges à vendre; il envoya à la monnaie la grille d'ai^ent dont Louis XI avait fait don à SaintMartin , et se fit prêter par la ville de Paris douze cent mille livres, au taux de douze pour cent'; il put ainsi réunir quatre cent mille écus, qu'il expédia en Italie. Mais Louise de Savoie, sa mère, qui, par jalousie contre la dame de Chateaubriand, ne voulait pas que Lautrec fût secouru, trouva moyen de les faire passer dans ses cof&es, et Lautrec resta sans aident. Lorsque les Suisses mutinés réclamèrent à grands cris leur solde, congé ou combat, il se vit contraint de livrer bataille, ts». fut vaincu à la Bicoque par Prosper Colonne, et perdit la Lombardie. Alors François Sforza reprit possession du duché , mais ré* duit aux abois par des armées déprédatrices ,' et par l'audace de quiconque se sentait assez fort pour désobéir. Venise fit la paix avec l'Autriche ; Gênes aussi fut prise et horriblement saccagée ; mais la mort de Léon X étant survenue inopinénïent, le cardinal de Médicis , légat, et le cardinal Schinner n avril.

**The text on this page is estimated to be only 26.35% accurate**

166 QUIMZIBMB EPOQUB. de Sion, qui faisaieot porter leur croix d'argent devant les tourbes de Suisses blasphémateurs et larrons^ se détachèrent de Gharles-Quint^ dont l'intention était, non pas de. donner de Targ^dt à ces pillards, mais de les consumera réprimer la BeW gique, la Castille et le royaume de Valence. La fortune des Im^ périaux se trouva donc interrompue. Léon X fut remplacé par cet Adrien, ancien précepteur de CharlesHQuint et gouverneur de l'Espagne^ homme tout à fait étranger aux intérêts italiens, ignorant les manœuvres de la poUtique et ami de la paix^ qu'il voulait rétablir dans la chrétienté. A cet effet, le nouveau pon-» tife crut devoir absoudre et rétablir les ducs d'Urbîn et de Permis», rare , et se mettre à la tète d'une ligue dans laquelle entrèrent r!m»«* Tempereur, le roi d'Angleterre, Tarchiduc Ferdinand d'Autriche, Florence, Lucques, Gènes et Sienne. De plus, il trouva un aide dans le connétable de Bourbon, grand seigneur, irrité contre le roi de France, qui l'avait dépouillé de ses domaines. Avide de vengeance et gagné par de brillantes promesses^ le connétable forma le projet de livrer aux étrangers sa patrie , que Gharies-Quint et Henri VIIl s'étaient déjà partagée par le traité de Bruges. François V^ ne put d

**The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate**

 dinaux pour se procurer de Tairait, et n'aundt pas voulu faire rire le^uthériens. L'expulsion des Français n'avait pas soulagé l'Italie , car ^®*^" les Impériaux y vivaient à discrétion^ pillant^ rançonnant les villes et les villages selon le besoin , même les États indépen-* dants; mais Morone continuait^le fomenter dans Milan la haine contre eux^ et André Barbato, moine augustin^ excitait le peuple à laver la patrie de la souillure des barbares, en rappelant que, si les gentils le faisaient dans le seul espoir de la gldre , les chréti^s devaient songer en outre à la vie immortelle (1). Désunis comme ils l'étaient, les Milanais auraient succombé, si l'amiral Bonnivet, qui affectait de ne pas imiter la fougue or* dinaire des siens, n'avait laissé échapper les occasions de vainere« 0 dcmna ainsi aux ennemis le temps de s'entendre. Malgré la perte qu'ils firent de Prosper Cblonne, le général le plus prudent de ce temps, qui avait ensei^é à vaincre sans combat et par le choix seul des positions , ils purent continuer la guerre, commandés par Charies de Lannoy qui le remplaça , et que secondèrent le connétable de Bourbon et François d'Avalos , marquis de Pescaire. Dans leurs rangs , combattait Jean de Mé* dicis y de la branche bourgeoise , qui était passé du service du pontife à celui de la France , et ensuite dans les rangs impériaux. Il commandait les bandes noires , ainsi i^pelées parce qu'elles portaient le deuil de Léon X ; il ramena l'emploi des troupes légères qui était tombé en désuétude. Il entendait « que ses soldats montassent des chevaux turcs et des genêts c d'Espagne; qu'ils fussent armés de salades à la bourguiu gnonne^ si bien que, par son exemjrie, et à cause de la com« modité qu'on y a trouvée, on a presque renoncé aux hommes « d'armes en Italie, les achats de Médicis produisant souvent « lesmémes résultats avec moins de dépense et plus de rapidité. « Ce fot encore lui qui remit en usage la milice appelée lances « détachées, se composant d'hommes d'élite et bien payés , « qui suivait toujours, soit à pied, soii à cheval , la personne « de leur capitaine, sans être asujettis à aucun autre. Dans le « nombre surgissent ensuite des hommes de grande réputaticxi a et autorité, selon leur valeur et la bienveillance du sei« gneur (2). » (1) GmCCIABDlMl, XIV. (2) R068I, Vie de Jean des Bander jiÉéres.

168 QUINZIÈME BPOQUE. Bonnivet, abandonné des Suisses^ fut entièreinait défait; blessé au passage de la Sésia , il confia le ccxnaiandement de l'armée à Bayard, qui^ oubliant ses torts^ surveilla la retraite. A Romagnano, le chevalier sans peur reçut une blessure mortelle , et se fit placer contre un arbre , le visage tourné vers Fennemi. Le connétable de Bourbon^ Tayant trouvé dans cette position , lui exprimait le regret qu'il éprouvait de son sort : Ce n* est pas moi quHl fa/ut plaindre , lui rendit le preux chevalier^ car je meurs en homme de bien; mais vous^ qui cùm-' battes contre votre roi et votre patrie. H rendit le dernier soupir, et les Français sortirent encore une fois de l'Italie. Cependant les vainqueurs n'étaient pas dans une position brillante. C'était à peine s'ils pouvaient trouver dans le pays le plus fertile ^ réduit par eux à l'état le plus misérable, les choses nécessaires à leur existence ; ils étaient obligés^ pour nourrir les troupes^ de les conduire hors de la Lombardie , surtout ea Romagne^ et de charger de contributions sujets et amis; l'Italie put voir alors qu'au milieu de toutes ses souffrances^ eUe n'avait gagné qu'un changement de maître. Sur ces entrefaites était mort Adrien^ saint homme et prince incapable. Il eut pour successeur Clément VII qui^ sous le nom de cardinal Jules de Médicis, s'était fait aimer, surtout à Florence, a II n'était ni oi^eilleux, ni simoniaque^ ni avare^ « ni libertin^ mais sobre dans sa nourriture, économe dans « son vêtement, religieux^ dévot (i). o Adroit dans les affaires les plus difficiles , beau parleur, il était versé dans les sciences et favorisait les arts; il fut cependant pour l'Italie le pontife le plus funeste. n commença par ramener à l'obéissance les princes vassaux de l'Église^ qui s'insurgaient à chaque vacance du saint-siége; puis il songea à procurer une position élevée à ses par^its. H avait toujours favorisé l'Espagne^ et il se vantait (2) d'avoir empêché François P' de pousser jusqu'à Naples à l'époque de sa première invasion eu Italie; d'avoir décidé Léon X à ne pas combattre l'élection de Charles-Quint^ et à abolir l'ancienne défense de réunir la couronne impériale à celle de Naples; d'avoir favorisé l'alliance de l'empereur avec le psqpe^ pour prendre Milan; « d'avoir fait élire Adrien VI, et de n'avoir « point épargné , pour arriver à ces fins , les trésors de ses (1) Vettoiu. W Dans une lettre citée par Raiub.

FRANÇOIS l^^ ET CHARL£8*QUINT. 169 « amis^ ceux de sa patrie, ni les siens. » Alors, pourtant effrayé de voir les Espagnols établis en Lombardie^ il changea de politique. Cependant, afin de se rendre nécessaires , les combattants avaient besdn de la guerre. Le connétable de Bouii)on insistait pour envahir la France et marcher sur Lyon : Trois volées de canon, disait-il, omén^ron^ à nos pieds ces bourgeois peureux, les clefs en main et la corde au cou, CSharles^uint réunit donc des troupes et des vaisseaux; Henri VIII procura de Paient (1)^ et le marqids de Pescaire passa le Var avec le connétable de Bourbon. Mais ils s'aperçurent bientôt de Thorreur qu'inspi- im«. rent les traîtres^ et combla la France est forte et unanime contre les envahisseurs. Fatigués de la résistance quils éprouvèrent devant Marseille, il se retirèrent après quarante jours de siège, comme s'il eussent pris la fuite; Frtuiçois P', qui s'avançait pour chfttier la rodomontade espagnole du déserteur, passa le moqt Cénis avec quarante mille honmies , et marcha sur Milan par Verceil. Les s(ddats y avaient apporté la peste, leur compagne inséparable , et la peur du fléau avait amené la retraite de Sforza et de Morone, son chancelier. Pescaire, voyant qu'Si ne pouvait s'y maintenir, l'abandonna, et les Français rentrèrent dans la ville, dont le gouvernement fut confié à la Trémoille. Les Impériaux étaient découragés; beaucoup de soldats dé- Mocioive. sériaient depuis qu'ils n'avaient plus l'espcûr de vaincre et de piller; les officiers ne s'accordaient pas sur les résolutions à prendre; François I^ aurait pu s'assurer la victoire , si l'amiral Bonnivet ne l'eût sans cesse détourné des entreprises les plus avantageuses comme ne convenant pas à un roi , et s'il eût connu le système moderne de laisser en arrière les forteresses. Le (i) On lit dans les curieux Mémoires de VUlustre maison de Russel, publiés récemment, que lord Russel, chargé de remettre au connétable de Bourbon les subsides de Henri VIU, fut obligé de faire porter l'argent, de Gènes à Chambéry, à dos de mulets, dans des ballots et des sacs, sous forme de vieux linge et de légumes à vendre. l\ écrlTit de Cbambéry , à Henri YUI, que le duc de Savoie, en noble et généreux princet avait daigné permettre de transporter l'argent à Turin sur ses propres mulets, dans le coffre de la maison royale, où sont d^ordinaire les ornements de sa chapelle ; sur chaque com~ pariiment de ce coffre est inscrit son contenu , afin que personne ne pense qu'il y'nit autre chose. Au moyeu de cet arUOte', le subside qui devait servir à (aire la guerre à la France, put foire le voyage sans être enlevé. Cest chose plus facile aujourd'hui.

**The text on this page is estimated to be only 24.49% accurate**

170 QUINZlàMB BPOQUI. temps qu'il perdit pour s'en Vendre maître, Antoine de Leyva, qui avait assisté à trente-trois batailles et à quarante sièges , l'employa à fortifier Pavie. Pendant que François ¥^ s'arrêtait devant cette place ^ JeanJacques de Médici , aventurier milanais , qui s'était fait au miUeu de ces bouleversements une domination sur le lac de Câme^ put ^ en assiégeant Ghiavenna y empêcher les Grisons de venir, à son secours; en môme temps , les Impériaux, se réunissant de toutes parts ^ entourèrent l'armée française. A une époque où ^ déjà , tout se réduisait en tactique , le roi s'entêtait aux prouesses de l'ancienne chevalerie^ et se faisait un point d'hcmneur de ne Baiaiiiedej jamais reculcr. Il accepta donc la bataille^ et huit mille des S8 octobre, siens y périrent avec une vingtaine des meilleurs capitaines, parmi lesquels Bonnivet et la Trémoille; le roi lui-m^e^ e&touré d'ennemis qui ^ ne le connaissant pas^ voulaient le tuer, im. se défendit avec courage^ et ne voulut rendre son épée qu'à Lannoy, vice-roi de Naples. Ce général la reçut à genoux et lui en remit une autre; les ennemis les plus rapprochés de sa per* sonne le dépouillèr^t de tout ce qu'il avait sur lui et même de ses vêtements (1). Quoique le roi écrivît à la duchesse d'Angoulême , Tout e$i perdu , fars t honneur (2), Charles-Quint sentait fort bien qu'il n'y avait rien de perdu^ et que la France restait entière , même sans son roi. En conséquence , il montra de la modéri^on dans la joie que lui causa cette capture glorieuse , et ne suivit point le conseil que lui donnait le duc d'Albe, d'envahir la France consternée. Toute l'Europe s'intéressa au roi soldat ; Érasme en écrivit à Charles-Quint; les nobles espagnols demandèrent qu'il fût laissé libre sur parole^ en offrant de lui servir de caution. François V^ s'était confié à la générosité de son ennemi; mais Charles-Quint le fit renfermer dans le château de Pizzighettone , (i) De tout par lors dépoillé je fuz » Rien n'y ser?it , deffense ne refiiz ; Et la manche de moy tant estimée Par pouvre main fut toute despécée. (Épiire écrite par lui dans sa prison.) i'i) Quoiqu'on puisse regretter de voir déparer ce mot si répété, ilfMil bisn lui restituer son iatégrité historique : Touê est perdu, hormis i'honneur n L4 TiE, QUI isT SAUVE. ( Voff, Bat ces faits rAïifoire de fo CMpHMé de François !•', par Reyj Paris 1837.)

FRANÇOIS I®' Bl! CHABLBfl-QUINT. 171 et lui demanda pour rançon la cession de la Bourgogne , de Milan , d'Asti , de Gênes et de Naples; de plus^ pour le connétable de Bourbon , outre la restitution de ses biens confisqués , le Dauphiné et la Provence , pour lui en former un royaume indépendant. Plutôt mourir en prison y s^écria François P', que d^entamer le patrimoine de mes fils! et il se laissa transporter en Espagne , persuadé qu'il lui suffirait d'un entretien avec son frère Charles pour (ri)tenir sa liberté. Mais Charles^ prenant ombrage des honneurs que lui prodiguait la noblesse , dtfendit l'entrée de PAlcazar^ où il le retenait prisonnier. Il refusa naème de le voir^ jusqu'au moment où^ sur la nouvelle qu'il était malade de chagrin , et dans la crainte de perdre un gage dont il voulait tirer profit , il lui rendit visite et le consola par des courtoisies , mais sans lui faire aucune concession. Marguerite d'Angouléme s'était rendue à Madrid pour adoucir les peines de François V'; Charles chercha par des manières caressantes à la retenir Jusqu'à l'expiration du sauf-conduit > afin de pouvoir la faire aussi prisonnière. Cet événement inattendu venait couper court aux subterfuges de la politique ; il jeta l'effroi dans l'Italie , qui resta à la merci d'une armée victorieuse, insubordonnée, et habituée au pillage. Clément VII, qui s'était uni à François P% ne pouvait s'attendre qu'à une tempête , et il s'était mal préparé à l'affronter par des économies inopportunes et une dé[4orable irrésolution. Il aurait pu, en «'unissant aux Vénitiens comme ils le lui proposaient , et au duc de Ferrare, soutenir l'honneur italien contre une armée sans solde et sans discipline ; mais il préféra s'arranger avec Charles-Quint dès que ce prince eut assuré Florence aux Médicis. Il lui fournit de l'argent , dont les Impériaux se servirent pour tyrannisa les Italiens divisés et le pontife Uii-même qui , n'ayant pas voulu se mettre à la tête de ses compatriotes, se trouva à la discrétion des étrangers. Clément reconnut sa faute, et joignit ses plaintes à celles de l'Italie entière, tremblante à l'idée de rester sous un joug dont elle venait de faire une si rude expérience. Sforza, au nom de qui l'État de Milan avait été recouvré , se voyait en proie à la soldatesque , et sentait que Charles-Quint visait à le déposséder , pour réunir le duché à ses possessions héréditaires. Jér6me Morone , son chancelier, que cette ambition faisait frémir, conçut l'idée d'une ligue ita- mg. lique pour assurer l'indépendance du pays. Henri VIII la favorisa offiSK?. par jalousie contre Charles, et la régence de France promit des

 im. subsides, dans Tespotr d'obtenir , par cette diversion, de tneil» leures conditions du vainqueur. Le mai*quis Alphonse de Pescaire avait un grand crédit dans Tarmée espagnole. Né Italien, mais d'origine espagnole, il ne parlait que cette langue : a orgueilleux outre mesure , il était c( envieux, ingrat, avare, haineux et cruel, sans religion , sans a humanité, et né absolument pour la ruine de TltaUe (l) » Il était mécontent de ce que Lannoy avait envoyé en Espagne le royal prisonnier, que l'armée voulait retenir comme gage de sa solde arriérée. Morone se flatta donc de l'attirer dans le parti italien, non par sentiment national, mais en le flattant de Tespoir d'une couronne. Étranger à la culture italienne, mais élevé, par la lecture des romans espagnols, dans des idées exagérées de loyauté, Pescaire ne crut pas s'avilir en descendant au rôle infâme d'espion. Il consentit à s'aboucher avec Morone dans le château de Novare , oii il se 6t livrer le secret des menées déjà commencées , des complices et des moyens de réussite; mais il avait eu la précaution de faire cacher derrière une tapisserie Antoine de Ley va. n arrêta donc lui-même le chancelier , et lui fit subir un interrpgatobe. On occupa le Milanais, et ses habitants furent obligés de jurer fidélité au roi d'Espagne. Quand les Italiens virent Charles-Quint ep possession du Milanais, ils reconnurent que c'en était fait de leur indépendance. Venise > prenant alors le rôle déserté par Florence , celui de protectrice de la liberté italienne, réunit des troupes , et adressa à Clément YII les instances les plus vives pour qu'il eût à se dédarer sérieusement. Le ponlîfe écrivit, en effet, à l'empereur des lettres qui montrent combien il avait le sentiment de ses devoirs, et de ceux du monarque auquel il s'adressait ; mais ensuite, lorsqu'il était question d'agir , il retombait dans ses hésitations, et recourait à des moyens de ruse. Prince fatal qui , dans l'e^ir d'user la France par l'empereur et l'empereur par la France ,'en se jetant tour à tour de l'un ou de l'autre côté , selon les jalousies du moment, sans se faire aimer ni craindre , éteignit la liberté de son pays natal , et attira sur l'Italie des calamités dont il eut à se ressentir en partie lui-même. 1SS6. En France, où Louise de Savoie avait pris la régence, tous les ordres de l'État donnaient des preuves chaleureuses de dé* vouement , et offraient de l'aident pour conserver l'intégrité ^ (l)yETTOlU.

 les frontières. Si François P'^ avait eu le courage d'abdiquer , *»^ de manière à ne laisser qu'un homme prisonnier^ la France n'aurait eu rien à redouter. Loin de là , il fit acte de roi , et traita de sa délivrance avec un ennemi qui ne s'aperçut pas qu'il devut ou le garder éternellement prisonnier , afin que les discordes intérieures consumassent le royaume , ou le renvoyer généreusement à une nation qui se laisse d'ordinaire conduire par le sentiment. Mais Charles, obéissant à de petits intérêts, et voulant faire de son rival ce que Cortez fit de Montézuma , ne suivit pas les conseils de son confesseur, qui l'invitait à pardonner ; il écoutait, au contrttre, son chancelier Mercurino Gattinara, qui le poussait à se montrer sévère, et il usa de mauvais traitements en vers le roi. François V^ se persuada qu*il était permis de tromper celui qui lui faisait violence; il consentit donc aux conditions exigées par Charles, c'est-à-dire à l'abandon de la Bourgogne et d'aul^res provinces de France , sans compter la renonciation à ses droits sur la Flandre, l'Artois et le royaume de Naples. Éléonore de Portugal avait été promise en mariage par Charles-Quint au connétable de Bourbon ; mais pouvait-il désormais donner la main de sa sœur à un homme souillé d'une trahison ? Lorque le duc vint à Madrid , le marquis de Yillena, que ChariesQuint priait de lui donner un logement dans son psdais, lui répondit : Je ne puis désobéir à votre majesté; mais à peine en sera't-41 sorti que j'y mettrai\le feu, comme infecté par la présence d'un traître, François I"^ promit donc d'épouser Éléonore , et de remettre , pour indemnité , au duc de Bourbon ses fiefs confisqués avec le duché de Milan : ses fils devaient être livrés en otage pour la garantie du traité. Ces conditions parurent toutefois si exorbitantes, que Gattinçira refusa de les signer, comme d'une exécution impossible. Mais Charles était satisfait d'avoir[réussi à humilier son rival , et, après lui avoir fait subir les ennuis de la prison , il n'était pas fâché de pouvoir encore le taxer de déloyauté. François aspirait à la liberté, aux plaisirs, à l'exercice du pouvoir; aussi , sans même se donner le temps d'embrasser ses enfants qui prenaient sa place, il s'élança sur le sol français en s'écriant : Je suis encore roi! AusâtAt il réunit les grands à Cognac , et l'opinion unanime is fut qu'il étaiVdispensé d'exécuter un traité extorqué. Les états de Boui^ogne déclarèrent que le roi n'avait pas le droit de céder leur pays. À Paris, l'assemblée des notables prodama qu'il ne pouvait ni aliéner un pays ni se reconstituer prisonnier , et vota

;174 QUINZIÈME BPOQUI* des. subsides pour foire la guerre. Charles et François se renvoyèrent Faccttsation de félonie, et se préparèrent à combattre. L'honneur du roi était demeuré sauf à Pavie ; mais en était-il de même dans la circonstance actuelle ? A la suggestion de Capin de Gapo^ nonce de Clément VIl> et de Tambassadeur vénitien^ François I^ entra dans une sainte tt mai. ligue qui avait pour but de délivrer ses fils > d'assurer à Sforza le duché de Milan et Naples au pape , de chasser les Impériaux de ritalie^ et de conserver Tindépendance du pays (l). Après trente années de guerre, ou plutôt d'un supplice honteux infligé à une population désarmée par une soldatesque féroce et débauchée^ l'Italie avait^ certes, tous les motifs possibles pour faire de suprêmes efforts. La Sicile réclamait en vain ses privilèges à un roi maitre de la moitié du monde; Naples était dévastée audacieusement par les chefs de bandes et les magistrats qui y non contents de ravir les richesses, en tarissaient les sources ; la Toscane voyait expirer sa liberté ; la Romagne avait eu à pâtir tour à tour de petits tyrans turbulents et de pontifes ambitieux ; la Lombardie ne cessait pas d'être un champ de bataille ; puis, toutes ces contrées étaient foulées par des armées formées de recrues étrangères, achetées, isolément ou amenées par un capitaine pour le seul amour du butin : troupes toujours disposées à se tourner contre ceux qui les soldaient, et qui voulaient à tout prix la guerre , leur unique moyen d'existence , dussent-elles la faire pour leur propre compte. ' Au milieu de souverains qui se succédaient sans cesse , les factions s'étaient ravivées en Lombardie ; on avait vu quelques petits seigneurs s'élever sans autre droit que celui de l'épée , et sans autre but que celui de pouvoir agir au gré de leurs caprices. Dans le nombre se signala Jean-Jacques de Médici de Milan , r.'^Medeghtno. dit Ic Mcdcghino. Il commença sa carrière par .des vengeances viriles; pour échapper au châtiment, il embrassa le métier des armes, et,conune tant d'autres, il sut se maintenir au milieu d'un pays désorganisé. François Sforza VemploysL pour se défaire d'Astor Yjsconti , son ennemi particulier , et lui reconnut pour récompense le droit d'occuper le château de Musso situé (1) Le dataire Giberl écrivait à Tévêque de Yéruli : « Or, je oie bornerai à TOUS rappeler qu'il ne s*agit pas dans la guerre actuelle d'une susceptibilité de pAni d'tionneur, d'une vengeance ou de la conservation d'une ville, mais qv'eUedécidMudo salut ou de Tesclavage perpétuel de llkalie entière, yylett. cfe Pr.

 sur le lae de Gôme. S'étnnt fortifié dans cette position y il domina le lac» et s'entoura d'hommes d'armes et dingénieurs; dèsIor8> il put^ à son gré^ ou affamer le duché en empêchant d'y transporter des blés , ou assaillir la Valteline et Chiavenna pour seconder le duc. Il obligea ainsi les Grisons à r^peler les troupes qui servaient sous les ordres de François V^ , ce qui amena la défaite de Pavie. Lorsque les Espagnols furent devenus les maîtres^ il ne se soumit pas davantage à leur joug, car il savait être^ tour à tour^ lion et renard. Le lac et les montagnes qui Fènvironnaient étaient remplis de bandes d'hommes armés. qui, se faisant leur part au milieu du désordre général, volaient^ tuaient et bravaient les lois : aussi, malheur aux gens paisibles ! Le Medeghino écrasa les uns, s'attacha les autres,, et se maintint par k force ou la terreur. Il s'intitula comte de Lecco , et battit monnaie; peu s en fallut qu'il ne s'emparât aussi de Gôme. Ken pourvu d'or et de troupes, capable de tous les crimes, l'un des bonunes les plus rusés de ce siècle de ruse, exploitait, tirimt profit de tous les parti», il songeait à se faire un vaste domaine, et peut-être à s'emparer de tout le duché. Enfin , les Grisons et les forces ducales se réunirent contre lui ; mais il fit jouer des ressorts si habiles et négocia si adroitement, que le fier Charlesf>. Quint fut obligé de condescendre à lui faire de bonnes condi*tiens , et de l'apaiser avec de l'aident et le marquisat de Marignan* La gravité des maux communs en faisait désirer le remède, seeonde La jalousie excitée par Charles-Quint, et le désordre des finances de ce monarque, donnaient l'espoir que l'indépendance de l'Italie trouverait d'énergiques défenseurs. Par malheur , les Italiens avaient perdu l'habitude des armes, et ces hommes courageux, qui affrontaient le danger pour piller et dominer, ou qui vendaient leur valeur, n'étaient que la Ue de la nation; pleins d'énergie pour les petits exploits, ils manquaient du véritable courage qui naît d'un sentiment généreux. D'un autre côté^ les gouvernements n'avaient plus cette fermeté avec laquelle, autrefois, ils résistaient aux étrangers et aux nationaux. Venise vivait au jour le jour, et le pape hésitait. Chartes-Quint pronpiettait au pontife de rétablir un Italien dans Milan, et de restituer Parme et Plaisance au saint-siége; puis, vieille tactique dos rois, il agitait la question des hérésiarques et des conciles, pour effrayer le pape et l'amener à subir ses volontés. Déjà Luther avait grandi au point d'effrayer le monde cathoIgaerre.

176 QmilElilIB iPOQ0E. liqae. Maximili^ l'avait protégé , en disant : // pourra an jour être bon à quelque chose. Alors Charles-Quint ; « reconnaissant c que le pape avait grande crainte de cette doctrine de Luther^ « voulut s'en fure un frein pour le tenir (i). » Clément espéra que^ dans la ruine delTtaUe^ TËglise, du moins, triompherait avec l'agrandissement de Charles , qu'il regardait comme un catholique fervent. Nous avons, en effets une lettre de Clément, dans laquelle il propose à Charles de former une ligue avec les princes orthodoxes^ à l'effet d'extiiper par le fer et par le feu cette plante vénéneuse. C'est ainsi que, partagé entre deux intérêts. Clément YII ne sut être ni bon pape ni bon Italien (3). Cependant, dès que la guerre éclata^ il n'est pas besoin de dire avec quelle ardeur les Italiens se préparèrent à la lutte, sentant bien qu'elle devait décider de leurs destinées. Le duc d'Urbin, général des Vénitiens^ s'avança sur le Milanais^ tandis que Guido Rangone'et Guicciardini^ l'historien, marchèrent avec les troupes pontificales; mais les alUés ne savaient point agir de concert; le pape trouvait qu'on n'avait pas pour lui les égards qui lui étaient dus; le Med^hino , qui en recevait de Clément des sommes considérables pour lever des Suisses^ les dépensait dans son propre intérêt; le duc d'Urbin^ qui se donnait pour un imitateur des Co^lonne^ traînait la guerre en longueur; « enfin c les secours des Français, très-étendus en paroles^ devenaient a chaque Jour plus minces en réalité (3)^ » surtout depuis que François V^ avait entamé de nouvelles négociations avec l'empereur. Milan était tyrannisé par Antoine de Leyva et Alphonse d'Avalos, qui cherchaient, au moyen de supplices atroces et d'exactions brutales, à faire naître des soulèvements , pour justifier de nouvelles rigueurs; plusieurs Milanais se tuèrent pour (I)Vettori. (i) Un papaio eomposlo di rispettU JH considerazUmi e di diseorsi, Di gdû , di poif di ma, di si , dijmrsi , Di pur, drossai parole senza ef/eiH, etc. Bbrni. Pontificat font de craiates , d'égards , Et de considérants et de discours frivoles. De si, de mais, de puis, de peol-èlre, de cars, Pauvre d'effets, et plus riche en paroles. (3) GUICCIARDINI.

 pour êdiapper à ce joug de fer^ et beaucoup d'autres émigrèrent, lorsque Leyva leur en donna la permission pour faire de l'argent. Leyva punit de mort un gentilhomme qui ne lut avait pas ôté son chapeau. Le peuple , indigné^ se souleva, pénétra de forcé dans le vieux palais, où il tua cent cinquante fantassins de garde, s'empara du clocher, en précipita les sentinelles, ef combattit jusqu'au matin, avec une perte de quelques centaines de citoyens. Mais les lansquenets mirent le feu à différents en- ^ j»m^ droits de la vUle , et les Espagnols , accourus en plus grand nombre , envoyèrent les chrfs au supplice ou en exil ; ils tinrent les autres à leur discrétion , et Milan fut livrée à la cupidité des soldats. Peu contents d'avoir dévasté la campagne et saccagé les boutiques, ils chaînèrent de Uens tous leurs hôtes, afin de leur extorquer, à force de mauvais traitements, le peu qu'ils auraient pu cacher. Le château de cette ville fut contraint de capituler sous les yeux des confédérés, dont la lenteur ne se démentait pas , et François Sforza eut de la peine à s'échapper. Sienne, qui s'était déclarée pour la bannière impériale , ne put être forcée par les Florentins , ni Gênes par André Doria , amiral de la flotte pontificale. Jean de Médicis, le plus vaillant Italien de cette époque, mourut d'une blessure. Machiavel s'était flatté dé l'espérance de le voir se former, à la tête de ses bandes noires, im État indépendant, et chasser les étrangers de l'Italie. Voilà sur quels hommes les Italiens étaient réduits à compter pour leur affranchissaient. CependaAt , le connétable de Bourbon , sans le moindre ménagement pour un pays qui lui avait été promis , l'accablait d'«xacttons énormes ( i }, afin de payer ses troupes, auxquelles depuis longtemps l'empereur ne donnait plus de solde , et qui demandaient à grands cris le pillage d'une cité opulente. dément VU , effrayé, prêta l'oreille aux suggestions du rusé Hugues de McHicade, ambassadeur de Charles-Quint et digne élève du duc dé Valentinois, qui lui promit de faire sa paix avec l'empereur et avec les Colonnà , alors menaçants pour le saint-siége. A peine le pape, dupe de cette astuce diplomatique, eut-il stipulé avec Lannoy et congédié ses troupes, que le çar(t> n condamna Mèrone à mort; ptriê , toi ayant fait grftoe moyennant vingt mille docats , il le prit pour son secrétaire et rame de ses conseil?. 

**The text on this page is estimated to be only 15.11% accurate**

I7S QVMiyitai AroQin. s»Mbre ^^ Prow QfAmmit), d'uecofd avec llonotdki » ^19!! ' Rome y et mit à suc Transtevero et le Vatiem. dément voulut faire prendre les armes au peuple , mais le peuple refbee de servir un pape qui étfût la eauae de ses maux : < npnreenle9 ment les moines dap$ les chaire » maie ecftains ermitee eu d milieu des places {^liaient la On du mond^ ; il y eu avait f même beaucoup pcirmi œuvci ffoi, ae persuadapt fipi'il était a impps&ible de voir de$ tempe pires, diaaient que le pi^ (M« meut était rAutecbriist {i), » Il fut doue oUigé de m réfugier daps le château gaint-Ange, de capituler avec MMcade, de par^ dûQuer aux Colonna^et de n^>peler aes troupeade la Lombeldie, Cette retrait^ affaiblit la sainte ligue. D'un autre côté^ emume Charle&-Quint n'était pas en mesure de payer ses tiroupee , elles adressèrent l^urs réclamations à Georges Fruàdsberg. C'était ^^' un commandant du Tyrol qui , alléché par le riche butin que d'autres capitaines faisaient en Italie , recruta une bande d'ADo* mands , dont le nombre s'accrut en route, et vint recueillir sa part de pillage; il jurait par le gUmeudO sœ de Fhrm^elei portait à l'arçon de sa sellé des licous de soie et un auti» i'&tf po. r étrangler les cardinaux et le dernier des papes.* Ayant trouvé par aon crédit, et moy^mant des gagea, Far^ gent nécessaire à la solde de trente-cinq compagnies de lani« quenets, il s'entendit avec le connétable de Bourbon pour a^hsaillir Romç, où l'exemple d^ Cplonna promettait un pîUage productif et facile» Cette tourbe, de langues et de religloQS diverses, san^ xlisciplinç, ni approvisionnem^dta, m begagea, qui n'avait en vue.que le butin, et qui ne répondait à ses offi-** ciers que : Payez-moi, U^versa l'Italie comme un nuage de sauterelles. Le duc d'Urbin pouvaU l'arrêter ; mais il préféra, à la gloire d'être 1^ libérateur de Rome, la aatisfiscûèn de se venger des Médicis, qui l'avaient dépouillé nagiière de eon du-* ché. Clément YII se reposait sur le traité qu'il venut de cni^ clore avec I^annoy , v^nu pour défanctre le royaume de N^|des ^ et qui avait promis sa protection au aaint-pèreeontre le conné** table de Bourbon. Lorsque l'effroi gàiéral l'eut arraché à ses fluctuations habituelles, il vendit des ebapéauxde cardinal , ce qu'il avait refusé de faire jusqu'alors, pour se procurer de l'ar-^ gent et recruter des tn)ùpes, sollicita les druides volontsma (1) PaHlJoTeaécri(4'anemMiàre|iMoroM|ii6lavîeéaea

**The text on this page is estimated to be only 16.28% accurate**

FIÀHÇ0I9 f^ MT WilUf^UfNT. 179 4€S (âtoyaop , et implor» Mk alUé», qu41 avait làchèmimt abaii«^ fl ^ittvop tard. Le Gomiétatde vint camper dans les plainee ' "*'voitûnes de Rome ; la eapitale du oathoUcianie et des arts ftit awéfée par de3 bartuifes et des protestants. La jeunesse ro* maine se leva pour la défendre; mais^ novice et inhabile aux wtme$, desservie, en outre^ par 1m 6ibelina> joyeux du triomphe des Impériaux , elle fut bientôt mise en Aiite. Les lansquenets , ^t^ d'échelles » s'aidaient de leurs longues épées pour e^ çalider les murs; le eonnétabki de Bourbon^ à leur téte^ tomba frappé d'un coup niMtel' Déjà une attaque d'apopleiie avait contraint Frundsberg à se retirer. L'armée ^ sans ohefs ^^J^"*'" çt livrée , sans frein , à ses appétits de vengeance et de {filage , s'eaHPAfa en deux heures de la cité Léonifie^ à l'exception dti cbftteau Saint«'Ange, où Clément VII s'était véAigié; Romains ^ Suisses , tous les défenseurs de la ville furent égorgés , et le rsate abandonné à la brutalité d'une soldatesque furieuse. Les sacs terribles des temps d'Alaric n'offrent rien d'aussi hideu|^ ni d'anâsi effroyable que ce qui se passa alors en pleine eivili^tiony au nom du roi eatholique. Les couvents fiirent forcés , et les religieuses enlevées # pour être livrées aux bras de soldata efirénés ; au milieu d'orgies où les vases sacrés étaient profanés sur les autels, convertis en tables de banquets des Allemands \v$^è, affublés des chapeaux des cardinaux et d'ornements sa-cerdotaux f les livrèrent à la risée dsos des danses obscènes y et outragèrent les femmes sous les yeux de leurs maris enehatnés. Les tombeauiL même ne fiir«it pas respeetés, et un anneau d'or fut arraehé du doigt de Jules II. Les luthériens se faisuf nt une joie de fouler aux pieds les ehoses sacrées, et de détnnre Yi4^l^ie des taUeanx et des statues. Le cardinal d'Araceli , qu'ils enfermèrent dans un eeroueîl ^ et dont ils célébrèrent les ^^pts^ques avec dérinon , fut promené par eux dans les rues de Home; ils s'enivrèrent, dans son palais, du vin doAt ils refn«> plissaient les calices y puis ils l'envoyèrent , en eroupe d^un des leurs 9 ntiendier sa rançon de porte en porte. Os voulaient forcer UU prêtre h donner la oommunion à un ftne. Os jetèrent les bullêa papales en libère à leurs chevaux ; enfin ils se rassemblé* jpfut dans une ebapelle du Vatican, et là, cardinaux travestis d'un conclave grotesque , ils dégradèrent le pontife et proclamèrent Luther à sa place. A peine délivrés des AUemiuids, les Romains eurent k subir 12.

180 Qnmzrtifs ipoOuB. wet' les Espagnols y qui recoramenèèrent les outrages , les tortures et les extorûons. Pour eombler la mesure survinrent les paysans du cardinal Golonna, et le ravage fut renouvelé. Italiens^ Espagnols; Allemands^ semblaient rivaliser à qui ferait le plus de mal^ non-seulement aux prélats et au clergé^ mais à une population innocente. Clément VII finit par capituler^ en s'obligeant à rester prisonnier de l'armée jusqu'au payement complet de quatre cent mille ducats ; à céder Parme , Plaisance et Modène ; à recevoir des garnisons impériales; ^fln à se rendre à Nota ou à Naples, pour attendre'les ordres dé l'empereur. Charles-Quint n'avait d'autre tort^ dans ce brigandage y que celui d'un homme qui déverse un torrent sur la campagne , sans prévoir les ravages qu'il ne pourra empêcher. C'était donc pour abuser les autres et sa propre conscience , qu'il ordonnait des prières pour la délivrance du pape ^prenait le deuil de ce désastre et se justifiait auprès des autres princes* Mais^ charmé ile montrer au monde qu'il pouvait se venger de quiconque se rapprochaitdelaFrance,ilne diminuait pas d'un écu la rançon imposée au saint-père; il cherchait même à l'attirer en Es» pagne^ et a l'opinion dies plus sages était qu'il voulait ramener c la papauté à la simplicité et à la pauvreté ancienne, quand les a pontifes, sans se mêler des dioses temporelles, s'occupaient « uniquement des spirituelles. Cette résolution , par suite des c abus infinis et des déportements affreux des pontifes passés , « était grandement louée et désirée de beaucoup. Déjà même « des gens du peuple disai^iit que, le pastoral et l'épée n'allant « pas bien ensemble, le pape devait retourner à Saint- Jean de « Latran pour y chanter la messe (l). » Toute la chrétienté fut indignée de la manière sauvage dont venident d'être traités la métropole du monde et le chef de l'Église. François V' et Henri YIII firent alliance à Cognac , pour délivrer le pape et les fils de France , assurer à Sforza le duché de Milan, et réprimer le monarque autrichien. Charles-^Quint accusa François V^ d'avour manqué à sa parole, et lui fit savoir qu'il était prêt à le soutenir d'homme à homme ; François lui donna un démenti; les cartels furent échangés (2) ; ils déterminèrent même le lieu et le jour où le combat devait avoir lieu. On (1) Varghi. (3) Varchi rafiporte (SloHe , liv. V ) eeè earteU, qni sont chose ciiriease.

 sait qu'ils éludèrent le duel ^ et qu'ils laissèrent vider la querelle lur. aux nations. S'ils Tavaieilt vidée eux-mêmes et qu'ils eussent péri tous les deux, eomU^n de larmes et de sang n'eussent^ils pas épargnés aux nations^ et surtout à la pauvre Italie qui^ désolée de nouveau par la peste, présent de ses foranidables hôtes, dut encore se préparer à de nouvelles guerres. Tandis qu'André Doria^ qui , faute d'être payé par le pape , avait quitté son service, s'emparait de Gênes, Lautree passa les Alpes à la tête de trente nâlle F^rançais , vengea sur Pavie la captivité de >son nudtre , et se dirigea vers Rome pour délivrer le pape. La famine y était extrême , les paysans n'osant porter de provisions au marcl^ ; les généraux impériaux ne pouvaient, sans nouvelles sonunes d'ai^ent, arracha les soldats de ces murs, où ils se gorgaient du sang et de l'or des Romains. Clément, quoiqu'il mit aux enchères cinq autres chapeaux de cardinal aa prix de cexA mille écus, et qu'il empruntât deux cent mille autres écus à de gros intérêts, ne put se procurer la rançon qu'il avait promise; aussi, les Allemands, furieux, poussaient des vociférations de mort. Des évêques, des archevêques et des pers(»mages considérables de Rome , donnés par le pape en otage, furent trois fds omduits enchaînés au champ des Fleurs, avec menace d'être pendus si l'argent tardait davantage. Ils ne purent édiapper au danger qu'en enivrant ces furieux; Clément VII lui-même réussit à s'enfuir travesti. Mais il devait de la reconnaissance aux Français pour la protecâon qu'ils lui avaient accordée, etHenri VIII, eu récompense des secours qu'il lui avait fournis, lui demandait de prononcer la dissolution de son mariage avec Catherine d'Aragon ; d'un autre côté, Charies* Quint menaçait de le déposer, s'ilfy consentait. Il revint donc à Mcembrc. sa politique habituelle, flottant sans cesse au milieu de ses pré* visions subtiles; et , pour ménager chacun , il se fit des ennemis de tous. Au milieu de la peste et des soldats , ces deux fléaux, dont on ne savait quel était le pire , la désolation continuait dans Rome. Quand ces bandes farouches n'y trouvèrent plus rien à piller, elles se répandirent dans le voisinage, dévastant et rançonnant tout sur leur passage. Irrités de leurs ravages , les paysans, plus d'une fois, sonnèrent le tocsin, tombèrent sur leurs détachements et les massacrèrent. Pendant ce temps, les anciennes factions se ranimaient, et les vengeances ^'^erçaicQt

**The text on this page is estimated to be only 19.81% accurate**

182 QUIMUiltS SPOQDS. avec ftirie entre les Onini et les Ck>loiuiay toujoun pour là plUK grande ruine du pays. La dévastation continuait depuis huit mois, lorsque le prince Philibert d'Orange^ qm avait pris le oommandémént de ce qui restait d'bnpériaui , les détermina k sortir dti teititoite pùti^ tificaly et se renferma dans Naples. H y fut aisiégé par Lautrec, n^iû. ^^^ rarmée s'était reidbrcée des iMOides noires. Après avoir soumis la contrée, avec la facilité que Ton rencontre d'ordinai^ dans les pays où le peufrie ne veut pas m^e savmr qui restera le maître^ Lautrec assiégea la ca|»tale par terre^ tandis qu'André Doria l'attaquait par mer. L'amiral génois^ imitant sur les flots ce que les autres faisaient sur la i&m, avait équipé douze galères à ses frais ^ et se mettait au service de qui le payait. Il défit la flotte castillane, envoyée au secours de Naples , tUa le vice-roi Moncade qui la commandait, et fit priaoïmier le marquis du Ouast ou del Yasto. 17 jSttiec. François P** avait envoyé d'autres renforts sous les ordres dti comte de Saint-Pol, qui fit la guerre en Lombardie (l) avec des chances diverses , jusqu'au nKMuent où il fut battu et fait prisonnier par le farouche Antoine de Leyva. Lautrec s'était arrêté si longtemps sous les mors de Naples ^ que l'argent lui manqua ; Fépidémie survint , et le mauvate air, les excès des soldats et l'inssJubrité des logements eurent bientôt moissonné les assiégeants qui, en un mois , turent réduits de vingt-cinq mille k quatre mille seulement. Les chefs ne fbrent pas épargnés, ni Lautrec luinméme. Le siège de Naples se trouva donc levé; Michel-Antoine , marquis de Saluées, prit le (f) « GouHiie je me BoavfeDS que iamàte tes Fran^ us lont sortis vàiflqueurs d'aucune eotrepriis qui ait tiré en lueguaor, Je eralM q«*il s'tn aoii de même de celle-ci. Je sais , en effet, combien ils ont tovyoara confiance m leurs affaires, et combien ils comptent sur la faiblesse de leurs ennemis. Il me semble déjà voir que, sur la connaissance qu'ils ont que les lansquenets des Impériaux s'en retournent chez eux, ils se relâcheront de leurs précaaUons, et qse ot btttve Immbim de monseigneiir de Saia^Pol ae tresvera» arrivé en Italie, qull se aéra embarqué, comine oo dit, sans biscuit, «'est-à-dire qs^on n'aura pas soin de le pourvoir d'argent... Mais, pour l'amour de Dieu,'quand vous écrives quelque chose qui ne soit point en faveur des Français, faites attention à ne pas le dire autrement qu*ien chiffres ; car tl ne suffit pas que vous récriviez par •site du regret que vous éprouves de ee q«ê tas choses as votot |W8 tan—aiamot pour eux, conune je

le Uw moi-même; ieiir liafaéllide étant do prendie toujours en mauvaise part ce qu'on leur dit contre leur désir, et do croire que celui qui s'exprime ainsi, le fait par malignité, et parce qu^il souhaite qu'il eu «oit de la sorte, etc., etc. » lett de Pr., à Pr.,nt, 27.

**The text on this page is estimated to be only 17.44% accurate**

tBAMÇOM l*' BX «MUMi-QUlNT. l83 oemaMMtoiMni^ m retiift dans Aven^, et^ oMtnint de se rendre, il mourut de ehagrin. Les débris Âspersés de eette lieUe armée qui avût conquis l'Italie périrent de misère dans les éenries; les cadavres abandonnés accrurent les infections de l'air^ la moftalilé et les imprécations contre les étrangers ( i ) . Les bandes noires , qui ayaient montré que la valeur italienne n'était pas étante ^ se dispersèrent alors. L'ingénieur illustre^ le mineur Pierre Navarro^ qui avait Joué un rôle important dans toutes ces guerres ^ ftit fait prisonnier, et Charles-Quint ordonna qu'il fàt décapité ; mais le gouverneur de la forteresse , prelUBit pitié de ce vieux guerrier^ lui sauva la honte du supplice #i l'égorgea de sa propre main> dans la prison. Le prince d'Orange^ promu à la vice-royauté de Naples^ mit le comble, pendant la paix, aux maux censés par la guerre. Il «eeusa iin grand nombre de féudataires d'avoir favorisé les ennemis, pour les envoyer au supplice et confl^uer leurs biens ; de plus, il (H payer par les nationaux six mois de solde à f armée qui avaitsaccagé Rome. Telles furent les premières violences de ee gouvernement absurde et tyrannique qui^ pendant deux siècles, rendit A misérable la plus belle partie de Iftalie. La défection d'André Doria avait été le dernier coup porté à fai iJM^inie de la Prafice. Le marquis du Ouast s'était aperçu , pendant qu'il était prisonnier à son bord, que ce chef était blessé des hauteurs des courtisans français , de la préférence que le roi atait donnée à un aul^e amiral pour l'expédition du Levant, et du projet eoAçu par Guasto d'attirer à Savone, port dans lequel il avtit d^ commencé des travaux, le commerce de Gènes. Le marquis , parvenu h slnslnuet daus son esprit, lui conseilla de (I) Oa Ir^ave dsos tas JD^am. 4iUmiaUal,f pubSés par Meltoi, uas MMpr^eoM, la deux cent quatre^Tingt-onzièaie» de Théedore Trivulzio et 46 Guido fUngoni» de ranuée 15!S9, daos laquelle ils indiquent les moyens qu'il convleodraît que le roi de France adoptât poar faire la guerre à l'empereur. Us y dummàmmUmaimiÊê : « fi estd'Mint plaa beaola de cette vigUâMe el des» aoia exlrlsM»i|B'easaMrià deaemismii pleias d'astaoéideperMeel de malice, qui , par leur obstination ou leur constance, ont la patience d'atleadre Toceasion ; il semble qa*ils ont toojours dans leur pensée que les armées de Veirs Majeefé et de ses Méê dolltent se consumer d'elles-mêmes. Comme c'est csqaersB a va ■Nfvete^à^faalsuraeiieyllllMayfSurveirpar toateS léK

prdaaetieaa ndeaiiairiadaee l'ealreyriae qa'ee dit Ure larlepsiDtdBlaMs;.. Il sera boo de ménie d'ameuer de France une quaatité C4w?enable de pion* nierS|... attendu qn^on en trouvera difficilement cm Italie , Là maibuee partic DBS PATSAHS ÉTAirr MORTS, SOfT M FAIV, SOfT lit PtaTK, OÙ AtRKttfeBW.

 soustraire sa patrie au jov^ de ceux qui vcatiaieiit de la saci^iger, et qui en foulueut aux pieds des privilèges. Gênes semblait être destinée, en efiet, à être Tobjet de honteux marchés entre VEspagoe et la France ; cette dernière puissance ne la conservait même que pour s'en défaire à un prix avantageux. Doria résolut donc de l'arracher aux griffes des deux nations contendantes , et , sacrifiant de timides ménagements d'homieur à Tespoir de devenu* le libérateur de sa patrie^ il aivoya en France demander satisfaction des torts que l'on avait eus envers elle et enverslui. Sur le rdusde Françob V^, il s'adressa à l'empereur, dont il obtint de si bonnes conditicms, qu'il arbora la bannière impériale, et appela Gènes à la liberté. Ce fut un événement très-grave pour l'ensemble des affaire^ de la France dans des circonstances aussi urgentes; car, dit Braor tome, celui qui n'est pas maître de Gènes et de la mer, ne peut bien dominer l'Italie. Doria porta donc le dernier coup à l'indépendance de l'Italie en la livriuît à Charles-Qiiint, puis en se faisant l'ami et le soutien de Philippe II; mais il rendit la liberté à Gènes, en refusant d'en accepter la souveraineté que lui offrait Charies-KJuint ; peu partisan des républiques. iTta Cependant une réconciliation nécessaire à tous les partis se négociait entre les souverains; enfin l'empereur et le pape se mirent d'accord à Barcelone. Le pcmtife obtint de meilleures conditions qu'il n'aurait pu les espérer après une victoire. Charles s'engagea à lui faire restituer Ravenne et Cervia par les Vénitiens, et Modène, Reggio et Rubiera par le duc de Ferrsore; à rétablir les^Médicis dans Florence et Sforza dans Milan, s'il prouvait qu'il avait été étranger aux trames de Morone; enfin, à soumettre les hérétiques d'Allemagne. Le pape promit en retour de donner à Chartes la couronne impériale et i'investiture du royaume de Naples, à la charge seulement de l'hommage de la haquenée. p'atades ^^^ ^^^^ ^^' Masguerfte, tante de Gharles-Qumt, et daaws. Louise de Savoie, mère de François Vy concluaient à Cambrai un arrangement aux termes duquel François P' renonçait aux comtés d'Artois, de Flandre et de Charollais, et Charles-Quint à la Boui^ogne , qui devait être donnée &ï apanage au fils qui naltaradt d'Éléonore, fiancée mi roi de France. Cette princesse Tamena les princes français restés en otage, et dont là rançon fut payée au poids de l'or. ■ ^ ■

FRANCO» l**' K CMAALW-QI'tra. ISA François P**, qui ^ pour obtenir des conditions plus avantageuses , avait poussé les États Italiens à faire de nouveaux efforts^ les abandonnait i|lors honteusem^t à la vengeance ean parole, puisqu'il renonçait à tous ses droits, et né stipulait rien pour ses alliés. Le roi chevalier aurait pu, certes, alors retourner son mot de Pavie, et s'écrier : Rien n^esi periu, fors l'honneur. Marguerite avait dit que^ pour ravoir, un seul des fils du rd, elle aurait donné mille Florences. Aussi cette ville qui, abusée par les promesses de la France, avait refusé d'écouter Doria, et $es hommes d'État Içs plus avisés, qui lui conseillaient de se rapprocher de l'empereur^ se vit alors vendue lâchement^ aii mépris de ses droits et de ses plaintes. CîiarlesHQuint ayant cédé aux Portugais, pour quatre cent mille ducats, ses droits sur les Moluques^ appela à Barcelone André Doria^et hii prodigua les honneurs; il n;ionta sur sa g^ère cajHttdie , et vogua avec une forte armée vers l'Italie , dont il avait arrêté en lui-même les destinées. L'Italie accueillit avec joie les eq[>érances d'un repos désiré de tous. Les arts déployèrent à l'envi leur éclat dans les fêtes et les cérémonies 3 à Bologne , Charles eut une entrevue avec le saint-père, pour s'entendre sur la réalisation de leurs communs désirs. L'empereur tenait fortement à Milan ^ cette clef principale de ses possessicHUs d'Italie; mais comme le duc François était ouvertement soutenu par les Vénitiens et sous main par les autres princes ^ (Siarles recula, sauf à reprendre ses projets, comme il le fit, dans des temps plus calmes, n accorda donc à François Sforza le duché de Milan , excepté Pavie , dont Antoine de Leyva fut investi; conune gage des 900,000 ducats qui devaient être payés, moitié comptant et le reste dans l'e^çe de neuf années, il retint la ville de C^e et le château de Milan. Venise restitua, au pape, Ravenne et Gervia ; k l'empereur les villes occupées sur le littoral napolitûn , avec trois cent mille ducats en sus, et chacun réciproquement pourvoyait aux besoins des bannis et des réfugiés. Gênes, Lucques, Sienne, demeurèrent libres, et Frédéric, seigneur de Mantoue , reçut le titre de duc. Charles III de Savoie, beau-frère de Charles-Quint et oncle dé François 1^, qui était parvenu h garder la neutralité, profita de la victoire. Alphonse de Ferrare avait, après la mort de Jules H, envoyé des ambassadeurs à Léon X, au nombre desquels était l'Arioste, et obtenu la paix; mais Léon, qui voulait procurer aux siens un grand État ^^ s'efforçait d'acquérir Modène et Ferrare,

**The text on this page is estimated to be only 15.67% accurate**

soit ptr la fera* ouptr de secrète» prttiqueA. Bande»! tira Alphonse mb wnguê leoniê, eommé il le fit gmver $ur une médaille* a obtint de l'empeiey^ qui hil pafdottiiA, Moélèné et ilegglo» et du pape^ f investiture de Ferrare moyennant cent mille ducats. Le pontife et l'etnperenr dèmeurfereAt cinq mois sous le oiÉine teit> traitaiit de leufe aflUree en personne. Sdt qu'il ▼oaiM économiser le temps, soit qu'il rougtt de voir Milan et Home dans Tétat dépbrable où elles étaient réduites , Charles reçut dans Bologne même la couronne de fer et celle d'or. Il fttt le dernier empereur d^AUemagne couronné par un pape. En effet, puisque Fépée donnait l'Empire , quelle signification pouvait avoir encore un couronnement fait par le représentant de l'Italie t Les Italiens, las et découragés , s'abaisserait à flatter Gharles-Quint , et diiaient que jamais ils n'auraient pu sV raaginer que l'auteur de tant de désastres , ttA si affable et si courtois. Ainiti l'accord dés puissants consommait l'abaissement de Hlalie^ commencé par leurs discordes. Tout équilibre restait rempu entre les petilA États , asservis à l'emperemr ou affaiblis. Le pape^ effk'a^fé ém progrès de la réforme^ tendit la main à cet empire que ses prédécesseurs avaient fait trembler tant de fois» Bien que l'opposition régulière de la papauté eàt fait sa gloire et sa grandeur dans le passée elle changea de devise , et se rangea du tM des gibelins, qui déddèrent désormais de l'avenir de lltalie. Qu'y gagna*t*elleY elle avait eu à sooftifir des ravagea de la peste et de la guerre^ maui passagers qui ne déirttiasnt pas les germes de la prospérité d'une nation , efle vit alOR s'implanter sur le soi une administratioii absurde, des prinoipei meurMen ^ fopprdeirioii âyetématique et h pensée et de lii iHII rM( CHAPITRE VII. RéTABUSSBIlBNT VER IIÉDIC18. — TMISlàllB GOIBSa IMTEB rjfABIiBfl jflflf f FRANCO» 1^. ^ DBRNIEB8 SOUPIRS OB l'iNDÉPSHDABCB ITAUBIiHS' Florence, qui seule n'avait pas été comprise dans le traité de paix générale , était Funique reste de l'indépendance ita^^ lienne. Après la mort de Laurent de Médicis^ derûier descendant j

**The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate**

d6 CkMUM) h Père de k pfttrie(i)^ left FIcrèntiiM avaient engagé in». hêM X à MDâte la liberté à leur ville 3 mais il leur envoya le cardinal Julei, bâtard de sa maison, qui promit de ne ^'arroger ni la nomination aux obliges ^ ni aucune autre prérogative seigneuriale. En effet ^ il se concilia tellement raffection générale^ que ceux mêmes qui désiraient lalibertédeleur patrie^ ne le voyaient pas de mauvais œil; mais comme lés partisans des Médicis pré-^ dominaient et tyrannisaient les autres citoyens , on ne parvenait aux charges que favorisé par eux. Clément VU envoya ensuite à Florence deux autres bâtards : Hippolyte , fils de Julien^ troiisième fils de Laurent le Magnifique^ et Alexandre, que Laurent, duc dlJrbin, avait eu d'une esclave. Florence, dont Fimportanee propre était perdue, se trouva entraînée dans la fortune et la politique des Médicis , et contrainte , selon les caprices de Clément , de fournir des hommes et de Fargent. À Pépoque où le connétable de Bourbon s'avançait sur Rome , les citoyens de Florence demandèrent des armes pour se défendre; voyant qu'on leur en refusait, ils poussèrent leur ancien cri de Peuple et liberté! mais 11 fut bientôt étouffé. La constitution de cette république n'embrassait pas dans la même égalité les nobles et les plébéiens , la ville et la campagne. On distinguait alors dans Florence les sopportanti, citoyens imposés , e^est-à-dire payant la dtme de leurs biens ^ et les non soppdrtanti, qui vivaient de leur travail. Quelques-uns des im*posés n'étaient pas admissibles au conseil , ni aux offices ou magistratures ; le plein droit de cité et les offices étaient réservés à ceux dont les aïeux avaient participé aux trois offices majeurs de la seigneurie , du collège et des bons hommes. Parmi eux ou le^ hommes d'État (statuatt), on disait de ceux qui étaient Inscrits sur le rôle d'un des arts majeurs , qulls étaient des grands, et de ceux qui appartenaient aux quatorze métiers ou arts Inférieurs , qu'ils étaient des petits. D'autres payaient les contributions de Florence , mais comme ils habitaient la campagne, on les appelait sauvages {satvatichi) {2). Le gonfalonier Nicolas Capponi^ homme d'un cœur droite Ti'avait pas assez d'énergie ou de ressources dans l'esprit pour réprimer la violence des arrabiati; il se flatta donc de les con(0 II $xi8t6 à la bibliothèque Corsini une histoire maniMcrite de Fioreuce, par Francisco VeUori , depuis 1512 jusqu'en 1 527 . (3) Voyez Tarchi, Storia, à la fia du liyre ni.

 tenir à l'aide des grands : totijonrs biercé de l'^poir qu'il piourrait s'entendre avec les Médicis , ce qnl n'était pas phis po^ible que d'acc(«der les grands ^ il s'était mis à la tète des paUeschi (partisans des Médicis) et des piagnoni (anciens partisims de Savonarole). Balthazar Carducci et Dante , de Castiglione^ me* naient la faction populaire^ faction bruyante qui voulait apposer la haine générale au retour des Médicis. La peste , qui avait sévi à Florence comme dans le reste de ritalie^ accrut les misères publiques; le frère Barthélémy de Ficaia parcourut le pays en préchant la pénitence, comme l'avait fait Savouarole. Gapponi lui- même , ancien disciple du moine martyr, fit entendre dans le grand conseil le langage de son maître, a Lorsqu'il eut fini, il se prosterna à terre ^ en s'é« ci*iant à haute vobi : Miséricorde! et, à son exemple, tout le « conseil s'écria : Miséricorde (i) ! » Puis, sur sa proposition, le Christ fut élu roi perpétuel. Sa dévotion ne l'empêchait pas de songer à améliorer^ autant qu'il le pouvait, l'administration, les finances et la justice. Secondant le zèle publia, il organisa une milice urbaine de qiuttre mille citoyens de familles statuelles, et s'ocGijq)a de compléter les fortifications de Florence. Mais à qu(H pouvaient servir de petites mesures d'intérieur, quand les destinées de l'Italie se décidaient au dehors? Les Floreatins avaient trouvé de l'avantage à se déclarer iMT. pour Charles-Quint, qui retenait prisonnier le pape, leur en* nemi y mais, détestant l'insolence espagnole, ils restèrent fidèles à la France , sans s'apercevoir que cette puissance |cherchait (comme il était arrivé souvent) à compromettre les autres pays pour se sauver elle-même. En effet , elle ne stipula rien en leur faveur, lorsqu'elle fit son traité de paix. Dans le moment où il s'éloignait de l'Italie pacifiée , pour ne pas entendre de nouveaux gémissements, l'empereur envoya l'écume de ses troupes éteindre, dans la capitale de la Toscane, le dernier souffle de la faction guelfe; il ne voulait pas que Florence eût seule une existence propre au milieu de l'anéantissement général. Lftchement trahie par le roi de France , qui ne cessait de l'encourager par des promesses (2), elle fit porter ses plaintes à (l)VARCHf. (2)CarduGGi| ambassadeur à la cour de France on 1529, écrivait: « Comine je pressais maiiites fois le roi de se rappeler le dévouement et la fidélité -de vos seigneuries envers lui dans ces conjonctures, il m'a exprimé avec tant de force les obligations qu'il croit leur avoir, qu'on ne saurait rien dire de plus^ il m'a

BÉTAM.l88SllBNt DBS HBDIGIfl. 189 l'empereor et « déclarer qu'elle était prête à consentir à tout « arrangement^ pourvu qu'il lui conservât son indépendance. « Mais les envoyés y plutôt bafoués comme marchands qu'ho« novés comme ambassadeurs y plutôt dupés qu'écoutés (i) ? '^ Q'obtinr^t d'antre satisfacticm que d'être livrés à la merci de Clément Vn y le plus grand ennani de Florence. n ne resta donc plus à cette république d'autre espoir qu'en die-même# Le peuple y qui, depuis tant d'années , avait perdu l'habitude de la guerre pour se Uvrer exclusivement au négoce et à l'industrie^ s'arma de résolution; il repoussa les conditions de la servitude , et y assailli par tous les princes conjurés pour détruire les anciennes constitutions , il se montra digne de fixer ^attention générale^ par des faits que l'injustice des temps postérieurs a pu seule ne pas inscrire parmi les plus héroïques de l'histoire. Nicolas Capponi y qui préférait les voies honorables de conciliation à une r^tance inutile, perdit la faveur du peuple ; non-seulement on le dénigra publiquement^ mais on lui fit même son procès pour avoir entretenu des intelligences avec le pape; bien qu'absous de tout soupçon de trahison, il ne fut pas moins déposé, parce que, dans la fièvre populaire^ à la prudeaace qui tempère , on préfère la violence qui entrahie. Les Florentins lui substituèrent Balthazar Carducci^ et^ poussés par les arrabbiaii et les piagnoni, ils se préparèrent aux derniers efforts. Déjà , ils avaient fait « le rôle général d'une milice civile c dans toute la ville (2) , » et rétabli les bandes de Pordannonce , qui conq>tèrent dix mille hommes, l'élite du territoire , bien armés ^ et mieux disciplinés qu'on ne pouvait l'attendre de gens peu aguerris; ce fut une sauvegarde pour la tranquillité publique contre les attentats des partis extrêmes. Michel-Ange Boonarroti, comme autrefois Archimède, dirigeait les fortifiéeticms et bastionnait la ville; Hercule d'Esté^ fils du duc de Ferrare et beau-^frère du rm de France'^ fut nonimé capitaine affirmé qu'il no Voudrait jamais ^ire aucun arrangement sans Vavantage toM et la conservation dé cette cité, quHl neeonMère pas autrement ^e si elle était sienne. Dernièrement , monseigneur le grand maître, à qui je ra|H pelais les mêmes choses , m'a répété les mêmes discours et fait des assurances semblables, en me disant : Monsieur l'ambassadeur, si vous vof/ez que le rot conclue aucun arrangement avec Pempereur sans que vous soyez^com» pris et nommé en première ligne, dites que je ne suis pas homme d^hon^ neur, et même que je suis un traître. » (l)VAi>cm. (2) Nardi.

**The text on this page is estimated to be only 12.28% accurate**

190 ^i^;»(|»gt «i^yB. int. ([^oéral } Wal^iest» 9ê^\m , seigneur 4» Péioose , «^ cTwirti^ condottieri en renom » furent jj^s à fai solda de U r^put^iiqve; des emprunts forcés, r^gentarie dei^Uses et de» purtÎQi^wrs^ les pierreries de» valiiiU^îfCi i le» tMâ» d«s e«elMiiiMwiii ^ d£s cpip^ d^ métieiis, v^u#» «» «ngigéfit > ftmiflir wt r»t0ill nécessaire; neuf a<>iwiissimi»« îinmti» dttpMyoîrstrèt-éttodltt^ furent cbaigés de diriger la guerve^ C'étaient des ruesure» exc^toitesi luaia jypdîvep; li ggona et la servitude avaient déjà fait trop de progfè» du temiPi de Charles YIII, lorsque Capponi oienaçait de faive ieaa^v le tocsin , ou bieu dans les beaux jours et »ous l'iospiratiaQ de SavonarolC; et même encQre atora que les Médicia n'avaiei^t pea acquis leur superbe domination par Tinfluenee de Vor j du glaive et de la croix. Mais alors la liberté avait coptre elle la baipe dm provinces mal admiuistrée», leméeopteatementdeagraqdidl^t primés par le peuple ^ et la tpurbe iiwieuie des bwmea aer^ vile$ achetés par les Médicîaj dont TbaJ^leté aéculaise hviûé si» corrompre même les bonnes iustitutious. L'amour da la patrî^i sanctifié comme une religion par le» prédiçationa de fière Bar-r thélemy^ les nobles vertua guelfes ravivées dans le cœur da la jeunesse , une valeur inattendue ches uae population de i^mn chandsy ne pouvaient que rendre la chute honorable : eommaat résister aux efforts piHijurés des annea p de la trahison et de la fortune (1)? Le duc de Ferrare^ réçoooilié avec le pape, lui fournit da l'artillerie ^ au lieu d'envoyer son fils eombaûre eontre lui. B y avait peu à compter sur la fidélité de» troupes m^reenaiies » qui semblaient redouter plus de vaincre que d'étpayfâncuM} on ne pouvait attendre aucun secoure de Tltalie y fatiguée da luttes^ ou étourdie par la victoire. Bac^iopi, nommé e^Htraui général, était un guerrier fprt lyibile , mais f impie , très»cniel, a souillé de tous les vices et de tpus les erimi^ (d) ; a il avail déjà trahi Florence. Clément YII poussait alors sur sa patrie ces mêmes bandes farouches dont il avait été lui«*méme la m^time* Elles s'avancèrent sous les ordres du primée d^Orange qui^ « bien « qu'il détestât sans ménagement la cupidité du pape et Tina justice de cette entreprise , avait déclaré qu'il ne pouvait (1) Si Clément Vif, malade alors, fût mort, et ai Ferruccio eût an ooulraiisf survécu , c'en était fait des Médicis, et janiais ils n'farsieot dominé àmk» iaur patrie. (2)yARCHI.

**The text on this page is estimated to be only 9.12% accurate**

BiTABLIMilfilIT Mit Vi^TClS. 191 c «'aMenir dâ h oo^Umi^r ^sm avoir tMoik te» M édieis (t ). » l^ placée se i^mlir^nt l'un^ 9iff^ l'autre^ 6t 1m partûai» des Mé4ici» désertèrent leur p^trif . Quicewâmi ét4|H du ee nombre ; il apport^ ^ l'eoodw Ifii wcK)iirç de 3(Qi talimte p^rfîtiqueii, 4^ vani}$ plu» lAWm depplu la QOburt d§ Uwm, qui «'était dés^ hoi^oré 1^ mettait au s^c# de» ewewa da lifadia das cMiaila qu'il avait paguèra dirige contra aux. 1^ patriotima iiauta»i^it \m Fk^rantioa , at iavonaraie taraI4ait revivre daua 1^ wÀrm BmàlAée Foitmo at Zaaharia; aAjasiy les oitpyana upportaieuinla à sa défimdre mm ardeur ax^ tréme. Les maisons de plaisance^ cette parure déUciauaa daa alentours de Flûraqea^ avaient été raaéaa> el Vosk apportaità la vjlla^ pour ajouter à ^e» fortifications > les oraagars^ les Viviers , rédaiW an foscina. Aprèg la graBd^massa, célébrée sur la place SiftinH^eaUi m fit pr4ter serment aux hommes de l^otdoananoa (^'aucun i'fm n'^bandonnaralt sas camaradas , et ipills défendraient la liberté jusqu'à la damiers extrémité, En ^t , 9 bien qu'il y eût parmi eux beaucoup de ribauderias ai de trèa* a mauvais penchants ^ vu qu'ils étment divisé^ d'opinions ai 9 ^[^^teoaîant à difl&^ts partis , ils s'abatCHoai^dt pouvtiml a d'en venir aux mains les uns aiFSc las autres , et de s'injurier « de bouche^ disant : Ce u'^ai pas le fflomaat de faire des folies ; a débarras^ons-uouB d'abord de cas 'gansJà^ puis nous dém^a* « rons nos affaires entre nous (a). » Daoa las !premièras esoarmouahas avae le prinoe d'Orange , on vit se signala François Ferrucoip , ardent patriote ^ at typa daa héros-citoyens; il sut maintenir l'abondance dans la plaae etf qui plus est^ la diaaipline patnat las soldats. £miemi des demi--mesures

193 omHziài» iPOQVi. A coup sùr^ si Florence avait osé lemettre la dictature à Ferruccio y à Cameaecchi ou à quelque autre patriote , elle aurait mieux fait que de se mettre dans la nécessité de satisfaire aux exigences des condottieri , plus habitués à obéir à des princes qu'à des bourgeois. Les Espagnols , considérant les Florentins comme des marchands et non comme des guerriers^ ne les combattaient pas comme des égaux ^ refusaient leurs défis , et ne voulaient pas les admettre à rançon quand ils les faisaient prisonniers. A la mdheureuse journée de Gavignana , où périt le prince d'Orange ; Ferruccio fut pris, blessé par Malmaraldo et tué par d'autres. La ville souffrait horiblement de la famine; les plus vils aliments se vendaient à des prix excessifs. Au milieu [de ces graves circonstances , et dans mie telle confusion ^ il était difficile d'aviser aux moyens de salut. Les partisans des Médicis avaient des intelligences dans la place; enfin, Baglioni trahit la république lorsqu'il n'eut plus rien à en espérer. Le doge de Venise dit^ en lisant le traité que ce chef mercenaire avait conclu avec le pape : // à vendu le peuple, la pille et le sang de ces pauvres citoyens once à once, et il s'est mis un chapeau de traître, le plus grand qui soit au inonde. Florence fut donc contrainte de ciqpituler^ avec garantie pour les personnes et pour la liberté. Mais bientôt une balia fut élue^ qui ne fut composée que depallescki (Barthélémy Yalori^ Guicciardini^ Yettori, Robert Acciaicrii) ; la cloche, qui, pour la dernière fois^ avait convoqué le peuple^ afin qu'il approuvât ce qu'avaient ordonné ses vainqueurs^ fut brisée en morceaux; les procès, les tortures comm^ocèrent^ et les patriotes les plus considérés eurent la tète tranchée dims la cour du lieutenant de police; le frère Baiott fut envoyé à Rome pour y mourir de misère, de mauvais traitements^ de faim et de soif (t ). Beaucoup de citoyens furent exilés , et d'autres virent leurs biens confisqués. Gharles-Quint déclara ensuite qu'il restituait à Florence ses anciens privilèges^ à la condition qu'elle reconnaîtrait pour duc le bâtard Alexandre de Médicis > auquel il avait marié sa fille naturelle. La balia proclama l'hérédité pour lui et ses descendants, et commanda qu'on applaudît à ce chmx. • (1 ) « A rieo ne lui senril d'avoir humblement exposé au pape qu'il était hom« me, s'il eûl plu à sa Sainteté de loi laisser la vie , à composer un ouvrage dans lequel ii réfuterait nnanifestemeat» à i'aide des passages de la divine Écritore , toutes les hérésies luthériMine-\ » Varchi, liv. XII.

**The text on this page is estimated to be only 29.79% accurate**

BiTABLISftBHERT DBS l|il>ICl8. 198 Les débris de la liberté gênaient encore ceux qui s'étaient attiré Texécration de leurs concitoyens. Yettori conseillait de ne se fier qu'aux soldats mercenaires^ en ajoutant : Mais le bourreau vaut mieux qu'eux ; Acciaioli était d'avis d'appauvrir les ennemis des Médicis ainsi que la ville , et de simuler des conjurations pour irriter l'empereur ; Guicciardini dit à Clément YII qu'il chercherait vainement à rendre le nouveau gouvernement pq[>ulûre^ et qu'il serait plus profitable de compromettre les riches et les gens éclairés avec le peuple/afin qu'ils ne vissent d'autre moyen de salut que de s'appuyer sur les Médicis (1). (1) Malheoreasement pour la répuUtioD de Guicciardini, un Discorso $ul governo di Firenze , dont il est l'auteur, a été Kyré à la publicité ; il s'y exprime ainsi : « Les difficultés principales me paraisseut être au, nombre de deuil : la prennière, c*est que cet État a contre lui, au plus liaut degré, les esprits de la majorité de la ville , qui, en général, ne sauraient être gagnés par quelque douceur, ni par quelques bienfaits que ce soit ; la seconde , c'est que notre domination est constituée de telle sorte qu'elle ne peut se maintenir sans de grands revenus; or, la source principale en est dans la ville elle-même, et la vHIe est tellement affoiblie que, si Ton ne ciiercbe pas à accroître ce qu'elle a conservé d'industrie, tout nous échappera quelque jouf . l\ est donc nécessaire de prendre cela en grande considération. C'est cela aussi qui a empêché de mettre en usage plusieurs remèdes énergiques appropriés à la première difficulté; si la raison qui vient d'être dite ne s'y fût opposée , il aurait .fallu renouveler presque tout, attendu qu'il n'est ni utile ni raisonnable d'avoir pitié de ceux qui ont fait tant de ma!» et qui , on le sait, feraient pis que jamais, s'ils le pouvaient. Mais plus la cité a de revenus , plus t^lui qui en est le chef a de puissance, pourvu qu'il y soit le maître; or, diminuer chaque jour les revenus par des exemptions accordées à des sujets , c'est chose mal entendue... « Il me semble quil faut naviguer entre ces difficultés , en se rappelant toujours qu'il est nécessaire de maintenir la dté dans un état prospère, afin de pouvoir se servir de ses ressources, et que ce qu'on voudrait par ce motif réserver pour un autre temps, soit un retard, et non un oubli; en effet, il est bien de ne manquer jamais de marcher adroitement au but que l'on s'est une fois pro;* posé , et de ne perdre , en attendant, aucune occasion de bien établir ses amis, e'eat-à-dire, de se faire des partisans ; car, au point où les hommes sont ici réduits^ il faut qu'Us

aillent d'eux-mêmes, qu'ils proposent et réchauffent tout ce qui tend à la sûreté de l'État, sans attendre d'y être poussés , comme cela se fait peut-être à cette heure. U est vrai que les amis sont peu nombreux; maïs ils sont dans une position telle, que, s'ils ne sont pas entièrement fous» Us savent qu'ils ne peuvent rester à Florence qu'autant que la famille de fifédids y demeurera. Il n'en est pas de nous, en effet, comme de ceux de l'année 34 , qui avaient des ennemis particuliers, et se trouvèrent délivrés, dans l'espace de douze ou quinze ans , du plus grand nombre d'entre eux. Nous avons pour ennemi un peuple entier, et la jeunesse plus que les vieillards; d'où il suit que nous avons \ craindre pendant cent ans, et que nous sommes forcés de désirer toute mesnre qui assure notre position , de quelque nature qu'elle soit... T. XIV. 13

 Clément VU, qui n'avait d'autre souci que d'enchaîner les destinées de Florence à celles de sa famille^ ne pouvait mieux faire que de confier à ces lâches citoyens le soin de réformer le gouvernement de leur patrie (i). Pour répondre à ses vues^ ils supprimèrent la distinction des arts majeurs et des arts mineurs, proclamèrent tous les citoyens égaux en droits, et ne répartirent « Les mo^rens de former une masse solide et assurée d*amis nouveaox et aociens ne sonl pas faciles ; je ne blâme pas les engagements par écrit et autres semblables déclarations ; mais cela ne suffit pas. Il faut que les honneurs et les avantages soient donnés de manière que quiconque y a part, devienne odieux à la généralité, au point d'être forcé de croire qu^il n'y a pas de salut pour lu* sous le régime populaire ; or, cela ne consiste pas tant à étendre ou t restreindre le gouvernement un peu plus ou un peu moins; à s'en tenir aux anciens exemples ou à en trouver de nouveaux, qu*à s'arranger dételle sorte qu*il en résulte cet effet : ce à quoi la pauvreté et les mauvaises conditions où nous nous trouvons opposent une grande difficulté. n Je ne vois pas qn*en venant- entièrement à la forme d'une principanlé , on obtienne ni plus de puissance ni plus de sûreté ; c'est une de ces choses que, si elle était à faire, je croirais presque faite par elle-même, si l'on pouvait proportionner les membres à la tète dans la mesure convenable, o'est-à-dire faire des feudataires dans TÉtat, attendu que tirer tontes choses à soi ferait peu "mi lis; mais je ne vois pas comment cela pourrait s'eflRectuer à présent , sans désorganiser les revenus et sans chasser l'industrie de la ville. Dans une telle disette de moyens, il me paraissait convenable, après avoir détruit sans retour les conseils et leurs vieux bavardages, d'élire pour le moment une baUa de deux cents voix , eu n'y faisant entrer que des personnes de confiance.. « En somme, je voudrais que toutes choses pussent marclier d'après cette maxime , qu*il n*y a aucun bien à faire à quiconque n'est pas des nôtres , sauf ceux dont on a besoin , et dans le seul but d'en tirer le plus d'utilité et le plus de profit possible. Tous les autres moyens, non-seulement sont à rejeter, mais sont nuisibles. » Lett. de Pr. à Pr,, III, 124. (I) Le pape disait à Nerli, afors à Rome : « Tu diras de notre part à ces citoyens, auxquels tn jugeras pouvoir t'adresser, que le temps nous a presque amené à vingt-trois heures ( l'avant-dernière heure du jour, presque à la fin de là Tie ), et que nous avons résolu de laisser après nous l'état de notre famille assuré dans Florence. Dis donc à ces citoyens qu'ils songent à un

gouvernement de telle sorte qu'ils aient à courir avec lai les mêmes dangers que notre maison et qu'ils t'organisent de manière qu'il ne puisse plus arriver à notre maison, ce qui advint en 1494 et en 1527, savoir, que nous en soyons chassés seuls, et que ceux qui auraient joui avec nous des avantages du pouvoir y restassent ehez eux comme ils y restèrent. Il faut enfin que les choses s'arrangent de telle façon que, si l'État doit être perdu, nous et eux nous nous en allions tous de compagnie. Or, tu diras clairement à ces citoyens, et de manière qu'ils l'entendent, que telle est notre intention et notre volonté très-ferme. Quant aux autres choses , nous permettrons volontiers , comme il est juste et raisonnable, qu'elles soient arrangées le mieux possible pour que nos amis (ceux qui veulent courir fa fortune (le notre maison ) tirent, des avantages de la position, là juste part revenant équitablement à chacun. »

**The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate**

 plus les emplois par quartiers. Ainsi^ par rabolition des pri* viléges^ qui sont le dernier refuge d'un peuple opprimé^ ils donnèrent à Alexandre de Médicis la liberté de devenir un monstre. François P' , qui avait h(mteusement sacrifié l'Italie pour son avantage particulier^ ne put, une fois sorti de danger, se ré* signer à la perte du Milanais. Afin de contrarier Charles- Quint, ri prêta secours aux protestants d'Allemagne et à la ligue de tut. Smalkade. Il tâcha de s'allier avec Henri VIII , et avec Clément VII; il demanda même à ce dernier , afin de le détacher de l'empereur, la main de Catherine de Médicis pour son second fils; c'était pour cette famille un événement si glorieux, que le pape vint lui-même à Marseille pour traiter Vaffaire en personne. Le roi expédia aussi à Milan un certain Mei-veilie , chargé de presser François Sforza, avec le plus grand secret, de se li- , gner avec la France. Le duc de Milan prêta l'oreille à ses suggestions; mais, redoutant la vengeance de ses maîtres , à peine tsss. eut-il craint d'être découvert, qu'il fit arrêter et décapiter l'émissaire français, sous le prétexte d'un meurtre. Il mourut lui- isss. même peu après , sans être regretté , et l'empereur occupa le duché comme fièf vacant ( i ). Alors le roi très-chrétien , que le meurtre de son ambassadeur avait indigné, fit revivre ses prétentions , auxquelles il n'avait renoncé dans le traité de Cambrai qu'en faveur de Sforza ; il s'empara des biens de Charles IH, duc de Savoie, suniommé le Bon , qui favorisait les Impériaux. Charles-Quint, afin de ne pas avoir une grosse armée à en- «S6. tretenir, avait organisé une ligue entre tous les États d'Italie qui , à l'exception de Venise , devaient fournir un contingent sous les ordres d'Antoine de Leyva , tandis que les bandes pillardes et sîmguinaires des bisogni étaient envoyées en Morée et en Sicile. Lorsqu'à son retour de l'expédition de Tunis, d'o|^ il revint chargé de gloire et de dettes, U fut informé des nouvdles de France , il éclata en invectives, renouvela son cartel (1) « Cette daort da duc de Milan a soulevé un grand nombre d'esprits et Ton redoute des troubles. Les ËS{3agools déclarent hautement que, le fief revient ^ Pempereur, et qu'il le veut pour lui même ou pour les siens ; les Français m^ nacent ; les Ursini , etc., se préparent pour une nouvelle guerre. Que Dieu nous assiste , et nous inspire de bons conseils dans ees graves circonstances I » TMtre de Jér. Nfcro. U.

 au roi , et voulut réduire François P' à être le plus pauvre gentilhomme de son pays. Pour réaliser ses menaces ^ il concentra en Lombardie des Allemands^ des Espagnols et des Italiens ^ au moment d'envahir la France^ il en distribua les grandes seigneuries entre les siens , et dit à Paul Jove : Tu n'as qu'à tailler ta plume Sw^ car je vais té donner gra/nd'matière à écrire. tJn prisonnier français , auquel il demandait combien il y avait de journées depuis la frontière jusqu'à Paris ^ lui répondit : Douze; mais douze journées de bataille. Les astrologues ayant annoncé que Leyva était destiné à conquérir la France , Cbarles-Quint lui confia > contre Favis* de ses conseillers les plus expérimentés y le commandement de Tarmée qui envahit la Provence. Mais les Impériaux trouvèrent le pays sanshabitants^ lesfortifications démanteléeset les vivres détruits ; alors ^ consumés par la faim^ et ayant appris ce que c'est que d'avoir affaire à des Français sur leur territoire, défendsmt leurs femmes ; leurs enfants^ leurs foyers et leurs églises (l)> ils furent obligés d'abandonner ]e siège de Marseille , après avoir perdu, par la maladie, vingt-cinq mille hommes et Leyva luimême, pour s'en retourner, par Gênes et Barcelone, en butte à la vengeance des paysans. Les armes de l'empereur n'étaient pas moins malheureuses dans les Pays-Bas; la Hongrie était envahie et le royaume de Naples dévasté par les troupes du grand seigneur, Soliman. Dans ces circonstances, le nouveau pontife Paul III , de la maison Famèse, proposa une trêve. Gharies-Quint , quoique maître des mines de l'Amérique, était dans une continuelle disette d'argent, et les certes d'Espagne ne lui en accordaient pas; Crand prit les armes plutôt que de se soumettre à un impôts et les troupes espagnoles, mal payées, se mutinaient de toutes parts. 11 accepta donc comme un triomphe la trêve qui fut conclue à Nice pour dix ans, et par laquelle chacun devait conserver ce qu'il possédait. Les deux rois , qui s'étaient réciproquement accusés des plus noirs méfaits avec tant d'animosité, passèrent plusieurs jours ensemble à Aigues-Mortes , dans les termes les plus pacifiques. Puis, Charles-Quint, qui avait hâte d'aller réprimer le soulèvement des Gantois, traversa la France pour abréger le chemin. Le roi aurait pu alors , ou prendre sa revanche de la prison de (1) Do BCLL\T.

**The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate**

t* «UEBRB KNTAB CHAALBSHtUIlfT K FBA1IÇ0X8 l*^ 107
Madrid; ou lui anacher de meilleures c

**The text on this page is estimated to be only 28.62% accurate**

1018 QUINKIBHB irOQVB. alliés marchèrent sur Paris , où \\i seraient arrivés sans doute, si ie manque habituel d'argent et de vivres ne les avait point arrêtés. isu. Alors on conclut la paix de Crespy-en-Laonnais, par laquelle François P refnonçait au domaine direct sur la Flandre et l'Artois, à ses prétentions sur Naples^ et s'engageait à restituer à la Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé depuis la trêve de Nice; de son côté, Charles-Quint renonçait à la Bourgogne (l). 1846. Henri VHI continua encore les hostilités pendant deux ans , et finit par obtenir Boulogne, comme gage de deux nûllions que la France avait à lui payer. Ainsi se dénouait cette querelle toujours renaissante entre Charles et François, sans que ni Tun ni l'autre tirât le moindre avantage de tous les malheurs qu'ils avaient infligés aux peuples ; et puis n'avaient-ils pasexposél'Europe à une irruption des Ottomans? En renonçant à ses prétentions sur l'Italie, prétentions qui avaient failli causer son démembrement , la France gagna en force nationale. Charles -Qiûnt avait eu la gloire de voir son ennemi prisonnier et suppliant, mais sans pouvoir arracher un lambeau de son royaume, et Topposition de la France avait déjoué ses vastes projets. A la mortde François I*^ qui survint peu après, Charles était sérieusement occupé en Allemagne; cependant les haines nationales fermentaient, et ne tardèrent pas à éclater. L'Italie languissait épuisée par quatre guerres* La première, apportée par Charles YIII, ne fit que redoubler les intrigues et révâer la force de l'union, mais aussi l'impossibilité de la maintenir. La seconde, entre Ferdinand le Catholique et Louis XII, détruisit l'équilibre et le jeu artificiel de la machiâe pditique, en livrant les plus belles provinces aux étrangers. La guerre entre François I^' et Charies-Quint étendit sur toute la Péninsule l'influence espagnole, et il ne resta plus aux vainqueurs qn'à se disputer entre eux le prix de la victoire. Dans la dernière seulement, le Piémont fut parcouru par les Impériaux et les Français, et souffrit cruellement de Tambition de ces étrangers qui, rivalisant de valeur et de férocité, s'enlevaient tour à tour les villes et les provinces. Alexandre de Médicis se montra dans Florence aussi pervers que l'avait fait prévoir sa jeunesse débauchée. Porté au trône par les armes étrangères, considérant ses sujets comme des en(1) Les histoires de Paul Jove s*arrôtent ici. r ' • Alexandre de NédiclR.

199 netnis^ méprisant les lâches qui avaient abattu à son protit les barrières constitutionnelles^ entouré de satellites^ il donna l'essor à toute la fougue de ses vingtrdeux ans. Après avoir construit une forteresse , et défendu sous peine de mort aux citoyens de conserver des armes , il s'efforça , par l'espionnage , les dénonciations secrètes et les supjdices, d'amortir cette humeur enjouée qui était le caractère du pays. Il avait en mépris les beaux-arts et les lettres , cette seconde vie de Florence. Ni le respect pour les familles , ni la sainteté du lit nuptial ou du cloi tre j n'arrêtaient ce tyran brutal , qui y sans distinction de sexe , se livrait aux débauches les plus effrénées; il humiliait^ de préférence, ceux qui se montraient les plus dévoués à la liberté, et que le peuple respectait davantage. Ses ministres et ses soldats rivalisaient à qui l'imiterait le mieux, et les Florentins enx-mé* mes oubliaient^ au milieu des orgies, leur glorieux passé. Le cardinal Hippolyte de Médicis , son cousin , enviait des honneurs qu'il croyait lui être dus; mais Alexandre ne tarda pas à se délivrer de lui à l'aide du poison, en disant : Nous savons comment nous débarrasser des mouches qui nous gênent, Philippe Strozzi , d'une fomille provinciale , neveu de Laurent le Magnifique, vaillant homme de guerre et politique habile , le plus riche particulier de l'Europe, modèle de savoir et de courtoisie , avait épousé les intérêts d'Alexandre, et, pour se faire bien venir de ce prince, lui avait donné de mauvais conseils. Le duc le voyait avec défiance , et chercha même à le déshonorer dans la personne de Louise , sa fille , qu'il fit empoisonner, n'ayant pu la séduire* Philippe, avec le reste de sa famille, se rtfugia à Rome, puis en France. Lorsque Clément VII fut mort, Strozzi et les autres bannis en grand nombre adressèrent leurs isw. plaintes et celles de leur patrie à Paul III, l'adversaire de leurs ennemis. Ils envoyèrent aussi exposer à Charles^Quint leurs misères et les infamies du duc, en semant l'or pour se rendre les courtisans favorables. Charles écouta leurs griefs et manifesta le désir de leur rendre justice ; mais, comme il redoutait par^dessus tout le rétablissement d'une république guelfe, il accepta les excuses du tyran , que justifièrent d'ailleurs l'infâme âoquence de Guicciardini, un cadeau de quatre cent mille florins, et le mariage qu'il conclut avec la fille naturelle de l'empereur. Lorsque Gharies-Quint proposa aux bannis quelques indeomités de peu d'importance et sans aucune sûreté , ils lui répondirent : Nous ne sommes point venus demander à votre

200 QUIlfSlJtllB BPOQUB« Majesté à quelles conditions nous dénions servir, ni nous excu» ser de ce que nous avons fait librement pour la liberté de notre patrie; mais pour la prier de nous restituer l'entière liberté gui nous fut promise en 1 530. H ne restait aucune espérance^ lorsque la vengeance vint d'où on l'attendait le moins. Il existait deux branches des Médicis bourgeois; à l'une appartenait Ck)snie9 à l'autre Lorenzine, jeune homme instruit^ mais dissolu , habitué à satisfaire toutes ses fantaisies ; espion du duc , compagnon , ministre et instrument de ses débauches. Soit rivalité d'amour, sentiment de honte ou désir de renommée , il songea à recouvrer Testime des siens par une action qu'il jugeait d'après les idées des classiques, objet de ses études favorites. Déjà^ il avait abattu à Rome des statues d'anciens tyrans y fait pour lequel Clément Vil , qui l'aimait d*un amour coupable, faillit l'envoyer au gibet. Il avait itvr. ensuite formé le projet de tuer le pontife, mais sans le mettre à exécution. Une fois, il trouva l'occaâon de précipiter alexandre du haut d^m mur qu'ils escaladaient de compagnie; mais il s'en abstint^ parce que l'on aurait pu y voir un accident^ et non le résultat d'une volonté réfléchie. Ayant donc attiré le duc dans sa chambre^ «ous le prétexte de lui livrer une femme qu'il dé6 Janvier, sirait depuis longtemps, il le fit égorger par un certain Michel Tavolaccino qu'il avait sauvé de la corde, et qui s'était offert à le servir dans toutes les circonstances. Lorenzino ne s'était ouvert It personne de son projet , et n'avait pas voulu se concerter avec les bannis ; le meurtre accompli, il ne tenta point de soulever le peuple, mais s'enfuit à Y^ nise^ d'où il envoya une belle harangue pour faire ressortir son héroïsme. Mais si qudques lettrés applaudirent au nouvd Har* modius, et si les bannis, « le portèrent aux nues avec des louan€( ges excessives^ qui non-seulement le comparai^t à Brutus, cr mais le mettaient au-dessus de lui (l), » le monde ne regarda point comme honorable un acte accompli par «un imu mense désir de louange; » il erra en fugitif^ jusqu'à ce que quelques sicaires gagnèrent , à Venise, le prix auquel on avait . mis sa tête. Florence s'émut de ce meurtre^ comme il arrive d'un accident imprévu. Bien que lespiagnoni relevassent la tète en montrant là le doigt de Dieu , bien que les artisans s'écriassent, (0 \kBCUU

!20t quand ils voyaient passer ces nobles qui s'empfessaient'de se saisir du gouvernement : Si vous ne savez ou ne pouvez faire vousmêmes y appelez-nous y et nous ferons y aucun chef ne se leva pour profiler d'un moment qui assurait la victoire au plus prompt. Les bannis n'étaient pas en mesure d'agir^ et le cardinal Cibo^ principal ministre du duc^ prit ses précautions pour empêcher un changement. L'assemblée^ déterminée par im discours de Guicciarditti et par les armes de Yitelli^ général de la garde, résolut de donner un successeur à Alexandre. En conséquence Gosme de Médicis , fils de Jean des Bandes noires y âgé de dixsept ans, d'un bon naturel^ du reste , fut proclamé chef de la république florentine. On lui imposa des conditions étroites, telles qu'à un doge de Venise; mais comme la force du pays fut laissée entre ses mains, un mois s'était à peine écoulé, qu^l les avait oubliées (1). Cependant les bannis rassemblés marchaient sur leur patrie pour tenter une révolution. Philippe Strozzî , à la tête d'une troupe de mercenaires, comptant sur l'appui des Français et les intelligences qu'il s'était ménagées à l'intérieur, vint assaillir Pisloie , divisée encore entre les Cancellieri guelfes et les Pan^ciatichi gibéUns. Mais Vitelli , qui , pour tenir Cosme à la dévotion de l'Empire, avait occupé la citadelle de Florence , le surprit à Montemurlo, fit les chefs prisonniers et dispersa les autres. Barthélémy Valori , cause de la ruine de sa patrie, son fils Antoine, François Albizzi et autres républicains, furent mis à la torture et immolés. Tous les jours, le bourreau faisait tomber quatre têtes, et les supplices ne cessèrent que lorsque le peuple fut incapable de les supporter. L'infâme Vitelli reçut de l'empereur un fief, en récompense de ses services. Philippe Strozzi, qu'il retenait dans une forteresse, mais avec des égards, dans le but de lui soutirer de l'argent, fut mis au gibet, malgré les recommandations de la France et du pape ; il voulait (1) a L'autre jour, Betlinî vint à moi, dans mon atelier, et médit que Cosrae de Médicis avait été fait duc avec certaines conditions destinées à le retenir, afin qu'il ne pût s'émanciper à son gré. Je me mis alors à me railler d'eus, disant : Ces gens de Florence ont assis un jeune homme sur un mer?eilleux cheval, puis ils lui ont chaussé les éperons et donné la bride en main dans sa liberté ; ensuite ils l'ont mis dans un beau champ où sont des fleurs , des fruits et des délices infinis, et lui ont dit de ne pas dépasser certaines limites tracées. Or, indiquez-moi , tous autres, quel est celui qui pourra le retenir quand n voudra les franchir? On ne peut donner

de lois à celui qui est maître des lois. » B. Cei^lini, Yita, -«- Lliistoire de Varehi s'arrête id.

**The text on this page is estimated to be only 28.42% accurate**

Cottiue. Lucres. 302 QUINZIBIU BPOQUft. lui arracher Taveu de sa complicité avec Lorenzioo ; pour ne pas céder aux angoisses de la torture, Philippe se coupa la goi^c et laissa ces mots tracés avec son sang : Exoriare aliguis nostris ex ossibiu ulhr, Pierre Strozzi , son fils, avec un grand nombre de vaillants Italiens (1)9^ sauva en France, où il devint un ma: réchal illlustre. Charles-Quint, malgré les constitutions et les conditions qu'il avait faites lui-même, déclara Cosme héritier légitime de la principauté, dont il exclut pour toujours la famille du traître, Cosme, délivré de ses ennemis, sut aussi se débarrasser de ses amis. Guicciardini, Acciaioli et les autres intrigants, qui espéraient conduire à leur gré le jeune homme sans expérience qu'ils avaient porté au trône dans leurs bras, tombèrent victimes de son ingratitude et de l'exécration populaire. C'est ainsi que Florence se trouvait opprimée par les Médicis qui, depuis cent ans, s'étaient appliqués à la corrompre; comme les formes démocratiques, qui jusqu'alors avaient été sa vie, étaient incompatibles avec une principauté, son asservissement fut sans bornes. Cosme concentra dans lui seul toute l'autorité, les conseils, la justice et les finances. Il obtint de Charles-Quint qu'il retirât des forts la garnison espagnole ; il arma des troupes avec lesquelles il put défendre les côtes de la Toscane, lorsque les Turcs, pour obliger la France et braver l'empereur, vinrent dévaster le littoral italien. La liberté avait donc succombé en Toscane, excepté dans les deux villes de Lucques et de Sienne, et Cosme ne pouvait l'y souffrir qu'à contre-cœur. Lucques, qui supportait avec patience ses provocations, et se maintenait dans les bonnes grâces de l'emte R a « n N et (t a n « « (I) « Le seigneur Strozzi quitta Tltalie, et viol trouver le roy an camp de Marole avec la plus belle compagnie qui fût jamais vue de deux cent arquebusiers à cheval y les mieuK dorés, les mieux montés , les mieux en pcmtt qu'on eût su voir ; car il o'y en avoit toul qui n'eût d€ox bons chevaux qu'on nommoit cavalins, qui sont de légère taille, le morion doi-é, les manches de maille, qu'on portoit fort alors, la plupart toutes dorées , on bien la moitié, les arquebuses et fourniments de môme; ils allaient souvent avec les chevaux légers et coureurs, de sorte qu'ils faisoient rage; quelquefois ils se servoient de la pique, de la bourghiguole et du corselet doré, quand il en faisoit besoin ; et, qui plus est, c'étoient totis vieux capitaines et soldats bien aguerris sous les bannières et ordonnances de ce grand capitaine Jeannin de Médicis, qui

avoient quasi tous été à lui; Icllement que, quand il falloit mettre pied à terre,on n'avoit besoin de grand commandement pour les ordonner en bataille, car d'eux-mêmes se raugeoient si bi^^n qu'on n'y trou voit rion à redire, etc. » BRANTûiiB,r«e de Pierre Strozzi.

**The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate**

DSBNIBBS flOUPISfi D» L'iRIxteKIDANCE 1TAL1B1IHS. 303 ereur, se garantit d'abord de ses projets; mais François Burkonacbi, qui en était alors gonfalonier^ conçut le hardi dessein de ressusciter la liberté italienne. Il se propo^it de faire^ des quelques troupes qu'il pouvait rassembler à raison de son office^ le noyau autour duquel se grouperaient, Pise^ Peseta^ Pistoie, JSienne,, Pérouse et Bologne; il devait commencer par se défaire des étrangers^ et puis enlever au pape ses domaines temporels^ conformément aux doctrines luthériennes, alors répan* dues dans Lucques, Tout était convenu; les Strozzi, toujours prêts à contribuer aux soulèvem^ts de la Toscane, lui foui^ nissaient de l'argent, et l'on n'attendait plus que le moment, lors

 trèrent en promettant^ comme dliabitode^ la liberté. La guerre se trouva donc engagée entre les Français y les Allemands , les Espagnols^ les pontificaux et les Turcs^ non moins funestes les uns que les autres. Gosme qui^ tout en haïssant les Français , redoutait les Espagnols , épiait le moment favorable prêt à en profiter. Aymt endormi les Siennois et les Français à Taide d'un traité^ il leva des troupes^ dont il coi^ le commandement à ce Jean^Jacques de Médici , qui avait causé tant de mal à l'époque des guerres de Lombardie , et qui^ fait marquis de Marignan par CharlesQuint^ avait puissamment aidé les Impériaux dans la dernière guerre. Renforcé par les Allemands et les Espagnols de Charles* Quint, il assaillit, sous prétexte de vouloir repousser les Français^ Sienne dégarnie de irôupes, mais bien pourvue de courage. Il avait anncHicé, et H tint parole^ qu'il ferait pendre quiconque attendrait dans un fort le prenuer coup de canon; mais sa conduite exalta le patriotisme jusqu'au désespoir. Chaque bourgade lui coûta du sang , et chacun aussi paya son courage de son sang. On estime que cinquante mille hommes périrent par le fer, la faim ou le supplice. Le voyageur qui traverse en soupirant cette maremme désolée, couverte jadis d'habitations et d'une culture florissante, maudit encore les guerres dénaturées de cette époque^ ce farouche Marignan et la mémoire de ceux dont il exécutait les volontés. Pierre Strozzi, qui était accouru pour combattre avec les derniers hommes libres de l'Italie, assaillit Florence et lutta de cruautés avec l'ennemi; mais, peu secondé par la France, mantm. quant |de vivres dans un pays dévasté, battu ensuite à Lucignano (1) , il fut obligé de renoncer à tenir la campagne. De retour en-France, il reprit Calais aux Anglais, et fut tué d'an coup de canon sous les murs de Thioiiville. Cosme et le marquis de Marignan poursuivai^t le cours de leurs barbaries, repoussaient les bouches inutiles qu'on avait fait sortir de la ville , et faisaient pendre quiconque tentait d'y introduire des vivres. Montluc avec les Français défendait Sienne, qui^ bloquée étroitement , vit le nombre de ses citoyens réduit de 30^000 à 10^000 ; elle continuait cependant à tenir ^ et les femmes elles-mêmes s'employaient à de pénibles travaux par (1) Le 2 août , jour de Saiot-ÉUeDoe. C'est pour cette raison qae Cosme instHna Tordre de ce nom.

BBRiaBBS dOOTIBS' BB l'iMDWBHDAHCB ITALIBlCirB.

Sitô amour de la liberté. Enfin, après avoir épuisé tous les vivres, mais non leur constance, ils obtinrent des conditions semblables à celles qu'on avait accordées à Florence vingiK»nq ans aupara* vant, et qui furent violées de même. La garnison française fit {dace à des troupes espagnoles. Beaucoup de Siennois se réfugièrent en France avec MonUuc; d'autres chefs soutinrent à Montalcino la cause de Tindépendance jusqu'à ce que la paix de Gâteau-Cambrésis assujettit Senne à Florence. Cosme avait acquis cette ville avec son argent, avec ses forces, et au prix de sa prq[)re infamie; PhiIq^ n l'occupa néanmrâis, et ne la lui céda que lorsqu'il eut besom de lui. Les conditions qu'il lui imposa placèrent même a Toscane dans une sorte de dépendance de l'Espagne, qui se réserva les ports d'Orbitello, Talamone^ Portercole, Monteargentaro et Saint-Éti^ne ; ces ports, appelés les présides, fermèrent la mer à Sienne , et la privèrent de son commerce. En somme, la mort des républiques était décrétée par le temps ou plutôt par les princes. Venise put, malgré eux , rester encore debout pour protéger la chrétienté ccmtre les Turcs. Gènes avait reçu d'André Doria une cmstitution nouvelle. Outre les deux partis guelfe et gibehn , entre lesquels Gènes GéoM. était partagée « comme toutes les villes dltalie généralement (1), B elle avait encore des nobles et des boui^eois; ces derniers se divisaient en citoyens et en plébéiens , et les citoyens^ à leur tour, eh marchands et en artisans. Toutes les familles, nobles ou roturières, qui avaient eu de l'importance dans les affaires de la cité, s'étaient associées, non par l'effet des liens du sang, mais par la communauté d'intérêts, en logis {alberghi)y sous le nom de Tune d'elles. Une partie du peuple favorisait les Adorni, une autre les Frégosi, gibelins, et aucun membre de la faction guelfe ne pouvait être nonuné aux charges publiques; mais la servitude commune avait retrempé chez les opprimés le sentiment de fraternité, et assoupi les rivalités entre les factions fatiguées. Douze réformateurs furent chargés de donner au pays le gouvernement qui leur paraîtrait convenir le mieux; ils établirent que toutes les anciennes familles {ffopriétaires jouiraient de droits égaux à ceux des gibelins et des bourgeois, qui antérieurement s'étaient arrogé lés emplois , et qu'elles constitueraient (i)VAii€in.

**The text on this page is estimated to be only 25.65% accurate**

206 QUINZIÀHE éPOiQUB. la noblesse dont les membres porteraient le nom de gentilshommes^ titre que la vanité espagnole faisait alors paraître [dus beau que celui de citoy^i. De {dus^ chaque famille ayant six maisons ouvertes dans Gènes dut former un loffù, noyau autour duquel se grouperaient les familles aïoins aisées, tandis que les grandes associations des Adomi et des Prégosi, qui perpétuaient le souvenir des haines intestines, se dissoudraient. On ^t soin d'ailleurs de mélanger dans les logis li^ nobles et les boui^eois, les guelfes et les gibelins, afin que les races ce^ sassent désormais de représenter les partis. On forma de la sorte vingt-huit logis (i)^ dans l^uels fur^t choisis quatre cents sénateurs annuels^ chargés de nomnàer aux autres charges. Le gouvem^uâit se composa donc du doge^ élu pour deux ans^ de la seigneurie des huit et des huit procureurs de laconmiune pour l'administration intérieure; des syn* dics^ au nombre de cinq , pour surveiller les affaires d'État; d'un conseil de cent, dont le nombre fut porté ensuite au double, 1SSS. renouvelé tous les ans. Sur le refus d'André Doria^ Hubert Lazario Cattani fut éàn doge. Les inimitiés entre l'ancienne noblesse et la nou velle^ de même qu'entre ces deux classes et le peuple^ exclu des emplois pu1S78. blics, s'étant ensuite ravivées , les noms des logis furent alxdis , et chaque famille reprit cdui qu'elle portait anciennement Aucune part n'était assignée dans cette constitution ni au menu peuple de la ville ni à celui de la campagne^ sauf le cas où le mérite et la richesse ouvraient à quelques^ns les portas des logis. Mais, quoique l'aristocratie se fût consolidée dans Gènes, le peuple n'y demeura jamais entièrem^t effacé comme à Venise. C'est pour cela que cette république vieillit moins, et put, deux cents ans plus tard^ manifester son horteur pour cette servitude à laquelle l'Italie s'était habituée. Les haines entre les nobles et les boui^ieois ne restèrent pas éteintes malgré cette réforme (2). Bien qu'Andi'é Doria eût refusé la principauté, il (1) Savoir : Auria (Doria), Cal vi, Caltaoi, Centurioni, Cibo, Gicada, Fiesclii , Franchi , Fornari, Geutili , Grimaldi , Grilïi , GinsUni&Di , Imperiali , lolei-iani, Lercari, LomeHIni, Mariai, Negri, Negrooi, Palavicini, Pinelli, Promontori, Spinola, Salvaglû, Saaii , Vivaldi, Usudimare. (2) Hubert FoUeUa révèle, dans un discours rédigé pour sa défense, les discordes intestines et Tarrogance

**The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate**

BBBNIBBS SOUPIBS BB l'iMDBPBNDaNCB ITALIBIINB.

907 conservait dans sa patrie cette suprématie que lui donnaient ses bienfaits et ses grandes qualités. Il avait à lui des vaisseaux dans le port^ et ses vaisseaux, comme son palais était gardés par des soldats, n n'abusa point de ces prérogatives; mais on craignait qu'il ne voulût tranasiettre l'autorité dont il jouissait à son ne^ veu Giannettino, vaillant homme de mer, mais hautain^ dissolu, et qui abusait de la puissance de ma oncle pour satisfaire ses passions. Il avait surtout indigné Jean-Louis Fiesco^ comte de coiuuraitoii Lavagna, homme d'une excessive ambition^ qui s'étendit ^ "^^' avec la France et le duc de Parme pour détruire ce que l'empereur avait édifié. La conjuration éclata; Giannettino fut tué, le cri de liberté retentit dans Gtoes; mais, au milieu du tumulte, Jean Louis Fiesco se noya par accident, et ses gens se dispersèrent; André Doria, parvenu à remettre, non sans effusion de sang, sa patrie sous le frein^ continua de la protéger, tandis' que la Providence le préservait des poignards que les prin-» ces et les citoyens^ dans ce déplorable siècle d'or, oi^anisaient contre lui. Nous avons encore d'autres révolutions sanglantes à raconter^ avant de laisser l'Italie tomber dans la léthargie à laquelle elle « gressu , sermone sejuDgant , illosque deviteot , période qua^i Ulorum eon« tactu se polluere ac contagione contaminare formident? Quare, separata loca « et compita liaiscnt) iu quae utriusque corporis JHventus conveniait, cum al« leri alteriuB corporia liominea excludant. Quin etiam , cum forum unum « esse, in qfiod omnes cives conveniant , aeeesee ait, ratiooe quadam aa&equntia sunt, ut forum ipsum dividani, ac duo fora prope faciaDl : duap. enim sunt « porticus, iu quas alteri ab alterius corporis horoinibus separati conveuiunt. « ËademquoqiK distinctio in juventutis sodalilatibus servatur, quarum muUas « nobiles insliluernnt ; io quas neminem uuquam ex popiiiaribus acceperunt, « cum nonoulli , privalis uecessitudinibus illiô oonjuncti , se admttU postulas« iient, sed ad lepuUae iujuriam , verborum quoque conlumeiius addidernnt, (( cum se degenerum sodalitate commaculaturos negarent J^m vero , cum ad « aniraos bomimini accendendos major sit coutemptus , q4jam injuriarura irri^ tatiOy dit immorlales! quani despecti ab istîs nostris nobilibus sumus, quam « iUi a nobis abborrent, quam dos auribus et aoimis respuunt , quam coutemp* n tim de nobis loquanlur, in quanta convicia , linguae intemperantia, prove* « huntur, cum uos

dégénères et rusticanos , non modo Geouœ, sed in aliis « civitatibus appellant, perinde quasi deorum genus , alque e cœlo delapsi ipsi « sint ; exterosque , simul atque de aiiquoex nobis incidit sermo , etiamsi alia « res longe agalur, sedolo admoneaut, liominem iltum degeneremet ex infima « plèbe esse, nobilitateque sibi haudquaquam comparandum : neque senliuikt « se risui plerumque exteris esse» quos non pudeat fœous ac sordidiores quaes «' tus exercentes, iiobilitatis nomine : quam comprimere deberent , se commeni « dare , liaud uliam animae nobilitatis mentionem facere. »

 est réservée. Le pape Paul m, de la famille Farnèse, ne négUgea a^un moyen de nuire à Cosme , dans Ve^ir de donner Finlégrité ou du moins une portion de la Toscane à son fils PierreLouis ou à son neveu Octave, n fit épouser à ce dernier Marguerite , fille naturelle de Charles-Quint , et veuve d'Alexandre de Médicis, duc de Florence ; il lui conféra le duché de Castro et Nepi, puis celui de Camérino, dont il. avait dépouillé les ducs d'Urbin^ auxquels ceduché était venu par les femmes; mais tout cela était bien loin encore de satisfaire les prétentions de réponse issue du sang impérial. 11 obtint des Vénitiens le titre de gentilhomme pour l'impudique Pierre-Louis , et de Fempereur, la noblesse, avec le marquisat de Novare et une grosse pension ; aie fitensuitegonfalonieretcapitainegénéraldelasainteÉglise, bien qu'il fdt moins célèbre par son habileté militaire que par ses débauches, dont l'obscénité passe toute croyance. Paul IIÏ lui passait ces légèretés de jeunesse qui faisaient frémir le monde ^ et il épuisait l'État pour entretenir le luxe de ce fils au niveau de 16*0. son ambition. Les habitants de Pérouse, qui s'étaient rév(dtés, furent réprimés par les armes et les supplices. Les Colonna furent dépouillés de leurs domaines. Paul m chercha, en flattant ceux qui décidaient de^tiquement des destinées de l'Italie^ à obtenir pour les siens tantôt Sienne, tantôt Milan. Il ne put réussir; aussi, disait-il souvent : y aï bel et bien vu par V histoire^ par ma propre expérience et parcelle d' autrui ^ que jamais le saint^siége ne fui puissant et prospère que lorsquHl eut les Français pour alliée.. CharlesQuint, déjà aigri par ces propos , fut encore blessé lorsque le pape fit attribuer Parme et Plaisance à Pierre-Louis, avec le titre de duc. Ces villes avaient appartenu au duché de Milan jusqu'au moment où Léon X se les était fait céder ; aussi Charles les voyait-il avec dépit dans d'autres mains. Ferrant Gonzague, gouverneur du Milanais, l'ennemi particulier du pape, attisait encore son mécontentement. Tous deux, en conséquence, encouragèrent, s'ils ne l'excitèrent pas, une conspimtion ourdie par des gentilshommes des maisons Anguissola, Landi, Confalônieri et Palavicinî. Pierre-Louis, assailli par les conjurés, périt, et la terre fut délivrée d'un monstre. Plaisance criait déjà liberté ; mais, le jour même, elle fut occupée par Ferrant Gonzague. Octave Farnèse, fils de celui qui avait été tué, se maintint dans Parme, même après la mort du pape. NoBveije Henri II, dans l'intention de causer du dépit à Charles-Quint, 1B48.

S09 ptii le jeune Faroèse sous sa proteetion, et fit passer^ $ou$ le$ cidres du niaréehal de Brissac , des ti*oupes dans le Piémont) qui supporte les premiers raviiges dans toutes les descentes en Italie. Ferrant Gonzague fut contrûnt de lever le siège 4e Parme pour venir désoler le Piémont, où les soldats de France paraissaient des sng/ss, en comparaison de ces Espagnols et de ces Allemands dont la brutalité féroce égalait Tindiscipline. Le parti français se releva en Italie; il était formé des mécontents de tous les paysqui, réunis à Ghioggia, employèrent tous les moyens de nuire aux impériaux, jusqu'à faire appel aux Turcs pour les lancer sur le territoire de Naples. Nous passerons volontiers sous silence les trahisons, les coups de poignards^ les empoisonnements, les corruptions, qui, plus que jamais, furent mis en œuvre à cette époque; nous nous bornerons à dire que Gharles-Quint envoya, pour faire face au dmiger, le duc d^Albe, avec des forces considérables; qu'elles furent amenées par le Génois Doria , avec l'argent de TAmérique, pour la ruine de ritalie, et que le Milanais Medeghino joignit ses sddats à cette armée d'étrangers. Sur ces entrefaites , Paul IV , de la famille Caraffa , avait été iiai. porté au pontiticat. Lorsqu'on demanda au nouveau pape, qui jusqu'alors s'était montré simple et d'une piété austère , comment il voulait être traité : En grand prince, répondit-il. Après son couronnement, qui fut d'une extrême splendeur, il se montra somptueux en toutes choses , et plus temporel qu'il ne convenait à sa dignité. Il disait que Charies-Quint voulait le tuer de fièvre morale, mais qu'il saurait lui^onner de l'occupation, et qu'il délivrerait la pauvre Italie. Il la comparait à un instrument dont les quatre cordes étaient Naples , Milan , Venise , et l'État de l'^^giise • Malheureuses, disait-il, les âmes d'Alphonse d'Aragon et de Ludovic le Mare, qui furent les premiers à gâter ce noble instrument de l'Italie! Navagère, auquel il s'adressait, ajoute: a Jamais « il ne parlait de sa majesté ( Charles-Quint) et de la nation a espagnole sans les traiter d'hérétiques , de schismatiqueset « de maudits de Dieu , de race de Juifs et de Maures, de lie a du monde, en déplorant la misère de l'Italie, contrainte de « servir une nation si abjecte et si vile. » n soiq)çonnait, à chaque instant, l'empereur de vouloir attenter à ses jours. A l'instigation de ses neveux, qui espéraient profiter des troubles, et de monseigneur délia Casa, son secrétaire, T. xiv. 14

**The text on this page is estimated to be only 27.03% accurate**

SIO QUINZIÈMB liPOQIlB. qui désirait voir raffranchissement de la Toscane^ sa patrie , i) dépouilla les feudataires romains y et conclut une alliance avec le roi de France Henri H ; il avait formé le projet de frapper leB Espagnols de déchéance et de transférer à Henri H ou bien à lui-même lé royaume de Naples et le Milanais. A cet effets il traita^ dii-on^ avec les Turcs pour qu'ils attaquassent les marines toscane et napolitaine ^ et avec le marquis de Brimdebourg^ luthérien ^ pour assaillir l'empereur en Allemagne. Une smnte Ugue fut organisée^ à la tète de laquelle fut placé Pierre Strozzi, qdi Tenflammait de ses haines implacables. A ce moment, s'offrit aux regards channés des protestants d'Allemagne le spectacle nouveau d'un pape en guerre avec l'empereur et avec le roi catholique , et la perspective d'un nouveau sac de Rome par l'armée de ces princes y sous les ordres du duc d'AIbe; ce qui n'eût pas manqué d'arriver , si les Français ne fussent accourus à temps. Cependant le duc de Guise , qui les commandait ^ ne fut pas secondé; bientôt même on le rappela pour l'envoyer en hâte, avec l'élite de la noblesse française , du côté des Pays-Bas , où douze mille Anglais s'étaient réunis à l'armée espagnole commandée par le comte d'Egmont et par Emmanueï-Philibert de Bauiuede îSàvoie, gouvcmeur de ces provinces. Il se livra sous les murs ®**"V5nf " de Saint-Quentin une bataille mémorable. Les Français y furent mis en pleine déroute. Cette défaite jeta dans Paris une extrême épouvante (1). A la nouvelle de cette victoire, Charies-Quînt, qui avait abdiqué en faveur de Philippe II, son fils^ pour se renfermer dans un monastère^ demanda : M

**The text on this page is estimated to be only 24.07% accurate**

DBBNIBRS SOUPIBS DB L'iRI^milDANGB tTALIBNRB. !tlt et la vaillance de Strozzi, s'empara de Calais^ et délivra le con- isss. tiaent des insulaires qui s'y maintenaient depuis deux cents ans. Ces événements avaient influé d'une manière fâcheuse sur iés affaires de l'Italie y et le pape^ abandonné à lui-même, dut se résignera traiter. Le duc d'Albe^ a qui n'avsût pas encore appris à connaître d la grande différence qu'il y a entre faire la guerre contre les « autres princes et la faire contre le pape y avec lequel, en cr définitive, au lieu de gagner quelque chose, on perd ses a frais (1), » insistait pour continuer les hostilités; mais Philippe II accorda la paix au pontife , avec de larges conditions. En même temps, il se négociait une paix générale, qui fut j»aixd« conclue à Gâteau-€ambrfeis. Nous avons voulu conduire le CavatSm. rédt jusque-là, parce que cette paix vint clore les hostilités entre l'Autriche et la France, et qu'elle régla les affaires d'Italie sur des bases qui devaient durer longtemps. Il fut conv^tt entre les parties contractantes que le roi catholique épouse ^ rait Ë^isabetti de France, renoncerait de nouveau à la Boui^ogne, comnoe le roi très-chrétien au Milanais et au royaume de Na* pies; puis^ comme PhiHppellne s'inquiétait point de ses aHîés, TËmpire perdit Metz , Toul , Verdun ; et l'Angleterre , Calais , dont cinq cent mille écns d'or ne l'indemnisèrent que faible^ ment. La Corse fut rendue aux Génois, et Plaisance au duc Farnèse> pour le détacher de la France, et récompenser les services rendus dans les Pays-Bas par Alexandre Farnèse , l'un des plus grands capitaines de ce »èele. Bien que les généraux français se récriassent contre la cession d^un pays acquis au prix de tant de sang (2) , le duc de Savoie, le héros de Saint-Quentin, recouvra tout ce qu'il avah perdu dans la guerre , la Bresse , le Bugey , la Savoie et le PMmcmt , à Fexception de Chiéri , Turin , Pignérol , CMvasso , ViDeiieuve d'Asti , qui furent retenus par le roi jusqu'à ce qu'on eût éclairci les droits de Louise de Savoie , aïeule de Henri IL Emmanuel^Philibert épousa, en outre, Marguerite de France. Depuis cette époque , le ducTié de Savoie acquit, avec le rang de puissance italienne, une certaine influence sur les affaires de l'Europe . (\) GlANNOWS. (2) Voy. les MémoWes &tè mar

313 QUINZIEME ^OQUS. Les agitations finissaient dans le reste de Tltalie^ et avec dies, la liberté ; désormais ^ les ItaKens durent subir en silence l'insultante compassion de leurs «memis. CHAPITRE VIII. ROYAOMSS HDBOLIf ANS. — SOIJM AN. L'Autriche et la France, à cause de leurs guerres, fiirent sur le point de livrer aux Turcs T Allemagne et ITtalie (l). Le fanartisme guerrier de ce peuple avait rajeuni l'esprit arabe y et les troupes féodales étaient peu en état de résister à ses guerriers disciplinés, aux janissaires, aux mameluks et à la cavalerie persane. Heureusement pour la chrétienté, les Persans étaient en proie aux discordes politiques et religieuses, et, par rivalité de sectes, avaient conçu une haine mortelle contre les Ottomans. Les mameluks circassiens, que saint Louis avait vus maîtres des rives du Nil, et qui, sous Bibars , s'étaient étendus jusqu'en Syrie, pour être ensuite humUiés par Tamerlan, se régirent pendant deux siècles et demi à l'aide d'un système que Ton ne connaît pas bien, mais qui constituait un despotisme militaire; pour suffire à ces guerres ccmtinuelles, l'empire ottoman ne pouvait donc obtenir du secours de ce côté. Toutefois il assaillit le 'royaume de Naples , et a menaça d'envoyer Venise consommer son mariage au fond de la mer ; » mais comme il visait plutôt à étendre ses conquêtes qu'à extirper le christianisme, on conclut souvent des traités , et la politique du divan marcha de concert avec la politique de nos cabinets. Mahomet II, dansées vingt-huit annéesjqui suivirent la prise de la Mère de l'univers j comme les Turcs app^ent Gonstantinople, (1) FraoçoU Vettori éerivaU à Machiavel, en jain l&is : « Mais, moa cher compère , nous allons baguenaudant parmi les chrétiens , et laissons de côté le Turc, qui pourrait bien, tandis que ces princes négocient leurs traités, faire quelque chose dont peu de gens se préoccupent. Il faut que ce soit on homme de guerre et un capitaine par eioellence. On voit qu'il s'est proposé pour bat de régner; la fortune lui est fa?orable, il a des soldats toujours prêts, beaucoup d*aigent, un pays très-grand ; aucun obstacle ne le gène, il est allié avec le Tartare; je ne m'étonnerais donc pas qu'avant qu'un an se soit écoulé, il eût donoé une grande bastonnade à notre Italie, et mis en déroute ces prêtres ; je n'en vaux pas dire pins long sur ce sujet, pour le» moment. »

BOYAUMBS MUSULMANS. SU assujettit^ en Europe, l'Âchaïe y la Morée , VËpire, l'Âcitma^ nie^ la Servie^ la Yalachte^ la Bosnie et Négrepont; en Asie^ Kastamouni , dernier État seljoucide , l'empire de Trébizonde et les possessions qui restaient aux Génois dans l'Asie Mineure et sur la mer Noire ^ possessions qui furent assurées à la Porte^ après la prise de Kilia et d'Akerman en Moldavie par Bajazet. Conserver les conquêtes était un devoir ; c^est pourquoi le grand vizir Ibrahim disait au Hongrois Laszki : Notre loi veut que tout lieu oi$ a reposé la tête de notre maître^ où est seulement entré son cheval, appartienne éternellement à son domaine. Ce n^est pas la couronne qui donne le royaume ; ce n'est ni Vor ni les pier^ reries, mais le jer; le fer assure Fcbéissance; ce que l'épée ac^ quiert, l'épée doit le conserver. Mahomet ne voulut pas seulement faire des conquêtes^ mais encore oi^aniser l'empire ottoman. Aux termes delà capitulation, il respecta l'Église grecque (i), c'est-à-dire ses patriarches, ses métropolitains , ses archevêques, évéques, prêtres et clercs, et le droit d'élire et d'ordonner ses membres^ mais les dignitaires durent obtenir à un haut prix le bérat du Grand Seigneur, lettres patentes oii étai^t énumérés les droits et les obligations de l'impétrant , comme aussi les émoluments qu'il pouvait exiger des Grecs. Le sultan donnait l'investiture au patriarche de Gonstantinople en lui remettant le diplôme, le pastoral , le chapeau violet , la cape noire , le manteau , la soutane à fleurs et un cheval blanc. Mais les élections pouvaient-elles être libres et les canons respectés, là où la volonté du souverain est la loi unique? La nomination s'obtenait moyennant une forte somme, et le moindre mécontentement attirait au titulaire l'exil ou la décapitation. Le patriarche œcuménique, comme on appelait celui de Gonstantinople, présidait le saint synode permanent qui y résidait , et dans lequel entraient, outre dix ou douze évêques des métropoles les plus voisines, le grand logothète ou camerlingue séculier, ainsi que les archontes , c'est^-dire les Grecs revêtus de hautes dignités par le gouvernement. Le synode, tribunal suprême du clerçé, recevait l'appel des jugements des évêques, (i) Cest cequ'affirme positivement Fraoïa, IIy. 111» il : Kùjsùawi ha k6n' TEC ôc icpocrdÇac tva novffltùoi xal TCQCTpidpx^v, (i>c (T^Oec ^v xatà tt^v tAÇiv oùtûv* fy yàp iipo«ico6avâ>v ^ içttTpt^pxiW.

t "H 314 QUINZIBME iPOQUE. élirait et même déposait le patriarche ^ nommait aux autres dignités, et réparUssait les impôts ecclésiastiques; mais il fallait le bérat du sultan pour dcmner force à ses décisions. Au patriarche, en général, appartenait le soin de protéger les Grecs près de la SuUime Porte, et il avait, en outre, la juridiction civile sur tous ceux qui résidaient dans son diocèse. Il statuait, avec un tribunal composé de juges choisis parmi le clergé séculier, sur les cas criminels , ecclésiastiques et mixtes, relatifs aux Grecs et aux Arméniens. Il pouvait condamner à la prison et aux galères sans que le souverain eût besoin de confirmer la sentence ou pût faire grâce , à moins que le coupable n'emlH'assât Tislamisme. A chaque instant, il fallait employer les revenus considérables de TËglise à satisfaire aux demandes des Turcs. Lesévéques, archevêques et métropolitams avaient le gouvernement ecclésiastique de leur diocèse respectif, la su^ veillance de renseignement, avec certains biens et différentes taxes sur les ordinations, les héritages, les dispenses matrimoniales et autres éventualités. La caisse commune du patriarcat ( c'est ainsi qu'on appelle une espèce de banque où les Grecs et même les Turcs mettent leurs fonds en dépôt) fait don au fisc de vingt-cinq mille piastres par an; moyennant cette somme, le haut clergé est exempt de la capitation imposée à tous les siyets du Grand Seigneur. Le clergé séculier continua d'être divisé en deux penda ou classes. Dans la première , sont le grand logothète ou archichancelier du trône patriarcal,* le scevophylax ou gardien du mobilier sacré, le cartophylax ou archiviste, le grand ecclé* siarque et le grand orateur. Dans l'autre penda se trouvent le grand économe, le protonotaire, le référendaire, le primicier, Tarchichantre , le premier secrétaire , etc. Des prêtres de ces deux classes sortent les familles phanariotes, c'est-à-Kiire habitant près du phare, à Gonstantinople, élite du pays qui conserve la langue et les lettres. Au temps de la conquête , le siège archiépiscopal de Brousse était occupé par Joachim, du rite arménien ; Mahomet, l'ayant appelé à Gonstantinople avec quelques familles , lui donna le titre de patriarche et de chef hiérarchique , et le nomma son lieutenant pour les choses politiques relatives aux Arméniens de la Grèce et de TAnatolie , auxquels il avait accordé le libre exercice de leur culte. Quelle devait être la condition des chré

fiOYAUXfiS MUSUUIAIIS. %î$ tiens. Qu'il suffise desavoir qu'en 1519^ sous Sélim PS en i (»40^ sous Mourad IV, puis à la fin du siècle passé, on discuta dans le divan si le parti le plus sûr ne serait pas de les exterminer tous. Les conquérants de TAcarnanie , de TÉpire et de l'Albanie Arœatoies. avaient été forcés, pour retenir dans la sujétion leurs popula*tions redoutables sur leurs montagnes, de leur accorder des privilèges. Le niont Agrafa (1) obtint, le premier^ un capitaine et des soldats pour le maintien de Tordre et de la tranquillité^ et Mahomet n permit que dans l'administration des affaires civiles, le premier vote appartint au cadi, le second à rarchevéque , le troisième à leur capitaine. Cette constitution, qui fut ensuite étendue à toute la Grèce de terre ferme, n'a pas pe^ contribué, de nos jours , à faciliter l'insurrection des Hellènes. Les chefs des milices nationales étaient nommés armo^o/e^, et leurs soldats palicares; il y avait, en outre, des klephtes ou chefs de bandes non reconnus par le gouvernement, auquel ils étaient hostiles. Le Grand Seigneur distribua des fiefs au)( troupes qu'il avait chargées de garder l'Ëpire et l'Albanie ; ces troupes se mêlèrent avec les habitants, au moins, sur les côtes, dans les villes et les plaines. La Porte se défiait de ces nouveaux maîtres qui, * en eflet, acquirent une telle puissance, qu'il était rare qu'on leur envoyât un pacha étranger. 11 existe parmi les Tiircs deux législations, l'une religieuse ^«totaiioa. et Tautre civile ; la première tirée du Koran et de la tradition, puisque les Ottomans sont Sunnites , et la seconde fondée sur les constitutions des souverains. Les théologiens jurisconsultes forment la chaîne des ulémasy d'où sont tirés les docteurs, les juges, les ministres des mosquées , dépendants du muphti. Ce dignitaire répond par un fetwa ou fetfa aux consultations que lui adresse le sultan sur des questions de droit et de politique, sur la légitimité de la guerre et des condamnations de personnages illustres. Mais s'il osait prononcer contrairement à la volonté du souverain, il était destitué ; s'il se rendait coupable d'un crime capital, il ne s'agissait pas pour lui d'être étranglé ou décollé, mais d'être pilé danô un mortier réservé pour cet usage dans le château des Septr-Tours. Indépendamment de la loi {chéri) et des constitutions [kanoun) i les Turcs observent les coutumes {aadei) et la volonté du mat^ tre {ourf), (t) Jacov ady Riio'JNEMNJiiOtt» Htsi. tmémnede Ui Çfrècv,

 Mahomet II promulgua un kanoun divisé en trois portes : la première traite de la hiérarchie des dignitaires; la seconde, des cérémonies et des usages ; la troisième^ des peines et des traite-* ments. D'après ce code, quatre classes ou colonne» de Tempire forment le noyau du divan , savoir : les vizirs, dont le premier, appelé grand vizir, sorte de maire du palais, commande l'armée, préside le divan , et se trouve chargé du fardeau de toutes les affaires publiques; deux grands juges ( kadiasker ) de la Romélie ou Europe, et de TAnatolie ou Asie ; trois grands trésoriers (de/terdars)y et les secrétaires d'État (nichantchi). Viennent ensuite quatre hautes charges de cour, conférées aux eunuques : le grand maître (bahi seadet agassi), le trésorier {khasinedar bachi), le grand échanson {kilardji baehi), le préfet du palais (serai o^o^st); de plus , le grand jardinier et le chef des eunuques noirs. C'est la consécration du despotisme le plus illimité ; car rien ne vient s'interposer entre le maître absolu et l'esclave livré à sa discrétion. De peur que d'autres familles, en s'alliant à la famille impériale , ne puissent élever des prétentions au trône, ce code veut que le padischah n'épouse qu'une esclave, enlevée enfant au cercle de ses relations, et qu'elle soit révérée seulement comme chasseki, c'est-à-dire mère des princes, et davantage lorsqu'elle est validé ^ c'est-à-dire mère du sultan. La coutume en vertu de laquelle les premiers-nés du sultan font mourir leurs frères, est sanctionnée par un fetwa du muphti; d'où il suit, comme corollaire , qu'on ne lie pas l'ombilic aux filles du Grand Seigneur. Relégué la veille parmi les femmes, le sultan se trouve , le lendemain, le maître de la vie et des biens de tous. Il n'y a point de tribunaux permanents, point d'assemblée législative, point de noblesse héréditaire qui puissent mettre un frein à son pouvoir; l'unique distinction consiste à être appelé au service du maître ; si l'esclave élevé au rang de vizir ^st déposé sans être mis à mort, il rentre dans sa condition primitive. Il est défendu au despote , maître de la vie de tous, de faire grftce à celui que les cadis ont condamné à mort, attendu que la loi d'après laquelle jugent les cadis , est d'origine divine , et dès lors, immuable. Propriétés. Aux lemies du Koran, les choses et les personnes apparti^nentà Dieu, qui délègue aux hommes certaines attributions de la propriété. Quelques-unes des terres vives, c'est-à-dire

BOYAVlItS musulmans/ àl7 cultivées^ payent le dixième de la récolte, et d'autres im impôt foncier. Les premières sont dans les pays qui se donnèrent volontairement à l'islamisme , ou qui furent partagés entre les mu* sulmans a{Nrès l'extermination des naturels ; quelques-unes aussi ont été l'objet de privilèges spéciaux de la part de Mahomet ou des premiers khalifes. La propriété sur les terres de dtme diffère peu de ce qu'^e est en Europe^ car elle est directe^ personnelle et transmissible; seulement elle est grevée d'un cens religieux, et se perd si l'on cesse de la cultiver. Il n'en existe de telles que dans TÂrabie i l'Irak-Arabi , la Turquie asiatique et les contrées de Bagdad et de Bassora. Les terres de tribut, c'est-à-dire conquises par les armes sans Texpulsion des indigènes^ et sur lesquelles des colonies non musulmanes ont été établies , sont régies par des lois différentes des nôtres ; en effet , la propriété est collective ; elle se divise entre Dieu, le souverain^ la société musulmane et les descendants des races conquises , mais l'usufruit demeure individuel. Tout membre de tribu, toute famille de vaincus a droit de cultiver librement, et pour son propre compte, une portion de terrain possédée en commun, et d'y faire paître ses troupeaux, sous la seule condition de la tenir en bon état et de payer le tribut. Le conquérant ne conserve le droit d'y participer qu'en remplissant les obligations qui lui sont imposées envers Dieu et la société, obligations dont la principale est de faire que le tribut soit perçu , et, partant, que la terre soit cultivée. En conséquence, toutes les conquêtes de l'islam, depuis Omar^ ont été déclarées ouahefj c'est4i-dire fondations pieuses dans l'intérêt de la communauté musulmane. Une portion appartient à Dieu, c'est-à-dire aux pauvres, aux infirmes , au culte; elle se compose de tout ce qui provient du sol conquis, butin , dime, taxe mobilière et foncière, capitation. Outre ces lois et le code de Soliman, les Turcs possèdent un très-grand nombre de recueils de décisions rendues par les juges suprêmes , et des ouvrages spéciaux pour régir les sujets de l'Inde. Montesquieu commet donc une erreur capitale^ lorsqu'il affirme que les Turcs n'avaient point de lois , point de droit de propriété, d'hérédité, de succession, et que leur unique législation était la volonté despotique du Grand Seigneur (l). (1) MuRAOGEA d'Ohsson cxpoM PeuUère législation civile , administratîTe et

**The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate**

318 QUUIEIÈIUI BPfHlOB* 1481. Bajazet n^ prévenant son frère Djem (Zizim), se fit {ffodamer sultan ; alors ce prince, pour échapper à une mort assurée, commença une guerre civile; mais, vaioou par son frère, il s'enfuit de contrée en contrée , et enfin à Rhodes , oii le grand maître le prit sous sa im>teotion. Mathias Corvin, Ferdinand le Catholique et Ferdmand de Naples , les mameluka d^ypte et d^autres princes musuhnans le demaadèrent/ afin de Vavoir comme prétexte pour déclarer la guerreà Bajazet. Alexandre VI finit par l'obtenir, dans l'intention de le mettre à Ifi tète d'une croisade qu'il projetait. Bajazet envoya au pape des dons magnifiques, parmi lesquels se trouvait la lance de Longin, et le pria de bien garder son frère, lui assignant, à cet effet, quarante mille ducats par an. Le pape le retint, en effet, dans une prison honorable au Vatican, jusqu'au moment où Charles VIII l'obli1494. gea à le lui céder; mais peu après, dit^n, ce prince mourut empoisonné (i). Bajazet, qui, plus débonnaire que guerrier, fut surnommé Sofi, c'est-à-dire mystique , aimait la retraite et les sciences; il se plaisait à graver sur pierre, à travailler au tour, à soutenir des discussions théologiques. Les Turcs avaient envahi à plusieurs reprises les provinces autrichiennes de la Styrie , de la Carinthie et de la Camiole, mais jamais avec autant de furie que la première année du règne de Maximilien. Michalogli fut alors battu par Rodolphe de KhevenhûUer, près de Villach ; dix mille Turcs et sept mille chrétiens y périrent, et quinze mille captifs furent délivrés de leurs chaînes. En 1494, les Turcs firent une huitième irruption en Styrie, et Maximilien les défit en personne. En 1499, le sultan signa la paix avec les Vénitiens; mais comme le traité n'était rédigé qu'en latin, il ne se crut pas tenu de l'observer. Il envoya donc, à la sollicitation de Louis le More et des autres ennemis de Venise, Iskander-Bacha qui envahit le Frioul, s'avança jusqu'à Vicence et ne se retira qu'après judiciaire de Tempire ottomdti. Voy. aussi B6ckinc , Notiîïa dignitatum et administrationum omnium, tam eiviUiumguammilitarium^ in partibus Orientii^ (i) La lettre italienne , qui se trouve parmi celles de princes à princeii écrite par Bajazet au pape, pour qu'il empoisonne Djeni, est évidemmeot fausse. Il existe, dans bibliothèque de Turin, une traduction en vers toscans de la géographie de Ptolémée, par François Berlingieri, avec une dédicace à Djem, où il donne de grands éloges à son savoir et à celai de son père. (

 avoir exercé les plus grands ravages; il emmena 10,000 prisonniers. Une flotte turque attaqua la Morée ^ que Benoît de Pesaro défendit avec une grande valeur. Alexandre VI et Ladislas II de Hongrie s'allièrent à Venise contre la Porte, ainsi que l'Espagne et la France; leur flotte assiégea Mitylène^ mais elle fut dispersée par une tempête. La paix de Constantinoplc coûta Lépante, Modon, Coron, Navarin et Durazzo à Venise qui obtint cependant Géphalonie. Le roi de Hongrie fit aussi avec Bajatet un traité, qui est le premier, entre ces deux États, dont le texte soit connu. Le 6 septembre 1500, et pendant les quarante-quatre jours qui suivirent, Gonstantinople ressentit un tremblement de terre qui renversa cent neuf mosquées, dix-sept cents maisons^ les Sept Tours et une grandepartie des murailles; les anciens aqueducs et d'autres édifices furent presque ruinés. Cinq mille per* sonnes périrent; la mer couvrit une grande partie de la ville et le faubourg de Galata , et plusieurs contrées de la Thrace restèrent désolées. Bajai^et s'apprêtait à abdiquer en faveur d'Ahmed , celui de ses fils qu'il aimait le mieux^ lorsque les frères d'Ahmed, voyant leur mort inévitable d'après la loi fondamentale, prirent les armes pour œnjurer le danger; les janissaires se dé- !«»• clarèrent pour Bélim. Une fois vainqueur , le prince rebelle proposa à Bajazet de rester à Constantinoplc ; mais son père lui répondit : Deux épées ne peuvent tenir dans le mêmefaur^ rêou, et il partit. 8élim l'acompagna un assez long espace de chemin , et le quitta après lui avoir demandé sa bénédiction. Mais, apprenant qu'il s'éloignait à petites journées, il le fit empoisonner, et ordonna qu'on célébrât ses obsèques avec pompe. Après avoir fait , suivant l'usage des nouveaux sultans , des largesses aux janissaires, Sélim P** songea à se consolider; dans ce but, il fit étrangler en sa présence les cinq neveux qui lui étaient restés de ses frères décédés. Parmi ceux qui survivaient, Korkoud et Ahmed furent étranglés, le premier, coupable de révolte, et l'autre, victime de la prédilection paternelle, cr Ainsi furent exécutées , dit l'historien Solakzadé , les lois fondamentales de la dynastie ottomane , que Dieu veuille rendre de plus en plus forte I » Pour régner avec plaisir, disait Sélim, il faut régner sans crainte. Souverain intolérant, il prescrivit le dénombrement de

 tous les schyytes de Fempire depuis sept ans jusqu'à soixante> et les fit tuer au nombre de quarante mille. Il donna Tordre d'enlever aux chrétiens leurs églises et leur culte, et de tuer tous ceux qui n'embrasseraient pas Tislamisme; mais, heureu^ pm.^ sèment, il écouta des conseils plus humains. Le schéik Ssaphis, descendant d'Ali, qui vivaitdansl'Adzerbaïdjan, ayant obtenu de Tamerlan la vie et la liberté d'un grand nombre de prisonniers condamnés à mort, fut honoré, enrichi, et sa descendance hérita de la vénération dont il s'était vu entouré. Elle se livra à la vie comtemplative jusqu'au moment où Djunéid, son arrière-petit-flls, fut banni par le prince du Mouton-Noir pour avoir voulu exercer une influence politique. Il se réfugia près de Ouzoum-Hassan, fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc, dont il épousa une sœm\ IsmaS, son petitfils, par suite des discordes survenues entre les six fils d'Ouzoum, qui ne tardèrent pas à périr assassinés ou tués en combattant, prétendit obtenir un district, conmie dot de sa mère; il *«>i- se fit chef de bandes contre les Turcomans du Mouton-Noir, s'allia aux Kurdes belliqueux, et ne médita rien moins que la conquête de la Perse. Schaïbek-Khan, descendant de Batou , le conquérant de la Russie, régnait dans le Kharizm sur des tribus de Turcs dits Usbeks; arrêté vers l'occident par le Moscovite Ivan III, il se tourna vers la Perse, dans l'espoir de rétablir la famille de Gengis-Khan, à l'exclusion des descendants de Tamerlan. Il envahit en conséquence la Perse septentrionale; mais Ousim-Baïkara, descendant de Tamerlan, fut secouru par Ismaïl qui, après avoir tué Schaïbek-Khan dans une bataille , envoya la peau de son crâne à Bajazet n, s'empara du Kharizm et du Khorassan , et y mit des gouverneurs de son choix. Les Usbeks^ soutenus par les Sunnites, réunirent leurs forces et défirent à leur tour Ismaïl , qui s'était joint à Babour, dernier Ghaznévide descendant de Tamerlan. Babour épouvanté s'enfuit à Kaboul, puis à Delhi, d'où il chassa les Kurdes, et fonda un nouveau royaume dit du Grand Mogol, qui embrassa ensuite toute l'Inde septentrionale et l'Afghanistan. Ismaïl s'affermit en Perse et devint le chef d'une dynastie qui, sous le nom de Ssafis ou de Sophis, domina sur la Perse, la Médie, la Mésopotamie, la Syrie et l'Arménie ; il fixa sa résidence à Tébriz. Afin d'établir l'indépendance nationale , Ismaïl déclara la foi schyyte religion de l'État, bien qu'il fût en

BOYAUilBS MOSULVAirs. 221 touré de populations sunnites ; plus tard, Thamas-Kotili-Khan, pour consolider son pouvoir, essaya de convertir ses sujets a la croyance des sounnites; il échoua. Le signe distinctif des adhérents du sophi était le bonnet rouge; c'est pourquoi les Turcs appellent les Persans Kizil Bosch (têtes rouges). Le soféisme était une exagération de Thérésie d'Ali, qui portait encore plus à l'isolement et à rascétisme. Aussi, les Turcs parvinrent à Tunité nationale, tandis que les Persans, plus civilisés , sans doute , puisqu'ils cultivaient davantage l'imagination^ se montrèrent-ils incapables de fonder des royaumes de longue durée. Ismaïl , qui avait été grand ami de Bajazet , accueillit les fils persécutés d'Ahmed; Sélim accourut donc,^t mit en fuite le Mouton-Blanc. Les Persans armèrent cent mille cavaliers, et leurs déserts les protégèrent contre les canons , les janissaires et la discipline des Turcs. Sélim, vaincu dans la vallée de Tchaldiran , se retira, mais il fit périr^ avec sa famille, le prince \m d'Arménie qui l'avait trahi. Quand il voulut recommencer la guerrcf, les janissaires refusèrent de le suivre; mais les districts du Diarbékir, d'Orfa et de Mossoul, hostiles aux Alides, désertèrent la bannière d'Ismaïl pour suivre les Ottomans , et formèrent une barrière contre les invasions des Perses; Idris, à la fois historien et homme d'État, en rébellion contre Isma'il, aida les ennemis de ce prince à conquérir ces territoires, puis à s'en assurer la possession. Chacun des trois gouvernements fut subdivisé en plusieurs sandjiakats ou districts; mais les Ottomans furent obligés d'accorder diffiérents droits aux Kurdes^ qui occupaient les places fortes, et conservaient un gouvernement patriarcal avec droit de vie et de mort. Cinquante sandjiakats furent laissés à ces anciens chefs de tribus, les seuls où l'hérédité des gouvernants ait été respectée. En Egypte, pays auquel la découverte de Yasco de Gama égjpte. avait causé un grand préjudice, régnait alors la dynastie mamelukè des Djorides; sa domination était tellement agitée, que l'avènement d'un chef au pouvoir était pour lui un prélude certain de mort; ainsi, y avait-il, pour échapper au rang suprême , autant de brigues qu'on en voyait autrefois pour l'obtenir. Kansou-el-Ghaury ne l'accepta qu'à la condition de ne pas être mis à mort si on le déposait. Les gouverneurs d'Alep et de Damas excitèrent contre lui Sélim qui , faisant usage des canons , dont les mameluks dé1816.

**The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate**

daignaient de se servir^ attendu que le prophète avait consaoré remploi de Tare et du sabre, le vainquit près d'Alep^ et soumii toute la Syrie. Kansou^ guerrier octogénaire , eu mourut de rage. On trouva dans sa tente deux cenU quintaux d'argent ; isi7. cent quintaux d'or et un million de ducats dans Alep. Touman-Beg, son successeur^ essuya plusieurs défaites j, et fut livré h Sélim qui le fit pendre. Les naturels^ voyant dans Sélim un libérateur^ lui livrèrent les mameluks , dont il fit jeter vingt mille dans le Nil, U trouva au Caire le khalife abbasside qui lui remit les clefe de la Mecque avec Tétendard du prophète^ et le suivit à Cknistantinople. Le schérif de la Mecque vint au Caire faire acte de soumission envers Sélim y et, dès ce moment, la Porte put envoyer chaque année une armée à travers le pays. Il est permis au bacba^ qui tous les ans conduit la grande caravane, de suspendro le schérif et de le remplacer par un autre, jusqu'à son départ ; en outre^ un certain nombre de Turcs font partie de la garnison de la Mecque , de Médine et de lambo. La Syrie et l'Egypte demeurèrent donc à l'empire ottoman, auquel Venise continua . à fournir le tribut qu'elle payait aux mameluks, pour trafiquer librement dans les contrées du Nil. A l'exemple des empereurs romains , qui avaient cru devoir donner une admiaistraticm différente h un pays aus^ singulier que l'Egypte, Sélim la soumit à un bâcha chargé de recevoir le tri* but, fixé à huit cent mille ducats, déduction faite des dépenses administratives ; mais ce bâcha était tenu de consulter sur toutes les affaires un divan composé des sept che& coounandant les sept corps militaires préposés à la défense du pays ; or, ce divan pouvait refuser d'exécuter ses ordres et mêiiie le destituer, s'il abusait de son autorité. Les décrets du divan étaient exécutés par vingt-quatre beys ou gouverneurs militaires des districts , choisis parmi les mameluks, chargés de réprimer les désordres intérieurs et de repousser les excursions des Arabes : despotisme militaire, qui bientôt se jeta dans les excès les plus monstrueux. Moldavie. La Moldavic , tantôt indépendante, tantôt assujettie aux Polonais ou aux Hongrois , eut un grand prince dans le vaivode Etienne P*^ qui, après avoir chassé le pusillanime Pierre Âron, ne reconnut pas ou reconnut à peine la suprématie de ces peu* 1459. pies. Voulant occuper la Valachie, il fit la guerre à Mahomet H , et le battit; mais, vaincu par Bajazet^ il fit alliance avec lui

**The text on this page is estimated to be only 19.61% accurate**

pour ooDibaltFe lu Pologne ; puis , il s'unit de nouveau à celleci et à la ^ngrie, comme État indépendant, Bogdan, son fils^ se soumit aux Turcs < t6i3); il fut imité par Etienne H et là; avec le dernier (UM) finit la| race du Vftlaque Dragosch^ qui, en 1359, avait constitué la Moldavie. Les boyards se disputaient sur le choix de son successeur, lorsque se présenta le pécheur Pierre Raresch, qui se disait fils d'Etienne I ; il fet Mu, et le Grand Seigneur le reconnut ; nuds iir. engagé dans une guerre avec les Turcs et avec ses propres sujets, il s'ei^bit , et la Moldavie perdit le droit de choisir ses ms. [Nrinces. Sélim fit venir le vizir Piri-Bacha , et lui dit : Si tMe race de scorpions (les chrétiens ) couvre les mers de ses vaisseauas; si la bmnièrede Venise, du pape, des rois de Frtmee et d'EspO' ffne domine sur les eaux de l'Europe, c'est la faute de mon indulgence, et de ta négUgenee, Je veux une flotte nombreuse et formidàble. Aussitôt les diantiers délaissés préparèrent un grand nombre de vaisseaux de guerre. L'Europe, effrayée > fit petentir de nouveau le cri de la croisade; Léon X exhortai les rois chrétiens à la concorde , en les invitant à fournir chacun de l'aiftent et des hommes, dont le grand mtdtre de Tordre Teutonique prendrait le commandement; tous promirent, mais aucun d'eux ne tint parole. Enfin Luther contraignit le pape à s'occuper du soin de sauver son Église elle-même , au lieu de songer à reconquérir celle d'Orient (i). (t) François Muralto de Côme, qui écrivit à cette époque use ciironique restée nwiMieerite, s'étend sur les )>féptrfttifs de cette expédition. Nous éo extrayons les détails (sous la date de lôts ) qui peuvent donner la mesure des forces respectives des princes. Gliaqoe prince chrétien devra payer un cinquième de ses revenus annuels ; les particoKers ayant an delà de cent ducats l'an, payeront o^nq florins par cent , les autres, un floriu par an ; et s'il devient nécessaire , on vendra le tiers des revenus des églises et des sanctuaires ; les ec(;lésiastiques donneront deux dixièmes de leurs émoluments annuels. L'empereur Maximilien lournira moitié de l'armée, qui devra compter , tant de ses gens que de ceux des confédérés, 70,000 hommes de pied, dont chacun recevra par mois quatre ducats ddi-; 4,000 soldats vêtus de Nanc; 12,000 bommes armés à la légère, et 100 bouches d'artillerie. Le duc de Bourgogne fournira 1,000 lances à quatre chevaux chacune^ 2,000 soldats légers à la tudesqoe, et 25,000 lansquenets à pied; le roi catholique, 1,600 soldats, 3,000 janissaires à l'italienne, et 20,000

espagnols; le roi d'Angleterre, 500 cavaliers, lyOOO archers à cheval, et 10,000 fanlassins,; le roi de Hongrie, y compris la Bohême, ôOO cavaliers, 3,000 soldats légers, et 5,000 arquebusiers botièmes ;

**The text on this page is estimated to be only 25.07% accurate**

ââ4 QiriMZlÀMS ÉPOQUE^ IBM. Après le sai^iùnàire Sâim y Soliman cdgnit le cimeterre la même année que Ghartes-Quint fut sacré empereur; vaillant^ généreux, entreprenant , il porta l'empire à son apogée. Véritable héros turc , il se confiait aux grands viars > et les faisait ensuite égorger. Il donna la mort à dix princes du sang; il n'y eut pas d'homme puissant dans ses États qui ne finît par le lacet. Il entreprit treize expéditions, à l'aide desquelles il étendit le confins de l'empire à l'orient jusqu'au Wan, à l'occident jusqu'à Gran , au midi jusqu'à la Nubie , il fit flotter l'étendard aux queues de cheval à Diu et à Vienne, à Marseille et à Rome ; Rhodes et Belgrade formèrent ses frontières. Les Commentaires de César étaient sa lecture habituelle , . il enrichit son pays de livres et de chefs-d'œuvre d'art. Il donna une bonne organisation aux ulémas. D'un, caractère très-actif , bouillant , religieux^ il avait en horreur les schyytes et les juifs; comme on lui conseillait de persécuter les chrétiens, il se ccHitenta de montrer un jardin embelli par la variété des arbres et des fleurs.Un Grec enlevé à Parga, sa patrie, par des corsaires^^t vendu le rai de Pologne, 400 eavaliers et 3>000 archers à la turque. Le .roi des Romains conduira un corps d'armée, par la Hongrie, Ters Belgrade» Andrinople et Constantinople; les vivres le suivront par le Danube. Le roi de France aura Tautre corps d'armée du camp, avec 70,000 fantassins, 4,000 cavaliers et 12,000 soldats légers. Il fournira 2,600 Cavaliera français, 5,000 fantassins l^ers, et 20,000 Gascons', Normands et Picards. Le pape, Venise, Savoie, Florence et autres États d'Italie, fourniront 1,500 cavaliers, 7,000 arbalétriers, mousquetaireset demi-lances, et 20,000 fantassins nationaux, dont le tiers aura des fusils. Les ligues helvétiques fourniront 20,000 fantassins , et, s'il le faut, 6,000 aventuriers choisis. Le roi de France s'avancera par le Frioul, la Dalmatie et la Grèce. Les Italiens passeront à Cattaro, par Ancône et Brindes, ou par Bari et Oziale. La troisième partie de leur armée sera maritime , et chargée de porter les fourrages vers la Grèce et la Morée ; là, on nommera un autre chef qui , selon l'opinion générale, sera le roi de Portugal. Celui-ci fournira 30 caravelles; le sénat vénitien, 100 galères, dont 80 sont déjà prêtes; le roi dç France et Gènes , 25 galères, autant de caraques , 40 galions et 20 barques; le pape et le roi catliolique , 25 galères et 30 nefs de Biscaye ; l

solimah. S35 à une veuve des environs de Magnésie , avait été élevé par elle dans l'islaniisnie scmis le nom d'Ibrahim. Appelé au service de Soliman, dont il était chargé détailler les ongles, il en parfumait les rognures avec des eaux de senteur et les conservait avec vénération » conmie des reliques. D'autres fois , au contraire , il grondait son maître et le rudoyait. Grftce à ces alternatives de brusqueries et d'adulations , il gagna si bien sa faveur , cpie Scdimanle nomma grand vizir , et beylerbey de Romélie; il créa même pour lui la nouvelle dignité de séraskier ou généralissime y avec soixante^x mille ducats de traitement , ordonnant d'obéir à Ibrahim comme à lui-même. Il épousa même une sœur de son favori ; enfin leurs rapports n'étaient pas ceux d'esclave à maître ni de roi à ministre, mais de frère à frère. Les Hongrois ayant maltraité l'ambassadeur qui était venu leur demander le tribut , Soliman s'avança contre Louis II , roi de Hongrie , encore enfant , avec une armée nombreuse , et farente-trois mille chameaux chargés de munitions et de vivres, n assiégea Belgrade en personne , et, avec l'aide d'un ar- imi tiUeur français , il prit ce boulevard de la chrétienté , renvoya les habitants hongrois sur la rive droite du Danube , et transporta ceux de nation bulgare à Constantinople. L'Europe , qui déjà le voyait en Allemagne , s'en épouvanta au milieu de ses divisions; mais le sultan suspendit ses coups pour le moment, afin d'assaillir d'abord l'Ile de Rhodes avec trois cents voiles et cent mille hommes de débarquement. D jugeait cette acquisition nécessaire pour établir un point de communication entre Constantinople et l'Egypte. Les huit langues de l'Ordre se partagèrent la défense des bastions sous le grand mattre Villiers de rae-Adam. Candie expédia cinq cents hommes avec Martinengo, habile ingénieur, qui dirigea la défense. Mais on rapporte qu'André d'Amaral, chancelier de l'Ordre , et compétiteur de ViUiers , après avoir , par vengeance, excité les Turcs à cette expédition, les aida dans leurs attaques. Les Turcs , qui n'avaient pas moins de cent canons f dont douze lançaient des boulets de onze à douze palmes de circonférence, renouvelaient sans cesse leurs sanglants assauts; les chevaliers combattaient en héros; les femmes apportaient des rafraîchissements , de la terre pour combler les brèches, des pierres pour jeter sur l'ennemi (1). Plus de (1) Fp9f. Jacques, bâtard ne Boi'itiio!< , la grande et merveilletue et trèsT. XIV, 15 PrlMde

**The text on this page is estimated to be only 19.89% accurate**

336 QUINZIJMS ÉPOQUS. emi mille Turcs avaient péri , lorsque Soliman accepta la capitulation , et laissa sortir le grand maître avec (ânq milte^ersonnes. i«M. L'Ordre était sans asile , lorsque Charles-Quint lui acoorda les îles de Malte» (feGoizo et de Gomino ^ roches arides qui ne pourraient faire vivre leurs habitants ^ si la Sicile n'y èayofBii dtt froment et de la nage ; on dit alors qu'elles ne vdaient pas le parchemin sur lequel on avait écrit la donation ; naaîs l'enn pereur y trouvait le moy^i de mettre à couvert Napl^ et la Sicile. YiUiersde rite-Adam mourut dans cette nouvelle résiˆ dence de l'Ordre qu'il avait illustré ^ et l'on inscrivit sur son tombeau : M repose lu vertu^ viciàrieuse de la forims. SoUman , qui avait voidu le voir et lui adresser des pardés de consolation^ dit» en entrant dans le palais qu'il venait de quitter : ie regrette é'abliger ee ehrétieny à son àge^ de sartir de sa demeure. Au mépris des conv^tions ^ il fit décapiter en sa présence ; avec ses deux^ fils^ un fils de Djem qu'il aysÂi trouvé dansTile^ la capitulation ne fut pas respectée davantage par les janissaires, qui profanèrent les églises et les images sacr(V's. Hongrie. i^oliman^ se dirigeant alors vers le Danube avec c^t mille hommes et trois cents pièces de canon , vint établir son camp à t^ Mohacz. Après la mort de Mathias Gorvin, Ladislaa II de bohème , de la famille des Jagellons , l'avait emporté sur ses nombreux compétiteurs ; mou et méprisé , quoique turiïulent dans la Bdiême et la Hongrie, qu'il réunit sous le même sceptre^ il reperdit ce que son prédécesseur avait enlevé à l'Aukiche. Les Hongrois auraient pu profiter des discordes qui éclatèrent sous Sélim P*^ , si leurs finances n'eussent pas été épuisées, et si la célèbre infanterie de Gorvin n'eût cessé d'exister. Quand LéonX eut proclamé la croisade contre les Turcs^ soixante-dix mille paysans abandonnèrent leurs champs et leurs vignes pour se metU*e en marche ^ guidés par George Dosa cruelle oppugnation delà noble cité de MhodeSf 1526;— Jac. Fontahi Dé bello Rhùdie : ténMfas oculafrei. IM tierufer, qui étaU tagénlenr, râcome (|ii'ttne femme greeqae, ayiint vu lomtier md amant sur ie basUon anglais» accourut avec ses deux en/ants dans les bras, et les jeta dans les flammes, après avoir fait sur eux ie signes de la croix, en disant : Ils sont trop bien nés pour tomber vivunts tm morts entre les nuains des ckiens. Pmi , prenant le manteau et l'épée de son amant, elle se précipita dans la m^ée, en frappant auteur d'elle avec furie avant de succomber.

Zekeli et par Ambroise Sabares de Pesih. Entra&dés par les propriétaires^ qui se plaignaient de voir les terres laissées en friche^ les croisés attaquèrent les paysans avec fureur ; mais Pannée hongroise^ commandée par Jean Zapolski ou Zapolya, fils d'Etienne^ extermina les croisés. Dosa» qui avait pris le titre de roi^ fut placé, avec une couronne et un scq>tre rougis au feu, sur un trône embrasé , où son corps fiit consumé par les flammes ; ses adhérents , dont quinae jours de jeûne avaient aiguisé la faim^ furent contraints à se repaître de ses chairs. Le reste des prisonniers fut abandonné à la fureur des Zingaris; quarante mille hommes périrent en quelques semaines. Afin de calmer les factions, Ladislas promulgua le recueil de lois d^Étienne Werbôcz, intitulé Opus tripariitum; mais TefTet •«<. ne="" r="" pas="" son="" attente.="" sous="" le="" faible="" louis="" h="" qui="" lui="" succ="" factions="" se="" ranim="" elles="" avaient="" pour="" chefs="" etienne="" werb="" et="" jean="" zapolski="" vaivode="" de="" transylvanie="" riche="" puissant="" ambitieux.="" au="" milieu="" ces="" partis="" leroi="" s="" rendu="" les="" hostiles="" put="" que="" trente="" mille="" hommes="" tandis="" la="" di="" germanique="" discutait="" avec="" lenteur="" sur="" turgence="" du="" p="" victcmre="" soliman="" fut="" compl="" yingt="" baiaui="" hongrois="" journ="" mohacs="" parmi="" morts="" aoatfm.="" on="" compta="" deux="" archev="" cinq="" cents="" magnats="" n="" quatre="" prisonniers="" furent="" massacr="" roi="" noya="" dans="" sa="" fuite.="" marcha="" bude="" qu="" livra="" aux="" flammes="" puis="" il="" gagna="" pesth="" ravagea="" pays="" jusqu="" raab.="" arr="" course="" victorieuse="" par="" commotions="" l="" prit="" chemin="" ses="" apr="" avoir="" tu="" en="" mois="" cent="" sentinelles="" avanc="" chr="" dont="" paralys="" des="" ambitions="" priv="" aucun="" prince="" famille="" jagellons="" survivant="" u="" ferdinand="" d="" pr="" couronne="" boh="" celle="" bongrie.="" premi="" royaumes="" reconnut="" souverain="" mais="" zapoiski="" courage="" veillait="" territoire="" fit="" proclamer="" vint="" battit="" tra="" alors="" eut="" recours="" solinuin="" tenir="" monarque="" ottoman="" convaincu="" pouvait="" envahir="" cadavre="" madgyars="" ambitionnait="" conqu="" ce="" donc=""/>

 marchèrent cinquante mille hommes contre le prince autrichien, qui s'était plus occupéde ses acquisitions que des moyens isn. de défense. 11 prit Bu(fe, Strigonie , et investit Vienne. Ne pouvant Tassiéger faute de grosse artillerie^ il lui donna vingt fois l'assaut; mais il fut toujours repoussé parla garnison; enfin , soit trahison du hacha ^ soit disette de vivres, son armée battit en retraite , laissant le pays dévasté au loin. La délivrance de Vienne fut fêtée avec d'autant plus d'entiiousiasme qu'elle était plus inattendue. Les cloches^ restées muettes tant qu'avait duré le siège , l'artillerie des bastions et la musique des tours annoncèrent l'heureuse délivrance. Soliman conféra la couronne angéEque à Zapolski , et conduisit à Ck)nstantinople soixante mille esclaves, après avoir laissé garnison à Bude, conune gage de son retour. En effet, tandis que la Hongrie était déchirée par la guerre civile des deux compétiteurs, et bouleversée par les troubles nés de la réforme , im. Soliman reparut à la tête de trois cent mille guerriers , pour effacer l'afiTront qu'il avait subi devant Vienne. La résistance que lui opposa à Gûns Nicolas Jourisich parut si prodigieuse , qu'elle fut attribuée à un miracle; Soliman lui-même voulut le voir , et déclara qu'il renonçait à continuer le i^ége. Jourisich pria Soliman de lui donner des hommes pour réparer la brèche, dont la largeur était telle, que trois cent cinquante personnes ne suffisaient pas pour la couvrir; les Turcs y montèrent musi* que en tête , les bannières déployées^ et remirent la forteresse à son héroïque commandant. Soliman s'avança alors sur l'Autriche , pour chercher cet archiduc qui fuyait lâchement devant lui ; il dévasta ce pays ainsi que la Styrie , et emmena trente mille captifs. Cependant Charies-Quint, afin d'opérer une diversion , avait envoyé en Orient André Doria, qui occupa Coron et Patras, et menaça Constantinople. Cette attaque et les affaires de Perse, qui réclamaient promptement sa présence, décidèrent Soliman à regagner Belgrade , puis Constantinople, et à entamer des négociations. Vienne vit pour la première fois un envoyé de la Porte, et Ferdinand dut, abaissant son orgueil , adopter conune père Soliman, conune frère et protecteur Ibrahim son favori, et s'excuser d'avoir , en attaquant la Hongrie , offensé par ignorance le monarque ottoman ; après cet acte de soumission, Soliman accorda une paix perpétuelle à son fil rq[>entant. Le Vénitien Louis Gritti, l'un de ceux qui faisaient trafic de fins.

lOUMAir. as9 leur courage , envoyé par Soliman à Jean Zapcriski y commit des actes arbitraires , et décapita même le gouverneur de Transylvanie , pendant qull était endormi. Les amis de la vic*^ time s'insurgèrent et firent subir à Gritti le même supplice. va%. Soliman^ alors occupé^i Perse^ ne cessait de demander satisfaction de ce meurtre; en outre^ les gouverneurs turcs ne se croyaient pas obligés^ par la paix qui avait été conclue, de ren non pas aux Autrichiens, ses rivaux^ mais au Grand Seigneur; celui-ci^ en qualité de tuteur du jeune is«i. prince, occupa Bude, et convertit Téglise en mosquée^ avec promesse de la rendre à sa première destination , à l'époque de la majorité du roi; puis il retourna à Constantinople. Ferdinand^ qui prétendait toujours à cette couronne^ sollicita les secours de la diète germanique ; mais les dissensions religieuses ne faisaient qu'ajouter aux lenteurs habituelles de cette assemblée. On réunit cependant un corps d'Allemands^ de Hongrois et d'Italiens qui , sous les ordres d'Alexandre ViteUi , un. entra dans* la Hongrie ^ dont l'administration était confiée à Martinuzzi/ évéque du Grand-Waradin^ mus cette troupe fut si maltraitée sous les murs de Pesth , qu'elle ne put tenir la campagne. Soliman n'avait pas interrompu sa guerre contre CharlesQuint , traité par lui comme roi d'Espagne , et qu'il ne voulut pas comprendre dans le traité de paix , parce qu'il s'intitulait empereur. Il conclut avec François V un traité de commerce, et lui proposa de former une ligue contre Charles-Quint, à l'effet d'envahir le royaume de Naples; mais Venise ne voulut pas y consentir. Les deux frères Ouroudj et Khaïreddin Barberousse y redou« tables pirates de Lesbos , s'étaient mis au service du sultan afside de Tunis. Le premier périt, après s'être rendu la terreur des côtes d'Europe et d'Afrique ; le second, après avoir tué le sultan d'Alger, s'empara de son royaume et de celui de Tlemcen, qu'il tint comme vassal de l'emphre ottoman. Il se mit alors à faire la course sur une plus grande échelle , et toutes les cotes eurent à souffrir de ses pirateries, à l'exception de celles de France , garanties par Soliman. De l'Andalousie qu'il avait attaquée , il ramena soixante-dix mille individus d'origine nuiu^ UM,

**The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate**

âSO QUlRZltMK BPOQIJ£. resque , qui fuyaient Vintoléranee espagnole. Solin^an le cput seul capable de tenir téie à André Doria y le célèbre amiral. A la tête de quatre-vingt-quatre vaisseaux, dont dix-rhuit lui appartenaient y il dévasta le royaume de Naples , rt surprit de auii Fondi. Étant ensuite débarqué à Tunis avec quatre-vingt mille janissaires que lui avait donnés Soliman , il «déposa Mouley* Hassan , n^ sultan afeide j et soumit ce pays à la suseraineté de la Porte. Le sultan détr6né se réfugia près de Gharies-Quint > et ses sollicitations ^ jointes à celles des chevaliers de Maîte, lui per-r suadèrent que les projets de ce cardinal Ximénès , envers qui il s'était montré si ingrat^ n'étaient pas sans utilité réelle ; qu'il importait à la grandeur de l'Espagne que son autorité fût rétablie sur les côtes d'Afrique , et que la piraterie y tfxi détruite. Alger. Alger> pays qui acquiert aujourd'hui tant d'importancej avait vu se succéder diverses dynasties arabes. Les Aglabites dominaient dans la partie orientale j et les Rostamites , au couchant. Les Fatinûtes vainquirent d'abord ces derniers; puis ils se divisèrent : les Ouaédites établirent à l'ouest le royaume de Tiemcen, les Amadites c^ui de Bougie à l'est , et les Zeïniles occupèrent entre eux l'Ascbir^ où se trouvait Alger. Les Al* mohades absorbèrent ces divisions ; mais bientôt ils se fractionnèr^t eux-mêmes en Zeînites à Tlemcen et en A&ides % Bougie^ qui^ selon la chance des armes^ possédèrent Alger tour à tour. Après leur expulsion de la péninsule ibérique , les Maures qui s'étaient réfugiés sur les côtes de l'ancienne Mauritanie, se mirent à faire la course contre l'Espagne. Ferdinand le Catholique avait envoyé plusieurs fois des forces contre eux) en t5lo les Espagnols , s'étaut emparés de la côte voisipe d'Alger , y avaient bâti un fort redoutable , dit Penon d'Espagne^ qui^ fe^ mant ce port aux pirates , assurait leur domination. Après la naort de Ferdinand ^ les Algériens réclamèrent le secours de ^m Eutémi , scheik arabe de grand renom , qui assaillit le Peionavecraide de Barberousse, et s'en empara; ipais il en fut dépossédé lui-môme par son redoutable auxiliaire. C'était contre Barberousse que Charles- Quint dirigeait sou attaque, La flatte composée de cinq cents voiles et commandée par André Doria, se réunit à Cagliari^ elle portait trente mille hoBunes des vieilles bandes espagnole^, sous les ordres d'Al-. phense d'Avalos y murquis du Guast, et l'empier^r lui-même élaità bofd.

**The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate**

SOLIMàH. Sdl On prMendlt généralement que Charles entreprenait cette expédition contre Barberousse, pour ne pas être obligé de combattre Soliman en Hongrie; aussi y disait-on que jamais on n'avait vu liin prince fuir l'ennemi avec autant d'appareil (f ). Barberonsse avait savamment fortifié Tunis et le port de la Goulette^ où s'abritaient les pirates^ et d'où ils s'élançaient pour éemner la Méditerranée et en ravager les côtes. H s'y trouvait (1) PAUi JoTE, 1. XL. QréKoire Léti accuse aussi CharlearQuint d'avoir fui devant Soliman, en gagnant Tltalie par la route la piqs courte. Ce fait est attesté par an beaa document inséré dans les Journaux manuscrits de Marin aMMrto» NMtt !• rappdrtefMt ici , comme preuve et MnsolMrdiMilion des troupes à cette époque. «c Klles ue voulaient pas (les bandes iUUenpes) aller en Hpoi^rie pow y mourir de faim. En conséquence, le seigneur marquis du Guast voulant en finir, et avoir l^opinion de ces infanteries italiennes, après les avoir toutes remiMt à leart eolonels, demanda , eu passant ao milito de leurs rangs, qui voulait rester popir U Hoopie* «tqui rotouiver eq llalM? AHin.un martud sans chaussure et dégiwnillé commença à répondre : i^ajia» /^aJto/ andar^ andare! (Italie, Italie! s'en eller, s'en aller!) En un moment donc, comme il arrive d'ordinaire dans tes guerres et les camps , le désir de revoir la patrie , les mauvais payements, la disette de vivres, la crainte de meurlr en Hongrie et de M pkua peuvoir revenir en Italie» la m^avaies dispasitimi des geea d'outrennoiits» hostile auK ItuMens, fdreiit cause que tous les Ualises répét^remO grands cris : Itqlia^ltalia,! and^r, andare! Us partirent ainsi en ri^ng, en dépit de l'empereur, du marquis de Guast el de leurs chefs, que les arqucbusee intimidèrent et mirent en émoi plusieurs fois ; ils tuèrent en effet trois de lean cetootls, quilt rampleeèieat par trais antats nouveaux chefs. Us «infqat a4Mie leoiv wdieg ^-devaql de l^amper^nr, liisant en ua iour six lieues , qui sont soixante milles» Arrivés ainsi en bon ordre jusqu'à la Chiusa^ comme ils ne trouvaient pas de vivres, et qu'on voulait les retenir, ils se mirent h , à saccager, i maltraiter les prêtres, à violer les femmes. Mais dans uu eiirtoul, appelé Ti4flsMia, quelques capitaiMs el geulUshemmes qiii mirchaieut en aiwa ayant é/à luétt ils en| hrftlé et Isit le plue de mal qu'ils ont pu , tellement que je crains que cela n'ait renouvelé la haiiie et les inimitiés anciennes des oitramontains contre les Italiens. Yilacli, qui arriva à franc étrier à travere des chemins affreux et à peine frayés, envoyé en

diligence par l'empaMor ^n oapitakBe Ponlé» maître de camp impérial, peur les arrêter à cet «droit, sQÎt par de hoanea parolee, 9oit par force, ne put rien obtenir en pro* mettant de leur donner dci rangent, et encore moins par force; car ils miranl le feu au bourg par lequel fis devaient passer, et, pendant trois jours de suite, ils ne vécurent que de rachies, jusqn^'t ce qu'ils eussent atteint la Chiusa. Une fais arrivés sur noire lenileire, y tronvant de bons préparatifs de vivres , et f avilit q»ni4 étalaiit «#mprit, Ut ea t conmeacé à crier : Jtarco, M»no / iiaHu, ItàUa! ( Marc, Mavc! Italie, IlaMe! ), disaut que^» crusaeat-IU avoir u« «#pire à gagnçr, ils ne retoumersient pas daps ce pays ; qu'ils y msnqoai^t d'argent et de vivres, et, quand ils demandaient du pain ou du vin , que tous leur répendeieat : IHehêftmt, ete. ^> t6Z

ts Juillet, alors dix-huit galères fivec cent bouchées à fea; vingt nulle cavaliers maures et une infanterie innombraUe couvraient la ville du côté de la terre. L'entreprise fut heureuse pour les Impériaux ; il s'emparèrent du port^ de Farsenal et des vaisseaux de Barberousse^ qui sortit de la jdace avec cinquante mille hommes, li voulait, avant de partir, massacrer dix mille chrétiens qui se trouvaient dans Tunis; il fut détourné de ce projet par ses officiers, mais il eut à se repentir d'avoir écouté une fois la pitié. En effet, ces captifs s'insui^èrent, brisèrent leurs fers, et tournèrent contre lui les canons de la citadelle ; pris entre deux feux, il essuya une déroute complète, et s'enfuit à Bone, tandis que les bi^riaux pénétraient dans Tunis, égorgaient tiente mille personnes et faisaient dix mille esclaves. Mouley-Hassan, rétabli sur le trône , se reconnut vassal de l'Espagne , délivra tous les chrétiens qui étaient esclaves dans ses États, et livra les ports à l'empereur, auquel il paya douze mille ducats pour l'entretien des garnisons de la Goulette. Alors tous les pirates se réfugièrent à Alger, d'où l'on jugea nécessaire de les expulser. Charles, maître d'Oran et de Tunis, montra, par le soin extrême qu'il apporta aux préparatifs de cette expéditim, qu'il en appréciait la difficulté. Il appela des marins de l'Italie et de l'Espagne; Gênes, Naples et Venise lui expédièrent des galères. Vingt mille fantassins et deux mille hommes de cavalerie. Espagnols , Allemands, Italiens, la plupart vétérans, se réunirent en Sardaigne ; dans le nombre étaient Femand Ciortez avec ses trois fils, Pierre de Tolède, Ferrant Gonzague, Golonna, Spinola, le duc d'Albe, cent chevaliers de Malte accompagnés de mille soldats de l'Ordre, et beaucoup de dames espagnoles. Cette armée, embarquée sur deux cents vai^eaux de guerre et trois cents bâtiments de transport, mit à la voile au conunencement d'octobre, malgré les conseils d'André Doria, qui représentait que la saison était défavorable. Le débarquenaient s'opéra dans la baie de Temendfust; mais bientôt la pluie tomba en telle abondance , que le camp sem« blait un lac. La tempête la plus horrible que Doria eût vue dans l'espace de cinquante années , détruisit une partie de sa flotte, et causa au reste de fortes avaries. L'empereur dut , pour se rembarquer, faire avec rarmée> à travers mille dangers , trois lieues en trois jours , sans vivres, et harcelé sans cesse par l'ennemi; au retour, une nouvelle tempête dispersa les bâtiments qui, après les plus grands efforts, abordtoent les uns en Es

pagae^ les wtres en Italie. CharleM^uint Itii-méaie eutgrand'^ peine à regagner le continent sur un mauvais navire. Venise avait renouvdé avec Soliman les traités qui assurateni i^a*la liberté de sm commerce, et la protection dUvahim lui fol toiqours^acquise. Cependant, de la rencontre fortuite de ces ntvires avec ceux des Turcs, il était résulté, à Toccasion du saint et des signaux, des conflits d'abord, et puis quelques combats partiels. Bien que V^ise eût envoyé faire des excuses et puni ceux qui avaient outrepassé leurs instructions, Soliman i^r . dirigea sur Corfou les troupes qu'il avait ressemblées pour aW taquer Naples. Rhaireddin enleva plusieurs lies appartenant à la r^uUique ou à des Vàiitiens; mais l'expédition échoua. Charles-Quint manoeuvra si bien, qu'il fit entrer dans une ligue avec lui Venise et Paul m, dans le but de purger FEurope des Turcs. De grands préparatifs furent faits alors ; mais, quelles qu'en ^ent été les causes , l'amiral Doria ne profita pas des occasions favorables pour battre Barberousse , et laissa les Vénitiens seuls à Corfou. Indignés de se voir trahis ou par Doria ou par son maître, les Vénitiens traitèrent avec la Porte, et obtinrent la paix moy^mant trente mille ducats , plus la cesâon i^u. de Malvoisie et Napoli en Morée, deNadinnoetdeLauronasur les c6tes de Dalmatie , de Scyros , Pathmos , Égine , Nio , Stam* palia, Paros et Antiparos. Khaireddin continua ses courses, d'accord avec la France; 1^4^. il prit Nice et fatigua l'ennemi d'attaques continuelles jusqu'au moment où le bailli de Venise à Gonstantinople écrivit à la seigneurie : « Barberousse est mort cette nuit , à trois heures ; « il a laissé au Grand Seigneur huit cents esclaves, à Roustem^ « Baeha deux cents , et dix mille sequins , voulant que tous les « autres esclaves ftgés de plus de quinze ans soient mis en lice berté , et que trente mille sequins soient employés à la cons^ a troction d'une mosquée. Dix mille sequins sont en outre « légués à Moustapha, son neveu et gendre. On a trouvé chez lui a trente-cinq nulle sequins et cinq mille aspres. d Après lui , les côtes furent inquiétées par Dragut (TorghudReis), sandjiak de Mentesce, qui, faisant la course tantôt seul, tantôt avec le grand vizir, occupa Bastia, reprit Tripoli aux chevaliers de Malte , et fut nommé gouverneur de cette place. Ancône , Civita-Vecchia et Rome se fortifièrent contre ses attaques* Pendant que les Hongrois faisaient des prodiges dç valeur, Joilk Het

**The text on this page is estimated to be only 13.13% accurate**

%t4 QUINSlillB toaQUB. Fenbiaïul s'était tebu en obs^vation , oa bien il négoeiaît pour acquérir sous main la Transylvanie. Solman^ irrité (de ces tentatives , léunit à la Poite le bannat de Témeawar. Auger Gisien Biisbek fnt alors mvoyé peur négeeier avee des instruelâens Imûtées^ comme teojoura (i)} il parvint louiefrâs à conclura *»«*' entra les Autriehiens et Sdiman^ une paix dans laqudle furent eempris la FM^noe, le pape et Venise» à la OMicKtîon de payât aiHioellement ti^mte mille ducats au soMan. Dans toutes ses guerres^ comme dans tmtes ses courses sur mer^ Soliman avait trouvé sur sa route les chevaliers de Malte aussi variants qu'infatigables à lui nuire. La dévotion ranimait aussi contre cette société impie que ses vœux rendaient Ymr sii^gc rie nemie irréconciliable de Tislam. Les dievaUers ayant pttlé le gth Hon des suHansqai portait à Venise lesrichesses de TMent, il résolut de leur faire la guerre^ et débarqua dans leur Ile sous le fort Saint-Elme, quarante mille hommes ; cent traite chevaliers dé" iw». fendirent ce fort contre quatre-vingts canons. Les artilleurs de l'Ordre inventèrent des cerceaux de matières combustibles quî^ roulés sur les assaillants les enveloppaient et les bridaient par trois ou quatre à la fois. Les assiégés purent ainsi régler jjusQu'au m^ nmA où les Turcs furent obligés de se retirer ^ 9près avoir perdn vingt miUe des leurs : leur flotte fut réduite à un état ai misé* rable, que le capitan-bacha dut rentrer de nnit à Gonstantinopto. Jean de la Valette ^ algrs gr^nd maître de l'Ordre^ construisit une cité qui fut appelée de son nom. Sur la nouvelle ^ue les Turcs faisaient de nouveaux préparatifs cm\^ Iw % il soudoya yn incendiaire qui n^it le feu h l'arsenal de QoncitaQtii^kpie. Cet événement , et plus eneore la mort de Soliman y amena un ar^ mistice. Cle fut le moment héfoaque de l'Ordre, qui ne fit «msuite que décliner. Les ommuaiideries furent d^ lors oi^sidérées comme un riche apana^ pour les eadets de famille , et iion plua comm^ (1) Biiabekaécrit liu^xcellenlotuvra^esurles (uilicesoUomaqefi; il eDyçya à Vienne deux cent qqarante manuscrits grecs, entre autre un Dioscorîde de la main de Julienne Anicia, fille de l'empereur Olybrtus; des aulmaux asiatiques, deê plaDle», parmi leaqueHea ae iroumient le lilag dePerM 0t U tulipe. H déjOouTEit le i|ioiii|«ftei|t d'Aneyre, qui rappelle les aeti«iis d'Auginta. Aal^îai Wr«MN(y (Verantii|s), arçUevêque d^ Slrigonie, qui alla après lui «i, Çonstantinaple comme ambassadeur,, en rapporta l^ Taurichi Ali-Osman, ancienne

chrontqnede cet empire, dont il fit une traduction et qiJi servit à Lœwenklau ponr composer les annales des sultans ottomans, premier livre dans «me lao SttSjMwopéeMie qui donna de^ N^^stiens suroolte bistoirè.

**The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate**

SOLIIIAII. 395 la récomp^Ase de la valeur et un objet d'émulation. Les jeunes dievaliers se plurent à briller dans les cours ^ tandis que Malte et Goizo étaient tyiwinisée^ per leurs confrères. Soliman^ pour la septième fois, attaquait l'Allemagne; il taw. soumit la Moldavie sans effusion de sang , et Sziégeth fut prise ** *^p^*"**'^*'* trois jours après sa mort, Abmed^Bacha^ conquérant de Rhodes^ qui avait été nommé gouverneur de T^ypte^ se révolta; mais il fut réprimé par Soliman, qui smigea à réorganiser ce pays^ ij»5. surtout en raecHftant le système financi^, qui grevait le peuple sans avantage pour le tr^r. B promulgua donc le Kemoun , dit de SoËman. En conséquence, tandis que les terres dans la Romélie et la Natolie étaient divisées en grands ou petits fieiis iiemarêiamet), habités par des vassaux ( ratas) tenus au seiv viee militaire , llSgypte n'eut que des fermiers ( moultezfm ) qui payaient le oms, et avaient au-dessous d'eux les paysans {feilak}. Bans la Perse, Sehah-*Iacœaïl, fondateur delà dynastie des Expéëuions Sofis , avait irrité par de nouvelles offenses la haine que Soliman lui portait déjà comme sehyyte hérétique. L0 sultan en* voya done contre lui Ibrahim , qui assaillit la Perse et prit Té^ nai. bris , qu'il préserva du massacre ; Ibrahim et Soliman ^ réunis marchèrent enspite sur Bagdad par un chemin désastreux. Le Grand Seigneur épargna le pills^ à cette ville, séjourna trois i»54. inoia dans ranci^ne capitale des khaUfes , et regagna ConstimtuK^ple. Le grand conquérant ne mit pas le pied dmis Vhxde ; mais il eut des relations avec eHe. Les Portugais, qui s'emparèrent de Qo»; y avaient pénétré d'un côté; la dynastie de Lodi résidait 4^ns Âgra^ quand Babour ( Zehir^Ëddin-Mohammed ) songea à i^io. renouveler l'empire de Tamerlan, dont il était le [cinquième ^**"* descendant, 0(ms l'espace de trente ans marqués par d'orageuse^ y icisâttides , il changea la lace du pays. Mdtre, par l'hé- ,491. ritage paternel , du royaume de Fergana, h l'orient de Samarc^CHle , et favorisé par les discordes des princes mongols , turcs ushecks, qui se députaient les pays Uipitrophes, il espéra s'agrancbr g\u* leurs ruines. Il s'empara d'abord de Samarcande avec deux cent quar^te compagnons qui lui restaient à p^ne , et la défendit contre des forces immenses. Au Qiilieu de ses revers, quelquefois sans asile et sans troupes , il avait toujours conservé la même fermeté; enfin il résolut de conquérir l'Inde. ^^^ Appelé dans le Kaboul par un parti, près de succoniber, i » «^"

Sae CH^lNZIBHK BPOQUK. battit avec douze mille hommes les cait mille A^^iûis dlbrahim Lodi, à Panipat^ le tua de sa msûn^ réduisit Agra et marcha sur Delhi. Ce fut en vain que Raoa Sanka arma une ligue de princes ; la victoire de Kanua affermit Tempire du Grand Mogol. Babour était célèbre par son courage intrépide et sa générosité; zélé partisan de la secte orthodoxe des kanéfis^ 0 émvit lui-même ses Mémoires ( Vàkiaii-Baben) en turc djagataî , et dans un style simple. Ils sont riches de rensdgnements sur des pays qui ont eu si peu d'historiens (l). itfM. Parmi ces écrivains nationaux^ nous ne saurions passer sous silence Mohamed-Kasin^-Férischta. Né à Asterabad, dans le Mazendéran^ il fut conduit par son père dans les Indes^ où il conçut ridée d'écrire Thistoire des r(»s et des saints musulmans de ce pays; mais^ faute de livres^ il s'adonna aux armes, et devint ensuite le confident de Mortaza , roi d'Ahmednagar, qui^ violent et cruel jusqu'à la folie , marchait à sa ruine. MihrflbKhan entreprit de détrôner ce furieux pour lui substituer Miran Hosein, son fils, qu'il persécutait. Hosein ne se mcmtra pas moins sanguinaire, et périt, avant une année de rè^e, de la main de Mihrâb-Khan qui, tué à son tour, fut renq^lacé sur le trône par Ismaël-Nizam-Chah, enfant eu bas ftge. Tous les royaumes du Décan étaient alors déchirés par des intrigues de cour et des factions perpétuelles; c'étaient Jes étrangers, c'est-à-dire les musulmans récemment venus de Pautre côté de l'Indus , appelés collectivement le parti des Mongols, et les Décans, musulmans du Décan, avec lesquels s'entendaient les Abyssins amenés dans ces contrées par le commerce des esclaves. Les premiers étaient schyytes pour la plupart, les autres sunnites; ils étaient donc toujours en lutte, et les rois les persécutaient à l'envi les uns des autres. Une fois que Férischta, qui avait été ballotté au milieu de ces troubles , fut parvenu à s'en tirer, il se donna tout entier à l'histoire , sur l'ordre d'Ibrahim-Adil-Schah. fl eut à sa disposition beaucoup de matériaux indiens , à l'ûde desquels il chercha à démontrer, mais avec le peu de critique que l'on peut attendre de ces écrivains, les rapports que les raSas de cette contrée eurent avec les rois de Perse (2). (1) Ils ont été traduits'en anglais par Leyden et Erskine C Londres , 1826). (2) Son histoire a été imprimée en anglais à Bombay en 1831.

**The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate**

Aptks la mort de Babour^ le règne d'Ouniaïou , son suc- «im* cesseur^ foi agité par des compétiteurs et par une foule de princes afghans , qui avaient usurpé sa domination à Delhi , à Guzerate et ailleurs. Behardir-Schah , prince de Guzerate , en* voya demander à Gonstantinople du secours contre les Portugais y qui avaient conquis Diu à la faveur de ces troubles. Soliman-Pacha 9 gouverneur octogénaire de TÉgypte , passa dans llnde par l'ordre du sultan^ et assiégea Diu; mais Antoine de Silvéira l'obligea de battre en retraite. Elkas Mirsa vint ensuite dans la capitale de l'empire ottoman réclaaier assistance contre son frère Schah-Tamasb, sccchkI sofi; ce qui fournit un prétexte à Soliman pour déclarer de nouveau la guerre à la Perse, Arrivé à Tébris, il prit Van, et, * i»». q)rès avoir hiverné à Alep , il s'avança dans la Géorgie ; mais Ôkas Mirsa étant tombé prisonnier de son frère , Soliman re. broussa chemin. Ibrahim , gâté par les faveurs que lui avait prodiguées son maître , se vantait de tenir l'empire dans sa main , et traitait avec insdence les ambassadeurs européens. Soliman tolérait jusqu'à son arrogance ; mais lorsqu'il le vit se dimner, à la mode de Perse^ le titre de sultan séraskier, il conçut des soupçons, et, une nuit^ tandis qu'il dormait couché dans sa chambre im» comme d'habitude , il l'étouffa. Peutrétre sa disgrâce fut-elle l'ouvrage delà sultane Roxekne. EDe était Russe (i)> et, ditron^ du sang royal de Pologne; elle subjugua, par ses grâces jdus que par sa beauté, son redoutable maîti*e , qui , par une exception unique, la déclara son épouse , et non son esclave. Femme d'un esprit intrigant , elle bouleversa le harem et le palais; elle détermina par ses conseils différentes expéditions, dans le seul but de grandir Roustem son gendre, guerrier aussi vaillant que docte, toujours prêt à la servir dans l'accomplisse(1) A La BoKabe Kliasseki Khoorrem, u célèbre sous le nom de Roxelane , « qui est ceioi de sod paya natal, la Rasaie rouge « était peu belle, mais gra« dense (grassiada), comme dit Piero Bragadino , ambassadeur de ta répuiili« que de Venise, etc. » Scboell, yoI. XXI, p. 161. GrcuêîaéUa , en vénitien, veut dire remplie de grikes, charmante, et non pas grassetie, comme Ta cru ScIubH. NiEMCBwicz» dans un journal polonais de 1822 , a publié un billet de Soliman au roi de Pologne Sigismond, où il disait: Ton amJba$sadeur Opalinski peut te dire combien ta 9€Bur, mon épome, est heureuse.

**The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate**

ItfM. 338 QUlNZlàM« KPOQUI. ment de ses méfaits. Elle persuada à fibn mari de diriger une troisième expédition contre Schah-Tamasb y qui avût fait ém incursions dans le Kurdistan et sur le territoire d'Erseroum ^ dans l'espoir que Roustem s'y disttfiguéràit , et qu'elle ptiurrait^ pendant ee temps, aplanir à sob fils flélim le chemin du thkie^ aU préjudice de Mouatapha et de Bajàzet , fib ataéa de SolimàOi Elle trama donc la ruine de ces prinoea avec Roustem qui> étant parti pour faire cette oampagne, entoya d'Ak^eénâ en Garamanie , où il hivernait^ informer Soliman qull avait découvert un complot dans l'armée pour le détrtoer et proclamer Moustapha. Aussitôt Moustapha fut étranglé ; mais les janissaires se soulevèrent et demandèrent à grands cris la punition de Roustem. Le sultâti lut retira les sceaux pour les donner à Ahmed; conquérant de Temeswar; mais celui^i refusa de les accepter^ à moins que le sultan ne s'engageât à ne pas les lui reprendre. Soliman lui tint parole; car^ lorsque Roxdane l'eut amené à rétablir Roustem dans ses dignités, il fit tuer Ahmed, pour accomplir sa promesse. Enfin la discorde semée par Roxriane porta ses fruits. Bajaiet prit les armes contre son père et son frère Sélimi mais bientôt vaincu^ il se réfugia près de BchAh-Tamasb» Ge prince > qui lui avait promis l'hospitalité 5 entraîné par les suggestions de Soliman et de Sélim ^ le fit arrêter et étrangler avec ses quatre fils; ce qui lui valut un présent de quatre cent mille ducats. Le désir de Roxelane se trouva ainsi satisfait. Ces guerres multipliées enrichissaient le trésw des dépouilles des vaincus. Les domaines de la couronne rendai^it à cette époque cinq millions de ducats ^ et les autres revenus , trois. Soliman porta le nombre des janissaires de douze à vingt mille; l'armée permanente était de quarante mille hotntnes; mais il en eut parfois jusqu'à deux cent cinquante mille sous les armes. Il enleva aux janissaires et aux spaliîs la garde du sérail> pour la donner aux bostangis ou jardiniers^ corps nouveau qu'il avait créé. Ce fut un grand bonheur pour l'Europe que l'esprit de conquêtes s'éteignit avec Soliman; sans cela, conmient aurait-elle pu se défendre contre les Turcs pendant la guerre de Trente ans? Soliman construisit un grand nombre d'édifices à Cionstantinople^ à Jérusalem, à la Mecque et ailleurs, mais le plus célèbre de tous est la mosquée qui porte son nom. Son époque fut le siècle d'or de la poésie ottomane; neuf poètes contem

**The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate**

porains fonnèfenl une pléiade autour de son tr6ne (i) ; luWmènH^ composa des vers soufi le noin poétique de MouÙbbi y c'est-àdire aimant d'amitié (2). Alors fleurit Abdoul Baki^ le prince de la poésie lyrique en Turquie comme MoténebU chez les Arabes ; et Afti en Perse. D reçut de Soliman des encouragements et des récompenses > avec un dipltoie qui lui assurait une gloire étemelle ^ comme s'il appartenait aux rois de la dispenser. 11 toléra l'usage du café, ainâ que les vases d'or et d'argent. Le code criminel qu'il publia , mitigea l'ancienne rigueur, en laissant toutefois la peine à la discrétion de l'accusateur; les délits pouvaient donc être rachetés à prix d'argent; ai outre ^ il obligea les juges à compter les témoignages et non à les peser^ moyen d'assurer l'impunité à ceux qui avaient assez d'influence ou d'argent pour s'en procurer un nombre suffisant de faux. Soliman conçut une pensée qui aurait amené la ruine de la Russie naissante : c'était d'unir le Volga au Don y pour mettre la mer Casiùenne en communication avec la mer Noire y et de construire trois forteresses pour les défendre ; il voulait encore conquérir Astrakhan et Kasan^ pour trair les Russes en sujétion. Malgré toute sa grandeur^ ce sultan ne fit pas moins marcher sa nation vers la décadence; l'historien turc Kotchibeg en donne les causes suivantes : il ne parut plus dans le divan, sinon lorsqu'il s'agissait de déclarer la guerre; pour les autres af&ires y il se tenait derrière un rideau comme les anciens despotes d'Orient y ce qui relevait le prestige de la majesté , mais au détriment de l'autorité royale \ de son fauconnier^ il faismt le gnmd viar, et par ce choix il donna le mauvais exemple d'âever les favoris aux plus hautes dignités sans les faire passer par les fonctions intermédiaires : de là des intrigues pour les obtenir, et de l'inexpérience quand on les avait obtenues. Vaincu par les charmes irrésistÛ>les de Roxelane , il laissa le harem se mêler des affaires d'État. Enfin, il enrichit ses grands {f ) Voy, sur ces poêles, et d'autres eocore, HAiiifER, liv. XXXIV. (2) Nous donnerons eomme échanUllon de ses poésies la gazkU suivante : « He oroyec pai

 vizirs par désappointements exoessife, et leur permit de trafiquer des emplois pour satisfaire à leur luxe et aux vices qu'il entraîne à sa suite. Ajoutons que Soliman , voyant chaque règne ensanglanté par les discordes que susdtaient les princes élevés dans les fonctiws d'un gouvernement ou à la tète des armées, établit qu'àFavenir ils grandiraient dans Tintérieur d'un sérail, loin des armes et des pachalicks. Il prévint ainsi des guerres civiles; mais il prépara des cheis eSeminés à une nation essentieUenient belliqueuse. CHAPITRE IX. BBAOX-ARTS. Des misères «écrites et des misères i^s grandes à mmAe^, reposons-nous par l'éclat des beaux-arts et de la littérature; cet éclat fut si grand qu'il a pu éblouir les regards contemporains et de la postérité , faire oublier les Leyva, les Medeghino, et les Baglioni pour Raphaël, Michel-Ange, le Titien et TArioste^ et faire appeler siècle d'or, le siècle de César Borgia et de Charles-Quint. Nous avmis déjà vu comment les beaux-arts , associés à la littérature et à la philosophie, s'étaient élevés; comme eUes, ils contemplaient le beau visible pour remonter au beau idéale à la connaissance de la beauté suprême et immuable; c'est Pygmalion qui modèle sa statue d'abord , et puis lui donne la vie. Ne vous attachez-vous qu'à l'idée? vous obtiendrez les grossières figures hiératiques du moyen ftge, respirant une dévotion sans attraits. N'étes-vous épris que des formes plastiques! vous obtenez l'art pur, parfait à l'extérieur, mais qui ne parle point au cœur. Les arts parcoururent ces deux périodes en Italie , et s*élevërent, dans les trente premières années de ce siècle, à une hauteur qu'ils n'avaient pas même atteinte chez les anciens. Plusieurs écoles se disputaient le premier rang dans la pointure : l'école vénitienne, soigneuse du coloris au pomt de négliger les Ugnes et les formes ; l'école florentine, aux teintes moins fortes, mais offrant plus d'harmonie et des gradations savantes;

181t. BBAUX-ABTt* 241 Fécole romaine , svqpérieure dans le desûn et la représentation des formes ; étudiées sur les statues antiques, mais qui déclina par cela même, sinon dans l'exécution, du moins dans le sen^ timent, quand elle substitua aux idées l'étude des apparences^ et [qu'elle plaça sur les autels des portraits de maltresses et de courtisanes. A une époque antérieure , l'école de TOmbrie avait conservé l'inspiration religieuse, plus fidèle aux types de convention qu'aux classiques, plus sentimentale que sensuelle , comme si elle avait ressenti le souffle d'Assises, dont elle était voisine. La longévité de Jean Bellini, que nous avons vu à la tête de l'école vénitienne, lui permit de devenir le contemporain des rénovateurs de l'art. Le sentiment de ce maître passa chez Cima de Conegliano, dont le pinceau reproduisait la beauté, l'intensité de l'expression plus que la grâce, à laquelle inclinent davantage Basaïti et Victor Carpaccio, qui représenta dans huit tableaux l'histoire de sainte Ursule, pages touchantes , même pour les hommes les plus ignorants en peinture. Giorgione BarbareUi, de Gastelfranco, vint détourner l'art de otonripne. ces modes affectueux. Réformateur impétueux et hardi, il s'éleva du fini minutieux à un faire large, comme un homme sûr de ses forces et qui ne songe pas à les mesurer. Il surpassa tous ses rivaux dans la hardiesse de la touche, dans la vigueur du ton et les effets du clair-obscur; mais il préféra au genre mystique le naturel, les efforts, l'anatomie. Les ouvrages à fresque dont il avait orné les façades des palws de Venise, ont péri ; il montre dans ses toiles une grande sobriété de couleurs, aux nuances harmonieuses; mais il flatte les sens et laisse l'intelligence muette. L'étude de l'anatomie, de la science pure, entre aussi dans l'école florentine avec le Pollaïolo ; le frère Philippe Lippi commença la profanation de l'art en substituant aux physionomies pieuses les portraits des beautés en renom. Nous citerons, mais pour livrer sa mémoire à l'infamie, André del Gastagno, qui assassina le Vénitien Dominique, après avoir appris de lui le secret de la peinture à l'huile. Raphaël del Garbo, Dominique del Girlandaïo, Luc Signorelli et d'autres encore , se rapprochent du faire moderne, autant qu'ils s'écartent des chastes compositions de leurs prédécesseurs. Le Miracle du Saint [Sacrement , dans Saint- Ambroise de Florence , suffirait pour placer Côme Rosselli parmi les meilleurs peintres. T. XIV. ifi

**The text on this page is estimated to be only 21.01% accurate**

Le Kénigioo L'école de l'Ombrië produisit Pieîre Vattttuccî de P^roîise , 14W-1M4. jj^ jg p^pugi,, ^ qui , eh travaillant à Morencé et dans d'autres villes, contracta diffél*entes manières. H devînt si célèbre , que Sixte rV l'appela pour peindre sa chapelle, immortalisée enèûite pat* Michel-Ange. Uniforme dans ses (compositions et véritable marchand, il ne cherchait q\i*â gagner de Patent, et Ikisait vite en conséquence; lôfependant 11 se renferma dans les tN^^yes re^ Kgieux et Teipi^eâfelôn reposée. PâuVre dans leis vêtements , sec dans les poses , seis têtes tout) pleines de grftcé, ^ti cobiris est enchanteur. La Pietà dans le palais Pitti , et la fresque dan$ le couvent de Sainte-Madeleine de Pât«l , sont admirée* comme des chefe-d*œuvï«. Son Assomption a mérité d'être platée parmi lé petit nombre de eenx qnl ornent le musée du Vatican. "Ses peintures dans la fealle dn Change à Pérouse, et celles de te CSttk deUa Pieve , encore plus soignées, offrent le véritable annean entre lui et ftaphaél Sanziô , qui peut-être y travailla , et qui certainement les imita. Raphttëi. Raphaël naquit à Urbin J son père était peintre et pofete. Il produisit à Tâ^ de vingt et un ans lé Mariage de la fierpe (i), composition (malgré ses défauts) sobre, et d'une pureté céleste. On y retrouve Tinspiration de l'école de TOmbrie, à laquelle il resta fidèle tant qu'il n'eut pas vu à Florence les idolâtres de Pantique et de la nature. Ce ftit en fondant les deux manières, les types avec l'individualité, l'inspiration avec le fini, qu'il put exciter cette admiration qui le suivit partout. Présenté par Bramante , son concitoyen, à Jules II, et chargé de travailler dans les chambres du Vatican , son génie grandit devant ces vastes parois qu'il devait couvrir ; c'est !à qu'il fiiul voir ses diverses manières, appelées progrès par les nns, jilgées différemment par les autres. Conformément au génie de l'école de sa patrie, il^ttiiîttf ^bori dès sujets symboliques, te Théologie, là Philosophie , la J*nr*s*pWidence et la Poésie, tl y déploya la beauté poétique, bien différente de fa beauté symétrique ^ car, si l'on y trouve moins de fini, i\ y a certainement plus de sentiment que dans sa seconde manière, dont la dispute du Saint Sacrement fut le début. L'aspect des magnifiques débris de Rome et la -ôônversation des érudîts changèrent le cours de ses pensées; en même temps qmï mettait plus de largeur danâ Texécution, tt ab'àrt'donnait (1) n est probablement anléneoraù 'Crut^efkêntitéfA^eHe'Peidlï,

**The text on this page is estimated to be only 11.25% accurate**

]âs^Mi}eto religieux et les types traditionnds^ qoî étaient dans la peinture ce que ie style dantesipie est dans la poéâe. il adopia dès lors un faire plus grand , des formes plus caractéristiques, un clair-obscur plus vigoureux; il laissa plus d'esAor à son imaginitioiD, mais il négligea la sévère unité du sujet. L'art n'auiaii pu se détériorer dans les mains d'un si grand mattre; il contribua, néanmoins > à l'abandon des types italiques el des compositions naives dn moyen âge poor les remplacer par d'autres plus grandioses en B^pàteûce^ mais qui n'emprun-» taient ni foroe ni unité aux idées âevées et gdnérries« Ses Yierffe9 surpassèrenk en beauté tout ce qu'avai^t jamais fttit ses prédéeêsseura^ mab cette beuté ne va pas an eoôur et ne laisse pas une aatirfactio& paisible qui vientde Dieu et conduit à Dieu. Il déclina davantage lorsque ses ouvrages furent recherchés comme ils le méritaient. Le riche négociant Augustin Chigi FaccaUaii de ccmimandes, et poussait si loin le désir de lut être agréable^ que^ le sachant épvis d'une jdie boulangère^ il la prit dans sa maison, a&i que le peintre n'eût paa besoin de sortir pour la voir. Cette jeune femme, omnue sous le nom de la For^ narina^ devint son modèle de prédilection, et fut souvent con*^ vertie en Vierge sous ses pinceaux. Léon X le chargea de la surveUlance de tontes les antiquités, avec défense de taifier aucune fkàtre portant une inscription ssms son consentement; il eut ainsi l'oecasi^Mfi d'étudier davantage lea restes de Tsmcienne Rome, qu'il songeait à restaurer. 11 déserta, en conséquence, ses premières traditimis, et preduisit,^ daBS> rbistûire de Psyché^ une véritable étude d'art païen. Tandis qu'autrefoiâ il disait k €astiglione : Je me sera d'une certaine idée qidme viemi da»$ l'esprit, il ne fit alors que copier; aussi, la dignilé manque souvent k la physionomie de ses femmes, tandis qu'il ^ inqftfime une s» grande aux hommes , qu'ils ont quelique ehose de surhumain. Pressé' par ks commandes, il ébamehaities toiles; puis, après les avok* fait cotoier par Me» Romai», il leur donnait ce fini a» delà duquadi il n'était pae poseiMe d'atteindre. Alors le même taMeatt était copié par des élèves de ÈffÊf&tnà ordre, et Raj^aêl docMmlï le» dem^èiMs touches^ Voilà pourquoi tant d'ottvraged iiô s

 « et finir tant de travaux ! car il faut y ajouter de nombreux por-* traits, des tableaux à Thuile de grande dimension ^ les fêtes. à diriger, et les cartons à dessiner pour les tapis que Ton exécutait en Flandre. Loin de se faire le détracteur de ses rivaux, il cherchait k profiter du mérite de chacun d'eux. Au lieu de s'offenser de l'exagération de Michel-Ange qui disait : Tout ce que Raphaël sait de peinture, c'est moi qui le lui ai enseigné, il se procla-* mait heureux d'être né du temps de Michel-Ange. D'un naturel doux^ de manières aimables et gracieuses comme ses peintures, Raphaël ne laissa jamais apparaître de ces bizarreries, de ces airs sauvages et distraits qu'affectent parfois les artistes^ comme si rétrangeté et l'impolitesse étaient l'indice du génie. Aussi, se vit-il recherché de tous, et sa vie fut-elle une suite de triomphes ; toujours heureux , il le fut même de mourir avant l'heure des déceptions. Une saignée , qui lui fut administrée lorsqu'il était épuisé par les plaisirs amoureux , le fit succomber à l'âge de trente-sept ans. Son tableau de la Transfiguration, qu'il s'occupait de teriBiQ. miner, accompagna ses restes; ce fut la plus magnifique des oraisons funèbres du grand artiste, dont la perte arracha des larmes à tous les yeux . Raphaël peut être inférieur à quelques peintres pour certaines parties, mais aucun ne le surpasse dans Tensemble de toutes les qualités. Il réunit le dessin, le coloris, la force du clair-obscur, l'effet de la perspective, l'imagination, la conduite , et cette grâce plus charmante encore que la beauté. VHéliodore et le Miracle de Bolsena sont, pour le coloris, les meilleures fresques du monde, même auprès de celles du Titien à Padoue. Raphaël est surtout admirable par l'art d'exprimer les particularités de la vie morale et physique, c'estr-à-dire l'individualité, sans que l'harmonie et l'unité disparaissent jamais. 11 a su même étendre cette individualité à tous les âges, à toutes les affections, à tous les caractères, dans ses compositions épiques de la sacristie de Sienne et du Vatican, non dans des situations exa« gérées, mais dans une gradation combinée. Il joint à la profondeur une merveilleuse flexibilité, ne traitant rien à la légère, mais associant à l'agrément des formes la justesse de la pensée, de manière à satisfaire les sens et l'intelligence. 11 est d'une variété inépuisable, pieux dans les Saints, voluptueux dans les Galathées ; plein de grâce pour finir un petit tableau ; magni

BfiAUX-ABTS. 24o fique lorsqu'il traite ees vastes scènes de V Incendia del Bonjo et du Spasimo. Possédant le secret des sympathies^ il exprime le caractère^ le pathétique*, encore plus que le beau. On peut dire avec vérité que, par des inventions qui satisfont ie jugement et touchent le cœur, il donne la vie à ses tableaux , le sentiment et le langage visible à ses personnages, et que jamais nul autre ne prit comme lui la nature sur le fait. Il introduisit dans les arabesques des figures humaines et symboliques^ chose inusitée aux chrétiens et aux Arabes; mais peut-être connut^l les peintures romaines que l'on découvrit^ quelques années après^ dans les thermes de Titus. Le luxe qu'il déploya dans les loges du Vatican servit de modèle pour décorer les palais des rois, et répandit un goût plus pur dans le choix des ornements. Il eut encore le bonheur devoir la gravure se perfectionner; nouvel avantage pour lui, puisque l'habile Marc-Antoine ne crut pas pouvoir mieux employer son burin qu'à multiplier les œuvres de Raphaël, qui purent ainsi se répandre au loin. Gomme les autres artistes de son temps , il connaissait la sculpture et l'architecture (i). Les édifices magnifiques dont les ducs d'Urbin embellissaient leur capitale, et dans lesquels ils recueillaient les chefs-d'œuvres de l'art antique et de l'art moderne , avaient contribué à développer en lui un goût châtié , qui n'excluait ni l'imitation des anciens ni les hardiesses des modernes. Il plaça dans le tableau du Mariage un petit temple très-vanté pour le style et la perspective. Le fond de Y École d'Athènes offrit une belle composition architectonique. A la mort du Bramante, il fut] chargé d'achever la cour où se trouvent les loges du Vatican , galeries ouvertes qu'il éleva en trois étages, et sur lesquelles il peignit cinquante-deux faits sacrés, avec des arabesques dans le genre antique. A Florence, le palais Ugucciohi , sur la place du Grand-Duc, et celui des Pandolfini dans la rue San-Gsdlo , furent construits sur ses dessins, d'un style pur et noble dans l'élévation et les ornements. Il édifia pour Ghigi, en face de la Farnesina de Peruzzi, un petit palais d'une extrême élégance; on admire surtout celui qui se trouve auprès de Saint-André délia Valle. (1) Même après Yasari, Diippa, Brauii , Quatremèrc de Quiucy , Pouviagelé plus estimable sur Raphaël me parait être celui de J. D. Passavant, Rafaël von Xh-hino undsein Vaéer Giovanni Santi,

**The text on this page is estimated to be only 19.69% accurate**

246 QUINZIÈME ÉPOQUB. n fui nomiDé architecte de Saint-Pierre , et pouvait tout attendre d'un pareil choix ; mais û ne reste de son projet que le plan^, simple , grandiose, harmonieux s'il ea 6it jamais. 11 dirigeait avec un intérêt affectueux les jeunes artistes. Aussi ^ lorsqu'il se rendait à la cour^ marchaitril accmnpagné d'une cinquantaine de peintres distingués, ses élèves. Après sa mort et celle de Léon X , ils se répandirent dans toute l'Italie , et propagèrent le bon goût. Qu'auraient-ils fait à Rome sous le pontificat d'Adrien VI, étranger aux arts , an milieu de la peste et des Allemands , ou des éloges prodigués à Sébastien du Piombo? 1564. Jean d'Udine, renommé pour] les paysages, les fleurs, les vases et les clairs-obscurs» surpassa tous ses modèles dans tes arabesques dont il orna les loges du Vatican ; François Penni , dit le Fattorino, alla raviver l'école napolitaine. Jules Pippi, oélèJuif s B^atn. bre sous le nom de Jules Romain , et dont l'histoire est ignorée , fut non-seulement grand peintre , mais encore amhitec^ ; Raphaêlle chargait d'exécuter ses plans à peine esquissés. C'est ainsi que naquirent diverses maisons de plaisance de Rome , la villa Madame sur la pente du Monte-Mario , chef-d'œuvre d'élégance et de gr&ce , avec des [décorations , les plus belles qui existent après celles des loges du Vatican^ Plein de verve , quoiqu'il fût moins heureux que Raphaël dans l'exécution , et ne joignit pas le choix des idées à la fécondité > la correction à la rapidité, la popularité à la science , Jules Romain resta lé chef de l'école jusqu'au moment où le marquis de Gonzague lui confia la direction des travaux de construction qu'il faisait exécuter à Mantoue. Là 9 le savant artiste maîtrisa , par des digues solide ^ le Pô et le Mincio^ dessécha les parties basses de la ville, refit des routes entières, restaura les anciens édifices et en éleva de nouveaux. L'un des principaux est le palais du Té^ bâtiment carré de cent quatre-vingts pieds sur chaque face^ avec une immense cour il colcmnes encaissées, construit et peint par lé même maître , qui se plut à imiter l'antique , surtout dans les bas-r^ liefs en stuc. Dans la salle des Géants^ la peinture fait tellement illusion, que l'œil ne peut en reconnaître la forme architectonique. Dans toutes ses autres compositions historiques, il associa la poésie à la peinture, poésie païenne qui ne dédaignait pas de se prostituer aux infamies de l'Arétin. îl refit la cathédrale de Mantoue à la manière antique ^ et d'un goût correct. U tint 1^

**The text on this page is estimated to be only 19.83% accurate**

milieu , dan$ la façade de Saialr-PétroQe à Pologae , entr^ le style gothique e% le style grec. Jule^ Romain ^ut pour élève D. Jules Qovio, natif de Croatie, "'•• d^un talent remarquable pour la miniature. Considérant ce genre de peinture comme de mauvais goût , et destiné seulement à faire gagner de Targent, il ne s'attaobait qu^à la ressemblance des portraits» Q fut surpassé par Félix Ramelli, son élève. Pénno f fils abandonné d'un des Français qui avaient suivi Charles VIHj fut placé d'abord ohezun apothicaire j puis il entra dons Tatelier de Yaga, dont il prit le nom, Raphaël lui fit exécuter k fresque plusieurs de ses dessins ; Poria l'acueillit ensuite à Gènes, d'où il revint h, Rome^ travailla beaucoup, et conserva plus que les autres la manière du maître ; mais quand le Titien vint dans cette ville , il craignit de se voir supplanté par ce peintre, et mourut, "*'• Folidore de Caravaggio se rendit h Rome pour y travailler comme manœuvre , au moment où Raphaël était à la tête des travaux de construction, Le grand artiste découvrit ses dispositions et le forma à la peinture, S'étant lié dans son atelier avec d'autres élèves ^ surtout avec Mathurin , ils se mirent à peindre en clair-obscur, dans le genre de la façade de Raltbasar Péruzzi; persuadés qu'ils devaient apporter le plus grand soin au dessin, qui n'est point altéré par le temps, ils s'appliquèrent à copier l'antique. Arrachés h leurs études par les bandes du connétable de Bourbon, ik s'enfuirent à Naples, où Mathurin mourut; les nobles 9 occupés de chasses et de cérémonies d'apparat , négligèrent d'occuper PoUdore ; il passa donc en Sicile , où il avait beaucoup de travaux i quand son domestique l'assassina pour le voler. Dans l'école du Pérugin avait grandi le Pinturicchio, qui représenta à Sienne les hauts faits de Pie II, et varia, par de beaux paysages, le fond de ses tableaux, lies Siennois, dont la jalousie avait d'abord exclu les étrangers , apprirent de lui et de Raphaël I qui peignit aussi dans la sacristie de la cathédrale , à ccwnaître l'art moderne. Après avoir travaillé avec Jules Romain dans le palais du Té, surtout aux ouvrages en stuc , le Primatice de Bologne passa en France, pour décorer Fontainebleau; il apporta dans ce pay^ un grand nombre de statues et de modèles antiques , et François P*" le fit surintendant des bâtiments de la couronne* Péjà travaillait h cette cour le Florentin Rqssq, peintre qui ne lërs.

1«7»-1B64. 248 QUINZIEME feOQUB. voulut suivre ies traces de personne^ et tomba dans Textravagance pour vouloir faire du nouveau : c'est ainsi qu'au lieu des apôtres, il plaça une zingarata au bas de sa Transfiguration y à Città de Castillo. Toto de la Nunziata est vanté par les Anglais^ chez lesquels il composa tous ses ouvrages. Micijri^ngc. Michel-Ange Buonarroti , Fun de ces rares génies que la nature enfante de temps à autre pour montrer l'immense puissance de Thomme , procéda par d'autres voies que celles de Tordre et de la correction. H naquit à Caprèse y sur le territoire d'Arezzo ) s'étant épris de bonne heure des arts , il fut placé chez Dominique et David Ghirlandaïo*^ les peintres les plus célèbres de Florence^ et se passionna pour le travail au point de se faire pardonner par son m^tre les corrections qu'il faisait à ses dessins^ corrections qui portaient sur les contours. Déjà Brunelleschi , Léon-Baptiste Alberti et Bramante avaient ramené l'architecture vers la pureté classique; Laurent Ghiberti et Donatello avaient fait produire à la sculpture des œuvres admirables. Masaccio aurait été un Raphaël ^ la mort ne l'avait pas enlevé jeune encore. Michel-Ange sentait en lui la puissance d'embrasser les trois arts à la fois^ mais il n'aurait pu surpasser ses contemporains et les anciens qu'en associant la perfection classique à l'étude du vrai et à la profondeur du sentiment. La conversation de Laurent de Médicis et des hommes de lettres de cette cour, ainsi que l'étude de cette galerie si riche en chefs-d'œuvre, l'initièrent aux mystères de l'art antique. Mais son âme , toute d'action, ne pouvait endurer les entraves de l'art, ni presque celles de la matière. La sculpture était sa vocation. Lorsqu'il eut vu plusieurs morceaux antiques qui venaient d'être exhumés, comme le torse du Belvédère, Hercule et Antée, l'Hercule Farnèse, le Laocoon, et qu'il les eut comparés avec les productions modernes, dont le calme lui paraissait dénué d'expression, il pensa qu'il convenait de donner la vie aux marbres de la tête aux pieds, il s'attacha donc de préférence aux nus et à l'anatomie. Les artistes qui l'avait précédé s'étaient montrés sobres, éloignés de toute exagération, recherchant dans le dessin la convenance plus que le merveilleux; dans l'anatomie, l'art de rendre raison des mouvements plutôt qu'un étalage de science; dans l'architecture , la réunion de la force et de la convenance de la destination. Michel-Ange s'aventura à des hardiesses permises

 au seul génie. II disait que celui qui ne sait bien faire par luimême ne peut bien se servir de ce qu^ ont fait les autres; pour se railler de ceux qui n'avaient de louanges que pour Tantique, il fit un Cupidon endormi , et l'enterra dans Tendroit où l'on pratiquait d'ordinaire des fouilles. On le découvrit ^ et l'admiration fut extrême jusqu'à ce que Michel-Ange , à peine âgé de vingt ans^ s'en déclara Tauteur. Les éloges dont il fut l'objet, les grands ouvrages qui lui furent commandés , accrurent sa confiance en lui-même. A Florence, d'un bloc de marbre déjà ébauché par Simon de Fiésole^ il tira le David du Palais-Vieux. Après l'expulsion des Médicis^ il fut recueilli par le prieur du Saint-Esprit^ qui lui fournit des cadavres pour ses études de prédilection; appelé enfin à Rome , il eut la commande de plusieurs ouvrages^ parmi lesquels Notre-Dame de Pitié au Vatican. Recherché partout et partout vanté ^ il fut pris soudain de découragement, d'une telle défiance de lui-même et de l'art, qu'il abandonna le ciseau, et, n'emportant que la Bible et la Divine Comédie, s'isola pour gémir en vers désolés. Les grandes âmes savent ce que signifient ces alternatives d'exaltation et d'abattement. Jules II lui rendit la confiance, et le chargea de lui préparer un mausolée; ce monument devait être en rapport avec le génie de celui qui le conunandait et de l'artiste choisi pour l'exécuter, construit pour être aperçu de toutes parts, d'une architecture grandiose, accompagné de quarante statues, parmi lesquelles aurait figuré le Moïse (l). (1) Oo ne s'accorde pas dans sa description. Il défait avoir dix-huit oou

**The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate**

S^ QUWZliia SPOQDl. y avarice des héritiers du sûnt-père ^ ou d'autres occupations de l'artisie furent cause que cette œuvre sans ^ale se réduisit au morceau que les curieux vont admirer dans TEglise de SaintPierre aux Liens. Les compétiteurs déjà vieux du jeune artiste jetèrent les hauts cris^ et cherchèrent à le discréditer près de Jules II ; mais le saini^père Tayant fait attendre un jour dans son antichambre, il dit à l'huissier : Quand le pape me demandera, VQU$ lui répandrez que je suis allé ailleurs^ En effet, il partit aussitôt pour retourner en Toscane, Le pape expédia en toute hâte des courriers à sa poursuite; mais il eut beau lui écrire , et adresser à la seigneurie de Florence des brefs menaçants , il ne put obtenir qu'il revint à Rooie. 11 s'était mis à travailler à Florenee, où il prépara, pour peindre la guerre de Pise, des cartons qui lui valurent la répu^ tatioQ de dessinateur de premier ordre , et devinrent un objet d'étude pour tous ses contemporains. Il disait avoir l'intention d'aller à Constantinople , où le Grand Seigneur l'appelait pour construire un pont entre la ville et Péra. Enfin , il consentit à retourner à Rome, où Jules II le chargea de faire sa statue pour la ville de Bologne. H y avait exprimé la m

ÇSes prophètes et ces sibylles dans leurs attitude^ nouvelles » dans leur physionomie , dans la manière dont ils sont drapés y révèlent l'inspiration. Le charme du beau se fait jour à travers toutes les difficultés, et ces fresques sont considérées comme l'œuvre capitale du pinceau de Michel-Ange. n avait soixante ans lorsque Paul III se transporta chez lui avec dix cardinaux, pour le prier de peindre une paroi de la même chapelle. Il accepta; mais, étant tombé de l'échafaudage, il se cassa une jambe et, pris d'un nouveau découragement, il résolut de se laisser mourir* On put encore le détourner de son projet; il se remit à Tœuvre, et termina en huit années le fameux Jugement dernier; ainsi , dans cette chapelle, il avait retracé les deux points extrêmes de l'histoire du genre humain, la création et la fin du monde. CSomme Phidias s'était inspiré d'Homère et des traditions poétiques de son siècle , Michel-Ange s'inspira de la Bible et de la Divine Comédie pour ennoblir la nature humaine. Mais Dante , après avoir assombri l'âme par les angoisses de l'enfer, la récrée du sourire étemel et de la douceur merveilleuse des cieux; Michel -Ange subordonne tout aux ressources matérielles du dessin; il veut le nu, il veut étaler aux regards l'anatomie humaine , sans souci de la modestie et de la convenance, sans se rappeler que , dans l'art comme dans la morale, a il ne faut pas trop observer sous la peau. » Ceux qui blâment Paul ÏV d'avoir fait couvrir par Daniel de Volterre (l) les nudités messéantes de la Sixtine, devraient se rappeler que FArétin, l'Arétin, disons-nous, queMîchel-Angeconsultaitsurles grandes scènes de la religion, désapprouva lui-même ces indécences (2) , dont Fabus , de la part d'un si beau génie, démontre (1) Cicogoara, par exemple, à qui ces nadilés parfirent un effel de Hnoocente simplicité du seizième siècle. (2) Cette lettre, moitié sérieuse , moitié plaisante » est rapportée par Gaye un peu différemment du texte, tel qu'on le lit dans la correspondance de l'Arétin, et mérite d*être connue : « A Michel' Ange , à Rome. «i Messire , eu voyant l'esquisse entièrç de tout votre Jugement dernier, « j'ai achevé de connaître l'illustre grAce de Raphaël dans Tagréable beauté de « TinvenUon. Cependant , comine baptisé , j'ai honte de la lioenoe que vous « avez prise d'exprimer les idées dans lesquelles se résout la fin où aspire clia« que sens de notre très-véridique croyance. Ce Michel- Ange, d*une renommée ti merveilleuse, ce Michel* Ange , remarqué pour sa prudence, ce Michel-Ange « admirable aurait-il voulu montrer autant d'impiété irréligieuse que de perfec

**The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate**

252 QUINZIÈME iSpOQUB. combien les idées païennes s'étaient alors incarnées dans Fart. Nous ne suivrons pas Hichel-Ângë dans tous ses travaux, « tion de peioture ? Ëst-il possible que fous, qui, éUot divin, dédaigoez la soft ciëté des Inmimes, vous ayez fait cela daus le plus grand temple de Dieu, N sur le premier autel de Jésus, dans la plus illustre cliapelle du monde , dans N un lieu où les grands cardinaux de l'Église , où les prêtres vénérables et le « vicaire du Christ confessent, contemplent et adorent, avec les oérémoDies « catholiques, avec les ordres sacrés, avec les oraisons divines, son corps, « son sang et sa chair? Si ce n*était chose coupable d'établir une comparai« son , je me vanterais de bonté dans le traité de la Nanna , en mettantma sage « précaution au dessus de votre conscience indiscrète; car, dans une matière « lascive et impudique» je n'emploie pas même d'expressions messéantes et « réprouvées, mais je me sers de mots chastes et irrépréhensibles ; mais vous, « dans le sujet d'une si haute histoire, vous montrez les anges ellessaiots, «eeux-ci sans aucune retenue terrestre, et ceux-là privés de tout ornemeot « céleste. Voyez les gentils dans leur sculpture : lorsqu'ils représeutent oou « pas Diane vêtue, mais Vénus dans sa nudité, ils la font couvrant de sa main « les parties qui ne se découvrent pas. Et celui qui cependant est chétieu, « parce qu'il estime plus Tart que la foi, tient pour spectacle royal aussi bien « l'absence du décorum d«ins les martyrs et dans les vierges, que le geste de « Venlevé par les membres génitaux, dont la prostitution elle-même détournen rait les yeux pour ne pas le voir! Votre faire eût convenu dans uo bain « voluptueux, non dans un choeur suprême. Il serait donc moins à regretter « que vous n'eussiez point de croyance, que d'en manifester unequi nuit à celièdes « autres. Mais jusqu'ici l'excellence de merveilles si téméraires ne demeure « pas impunie, puique leur miracle même est la mort de votre louange. Ravi* « vez donc son éclat en faisant de flammes de feu les vergognes des damués, « et celtes des bienheureux de rayons de soleil; ou imitez ta modestie florentiDe, « qui ensevelit sous quelque feuilles dorées celles de son bean colosse, qui « pourtant est posé dans une place publique, et non dans un lieu sacré... ft Mais comme nos Ames ont plus besoin du sentiment de la dévotion que de « la vivacité du dessin , que Dieu inspire la sainteté de Paul comme il inspira « la béatitude de Grégoire, qui préféra déparer Rome des superbes statues an« tiques, que de priver, à cause de leur

perfection, du respect des fid^ « les humbles images des saints ^ etc., etc. « Venise, novembre VDLxy. « Votre serviteur^ .(( l'Arétin. » Salvator Rosa condamna aussi les nudités de la chapelle Sixtine, dans ce passage de ses^ satires : Dovevi pur distinguere e pemare Che dipingevi in chksa : in quanto a me Sembra una stufa questo vostro aliare... Dunque là, dove al Ciel porgendo offerie Il sovrano pastore i voti scioglie , ' S^hanno a veder le ascmità scoperte? Tu devais distinguer et songer, par ma foi , Que c'était une église où tu peignais. Pour moi.

trè&-nombreux 5 mais originaux^ sans tradition d^éeole^ et toujours empreints d'une personnalité puissante. S'il est vrai que Raphaël apprit sur ses ouvrages à faire plus laidement ^ et lui dut ainsi sa dernière manière, ce serait l'inverse du Dante ^ qui n'apprit pas de Virgile , son maître et 9on auteur, à imiter sa perfection exquise. Tandis que Raphaël doute de son génie ^ se plie au genre de différents maîtres , et conserve de sa grftce primitive lors même qu'il veut essayer du vigoureux et du théâtral ^ Michel- Ange bouleverse les notions du beau, et rend les limites de Tart incertaines^ arbitraires^ conventionnelles. Il nous est arrivé maintes fois de nous figurer ces deux grands hommes les yeux fixés sur deux chefs-d'œuvre du Vatican , Fun contemplant le torse et Tautre V Apollon; Raphaël em* pruntant à celui-ci l'expression correcte d'une beauté plus qu'humaine^ Michel-Ânge prenant à l'autre la force des jointures , le relief et le jeu des muscles , pour que l'expression , qui d'abord se concentrait dans les linémnents du visage^ soit répandue sur toute la personne. L'action fut le caractère constant de tout ce que produisit le grand artiste florentin; ses couleurs mêmes sont si vives ^ ses contours si tranchés^ qu'on les croirait destinés à recevoir le relief du marbre. Ceux qui recherchent les secrets de l'art et les difficultés matériettes ne peuvent que rester étonnés devant les œuvres de Michel-Ange ; ceux qui préfèrent la justesse, trouvent à reprendre dans cette imagination sans règle, dans ce grandiose exagéré, dans cette vigueur prodiguée aux saints comme aux démons, dans ces groupes d'apparat, où l'habileté se montre avec ostentation, qui conunandent l'admiration, mais n'éveillent point le sentiment. Il dispose, autour de constructions bizarrement compliquées, des statues dans des positions tourmentées, comme des volontés puissantes enchaînées par une force supérieure, condamnées à une tristesse éternelle, ou à une méditation voisine du désespoir. Dans ses indomptables caprices , il commença plusieurs statues qu'il n'a pas finies; son ciseau frappait sur d'autres des coups si, vigoureux, que le marbre lui manquait quelquefois. En voyaot (on autel , je crois voir une étitye... Il faadra donc qu^aux lieux où le Pasteur suprême Avec le sacrifiée au ciel offre nos vœux , D'obscènes, nudités se découvrent aux yeux ?

**The text on this page is estimated to be only 26.89% accurate**

i6i QDiNSiiÉB iroôuB. Il pFétendait donner un corps au sentiment , réduire la matière à exprimer^ que cela fût possible ou non, des conceptions généreuses, et la subjuguer à son gré. Les personnages nus, couchés sur le tombeau des Médicis, devaient exprimer des allégories nées de sa violente imagination , pour signifier tout autre chose que les gloires de ces parvenus. Quand il eut à représenter Laurent, fils de Pierre, il oublia que ce Médicis avait été le plus misérable et le plus pervers de cette race ; le nom de Pensiêfo ( le Penser ) , qu'il lui donna , atteste quil caressait en lui une idée /et mettait l'anatomie au service de l'imagination. Tout grandit sous sa main , et vous trouvez toujours sublimité de pensée , ampleur de formes , largeur de manière , la magnifioence du plan et la variété des accessoires associées à la profondeur et à la simplicité. H est naturel que l'abus de Vabstraction fasse perdre le sentiment de la beauté châtiée ; mais faut^il at* tribuer au maître les exagérations des imitateurs? Qu'importe que l'on admire dans leMoise ce bras, ou que Fon censure cette barbe et ces muscles de portefaix , ou le costume qui n'est point historique? 11 est inutile aussi de se rappeler que cette statue devait figurer au milieu de plusieurs autres , et sur un plan tout autre que celui où elle se trouve ; ce qui est certain , c^est qu'en observant ce que Tartiste a imprimé de mélancolique et de vénérable sur le visage du grand législateur , cette majesté indéfinissable , on ne saurait lui rien trouver de comparable dans l'antiquité. Une troisième carrière s'ouvrit pour lui , rarchitecture. Déj à dans le siècle précédent, nous avons cité avec éloge, parmi les Bramaiite. restauratcuTS du bon goût , Bramante Lazari d'Urbin , et mentionné les ouvrages quil exécuta en Lombardie. D'un esprit tfès-cultivé , il écrivait et improvisait des vers ; honnête et droit il aima ses rivaux, encouragea les jeunes talents, et soutint Raphaël dans ses premiers pas, qui toujours sont les plus pénibles, et décident souvent de Tavenir d'un artiste. Sa manière demeura caractéristique, pour la réunion de l'antique et du moderne ; en effet, à l'architecture gothique, il emprunta l'indépendance, les constructions hardies et dégagées, la savante disposition des voûtes; aux classiques, la décoration régulière, qui accompagne la construction sans la dissimuler, et le choix éclairé des proportions, qui donne du relief aux édifices les plus simples. Appelé à Rome pour y travailler^ les ruines delà villa d'Adrien et les anciens débris de la Campanîe lui enseiHkk-^Uk.

**The text on this page is estimated to be only 14.77% accurate**

BËÀDX-ARTS. ' 255 gnèrent une sévérité de goût inconnue avant lui , et tui firent abandonner la sécheresse et la timidité. Le cardinal GarafFa le chargea d^élever une église à Naples , puis le cloître de la Paix à Rome. Cette dernière construction efet légère , tjuoîque incofrecte; en effet, pour atténuer ce que les entrè^colonttemel^t& ont d'excessif, il a placé une colonne à faux %ar les pilastres du second rang. On vante particulièrement à Rome le palais de la Chancellerie , et le petit temple à Samt-Pierrè Montorio , comme à Tôdi la Consolation , croix grecque de tpiat^^ tribunes semincirculaires , quoique , dans tes chapiteaux et dans les ornements^ il ait cherché la variété aux dépens de ce qu'on appelle la monotonie clasâque. Serlio l'appelle a l'inventeur et le flambeau de la bonne et véritable « atchitetture ^ » et , ^lon Michel-Ange , il fut « aussi vaillant a que l^ait jamais été aucun autre depuis les anciens, n On lui fait honneur des ponts mobiles , suspendus^ non attachés à la voûte , comme aussi de rmventlon qui fkit porter à l^armature des voûtes Fempreinte des rosaces ; de cette manière, elles sincorporent avec la construction , et se trouvent toutes faites quand on enlève la charpente. fl exécuta par Tordre d'Alexandre VI les fcmtaines de TranstevewB et de Saint-Pierre , et d^autres travaux; maïs soû talent grandit , quand Jules II l^ippela pour réairser ses magnifiques projets. Il eut d'abord à joindre le palais du Vatican aux deux pavillons du Belvédère , à travers une vallée étroite et inégale. Bramante la convertit en une cour , en déguisant la différence de niveau au UîOyen d^ine ingénieuse combinaison de terrasses et d'^escalters ; il l'entoura ensuite de deux aites de gale^ ries qui , se développant sur une longent de mille pieds avec des pilastres doricpes et toniques à Tétage infiérieur , corin^ thièns et comportes au*dèss«is , lui donnèrent un ïispect gr»i^ diose et tiiéâtral. A *ùne extrémité de la cour, qui a quaftre cents pas tle long, est la grande niche avec la ^galerie ch^^aîre ; à l'autre , ¥in aimpMthéfttre en pierre , pour des jeux. L'impatience de Mes U ,

 déploie aux regards rhisUnre des aris^ dont 9 malgré ses défauts^ elle reste le chef-d'œuvre. Goostruite à Tépoque de Constantin^ sur le modèle de Saint-Jean de Latran et de Saint-Paul, elle garda quelque chose des anciennes basiliques les plus, somptueuses , précédée qu^elIe est, à Feutrée^ d'un quadruple atrium. Cinq nefs s'ouvraient à Tintérieur^ où les colonnes de celles du milieu soutenaient seulement un architrave. Les murs de briques avaient de six à huit palmes d'épaisseur; le pavé était en marbres ronds et carrés, de grandeur et de teintes variées ; les fenêtres , en vitraux de couleur à chftssis de bronze. Il y avait plusieurs portes^ dont la principale avait des battants en bronze enlevés à quelque temple. Cette église fut modifiée par la suite ; on y ajouta des autels, des monuments de forme et de destinations diverses ^ des oratoires^ des sacristies^ des chapelles, une bibliothèque^ des monastères , des mausolées , différents de style selon les progrès de l'art. Ces transformations avaient commencé au quatrième siècle époque où Probay érigeait un petit temple à Probus Anicius, préfet du prétoire , son mari , pour finir à Léon-Baptiste Alberii. Il en fut de même quant aux peintures et aux mosaïques tant à l'intérieur que sur la façade , au sommet de laquelle s*élevait une croix de marbre^ le Christ assis au pied^ ayant la Vierge à sa droite^ saint Pierre à sa gauche^ plus bas Grégoire IX à genoux, et aux quatre côtés les quatre animaux symboliques. Trois papes aux grandes idées se proposèrent de réédifier ce temple , et de le faire tel qu'il surpassât les monuments élevés par les maîtres du monde. Nicolas V avait songé à convertir le Vatican en un magnifique palais, où tous les cardinaux auraient entouré le pape comme un conseil permanent. On y aurait trouvé tous les bureaux de la curie réunis , une vaste enceinte pour le conclave ; un immense théâtre pour le couronnement, de somptueux appartements pour les princes. La colline , toute parsemée d'édifices, aurait communiqué avec la ville par de longs portiques garnis de boutiques ; des jardins , des fontaii des chapelles, des bibliothèques , auraient complété l'ensembl La mort de Nicolas fit abandonner ce projet, dont NicoU Rossellini avait fourni le plan ; celui de l'église fait par LéoJ Baptiste Alberti, n'est connu que par la description de Bonanni.^ Lorsqu'il fut question de placer le mausolée qu'il préparait pour Jules II, Michel- Ange proposa de terminer la tribune pro

jetée par Rossellini en tète de l'ancienne basilique du Vatican ^ et dit que cent mille écus pourraient y suffire : Deux cent mille, ^il le faut, répondit Jules II, et Ton se mit à Toeuvre. Comme toute diose en enfante une autre , ce pontife , qui aimait tout ce qui était grande sentit nattre le désir d'occuper dignement les artistes illustres dont il était entouré , en reconstruisant SaintPierre. Bramante l'emporta sur ses concurrents; mais ses dessins se sont perdus , à Texception de celui que recueillit Ra-> phaêl^ et que Serho a placé dans son Traité. Cette unité parfaite^ lliarmonie gracieuse des lignes et des parties auraient fait paraître Saint-Pierre plus grand que la réalité , tandis que le contraire arrive aujourd'hui. En avant il plaçait un péristyle à trois rangs de colonnes en profondeur ; l'intérieur aurait offert une croix latine se terminant en demi-cercle^ d'où l'œil se serait porté vers la coupole j pour laquelle il se proposait d'élever^ sur les voûtes gigantesques du temple de la Paix , la rotonde du Panthéon. Le mérite de cette grande pensée appartient donc à Bramante ^ bien qu'elle n'ait pas été exécutée. Les travaux commencés, les inconvénients de la précipitation ne tardèrent pas à se révéler par des crevasses menaçantes^ et les renforts que me. Michel- Ange dut ajouter aux pilastres trop faibles altérèrent toute l'écçnomie de l'édifice. Après la mort de Jules II et de Bramante , après la mort de Julien Sangallo, frère de Joconde et de Raphaël^ auxquels Léon X avait premièrement confié ce grand ouvrage, Antoine Picconi et Balthazar Péruzzi furent chargés de le continuer. Ce dernier, né à Yolterre , d'un banni florentin qui le laissa enfant et pau- imi-ibm. vre, fut obligé de chercher à gagner sa vie en copiant des tableaux; puis ^ ayant acquis quelque aisance, il se mit à faire désoeuvrés personnelles. Un peintre l'emmena à Rome pour l'occuper avec lui au Vatican ; mais il fut congédié après la mort du pape. Il se fit une réputation dans la peinture à fresque» et travailla avec César de Sesto. Augustin Chigi de Sienne l'encouragea et lui procura le repos nécessaire à l'étude. n put ainsi perfectionner la peinture architectonique et la perspective pour les scènes théâtrales; il déploya surtout une grande habileté dans les fêtes données par Julien de Médicis, puis pour la Calandra du cardinal Bibiéna. Malheureux toute sa vie, il le fut même après sa mort, puisque tous ses ouvrages du moment se sont perdus. On peut toutefois s'en faire une

**The text on this page is estimated to be only 21.28% accurate**

3â8 QUINIliEICX BFOQDB. idé^ par cette galerie de la Parnésina^ dont rUlusion est si complète y qtie le Titien prit les clair$H>bâCurs pour des reliefs (i). Ce petit palais si élégant^ nm muré, comme dit Vasari , mais né véritablement, est luininâme un ouvrage de Péruizi. Fait prisonnier lors du sac de Rome , il fut en butte aut plus mauvais traitements^ et contraint de faire le portrait du connétable de Bourbw, tué pendant Tassant. Parvenu à se sauver y il s'enfuit à Sienne^ mais il fut repris » dévalisé , et y arriva nu. n se mit à construire j à diriger les fortifications de la ville , et refusa son assistance à Clément VU pour assiéger Florence. Réconcilié avec ce pontife^ il fut chargée par lui et d'autres pars

**The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate**

avatt^ à rftge de quarante ans^ctosainé la sacrktie de Sain^Lau** rait à Florence y chapelle sépulcrale des Médicis , majestueuse dans ses grandes masses , mais déparée par la maigreur et beaucoup dcjHeenee^. n avait aussi fourni la plan de la bibliothèque Laurentienne> ok il s'était trouvé géiié par trop de convenances à ménager, A Rome il couronna le palais Farnèse dessiné par SangaUo^ de la plus belle corniche qui existe, après celle du Gronaca à Florence. Chargé par Pie IV d'élever une église sur les thermes de Dioclétien, il sut tirer parti des anciens murs avec un req[>eet que ne surent pas garder envers ses con^ tractions les architectes qui, par la saite> eurent à travailler à cette église. Au Ci^itole, et sur la pente imposée è Tancien, il "^ajouta un balustre composé de morceaux antiques; sur l'esplanade, où il fit les deux ailes, il éleva la statue équestre de AfarcAurèle , et commença le palais du Sénateur y qui fut ensuite édifié par Jacques délia Porta et par Rainaldi , avec des modifications malheureuses. C'est Ih que, par suite de ce désir d'originalité qui l'entraînait à d'inutiles innovations dona la dispQsi*tiens et les ornements , il inventa le chapiteau ionique av^ la volute en dehors. Ainsi, l'on voit dans la porte Pia ce mélange bfttard de classique et de nouveau , dont l'imitation a produit tint de bizarreries. Il est de fait qu'il ressuscita le style colossal et les principes d'un ordre unique, dans la totalité de l'édifice. Mais, comme le mode antique n'était plus en rapport avec les besoins et les idées , il se réduisait aune convention; il n'est donc pas étonnant que l'on recherchât d'autres genres de beau conventionnel , et qu'il en naquît le baroque dans les arts , conmie les Jeux de mots (concetti) dans la poésie. A soixante-deux ans, lorsque chez les autres la vie ne fait plus que végéter et l'esprit se repaître de souvenirs , il entreprit de couvrir Saint-Pierre. Son âge et plus encore son caractère ne lui permettaient pas de songer, comme les autres, à se perpétuer dans son emploi en éternisant le travail. 11 refusa le traitement de eoo sequins. Le modèle très-compliqué de Sangallo avait coûté 5,184 écus romains; il fit payer le sien, terminé en quinze jours , 25 écus; il avait supprimé les détails dispendieux au profit de la mayesté, de la grandeur et de la facilité d'exécution, n donna la préférence à la croix grecque, de style corinthien au dedans et au dehors , avec un seul ordre , et ramenée le plus possible à l'unité. Le pape l'autorisa à changer ce qu'il voudrait, mais sans 17.

**The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate**

860 (^umsiiMB ÉPOQUE. altérer en rieii le plan. Triomphant donc des cabales^ et réduisant par le mépris la médisance à se taire , il fit marcher de front toute^ les parties de Tédifiôe. Des quatre bras de la croix^ la vue devait atteindre la coupole, qui était la partie principale; le stylobate grandiose sur lequel il éleva tout l'édifice, indique ce qu'aurait été la façade , si elle n'eût été gâtée par ceux qui vinrent après lui. 1S66. Michel-Ange mourut à quatre-vingt-dix ans^ laissant son âme dans les mains de Dieu, son corps à la terre, et son avoir à ses plus proches parents. Ce fut certainement un des caractères les plus nobles et les plus élevés. Harcelé par les intrigues de ses rivaux, il se contentait de répondre : Combattre avec des médiocrités y c'est ne vaincre rien. Quoiqu'il eût de grandes obligations auxMédicis, il n'en détestapas moins leur dcnnination, et défendit Florence assiégée; mais on lui reprocha d'être parti pour Venise avant qu'elle eût succombé. Revenu ensuite y et ayant reçu son pardon de Clément VU, il exécuta de nouveaux travaux pour ceux qui avaient asservi sa patrie; mais il écrivit ces mots sur la statue de la Nuit : a D est bon qu'elle dorme, pour ne pas « voir les maux et l'opprobre (l). » Un profond sentiment moral et religieux se révèle dans ses lettres. Il fut très-austère dans sa conduite, frugal et, par suite incorruptible. Il aimait ceux qui l'entouraient , et la mort d'un serviteur fidèle le désola comme s'il eût perdu un fils (2). Il (1 ) Gtato nû è 7 sonna e piin Fesser di sasso Mentrt chê il danno e la vergogna dura ; Non veder, non sentir m' è gran ventura ; Perà non mi destar, deh parla basse. Dormir m'est doux, et plus d*étre de pierre, hélas ! Tant que règne le mal et que la honte dure ; N'entendre ni ne voir m'est heureuse aventure. Ne m'éveille donc pas , de grâce , et parlé bas. (2) Il écrivait ainsi à Vasari : « Mon cher messire George, je suis peu eu état d'écrire ; je voua adresserai cependant quelques mots en réponse à votre lettre. Vous savez qu'Urbin est mort , ce en quoi Dieu m'a fait une très-grande grâce, mais à mon grave dommage et à ma douleur infinie. La gr&ce a été que, lorsqu'il me rendait la vie douce en vivant lui-même , il m'a enseigné par sa mort à ne pas mourir avec regret , mais avec désir de la mort. Je l'ai gardé viagt-six ans, et je l'ai trouvé très-dévoué et fidèle. Maintenant qae je l'avais fait riche, etque j*espérais avoir en lui un appui et un repos pour ma vieillesse, il m'est enlevé, et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir dans le paradis. Dieu m'en a fait voir le présage dans la très-heureuse mort qu'iU faite ; car

il regret-» tait bien moins de mourir que de me laisser dans ce monde pervers avec tant

**The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate**

BBAUX-ABTS. 20 i aima Victoire Colonne d'un amour chaste et poétique , mais profond^ et il éprouva , lorsqu'elle mourut y toute la poésie de la douleur (l). La conviction qu'il avait de son mérite dut paraître de l'ar* rogance, et pourtant il était pris par intervalle d'une défiance profonde de lui-même; il dessinait alors des sujets de la Divine Ccmaédie, implorait la miséricorde étemelle (2), et se croyait au-dessous de l'art ^ lorsque la gloire lui prodiguait ses plus brillants lauriers et lui assurait l'admiration de la postérité. cl*angoi8ses. W est certain qoe la plus grande partie de moi-m^me 8*eD est allée avec Ini; il ne me reste qu*ane désolation infinie, et je me recommandée vous . » (1) « Uloi portait tantd'amoar, que je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il n^rettait seulenseot une chose, savoir : lorsqu'il alla lui dire adieu à sou Kt de mort , de ne pas lui avoir aussi bien donné sur le front ou sur la joue le baiser qn*il déposa sur sa main. » Condivi, Vie de Michel -Anqe. (2) Il adressa ce sonnet à Yasari : Giunto è già il corso délia vita mia Con tempestoso mar, perfragil barca, Al eomun porto, ov' a render si varca Conto e ragion tTogrU opra trista e pia. Déjà ma vie atteint , à la fin de son cours , Sur un fragile esquif , par une mer houleuse. Le port on de toute œuvre honorable ou honteuse , Nous venons rendre compte et raison sans détours. Onde l 'affettuosa fan tasia Cïie Varie mi fece idolo e monarca , C^nosco or hen quant'era d'error carca , B quel che a mal suo grado ognun desia. Or, je vois maintenant combien d'erreur fut pleine Cette douce pensée , illusion trop vaine Qui dans l'art me montra mon idole et mon roi , £t ce bien qu'on poursuit du désir malgré soi. GH amorosi penser, già vani e HeH» Cheften or, s*a due morti m*avvicino ? Jfuna so certo, e Valtra miminaeda. De mes rêves chéris déjà l'éclat s'efface. Que seront- ils bientôt, si m'attendent deux morts? D'une je suis certain , et l'autre me menace. Né pinger, ne scolpirfta pkU ehe quieti VaHima volta u quélVamor divino Ch* aperse aprender noi in croce le braccia. Peindre ou sculpter n'ont plus à calmer les transports De mon âme , Invoquant l'amour divin et tendre Dont, snr la croix, les bras s^ouvrirent pour nous prendre.

**The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate**

262 QUTNZIBIIE ÉPOQUE. Il n'esi pas étonnant que> diargé d^exécuter deB travaux si s^endides , uniques méine au monde , qui embrasttûmt tous les arts du dessin et devaient survivre aux produolitai 1m fàm oélëbres , il ait trouvé dans son siècld une admiration ^ui en fiitsait pk» qu^un mofiBi, mn oHgè divine K Ton y fotnt la vigueur d'un génie qui entraînait dans son tourbillon tout oe qui Tentourait^ la notdestfe d'un oaraotère pur et patriotique, la hardiesse de ses préceptes et de ses seuteàœft^ la création de modèles pour tous les arts au lUilieH des deux viUes alors les capitales du beau savoir, on comprendra comment il excita un enthousiasme si général ; cet enthousiasme fut encore alimenté par les écrivains^ florentins le plus grand nombre 9 qui consacrèrent leur plume aux beaux-arts , et par ses suocesseurs qui voulurent étayer leur gloire naissante du nom vénéré de leur maître Mais il reconnaissait lui-même qu'il était au bord du précipice ; en songeant aux imitateurs, il disait delà chapelle Sixtine : Oh! combien ce travail que f ai fait làneserort-il pas alourdi par eux f L'imitation du mal^ comme dit Guîcciardini sur un autre sujet, dépasse toujours le tnodèle, tandis qu'au contraire l'imitation du bien reste toujours au-dessous. £n effet, une foule nombreuse d'artistes vinrent à la suite des deux ^nds homhies que nous avons nommés^ les uns s'attachant à la touche délicate de Raphaël, les autres au faire grandiose de Michel-Ange, quelc[ues-uns se hasardant à suivre leur propre inspiration. Nous avons déjà cité quelques élèves de Raphaël. Frère Barthélémy se fait remarquer par le chtupme suave de ses figures, qu'il dut à l'amitié de Raphaël , et plus eneore à un sentiment intime de piété qui le préserva de prostituer janàïûs son pinceau à ces inventions voluptueuses, alors si recherchées; il mérita une place dans la tribune de iPlorence. Gomme ses rivaux le proclamaient inhabile aux grandes proportions et sans connaissance de l'anatomie , il rq)ondit victorieusement aux railleurs par le SaintrMarc et le Saint*Sébastien. Restèrent fidèles à Tart chrétien , le graveur Baldini> sectateur de Savonarole , artiste noil deà premiers , mais toujours châtié; Jean- Antoine Sogliani, qui exoëllait à expiimer Famour de la vertu dans le visage des saints, lé vice dans les pervers; Laurent de Credi, pur, naïf, plein d'une douce mélancoUe; Rodolphe Ghirlandaio, élève de frère Barthélémy, dont la Vierge dans Saint-Pierre de Pistoie, et les deux Miracles de

**The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate**

9ùm ZmoH à la galerie ducale y rei^pirait la piété. Cet artiste eut pour ami intime im peintre appelé Michel^ et^ pou? ee môlif^ surmunrné de Roddiriie^ qui travailla avec lui dans phitfdurs églises de Florence. Cette ville pouvait alors se glorifier de ses peintres. Pierre de Gôme^ admirateur extravagant de la nature^ ne pennettait pas k l'homme de la corriger ; il s'emportait quand on émondait les arbres de son verger^ ou qu'on en arraehait les mauvaises herbes. Il n'avait point d'heures fixes pour ^s repas, se plaisait à errer dans des endroits isolés, et à contem]Mer les figures dessinées par les nuages , ou même par les crachats des marlades. Cette contemplation de la nature le fit exceller dans l'iniitation^ la perspective et le clair-obscur; mds elle le laissa pauvre de sentiment. Mariotto Albertinelli^ ami de firère Barthélémy et l'adver saire de Savonarole^ comme attaché aux Médicis^ n'apporta pas de choix dans ses types , et mourut par excès d'intempérance. André del Sarto étudia les ouvrages de frèm Bartiiélemy, et Aodré dei conserva sa manière dans ses Vierges et ses saintes Familles 3 imSm. sim dieM'esuvre à l'huile est ia Vierge de SÊdm^fran^faiêy que l'on y(A% dans la tribune de Florenoe, comme la Vierge m Sme eet la fim parftiite de ses fresques. Quoiqu'on Tait surnommé Àskdiré iâm errentre, il ne posséda pas la poésie des grandes conceptions et des groupes vigoureux. UHiHoire de saint JeanBaptiHê, qu'il fol cliargé d'exécuté dans le Sealzoy est un dessin p^et liciie ; il y a de la simplicité dans la di^)Osition des figures^ de l'assuranee dans les attitudes^ et les anges et les enfants ont un (Aarme délkâeux. En isio, il commença dans la cour de l'Àmonciade > VhiiMre de uhM Philippe BenizMi : il est too^ jours souriant et grftcleox , mais il indine vers la monotonie et la négligente fooiUté. Appelé à la cour de France par Fran* çois P% il y exécuta quelques ouvrîmes; puis il revint en ItaUe^ avee de l'argent que lui avait renns le roi pour acheter des tableaux; mais ilen disposa, entraîné qu'il fut par sa passion pour Lucrèce éd Fede; honteux de cette bassesse, dont il avait consdoaee, il vécut dans la retraite. Il eut à souffrir des derniers désastres de sa patrie, et finit par naourir à l'âge de quarante-deux ans , abandomié même par Lucrèce. Lorsque, pendant le siège de 1599> on démolissait les faubourgs de Florence, les soldats n'osèrent poiier le marteau sur une mu

 raille de Saini^Salvi , où André avait peint la Gène de NotreSeigneur. Il eut pour amis et collaborateurs Franciabigio et Puiigo; mais Jacques Carducci , dit le Pontormo , fut le seul y parmi ses élèves 9 qui montra de la grandeur. Après avoir vu les gravures d'Albert Durer^ il se consacra à ce genre , pois il adopta la manière de Michel-Ange, Cette mobilité lui enleva tout caractère propre; mais il imitait ^ à s'y méprendre , celui des autres. Il eut pour élève Bronzino, dont les visages sont gracieux , et les compositions charmantes ; mais sa peinture a peu de relief^ et déplaît par une couleur jaunâtre. Luc Signorelli commença par suivre les traditions de TOmbriCj puis il voulut rivaliser avec ses contemporains en s'essayant dans des genres différents^ et se prit de passion pour Fana* iomie y comme on peut le voir dans son beau Jugement dernier, à Orvîéto. Daniel Ricciarelli , de Yolterre ^ se montre excellât dans sa Déposition de croix à la Triniténdes-MoniSf Tun des trois meilleurs tableaux de Rome , et dans le Massacre des Innocents, à Florence. Thaddée Zuccaro^ et plus encore son frère Frédéric, travaillèrent sur les traces de Raphaël dans le palais Farnèse à à Rome et à Caprarola, puis à FEscurial. Mais l'art devait être bien déchu y si de pareilles mains étaient appelées à recueillir rhéritage de ceux qui les avaient précédés. On rapporte que Michel* Ange, jaloux de rivaliser avec Raphaël, qu'il entendait vanter pour la convenance de TiniMs-itvT. vention et Fharmonie du coloris, faisait des dessins qu'il- donnait ensuite à peindre à Sébastien del Piombo, imitateur du Giorgione , et artiste d'un fini soigné. De cette manière naqdit l9L Résurrection de Lazare, qui fait pendant à la Transfiguration* Sébastien en conçut de l'orgueil , et prétendit être l'égal de Michel-Ange et de Raphaël ; mais lorsqu'il fut chargé d'aoeompagner le Titien dans la| visite des peintures du Vatican, il entendit celui-ci s'écrier à la vue des restaurations faites daos les chambres après les dégâts : Quel est le présomptueuse igno^ rant qui s'est avisé de gâter ces figures ? C'était Sébastien. Parmi les pantres qui se firent remarquer après MichelAn g , nous citerons le Florentin Granacci; Baptiste Franco, «mule de Jean dUdine , qui se distingua aussi dans la p^nture 4ea porcelaines de Câstel-Durante; Bernardin Poccetti, d'une

touche vigoureuse dans les fresques. Le Miracle du noyrf/dans le cloître de rAunonciade^ prouve cpi^il aiinût pu égaler les grands maîtres Bi \ à la verve, il avait pu jrâidre la patience. Une autre éccde était fondée par Léonard . né à Vinci . dans vkmué le val d'Amo^ élève de Verocchio^ peintre^ sculpteur, poète > im-iSSff. musiden , géomètre ^ architecte , et penseur plus profond , plus grand homme que son siècle ne le connut. Lmiis le More ^ . « qui se jdaisait beaucoup au son de la lyre, l'appela à Milan « pour qu'il en jouât ; Léonard s'y rendit avec cet instrument fabriqué de sa main, d'argent pour la plus grande partie, chose bizarfe et neuve. » S'étant fait connaître à cette cour par des qualités plus précieuses que celles de musicien, il fut employé à des travaux de mécanique et d'hydrostatique; mais « il semUait qu'il tremblât chaque fois qu'il se mettait à peindre; c'est pourquoi il ne menait jamais à fin ce qu'il commençait^ considérant la grandeur de l'art, si bien qu'il apercevait des erreurs dans les choses qui paraissaient à d'autres des miracles (1). » n travailla seize ans au modèle d'une statue équestre de François Sf(»za ; mais quand les Gascons passèrent les Alpes avec Louis XII, ils s'en firent un but pour leurs flèches. Il employa un temps considérable à peindre la Cène dans le ré- . fectoire des Grazfe à Milan. Écartant de ses personnages les symboles que la tradition appliquait aux apôtres, et les indices matériels de la Divinité et de la sainteté , il voulait que chacun fût reconnaissable à son air^ et à l'expression des sentiments qu'avaient fait naîke en lui les pardes;solennelles du Rédempteur, n représenta donc l'échelle ascendante de la beauté dans la forme, et s^en servit comme de manifestation visible de l'intelligence et du sentiment. Ce chef-d'osuvre, mal situé et pdnt à Fhnile sur la muraille, a beaucoup souffert de ces circonstances. Après la chute de Louis le More , Léonard revint à Florence où il resta quatre ansà travailler au portraitde madame Lise, qui fut acheté quatre mille écus par François P'; là aussi il prépara le carton de la bataille d'Anghiari , qu'il devait peindre à Florence en concurrence avec Michel-Ange. Mais au milieu d'une émeute populaire, ses envieux ou ses admirateurs (4»F souvent ils arrivent au même résultat par des voies différentes } mirent en pièces ce carton, en se disputant à qui l'empoiierait. D avait dors dnquante-deux ans, et^ comme il était difficile (I) LOHAZSO.

**The text on this page is estimated to be only 11.21% accurate**

tu QUIIfUilCK ÉHHIUB. à fiitis&wnB , il dut rmonoer à lutter avec Mioliel-Aiige et ses imitateurs^ qui tenniûeimit leuni ouvMgei avec une extièaie rapidité. U acwqktadono volontiers rinvitelion du roi de Frmoe, qui )'aM>dait à ea cour. Il n'exécuta^ qa» noua eachiaosi aueun ouvrage daneoe paya; uuûs il aurait pu former le goût de U iialion> ma en bii â^eant imiter les grands artistes italiens) mais en lui enseignant comment ils avaient fait i non en Téblouissant par Tenthotisiasme ^ mais en secondant la qualité qui domine ohes die» o'est-iHlire llntelligence. Léonard de Vinot prouva qa' pour avoir le plaisir de leur donner la liberté. 8i l'on n'était pas oooteiit de sas tableaux y il faisaH remise du prii convenu. C'était pour lui un idaisir de aurprencke ses amis perdes inventions bisanw; tan46t il fépandait dans l'air des odemrs parfumées , tentât dss eihalaifions fétides; fl lui arrivait aussi d'emporter àm « pooiie un long boyau qu'il remplissait d' Un esprit des plus élevés* Son TrmU ^ 4a peintftrê eei ua des premiers où ks {principes de rartaie!^ été dîseijto (1 ). Il posa, avant Bacon, le principe de l'expérisoce etdel'èbservation. lAmé€miqm, disaitîl» ui leforaiis ^ àoitimêsmaikiwuUl^imis^ parée que fou atteint par eUe te/m^ âê» teiemeeÊ mathémaUpM. Û fit en conséquence beaueeup de machines, toujours àl'usage des arts et des besoins domestiqussi auxquelles il appliqua la géométrie. U connut la théorie des Corées appliquées obliquement au bras du levier , et la rs^^' tance des poutres. Le premier parmi les modernes, il s'ocoi^ du uenti^ de gravité des soUdes> et de son influence sur les (1) Léonard de Vind, vie écrite par leC. de Gallemberg. Leipzig» iSS4. LiBRi , Histoire des sciences mathématiques, § 111, 30. GiossppB Bo6si. SoD ouvrage sur le Cénacle est de Tart pur.

**The text on this page is estimated to be only 11.90% accurate**

corps tfn repos et en^ mouvement., n introdmiit le eilcul des frottements à l'eide de méthodes ingénieiises^ perfectionnées ^uis pftr AmontoDs» Il déclira impossibles le mouvement peiv péturi et la quadretttfe du oerde 5 il invents un dynamomètre , et appliqua à un grand nombre de cas le principe des viteses évennienes. Di&s laebutedes oorps, il eoûçmtun mouvement composé, à cause de la rotation de la t^rs. U sait que, dans la descente par plans indtnés d'égale liauteur^ le temps est en proportion des longueurs ^ qu'un corps descend par l'arc d'un cercle plus «M qœ par la corde> et qu'en tombant par un plan înoliné> H fmiottte avec autant de véloeM que s'il était tombé perpendi^ cidtftemeftt d'une hauteur égale. U répàts souvent que les œrps pèsoÉl dans ia direction de leur mouvement^ et que ie poids (nous dffions Aujourd'hui la forée) croît en raison de la vitesse, n écrit sur les fortifloattonS) soutient avant Ck>pemio le moHV^Miit de la terre ^ et pose te premier» dans Thydrostatique, les bases de la théorie des eaux et des courants, il oommlift fbree de la vapeuri et pensa l'appliquer aux canons de guerre. C'est à lui qu'est due lapenoée de OSnaliser l'Arao^ de Pise à Hesenoe^ tmVail exéouté deux sîèoles apràs lui par VinaeBt Vivtani(i).flaMignâ l'art de construire ks levées^ ou Abi mirins il en donna une defonption exaete et en déve^ loppa la théorie» Sur le naravement des eaux > il devança d'un siède CasteUi. 8n optique > il décrit la chambre obscure avant Porta ; il donne avant Màurolioo l'^Ueatton du spectre «oWre traversant untrouanguleiut; Renseigne la perspective aé« Tienne, la niUure des ooÉbras ookxées, les mouvements de l'aideeiH^l , les effists de rimpreslion visueOsi, ot autres pbénoiliènssde reaii meonnns à VitteUm. U sait que la mer doit avoir jeeouvert les terrains où se ti^èuvwt des dépâts de ooquiUee, ei> nOn'^eulement^ il etpUque les ilMtBcations de ces dépftts par voie de sédiments, mais il sembfe mime fidre attusion aox sonlèveraents du ocmtioent. H rend compte de l'obsomîM de la lune dans sa partie non éelairée, pur la réflexion de fat terre, comme Mestlin le pcodama kogtemps après. Il oomprit que l'air propre à la respi^ (1) Mjùê il ne pat tnvuNtr, oomme os ie dit , su canal de la Blartiaaaa à , qui StenatoraternAié, ai intaslar laa taiîM

 ration devait alimenter la flamme (i). Il attribue à la chaleur du soleil ce fait^ que les eaux sous Téqnateur , sont plus élevées qu'aux pôles» afin de a létabHr la sphéricité parfaite : » c'est une erreur^ nuâs elle indique qu'il connaissait l'inégalité des axes* Quant aux travaux de l'intelligence , il conseille d'acqiiérir le plus de connaisanoes que Ton peut^ sauf à élaguer ensuite celles qui s(Hit fausses et inutiles. L'expérience est l'interprète delà nature^ et jamais elle ne se trompe , mais bien notre jugement , lorsqu'il en attend des effets qu'elle n'offre pas, n faut donc la consulter; en varier les modes , jusqu'à ce qu'on puisse en tirer des conséquences générales. Les sciences auxcpidles on ne peut af^liquer quelques parties des mathématiques , manquent de certitude. Ceux qui ne consultent pas les foits^ mais les auteurs, ne sont pas fils de la nature, mais ses petit»fils; car elle seule est l'institutrice iles génies véritables. Bien qu'elle commuée par le raisonnement et finisse par l'expérience^ nous devons suivre une route opposée, citer d'abord -^ l'expérience, puis démontrer pourquoi les corps sont contraints d'opérer de cette manière. Nous devons donc ranger Lécmard de Vinci au nomt»« des restaurateurs de la science et de la philosophie, en regrettant que des occupations trop variées l'aient empêché d'amener à terme ou de puUier tant d'inventions capitates. £n ce qui concerne la peinture, on ne saurait le rattacher à aucune école ; mais, moteur d'une théorie précise d'anatomie, d'un sentiment raisonné des lois des contours, il saisit avec bonheur l'aspect général ainsi que les détails ; il l'emporte sur ses contemporains pour le fini du dessin, la fermeté des lignes Écote^tia- 6t des formes ; aussi son exemide et ses préceptes contribuèrent-* ils à former l'école milanaise. Fcmdée par l'ancien peintre Yinc^it Foppa, cette école produisit de bons nudtres, conune Ci* verchio, les deux Bemar^Ûni de TrivigKo^ Zenale et Buttinoni, qui purent profiter des exemples de Bramante. Barthélémy Suardi^ surnommé le Bramantino, qui suivit lés traces de ce dernier, excella dans la perspective, et travailla aussi à Rome; enfin le Borgognone les surpassa tous, mais oa ne sait rien de ce *au moins dans la théorie. Mlle.*

BBAVX-ARIS. SM peintre ; sinon qu'une dévotion chaste respire dans les peintures assez nonibreuses qui lui ont survécu. L'académie de dessin créée par Louis le More, et dirigée par Léonard de Vind , fut une pépinière de bons artistes , teb que François Melzi y André Salvi , dont Léonard faisait un cas particulier , Jean-Antoine Beltrafio , eaSû ^ pour ne pas en citer d'autres , César de Sesto et Luino. Privés du bmheur d'avoir des historiens, comme les artistes toscans , ils scmt presque ignorés de ceux qui ne voient pas leurs ouvrages dans leur patrie. Mais les fresques de Bernardin Luino , très-nombreuses en Lombardie i«m.mii. et surtout à Saronno , sont comptées parmi les meilleures , et les étrangers attribuent souvent ses ouvrages à* Léonard < Le Crucifiement, à Lugano , est un véritable poème , qui offre une infinité de personnages , dont les attitudes , les costumes , et les sentiments sont tous variés , tous vrais ; les têtes se détachent du fond avec cette magie de regards, qui semblent demander une réponse, et que Léonard enseigna aux Milanais. Les nombreuses Vierges de Luino n'ont pas Tél^smce qu'on remarque chez les plus grands maîtres, mais elles sont toujours empreintes d'une suavité pudique, n parait cependant qu'il n'avait rien vu de ses illustres contemporains y et que , du reste , il fut toujours très-faiblement rétribué. César de Sesto aida dans ses travaux Raphaël qui , suivant une tradition , lui aurait dit un jour : Je ne comprends pas comment^ étant aussi amis que nous le sommes, nous awms si peu d'égards Vun pour l'autre. On ne détacherait jamais ses yeux des toiles où il a voulu être grand. Son intime ami Bemazzano, excellent paysagiste, travaillait souvent à ses fonds. Lorsque Antoine Salaino découvrit son tableau de la sacristie de Saint-Celse , tiré d'un carton de Léonard , tout Milan vint en foule pour admirer cette peinture. Gaudence Ferrario de Valdugia, que Lomazzo compte parmi im-iuo. les sept plus grands artistes , fcmné à Yerceil dans l'atelier de Jérôme Giovenone , puis collaborateur de Raphaël et grand admirateur de Léonard de Vinci , conserva toujours quelque chose de l'ancienne école ; cependant il eut de la grandeur dans l'invention, choisit des attitudes nouvelles, surpassa les autres peintres milanais par la vivacité du coloris, et s^attacha particulièrement à donner de l'expression aux visages. Sur ses traces marchèrent, entre autres, André Solari, d'un pinceau soigné et bon coloriste, et Bernardin T^anini de Yerceil , inférieur à

**The text on this page is estimated to be only 14.28% accurate**

Solari daos le d«t»m et le oUifobfiCiiri vam boi) comimit^ur et en grand , comme on peut le voir dans sa Sai$Uc Catherine, à Saiat-I4Mve, Marcd'OggioQQi outr^ m tableaux de chevalet^ peignit de fre^quiSf «t pe» d'dr^itea leaurpuBs^t dana Te^pra»* sion et Tart dea oiHBpoaîtioQi. Une élite de açnlpteuif , oimpo^tial^ «uvtout , formait à c^ peintre» m honorable eort^i Vipaari , ai partial pour les Flo^ reatina , avoue qu'on eit étomé 90 voyant lêa ouvragea de BanoH baia , de Solaro^ d'Agrati » de Gandence j de Cé^v de Seatoi de Marc dX^gpono » de Luino , a qui feraient beavtooup alla avfâeat autant d'oi^etad'étttdeaqa'il y en a dans Rome. Il est doncheu^ reux que Léon léooi ^t porté là tant d'onvragea antiques et de modèles, a l4éon Léoni d'Arezso étwt sculpteur et fondeur ; il travailla en Flandre , et fit à Milan le mausolée du Medegbino y fondu d'après un dessin de Micbel^Ange , tant soit peu maniéré. H construisit pour lui-même un palais 9 dont la façade est soutenue par de grandes cariatidea (les omst^mi], et qu'il remplit de plâtres et de modèles claasiquea* Plusieurs maîtres maçons et tailleurs de pierre, venus principalanent des lacs de Côme et de Lugano, devinrent des sculpteurs et des architectes de premier ordre ; les cathédrales de la Lombardie sont eoibeUies de morceauY dont les auteurs sont à peine connus. Ainsi nous citerons les ouvrages de la cathédrale de C6ma dus surtout am frères Hodari de Marogia ^ et qui sont eiéoutéa avec une élégwiee enehanteresse 9 et ceux de la demicathédrale de l«ugeno t que nous sommes tentés d'attribuer k Pédoni^ qui était de cette ville (1)» Bambaia et Christophe Solaro > dit le Bossu y acquirent une plus grande réputation* Le premier mettait partout des arabes^ ques , des fleurs , des broderies , ne fût

**The text on this page is estimated to be only 14.83% accurate**

Foa. Le changMMiit de donmialiaft empêdM qu'il né m fini, et ee qui reste de set morceaux diaperséa wêêMb être exéeuté en cire. SotaM a laissé de Ms^atix ouvragea dans ift cathidrale de Milan et la Chartreuse de Pavie. Lorsque Miohal"Aitge déoouvrît sa liMyiMrtlWKte^fto au Vatican, qttelquea^uaii dit- ce qui fit que le grand artiste florentin y ioaerivit aon nom. Deux statues de Solara qui , dans la Chai^ tvsuse f représentent Loms le More et Béatrice > soQt la oboae la (dus finie qu'il soit possible de voir. La façade de 8aint*Paul ofiBre enoûve 4l^atttrâs tm?aiia d'une grande iieaalé; par Lombardi. On admire à SainMIeise les aeulp* tures d'Annibcd Fontana, et plus encore cellesde Fipanoûis Bram^ biHa, qui, aveo André Kffi, Fus ina, BamtMia et Solaro , travailla dans la cathédrale, et surtout à la chapdle de l'Arbre. D fiMMBi les cariatides de la ohidre , travail exquis, Uen que tourmenté de petits détails. Ambroise de Possano , qui desâuia la façade de la CSiartreuse de Pavie , menia aussi le pinceau. On nous pardonnera, en qualité daLooBdNird^ de noua arrêter sur une école généralement négligée; nous nommerons donc encore Lomazzo, bon peintre aussi, qui , devenu aveugH à trente ans , se consola de son malheur en dictant les préceptes de son art (1). n enseigna toutes ces convenances et ces choees de con* vention qui ne feront |amais un peintre , sans doute , mais qui iddent les talents médiocres à éviter des erreurs, «non à pro** dttire des beautés. Plein de théories abstruses, de circonk)Cu« tiens , de jai^ou astrologique , il fatigue le lecteur et s'égare au miiien des étoiles , pour parler d'un art qui s'adresse aux sens; cependant il peut, si on le médite, suggérer aux jeûnas artistes des idées saines et larges. Ainsi , il ne veut pas que l'é* lève s'obstine sur un modèle , mais qu'il s'en forme dans Pesprit une idée générale , et qu'il étudie ensuite les détails sur la nature. Lomatzo est encore impcM^nt à connaître pour Tbistoire des arts , en ce qu'il appuie ses préceptes d'exemples , même lom* bards, ignorés ailleurs , et que , dans ses jugements , il va plus an fond des choees que Vasari. Il avait réuni quatre mille ta(0 Trattato dell' arU délia pittura, di Giov. Paolo Lomazzo , peintre roilaiMis , divisé en sept livres , contenant toute la théorie et la pratique de cet art. Milan , Pontio, 1584. Idea del (empio délia pittura, t590. 157i

97 s QllIMXiàail MOQtlI. bleaux; il parie teaœoop de Bmmaotiiio^ pdntoe ei ftcchitecte milanafe (i). n dit qu'il possédait un traité de perspective de Bernard Zenale et un autre de Vincent Foppa^ tous deux Milanais, traités dans lesquels Albert Durer et Daniel Barbaro avaient été devancés. Léonard de Vinci n'ayant pas laissé d^uvrages reauirquii>les dans sa patrie, y exerça peu d'influence; mais iAsaibi à l'ancienne école florentme une autre succéda, que nous ne dirons pas meiUeure, et qui parut ne s'occuper d'autre chose que du dessin, taritateon Lcs pcintros n'étaient plus inspirés par le sentimait ou la déMtciiHAnge.^^^^ mais par les commandes des Médids, qui acquirent ainsi le titre de Mécènes ; celui de {Mrotecteurs éclairés eût été plus désiraUe. Ils traitaient de préférence les sujets mythologiques ou même adulateurs. Le profane Paul Jove choisissait et diqwsait ceux de la ville du Poggio à Gaiano. Ce fut sous ces influences que s'ac

que le tombeau do Sanuazar au mont Pausilippe , et la fontaûie de MesMne. JLes portes de Saint«Pétrone à Bologne font foi du mérite de TribolO; qui sut éviter les exagérations à la mode. VincafttDanti^de Pérouse, fondeur et sculpteur trè&-fim> a laissé sur son art de trëfr4)ons aperçus; mais il n'évita pas, dans la (nratique^ Talluie des imitateurs de Michel^Ânge. . On a dit que Raphaël avait vécu trop peu pour les arts^ etBuonarroti trop longtemps; en effets Tadoration dont le d^noder devint Tobjet fut cause que Tonne chercha d'autre qualité que la force. Sesélèves, recopiant sanscesseles figures de Buonanroti, finirent par en prendre la roideur et le nerveux, sans connaître suffisamment le jeu des muscles, ni la souplesse des téguments, ni la combinaison des couleurs, et ne se rappelaient pas qu'il avait dit : Celui gui va derrière , ne passera jamais dewmi. De là partout des poses forcées, des muscles^ relief, une anatomie aride, des géants et des statues jetés sur de grandes toiles. L'exécuti(xi avait fait des {Mrogrès; on modelait, on sculptait au naturel, on composait bien, mais on s'éloignait de plus en plus de l'andenne simplicité; en cherchant la grâce, on oubliait qu'elle fuit ceux qui la cherchent, et que le beau des anciens ne saute pas aux yeux avec prétention , mais qu'on le découvre à force de le contempler. De là un air de famille entre tous ces artistes , et une facilité d'inventions dénuée de réflexion, qui choque d'autant plus que l'on connaît les magnifiques occasions offertes à leurs travaux. Ces défauts apparaissent déjà dans le tombeau de Michel- Ange, à Sainte-Croix, où les statues, dont une par Jean de TOpéra, élève de Bandinelli, les autres par Valérie Cioli et Baptiste Lorenzi , semblent poser pour servir de modèles. Bandinelli et Sansovino eurent pour élève Barthélémy Am- ABMnto. manato, producteur de colosses. Il fit le Neptune de la place *"^'"^' du Grand-Duc, en concurrence avec Jean de Bologne, Danti et Ceilini, et l'emporta sur eux parce que les décisions ne dépendaient plus du peuple, mais de Cosme. Son Jupiter Pluvieux, à Pratolino, maison de plaisance construite pa^r Bernard Buontalenti, aurait, s'il était debout, cinquante coudées de haut. A Rome, il éleva le palais Ruspoli, qui devait avoir quatre faces, et le vaste collège des jésuites. La duchesse Éléonore de Tolède ayant acheté le palais de Luc Pilti , édifié sur les dessins de Brunellescbi , charga Âmmanato de terminer Tinté

**The text on this page is estimated to be only 17.17% accurate**

274 QUINnàlIft I^PB. Heur; pour le mettre en rapport avec Tordiuinance extérieure, il releva les trois portiques de la cour par des bosses et les sépara par des cdonnes appuyées aux pieds-droits des arcs, ce qui produit une niasse imposante pour la solidité , et d'ttfl eflel inimitable. L'art des ponts eonsistflit k faire de fort^ piles ay ai^ jitsqo'à un tiers et jamais moins d'un quart de Touvertore de l'afc ^ ce qui rétrécissait to Ut; puis les arches étêietit couiMes en plein cintre ou e» ogive, ce qui augmentait la pettte, él P6s*senait d'autant plus te Ut que les eauji étaient ptug liattt«s. Ammanato cmstruisit le poot de Ut Trinilé^ à Florence , formé de trois arches ayaai , cette du miliea qtiatre^ngMix pieds d'ouverture^ et celles de côté quatre^vingi^quaAre; les filial étalent de vii^H»nq pieds d'épaisseur, 6t les voûtes se courbai^t en ^pse très^écrasée^ Dans sa vieillesse, il rqxnla des pensées vers Dieu , et se repenlit des nudités de sea figums (i). *mme Votre Altesse a eom« mandé que les statue», qne j^ai faites il y a trente ans, par les ordres du séré« nissime grand-duc, à Pratolino, fussent transportées dans le jardin des Pitti, « ce qui a été exécuté, je sens un très-grand remords qu'un tel ouvrage de mes « mains doive rester là pour stimuler maintes pensées déshonnètes qui pour*

**The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate**

BBAVX-ABTS. %16 Guillaume ddla Porta ^ de Milan ^ travailla à la Chartreuse porta. dé Ravie. £n exécutant à Gènes le tombeau de saint Jean-Baptiste , où il fat aidé par Périn del Vaga y il donna plus de largeur au style vulgaire des Lcnnbards; puis, s'étant épris à Rome de Midiel^-Ange, il fit le mausolée de Paul III, l'un des meilleurs de SaintrPierre^ si l'on s'attache s^ilement à la pose^ à la grâce et à la vérité des chairs. Aux deux c6téâ du pape^ qui e$t d'une très-belle exécution, sont couchées deux femmes, l'une jeune et l'autre vieille , qui sont censées représenter certaines vertus, mais qui ne figurent que la maitresae du pape et sa mère , toutes deux dans un état de nudité inconvenant; ainsi, tandis que le corps ridé de Tune repousse, celui de l'autre inspy*e la volupté. Jean Bologne, né en Flandre, vint tout jeune à^Florence, jean Bologne. ob il travailla beaucoup sur le marbre et le bronze. Il fit, entre autres, le M^ewre volant, composition hardie et d'une exécution gracieuse, et YEnlèvement de ta Salme, groupé avec art, et dans lequel la différence des trois âges est heureusement mise en relief. Francheville de Cambray, $on élève, travailla beaucoup à Gênes et à Paris, Ssiçonnant le marbre de main de maître, mm avec Taffectation ordinaire. Jean Bologne fit la belle statue équestre de Gosm e P', à Flo^ chevaav. rence, et prépara celle de Henri IV, terminée ensuite par Pierre Tucca. Noua rappellerons, en fait de chevaux, celui de ^^' Henri II, que Daniel RicciarelU de Volterre fondit par l'ordre de Catherine de Médicis , et les deux statues équestres de Plai- 1617. sance, aux draperies flottantes et aux poses théâtrales, ouvrage de François Mocchi de Montevarchi. Il existait à Na{des ^ « ront veoir en le voyant. Je la supplie doue ici, eu toute réyéreuce » comme le « plus grand don et récompense que je poisse recerolr de tous mes serfiees, de « me faire lagr&ee premièrement de mé dispenser de leute coopération à leur M arrangement, p\iia de m'aeeofder la faeulté da les vélir arlifieieusement et « décemment sons le nom de quelque verta » ^0 qu'elles ne puissent fournir « à personne l'occasion de vilaines pensées. Cela me sera d'autant plus agréa« ble, que les yeux de la sérénisslme grande-duchesse et ceux de la compati gnie qu'elle aura avec eMe, aiàst qne de tant d'autres dames qui viendront « souvent lui rendre visite, auront occasion de voir, dans tous les lieux du ft domaine de Votre Altesse » des choses faites pour édifier une princesse très« ehrétienne comme eUe i'est. Et moi j'en resterai étemetlement trèa-ohligé à « Votre

Altesse. » On sait de quels remords fut anssi dédiiré Augastin Garrache, dans ses der* uières années, pour ses gravures lascives. 18.

 devant Saiûie-Restitute , un cheval gigantesque que le vulgaire croyait avoir été fait par Virgile àTaide d'enchantements^ et auprès duqud on conduisait les chevaux pour les guérir ou les préserver de maladie. Les évéques crurent devoir déUniire cette superstition^ et le cheval servit à faire les cloches de la cathédrale; la tête seule 7 qui est magnifique, fut conservée par la famille Caraffa. vasari. George Yasari , d'Arezzo, fut l'admirateur passionné de Michel-Ange et le flatteur adroit des Médicis. La construction des offices de Florence et les appartements du Palais-Vieux , attestent qu'il fut architecte habile; il couvrit d'histoires médicéennes^ « en faisant du métier^ » comme il le dit^ ce palais où la fatalité semblait appeler^ mais en vain^ tous les plus grands peintres pour le décorer. En cent jours il eut fini la Chancellerie. Les artistes y trouvent de quoi louer, surtout dans la chambre de Clément VIII; mais ces conceptions faciles et frivoles ne vont point à l'âme. L'exemple du chevalier, peintre de cour, qui fournissait de l'occupation à la jeunesse^ fit contracter à l'école florentine un style roide et maniéré. Vasari a écrit la vie des peintres, mais il n'y a pas un historien des arts qui n'ait dû le réfuter à chaque instant (1). Il parle presque exclusivement des faits relatifs à la Toscane^ ou plutôt à Florence, et avec ses passions de contemporain et d'artiste. 11 juge comme il peignait lui-même, lui et son école, c'est-à-dire qu'il ne s'occupe que des moyens matériels du dessin, de la juste disposition des plans , du relief des têtes^ qu'elles expriment ou non l'état de Tâme. Il est idolâtre de la forme, sans jamais s'élever à la poésie de l'art, à la conception de l'idée et à l'invention. D'ailleurs, courtisan des Médicis^ il obéit servilement à leurs intentions. Il s'aventura toutefois dans une carrière nouvelle ; il montre avoir vu une infinité de choses de ses propres yeux, et les avoir jugées avec connaissance. La seconde édition de son livre peut être considérée comme ' une œuvre refondue , tant elle contient de corrections et de changements que lui suggérèrent le temps , ses amis , la prudence et un nouveau voyage dans (1) C'est ce que iait constamment Lanzi , sans parler des autres ; et surtout à la troisième époque de l'école florentine. Voyes aussi Bellori , Pungileoni, Rosîni y Storia délia piUura; Von Rumohr, Italianische Forschungen ; Gaye, Portefeuille des artistes; Bottari, et tous ies éditeurs postérieurs de son ouvrage. '

BEAUX-ARTS. 27 7 toute l'Italie. On le lira toujours comme un des auteurs les phis attachants^ par cette naïveté de langage si rare parmi les clas* siques italiens^ par l'abondance des anecdotes^ qui vous font assister à la vie d'alors^ surtout par la passion qu'il met dan» ses descriptions de tableaux. Comme il s'exalte quand il parle du portrait de Léon X et du Spasimo, par Raphaël ! Avec quelle verve il décrit les chefs-d'œuvre deMichel-Ange ! Un artiste seul peut s'enthousiasmer ainsi ^ et tous ceux qui ont éprouvé ces enivrements^ sont heureux de les retrouver dans son livre. Ajoutez à cela qu'il n'est pas obligé d'entamer la polémique^ entrave perpétuelle de ceux qui ont écrit après lui sur l'art, et cela même à cause de ses nooibreuses erreurs. S'il néglige d'indiquer le temps où florissaient tel ou tel artiste, les circonstances qui purent l'aider ou le contrarier ; s'il ne comprend pas qu'un grand peintre doit être autre chose qu'un habile ouvrier, et l'interprète de la pensée morale de ses contemporains, combien y a-t-il de ses successeurs qui s'en soient souvenus, même dans nos siècles raisonneurs? Plusieurs autres écrivirent sur l'art : outre Lomazzo, dont nous avons parlé. Bernardin Campi publia ses Opinions sur la peinture; G. B. Armenini de Florence, les Vrais préceptes de la peinture, et s'étaya d'exemples. Raphaël Borghini ne fait que puiser dans Yasari; après avoir commencé par la forme du dialogue, il continue par celle du discours suivi, mais en style forcé ^d'ailleurs, n'est-il pas absurde de débiter de mémoire tant de choses positives? Frédéric Zuccaro traita aussi de la peinture comme président de l'Académie de Saint^Luc, qui, fondée sous Grégoire XIII, obtint que rien ne serait publié à Rome sur les beaux-arts sans son autorisation. Excellente manière pour empêcher de connaître et de corriger les abus! Benvenutô Cellini , l'un des hommes les plus bizarres qui B.^eitini. aient existé, fut écrivain et artiste. On aperçoit dans son Persée quelque chose de l'exagération de l'école dominante; il est plus célèbre pour ses ouvrages ^d'orfèvrerie. Il était d'usage alors d'ajuster aux bonnets certaines médailles ou plaques d'or ciselées; le Milanais Caradosso Foppa^ a habile homme par excellence, » ne les faisait pas payer moins de cent écus romains chacune. Cellini , qui le réputait « le plus grand maître en ce genre qu'il eût vu, et qui avait jalousie de lui plus que de tout autre, » en fit beaucoup, ainsi que d'autres orne1100-1570.

**The text on this page is estimated to be only 14.03% accurate**

 inents pour les costumes pontificaux et les beautés de la cour de France.- A cause du prix de la matière , ces ouvrages ont été détruits en grand nombre , et ceux qui restent, sont au-d^sus de toute valeur. Il n'est presque pas de grand artiste qui ne se soit exefcé à modeler quelques bagatelles ou à daelB* quelques bijoifiL précieux; mais its sont perdus. Les {Herreries lùémes ne parûssaient pas d'un luxe assez grande si elles n'étaient travaifiées. Jean des Gomioles (Cornalines) s'immortalisa soiifi Laurent le Magnifique, et fit un merveilleux portrait de Savcmarole. Avec lui rivalisait Dominique des Camées, Milanais, qui représenta Louis le More sur un rubis; Jaeques de Tresso grava sur lui dianoa&t les arnaes de CSiarles^Quiiit ; le MAanaia Jean-Antcmie exécuta sur le plus grand camée moderne les p le GeHini lombaid , fit des nielles , des médaîltes, des obfets d'orfi^rêrie, et un joyau donné à C%aries-

**The text on this page is estimated to be only 8.46% accurate**

PâécNM ramplit le monde de akédailloDB faux, quand il aurait pu lui nième en imaginer d'admiraUea* Michel- Ange dit que Tati ' était parvenu au eomUe iorsipi'il vit une médaille d'Alexandra Céaari, ditlefieacfaetto^bitepoup MidIB. L« Phocion de cet artûÉ» ne le cède pas à ceux dee andens. Luc Kilian fut connu sous le nom de Pirgotèle Tedesco, et i^^^M^' l'on cite avee éloge Daniel fingeUiard die iinmalb^f Uh$& deux ne irent cependant que des cachets et des a#mories. Caklooé, ^'''' qui était au aenriee de Henri IV, m re^dti célèbre en Franee. Las Flamands et les Allemands ont evéeirte de beaiax travaux «nétain pour brocs ettMssins mi acier damaeqwnéi surtout pour anmires. Dqà, depuis loogten^», on aayait imprimer, av^ des pla»- fimme. cbesde Ma ciselées, des cartes à jouer et dw images sacrées ; puis , à nwaure que la presse ee nipandit , on forma de la même maaièee les lettres initialea, las 4m(iemeiits et les contours, et ce procédé fiit aaiélioré par des arliaU» iUuatres, «omme l'Al^ lemand Albert Durer, Mecherino de Bienmt Oomîuifipie des Grecques, OomÎBiqae Campagnda et ë^autnis leneore, jusqu'à flngues4es Carpi.C!eJ9iigues,peinbremédioero(t),imienta,oft fdutàt ftttreddisit ce q«i était d^à pndiqué par lés AUraianda, Fart de Fîmprimerîe en lM>is an «laîr-obfleiar, e^est-ikdire av moy^ de deux, puisde traîa planches, de manière à produire Iraa teiatea. il publia ainsi plusieurs compiasjlîeiisdeBaphsiil , a«w {dus de vérité que ManvAntoine. L'art ee perfectioona par fe sidMtitatîon duipioivre ail bois. Dès la Materne aîèele, le Tr0rt»^ Um9iar4m9 du moine Théophile décrit eiMKstemwt le mUstgi^intg^Ufés). On appr^, dit-il, une lame d'argent teèa-pur, et l'on y grav^ en creuii^ av^ le biirin ce que Fou veut $ puis , après avoir fait une fusion d'aifpeot pur, de cuivre , de ploinb ^ de foufr^ , on la fait entrer dans ces cavités. On polit ensuite le toiit , et il en résulte une i^ue luisasÉke avec ue des^n noir. On omaît de mSe^ êi» 4e tfaoioiie , Prasçois Fruoeift «to Bologae , Violor Ctmelo «t Jesa fioMos ds Vèniss, exaibàrint wam 4mm Isb juédaillts. Doniai^w de ffaol imltiH À BierTçille ls9 médujtfos antiques , sioai que JU^ovic Hbimitta d^ Pmrme. J. Paal Poggi de Florence, Léon Léoni d'Arezzo, et son fils Pascal, travaillèrent à la cour de Philippe 11. Voyez Cicocnara, Ut. V, c. 7. <1) On voit dans la sacristie des Bénéficiés» au Vatican, un suaire per §gé Me^atBrepfsi9im%a pendloifm lionne»» ara^aar, M sans |Hoe«su^ cM' à'dire av«c les do^gls.

2ëd QUINZIÈME ÉPOQUE. les cofCrets d^ébènes , les devants d'aatel, les calices, tes missels ^ les reliques^ les ostensoirs. Plusieurs, artistes se distinguèrent dans ce genre, entre autres Forzone SpineUi, d'Arezzo , les Milanais Garadosso et Arcioni , Francia de Bologne, Jean Turini de Sienne, les Florentins Matthieu Dd et Antoine PoUaiolo. Quelquefois, la gravure faite, 4Efin de voir l'effet du noir, on en prenait l'empreinte avec une terre très-fine, sur laquelle on jetait du soufre liquéfié; on introduisait ensuite du noir de fumée dans les creux de cette planche de soufre, et Fon pressait dessus du papier humide , soit à la main , soit au rouleau. On conserve quelques-uns de ces soufres et de ces épreuves , débuts d'un art nouveau. En effet , après avoir, vu le bon efTet qui en résultmt, on songea à tirer un plus grand nombre d^exemplaires; cakMra- c'est aiusi que la chalcographie naquit dans les ateliers d'orfèvrerie. On varia la matière des planches , et l'on finit par préférer le cuivre; on introduisit aussi les presses et les teintes différentes, notamment l'azur. Il n'est pas bien certain que Fon soit redevable à Maso Finiguerrade cette découverte ou de ce progrès avant 1440 ; mais les prétentions des Allemands et de quelques villes , Florence exceptée, sont moins admissibles encore. Il parait que Gomad Sweyneym , à qui Ton est redevable de la belle édition de Ptolémée, qu'il imprima à Rome avec vingt-sept grandes cartes géogriq[>hiques, imprimées sur planches de cuivre ou d'étain gravées en creux^ enseigna ainsi à l'Italie l'usage de la gravure ea taille-douce appliqués à la géographie. Dans ce magnifique ouvrage, terminé par Arnold Bucking en 1478, les mots sont frappés à la manière des orfèvres, et non creusés au burin. Des artistes en renom s'appliquèrent alors à la gravure, et au premier rang, Baccio Baldini, Antoine Pdlaiblo, André Montegna, qui grava cinquante planches. Ils furent tous surpassés par Marc- Antoine Raimondi de Bologne, qui , formé à l'art de nieller par Francia, puis imitateur d'Albert Durer, se perfectionna dans le dessin sous Raphaël, qu^il récompensa bien de ses leçons en répandant ses ouvrages. Augustin Vénéziano et Marco Ravignano l'aidèrent dans ses travaux; puis ils marchèrent sur ses traces et multiplièrent les œuvres des artistes du temps. Parfois ils créaient eux-mêmes les dessins, ou variaient les compositions dès tableaux qu^ils copiaient ou bien les empruntaient aux pensées des maîtres plutôt qu'à des

BBAUX-ARTS. 381 oeuvres achevées. Tels sont principalement différents ouvrages de Jules Bonasone de Bologne y que de grands artistes même ont quelquefois entrepris d'imiter comme des originaux. La gravure à Teau-forte fut introduite par le Parmigianino^ quoique les Allemands l'attribuent à Wohlgemuth. En]1648 , Louis de Siégen inventa la manière noire, qui consiste à pré*parer toute la planche en lignes tirées au oiselet à grener, à la remplir de noir, puis à dessiner la figure; il faut gratter et polir le fond grené aux endroits où la lumière doit être plus grande; on en laisse une partie aux places qui ont besoin de demiteintes^ mais sans toucher là où il faut des ombres. Cette invention conduisit à la gravure en couleur. D'autres artistes travaillèrent en marqueterie , surtout pour les stalles de chœur et lés sacristies. On admire les armoires de Sainte-Marie del Fiore par Benoit de.Maiano^ et plus encore les ouvrages quMl envoya à Mathias Corvin. Damien de Bergame^ dominicain convers^ travailla d'une manière remarquable dans sa patrie d'abord^ puis dans le chœur de SaintDominique à Bologne, en perfectionnant la disposition des couleurs et des ombres; plusieurs de ses compatriotes limitèrent : les frères Cap de Fer de Lovère y par exemple , qui firent dans Bergamelé chœur de Sainte-Marie Majeure; Pierre de Maffeis et les Belii; à Brescia, les Legnaghi^ les frères Riq>haêl de Brescia et Jem de Montolivet ; à Milan, Christophe Saint^Au-f gustin, Joseph Grttzzi, Jean-Baptiste et Santo Corbetti. Les mer* veilleuses marqueteries de la Chartreuse de Pavie sont atribuées à Barthélémy de Pola. Cet art permit de mettre aux tableaux des cadres magnifiques. Raphaël fit ouvrager les portes et les tribunes du Vatican par Jean Barile, et donna les dessins des marqueteries que l'on admire chez les bénédictins de Péroose. Parmi les œuvres de ce genre que Ton montr^ à Naples , nous citerons le chœur de Saint-Severin et Sossio par Barthélémy Chiarini et Benvenuto Tortelli, de cette ville, exécuté de t^Sù à 1565^ dont rien n^égale la variété et l'élégance. Le Génois Damien Lercaro rq[>résenta sur un noyau de cerise saint Christophe, saint George et saint Michel, et sur un noyau de pèche ^ la Passion. Le plus grand ivoire qui existe est le Sacrifice d'Abraham , dans la maison Volpi à Venise , ouvrage de Gérard Van Obstat , de Bruxelles, dont les figures ont une coudée et demi. Nous serions tenté d'appeler marqueteries en naarbre les

**The text on this page is estimated to be only 9.04% accurate**

Vitraux. elairs-obficurs de pierres juxtaposées, art né, peut-être , mais oertaiueioeDt perfactionué à Sienne, dans ce merveilleux pavé de la cathédrale eommencé grossièrement par Duccio, cootioué par de plus habiles artistes, et s'améKoraot successiveipent jiuqu^à Beoeafumi. L'art d«s vits^ux fut poussé plus loiu w France et en Flandre (1) qu'^n Italie. C'est de là «pie Bramante appela, pour orner le palais du Vatican et gainte*Mfu*ie du Peuple , Claude et Guillaume, qui enricbir^t ensuite la Toscane d'aub^es ouvrages. Plusieurs arllstas flamands vinr^ en Italie, entre autres Valère Profoodi^ de Louvam, qui se flxa à Milan, et Géravd Omaire, qui travaiUa à Bologne. On attribue à Lucans la moitié daquiazième, Faemat Urbin^Pesaro, et Gastel Durantefibriqiiaientdes vases, des plate, des bf^os en terre cuite omée d'Mumx a àmm^ eKé^tftas que^uefois par tes principaux artistes, ta famiUe do Lue de la àobia nontinua à revêtir de venne ke terres ouïtes, seeret qiu se perdit en iSM avec S^mte Bug)ioai« En SVance, Bernard de Palissy, inéduit par la pauvreté à briller jusqu^à son lit pour chauffer son four» conseera seise ao$ d'efforts à découvrir la véritc^e composition de l'émaU. Il léoauit, et la richesse lui vint avec la r^utatioo. Franew l" raiwvehi la, manufactare de Umcges^ où toutes sortes d'okjets furent exéeutés on cuivpe émaiilé, sur les dessins des meîUeun» artistee. Le premier directeiu* fut Léonard le Limousin. 1(89. (1) Vùy. M. Â. GisssBRT, Bist. delà peinture sur verre sa âilemofÊe, éatu 4m Pm^s-B^ > etc.; h^ifûg, <842.

**The text on this page is estimated to be only 15.95% accurate**

BBAIJX*AÉrS. 2ë3 Quant à la peinture proprement dite y presque toutes les villes citent des maîtres d^ cette époque ; mais aucun ne saurait rÎTalieer avec ceux de Horeoce et de Rome. Naples compta des imitateurs du Zingaro jusqu'au moment oh les esprits se fionnèfent au nouveau style. Polidore de Caravage forma André de Saleme^ Lama^ Ruviale^ dît le Polidorino; d'autres eurent pour maîtres le Fatlorino et Vasari. Jean Mailiano exécuta des sculptarts d'un excellent travai à Montolivet^ dans Saint-Dominique Majeur, et au monument des trois Sanseverino^ empoisonnés par leur taste. il n'est persmne qui n'aille admirer dans Sejnfte*C!laire le tombeau d'Afitsta, dans le genre de Nontegna, et de François Francia , l'égal de Caradosso en orfèvrerie^ dont Rapliaélloua les Vierges, a n'en voyant ni de plus bdles , ni de j^us pieuses , ni d'aussi bien balm. » fl envoya même à Bdogne sa Sainte Cécile, en le priant de la corriger, s'il y trouvait quelque défaut; acte de fnodestte di^e d'un ^rand talent. 11 est faux que Francia mourut de chagrin après avoir vu ce chef-d'

 comme Hippolyte Costa ^ qui remfdK Manioue de peintures baroques et pourtant vantées , et Sabbatini, gracieux dans ses compositions, quoique d^un coloris faible. Les Saints d'Horace Samacchini y son ami intime , respirent une piété majestueuse et tendre ; ce peintre sut néanmoins se montrer vigoureux dans la voûte de Saint-Abbondio^ à Crémone. A Ferrare^ Dosso Dossi réussit dans la figure^ et son frère Jean*Baptiste, dans le paysage. Bien qu'ils fussent peu d'accord, ils travaillèrent ensemble dans le palais du duc Alphonse d'Esté^ et Arioste les compta parmi les grands peintres. Le Garofolo ( Benvenuto Tisio) plus habile qu'eux^ étudia Raphaël et Léoiwi-isM. nai»d de Vinci ; quoiqu'il reproduise les mêmes types, les mêmes effets de draperies, les mêmes nuances et les mêmes tons, il ne manque jamais de charme. Jérôme de Carpi, son élève , se forma sur divers modèles. Philippe Bafiico fit, dans le chœur de la cathédrale , un Jugement universel dans le goût de Michel-Ange, page grande à la fois et neuve, même après un tel prédécesseur, sur lequel il l'emporte par la convenance et le coloris. SigismondScarsella, son concurrent, fut dépassé par son fils Hippolyte. Le Bastarolo (Joseph Mazzuoli), dont le pinceau est lent et le style étudié , est moins coimu qu'il ne le mérite. véDiuen». Sansovino, à l'époque du sac de Rome, emporta dans sa faite des modèles, et amena des ouvriers à Venise où , de cette manière, pénétra la corruption des imitateurs de Michel-Ange; l'architecture fut moins atteinte. H réussissait dans les colosses et les Viciées; il eut pour élève Thomas Lombardo de Lugano, bon architecte , sculpteur médiocre , et mauvais poète (t). U existe à Bologne plusieurs bronzes dignes d'éloges de Titien Aspetti; la logette du clocher de Saint-Marc est un petit muséum. Alexandre Vittoria de Trente, artiste d'une exécution noble et moelleuse , est assez correct dans le dessin et fécond dans ses inventions ; on peut dire que parmi les bons sculpteurs vénitiens, il est le dernier de ce siècle. TiiieQ ve-Titien Vecellio conserva à Venise le premier rang dans la ivn-irre. peinture. Élève de Jean Bellini, il le surpassa dans le coloris, et travailla beaucoup pour gagner fort peu, jusqu'au moment où l'infâme Pierre Arétin parut à Venise. Contempteur de Dieu et flatteur des puissants, un pareil homme ne pouvait que souiller une école qui avait ^andi à l'ombre de la foi. Titien (f ) u écrivit ia MarpMse «n viogt-qa«tre chants. . .

BEAUX-ÀBT8* 3S5 obtint son amitié et ses ^oges , et , grâce à lui , il eut plusieurs commandes , entre autres le portrait de CharieMîuint ; cette faveur le mit à la mode parmi les courtisans , lui procura de Faigmt et fit connaître son nom au delà des limites de sa patrie. Aussi, son voyage à Rome fut-il un triomphe continuel ^ triomphe dont il jouit à la cour de l'empereur, et même en Espagne^ où il laissa ses ouvrages les plus estimés. L'école des BeUini^ et puis le désir d'égaler Albert Durer le rendirent très-attentif aux détails^ et minutieux même lorsqu'il le voulut, n disait que le peintre devait être maître du Manc, du rouge et du noir; en effets il réussit parfois d'une manière ét(xmante avec ces seules couleurs, à l'aide des contrastes^ quoiqu'il ne soit pa$ vrai qu'il les employât exclusivem^t. Il est sobre {dutôt que vif dans ses compositicxis ; l'expression fait le mérite de ses poitraits. Dans tout le cours de sa vie^ qui fut longue et tranquille^ il se mcmtra ennemi des courtisaneries, parce qu'il sentait la dignité de son art. Après avoir survécu à tous ses amis , sans connaître ni langueur ni décrépitude^ il mourut dans un temps de peste^ et le sénat de Venise dispensa son cadavre d'être brûlé comme les autres. n fit trè&-peu d'élèves, parce qu'il manquait de patience pour enseigner, ou peutrêtre par jalousie. A sa suite^ pourtant, vint une famille de peintres , qui fit son étude du coloris^ au point de négliger pour la couleur la compositi

**The text on this page is estimated to be only 16.95% accurate**

306 QUIHJaàMB XPOI^E. dans l'efliploi des eouleurs* Galixie Piazu de Lodi^ qni peignit à la manière du Titien l'église de rino(mmata> dans sa patrie^ se fit un nom dans la peîntuie à fitcaque et en détrempe. Vér(»^ n'avait pas ocdriié les leçona du firèie Joconde ; ilsitffira de citer parmi aes artistes Brusaaorci, tant soit pen maniéié^ et mieuiL encore Paul GaTastûIa^ dont la coœpesitiM est esoctlente^ et qui «qprimait le sratimwt d'après tes meiUenfe^ tra«^* Dé7e^'^' ditions. A câté d'eux^ PanlGaf^iari eut d'abord peu de réfutation ; 18S0-1S88. Q|3Î3^ gQfH ^ Vénme, il se perfectionna^ grâce aux seavrea éa Titien e4 dn Tintovet, aux gravures et aux statues antiques qo'il prit pour modèles. Les procurateurs de Saîiil*Marc^ voidant faire peindre la bibliothèque , promirent un prix à l'artiste dé* signé par le cboix du Titien. Les eoncurreots étaient Sidviatî, Franco, Schiavone et Zeloiti ; la préférence fut domiée à Paol^ qui fit alors ses quatre meilleurs tableaux : deux Madeleines aux pieds du Christ, Jétm aame les pmblicaihâ , et les Noee$i de Cana. Dans ce dernier tableau , ou l'on coiiq>ie au moins oent trente figures, qui toutes sont des portraits, jusqu'au chien du Titien, il représenta un concert où chaque artiste joue d'un instrument qui symbolise sa qualité* Charies-Quînt siège en empereur à ce banquet, où n'auraient dû figurer que de pauvres art^ns galiléens : tant le naturalisme s'était incamé dans l'école vénitienne, si pure à son origine (1) ! (1) Algtrottl {Œuifrés, toot VIII, page 20) éit qo« Paul Térontee ne re^ |NHir 800 Uhteau de U Cène que 90 4iioatt d'or, « cooune je t'ei recacMi des livres de la Celleraria do monastère de Saint-George Majeur. » Nous produirons le marché tel qu'on le lit dans ces archives, et l'on verra combien Algarotti recueillait mal. «( Âu 6 juin 1562. et II est déclaré par le présent écrit que, ce jour, le père dom Alexandre de n Bergame, procurateur, et moi dom Maurice de Bergame, cellerier, som« mes demeurés d*aooord, avec messfre Psul Gallsr de Vérone, peintre, de fake « un taUeaui dans no4re réfectoire neuf, de la bauleor el largear dont se trouve ce la façade, qui sera couverte tout entière, et sur laquelle sera représentée « rbistoire de la Gène et du miracle fait par le Christ à Gana en Galilée. U y « sera placé la quanUté de figures qui peuvent y entrer convenablement, et néces« saires à telle intentiim; ledit messire Paul fournissant son travail de peintre, « ainsi que toutes les eouleors, de quelque sorte que ce soit, et taote autre « chose pouvant y entrer, le tout à ses frais. Le mouaslère fournira seulement H et

simplement la toile , et fera faire le châssis pour ledit tableau ; du reste, (( il clouera la toile à ses frais, et fera faire les autres travaux manuels nécesr< saires. Ledit messire Paul sera tenu d'employer audit ouvrage de bonnes et « excellentes oeuleon, sans négliger de mettre, od besoin sera, de roatrsoMr

**The text on this page is estimated to be only 18.82% accurate**

BBAIFX-AKTS. 287 Beaucoup d'artistes, pour orner les palais ^ s'adonnèrent à la forme des tableaux^ et tirent preuve d'une grande intelligence de la perspective ; d'autres, aux paysages et aux décors, genre dans lequel Jean d'Udine leur avait donné un grand exemple domestique. lieinio de Perdenom voulut rivaliser avec le Titien dans les trois Jugements du palais ducal; mais son dessin et sa couleur sont chatgés» Gonteid il se croyait entouré d'emieims, il vivait ib4o. en sauvage ; on dit même qu'il fut empoisonné par ses envieux. Jacques Robustt Tintoretto avait inscrit sur son atelier : Le ibi«-i»4. dflMtn de MiehehAnge ei le adoris de Titien; en conséquence^ il se réglait (Ais sur ces deux modèles que sur la natore. Ne pouvant trouver, disait^il y de corps parfait, il disposait de p^ tîteft figures de cire ou dé plâEtre , et les éclairait seton roecu* rence pour les copier. Il abusa de la facilité qu'il avait acquise, au point que certains de ses taUeaux ne paraissent qu'ébau^ chés; mais ils les préférait aux tableaux léchés; ear^disaii^il, Û cnûgnait de les refroidir par trop de soin. Hmnéte homme , il ambitionnait la gMre, mais sans s'avilir. Ses élèves inûtèrent ses défauts^ et non sa puissance* Frane(»s de Ponte s'étaldit à Bassano « et commença l'école écoie de à laquelle cette ville donna sou nom. Jacques, son iîls^ imita le Titien et le Panmgianino , mais avec sim|riicité et naturel. Il traita de préférence les sujets qui n'exigent pas beaucoup de fanes et les paysages; on peut dire qu'il fut le . précurseur, sinon le maître, des Flamands. 0 travailla beaucoup; mais la Crèche, à Bassano , est son chef-d'œuvre. Il aimait à vivre en paix , sans cabales, sans mendier ni envier les louanges. François, son fils, ati contraire, se complut aux sujets tragiques; son aigrit en « ffès-Sii et «iitr«s coolssrs trèB-psHàitès , qui soieiil àppKNivésB de tout « expert. Et» ea récompease, nous lui avons proons , posr ledit ouvrage , trois « cents viogt-quatre dacats, en lui donnaot ledit argent à la journée , selon ei qu'il en sera besoin, et nous lai avons donné, à litre d'arrhes, cinquante du(t tats; ledit messire Paul promettant de donner fouvrage terminé pour la « f^ de la Yierge de septembre 166S ; pâr-deesus le marché, nous lui avons « pronûB une barrique de vin conduite à Venise, pour loi 6tre livrée à sa réqui« gition. Le monastère loi fournira ses dépenses de bouche pendant le temps « qu'ii travaillera audit ouvrage, et il aura la nouriture que l'on mangera au « réfectoire. En foi de quoi , etc. » (Suivent les signatures, et la

quittance définitive de 3Ô0 ducats donnée par Piitl Yéronèse le 6 oetobre 1 563. )

 reçut une telle impression^ qu'il se croyait toujours assailli par les personnages de ses tableaux, et qu'une fois il se précipita par la fenêtre. D'autres peintres du même nom remplirent les boutiques de leurs productions. Jacques Palma, élève de Giorgione^ rivalisa avec lui pour la vivacité des couleurs et le viqporeux des teintes. Il fut surnommé ' le Vieux pour le distinguer de son neveu^ qui prétendit vainement rivaUsw avec Paul Yéronèse et le Tintoret pendant leur vie^ et qui devint détestable après leur mort. Anguisola de Crémone eut quatre filles, et toutes quatre peintres. Sophonisbe^ l'une d'elles^ fut emmenée par le duc d'Albe en Espagne, où elle obtint les bonnes grâces de la reine ^ quelques-uns de ses ouvrages passent pour être du Titien. CSrémone peut citer avec éloge Galéas Gampi , ses fils Jules , Antoine et Vincent, ainsi qu'un de leurs parents du nom de Bernardin ; coloristes moelleux, leur dessin est correct «t grandiose, mais il manque de noblesse et d'élégance. conréfTP. Ou n'a SUT Autoine AUegri, dit le Gorr^e, que des renseignements très-incertains. A Parme, il ne fut pas rétribué aussi largement qu'il aurait pu l'être à Rome et à Florence ; mais il est faux qu'il smt resté dans la misère. Formé sur les ouvrages de Montepia , il chercha un style plus large et plus moelleux , bien qu'il ne paraisse pas avoir jamais vu Rome. Il diangea plusieurs fois de manière, et de là, l'incertitude où l'on est sur ses œuvres. Lorsqu'il eut fait comiaitre son mérite par les scènesplus que mondaines dontiloma^l'appartement de l'abbesse de Saint-Paul, on le chai^ea de peindre dans Saint-Paul cette coupole qui fut un miracle nouveau , car la chapelle Sixtine ne possédait pas encore le Jugement dernier. Il se surpassa ensuite lui-même dans V Assomption qu'il représenta sous la voûte du clocher de la cathédrale. L'expression du sentiment dégénère parfois chez lui en grimace; il excita, du reste , l'admiration des académiciens par ses raccourcis de dessous en dessus, et par la perspective de la figure humaine, dont il rend les contours par des courbes toujours élégantes, même jusqu'à la mignardise; la souveraine intdligence du clair-obscur, la fusion harmonique de la lumière avec Tombre, et la gradation imperceptible des teintes, font paraître sobre chez lui ce qui est traité avec une richesse appréciable seulement pour celui qui tente de l'imiter. Les deux Mazzola sont le plus bel ornement de son écoie ,

**The text on this page is estimated to be only 27.01% accurate**

BBAUX-ABTS. 2

iMw-m^* SaOflOTlno. t479-lS70. 990 QUINZiilfB lîPOOUB.
reetion toute hardiesse. Frère Joconde de Vérone, qui . commenta Yitruve et les autres auteurs qui s'étaient occupés de l'art y posséda une habileté singulière dans la construction des ponts ^ habileté dont il fit preuve dans celui de la Pietra à Vérone y et dans deux autres à Paris , aux voûtes en pierre de taille à plein cintre. Il mérita bien de Venise spécialement, en réglant le cours de la Brenta. La préférence donnée à d'autres plans, par suite des intrigues ordinaires, sur celui qu*ii avait fait pour un pont à Rialto, avec les constructions accessoires, loi causa tant de déplaisir, qu'il se rendit à Rome, où il fut nommé architecte de Saint-Pierre. Pierre Lombardo fit à Venise la tour si riche de l'horloge, et plusieurs cloîtres. Barthélémy Buono éleva les Procuraties vieilles, en trois ordres , et fit au clocher la cellule de la sonnerie. Jean -Marie Falconetto remplit le territoire vénitien de beaux édifices y et construisit la belle loge si élégamment ornée des Gomaro, à Padoue. Il étudiait soigneusement les anciens, dont il dessina le premier les théâtres et les amphithéâtres. Les choses prirent une meilleure allure lorsque parut à Ve^ nise le Florentin Jacob Tatti , qui prit le nom de l'architecte André Contucci de Monte-Sansovîno. Il avait fait à Florence ses premiers essais en architecture, lors de l'entrée de Léon X. Ce fut un moment de véritable émulation parmi les meilleurs artistes. Granacci et Rosso élevaient des arcs de triomphe, et de fausses façades avec des perspectives étaient exécutées par Sangallo et ce même Sansovino , qui fit le plan d'une façade pour Sainte-Marie del Fiore. André del Sarto s'était chargé du clair-obscur, Feltrino du grotesque, Rustici, Bandinelli et Sansovino des statues; d'un autre côté , Ghirlandaîo , Pontormo , Franciabigio, Ubertini , avaient rivalisé pour décorer le quartier habité par le pontife ; enfin Michel- Ange et Raphaël délibéraient avec d'autres maîtres au sujet de la façade de SaintLaurent, et d'autres ouvrages projetés par Léon X. Sansovino, nommé architecte de Saint-Marc, dégagea la petite place (Piazzetta), répara les coupoles, fit les portes de bronze pour la sacristie, et divers mausolées. On lui doit la belle simplicité de Sainir-François de la Vigne, achevé par Palladio, la bibliothèque , la Monnaie , le beau palais Gomaro , près de Saint-Maurice , et celui de Jean Dolfino , édifices qui lui font honneur* Mais à peine la bibliothèque était-elle terminée , que la voûte s'écroula; il fut mis en prison ; rendu à la liberté, il

BBAUX-AHTS. ^ 291 Texécuta en bois et en roseaux. Il avait donné pour le pont de Rialto^ où il fit élever les constructions nouvelles , un plan que la guerre avec les Turcs empêcha de mettre à exécution. Cette guerre ayant obligé la république de lever un impôt extraordinaire sur tout le monde ^ le Titien et Sansovino en furent seuls exempta. Cet architecte célèbre fut enseveli dans Saint-Géminien , église construite par lui , et Tune des plus belles de Veise. Son fils François a donné une description de cette ville. Antoine Sangallo^ de Florence^ naquit d'une famille d'ar- sangaiio. chitectes. A Rome , où il aida Bramante et devint architecte de Saint-Pierre^ il dessiha un palais pour le cardinal Farnèse^ qui passe pour le plus parfait; la cour^ qui fut termiiiée par Michel-Ange et Yignole , est surtout remarquable. Il exécuta différentes parties du Vatican^ et notamment les beaux escaliers. îl construisit aussi les citadelles de Civita-Vecchia ^ d'Ancône^ de Florence , de Montefiascone , de Népi , de Pérouse , d'Ascoli, et plusieurs autres. Clément Vit s'étant retiré à Orviéto après le sac de Rome , Sangallo remédia au manque d'eau par le moyen d'un puits merveilleux , large de vingt-cinq coudées ^ avec deux escaliers que les bêtes de somme descendent et remontent sans se rencontrer. Lorsque Charies-Quint , après sa victoire^ fut revenu de Tunis , Sangallo dirigea les fêtes que Rome lui donna; parmi d'autres merveilles^ les contemporains ne tarissent pas en louanges sur la richesse et la variété d'un arc de triomphe érigé sur la place de Venise. Plus simple, la porte du Saint-Esprit, qui n'est pas terminée, est cependant an modèle. Gênes était riche , elle voulut aussi être belle. Les principales familles se mirent donc à Tœuvre pour Torner, et, comme il était impossible de l'étendre par la construction de nouveaux quartiers, elles refirent les anciens; dans ces travaux, furent employés André Vannon de Gôme^ Barthélémy Bianco, le Lombard Roch Pennone , Ange Falcone , Pellegrino de Tibaldo, et d'autres artistes de renom. Parmi eux se distingua surtout Galéas Alessi de Pérouse, qui avait terminé dans sa patrie la aicssi. fortification commencée par Sangallo, et fait plusieurs palais. Il ouvrit dans Gênes la rue Neuve, où s'élèvent les beaux palais Grimaldi , Brignole , Lercari, Garega, Giustiniani , dans lesquels la nature du lieu exigeait une distribution différente. Celui de Sauli , dont toutes les colonnes sont d'un seul morceau , passe pour un des mieux entendus de l'Italie. Dans l'édifice très-hardi 19.

MtAA 1159. 292 QUIMSIKHB BPOQUB. des Banchi^ il couvrit avec très-peu de matériaux une longueur de cent cinq pieds sur une largeur de soixante-cinq. Sans parler des maisons de plaisance qu'il éleva dans le voisinage, il construisit Téglise de la Vierge de Carignan, l'une des plus finies et des plus solides qui existent. Il prolongea le môle , embellit le port et les magasins. U porta son activité ailleurs : à Milan ^ il fit le palais de Thomas Marino , la façade de Saint-Celse et de Saint-Victor. Le peintre napolitain Pirro Ligorio^ qui fit des dessins de tapisseries, et publia le premier un livre sur les mœurs des peuples^ mérite une mention pour le pavillon du pape au Vatican, qui offre de l'originalité. Il nous a conservé les dessins des monuments romains , et fit un tableau dans lequel il restaurait l'ancienne Rome et la villa d* Adrien. Sans doute , et c'est la faute de son temps peu exercé à la critique^ il commet de fréquentes erreurs dans ses descriptions y et ses mesures géométriques ne sont pas exactes; mais son livre est utile, d'autant plus que beaucoup de ces édifices n'existent plus. Il fut aussi ingénieur civil et militaire, et Alphonse d'Esté le chargea de garantir Ferrare des inondations du Pô. Sébastien Serlio de Bologne leva aussi des dessins , et prit les • mesures des édifices de Rome , sur lesquels il forma son style. Appelé en France par François F% il s'occupa de constructions tant qu'il vécut > et laissa un bon traité d'architecture, viffnoie. Jacques Barozzio, né à Vignole dans le Modénais , s'appliqua à la perspective, dont son propre génie lui fit découvrir plusieurs règles ; une académie d'architectes le chargea de dessiner tous les anciens édifices de Rome. Il se rendit en France avec le Primatice ; mais, à cause de la guerre , aucun de ses plans ne fut exécuté, ni même celui qu'il avait fait pour Saint-Pétrone à Bologne, où il dirigea toutefois d'autres travaux , notamment le Naviglio. Le palais ducal de Plaisance, les Anges d'Assises, que Galéas Alessi et Jules Danti exécutèrent ensuite, et d'autres églises encore, lui feront éternellement honneur. Jules III l'ayant nommé son architecte , le chargea de construire l'aqueduc de Trevi, la maison de plaisance qui porte son nom sur la voie Flaminia, et le petit temple rond qui s'élève auprès. Le palais de Gaprarola, fait pour le cardinal Alexandre Farnèse, tient de l'architecture militaire pom* le plan pentagone et les bastions qui sont au pied ; la distribution intérieure et les dégagements sont excellents , et sa situation pittoresque lui procure une vaste perspective. An

BB4UX-ABTS. 2

 Appelé pour orner Sienne ^ Vienne et les rives de la Breata, il expérimenta toutes les combinaisons d'ordres et de matériaux dans la construction de palais adaptés aux besoins modernes et aux habitudes de l'aristocratie vénitienne; palais où régalité des grandes fortunes et le désir de ne pas rester au-

on fera bien de le consulter^ tant que la règle sera considérée comme la principale beauté. Vincent Scamozzi, que les exemples de son concitoyen porta- scamu^zi. rent àcultiver $on art^ fut appelé à Texercer dans Venise, centre de rarchitecture civile. Mais^ froissé de trouver les premières places occupées par Palladio, Sannùeheli, Bansovino, il résolut de se jeter dans les innovations bizarres ou de pallier l'imitation; dans la pratique et ses écrits, il afTectait de n'avoir aucun rapport avec les maîtres, et n'en parlait qu'avec dédain. Constructeur habile et ingénieux, il connaissait les écrits et las travaux des anciens. Son mausolée du doge Nicolas del Ponte, dans la Charité, lui fit obtenir la partie antérieure de la bibliothèque de Saint-Marc et les Procuraties neuves. Dans le premier ouvrage, il triompha avec talent de l'inégalité d'espace ;'dans lautre, où il avait à faire un pendant aux Procuraties vieilles , et à ramener à im même $tyle des constructions diverses, il adopta le dessin fait pour la bibliothèque par Sansovino; mais il legftta par l'addition d'un étage et l'emploi des trois ordres, plan auquel se conforma Balthazar Longhêna pour le terminer. D ne voulait refusa aucun des travaux qu'on lui proposait , bien qu'ils fussent très-nombreux; mais il ne nous, reste de beaucoup que l^s dessins. Il fit à Bergame le palais de la conm)une, un des plus beaux qu'il y ait ; mais le plan des Fontana pour la*reconstruction delà cathédrale, œuvre d'Antoine Filarite, fut préféré au sien. Celui qu'il présenta pour la cathédrale de Salzbourg dut encore faire place à un autre de Santino Solari, de Côme. Dans ïldée de l'Architecture universelle , il se proposait de joindre aux préceptes de l'art des exemples* pris dans toute l'Europe. Afin de se procurer les dessins, il avait soin de s'attacher à des gentilshommes vénitiens qui étaient chargés d'ambassades ; avec eux, il put faire de fréquents voyages à l'étranger sans dépenses, écrire et dessiner. Mais il lui aurait fallu beaucoup plus de connaissances , de voyages et de savoir ; aussi , ne produisit-il qu'un ouvrage confus, prolixe, plein de digressions, sans compter l'ennui qu'on éprouve à le voir toujours mettre au^essous des siens les ouvrages des autres , même ceux du premier ordre (i). Il laisse jusque dans son testament un témoignage de l'orgueil qui respire dans ses écrits.

(1) Indépendammenl (le« nombreux éloges qu'il met daus la bouche des aur

PellegriQO Pelldgrini de Tibaldo naquit à Bologne de parents milanais. Désolé de mal réussir dans la peinture , il avait résolu de se laisser mourir; mais on lui donna le conseil de se livrer à rarchitecture, et il se trouva bien de Tavoir suivi. Il fut nommé à Milan ingénieur de TËtat ^ et chargé de diriger la construction de la cathédrale, dont il fit le pavé; il donna aussi le plan de la façade^ dans lequel Martin Bassi^ autre architecte de cette église^ appuyé de l'opinion de plusieurs bons maîtres j fit supprimer plusieurs idées bizarres (1). Parmi beaucoup d'autres travaux de Tibaldo^ nous citerons les sanctuaires de Ro et de Caravaggio, Tarchevéché de Milan , la maison professe des jésuites à Gènes* Appelé par Philippe II pour la construction de l'Ëscurial y il reçut de lui , outre des sommes considérables , le fief de Valsolda. A Milan , Giuseppe Méda fit la majestueuse cour du grand séminaire et les plans des navigli de Paderno et de Pavie. Pour le collège Helvétique et la bibliothèque Ambrosienne, on loue Fabio Mangone. Martin Bassi édifia la porte Romaine à Saint-Laurent; Vincent Sérigni construisit plusieurs édifices à l'entour de la place des Marchands, et quelques cloîtres ; François Richini bâtit plusieurs églises et divers palais, entre autres celui de Brera ; mais ce sont des noms ignorés hors de leur patrie. Une succession d'artistes de la même famille rendit célèbre à Rome et à Naples le nom des Fontana, originaires de la Lombardie. Le cardinal Montalto confia à Dominique, né à Mili sur le lac de Lugano, la chapelle de la Crèche, dans Sainte-Marie Majeure; mais il se voyait forcé d'interrompre les travaux, le pape ayant suspendu ses pensions, lorsque Fontana offrit de très, il ne cesse de ft*en décerner lui-même. Ainsi, on lit dans Vidée : « Les fatigues, nous les avons endurées sans nul regret pour notre instrncUon particulière , et dans Pintérét de eeni qui bAlissent, comme aussi pour laisser quelque exemple à la postérité de la belle manière d'édifier ; car, vraiment , Palladio, Bnonarroti, Yignole, Sanmicbeli, Sansovino , n'avaient rien laissé qui pût servir de modèle , etc. » Puis , dans son testament : « J^ai tâché de restituer à son ancienne majesté cette très-noble science... Avec beaucoup de fatigue et de dépenses, j'ai amené mes livres à la perfection... J*ai orné Venise d'one infinité d'édifices , qui ne le cèdent en beauté et en magnificence à aucun de ceux des anciens... Je ne doute pas que mes écrits et les nombreux édifices que j'ai ooiistmits ne soient faits pour conserTer

éternellement mon souvenir. » (i) Voff, Bassi, IHspareri in maniera d'architeUura e di prospettiva , !&72.

 les continuer à ses frais. Le prélat fui sensible à la délicatesse de ce procédé; aussi^ devenu pape sous le nom de Sixte-Quint^ non-seulement il lui fit achever cette chapelle^ remarquable pour les élégantes proportions de la coupole, ainsi que le palais voisin (la villa Negroni], mais encore il le chargea de relever les obélisques ; celui du Vatican , à demi-enseveli , restait seul debout. Lorsqu'il fut question de le transporter devant la nouvelle basilique de Saint-Pierre y on consulta tous les mathématiciens^ qui donnèrent cinq cents avis savants ou bizarres; la préférence fut donnée à celui de Fontana^ qui a décrit le Mode employé pour transporter t obélisque du Vatican. Ce fait^ embelli encore par les traditions^ est un des plus dramatiques de l'art. Le monolithe avec son revêtement donnait un poids d'un million cinq cent mille livres. Il fallait Tenlever de sa base^ le coucher sur les chariots^ puis le redresser^ et rasseoir sur sa base nouvelle. Sixte-Quint choisit pour cette opération un mercredi^ jour qu'il disait lui être toujours favorable. L'anxiété était générale parmi les habitants; il avait été défendu, sous peine du gibet, de prononcer un mot sur la place ^ pour ne pas gêner les commandements des chefs. L'architecte se trouvait suspendu entre la gloire et les châtiments dont l'avait menacé le sévère pontife qui , par un mélange de violence , de grandeur et d'exaltation y voulait soumettre à la croix les monuments de l'idolâtrie, dans le lieu même où les martyrs avaient versé leur sang. Déjà l'obélisque était transporté y déjà il était près d'être dressé sur son emplacement; mais les poulies ne pouvaient arriver à le mettre entièrement debout^ quand un paysan s'écria^ du milieu de la foule silencieuse : De Veau aux cordes! Avis plein de bon sens, qui eut pour effet d'empêcher les câbles de se briser, de les raccourcir et de produire le résultat voulu. Aussitôt les cloches et le canon du château SaintAnge annoncèrent querentreprise avait réussi. Sixte-Quint fit son architecte chevalier; le paysan qui avait affronté le gibet pour émettre un avis opportun demanda en récompense le privilège, pour son village, de fournir à Rome les branches d'olivier pour le dimanche des Rameaux (l). L'érection des autres obélisques offrit plus de facilité. Trèsversé dans la mécanique, Fontana, en arcÛtecture, [sacrifia beau(1) Le ctieTalier Adamini de Montagnola» compatriote de Fontana, et FiDgéniear franç^ûs Montferrand , oiit érigé, il y a peu de temps, une masse sem

**The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate**

2U8 QUlOIZIBHfi BPOQUB. coup à la nouveauté. U fit la façade de la basilique de Latran, du côté de Sainte-Marie Majeure, et. le palais pontifical , masse grandiose, aux ornements corrects et sobres. Au Vatican y il traversa la cour du Bramante par un édifice destiné à la bibliothèque, et fit la partie du palais qui regarde vers Rome. Il travailla aussi à celui du Quirinal, dont il élargit la place, où il mit les deux colosses; il éleva les quatre fontaines au carretour des deux rues Félice et Pia, et restaura la colonne Trajane et la colonne Antonine; on lui doit, en outre, Thospice des Pauvres mendiants, l'Acqua Félice, la fontaine de Ter mini, une des plus belles parmi les fontaines si remarquables de Rome , où il représepta ou plutôt indiqua le miracle de Moïse. Fort heureusement, la filature de laine projetée dans le Golisée ne fut pas exécutée. Tous ces travaux furent accomplis dans les cinq années du règne de Sixte-Quint. Après sa mort. Clément VIII, prêtant Toreille à des insinuations malveillantes , destitua Fontana de ses fonctions d'architecte pontifical, et lui demanda compte des sommes employées ; mais le comte de Miranda , vice-roi de Naples , rappela près de lui en qualité d'architecte royal. Arrivé dans cette ville, Fontana redressa des rues, des palais, la place du Château-Neuf; il fit la belle fontaine de Médine, les tombeaux de Charles P^ de Charles Martel et de Clément dans rarchevéché, plusieurs autels, notamment celui de Tarchevéché d'Amalfi, et le très-beau sottocorpo de Saint-Matthieu, à Salerne. Le palais du roi, son ouvrage le plus remarquable, a subi tant de changements dans sa distribution intérieure, qu'il est impossible de retrouver le plan primitif. Il fit aussi, pour la tour Sauit-Vincent, le projet d'un môle et d'un pont qui ne furent pas exécutés. >- i4oi«u. Son frère Jean s'occupa de construire des digues le long du Pô, et de procurer de Veau à un grand nombre de maisons de blable à Saiiil-Pétersbourg. La colonne que l'enipereur Nieola» a consacrée à U mémoire d'Alexandre l^*^ est le plas graud monolithe du monde. Le fût seul pèse 293,820 kil. Avec les appareils. . . . 423,500 L'obélisque nu 337,000 Avec les appareils. . . . 375,922 L'érecliou de Tobélisque de Luxor sur la place de ia Concorde, par M. Lebas, a causé aussi une vive émotion dans Paris, dont les applaudissemenfa onl salué l'habile architecte.

BBÀUX-ARTS. 299 plaisance et de villes. Il amena de Bracciano celle qui alimente le Fontanone de Rome^ et, de là^ après avoir traversé le pont Sixte^ va fournir l'autre cascade en face de la rue Giulia. Michel Sanmicheli de Vérone fut antérieur à ces architectes ^Jwï'liS,».*' et les surpassa. Formé par les leçons de son père et de son onde, il étudia les restes de l'antiquité, d'abord, dans sa ville natale^ puis à Rome, où il fut bientôt en réputation* Chargé de continuer la cathédrale d'Orviéto, où les meilleurs architectes l'avaient précédé^ il se conforma à leur style. Il se donna plus de liberté dans celle de Montefiascone, où il fit une coupole à huit arêtes , dont la circonférence constitue le temple. Il em* bellit d'autres ouvrages sa patrie et Venise,'; fidèle à l'habitude de n'entreprendre aucun travail sans avoir fait chanter une messe solennelle. Clément VIII le chargea de diriger des fortifications^ surtout celles de Plaisance et de Parme , conjointement avec Antoine Sangallo. Satfsfait d'avoir réussi dans ce genre, Sanmicheli s'éprit de ce genre d'architecture , et il en réforma le système Airiiiiccture d'après les changements apportés à l'art militaire. Jusqu'alors •"""^"«• une forte muraille, un large fossé et des tours carrées ou rondes, pour protéger la courtine au-dessous, éloignées l'une de l'autre d'un tir d'arc , suffisaient pour la défense d'une ville. Après l'introduction des armes à feu, on dut entremêler aux tours angulaires les tours arrondies, genre de construction qui précéda les boulevards proprement dits , et qu'il fallut abandonner égalen^ent lorsque ceux-ci furent adoptés, parce que les tours , en faisant saillie sur la courtine, gênaient la défense. SanmicheU fit les boulevards à triangle saillant plus ou moins obtus (1), s'appuyant sur les deux flancs qui protègent les courtines, avec des chambres basses sur les côtés, pour doubler le feu des batteries de défense, etgarantir à la fois la courtine et le fossé. Toutes les parties se trouvèrent ainsi protégées par les

(1) Paomis, dans ses commentaires sur Martini, If, 3400 , démontre que les boulevards de Sanmicheli ne furent pas les premiers. 11 y en avait déjà autour de Florence en 1526, à Urbin après 1521 , à Bari antérieurement à 1624. Lors du siège de Rhodes en 1522, les boulevards étaient déjà établis à la manière moderne par les soins de Basile de laScala de Yicence, ingénieur de Maximilien P'^et de Charles-Quint. En 1519, Charles 111 de Savoie lit ajouter des boulevards de ce modèle au château construit sur la montagne de Nice. En 1518, Albert Pic fortifia Carpi de cette manière; Padooe, Trévise, F«rrare, et d'autres places furent bastionnées sur leuiÀrae plan.

 lianes des bastions, tandis que dans Tancien système le front restait découvert. Les batteries de flancs furent de même substituées aux défenses plombantes^ et les murailles en talus aux murailles perpendiculaires. Chaque partie de la forteresse pouvait être vueet recevoir protection de quelque autre; rartillerie, en frappant à angle oblique dans les murs , ne produit pas autant de dégât que lorsque les coups portaient droite et si même eDe entame le revêtement extérieur^ la terrasse se soutient par ellemême. Il construisit de cette manière à Vérone le bastion de la Madeleine et d'autres^ démolis depuis aux termes de la paix de Lunéville ; on lui dut aussi ceux de Legnago , d'Orzinovi^ de Castello. Il en éleva de même à Sébenico, à Chypre, à Candie ; à Napoli de Romanie^ bastions qui devinrent de fortes barrières contre les Ottomans. La forteresse du Lido offrait de grandes difficultés , à raison du peu de solidité du terrain , détrempé et battu sans cesse par la mer; il en triompha cependant, et, pour faire l'épreuve de ses remparts^ on fit partir à la fois toute la grosse artillerie dont ils venaient d'être armés. Pour ajouter la beauté à la force^ il ornait l'entrée des places de constructions que Vauban conseilla depuis d'employer. La porte Neuve et celle du Pallio de Saint-Zénon , à Vérone, démontrent tout ce que peut la réunion de connaissances variées. L'Italie peut donc rédamer aussi le mérite de l'innovation dans l'architecture militaire ; elle avait produit plusieurs écrits sur cette matière bien avant le premier traité publié en France par Errard Bardeluc^ en 1604. Nicolas Tartaglia, Pierre Cattaneo de Sienne^ Daniel Baii)aro et d'autres avaient touché, par occasion, à la matière ; François^eorges Martini, de Sienne, fit un traité spécial. Jean-Baptiste Bellici, de Saint-Marin, qui fut employé par le marquis de Marignan au siège de Sienne, et se mit au service de François P' et d'autres princes, indiqua les méthodes les plus efiicaces pour résister à l'artillerie. Le traité de Robert Valturio , De re militari, porta dans ce genre de constructions la lumière que celui d'Albérti avait jetée sur l'architecture civile. Il est important sous le rapport historique, puisqu'il marque le passage des anciennes armes de trait aux nouvelles, et qu'il indique même le temps de leur invention. Galéas Âlghisi de Carpi voulut prouver l'utilité des courtines en arrière , qui devaient produire des résultats d'autant plus efficaces que l'angle serait plus aigu ; mais l'expérience démentit

BBÀUX-ABXS. 80 1 ses calculs. TariagUa s'occupa du 4ir à ricochet ^ que Ton croit avoir été inventé un siècle et demi plus tard. François Marchi de Bologne, à qui Ton fait honneur des trois méthodes attribuées à Yauban y slllustra plus encore que ses devanciers dans la théorie comme dans la pratique (l). Jacques Lentieri de Brescia a laissé des dialogues sur ce sujet et la manière de lever le plan des forteresses. D'autres s'appliquèrent à l'architecture nautique ^ comme le isTt. Milanais GamiUe Agrif^pa (2) et Mario Savorgnano^ comte de Belgrade (3). Beaucoup écrivirent sur l'hydraulique , science qui offrit constamment des applications en Italie; parmi eux, on distingue Louis Comaro ^ qui traite des lagunes de Venise comme moyen de défense (4). Les arts du dessin se répandirent aussi hors de l'Italie. Artohor^ d^ Eean VIII , François l^^ et Charles-Quint recherchèrent les artistes italiens. Deschamps raconte (5) qu'en 1573, Maximilien II d'Autriche demanda un peintre et un sculpteur à Jean Bologne^ qui lui envoya Spranger d'Anvers et Jean Monti. Un an après la mort de Maximilien , Rodolphe fut sur le point de les congédier; mais y sur l'avis de son chambellan, il garda le peintre et renvoya le sculpteur. La faveur accordée aux arts en France contribua à grandir le monarque qui^ par là encore^ se trouva supérieur aux petits feudataires. On continua fort tard à construire dans le style gothique : témoin la belle tour qui a seule survécu à la destruction de Saint- Jacques de la Boucherie / et qui fut élevée à Paris en 1502, ainsi que l'église entière de Saint-Ëustache^ commencée en 1532. La peinture n'y était pas ignorée; mais elle se bornait à des portraits d'une ressemblance 'très-étudiée , à des miniatures sur (1) R Quatre livres de rarchitectare militaire du capitaiDe François Marclil, Bolonais, gentiUiomme romain. Dans les trois premiers sont décrits les véritables modes de fortificatiou en usage dans les temps modernes, avec un bref et utile traité ; dans le quatrième, il est parlé des moyens de fabriquer Tartillerie, et de la manière de l'employer par ceux qui en sont chargés. » Voy. Ehh. Fini , Dialogue sur l'architecture, 177Û. (2) Nuove invenzioni sopra il modo di navigare. Rome, 1695. (3) Arie militare terrestre e marittima, seconda la ragione e Vuso de* jHù valorosi capitani antichi e modemi. 1599. (4) Trattato délie aeque, Padoue, 1560. (5) Vies^des Peintres fiamands, 1. 1, p. f^.

 parchemin , à la coloration des vitraux , art national que ne dédaignaient pas d'exercer même des gentilshommes. A l'exemple des Lombards, on avait adopté, du temps de Charles VIII^ une méthode meilleure^ qui unissait la souplesse à la vérité, Tart au sentiment, la correction à l'Inspiration, surtout dans l'architecture et la sculpture. Le frère Joconde travailla dans Paris à la cour des comptes, et au château de Gaillon en Normandie, qui appartenait au cardinal d'Amboise , et sans doute aussi , au château dé Blois, qui est peut-être la plus faatéressante de toutes les habitations royales. Le tombeau du cardinal d'Amboise, en marbre chargé de sculptures avec des peintures et des dorures , est le plus beau monument de ce siècle. Déjà , Tart est tout à fait renouvelé dans le mausolée de Louis XQ à Saint-Denis , qui offre un style large et une sage imitation de la naturd ; on l'attribue à Ponce Tribatti, mais il parait plutôt être l'œuvre de Jean Juste de Tours. De riches négociants comme Ango , de hauts dignitaires comme Duprat, des courtisans et des seigneurs élevaient à Fenvi des châteaux; celui de Ghambord, bâti par François P^, en manière de château fort avec des tours, dont les ornements sont d'un style mélangé , est une oeuvre magnifique : il est de 1.525^ c*est-à-dire antérieur au Primatice. Le château de Madrid , dans le bois de Boulogne , où se trouvaient beaucoup de terres émaillées, dans le goût de Luc de la Robbia, fut construit en 1530. En appelant tout à coup la France à copier l'Italie , on la priva de l'avantage du noviciat, et l'imitation empêcha l'originalité. Rosso, artiste tout académique^ sans théorie, ne croyait pas qu'il existât de peinture avant le grand style , ne comprenait que ce qu'il savait, dédaignait quiconque ne faisait pas comme lui, et prenait en pitié ces pauvres Français au pinceau sec et dur. S'il en acceptait quelques-uns pour élèves, c'était à condition qu'ils renieraient les traditions nationales et naïves, pour adopter le faire théâtral, la grande manière. Maître Roux, comme on l'appelait, préférant les talents médiocres, employa Laurent Naldini, élève de François Rustici , qui avait déjà travaillé en France, Antoine Mimi, élève de Michel- Ange, Dominique del Barbîère, Luc Penni, Barthélémy, Miniati et François Gaccianimici. Le Primatice, qui lui succéda, dérivait de Raphaël, mais il s'était modifié, après avoir vu Michel-Ange et travaillé sous Jules

BIAUX-ÀHTS. 8DS Romain; il conservaitderélégance^ mais il croyait aux procédés d'éoole. H eut pour collaborateurs J.-B. Bagnacavallo, Ruggori de Bologne^ Prosper FoDtana, Nicolas de i'Abbate^ qui tous bdasèrent des ouvrages en France , au Louvre et à 8aint-Denis. Vignole séjourna deux ans à Paris ^ Serlio y mourut, Gellini y rencontra des aventures bizarres. Si l'on ajoute à ces derniers les autres artistes qui furent appelés ou qui vinrent d'euxmêmes en France, et ceux de ce pays qui voyagèrent en Italie^ on verra que l'art italien dut exercer une véritable tyrannie sur r«rt français encore au berceau. Fontainebleau fut un musée d'arts italiens et de copies. Pierre Lescot et Jean Goujon se formèrent sur ces exemples, uio-isrs. François F' confia au premier la reconstruction du Louvre ; la partie qui a été conservée , et qui a servi de modèle au reste, lui fait honneur. D'un style peu correct, mais svelte et élégant, il réussit mieux dans les ornements , les cariatides , les esclaves et les trophées. Germain Pilon, vanté par ses compatriotes plus qu'il ne le mérite , a exécuté plusieurs monuments. Jean Cousin, imitî(teur de Michel-Ange, bien qu'il n'eût im. jamais visité l'Italie , fut employé aux grands travaux de ce temps, aux châteaux de Yincennes, de Sens et d'Anet. 11 fit les mausolées de Diane de Poitiers et de son mari , ainsi que celui de Charles Y. On croit que son Jugement dernier fut le premier tableau à Thuile fait en France. Son style est large, son dessin vigoureux, et son coloris plein de force; il peignit aussi sur verre. Soa meilleur ouvrage de sculpture est la statue du maréchal Chabot, il écrivit sur les proportions du corps humain. Nous avons parlé plus haut de Léonard de Limogés et de Bernard de Palissy , peintres sur émail. Philibert Delorme , natif de Lyon , se forma en Italie ; il éleva Ph. nciorme. ou restaura en France un grand nombre d'édifices; on lui doit notamment le tombeau des Valois à Saint-Denis, et celui de François F^ Catherine de Médicis , voulant avoir un palais qui l'emportât sur tous ceux qui existaient en France, le chargea de lui en élever un , à peu de distance du Louvre , sur l'emplacement d'une fabrique de tuiles , d^où il prit le nom de Tuileries. Ce palais est plus remarquable par les ornements et la richesse que par la correction ; il devait , d'ailleurs , être beaucoup plus étendu qu'il ne Test aujourd'hui; mais Catherine s'ennuya d'attendre , et tout fut ensuite changé par d'autres architectes.

ÉPOQUE. Il a écrit Sur l'art de bâtir. Ses Nouvelles inveniitm pour bien bâtir, et à petits frais, consistent à substituer aux poutres ordinaires des toitures , des courbes peu distantes Tune de l'autre ; et maintenues dans une position verticale par des sablières composées de deux lignes de planches minces. On peut, de cette manière , couvrir des espaces très^-étendus sans des bois d'une grande longueur^ et former des voûtes qui ne smi plus embarrasées par les poutres transversales destinées à leur donner de la solidité. Il en existait des exemples antérieurs dans quelques églises de Venise ^ et Serlio en cite d'autres; mais Delorme ne parait pas les avoir connus , et, d'ailleurs ^ il combina mieux sa charpente. Il est vrai qu'elle est plus coûteuse à raison du surcroît de main-d'œuvre ^ et que la poussée est plus grande sur les murs d'enceinte que celles des toitures ordinaires. Son conteniporain Jean BouUant bâtit le château d'Ëcoueu^ où le gothique etie bizarre sont mêlés à de bonnes imitations classiques et à la finesse d'exécution; cet • édifice .^ toutefois , n'approche pas de ce. que Ton construisait à la même époque en Italie. L'Espagne commença , sous Ferdinand etisabellcy à incliner vers les classiques , dont on avait étudié les ouvrages en Italie. Le Palais-Vieux de Florence a servi de modèle à cdui que Charles-Quint fit élever à l'Alhambra de Grenade ^ et qui est de Pierre Machuca, quoiqu^on l'attribue à Alonzo Berruguète; iquoique beau par lui-même, il semble énorme au milieu des légères constructions moresques. On necite dans ce pays aucun talent supérieur, mais plusieurs bons artistes, comme Ferdinand Ruiz, qui exhaussa la grande toiir de la Giralda^ ouvrage des Maures, et construisit Téglise de Se ville; et Berruguète, peintre, architecte et principalement sculpteur, de l'école de MichelAnge. Ses ouvrages dans le Prado de Madrid et dans l'Alhambra, et la Transfiguration qu'il sculpta pour le chœur de la cathédrale de Tolède , ont servi de modèles aux artistes de cette nation. Dominique ThéotocopoU, né en Grèce, élève du Titien, construisit à Madrid le collège de Marie d'Aragon , ainsi que l'égUse et l'hôpital de Huesca, dont la conception est grandiose. Barthélémy de Bustamante édifia l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste à Tolède, avec une cour somptueuse. Jean-Baptiste de Tolède ouvrit à Naples la belle et' large rue qui garde son nom, et bâtit Saint-Jacques des Espagnols; il fit ensuite le plan de l'Ëscurial, qui futcontinué par Jean d'Herrera, son élève. Le beau tabema

BBAVX-ABTS. 305 deviné en forme de petit temple par ce dernier^ [avec huit eo* lomies de jaspe sanguin^ et une grande richesse de statues d'or et de pierreries , fut exécuté par Jacques Trezzo de Milan. Rerrera desdna aussi la mmson de plaisance d'Aranjuez qui y de même que TEscurial , fut embellie à l'envi par tous les successeurs de Philippe H. Les arts de Fltalie pénétraient jusqu'en Russie^ et un Milanais nommé Solaro y construisait en \4^\ (1). Les Italiens gardèrent le silence sur les étrangers^ ou n'en parlèrent qu'avec le dédain d'une supériorité incontestable. On netrouve^ en effets qu'en France et en Allemagne un enchaînement historique^ un accord scientifique des arts et des écoles ayant un caractère propre. Dès 1454, il avait été institué à Anvers une académie qui s'exerçait de préférence à représenter la nature telle que l'artiste la voit. Peut-être le goût prédominant du coloris émoussat-il le sentiment de la forme et de la beauté idéale. Nous avons déjà fait mention des Yan Eyck , dont les traditioAS furent suivies jusqu'à Quentin Messis ou Methzys y d'Anvers. On admire les tableaux de ce dernier dans la galerie de cette ville. L'imitation italienne commença à partir de ce moment. Michel Ciockier^ de Malines , se forma sur Raphaël ; Pierre Campana^ Flamand aussi, passa vingt années en Italie; dans ce long séjour, il se dépouilla de la sécheresse de l'école natale. Il obtint à Séville le surnom de Divin, et sa Déposition, à SainteCroix, excita l'admiration. Pierre de Wit (Candide), de l'école de Vasari, dirigea en Bavière plusieurs ouvrages^ notanmient le mausolée de Louis de Bavière, l'un des ornements les plus remarquables de Munich, coulé en bronze par H. Kramper de Weilhem en 1622. Lambert Lombard, de Liège, est cité conune un architecte et un pemtre très-habile. Pierre Breughel peignait avec une extrême vérité les scènes champêtres , et tout ce qui se passait autour de lui. Venu en Italie , il continua de reproduire le naturel , courant les campagnes et les tavernes pour mieux observer. Au milieu de l'immense et originale variété de ses tableaux, il représenta des scènes de diableries. Son fils Jacques, qui s'en inspira peut-être, fut surnommé d'Enfer par ce motif, et, comme FlamiDds. 1819. 1M»-Ii7«. (l) Klaproth, Tableaux historiques, p. 274. T. XIV. 20

1471-1819. 806 QUINZIBMB BPOQUB. £sà\oij il finit par croire au diable et aux sorcelleries, qu'il voyait partout. 8oa frère Jean fut, au contraire , appelé le Paradis, à cause de la préférence exclusive qu'il doiinût aux fleurs et aux anges; son Paradis terrestre est surtout célèbre ^ et les burins les plus habiles n'ont pu réussir à rendre le fini minu* tieux de ses beautés. Allemands. Eu Allemagne , Martin Schœn , de Colmar, n'eut ni modèles ni disciples. La cathédrale de Fribourg possède de belles peintures de Jean Gnin ^ celles du saxon Luc Cranach ecHUservent l'originalité native, mal appréciée par les idolâtres de la pure forme. Si les artistes italiens avaient une existence mobile et maAib. Dorer, guifiquc , Albert Durer passa la sieime dans le calme ai la simplicité, comme il nous l'a décrite dans ses Mémoires. Placé dans l'atelier d'un orfèvre» profession que son père exerççiit, il montra son habileté^ à l'âge de vingt et un an$> dans la ciselure admirable d'une Passion. Alors il voyagea, s'adonna de préférence à la gravure et se fit une grande réputation. En 1^06 , il vint à Venise , pour demander réparation au sujet de certaines de ses gravures contrefaites par Marc-Antoine. Les Vénitiens, tant épris du coloris , firent peu de cas du graveur; tuais Jean Bellini se fit son appui auprès des patriciens.

**The text on this page is estimated to be only 20.38% accurate**

B«AUX-AA1t. SOT « payer, û est aiméy respecté^ admiré de tous; on ne parle « que de 8a bonté, de son esprit, et, quoique vieux, il apeu « d'égaux*» De retour dans sa patrie , Durer fit le portrait des hommes iUustres de son temps; mais il s'appliqua plus particulièrement à lagravure. On compte , en effet, cent six planciMs de lui mt cuivre, et trois cent douie sur bois. Le grand aro de triomphe de l'empereur Maximilien, composé de quatre-viogtrdouae planches de dimensions diverses, dont la réunion forme un tableau de neuf pieds sur dix et demi , est aussi de Durer , ou exécuté sur ses dessins. Indépendamment de sujets d'histoire et de mythologie , il en tira beaucoup de son imagination , comme le fameux Cheval de la Mort et la Mélancolie. Avant lui , la pureté de style et le sentiment de la beauté physique n'avaient pas été appréciés exi Allemagne. U écrivit aussi sur la géométrie âémentaire , la fortification des placesv la proportion du corpà humain , et toujours avec des planches explicatives. U ne négligea pas non plus la peinture , et son tableau le plus célèbre est le Crucifiement, à Vienne. Il faut étudier, dans la précieuse cdlection de l'archiduc Charles, ce peintre unique par une nombreuse variété de dessins de tous genre, aussi finis dans les détails que hardis dans la composition. Il voyagea deux fois en Hollande , fêté partout , et trou^ vaut dans cet accueil un encouragement à produire de beaux ouvrages (1). L'école qu'il laissa, fut surpassée par les Flanumds, les Italiens de l'Allemagne. (1) Durer se révèle parfaitement dan» la relation de ce voyage» dont une partie a été publiée réeemiMDt par Demurr, dana le Journal allemand des iMMix-arta. « Moi, pauvre Albert Dorer, j« partis de Nuremberg à mes trais* avee ma femme. Mous passâmes la aoitdaïka uo vUlage de Bavière* où nous avons dépensé trots te^iea moins six deniers. De là nous allâmes à Anrers. La dimancbe était la lèta de saint Ospote, et la congrégation daa peintres m*inviU à un grand banquet, arec ma ferameet ma Aile. Vaisselle d'argent, sertice de cristal, UMe excalleala, rien m'y manquait Les dames étalanl toutes en baMts de fêle, et quand on me oondoisU à ma place» le peupla se presaait des deux cMéa de la tabte pour voir ma célébrité, il y at ait plusieurs persoanea de qua* lilé» prinees, ducs, qui me reçurent de la meilleurrgrSoey m'oArirent leurt sert ioes et kur protection pour tout ce qui pourrait m*étre utile. Quand je tus asais, le mallre d'hôtel des seignsurs d*Antorff s'approcha de moi , aecompa* gné de deux valets, et m*offrit, de la part de cas nobios

aeigneurs, quatre pintes de vin qu'ils me prièrent de boire de suite, et d'accepter en signe de hante considéfaHoH. Je me soonris à ceUe loyale invitation, en protestant de mon dévoiM*ment à l'iUiistre fiuniHe. Vint ensuite à moi mettre Piene, aharpen20.

**The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate**

mM«iS; Holbein naquit à Augsbourg> d'im peintre médiocre; sans autres maîtres y sans quitter ses montagnes , il devina la pein* ture , et se iit bientôtadmirer par son tableau y fait à Bàle> de la Danse des morts], qui , propagée par la gravure , influa tant sur Fart national. Facile et fécond, il multiplia ses ouvrages. Enfin, sur les instances d^Érasme, il quitta sa patrie où il v^était dans ^obscurité, pour se présenter à la cour de Henri VIII, qui l'accueillit presque avec amitié, si cette ftme farouche eût été ca~ tier de la vitle, qui me présenta deux pintes de vin , toujours arec t*offrc de sea services. Après avoir passé gaiement une bonne partie de la nuif à bmre et à chanter, les convives se levèrent, et ni'accompagttèrent avec des torcties iosqu'à mon logiSy absolument comme nn consnl romain. A la porte je pris congé d*eox, et dormis d'an bon somme jusqu'au lendemain. J'allai ensuite à la maison de maître Quentin (Meih&ys). Fischer m'acheta» pour le compte des seigneorsd'Antorff, seize images de la passion pour quatre florins; d'autres du mène sqjet, d'une forme plus petite, pour trois florins; vingt antres demifeuilles de difiérentes espèces, pour un florin en tout. Item, j'ai vendu à mon baie une petite Vierge peinte sur une mauvaise toile, pour deux florins du Rhin. « Le jour d'après la Saint-Bartliélemy, je fus conduit à Mallnes; maître Ronsard, et un peintre dont le nom m'est échappé, m'invitèrent à souper. Blattre Ronsard est le fameux sculpteur au service de madame Marguerite , fille de Maximilien. Le lundi , nous allâmes à Bruxelles. J*y ai vu chez le conseiller quatre belles peintures du grand maître Rudiger, et les deux cadeaux apportés du Mexique au roi, savoir : un soleil d'or large d'une toise, et une lune d'ar* gent aussi grosse que le soleil , et par-dessus le marché, toutes sortes de vases , d'nslenslles, de plats d'or et d'argent, des ornements étranges d'une telle splendeur, qu'on trouverait difficilement les pareils. Ils sont si précieux, qu'on tes estime 100 m. hvres d'or. Je n'ai januds vu , de ma vie , chose qui me fit autant de plaisir. J'ai admiré ces ouvrages si fins en or, m'étonnant de l'habileté et de Tesprit subtil des hommes des pays lointains. « Madame Marguerite m'a fait dire que j'avais en elle une protectrice auprès du roi Charles; elle m'a montré beaucoup d'intérêt, et je lui ai envoyé une belie^épreuve de ma Passion. Quand je suis allé à la chapelle de la maison de Nassau, j'y ai vu l'admirable portrait fait par le grand m&ttre Hugue. Maître Bernhart , peintre, m'a invité à dîner, et le repas à été si magnifique , que je ne pense pas que Bernhardt

en ait été quitte pour dix pièces d'or. Il y assistait plu* aieUrs nobles qo'il avait invités pour me tenir compagnie , entre antres te trésorier de madame Marguerite, dont j'ai fait te portrait, le chambelhui do rai, te toésorier de te vilte, à qui j'ai envoyé une épreuve de te Passion , et qui m'a envoyé eu retour une escabelle de goût espagnol , en bois noir, qui peut valoir trois pièees d'or. J'en ai aussi adressé une épreuve à Érasme, de Rotterdam , secréuira de Bonisio. Pois, j'ai fait an charbon te portrait de matlre Bernhardt, peintre de madame Margnerite , et, de nouveau , celui d'Érasme. Mais six personnes dont je terminai les portraits à Bruxelles , ne me donnèrent pas un sou. Puis je passai à Aix-te*€hapelte , où je vis le couronnement de Charles-Qumt. « Le vendredi, je sortte d'Aix pour elter à Louvain. Le samedi , j'étais à

**The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate**

BBJUJX-ABTS* 809 pable d'un pareil sentiment. Ce Ait à qui^ des seigneurs anglais^ aurait son portrait fait de la main d'HoIbein; heureux celui qui en obtenait au poids de l'or un tableau historique. Il eut à peindre toutes les femmes que Henri vm introduisit dans sa couche ; pour les envoyer à Téchafaud! Contristé de ces scènes de sang^ Holbein mourut en regrettant la gloire indigente y mais tranquille, dont il avait joui dans ses montagnes natives. Cologne , où j'achetai pour cinq deniers un Traité du doctear Luther, et pour un denier un autre intitulé : CcndùimnaUion du taint homme Luther, Le dimanche, je via les fêtes et les divertiaaenientSi et j'assistai au banquet donné en l'honneur du couronnement. Le lundi, je reçus de Tempereur le diplâme de peintre de cour. Le samedi suivant, nous par Urnes pour Bruges avec Hans Lîxben d'Ulro , et Saint-Plos, fameux peintre né dans cette ville. Dans la maison de rempereur, j'ai vu la chapelle peinte par Rudiger, et les tableaux d'un anden peintre, probablement Zemiing. Chez Jacob , J'ai ru aussi des tableaux d'un grand prix de Rudiger» Hugue et autres grands maîtres. J'ai vu la sta« tue de la Vierge en albâtre, ouvrage de Michel- Ange, les tableaux de Van Eyck et d'antres peintres. Là, encore, il me fut donné un banquet superbe; les conseillers de la ville me firent présent de douze pintes de vin , et la compagnie , composée de soixante personnes , m*aceonipagna au logis après le repas. De là Je vins à Gand; le doyen des peintres et les personnages principaux me reçu* rent avec enthousiasme, et tous me conduisirent à la haute tour de SaintfJeuL J' ai vu le fameux tableau' de Van Eyck, si beau, si admirable, qu'il n'y a pas d'argent pour le payer. La Vierge, surtout, et le Père Éternel sont d'une expression merveillease. Les peintres et leur doyen ne me laissèrent pas un moment, et tout le temps que je restai dans cette ville , ils voulurent m'avoir à dé|eoBer et à souper avec eux. Enfin, je partis pour Anvers. Après y avoir passé quelque, temps, je suis retourné avec les miens à Malines, près de madame Marguerite; je lui montrai le portrait de Pempereur , que je voulais lui offrir en don ; mais elle ne voulut pas l'accepter. « De tout ce que j'ai foit dans les Pays-Bas, je n'ai reUré que des pertes. Nobkss ni bourgeois ne m'ont payé, et madame Marguerite pas plus que les autres. Pour tous les cadeaux que je lui ai faits, pour toutes les esquisses que je lui M adressées , elle ne m'a pas donné un fétu. Au moment de partir, je reçus à Hmproviste une lettre de Christiem II, roi de Danemark, qui m'ordonnait demr rendre

auprès de lui en toute bâte pour Aire son portrait et eeioi des seigneur» de sa eour, en m'assurant que je serais bien traité, et mangerais à la table royale. Le lendemain, je montai sur un vaisseau de l'État, et je m'en allai à Bruxelles chez le roi de Denemarck, à qui je donnai mes meilleures gravures. Ce fut chose très-curieuse pour moi de voir l'étonnement avec lequel les gens de Bruxelles regardaient passer Christiem; je vis aussi l'empereur aller audevant de lui, et le recevoir avec magnificence. J'assistai ensuite au banquet que l'empereur Charles et madame Marguerite lui donnèrent le lendemain. Le roi de Danemark, à son tour, donna un repas magnifique; l'empereur et ma* dame Marguerite y étaient invités, et moi aussi, et je siégeai à la table des rois, rai fait à l'huile l'effigie du Christ, et j'en ai touché trente pièces d*or. »

**The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate**

810 QUIRllÂJtB ÉPOQUfi. CHAPITRE X. LANeoc unNS ET hkmm itauviim. Nous avons vu dans le siècle précédent Pétrarque et Boccace^ après les exemples signalés de Dante, revenir à la langue latine^ d'autant plus qu'une troupe de pédants, partis de la Grèce vain^ cue> sans autres moyens d'existoaœ qae Teiisingnement de» langues mortes^ s'efforçaient de tes maintenir en honneur, alors^ que leur iniqptitude à exprimer les idées d*une civilisation toute différente tendait à les détrôner. La langue latine^ il est vrai^ était pour les Italiens une sorte de vanité nationale qui leur rappelait om temps glmeux où ceux qu'ils nommaient leurs aieax domimdent sur les barbares qui alors les foulaient aux pieds. H leur semblait^ en écrivant avec pureté dans l'idiome de Cicéron, revenir à une époque où les mêmes paroles tombaient de la tribune poi» rrâdre des idées de liberté. • Le facHe Rosoœ, qui supposa le siècle de Léon X bon comme il l'était lui-même, mais qui ne le connut ni ne le fit connaître, trouve que les latinistes italiens ne le cèdent pas aux contem* pprains d'Auguste; c'ast aussi l'avis de Jovimi Pontano. Mais ee jugement n'est pas plus fondé que l'éloge de Boiardo^ qu'il ap pelle grand poëte , et de Sannazar, dont il met VArcadie audessus de tout ce que Tltalie avait produit jusque-là; l'Italie, mère de Dante 1 II est vrai , toutefois , qu'cHd trouvait dans ce pafs les DielUeurs latinistes ^ en effet, il n'était pw feeSe riors d'acquérir la pureté ; par le manque de bonnes granamaires et âe dictionnaires, chacun était obligé, à force de travail, de trouver l^s inots et la phrase àmi A 4V9lt besoin. Le premier ^MMeabulaiiv qui mérite d'être meatiottné , fui publié par Am^ broiseCalépioà R^gio, en 1502. H fut augnienM successivement jtisqu'à Féditîon de Bâle en 1581, dans laquelle il comprit onze langues. Il était nécessaire, à l'époque où il n'y avait poi&t de dictionnaife , que les imprimeurs ne fussent pas seulement des manesuvreset des marchands, mais des hommes vraiment érudits : tels furent , en effet , Froben et Oparin en Suisse , Christophe Plantin dans les Pays-Bas, et dans Paris, sans co^apter te autres,

**The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate**

LANGUE LATINB BT L4NOtJB ITÂLIBHIIB. 31 1 Robert]^ Henri ^ Charles et Paul Ëstienne (t). Robert, le plus célèbre , savait aussi l'hébreu ; il ajoutait des notes et des préfaces aux éditions des classiques^ et corrigeait sans relâcheson nkesaurus iinguœ laHnœ, I)e Thou va jusqu'à dire qu'il contribua plus à immortaliser le règne de François P' que les faits les plus éclatants de ce prince. Infatigable dans la correction des épreuves, il put arriver à ce résultat^ à peine croyable, de ne laisser qu'une faute dans la Bible latine, et quatre dans celle en grec. Il avait entrepris aussi un dictionnaire grec^ qui fut publié par Henri Ëstienne , dans lequel il dispose les mots , non par ordh*e alphabétique , mais selon les racines et la signification; méthode plus rationnelle^ quoique moins commode. Aide Paîné avait inscrit sur la porte de son cabinet : Situ ne téux rim, dépêche-toi et v(k4'en promptemeniy à moins que tu ne viennes prêter tes épaules, comme Atlasy à Hercule fatigué; en ce cas, il y aura toufours à faire pour toi et pour quiconque viendra. Il forma une collection appelée Aldi Neacademia , pour causer de littérature, choisir les meilleures leçons et les ouvrages bons à imprimer. Des hommes de beaucoup de patience , sinon d'un grand ^prit, se consacraient à publier et à éclaircir les anciens : tels furent Joseph Scaliger, Juste Lipse , Oasaid!K>n ; on dut aussi à Kcrre Vettori ( 1 499-1 5è5) d'excellentes éditions et quelques traductions de classiques. Antoine-Marie Clonti^ dit Maioragio (1565 ), qui raviva l'éloquence dans Milan , oti il institua les Transformati , composa une foule d'ouvrages d'érudition^ et combattit les paradoxes de CSeéron^ ce qui lui valut une guerre ftirieuse de la part de Marc Nfasdio ( 1491-1576 )y auteur du Thésaurus Ciceronianus, Accusé dlnéDgloA devant le s^Mt de ta ville pour avoir pris le nom dé Marc-Antoine , Conti s'excusa en disant que^ faute d'exemple d'un Antoine-Marie parmi les classiques , il n'aurait pu écrire son nom dans un latin pur. L'excuse valait l'inculpation. Hais le ridioule de ees énnSts , c^était d'aimer tout de l'ai^tiquité^ même sa rouille et ses scories. Ils auraient voulu anéantir jusqu'à leur propre personnalité , pour se faire un masqua à la grecque et à la romaine. Paul Manuce et d'autres excluaient (1) Josse et Coorad Badins, Giik» Goarmont, Philippe Pigoocbef , €oBrâd Néobar, Deoyë Janot » Simon de Colioes , Adrien Turnèbe , Giiilliifioie el Frédéric B|orel, Bienné, Chrétien Wechel, ftfaniers

Patison, Michel Tascosao. Vay, REfiooARD, jinnaiêê éfe rimpr^merie- des Bstknnes ;.Ptr^f i 937 38.

 toute exprewion qui n'était pas de Cicéron , et n'adoiettait pas toujours celles de ses amis. Comme il n'y a pas d'engeance {dus querelleuse que celle des pédants, il s'engageait à tout moment des batailles^ où toute la république des lettres en venait aux mains : entre Politien et Barthélémy Scaliger, entre les Florentins et les Napolitains , toijyours à propos de mots. Il est vrai que cette polémique dirigeait les recherches sur l'antiquité; mais accusait plus de bon vouloir que de critique et d'érudition solide. Loin d'étudier la langue latine pour enrichir l'italien, on le déclarait indigne des sciences; au couronnemadt de Charles-Quint, Romulus Amaseo soutint, dans une harangue prononcée devant le pape et l'empereur, qu'il fallait le laisser aux marchands d'herbes et au vulgaire, dont il tirait son nom. Mais, comme le latin n'était plus la langue dans laquelle on pensait, il en résultait un divorce déplorable entre l'idée et les paroles, et une diq[M)sition à étudier la phrase et le style, indépendamment du naturel. De là, dans l'italien lui-même, les périodes artifideltes et les transpositions inopportunes ; de là , les adulations effrontées, parce qu'il ne s'agissait pas de manisfester la pensée, mais de l'art d'écrire; de làjune mesure pédantesque jusque dans le style épistolaire et domestique, et cet air pompeux et courtisan qui tient de l'époque. Néanmoins, ces écrivains latins formaient véritablement une république littéraire européenne , puissante par cette même langue et par l'unité , conune s'ils eussent voulu s^opfoser par leur acpord à la prédominance universelle de la force. Il ne partdssait pas un ouvrage dont le frontispice ne fût décoré d'une guirlande d'épigrammes et de témoignages louangeurs, qfà n'avaient du reste rien de plus ridicule que ceux qu'

**The text on this page is estimated to be only 23.76% accurate**

LAH6CB UTMB BT LAIIGOB ITALIBBIIB. 31B partu Virgmês (t533) respire l'éléganee , une extrême pureté, une harniûDie viigilienne, lùen qu'on soit dioqué de trouver ces BjoaiAeSy ces Protées, ces Phébus ^ mêlés aux dogmes les plua vâiérables. C'est ainsi que^ sur sou tombeau, l'oa voit figura ApoUon et Minerve, des faunes et des nymphes dans une église chrétienne. Yida, de Crémone, composa avec beaucoup de facilité un ilr/ poétique. Dans le Jeu d'éehecs ( 1 63 7 ) et dans le Ver à saie (1537), il affronta la difficulté de préceptes arides que le latin ne devait plus faire entendre. H répandit une vérit^e piété dans la Chrisiiade, ceuvre pure de tout

**The text on this page is estimated to be only 21.84% accurate**

314 QUmSlfeMB ÉPOOUlitf en latin la Chasse aux ehiens ei à la glu , et Fa Syriade ou lea Croisades. Marcel Pdingenio {Zodiacus humanm vUm) flageOa, dans des yen moins beanx que les pensées, la oorrijqHion du dergé. Basile Zanchi , de Bergarae, habile poète latin, mourat prisonni^ de Paul IV. Nous citerons encore trois frères CSapiIiq[ri et cinq Amaltei , egregii fratres qneis JfUia terra superbit; André Marone, de Brescia, improvisateur, comparé par TArioste à son homonyme antique, et qui mourut de faim lors du sac de 152T. Jean- AurMe Augul^ltl fit hommage à Léoii X de sa Ckr^sopêiaoa l'Art de faire de l'or ; en échange, il reçut de ce pontife une bourse vide pour y mettre ce métal. Prançds Arsili, dans son élégie Dêpoeiis urbanis , dcHwe des éloges à plus de cent poètes ktins vivant à Rome sous Léon X , et comparés par leurs contemporains aux plus iUustres. Mes-César Scisiliger est le premier moderne qui , dans sa PoéUfuêy livre sans bornes, ait songé à réduire Part des vers en système, à l'aide de nood^re^x exemples. Dans son purallèle ettire Homère et Virgile, on aperçoit l'homme de goût plutôt que liiomme de g^e. Préoccupé de son amour pour l'^é* gance plus que du sentiment de la force, il donne toujours la I»éférence à Virgile sur le poète grec; il est comme cdoi qui aime mieux la beauté délicate et fardée que la fille incidte des montagnes', mais, ce qui est pire, il met auMlessns d'Homère Mffsée, l'auteur A^Hén^ et Léandrê. Il croit aussi Horace et Ovide supérieurs aux Qrecs , et soutient avec beaucoup d'art une thèse qui^ prise en détail, n'est pas toi^ours un paradoxe, n passe aussi en revue les modernes , parmi lesquels Û donne la palme à I«¥acastor et, aprèalui , à Sannaiar et k Vida. D'antres émdits adaptaient les formes et le langage antiques à des choses nouvelles , voulant parler comme les anciens , mais vivre d'une vie propre, commenter moins, et écrire davantage. Nous placerons dans ce nombre les historiens , les philosophes et ceux qui a^taient les questions de l'époque , écrivains auxquels la réforme ouvrit bientôt un vaste champ. Pierre Martyr d'Anghiera, Milanais, après avoir visité FEspagne en 1488 et, plus tard , l'Amérique , écrivît, jusqu'en 1 525, huit cent treize lettres sur les hommes et les événements contemporains. Il approuve l'inquisition et l'H^lmnce^ devine l'importance de la réforme, née à peine, décrit parfaitement les factions de l^lorence, la bataille de Pavie, et (fit, en parlant de la liberté des Américains : « On n'y a trouvé jusqu'à

**The text on this page is estimated to be only 18.64% accurate**

LUteUB LATINB Mt LAHeVK ITAUBHHB. Slâ «r prétfmX avcim arrangement. Les deux droits ^ ie naturel et «r le pontifical, établissent que le genre humain tout entier est c ISm; le droit impérial distingue ; l'usage parait entraîner à f qodques conséquences contraires. La longue expérience veut « que ceux qui, pw nature, inclinent à des vices abominables, c ne restSDt pas libres. Des dominicains et des franciscains « déohaux, qui ont séjourné longtemps dans ces contrées, « estîment que rien ne convient moins que de les laisser maîtres f d'euB«*nitaaie8 (i). » On voit qull savait sortir de Finutilité , qui est le caractère dn plus grand nombre. Les Allemands surtout mettaient sur le papier bs moindres détails de leur vie, non pas tant par égOMum et besoin de s'épancher en confidences, que pour faire voir qu'ils savaient s'exprimer, dans la langue latine, en phrases cdivenaUes et correctes. Au milieu d'eux s'éleva ccMnme un géant Érasme, homme ,fi?*:j^^ éhmb conception vive^ aux fwtes études, d'un bon sens continud , observateur sggaos plus que profond penseur. Il naquit à Hottérdam d'une union clandestine ^ élevé à VéotAe de De-* venter, ordonné prèlre , il àoùrm des leçons particulières à Paria et puîa étndia la théologie à Louvain; il vécut Imgtemps en Italie, comme précepteur de Tarchevéque de Saintr André et correcteur d'Aide; Henri Vin l'appela en Angleterre , et Charles-Quint le nomma conseiller pour les Pays-Bas ; enfin il mourut à Bftie. Ses Adagiorum ekiliades, dans lesquelles il réunit les mots, les sentences , les proverbes divers pour faire connaître par leur ensemble la civilisation ancienne , attestent une grande connaissance de la littérature grecque et latine; il assaisonne souvent d'observations philosophiques et littéraires trèfr«ubtiles ses explications philologiques. Dans cet ouvrage , et plus encore dans VÉtogê de lafeiie, il se montre observateur moral plein de sagacité ; s'il se souvient ou se sert de la Barque des fous de Brandt, c'est en homme qui a vu par lui-oiéme. Les envieux, qu'il dépeignit si bien dans la Scarabée (a) , ê'^ffoi^mù d'é(1) i£iurû ses. (2) » n y s ds pstiU hssMMt iùlkmntU iMliriMiK, bmw owmb> le MiraMe» CfUte comoM lui et nea omîm aljactt, «Mil psiiéféraBlt» el^ pèafeiit •air» mx graiids sass Mrs bons à rkm. Us efiriysm |Mr leur BOifeMM-, étourdiagwl par leur boufdoiuMaisot » jdéi^MMi par ISiir odevr ; ila téâ^ai ailour ée foua , a'attarh^ à vouSf y rsaént coêtéa. Il y ^ liaaia à tes Vaéaoïs, et^ua restez sali par le trlumphe. »

**The text on this page is estimated to be only 18.29% accurate**

316 iiuiiiuàia iFO«ui« lever à son niveau Budée, melUeur belléniste que fan peut-être, mais la postérité a prononcé en favear d'Érasme. Amplificatenri souvant emphatique, fdein d'art dans son style, toujours caustique au point de stimuler les factions , au lieu de les calmer comme il en avait la prétenticm, Érasme mordait le clergé ^ les princes, c'est-à-dire les petits princes, en si grand nombre dans toute l'Europe, et surtout ceux d' Allemagne (l) ; car, du reste , il flattait les puissants, qui bientôt à leur tour devinrent ses courtisans et ses flatteurs. Il était en correspondance avec Henri VIII , Charles-Quint, François V, Maximilien de Saxe ; il recevait des témoignages d'admiration de Bembo, de Sadolet, de Thomas Mwus , de Mébmchthon , d'Ulric de ETutten , de Jules II et de son successeur 3 il était reçu dans les villes avec des arcs de triomphe, et si une lettre était adressée au pHnee des étuies, au chef suprême des lettres, au vengewr de la thé(h hffie, c'était à lui qu'on la portait sans hésiter. Certain que diacune de ses paroles serait un oracle, persil^ finit tout le mcmde sans être jamais persifflé lui^m^e , distribuant l'immortalité, déifiant ce q^il tauehalt, selon l'eiq>resâoa de Thomas Morus, il parut un géant au milieu des auti^s assis. Mais lorsque tonna la voix de Luther, on se mutina «entre ce (1) « QuId omiies et veteram et neotericorimi anoales evolve, Diaûnim itt a comperieB, Yix sœcalis aliqiiot unam aut alterum exstitisse prwdpeni » qoi im» « îDsigni fttoUitia maximam perniciein iovexerit rébus bumanis... Et haud scio « an nonnulla liujns mali pars nobis ipsis ait imptitaDda. Clavum navis non « oommittimusnisi ejns rei perito , qoodqnataer Tectoram aut pauoârum mer« ciiini sH perictilum; et rempublMsam» in qoa tôt hoœinum millia peridftaiitar» « cnhris committimus. Ut auriga fiât aliquis, discit artem , exeroet» naedîtator; ce at ut princeps ait aliquis , satis esse pulamus natum esse^ Atquî recte gerere « principatum , est monus omnium longe tpolcherrimnm. Deligis coi navem « committas, non deligis oui tôt nrbes, tôt hominum eapita eredaa? Sed istud « reeeptios est qoam ut ooovelli posrit. « An non Yîdemas egr^a oppida a populo condi, a prindpibos sabTerti? « rempoblicam civiom indostria diteseere, princîpom rapacitate spoliari? bonas « leges ferri a plebeis magistratibus , princîpibus viofori? popolam atudere « pad y principes excitare bellnm? « Miro atodio curant anctores ne nnqnam vir ait princeps. Adnftontar opli« mates , ii qui poiriicis malis saginantor, ut Yoluptatibos sit qoam efTœmina« tlssimna» ne

quid eomm seiat quœ maxime deoet sdre prindpem. £xomn« ter Tid» vaatantnr agri, diripimitur tempia, trqddanlor immeritl dves, sacra « profinaqaemlsceBlarydum princeps intérim otiosns lodit aleam, dam aalti« Iat,diimoblectat8eraorionibns,dam venatiir,dàm amat, dum potat. O 0ro« toriim gemia jam oiim eistioctam! O folmen Jovis» ant caecum aut obtu« snm ! Neipie dobinm est quia iati prioeipm& eorraptores pœnas Deo dalori « sint, sed sero nobis. »

renommée qui^ flottant entre les qpinions des autres et les siennes propres^ ne sut pas prendre parti entre les catholiques qu'il avait harcelés, et les novateurs qui lui disputaient le trAne. Nous parierons alDeurs de son influ^ce à l'égard de la ré* forme; ici, nous n'apprécions que ITiommede lettres qui écrasa, les pédants, dont la tourbe faisait la guerre aux meflleurs philologues. Dans son Cieeraniamu, il tourna en ridicule les âégances maniérées des latinistes, en montrant comme ils se fourvoyaient, malgré le scrupule qu'ils apportaient à se maintenir dans le purisme. « Mettez, dii-il , votre premier et votre prin< cipal soin à bien pénétrer dans le sujet que vous voulez traiff ter } quand vous le posséderez {deinement, les mots vous vienff dront en abondance ; les sentiments vrais et naturels découff leront de votre plume. Alors votre style paraîtra jdein de a chaleur et de vie ; il entraînera le lecteur, et donnera une f image fidèle de votre esprit; ce que vous ajouterez par imiff tation se fondra avec ce qui vous est propre. » Il ne s'avait donc pas d'une pure querelle de mots , mais de la lutte éternelle entre les hommes d'érudition et les gens de goût , entre ceux qui cherchent le solide et ceux qui vivent du brillant. Érasme avait grandement raison de foudroyer ces derniers , qui ne visaient à rien d'utile pour la liUérature , et dont la manie engendra cette étude continuelle des mots^ devenue ensuite le fléau de l'ftahe. La prééminence accordée au latin faisait négliger la langue italienne , qu'(Hi avait , du reste', cessé d'écrire ; lorsqu'elle se raviva , son allure fut affectée et prétentieuse ; dénuée d'analyse et de clarté, elle fut bien parlée, mais parlée comme une langue qui se tiatne à la suite de sa mère. Plus tard , quand vinrent l'étude et le soin, il parut des grammaires (i), et l'on se livra à des discussions soi^istiques sur la nature et les usages d'un idiome qui avait été employé avec éclat dans le siècle précédent. Chose remarquable ! Chaque fois qu'ils eurent à souffrir des événements et ne purent aborder les questiona pditiques, les Italiens se jetèrent sur celles de leur langue , comme protestation de cette nationdité qu'on voulait leur arracher. Ils se (1) La première qaeooas oonoaitsiofis est de FotTONio» Regole grammatii^ cali délia volgar linifwi i Aoeteie» lois. iuntmie.

**The text on this page is estimated to be only 17.71% accurate**

SIS ^oniuiif.B Aro^us. quereUèreot d'sbord sur acHi nom. Triànn et Muzb mulsîsnt qu'dle fût itsUsttae; Vsrelû et Bembo, Borantine; Baigag^, Cittadiiii, Bulgrim, «emnise; Clsiide liAùtuà {\), toscane. On écrivit sur ce sujet une masse de livres, lorsqu'il eut nûflux valu, pour résoudre le praUèma , produire dans cette langue quelque chose de digne et d'âeré. Les uns pnHendirant ip'ells dérivait de l'étrusque» nMv^fi d'hébreu et d'arsméen (3) ; d'autfes soutinrent qu'elle existait au t^ups de l'ancisiine Rome (s). Balthasat rastigHonp et Fi^ renzuola» voulaient qu'elle vint de Florenoe, mais ib eurtet le bon sens de n'admettre que des termes choisis^ tnen composés et surtout consacrés par Tusage popidaire; Davanaati soutînt que, « dans chaque langue, tout ce qui a été accepté par Tu-* sage (souverain des langues} est excellent. » Machiavel aontint cette oj^nion par des raisonnements, et les bons écrivame l'appuyèrent par des faits. Ces démêlés se renouvelèrent de temps à autre, conmae si les Italiens avaient voulu persuader aux étrangers et se persuader h eux-mêmes qu'ils en étaient encore à discuter sur les mots au lieu de s'occuper des choses y à préparer la toile au lieu ds se mettre à peindre. Trissin proposa dans l'orthograj^e uns innovation, consistant à distinguer l't du j, Vu du r ; à substitituer r/au ph, le z au tk, et à employer Vn et l'i, l'o et l'w grecs pour distinguer le son bref ou long de ces deux voyelles. Malheureusement, il fit l'essai de cette orthographe dans un poème dénué démérite, et, conuneil n'était pas Toscan , il commit des erreurs dans l'application, ce qui lui valut maintes railleries. Cependant, quelques-unes de ces innovations prévalurent; les autres sont encore à déârer. Quoique certains contradicteurs s'élevassent contre l'usage de donner de l'altesse, de l'excellence ou de la seigneurie aux pei^ sonnes à qui l'on s'adressait, ces formules d'étiquette, introduites par la vanité e^Mignole, restèrent en dépit du bon 6en6(4) . Boccace devint, par les côtés qui sont le moins dignes d'imita^ (1) Sstviall, dus lift ÂwerêimeHii délia Hn^ua, 11, 21, se récrie avec clui« Jeor «QBire Mnsio, Trissin et les antres écriraias éinnsen à la Teacane, qui ne veulent pas reconnaître cette oontMe eonme le véritable foyer dé Kidiaaie italien. (2) Giambullari, dans le Gello. <3) Geiso Cittadlai, (4) Voyez, sur ce sujet , une lettre d'Annitwl Qaroà Beraard Tasso.

**The text on this page is estimated to be only 29.92% accurate**

L4N0DB LAflHB BT I.ÀN6IIB ITALIBNNB. %%9 fioa, la rèf^e deg précepteura de la langue^ trop oubUaux de la cha^ simpUcité de ses prédécesseurs. Pierre Bembo, que Ton sumoauna le seigneur du langage , se mit encore plus en frais de subtilité que Boccace ; il se servait d'un grand nombre de portefeuilles dans lesquels il faisait passer successivement ses écrits à mesure qu'il les corrigeait; aussi > ses admirateurs disfôenfrils qu'il avilit montré qu'on pouvait écrire purement i'itali^ sans être né sur les bords de l'Ârno, L'exemple, en tout cas, serait mal choisi ^ car Bembo ne descend jamais de son trépied pour s'exprimer dans un langage naturel, laogage qui constitue le mérite de ce|ui qui se sert de la langue niitale. On le voit, au contraire, introduire dans ses lettres même un tissu laborieux de phrases empruntées , des période^ sans (in et de fréquents latinismes, sans déployer jamais la niQindre énergie. Avec des efforts» il est possible d'atteindre ce résultat; aussi^ ne manqua-t-il pas d'imitateurs parmi tant de gens qui cherchaient moins ce qu'ils avaient à dire que la manière dont ils devaient le dire. Une chaire d'italien fut même instituée pour Diomède Borghèse, qui prétendit avoir acquis, par quarante années d'é* tudes, le titre d'arbitre et de régulateur de l'idiome toscan. Lorsque la liberté de Florence eut succombé, l'attention se dirigea particulièrement sur les règles du langage , c'est-à-dire qu'on songea à bien écrire quand les grands écrivains cessèrent ; ce fut l'unique but que se proposa l'académie instituée dans cette ville par Cosme P^ Les membres de cette académie sa mirent donc à lire des dissertations sur un sonnet, un vers, une expression de quelque classique , et surtout de Pétrarque ; or, conune chacun voulait avoir un exorde, une péroraison et une longueur convenable, on conçoit dès lors combien, dans un siècle déjà si verbeux, ce désir entraînait de vaines paroles. Le duc pensa sagement qu'il serait avantageux pour la langue de l'exercer à des traductions , et dans ce but il en conimanda plusieurs à ces académiciens. Ségni fut chargé d'Aristote, Varchi de Boëce, etSalviati eut mission de préparer une édition de Boccace dont la lecture pût être sans danger ; ce qui lui attira les mêmes désagréments qu'au peintre Braghettone . Déjà, il s'était formé dans cette académie un parti qu'on appelait le parti des araméens, parce qu'ils prétendaient faire venir l'italien de la langue hébraïque. D'un autre côté, certains de ses membres, comme Jean-Baptiste Dati, Antoine-François Grazzini, Bernard Canigiani, Bernard ZanchinietBastien Rossi,

**The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate**

L4NGUB LàTINfi BT L41I0UB |Ti.LISNNB. 321 De ce nombre^ furent la Fkrra et la Tanùia de Bonarroto. N'aurait-on pas eu plus tôt fait de dresser le catalogue des mots mémes^ tels que le peuple les prononçait ? Nous le croyons^ et^ selon nous, c'est une belle tâche réservée encore à quelque Toscan^ désireux d'offrir^ non pas un vocabulaire volumineux à la portée d'un petit nombre y mais un livre usuel , accessiUe à tous. Cependant , tel qu'il est , ce dictionnaire a le mérite , très-important pour l'époque, d'expliquer les classiques. Les auteurs mis à contribution étaient tous toscans, c'esirà-dire ayant écrit dans le dialecte toscmi^ quoique nés ailleurs, comme TArioste et bien d'autres, et comme tous cherchent encore à le faire aujourd'hui. Les académiciens errèrent souvent dans l'interprétation des auteurs ; ils ne firent pa& toujours usage de textes corrects, bien que la correction des textes fut aussi l'objet de leurs travaux ; ils n'enre^str^entpas non plus tous les mots même de ces auteurs; ils donnèrent pour usuel ce qui était suranné, pour commun, ce qui se rapportait à un lieu ou à un temps particulier. Une grammaire et la critique, alors dans Tei^ance, leur manquaient surtout. De là, des erreurs véritaUes qui, avouées par eux^-mémes dans leur préface , ont été réparées en partie àaoïs les éditions successives; il en est resté néanmoins assez pour donner ample et facile matière à ceux qui ont voulu les signaler ou suppléer aux omissions. Les notes pleines de sens et de finesse que Tassoni fit sur le dictionnaire à peine sorti de la presse, scmt une mine féconde à consulter ; le trait est plus aiguisé qu'on n'aurait pu l'attendre d'un académicien. Benoît Fioretti ( qui, d'un mot composé de trois langues , s'intitula Udeno Nisieli , c'esiè-^re homme de personne si ce n'est de Dieu ) ajouta de nombreuses notes très-sages en marge du vocabulaire de la Crusca; cet exemplaire, acheté à grand prix^ fut extrêmement utile pour les éditions postérieures (i). Cet ouvrage restera, quoi qu'il en soit, comme un (1) Uq académicien de la Crusca avoue lui-même que le défaut principal de ce dictionnaire est de se restreindre à l'autorité des anciens auteurs , au lieu de étonner la langue actuelle. « Le Tocabuiaire de la Crusca a cela de particulier, relativement à ceux de Franse, d'Angleterre et d'£spagne, que, tandis que céux-çi sont on guide sûr pour leurs langues respectives, le nôtre nous induit précisément en erreur huit fois sur dix; et cela parée que nous ne sommes pas encore assez courageux pour approuver comme bon , ainsi que font les autres peuples f

ce qui est parlé dans Vusage habituelf et non aiUre chose. » Magalotti. T. XIV. 2t

**The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate**

1309-1561. tM QUIlfElÉMB iPOQU«. beau- monument historique , et sera consulté jusqu'à ce qu'un autre meilleur l'ait remplacé. CHAPITRE XI. LintfaATiiaB iTALiEime. Les bons ouvrages sont plus utiles aux langues que les préceptes et les académies; or, l'Italie en produisit alors de si remarquables , que non-seulement ils assurèrent le triomphe de la langue vulgaire sur le latin y mais qu'ils servirent encore de modèles aux littératures étrangères , aussi bien que les œuvres classiques de l'antiquité. La prose se régularisa en cessant de s'abandonner au hasard et à l'inspiration , et les meilleurs écrivains renoncèrent à l'affectation des tournures latines . Le cardinal Bembo^ homme d'une vaste érudition et d'une littérature très-riche , dans l'histoire de l'époque lapins orageuse pour sa patrie ( 1487-1513), reste narrateur superficiel; étranger aux affaires d'État, il ne put pas animer le récit par l'intérêt de la vérité ; si parfois il peint bien^ il ne pénètre jamais dans les causes cachées; une gazette ne saurait être plus frivole. 11 écrivit en latin et en italien ; nous le plaçons ici plutôt que parmi les historiens , parce que son mérite consiste surtout dans une élégance compassée , et dans sa manière d'afTubler d'expressions anciennes les idées nouvelles (1). On peut ranger dans la môme classe ses ÂBoUm^ suite d'entretiens qui ont lieu dans là maison de plaisance de la reine de Chypre , et dont la conclusion est d'encourager les jeunes gens à l'amour . Le style de monseigneur Jean délia Casa estdes plus soignés^ et tel qu'il convient pour donner des préceptes de savoir-vivre ; mais comme ouvrage moral , nous ne saurions faire grand cas de son Galateo, œuvre plus aimable que pure, où il confond la courtoisie avec la moralité , et n'attache d'importance qu'aux actes extérieurs , dont l'impulsion du coeur fait seule tout le (l)U a le mérita d'afoârétél'uadeB preoiiera à fairt cooBattre TimporUBoe (ie« médailles. Oo cita comme des pièces de vers (Mtrfailss sa canmne sor la mort de son frère, et ses somieU awr la morl«de madame Moroeini , mère de ses enfants ; mais nous n'y'.trouvons rien

**The text on this page is estimated to be only 23.25% accurate**

LITTÉBATIJBfi ITAUlNNE. 328 prix. Une grande partie du livre est consacrée à des leçons sur Tart de raconter des événements et dés nouvelles à la compagnie^ ce qui était alors le comble des belles manières. Le livre des Offices enseigne à se concilier les grands pour acquérir honneur et fortune. A défaut de douceur dana sa poé»e^ on loue la noblesse des pensées et la vivacité des images. Le pape le chargea de faire lé procès de Tévéque apostat Yergerio^ qui s'était enfui parmi les protestants ; les attaques furieuses dirigées contre lui par Vergerio^ attaques auxquelles ne donnaient que trop 46 prise certaines poésies lubriques qu41 avait composées^ Tempéchèrent « d'échanger son chapeau vert contre un rouge. » Ses harangi^es sont considérées comme des types de haute éloquence ; ma» la persuasion ne sortira jamais de ces procédés artificiels. Ajoutez à cela la mobilité des opinions, poussée à tel point que^ dans un de ses discours , il prodigue les louanges à Gharles^uini^ après Tavcrir représenté dans les deux précédents comme le fléau de l'Italie et la ruine de toute liberté (l). Dans (I) « Je ne saarais bien affirmer, prince séréniisline» quels eook tes plas nombreux de ceux qui uienl la pyissaoce «l ta cupidiui de l'empereur» on de otnx qui, )a connaissant et la réputant grande et effrayante, s'étourdissent, ou, comme de petits enfants, éveillés la nuit dans robscurilé , saisis de terreur, se taisent par exeès de crainte, sans appeler au secours, comme si fempereur, dès qu'ils souffleraient mot ou ferateni un mouvement , était prêt à les dévorer, à les engloutit*, et, dans le cas contraire, à les ménager et les respecter. 4( Que signifient tant de vailles, tant de dépenses, tant de travaux et tant d'elforts de la part de l'empereur ? Quel en est le but ou quel en sera le terme ? £n peut-on admettre un autre que celui d'assujettir violemment l'Italie et Puntvers, que d'étendre sa puissance et sa domination , que de la porter au delà des confins actuels du monde, comme ^indiquent les mots tracés sur sa bannière?... « Soyons certains qu'aucune pensée, aucun acte, aucun pas, aucune parole, aucun signe de Temperetir ne vise à autre ebose, qu'il ne fait rien, ne songe à rien qui ne tende à eulever, ou, comme quelques-uns le pensent, à reprendre les États , les territoires et les villes des princes voisins ou éloignés , pour les donner ou les rendre à TËmpire. C'est à cela qu'il met fous ses plaisirs, toutes ses jouissances; ce sont là ses chasses , sa faucoifnerie , ses bals, ses parfums, ses caresses, ses amours, ses appétits charnels , ses voluptés... « Voilà donc, prisée

sérénlssime, les finis miséricordieux et magnanimes de l'empereur, ces faits si glorifiés par ceux qui sont de son parti : tuer les rots avant qu'ils soient nés, avant même qu'ils soient conçus ou engendrés , avant qu'ils puissent Tétre; et, quand les villes affligées se jettent dans ses bras, acooarent à lui pour obtenir quelque assistance, leur sucer le sang et l'âme , et lear revendre la véritable liberté dont on l*a constitué le dépositaire et le gardien, mais faussée, contrefaite et frappée d'un coin adultère... 21.

**The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate**

924 QUNZtllU BPOQClt. €6 dernier^ il va jusqu'à c

urriaATUBB italiihni. 925 symétriquement ; il fournit d'abondants exemples aux amateurs de préceptes^ mais il cause à ses lecteurs un insupportable ennui. On aimerait à posséder les discussions dans lesquelles les Florentins et les Vénitiens exprimaient leur opinion sur les mesures à prendre dans l'intérêt de leur patrie ; mais les discours que Bembo , Nardi , Vachi , et surtout Guicciardini , ont intercalés dans leurs récits^ sont des exercices d'un art compassé^ sans mouvements spontanés, et gâtés souvent par l'imitation. Barthélémy Cavaloanti est plus vrai^ et par cela même plus vigoureux. Si vous réunissez les discours de Jean Busini au duc de Ferrare^ en faveur des fugitifs de Florence poursuivis par Clément Vn^ celui de Jacques Nardi à Charles-Quint sur les actes de tyrannie du duc Alexandre^ et, si vous le voulez encore , l'apologie deLorenzino^ vous aurez en faisceau toute l'éloquence politique de ce siècle ^ le dernier dans lequel il fut permis aux Italiens de parier. Si riches de poésie , les Italiens n'ont pas eu ^ surtout à cause de l'absence d'un grand orateur^ une prose nationale; une prose qui^ dans tous les écrivains^ se montr&t la même par lé fbnd^ mais différente selon la matière^ les études et la personne; une prose tout à la fois approuvée par les doctes et accueillie du peuple , parce qu'il y retrouve ses formes , ses expressions habituelles ^ mais représentées avec noblesse et disposées avec art. Ils sont restés entre une langue savante , consacrée à des pensées futiles et presque morte, et une autre vivante j mais seulement usitée pour des sujets vulgaires ^ les comédies ou les nouvelles , qui pourtant seront toujours le trésor le plus riche en dictions élégantes, en transitions hardies, en belles phrases. L'habileté déplorable avec laquelle Boccace prostitua la contrars. langue de Dante et de Pétrarque , n'eut que trop d'imitateurs; aussi^ les conteurs italiens {novellieri) n'oflrent-ils qu'un amas de turpitudes. Le Lucquois Jean Sercambi (t424) imagine que, durant la peste de 1374^ des personnes de toutes conditions voyagent de compagnie par l'Italie ^ et se racontent tour à tour, pour se distraire, cent cinquante-six nouvelles qui, obscènes pour la plupart, sont toujours d'un style inculte. La Filena de Nicolas Franco fut mise un moment au-dessus du Décaméron; puis elle tomba dans l'oubli. Le Bolonais Saladin Arienti composa soixante-dix nouvelles, sous le nom de Porrettane, Giraldi Cintio prétendit enseigner la morale dans ses Ecatomiiiy et ne

326 QUiNZlàM« JSPOQUK. fui pas lu. Cependant ces récits^ qu'il aitriboe à d«8 jeunes gens que le sac de Rome a forcés de s'enfuir à Marseille, ontfourm à Bhakspeare le sujet de plusieurs de ses compositions. Sébastien Ërizzo mit au jour six Journées de récits prolixes, mais plus châtiés. Lasca (1 603^ 1 583 ), qui exerçait la pharmacie à Florence, écrt* vit, outre des comédies d'un langage très-pur, mais dénuées dintrigue et d'une morale détestable, des nouvelles sous le titre de Cène (soupers). Cinq jeunes gens et autant de dames, qu'un orage a forcés de se réfugier dans une maison, disent des ccmtes pour charmer le temps. L'auteur se fait un malin plaisir de tourner en ridicule Tintérét tragique, qu'Usait pourtant exciter. i^BsiM. Ange Firenzuola, moine de Vallombreuse, d'une conduite irréprochable, dit-on, se montra, dans ses écrits maussades, trop passionné pour la beauté des femmes, auxquelles, d'ailleurs, il consacra un traité parsemé de détails peu chastes et de songes cabalistiques. Il met en scène une conq^agnie qui s'amuse à discourir sur l'amour, et raconte des nouvelles obscènes devant la reine de son cœur.,,, belle et pudique s'il en fut famaiSé \l fait donner même par les animaux des pré* ceptes et des exemples de morale, et compose sur le sujet d'Apulée un Ane d'or approprié à des idées différentes. Sqn style transparent et fleuri est rempli de grâces inimitables; aussi l'on regrette qu'il l'ait employé à des bouffonneries et à des frivolités. im-iooi. Matthieu Bandello de Castelnuovo de Scrivia, général des dominicains à Milan, se fit remarquer à Naples et à Florence par ses amours scandaleux et sa souplesse de courtisan. Il obtint de François V^ l'évêché d'Agen, et trouva le temps, au milieu des affaires publiques et de ses fonctions d'évéque, de recueillir des anecdotes véritables plutôt que des nouvelles : il imita la la manière de Boccace. Au lieu d'imaginer, comme ses devanciers, quelque occasion pour réunir divers personnages qui s'amusent à conter, il sépara ses récits, en les .faisant précéder chacun d'une épltre dédicatoire pleine d'adulation. Unique et misérable originalité qui, du reste, s'allie à des discours prolixes, à un dialogue sans vigueur, à des détails insipides, à l'absence d'imagination; les cai*actères sont pâles, et le mouvement dramatique y fait défaut. Non-seulement le style est mauvais, mais il est barbare (i) , et d'autant plus insupportable qu'il est (1) '< Les critiques disent que, n^ayanl pas de style, je ne devrais paseotre

**The text on this page is estimated to be only 22.23% accurate**

UTTMATURB ITALIBMNB. ^37 é de phrases olassiques. Ge qu'il y « de pire y c'est Tair naïf avec lequel il débite des (»dures : ce que lâs protestants ne manquèrent pas de relever avec amertume. Malgré sa conduite et ses contes, le marquis Louis de Gonzague lui confia Téduca* tion de sa nièce Lucrèce. Monseigneur s'éprit de son élève, mais d'un amour platcttique ; il la célébra dans un grand nombre de vers et un poème de oue chants. On est étonné nonmirâs que scandalisé de la quantité d'écrits déshonnétes que produiât cette époque. Les chants de carnaval ( Camascialesçhi, que l'on répétait alors dans les mascarades sont d'une lubricité plus on moins transparente ; les Capitoli de l'archevêque délia Casa ne sont pas, à beaucoup près , les seuls du même genre. François Molza, qui l'emporte sur ses contemporains pour le sentiment, se montra licencieux dans ses éa*its comme il le fut dans sa vie. Le VendaÊkff9ur,de Tansillo^ est une turfutude dont il se rep^tit ; il composa en ex|Mation les Larmes de saint Pierre, mais il est glacé comme toiiyours. Les comédies sont infectées du noiéme vice que les contes, comiques. Les caractères et les événements sont tirés de la scène romaine, et l'on retrouve au dénouement les inévitables reconnaissances. On y mêlait les immortalités des conteurs , et, pour les adapter aux notœurs, on introduisait des caractères modernes qui insultaient à la morde et à la religion. L'obscénité frappait a la fois les yeux et les oreilles des spectateurs, dont on excitait l'imagination à un point incroyable. Presque tout roule sur une sale intrigue. L'entremetteuse est un personnage obligé, de même que l'escroc, la prostituée, le niais, le barigel; caractères génériques et, dès lors , sans intérêt ni vérité. On y greffait ensuite d'autres rôles partiels; tantôt c'est le Siennois allant à Rome pour devenir cardinal , à qui l'on dit qu'il faut d'abord se faire courtisan, et qui cherche le moule avec kquel on fabrique les courtisans (l); tantôt ce sont des Espagnols mataprattdrs «eue Ukehe. Je leur réponde qu'ils disent Trni, en disent que je n'ai pas ëo etyle,«lisBe Je i«s ffn uip; BMsi» oeftiHe |Nie ptofoeskm 4e proeateur B&MDEtLo.Voici un aveu où il oMotre encore phie d'effreatorie : « U» crilM|iM6 disent que mes nouvelles ue sont pas honnêtes ; je ne nie pas qu'il n'y eu ail quelques-unes qui non -seulement ne sont pas honnêtes ; mais je dis, et, sans hé* siter, je contesse, qu'elles sont très* déshonnétes. . Mais je n'avoue pas pour cela

 mores ^ ou bien de pauvres femmes qui tremUent de voir le Turc. Ici un juif y chassé de TEspagne, vient débiter des recettes d'alchimie et vit d'escroqueries; là, des moines vendent pour cent écus l'absolution à un voleur qui hésite entre sa bourse , sa conscience et son bon sens; ailleurs^ ik disent à des commères le nombre précis de jours qu'une ftme doit rester en purgatoire^ et combien il faut d'ai^ent pour la racheter. Toutes ces pièces ont pour but avoué de faire rire, comme il advient dans les masques qui portent la caricature et l'exagération volontaire d'eux-mêmes ; ou le plaisant arbitraire de personnages de convention. Lé rire y naît des sens et de l'imagination^ mais non de la raison; car , il n'est provoqué ni par une peinture évidente de la vie, ni par le contraste des caractères et des sentiments. Il semble que les auteurs évitent à d^sein les situations pathétiques amenées par le sujet lui-même; ils préfèrent le récit à l'action; si l'on en feuillette une centaine, on ne rencontre pas , après beaucoup d'ennuilet de propos licencieux , une seule scène , une seule situation > un seul caractère qu'on puisse songer à imiter, ou qui donne une idée des usages du temps. On ne les Ut plus que pour la spontanéité du langage familier, si rare chez les autres classiques. La première comédie moderne , non pas seulement en Italie, mais partout ailleurs, est la Calandra du cardinal Bibiéna, qui parut à Venise en 1513 (t). Les Straecioni d'Annibal Caro, la Trinusia et les Lucidi de Firenzuola, rachètent les défauts qui leur sont communs avec les autres co^nédies de l'époque, par l'esprit cultivé [de leurs auteurs et la grâce incomparable du dialogue. Cecohi et Gelli se distinguent par le naturel et l'atticisme florentin. Lasca y jdgnit quelques échantillons des usages nationaux. L'Ârioste, pour qui le duc de Ferrare fit ccmstruire un théâtre où les rôles étaient remplis par des gentilshommes , s'écarta quelque peu de l'imitation perpétuelle de Plante et de Térence. L'Arétin le cède pour le goût, mais il est supérieur par l'esprit. La Jfandra^or^ de Machiavel prouve que jeelui qui aurait osé abandonner les traces des anciens , aurait pu former un théâtre national. Grâce aux corbédies à sujet, les auteurs furent dispensés de composer, et les auditeurs privés de la possibilité de critiquer. Les arlequins et les pantalons acquirent une réputation euro(J) Noo en 1508^ comme le dit Tiralioscbi.

 péenne , si bien que l'empereor Matbias conférait la noblesse à Tarlequin Gecchini. Chaque grand personnage devait avoir auprès de lui un^^**^^*^* homme de lettres^ chaîné des fonctions de secrétaire, nonseulenient pour écrire à sa volonté^ mais encore pour trouver des emblèmes c^t des devises^ fournir des idées de tableaux ou de fêtes, et composer des vers à Tépoque des solennités domestiques. Jean-Baptiste Sanga et Sadolet écrivn^nt les lettres de Clément VII , et Berni celles du cardinal Bibiéna; Tolomei était au service du cardinal Famèse, et Flaminio à celui du dataire Ghiberti; Bonfadio fut attaché au cardinal [de Bari , puis au cardinal Ghinucci ; Bernard Tasso au prince de Sanseverino , et ainsi beaucoup d'autres. De là^ la prodigieuse quantité de lettres de ce temps, la plupart écrites avec une facilité et une précision que Ton désirerait trouver dans des ouvrages plus soignés. Dans celles de Bembo et de Paul Manuce^ on sent l'intention de les faire imprimer ^ Bernard Tasso est un rhéteur plein d'une stérile abondance. Jacques Bonfadio^ de la rivière de Salp^ trèslié avec Bembo ^ Flaminio^ Franco, Carnesecchî et Valdes^ eut à Gènes une chaire de philosophie^ et fut chargé d'écrire les annales de la république, ce dont il s'acquitta dans un latin d'une élégante pureté^ bien que l'habitude de la rhétorique l'entraîne à de longs préambules doctrinaux et à des descriptions mtempestives. Trè&-versé dans les deux littératures, meilleur poète en latin qu'en italien , prosateur distingué surldiit dans le genre épistolaire/ il mérite qu'on lui pardonne une certaine affectation; peut être , fût-il redevable à la sentence qui le condamna au feu pour des amours iofftmes, de laisser une •»»• plus grande réputation littéraire. Annibal Caro naquit pauvre, dans la Marche; on dirait, »ot*ÎSi«. cependant , que la Toscane fut sa patrie , tant il emploie à pn^^ les modes les plus convenables de la langue vivante. Il fat au service des Farnèse, dont il rédigea la correspondance; mais les lettres qu'il écrivit en son propre nom sont de véri* tables modèles. Il se plaint souvent de ce qu'il lui pleut des vers et des éloges de gens inconnus auxquels il est obligé de répondre , et de ce que ses lettres sont ensuite imprimées par les libraires (i). On peut juger, par là, du goût général de (i) « De grâce I messirc BernaFdV quand je vous écrirai dorénavant, décbt*

**The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate**

cette époque ponr Im études, et de rimportanoe que l'on aitachait aux productions des meilleurs émvains. En e(M, une troupe d'individus qui faisaioit de la littérature un métier y comme Porcacchi , Atanagi y Dolce , Ruscelli , glanaient les moindres bribes des auteurs en renom , pour en faire des volumes et récditer de l'argent. C'est pourquoi il existe un si gf«od nombre de correspondances italiennes imprimées , fatras dont un compilateur pati^t pourrait extraire quelques volume d'une importance incontestable., ncm^-seulement pour l'histoire littéraire > mais encore pour l'histoire politique. Il suffira de mentionna les Lettres de princes à princes ^ recueillies par Jérôme RuscelK , et dont on peut apprécier le mérite d'après les fréquentes citations que nous en avons faites. Les lettres écrites par des artistes ont leur valeur particulière ; elles sont plus libres^ nous révèlent le degré d'instruction de chacun d'eux ^ et nous apprennent comment leur âme répandit sur la toile et le papier. Garo travailla toute sa vie ses ouvrages^ sans jamais les publier. Ëntridnédans la retraite. par le besoin de r^^^ il résolut de faire un poème, et, pour s'y préparer, il se mit à traduire V Enéide; mais la vieillesse lui fit sentir qu'il avait passé la saison de l'épopée , et il termina la version qu'il avait entre* prise. Elle est en vers libres {sçiolti)y qui dépassent l'original de â,4iO0; aussi, la concision du langage antique diq>arait. Quelquefois, par erreur ou négligence , il trahit la fidélité , mais il conserve la richesse et la flexibilité du texte; c'est donc une OBUvre poétique, et, après tant de tentatives et de censures, 4a meilleure reproduction italienne qui ait été faite de Virgile. Annibal Caro montra le premier toute la puissance du vers scioltOy qu'il sut enrichir d'une grâce et d'une harmonie infinies, de phrases et de tours nouveaux. Ses Amours de Daphnis et Chloé, d'après le sophiste Lcmgus, respirent tout le charme de la beauté grecque, tandis qu'il déploie de la force et de l'élévation dans ses traductions de quelques-uns des Pères de l'Église. rez mes lettres; car je n'ai le temps d'éerire à personne, loin de pouvoir iaire chaque lettre le compas à la main ; ces fripons de libraires imprim est les pre' ihières sottises venues. Faites- le, si voulez avoir quelquefois de mes nouvelles; Mtrementy je vous proteste que je ne vous écrijai jamais. C'est en colère que je vous dis cela; car je viens de voir s'en aller en procession quelques-uns de mes grifTounages, ce dont j'ai rougi jusqu'au fond de T&me. »

LiXTilATDRB ITALIBKNB. t%i I II avait composé, d'après l'ordre de ses maîtres^ une eanzoné à la kniange IHne a quel^fiie chose de plus dioquant encore.

8S3 QmiiziàMB. iroQm. lettres raisons. De nobles daines, des cardinaux ^ le duc de Ferrare ^ s'interposèrent comme médiateurs, mais inutilem^. Les partisans de Castelvetro disaient tout le mal possible de Garo aux princes et aux cardinaux. Un ami de ce dernier fut tué; on imputa le meurtre à Castelvetro ; Caro , à son tour^ fut accusé d^avoir envoyé des sicaires contre son antagoniste. Il est certain que Caro avait écrit ces mots : Je crois au surpltis qw je serai forcé d'en finir par tout autre voie, et il en arrivera ce qui pourra. On prétendit même qu'il aurait eu recours à ces moyens inf&mes dont se servent encore aujourd'hui les satellites de l'art pour rendre suspects aux gouvernements les victimes de leurs censures^ et qu'il aurait dénoncé Castelvetro à l'inquisition. Il aurait du moins donné lieu à cette imputation en le traitant de a philosophâtre impie ^ ennemi de Dieu^ ne a croyant à rien au delà de la mort, » et en lui disant : « Je « vous recommande aux inquisiteurs , au barigel et au grand a diable d'enfer. » Le fait est que Castelvetro jugea prudent de se réfugier chez les Grisons ) et qu'il mourut à Chiavenna. Critique fin et sensé, il écrivit une Poétique d'Aristote, où l'on trouve, au milieu de longueurs fatigantes , beaucoup d'érudition , des remarques subtiles et une critique hardie, là même où les commentateurs ne savent qu'applaudir. Souvent il censure Virgile; il trouve chez Dante de la pédanterie à se servir de termes scientifiques, de mots ingrats et inintelligibles, a quand les poèmes sont faits c( principalement pour les hommes sans instruction. » Il accuse l'Arioste de plagiat, et lui reproche, en outre, de pousser Tinfidélité historique jusqu'à inventer à son gré dés noms de rois; il ne craint pas de dire qu'on trouve en France et en Espagne des écrivains aussi remarquables que ceux d'Italie. On conçoit quel scandale il dut causer parmi les pédants qui jamais n'avaient lu ces auteurs; il fut traité sans aucun ménagement par Yarchi, aux yeux duquel Dante était supérieur à Homère. La querelle ne se termina pas là ; Bulgarini prit à tâche de relever des défauts dans la Divine Comédie. Mazzooi se leva pour la défendre ; les commentateurs de Pétrarque se mirent, de leur cdté, à discuter sur les mots, à distiller chaque expression, chaque vers du chantre de Laure, à tout disséquer? jusqu'aux sentiments : sa dame avait-elle été un être réel, allégorique et,^aûs ce dernier cas, que représentait-elle? Quand Cresci osa croire que Laure était mariée^ ce fut un scandale général.

UTTémATVBB ITAUBRHB. tZZ C'est ainsi qu'un débat en faisait nattre un autre; pendant ce iemfs Gharies-Quii^ étouffiiit la liberté de Htaiie^ Luther ébran<> lait les fondâinents de Rome. Au milieu de ce culte pasûonné dont les Muses étaient l'objet^ le Ferrarais Lys Grégmre Giraldi s'avise tout à coup de pro- tvn-nm. damer qu'il y a ncm-'seulemait vanité , mais péril dans le savoir {projfinnaima) ; que la médecine est pleine d'incertitude^ la jurisprudence un chaos ; qu'il n'y a que moisonges et sophismes dans l'éloquence et la dialectique; que la poésie flatte le vice ; que les g^is de lettres sont incapables de gouverner les cités et les familles ; que Rome^ grande tant qu'dle fut inculte^ se corrcxnpit en se polissant. Ces paradoxes y que suggéraient au philosophe de Genève ses bouffées d'orgueil, étaient inspirés à Giraldi par ses accès de goutte. 11 avoue, du reste, en- terminant^ n'avoir écrit que pour faire étalage d'esprit. Ce fut SUIS doute par pénitence qu'il composa l'histoire des dieux , et puis l'histoire encore plus difficile des poètes antérieurs et des poètes vivants. Jérôme Muziode Padoue, doué d'un esprit universel , fut imcists. di(riomate et guerrier^ homme de lettres et théologien , prosateur et poète , et toiqours prêt à disputer. Il écrivit un Art poétique remarquable pour la hardiesse des jugements, où il reproche à Dante de la dureté dmis ses vers, à Pétrarque de la mdlesse dans les siens^ à Boccaee le prosaïsme de ses vers et le tour poétique de sa prose. Il préfère les comédies de l'A-* rioste au Roland furieux; certaines vérités lui mériteraient des éloges, si elles n'étaioit le résultat de sa frénésie querelleuse qui ne l'abandonna jamus. n combattit Amaseo , qui prétendait laisser aux carrefours l'usage de la langue italienne ; il ne voulait pas qu'dle fût empruntée à une seule ville ou à une seule province^ mais à chacime d'elles , pour en faire , comme il le dit^ « un mélange de différentes herbes et de fleurs diverses. » n AoBiae lui-même le catalogue d^ innombrables écrits f sortis de la plume d'un homme qui ^ depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cdui de soixante-quatorze , avait ccmtinnellement servi , travaillé dans toutes les cours de la chrétienté^ vécu au milieu des armées^ passé la plus grande partie de son temps à cheval^ et dû gagner son pain à la sueur de son front, b Nous parierons ailleurs des hist(n^iens ^ qui sont certainement 1^ meilleurs écrivains de ce temps; nous dirons seulement qu'ils n'évitent pas la prolixité commune, ni les détails inutiles.

**The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate**

114 QOimià]» ircHiDB. 1606. Seul , le Florontin Bernard Davanzati^ dans Fintention de montrer que la langue italienne peut rividiser avec le latin en force et brièveté , reproduisit avec plus de concision encore le plus concis des historiens de l'antiquité. S'il se permit quelque die^ ton florentin peu séant à la di^^té du narrateur, le plus sonvent il a parfttitemant entendu le texte , et Ta rendu dans sa nature propre; il a laissé un modèle de traduction des plus remar* quableSt Son Schisme d'Angleterre est une traduction ou plutM un résumé de l'ouvrage de Nicolas Sander, qui traîne et languit par la suppression de la partie politique ; cependant Henri VIII est bien jugé vers la fin. Poètes. La poésie italienne s'était relevée avec Laurent de Médicis , 'Médtcis.'* qui lui accorda une protection plus intelligente que son père et la soutint par smi exemple. Dans le dessin d'imiter Pétrarque plutôt que par passion , il célébra , à l'aide de subtilités plato* niques , Lucrèce Donati ; mais , par malheur^ il s'essaya dans la poésie pastorale et satiricpie ^ et composa des chants de carnaval pour les fêtes qu^il donnait^ à cette époque , à ses frais et$ous sa direction, il célébra ^ dans le poème intitulé TiÉmbrùf une de ses maisons de plaisance. Dans la Neneia da Bar^ bêrino , il employa le dialecte de la campagne^ avec up naturel et une vivacité inexprimables^ pour chanter un^ jolie paysanne. I| expose dans V Altercation dêê pensées de philosophie fditonique^ et fait dans les buveurs {Beoni) une satire de l'ivrognerie. Sous rinspiration de sa mère^ il composa aussi d^ hymnes sacrés qui se chantaient dans les solennités religieuses comme ceux de Savonarole (l). poiiiien. La poésie fut plus redevable encore à Ange Politfen qui, au milieu de ses travaux philosophiques et philologiques^ composa desstanees sur la joute de Julien de Médicis. Après les avoir commencées sur un vaste plan , il comprit que le héros n'était pas à la hauteur d'un poème ; et il interrompit son travail, mais après avoir élevé l'octave à une magnificence digne des grands poètes épiques venus après lui. Son Orphée, qu'il composa en deux jours, dans l'année 1488, à la demande du cardinal François de Gonzague, et qui fut représenté à Mantoue, est le mélodrame le plus ancien. Les chœurs seuls étaient chantés probablement; on récitait le reste. L'action est faible, et tout se (t) Une mention est due aussi à Feo Belcari, noble florentin (1484), qui fit phisisiirtliyfflMs tn Itliii» et tr^ltt osnslaaiiMiit &H suieli neUgieux. it5«-nH.

**The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate**

LITTÉlàTUBI ITAUBRRl. St5 passe en dialogoe , sur le modèle des Bucôliquên de Virgile , l'auteur alors le plus connu et le plus admiré. des exemples mirent les vers à la mode^ et jamais on n'en fit antint^ depuis les princes jusqu'aux porteftûx. Bembo qui avait imité Pétrarque , fut imité par la âunille nombreuse des faiseurs de sonnets , tous versificateurs sans personnalité y si bien^ qu'après en avoir lu un^ on les ominait tous. Aussi ^ un tite«petit nombre a-t-il laissé quelque traoe dans le souvenir delà nation ; et pourtant ces imitateurs furent imités à leur tour par les Espagn^^ et Milton (i). Les censeurs ^ les railleurs môme ne manquèrent pas à cette poésie alambiquée, entre autres Jérôme Muzio et Lasoa. Le Vénitien Antoine Broocardo ne oesaait de haFceler Bembo ; Nicolas Franco accusait Pétrarque des misères de ceux qui suivaient ses traces; Ortensio Landi disait que ce qu'il y avait de mieux dans leurs livres, c'était le papier blanc; Doni tournait en dérision tout ce bagage poétique , ces cbeveux d'or^ ces seins d'ivoin et ces épaules d'albAtre. Ils n'avaient pas tout à fait tort; et, si Ton faisait un feu de joiede toutes les productions lyriques du seipème siècle, la littérature n'en souflrirait pas, et la gloire de l'Italie y gagnerait. S'il fallait, pourtant, faire un choix, nous citerions FrançoisMarie Molza de Modàne, qui chanta ses amours de bas étage, dobt la mobilité lui valut de fréquentes tribulations et finit par le faire mourir d'un mal honteux. Redierché par les hommes instruits , il avait brillé dans plusieurs genres de poésie , sans exeefler danr aucun ; pour lui ', le comble de l'art consistait dans la fidèle imitation. Casa donna au sonnet eette force qui lui manquait chez Bembo, et le vers , qu'il brisa , gagna en variété et an majesté. Bernardin Rota consaora ses sonnets à chanter sa dame avant de l'épouser , et lorsqu'il Tout perdue. François Baecuti, dit le Coppatta, sut échapper à la dureté de la versification commune aux autres. Ange de Gostanzo a réduisait les « sonnets à des syllogismes; il s*en glorifiait, pt les autres l'en 9 louaient. Dans un siècle si fécond en artistes, le sentiment (1) Gabriel Rossetli a entrepris de détuoiitrei- que sous ce8 inepties amoarettses se cachait uoe doctrine mystérieuse en opposition avec Rome, dans ta pensée d'une régénération morale etiiolitiqtie. Oe svstème, défeloppé avec une érudition et ane patience rares, peut séduire au prênler abord ; mais il n*entraloe pas la conviction. Voyez UmUiero delV amor pkUonieo nel medio evo, derioalo da'misteri antiehi, Londres, IS40 etsuiv., 5 vol.

**The text on this page is estimated to be only 29.81% accurate**

3da ^UUIZIjUtB UOQ0S.

**The text on this page is estimated to be only 28.35% accurate**

1488-1830. LITXBBATURC ITAtlBNlil* 337 des modèles pour le vers sciolto, tant le siècle était pou difficile ! Érasme de Valvasone , ne dans le Frioul, écrivit sur la chasse et fit en outre VAngéHde;^Gèmd sur la chute des Anges^ auquel Milton emprunta quelque chose et , surtout , la malheureuse idée du canon employé par les démons pour combattre PÉtemel. Bernardin Baldi d'Urbin^ versé dans la connaissance des langues et les mathématiques (1)^ devenu abbé ordinaire de Guastalla , dont il entreprit d'écrire l^istoire , fit plusieurs versions du grec, et composa par passe-temps des églogues de pécheurs, ainsi que le poème de la Nautique y qui est difTus et souvent prosaïque. Sannazar fit ce qui déjà était en usage chez les Portugais, un sannam. roman pastoral en prose harmonieuse, mélangée de vers ; mais il ne sut pas éviter dans cette prose bâtarde les latinismes qu'il prodigue ensuite dans les vers , pour servir de liaison aux sàmceioliy difficulté quil s'était imposée. Gonmie il s'était contenté d'étudier Théocrite, qui lui-même n'avait pas étudié la nature^ il se transporta dans un champ tout à fait idéal , au milieu de bergers d'un esprit cultivé, et qui raffinent le sentiment. Quelques-unes de ses peintures ont cependant de la vivacité, et, parfois, il exprime des sentiments avec vérité. Il fit ensuite abcm" donner aux Muses les [moniagnes pour les sables de la mer, pour inventer les églogues entre pécheurs, moins naturelles encore, Àkuni lor membreiH corne stanno^ Cbe son quasi intisiHU a' nostri occhi, * De ces insectes je me mis A fftire en plusiears de leurs membres L'îDcisioD , ce qu'on appelle en grec L'anatomie;. et l'on ne pourrait croire , Si je le disais , comment sont Leurs membres si peUts et frêles, Pjresque invisibles à nos yeux. Nous dtôns ces vers, traduits littéralement en vers blancs comme ceux du texte, parce qu'ils sont peut-être la première trace d'observaUons entemologiqiies. Ou reste, l'auteur, sans s'occuper des découvertes modernes, adopte les anciens préjugés suc la génération des abeilles^. (1) Dans son ouvrage Délie Machine semoventi^ p. s, il parle d'un Barthélémy Campi de Pesaro> qui « osa entreprendre de lever, d» fond de la mer, la masse démesurée du galion de Venise ; bien qu'il ne réussit pas, il se montra néanmoins le. judicieux inventeur de Ta. machine, apte par sa nature à soulever un plus grand poids. » L'invention dont les Angails font anjourd'hui tant de brnit , serait donc d'origine italienne. T. XIV. 22

**The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate**

338 QUIN^liME ÉPOQUE. bien qu'il eftt pour s'inspirer ces plages de Mergellina , dmis le golfe de Naples , les plus belles que viennent dorer les rayons du soleil. On vit édore à la suite de V Orphée une foule de dranoes çham* pétres^ regardés comme une innovation ^ et^ par suite ^ condamnés par les puristes. Tels furent le Sacrifice d'Augustin Beccari, représenté à F^rrare en | $54, aux frais des étudiants de cette ville; r/9^or^an^« d'Augustin Ar^entijavec piusique d'Augustin Viola, pièce dans laquelle se trouvent de belles scènes. Torquato Tasso , qui assistait à la représentation , excité par les applaudissements donnés à Tauteur, résolut de rivaliser Tjjimintêén avec lui; à cet effet y il composa VAminte qui, représentée '^* en 1 57 3^ effaça tout ce qui Tavait.précédée. Les fleurs poétiques y sont prodiguées; mais ce poli uniforme, cette élégance de langage égale chez tous les personnages , dans la bouche même du satyre , modère, chez les amis du vrai, l'admiration que cette composition si soignée excite dans l'esprit de ceux qui se passionnent pour le beau. Le Berger Le Postorfido (Bei^er fidèle) fut représenté à Turin ça 1585. **** rinî.®"" Guarini ignore le grand art de la dramatique , qui consiste à tenir la curiosité éveillée. Son action , qu'il délaye en six mille vers , est ralentie par des dialogues sans fin , des réflexions frivoles et des lieux communs ; de plus, il ne sait pas lier les scènes. Cependant une chaleur fréquente, l'ensemble de la fable (l), la supériorité du style , la peinture de l'amour, qui arrache des larmes, en font un ouvrage estimable. Mais c'est à tort qu'on a voulu le comparer à VAminte; car, aux mêmes défauts, à une plus grande élégance chez six bergers convertis en CQurtisans, à des arguties plus recherchées , il joint l'imitation évidente de ce poème. Aussi , le Tasse disait-il avee raison que Guarini n'aurait pas aussi bien réussi s'il ne l'avait eu devant les yeux. Le besoin universel d'écrire et de chanter poussa un essaim de poètes à cultiver ce genre , et^ vers la fin de l'an 1600, on cmnptait déjà deux cents pastorales. Une nature parée de tontes les beautés se déployait à leurs regards ; ils pouvaient observer la vie pastorale , si variée depuis les ehalets des Alpes jusqu'aux vaUées de Sonnino , depuis les plaines brûlées de la Sicile , partagées par les haies de figiiier dinde, jusqu'à celles de Rome , (1) Elle est tirée de l'ateature de Gorèse et Callirhoé , racontée par Paasaiila«.

**The text on this page is estimated to be only 17.31% accurate**

UTViBATUBV ITAUBHNE. 8S0 poéliquetnent parsemées de ruines; mm non, il faBail, pour s'inspirer^ aller à la cour de Ptolémée ou d^ Auguste , et souffler dans les chalumeaux de Théocrite et de Virgile. Quelques poètes , jetant on coup d'œil de dédain dur les spl^;^ saura dides misères de oe siècle^ s^adotmèrent à la satire ^ que l(Ss Bm^eurs et les Chants de carnaval avaient déjà mis» à la mode* les satires de l'Arioste seraient appelées }du8 justement dta éfrftres ; on y trouve les traits fins d'un homme d'esprit , ami de de ses aises , mais qui se contante de jouissances paisiUes; im^* partiid, mais sans fureur ; toujours spirituel^ vident quelquafiona, mais sans àpreté; qui parie souvent de luinmém» è la maidère d'Horace , et se peint conune un faoanéta épicurien. Louis Alamanni , fougueux dédamateur et plein de haine, c(Mmne un exilé qu'il était , épancha dans ses satir» la bils éa proscrit, et traita sans ménagements le» divers guuverœmiflnts de l'Europe dont il fit la revue. Bentîvoglio suit une maiebe meilleure , et tient le milieu entre la plaisanterie et le sérieux. Lasca célèbre la folie, et réprouve Fennui fatigant de la pensée. Jean Mauro, après avoir chanté ce doux paradis qui s'aoquiert les mains croisées , écrivit Thistaire du mensonge qui, né en Grèce , passa en Sicile, de là à Naples, puis enfin à Rome , où il n'a point encore été détrôné , et où il est toujours le vioyen le plus facile pour arriver aux honneurs, après avoir vendu des châtaignes par les rues. Frédéric Molza exalte l'excommunié, attaoMiu qu'il n'a plus rien à démêler avec Rome. Ces poètes ne font que plaisanter; mais Gabriel ^méoni et Pierre Nelli s'exprimèrent dans un langage sévère et dur. AnUÂoe Yinciguerra, poète médiocre, flagelle les sept viceâ capitaux, ruine de l'Italie, et Rome, cause de la dépravation de rËgUse. 11 est étonnant que deux genres aussi opposés que la pastorale et la satire aient été cultivés avec une égale ardeur ; mais lé premier alla toujours en déclinant, et l'indignation sou^ tint la vie de l'autre. Le siècle, cependant, avait plas ^viede rire que de satiriser, et la poésie burlesque recruta une fbule de rimeurs(i). François (1) L. de Denys Atanagi dit, diiDS sa dédicace des Lettere /acete e ptacevoli didiverH grwndi komini et ckiari ingegni; Veoise, 1565 : « Les stoïciens et les Gâtons sont fort rares de nos jours. Il semble même , si jamais il fat un siècle pour aimer le rire , qne ce soit vraiment celui-ci , soit que le nombre des causes de peine se soit accru , soit que la nature soit devenue plus tendre, ou |iar tout antre motif. » 22.

**The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate**

 Befoi de Laroporecchio, qui lui donna son nom de Bernesca, pttuuS^J^" on ne saurait dire pourquoi , était au service du cardinal Biiiesques. 1^^^^ q^| ^ lui fit jamais ni bien m mal; û passa ensuite à celui du dataire Ghiberii^ qui l'envoya faire des quittances et devenir le régisseur d'une abbaye, jusqu'au moment où il se re^ tira à Florence pour vivre d'un canonicat. Il se dépeint comme mn joyeux compagnon pour qui le suprême bonheur était de ne rien faire (i) ^ toujours amoureux et modérément libertin. On rapporte que le duc Alexandre de Médicis lui proposa d'empoisonner le cardinal Hippolyte, et que son refus lui coûta la vie . Cette paresse qu'il aimait^ se révèle dans sa manière de corn* poser ; comme il s'exprime dans sa langue maternelle^ il a du naturd^ un peu gâté par une bonne dose de libertinage et de mauvais ton^ et fait preuve d'un certain courage timide. Mais lorsqu'on le lit pour rire, on ne trouve pas chez lui plus de gaieté que chez plusieurs autres de ses contenq>orains , parce que sa finesse consiste moins dans le trait que dans l'expression. Sous l'influence de cette inertie > il entreprit de refondre le Roland amoureux de Boiardo , au lieu d'imaginer un poëoie nouveau. La naïveté de l'original avait cessé de plaire ; il substitua donc au mot propre l'expression générale^ de même que l'on recouvrait de pampre les colonnes de marbre; il remplaça l'indépendance d'une nature riche et animée, par le décorum requis dans une société plus recherchée et moins spontanée : cependant^ sans rien créer, il fit oublier son prédécesseur. Lescapitoli furent la forme habituelle adoptée par les écri" vains burlesques pour les facéties. Le moment pour rire était (i) Vivevaallegramenie, Ne mai iroppo pensùso e tt^isto stava.. . Sra faeeto , e capitoli a mente Xtwinali e d'wnguille reeUava.,, Onde U suo sommo bene era U giacere NudiO, lungo, disteso; e U suo diletto Sranonfar mai nuUa estarsi a letto. Il vivait daas la joie» £t ne restait jamais ou friste oa trop pensif.... D'uu naturel plaisant, il disait de mémoire Des vers sur l'urinai , l'anguille , et cetera,^. Or, son suprême bien était, jour comme nuit , De rester nu, couché de son long; son déduit, Au lit de se tenir, et ne jamais rien faire.

 bien choisi! Nous poorrions citer des noms par centaines ; mais nous nous bornerons à rappeler celui de César Caporali^ de Pérouse , auteur d'une Vie de Mécène, qui servit ensuite de modèle à Passeroni. Gonmie si l'idiome national n'eût pas sufB aux plaisanteries^ on inventa le langage pédantesque et le macaronique. On fut redevable du premier nuMle à Camille Scrofa de Vicence, et de Tautre au Mantouan Théophile Polengo qui , sous le nom de Merlin Cocçaie , composa dans ce latin bâtard non-seulement des épigrammes et des églogues^ mais encore des poèmes entiers. C'est une bouffonnerie inépuisable , relevée par un vif sentiment de l'harmonie, mais le reste^ rien; il dépeint les tripots f les balourdises et la voracité épique de ses héros. Rabelais le cite souvent et le copie plus souvent encore; mais il se propose du moins quelque but^ bon ou mauvais^ ce dont son modèle ne s'était point avisé. Cependant, d'autres écrivains élevaient la poésie jusqu'à l'é- âpiqmi. popée; mais les temps étaient trop avancés pour enfanter Tépopée véritable^ celle qui résume dans un personnage ou dans une entreprise les traits caractérisques d'un peuple, d'une époque^ d'une civilisation. Jamais même cette haute idée^ qui déjà pourtant s'était vue réalisée par Dante y ne se présenta^ que nous sachions^ à la pensée de ses successeurs. Ils ne s'éprirent pas davantage de la pure beauté de Virgile ^ afin de créer, sur ce modèle^ un de ces poèmes dont tout le mérite consiste dans une régularité parfûte et l'élégance exquise de la forme. Et^ d'ailleurs, la frivolité qui dominait alors^ aurait-elle pu se concilier avec les nobles sentiments de l'amour de la patrie , les sévères leçons de la raison et les mystères de la religion? Des deux éléments de l'épopée^ la tradition et l'imagination , les Italiens abandonnèrent la première, et crurent y suppléer par l'allégorie^ comme le fit Boiardo; l'Arioste eut même le bon sens de renoncer à cette froide ressource, sauf dan^ quelques épisodes , comme les aventures de Roger avec Alcine. La poésie chevaleresque n'est pas indigène en Italie, qui ne produisit aucune œuvre originale ou écrite dans l'époque ùo ce genre florissait. E31e vint du dehors, lorsque la politique des petites cours semblait plus éloignée que jamais de cet esprit généreux , et dirigée exclusivement vers le positif . L'invention des poèmes fut donc tirée des romans de chevalerie, et la flatterie aidant, cette autre peste du siècle, on fit remonter la généa

**The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate**

Polcl. 14tf-1487. Botardo. US4-U94. 342 QUINIIBMI IfOQUS* logie des princes jusqu'aux héros de Troie ou aux priadins de Charlemagne. Mais pas un, même parmi taot d'écrivains , oe oomprit la vie cbevalerescpie ; oa s'arrêtait à l'écorce ^et toute la science se bornait à citer quelques noms , à reproduire les prouesses extravagantes et un surnaturel ffomw. Ajoutez à cela que les premiers avaient commancé par rire de ces inventions, et que les meilleurs poètes tes imitèr^t; aussi, ceux qui voulurent traiter la matière d'un ton sérieux restèrent glacés^ et furent oubliés avant d'avoir vécu. Sans être inspiré ni par le Culte de la femme , ni par l'enthousiasme de la vaillance^ Louis Pulci chanta les exploits ou, pour mieux dire^ les prouesses décousues de héros qui n'avaient d'autre mérite que leur force^ des am^ de dragons et des membres de géants. A mesure qu'il composait, il lisait ses chants à la cour des Médicis ; cette circonstance aurait dû lui commander la délicatesse dans les idées et l'expression; rnais^ au contraire , il ne vise qu'à l'esprit et à la plaisanterie, auxquels il sacrifie l'art et le sentiment. On se demande parfois s'il se moque , ou s'il parle sérieusement; à la fin, vous ne savez ce qu'il s'est proposé avec cette incohérence d'inventions, avec ce délire d'imagination qui lui fait tourner en ridicule les exploits et la manière de les chanter; il saute du pathétique au bouffon , et fait« au mépris du goût et des convenances , un amalgame de science plein de folie. Il fait entamer à des diables balourds des discussions interminables sur ce que la théolo^e et la philosophie ont de plus abstrus , et tr^te les choses les plus sacrées avec un mépris goguenard qui provoquait le rire tandis qu'il aurait mérité l'indignation. On ne poiprait supporter la lecture de ce poëme sans cette naïveté de langage que l'auteur devait au sol natal, et qui ne fut pas altérée chez lui par l'étude. iMatthieuMarie-Boiardo, comte de Scandiano (l), qui écrivit à la même époque le Roland amoureux y manqua de cette naïveté. Les nombreux remaniements que subit ce poême^ et les suites dont il ftit agrandi^ même du vivant de l'auteur^ prouvent la célébrité qu'il obtint. Malgré sa refonte par Berni| dont l'élégante versification a fait oubUer l'original^ on s'aperçoit qu'il n'était dépourvu ni de beauté^ ni de force surtout, n a de l'ordre et plus d'invention que TArioste qui lui emprunta ses fables le$ . (1) n y en a qui prétendsat qiM la chrooiqus impériate de AiecoMdo , ia< aérée par Muraton daosjes iîer. H. Script, IX, a été auppgeée par Boiardo.

 plus belles pour les conduire à bonne fin , et les revêtir de ce charme du style, sans lequel les œuvres dîmagination ne peuvent espérer l'immortalité. Il se plut à placer les scènes de son poème dans différents lieux de son fief, et à donner à ses héros les noms sonores de ses paysanè ; c'est ainsi que les Rodomont et les Mandricard se trouvèrent appelés à vivre éternellement à côté des grands hommes qui avaietlt souffert ou fait souffrir réellement. Ludovic Arioste, né à Reggio, mena une vie obscure et toute Arjojij^ prosaïque dans de chétifs emplois, de petites ambassades , au milieu des fadeurs de cour ; son esprit, peut-être, y perdit cette vigueur qui, exercée par les contradictions et Finfortune, lui avait fait prendre l'essor le plus élevé. 11 n'a point d*égal pour la hardiesse de Texpression, la facture du vers, l'abondance de la phrase, l'évidence des images, ia Imipidité constante du style et cette finesse qui sait toujours voir les choses du côté plaisant. S'il eût dirigé vers un noble but cette pratique de l'art , cette connaissance supérieure des classiques, ce bon sens si plein de saga(»té, l'Italie aurait compté un grand homme de plus, tandis qu'elle n'a eu qu'un grand poète. U ne se proposa aucun but. Un certain Agostini avait continué Boiardo, mais mal ; Arioste écrivit sur le même sujet quelques chants, pour lés lire dans un cercle d'amis; il est loué, connu des autres, se conndt bien lui-même, poursuit son œuvre, et il en sort un poème. Il emprunta tout à ses prédécesseurs, jusqu'aux brusques passages d'un récit k uil autre. Il tira de son propre fonds le dénoûment de quelques aventures, et surtout ce style simple et transparent, qui faisait dire à Galilée qu'il âVait appris d'Arioste à donner de la grftcé et de la clarté à ses écrits jÂilosophiques. L'épopée doit avoir un sujet qui importe à l'humanité entière, ou du moins à une nation. Or, quel est cehii du long poème de l'Arioslet Trois fnts principaux et distincts y marchent de firoat : (Siartemagne assiégé dans Pi»is , la folie de Roland, et les amours de Bradamante et de Roger. Mais le premier est plutôt un fond dastiné à faire ressortir les figures du taUeau; le second est un épisode qui cMiraence lorsque déjà le poème est avancé, et qui finit avant lui. Reste comme fait principal l'amour des deux derniers personnages , inventé pour glorifier la généalogie des princes d'Esté, afin de représenter ce couple comme la souche de leur race. Le sujet est donc la flatterie ,

U4 QUinniMB SPOQUB. ilatterie sans dignité envers des princes sans mérite, flatterie qui va jusqu'à inventer des Henri^ des Azzo et des Hugues qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de quelque généalogiste. A Texception du nom de Charlemagne, tout est faux dans le poëme. Charles lui-même ne fut empereur qu'après sa descente en Italie (i). Paris était alors une ville peu importante; elle ne fut jamais assiégée par les Maures; les Maures n'étaient pas maîtres de Jérusalem (2) ; le royaume de Hongrie n'était pas fondé (3). Non-seulement tous ces rois maures sont répudiés par l'histoire, mais l'empereur grec et son fils Léon> qui ont pour enseigne l'aigle d'or à deux têtes (4) , et combattent pour recouvrer Belgrade sur les Bulgares (â), ne sont que des personnages de fantaisie. Quelle figure plus épique que celle de Charlemagne? Mais il ressenoble, dans l'Arioste^ à l'un de ces rejetons dégénérés des races vieillies , sans caractère , aimant à s'entourer de l'éclat d^une cour voluptueuse^ et à se servir^ sans rien faire lui-même, de la vaillance de ses preux , presque indépendants de lui* Un fourbe le trompe grossièrement ^ un guerrier l'insulte impunément ', il abandonne son épée et son sceptre à qui sait les prendre ; donne des ordres auxquels on n'obéit pas; trouve la discorde parmi les paladins^ et ne sait pas rétablir la paix entre eux. De leur côté , au lieu d'accourir à son appel, ils s'amusent à vider leurs querelles particulières ; enfin^ l'empereur ne parvient à recouvrer sa puissance compromise qu'en sacrifiant sa dignité. NUgré tous les doctes personnages qiû brillaient à la cour de Charlemagne, l'Arloste ne sait mentionner qu'un Alphée en* dormi dans le camp, on ne sait pourquoi (6). S'il veut imiter le Nisus et l'Euryale de Virgile , il les transporte parmi des barbares, asservis à des maîtres absolus, tels qu'il dépeint les Maures ; il en résulte que l'amitié de Cloridan et de Médpr n'est pas moins déplacée que la liberté avec laquelle des femmes de l'Orient, Angélique et MariAise, errent à travers champs» Dira-t-on qu'il aurait pu savoir ^ut cela? Plus grande alors (1 ) Dans le ch. lU, 8t. 25, MéUsse prédit qn'il naîtra de Roger un fils qai viendra 4m aide à Cliarleiiiasiie contre 1^ Iiongbarda, (2) XV, 99. (3) II des V, 128. (4) XLV, «9. (5) XLIV. (6)XVin,t74.

LITXBAATUBK ITAUBKNE. S4& est sa faute, puisque^ placé au ceatre des lumières^ et doué d'une grande puissance d'esprit , il ne soi^ea qu'à se rire de son sujet, des lecteurs et de luinooéme. On s'étonne encore plus de le voir, au milieu de toute la splendeur des beaux-arts et des sciences, se fourvoyer lorsqu'il parle des unes, et montrer qu'il ignorait les autres en théorie comme en pratique. Ainsi , ses palais s(Mit la monstruosité la jdus bizarre qu'on puisse inuH giner (i); les peintures représentent des actions successives (3). n décrit une fontaine belle et bien entendue, fmte en paviUon octogone, couverte d'un ciel d'or coloré d'émaux , et soutenue par le bras gauche de huit statues, dont chacune a dans sa main droite une come d'Amalthée, qui verse de l'eau; puis^ viennent des pilastres en forme de fenunesqui appuient chacune le pied sur les épaules de deux images, la bouche ouverte, avec de longues et largos écritures dans la main. En condjuisant Astolphe dans son voyage à la lune, il se trompe sur les notions élém^dtaires de la cosmogonie [%) : il croit que cet astre est égal en grmdeur à la terre, ou peu s'en faut ; il se le figure brillant par lui-même; car il dit que l'on avait peine à distinguer la terre delà, attendu. qu'elle n'a pas de lumière. D'autres voyageurs, laissant Ptolémais, Bérénice et toute l^ Afrique derrière euœ, puis VÉgffptCy V Arabie déserte et P Arabie heureuse, poursui* vaiént leur route sur la mer Erythrée (4). On pourrait dire que l'Arioste commença avant Cervantes à mettre la chevalerie en discrédit; mais on en voyait aficore de son temps des actes sérieux , comme les défis de CharlesQuint et de François P% et le toumm où fut tué Henri IL Puis^ lorsqu'il la bafoue dans un chant, il en parie sérieusement dans un autre. Parfois il vous enivre de sang avec ses preux, et peint avec énergie le massacre de milUers d'hommes désarmés. Alors l'indignation se soulève et contre les héros et contre le poète qui a le courage de rire au milieu du carnage de quatre-vingtsou eent mille victimes égorgées dans un jour; véritaUe boucherie où périssent une foule de chrétiens et presque tous les héros nmsulmans, et qui va si loin, que le poète semble se lasser luiiBàooe, et s'écrie : Pour Dieu, seigneur, cessons désormais de (1) Foy. XLïï, 75. ()) xxxin, 21 ; xxvf, n. (3)XXXIV, (4) l des Vf 89.

**The text on this page is estimated to be only 24.83% accurate**

^46 QUIMBIÈMB BrOl^UI. parler de haine et de ehanier de mort ( i ) ^ sauf à chanter bientôt cPautires haines et d'autres morts. On se trouve donc jeté dans un monde perpétuellement faux^ au milieu de héros qui se portent des coups terribles sans jamais se blesser, qui errent dans les forêts sauvages et conservent la politesse raffinée des cours du seiâème siècle ; au milieu de fMnmes qui font tour à tour l'amour et la guerre; au milieu de magiciens et d'anges qui troublent alternativement Tordre des choses. Angélique, la belle des belles^ qui ne porte pas l'armure^ s'en va de Paris au Gathay^ dans la Chine, aussi trfmquiHemeot que le poète de Hodène à Aeggio, lorsque^ par distraction^ il fit ce trajet en pantoufles; Renaud voyage à travers les espaces du ciel et au milieu de lltalie; mais ni les uns ni les autres n'ont jamais rien à démêler avec les arts, les professions, les lois, avec aucune des choses qui font la vie de Tfaumanité^ et dont le seizième siècle était rempli. Oui , sans doute , il en était remfrii : la malheureuse Italie était foulée par les armées étrangères; la trahison était le droit; le manteau de saint Pierre était déchiré ; les Turcs s'avançaient menaçants; les mœurs étaient perverties. Combien il eût été digne d'un poète de chanter les vertus bienfaisantes y la valeur bien employée, et d'exalter les âmes pour la patrie, pour la religicm! Au lieu d'agir ainsi, l'Arioste, qui se sent entraîné vers la poésie par un ascendant irrésistible , ne trouve pour s'inspirer que l'adulation, qui jusqu'à lui n'avait jamais été la muse d'un grand poète. Virgile chante les héros à qui Rome dut sa naissance et sa grandeur, et fait descendre d'eux la famille Julienne ; mais il n'invente pas d'aïeux au nouvel Auguste^ et les louanges qu'il leur donne ne sont , au f que des louanges à l'adresse de Rome. Lors même qu'il se prosterne devant l'autel d'Auguste y qui lui a restitué son petit héritage , il lui peint la tristesse des champs distribués à ses vétérans, et le guerrier qui usurpe les guérets cultivés et dépouille les possesseurs de ces douces campcignes. Horace célèbre Auguste , mais parce qu'H réIibUt l'ordre et rend la paiit à la patrie ; il n'oublie ni l'ftme intrépide de Régulus^ ni l'invincible Caton. Luooin, sous Némi même, ose vanter les vertus républicaines. Mais l'Arioste ne loue que la maison d'Esté, cette seihenee féconde que F Italie et le monde entier doivent honorer, la fleur j (i) XVII, s.

**The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate**

UlfilATBAII nALlSNNB. B47 iajùie de tout ee que 4e dei a fmjùmaiê éPillustrès lignages. Or y qaels étaieiit ces seigndufs d*Ësté? quels étaient ce ju$te Alphotue, ee bienveUlûnt Uippolyië, cette Lucrèce Borgia qu'il met aiHlessus de la Lucrèce romaine ? L'histoire nous le dit. Une seule foistl se rappelle qu'il a une patrie^ pourgourmander les chrétiens qui se déchiraient entre eux et désolaient l'Italie, au lieti de songer à repousser l'inondation menaçante des muscdmans. De là, comme un de ces pauvres hères qui mendient la louange m la prodiguant, il accouple, dans son dernier chant^ les noms les plus glorieux des contemporains à des noriis <4>6curs. Aussi y de nombreuses phiifiles s'élevèrent contre lui ; les uns se trouvaient mal qualifiés, et les autres, confondus dans la foule, et, comme U arrive souv^t, la prodigalité de ses Moges ne lui valut qu'amertumes. Christophe Gdomb, Amène Yespuce et Cabot sont des hommes dont ^Italie, sans doute, a le droit d'être fière; or, l'Arioste, en partant de la découverld de mondes nouveaux , ne mentionne que des Portugais et des Espagnols , et Sttstt l'oocanon de louer Chartes-Quint, iepius sage empereur et le plus juste qui ait été depuis Auguste^ et qui sera jamais (1). Encore , s'il ne se raillait que des hommes ! mais il n'épargne pas les choses saintes. Il se moque de Dieu môme (2) , et met dans sa bouche des commandements puérils. L(M«que l'ange du Très- Haut , dont il fait un serviteur niais et grossier, se voit trahi et abusé par la Discorde , il vole à sa recherche , et , la prenant par les cheveux, il fait pleuvoir sur elle les coups de poing et les coup» de j^ed ; puis il lui brise smr la tête y le dos et les bras , un manche de croix (8). Le voyage aérien d'Astolphe à qui saint Jean fait voir le Temps, les Parques et autres vieilleries mythologiques, est une impiété continuelle; révangélistc est comparé aux historiens qui travestissent la vérité (4) ; Dieu (1) XV, 24. (2) XIV, 76. (3) XXVII. ' (4) Saint Jean dit au paladin Astolphe : Ne fut Augaste à coup sûr aussi ban Que, sur son lutli , Virgile le publie; Pour avoir eu bon goût en poésie , Leproscripteur obtient de nous pardon. On ne saurait que i*ftme de Néron Fut du besoin de nuire consumée ; 11 n'aurait pas moins bonne renommée , <

**The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate**

348 QianziàXB bpoqqb* mcHitre à Moïse > sur le Sinaî ^ une herbe qui fait croire en lui quiconque en manqe (1). Ce sont là des traits digne de FArétia. Combien est banale ^ quand elle n'est pas monstrueuse, la moralité qui se trouve à la tête des chants ! U Arioste nous enseigne tantôt que la feinte est le plus sauvent blâmée (2) , tantôt que vaincre est toujours chose l&uable , que ee soit par fortune ou par habileté (3). S^il engage les femmes à ne pas écouter les amants qui, une fois vainqueurs , s'éloignent d'elles ^ il se reprend aussitôt pour expliquer qu'elles d(Hv^oit fîiir les jeunes étourdis pour choisir des galants d'un âge raisonnable. Il donne , du reste > d'étranges idées du vice et de ta vertu , et, selon lui , la seule gloire est dans la force guerrière ; c'est ainsi qu'il porte aux nues Roger et Marphise. Bien plus, Gradasse, Sacripant , Rodomont , dont les massacres n'ont pas même pour excuse l'idée de la défense^ Im paraissent un trio éiemdlement digne 'une renommée éclatante (4)* Le bon Roger^ cette source de vertw, ûme avec l'inconstante légèreté d'un enfant. A peine sa Bradamante l'a-t-elle d^vré, Pour ennemis eût- il en terre et cieux, S'il avait su , libéral envers eux, Des écrivains gagner la bienveillance. Le vieil Homère, en vers pompeux , eneense itg^nwmnon , le fait victorieux, £t les Troyens efTéminés , peureux ; Dans Pénélope il nous vante une épouse De]sa pudeur soigneusement jalouse , £t de son lit repoussant les galants. Veux-tu savoir an vrai ce qu'il fiiut croire ? Mets au rebours toute ia belle histoire : Les Grecs défaits, Troye ayant la victoire, £t Pénélope une... Tu me comprends. D'autre cdté, vois cette pauvre Élise (Didoo), Qui ne vécut pure et chaste à demi. Ëh bien 1 coureuse effrontée on la prise , Pour n'avoir eu dans Virgile un ami. Au fond du cœur, j'en ressens peine extrême ; Virgile eut tort. Mais ne sois pas surpris > Sur ce'sujet, si je suis peu concis ; Avec plaisir des écrivains que j'aime Je t'entretietts, l'ayant été moi-même. Ch. XXXV, 26-28. £. A.;Trad. inédite* (1) III des V, 21. (2) IV. (3) XV. (4) XXVU, 22.

LITréBATURB ITAUENNE. 849 à l'aide des '{dus grands efforts ^ du diàteau d^ Atlante, qu'il se jette dans les bras d'Aicine , et ouUie la belle dame que tant il ckérissttii. Ea outre ^ il ne se détache pas de la magicienne comme Benaud le fait d'Armide à la voix de la raison , mais parce que d'autres enchantements la montrèrent à ses yeux vieille et difforme. Il sort donc de ses lacs tout à fait guéri , et délivre Angélique du monstre qui la menace; mais^ ce n'est pas sa faute s'il ne lui ravit pas ce bien qui est le trésor le plus précieux d'une jeune fille. Fait-il preuve d'une grande courtoisie^ lorsqu'il jette dans le puits l'écu enchanté pour garder les autres armes et Tépée^ enchantées comme celtes de Roland, et qui enèventtout mérite au courage? II abandonne tout ^jusqu'à sa dame, pour rester fidèle à Agramant; puis, lorsqu'il est choisi pouir le duel avec Renaud, qui doit décider du sort de la guerre, il combat mcdlement, plutôt en vue de se défendre que dans le désir de vaincre (l); or^ il aurait dû refuser, ou se comporter avec sa vaillance habitueDe. Sa conduite avec Léon est belle ; mais il s'était dirigé vers ces contrées avec le dessein de lui enlever la couronne^ et de se rendre digne de la main de celle qu'il aimait (2); d'un autre côté, comment le magnanime Léon devient-il tout à coup assez lâche pour envoyer un autre combattre à sa place? Lorsque Roger et Bradamante tiennent en leur pouvoir le graùd scélérat Morganor^ ils le défendent contre ceux qui veu« lent le tuer; mais dans quel but ? Parce qu'ils ont projeté de le faire mourir d'angoisses, de mauvais traitements et de mm'tyfe(3). Zerbm^ modèle de vertu, semble disposé à céder aux prières d'Odéric, qui l'a gravement offensé, et à lui pardonner^ ea réfléchissant que toute excuse s'admet facilement quand la faute est un effet de V amour; on se figure qu'un acte de vertu va suivre ; point du tout; Zerbin ne tue pas Ckiéric^ afin de le forcer à voyager pendant une année avec Gabrine , persuadé que c'est creuser devant lui une autre fosse ofii il ne pourra éviter de tomber, à moins d^un grand hasard (4). Nous n'aimons pas à voir la femme dépouillée de ses qualités naturelles pour être lancée au milieu des armes ; mais si de telles créations sourient à l'imagination des poètes^ qu'ils n'oublient (1) XXXVIil. (2) XLIV. (3)XXXVU, 107. (4) XXIV.

**The text on this page is estimated to be only 22.75% accurate**

U9 QimqateB iMQinu pas du moins la noblesse d'un sexe £nt pour l'amoiff et: la pitié ! Si les ducs d'£ste avaient eu du bon sens , ils auraient dû voir avec dégoût qu'on les faisait descendie d'une race qù, noo* seulement les hoounes i mais encore ^s femmes^ versaient le sang avec férocité. Bradamante^» par le conseil de Mélisse ^ tue Piuabel > ce qui est une vengeance inutite : mais admettons qu'elle soit justç selon la guerre : est-il de bonne chevalerie de regorger lorsqu'il fuit^ et ne se défend que .par de grands ms, et en demandant merci (i)? Iton-^seuleaient Bradw^anteet Marphise sont cruelles quaaûd elles combattent pour rhonneur de leur cause ^ n^ais elles prennent un véritable plaisir à foire couler le sang. Lorsque Roger et Renaud sont aux prises pour la décision du grand litige > elles se tienn^t à l'éciûrt^ frémissantes et irritées de se voir re^nues par le traité > et rf^reitont de ne pouvoir faire main basse sur tant de proies rassemblées (2).; à peine voient-elles la trêve rompue , que , joyemei, elles s'élancent au milieu du carnage. Phénomène difficile à expliquer, les lyriques» en génial 9 à commencer par les Siciliens^ ont peint l'amour avec des couleurs chastes^ sous lesquelles ils voilent leurs tableaux , tandis que les poètes épiques et les conteurs ont semblé se, faire une foi de tomber dans l'obscénité ; c'est à tel point que le Tasse lui* même ^ âme honnête et pure^ n'a pas évité , dans un poeine religieux, la lubricité des peintures ni l'épicurisme des conseils. Mais aucun n'est allé au$si loin que l'Arioste , dont les vers sont remplis d'ambiguïtés impudiques et d'images licencieuses que l'on retrouve aussi dans ses comédies. Qu'on ne répète pas que c'étaient les vices du temps : l'auteur est coupable demies avonr subis; et^ quand même il serait justifié^ il resterait le défaut de l'œuvre qu'il faut Juger très-belle, mais trèsimmorale. On a dit que l'Arioste avait embrassé dans son poënae tous les états et toutes les conditions; on y cherche pourtant eu vain la femme vertueuse » la mère de famille et l'amante chaste. Il met en scène ou des Gabrine ou des Origille^ les caractères les plus hideux qu'on puisse imaginer, oudes mères tyranniques comme celle de Bradamante^ et des maîtresses voluptueuses, parmi lesquelles il faut toutefois distinguer la belle figure d'Isabelle^ (1) xxui, 4. (2) XXXIX, 10, 11.

**The text on this page is estimated to be only 20.53% accurate**

UTTitATUfil ITALTIRIIE. 351 qui résiste à la vi(dence, mais qui n'a rien su reftiser à Vamoiir. On ne sait ensu ite pourquoi Roland donne son nom au poème/ à moins que ce ne soit pour faire pendant à celui de Bdardo. Il débute par de fort belles plaintes , mais dans le style d'un jeune dameret; il abandonne Charles qi^nd il aurait le plus grand besoin de lui; s^ folies le rendent un fléau pour la France; )a victpire est gagnée sans lui; il ne recouvre la raison que pour détruire quejquesdébris et tu^ Agramapt^ voi qui s^enfuit sans armée ni royaume, et déjà malm/^é par Brandimart ; du reste, il m commande pas dans une seule bataille^ il ne dirige pas une attaqua , sauf les conseils qu'il donne à Astolphe dans l'expédition d'Afrique, entreprise trop facile contre un royaume sans défense j et avec une armée créée par miracle. Ajoutez à cela que toute la valeur des paladins est impuissante sans le secours de prodiges continuels , d'alliés amenés par des anges , de pierres converties en cbevi^ux et de feuilles changées en navires, si bien que la victoire des chrétiens est due augrand nombre des miracles et des enchantements. liOuera-t-on dans TArio^te Iç naérite de l'imagination? mais ce mérite diminue beaucoup lorsqu'fm a lu les poèmes antérieurs^ surtout celui de Boiardo, dans lequel sont ourdies le^ fables qu'il a tis$ées, admirablement à 1^ vérité. De ptus> Forteguerri a prouvé combien étaient faciles ces inventions de pur caprice^ en composant^ par joui*^ un chant d'un poëme^ inférieur sans doute^ au Jtolmd, mais qui Remporte peut-être sur tous les autres du même g^ure. Arioste lit beaucoup mieux que Boiardo, qu'il surpassait par son génie ^ mais c'est précisément à cause de cette immense supériorité que le critique^ oublieux de la tourbe vulgaire des poêles, a le droit d'être plus sévère à son égard. L' Arioste a négligé, pour un fatras de merveilles, l'étude sévère de l'homme ; il ne con^)rend pas que, dans toute espèce de poésie, le grand art consiste à associer la Action et la vérité de manière que le merveilleux s'accorde avec le croyable. Nous Imsserons à d'autres le soin de le louer de ce désordre , qui n'est pas nouveau dans les poèmes de ce genre , et qui accuse un manque d'art; il dénote encore chez lui beaucoup d'instabilité, comme il l'avouait lui-même (I), non-seulement en amour, mais dans tout autre sentiment. (1) ffoc olim ingénia vitales hausimtis auras Multa çitù ut plaeeanty dispJicitura brevi.

**The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate**

S52 QUIRZIBMB BPOQUB. Les poèmes^ comme tout autre ouvrage^ ne sont dignes de louanges qu'autant quil en résulte une pensée utile et grande. Si le sentiment s'éparpille^ des impresûons diverses se produisent y mais Tune efface l'autre^ aucune ne reste. Ory on dirait que TArioste a pris à tâche précisément de détruire au fur et à mesure les impressions qu'il fait naître ; s'B vient de vous effrayer^ il vous offre soudain une scène d'amour; étes-vous ému, il provoque le rire ; sentez-vous un élan de piété^ il vous décoche un trait lascif. Mais comment se fait-i l donc qu'il ait pin si généralement , et laissé une mémoire immortelle (1)? La cause est dans la vivacité inimitable de la peinture, la grâce spontanée de l'expression et ce charme qui donne tant de prix à la vie de GeOini^ c'est-à-dire, mérite rare chez les Italiens, dans cette manière d'exposer les choses sans prétention, sans phrases entortiUées , sans réminiscences classiques. Le Roland est la meilleure preuve que les livres vivent par le style. Toutes les fois que l'Arioste essaye des figures, il donne dans le faux , tandis qu'il est admirable quand il procède sans métaphores, avec simphcîté. Il se complaît dans les détails, qui sont la vie d'un récit, et il les choisit avec beaucoup d'art. Il connaît le cœur humain , quoiqu'il pèche , par exagération , dans le langage de la passion ; il fait passer l'esprit de surprise Non in amoTB modo mens hxt» sed in omnibus impar Ipsa sUHf Ums/a non reHnenda mora. Cannina, I. If. £t ailleurs : Tonsure je n*eus obc , chasuble ni soutane. Pour qu'un i)on bénéfice arri?e à^moi profane. Plus d'anneau nuptial que d'élole à mon cou Je n'ai touIu janiais, {pour pouvoir, à mon goût , Sans lien importun à mes vœux qui s'oppose , Tantôt faire ceci, tantôt tout autre chose. Prêtre une fois , en vain le désir me viendrait De prendre femme : époux, à jamais U faudrait Renoncer au penser de me faire un jour prêtre. Je fuis donc tout lien; car je sais me connaître Mobile , toiuours prêt à changer de vouloir. Dès que me dégager n'est plus en mon pouvoir. Satire II à Galéas. £. Â. Trad. inédite. (1) La première édition du Roland parut en 1516, et la dernière éditiooqae l'auteur ait publiée, après avoir relouché considérablement son poème, est de 1532. U en fut fait soixante autres dans le coors du siècle.

 en surprise , avant que la réflexion ait eu le temps de signaler Vinoonvenanoe et Terreur. Ajoutez à cela cette peinture si vive^. si; variée > qu'elle en fera une mine inépuisable de tableaux; joutez encore le plaisir qu'on éprouve à s'entretenir presque fiunilièrement avec un des plus beaux esprits de l'Italie et même du monde entier. C'est ce qui faisait dire à un homme de bon sens qu'on ne devrait permettre la lecture de TArioste qu'à ceux qui auraient fait une belle action dans l'intérêt de la patrie. Si nous nous sommes montré » sévère envers le grand poète/ on conçoit le cas que nous faisons de ses imitateurs qui/dàmés de cette force de génie qui lui fait tout pardonner, prétendent justifier par son exemple leurs basses flatteries et leur licence. Louis Alamanni faisait partie de cette société de jeunes Flo- Aiamsnni. rentins qui se réunissaient dans les jardins de Bernard Rucellai, ^^^'^'^^' eonomeMartelli^ Vettori, Machiavel^ pour s'entretenir de littérature, de philosophie et de politique. Surpris avec des armes prohibées^ il fut condamné à une peine pécuniaire; par dépit ^ il entra dans une conjuration qui fut découverte ; il s'enfuit en France^ où il trouva plus de bienveillance que dans sa patrie (i ). Il revint en 1527, après l'expulsion des Médicis; mais sa conduite versatile le rendit suspect même aux républicains. Il composa une foule de poèmes chevaleresques, dans le seul but de satisfaire le goût du roi Henri II. Son Giron le Courtois est une traduction en vers d'un roman français: ^ L'Avarehdde contient le récit du siège de Bourges ( Avaricum) , dans lequel il habffle Arthur, Lancelot et Tristan en Agamenmon^ en Achille et en Ajax; son fils l'appelle une Iliade toscane; cet éloge est la satire de l'ouvrage. U a laissé, en outre ^ des satires, des stances^ des sonnets^ des élégies, des psaumes, toutes œuvres médiocres. La mémoire de Bernard Tasso , natif de Bergame^ vit moins Bernard par elle-même que par celle de son illustre fils. Contraint de uM-isee. quitter sa patrie^ il servit d'abord Guido Rangone, puis la duchesse de Parme> et enfin don Ferrant Sanseverino , prince de Saleme> qu'il accompagna dans l'expédition deTunis^ en Flandre et en Allemagne. Mais ce prince, député à Charles-Quint par (I) EU difon Gallo, . .cKio trovo anUeo PHH de* flgli d'altrui che tu de* tuoi. Le bon pays gaulois que je trouve aujourd'hui » Bien plus que toi ôe^ tiens , anri des fils irautrui. T. XIV. 23

**The text on this page is estimated to be only 23.35% accurate**

B64 QUIHUÉIIB iPOQ0l. les Napolitains^ qui voulai^t détourner de leur tète le fléau de rinquisition, tondM dans la disgrftce de l'empereur, et passa du côté de la France; Bernard le suivit, et la pauvreté jointe à Tabandon fut le prix de sa fidélité, jusqu'au moment où GaidotMdd d'Urbin lui donna un asile; il vécut ^isuite à Mantoue, et devint gouverneur d'Ostiglia. Dans le cours d'une vie si agîtée> il composa beaucoup, entre autres deux poèmes, le FloridatU, dont m ne parle plus, et VAmadis, où il se montre aussi riche d'images et d'expressions que soa fils en fut sobre. Son cara

**The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate**

vrai que C!harie»-Qttint lui avait enlevé la subsistance de ses enfantSy et que , faute de savoir se créer quelque profession honorable^ il le flattait pour obtenir le restitution de ses biens (f ). Dans cette foule d'épopées érudites^ faites à froid ^ par réminiscences et par imitation^ comme on faisait des sonnets amoureux, parce que-Pétrarque avait joué l'amoureux ^ tous les personnages sont ou pervers ou vertueux; mais leurs vertus ou leurs vices sont génériques , et n*ont pas ce mélange qui est dans notre pauvre humanité. L'art était devenu un véritable métier. On ne savait plus créer; le moyen ftge n'était plus compris^ et la naïve contemplation de la nature n'avait pas encore été remplacée par cette finesse d'observation , par cette analyse du cœur humain , qui constitue la poésie des peuples cultivés. Nous citerons encore parmi ces littérateurs médiocres An-Ai««iiuu'a. guillara y traducteur des Métamorphoses d'Ovide. Sa facilite d'expression^ égale à celle du poète latin ^ lui permit d'être prolixe et plus libre encore que l'original ; il n'en fit pas moin» trente éditions dans le cours de ce siècle , et mourut de misère et de libertinage. Quelques poètes se hasardèrent à chanter les faits contemporains^ comme François Mantovano, dans le Laidrecy Leggiadro Galiani , dans la Guerre de Parme ^ Olivier de Yicence, àxû&V Allemande ou la ligue de Smalkalde; mais on ne lit plus que les Déeennakê de Machiavel, à cause du nom de l'auteur. ' Jéan-George Trissin y de Yicenoe y d'un esprit très-cultivé , Trinin. voyant tout dégénérer en bouffonneries dans l'épopée conrnie sur la scène, conçut la pensée d'opposer à cette manie dés sujets sérieux et patriotiques; il composa donc Y Italie délivrée. C'était une innovation, et pour le vers sdolto qu'il essayait le premier (3), et pour l'orthographe qu'il voulait faire adopter; mais la veine poétique n*était pas chez lui assez riche , sans compter qu'il voidait transplanter la simplicité grecque au milieu d'un (0 II écrivait I le 18 mai 1560, au cardinal Gallo : « Si la mugaanimité du roi catholiqae, à qui j'ai dédié ce poëme , ne prend pas pilié de mes disgrâces, et ne fait pas , en récompense de mes nombreuses fatigues , restituer à mes enfants lenr héritage maternel, et ai l'on ne répare pas en partie les grands dommages que j'ai endurés, je me trooTerai dans une extrême détresse. » (2) C'est à lui qu*en revient le mérite, et non à Rucellai, qui lui écrivait, dans sa dédicace des Abeilles : « Vous fûtes le premier qui mtles en lumière eette manière d'écrire en vers maternels affranchis de la rime. » 23.

**The text on this page is estimated to be only 26.12% accurate**

LlXTiaATUaS ItAU£RNfi. Soi UOrbecèhe d6 CÎHtio Giraldi, où l'on trouve un inceste > un parricide, un suicide etquelques meutres secondaires^ peut aller de pair avdc toutes les inventiixis de TËcole satanique. VAreipranda d'Antoine Decio Tégale sous ce rapport. Muzio Manfredi met aussi l'inceste sur la scène dans sa SémirmniSy et le moine FuUgni étale aux r^fards les tortures infligées à Bragadin par les Turcs. Les Italiens eurent donc les premiers un théâtre régulier> mais sans rien de imtional et de spontané ; leur enthousiasme pour les producti

**The text on this page is estimated to be only 24.11% accurate**

358 QUUf^lBMB WOQUB. rien perdre de la grâce et de la simplicité naturelles. Jamais elle ne porta ni or ni pierreries; jamais eUe ne se montra en public que vêtue de blanc , et la téie couverte d'un voile. Admirée dans toute Tltalie, elle était vénérée des Vénitiens qu'elle émerveillait par son ériKlition classique et ibéologique. Isabelle d'Aragon voulut l'attirer à Naples par demagnifiquespromesses ; mais le sénat ne consentit pas que la république fût privée d'un de ses plus beaux ornements* Jean BelÛni fut chargé de reproduire ses traits lorsqu'elle atteignait à peine sa seizième année ^ c'est-à-dire dans, un âge où, pour saisir avec vàrité une physionpmie presque enfantine et pourtant déji^ vagm^nent inspirée, il fallait un pinceau dont la touche délicate et naturelle fût en harmonie avec le sujet. Le sénat de Borne décerna à Tarquinia, petite-fille de François-Marie Molza y le titre de citoy^one et le surnom d'Unique^ que le Tasse plaça en tête de son dialogue sur l'amour* IBM. . Olympie Mbrata composa des hurangues, des lettres, des dia* logues en latin et des poésies grecques. Ses ojHnions rdigieuses l'ayant forcée de quitter Ferrare avec son mari André Grunther qui était protestant, l'université d'Heidelberg les invita à professer lui la médecine, elle la langue grecque; mais elle mourut à l'flge de vingt-neuf ans. Gaspara Stan^ , de Padoue , lit des vers que lui inspirait son amour pour Collalto, guerrier peu sentimental, qui s'ennuya de ses doléances rimées. . YéroniqueGombara, qui fut dans sa jeunesse l'amie de Bembo ety plus tard , durant neitf années, la femme de Gibert de Corregf^o, passa dans, un chaste et studieux yeuvage le reste de sa vie. Victoire Colonna , fille du grand connétable Fabrice , cultiva la poésie avec plus de succès que ses émules. Fiancée à l'âge de quatre ans à Alphonse, marquis de Pescaire, qui avait le même âge, elle Tépousa à dix-sept ; mais il mourut âgé de trentecinq ans à la bataille de Pavie ; pour adoucir sa douleur, elle chanta ses vertus, et se livra avec ferveur aux pratiques de b religion. Aimée de Michel- Ange , courtisée par l'élite des hommes du temps, elle conserva une réputation sans tac^e (l). (1) Nous pouvons ajouter encore Isabelle d'Esté, Argentine Pallavicina, Blaiiebe et Lucrèce Rangone, Françoise TrîTolzi^, Marie de Cardona , FortiaMalvitti, AaaMaSiraaa, Laiire BifUèrra^ Laore Tdrraciiia» Silvfa Baadiiielli , Glaire Matriaai,ete.

**The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate**

H18TOUBII8» PdUTIQUBS. 369 ■ I . I I L _J ■_ -■■1 - I— ^.^ m f^»^*— ^^1— 1 1 ■ _ 1 ' ■ ■ — CHAPITRE Xn. maouB», ntun^m — acuHcsDBLAGonui Au milieu de tant d'esprits frivoles et insouciants > il était iaq>088ibie que les grands intéféta agités à cette époque ne trouvassent personne qui entreprit de les raconter dignement, de méditer sur la nature des événmients et d'en rechercher les rapporta mutuds. La gloire d'avoir produit les meilleurs historiens revient en- Nardi. oore à Florence. Jacques Nardi, qui s'était formé en traduisant Tite-l4ve , écrivît , avec une connaissance comj^èie des faits , les vicissitodes de cette république depuis 1493 jusqu'en 163}. Il procUgue les sentences, mais son style est châtié. Il se montFe> comme exilé, aussi hoitile aux Médids que Philippe Nerii^ dont Neriu le travail va six années plus loin, leur témoigne de bienveitlanoe. Etooît Varchi part de la dernière proclamation de la liberté vircu. Boientine pour s'arrêter à l'élévatimi de Gosme. n n'a pas été témoin des faits, comme ses deux prédécesseurs , mais il écrit d'après des documents neufs, et sur les renseignements que lui fouraissaît dans ses lettres J.-B. Busini (l). Subventionné par les Ifédicis pour accomplir cette tâche, il ne sut ni dire ni taire ^ assez pour les satisfaire, et Von chenÂa à supprimer son livre. Quoique prolixe , inégal et dépourvu de l'art nécessaire pour bien choisir les circonstances, il se fait lire par son constant amour de la patrie. Comme il rapporte chaque détail , diaque discours, il nous fait vivre véritablement parmi les derniers citoyens Ubres; s'il ne dit pas par cpiels moyens la Uberté fui abattue et vemplacée par la paix, c'est-ànliie, la servitude, il le fausse deviner. ften que Sdpîon Âmmirato de Lecce ait écrit , par Tordre Amnint». de Cosme !*^, ime histoire de Florence dqfmis sa fondation jus^ qu'en 1S74, ainsi que fat généalogie des fimûlles florentines, il ne montre pas non |fas de servilité. Il s'était proposé pour mo« dèle Ta^te, le moins imitable des anciens. Le discours de dm Vincent Borgbini sur l'histoire floorentÎM (1) Cm Mtretteporliiilit4»tél4 puUléet à Piae par R«wi, en iêti.

360 QUlMZltHfi ^JPOQCB. Bnito. est hérissé d'érudition. Le Vénitien Jean-Michel Bruto accompagna en Pologne Etienne Bathori ; il fut nommé à Prague historiographe de Rodolphe 11^ et il parait être moi*t en Transylvanie. Mn de ne pas être tenté de se vendre^ il s'habitua à une vie frugale -, sous Tinspiration des exilés^ il entreprit de venger les Florentins des calomnies adulatrices de Paul Jove y en dévoilant par quels moyens iniques les Médicis étaient parvenus à éteindre la liberté danSleur patrie. CSonmie il avait vu plusieurs contrées^ il put s'élever à des considérations plus étendues que les pédants stipendiés^ dont il corrige les adtdations par le sentiment de haine dont il est animé, puti.* Jacques Pitti nous offre le meilleur récit que nous ayons , à partir de 1 494 jusqu'en 1 529. Il compile souvent, mais avec un soin judicieux, les écrits de ceux qui Vont précédé ; il décerne aux Médicis ces louanges que bien peu avaient le courage, de leur refuser ; mais il n'aurait pas dû faire cette ooncessicHi, lui qui avait fait l'q[)ologie des Gappucci, donné des âoges au gouvernement de Florence du temps de Sodmni, et r^rouvé Machiavel, Guicdardini et les autres plumes vénales. GuicciardiDi. Nous avous cu déjà l'occasion de révéler la conduite honteuse de François Guicciardini dans les affaires de sa patrie. Il s'était flatté de Fespoir de marier sa fille àC!osme de MEédicis, le nouveau mdtre de Florence ; mais, comme Vettori et les autres fauteurs de cette tyrannie, il fut payé de ses services par lé mépris, et peut^re par quelque chose de pire en/cote ; aussi , le dépit de l'ambition déçue et de Torgueilliumilié al»euva-t41 d'amertume ses derniers jours. Ce fut alors que, soit pour ^ justifier ou transmettre, à d'autres titres, son nom à la postérité, Guicciardini entreprit un ouvrage dont il s'était dé|à occupé au milieu de tumulte des affaires, l'histoire de l'Italie, à part^ de llnvasion de Chartes VIII. Acteur dans les événements qu'il raconte, jurisecHisulte, ambassadeur, guerrier , employé dans les gouvernements de la Romagne , lieutaiant général de l'armée pontificale contre Charles-Quint, il poi^ède les deux qualités nécessaires à un historien accompli, savoir observa et savoir dire. Habitoé à sond» les cœurs,"et versé dans la pratique des manœuvres honteuses, il voit de loin et fait une apphcation judicieuse des observations générales. Riche de confidenGes qu'il a puisées dans des relations intimes, et de ses propres jugements , il trace un tableau exact de la politique et de la société; tableau horrible ,?oii l'on ne

**The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate**

HISTOAIBNS, POilTfQUKS/ 861 recoiuiftit jamaig ni vertu^ ni religion^ ni ooascielicei mais toujours rambiti le cfdcul ou Tenvie. On trouverait difficilement un autre écrivain moderne qui se r^iproche autant des anciens par la magnificence de l'exposi* tion^ la majesté constante du style et la vivacité des descriptions; Mais riixûtation évidente de l'antiquité le fait tomber parfois dans la rhétorique. Il écrivait d^abord les faits^ se réservant d'insérer ensuite dans le corps du récit ces discours finis avec tant d'art, mais que personne ne lit; c'est pourquoi Ton en trouve si peu, et à peine esquissés, dans les quatre derniers livres , tandis qu'ils surabondent dans les cinq premiers , où ils sont soigneusement élaborés. L'imitation le porte souvent à employer non-seulement des expressions et des phrases obscures, mais encore des sentiments qui scmt aujourd'hui incompréhensibles ou ridicules (l). D'un autre c6té, il dCMme de f importance à des choses frivoles, et glisse sur celles qui sont graves^ Dans les périodes, la matière surabonde à ce point, qu'un éditeur moderne a eu la plus grande peine à les démêler d'une façon quelconque. Nous ne voulons pas aMM>urager les écrivaitis de nos jours à dépecer l'histoire en feuilletons ; mais la prolixité continuelle de Guicciardini nuit certateement h la rapidité du rédt (3). Toutefois, le plus grand historien de l'Italie peut nous apprendre beaucoup de choses et, d'abord, celle-ci, que tout l'art du rhéteur ne suffit pas pour déguiser l'iniquité des princes on la bassesse des auteurs. On voit déjà quil ne s'agit plus d'historiens à lire pour les faits plutôt que pour eux-mêmes, coname il y en avait dans les siècles précédents, et même encore hors de l'Italie. Ce 'Sont de véritables lettrés, qui travaillent avec soin, outre ceux qui firent de l'art leur uiâque objet, comme le Florentin Pierre-François Giambnllari, cet écrivain qui retraça, dans unlangage correct^ les Qi^Muri. faits généraux de l'Europe, à parâr du neuvièsne siède, et qui est "^** si dier aux écc^ où l'on isole volontiers les mots de la pensée. (1) Il dit, par exemple > au Gommencement du quatorzième ]i?re : « U semblait qu'après avoir éU environ trois ans en paix, elle ( ritalie ) eût contre die k ciel , son destin , et la fortune ou envieuse de sa tranquillité , ou craignani <8i«Ue se reposât plusiooglemps) qu'elle ne recouvrât son ancienne fétidté. » (2) Traiano Boccalini introdoil, dans ses spirituels RagguagH dei PamassOr un Spartiate qui , pour avoir exprimé en trois mots ce qu'il pouvait dire eh deux, est condamné à lire Guicciardini.

Après en avoir parcouru quelqiies pages, il vient demander en ^r&ce d'être envoyé aux gaièces» plutét que de subir un pareil supplice» . s

**The text on this page is estimated to be only 23.27% accurate**

862 QUIMZlàl» ÉFOQCB* La charge d'hi8l0riogrïq[>he de la rq^iUique de Veniae fut créée pour Sabellieo^ écrivain aussi médiocre que vénal ; elle Kavagéro. fut ensttte donnée à André NavagàK), qui continua le récit de Sabellico jusqu'en 1 49a ; n'ayant pu le terminer, il voulut quMl fût Inrùlé. Quoi qu'il en soit^ la traduction italienne^ vraie ou supposée^ qui existe, est une des histoires qui ont le phis de mérite. Pierre Morosini entropritde refaire en italien ce travail et celui de Pierre Giustiniittii, qui écrivit en latin l'histoire jusqu'en l6âS; pour la continuer ensuite jusqu'il 1575. Il arrive jusqu'à l'année i486, épocpie à laquelle coimnence Bembo ; mais comme les sources ne sont pas indiquées , ces hiflitdres méritent moins de créance. paruu. . Paul Paruta, auteur de la Guerre de Ckgpre, raconte en italien les faits qui se sont passés de 1518 à 1552. Versé dans les affaires et les intrigues publiques, il écrivit des Discoure poHU'quee, avec des idées qui n'ont rien de vulgairci sur la grandeur et la décadence de Rome. Le chapitre intitulé Si les forces des ligues sont bien aptes à faire de gratkks etttreprises, mérite une attention particulière. saimui. Marin Sanuto, historien et homme d'État habile , nota , jour par jour, depuis 1495 jusqu'en 1583, tout oé qui arrivait dans la république. H traita de «ce qui advint en Italie et, par suite, dans tout le mmide, sous forme de journal, en l'honneur de ma patrie vénitienne , et non pour un salaire donné par la républi* que, comme en ont d'autres qui, cependant, n'écrivent rien ou fortpeu. D II s'appuya sur des documents piddics et particuliers, et rac

**The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate**

au ccHiseil des Dix comme seul patrimoine d'ime famille dogale, souveraine de Naxos et d'autres Iles de PÂrehipel^ sont enfouis diuis la biMiotbèque de Vienne (l). Sanuto resta constamment dans l'opposition ; mais son désir de conserver les anciennes institutions de sa patrie j lui faisait repousser les améliorations que le siècle réclamait* Les annales de Gènes furent écrites en italien^ sans art ^ mais ' Gi«(«unteiit. atec beaucoup de vérité, puisqu'elles n'étaient pas destinées à la publicité , par Augustin Giustiniani. Hubert Foglietta , lati- FogHetta. niste pur et difttié, se montre toujours plein de vivacité dans ses deux livres De la République de Gènes. Il y déclame «ontre la noblesse ; ce qui le fit exiler. AccudUi à Rome par Hippolyte d'IElate, il écrivit, toutefois sans documents , les Éloges des Génois et l'histoire de sa patrie jusqu'en 1637. L'histoire de BoniSftdio en cinq livres, de I5î8 à 1550 , est classique; elle offre *><«'* '<>*«• dans un latin âégant , sinon trës^pur, le tableau des temps où il vécut, c'est-à-dire de 1494 à 1647. 8a position lui permit de connaître beaucoup de faits ignorés de la plupart des autres ; mais ce sont précisément ceux qui inspirent le moins de con* fiance en lui; en effet, vâial à l'excès , il ne sait faire que des panégyriques ou des diatribcâs. Il croit peu à la générosité, et cherche à justifier les mauvaises actions de ses héros. L'évéque (1) Vofêz Rawdon Bbown^ Bagguagià suUà viUt e le opère 4i Jtorin Sa^ nuto, dettQJwmre, veneto patHsio, etc. Venise, fsss.

**The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate**

lac çoauk. 364 .' (Kf 1M21B|1£ .i|K>QU|l. de Pavie tondie assassisé^ et il invective contre lui pour di^ culper le duc d'Urbin; Gonadve de Gordoue trahit César Borgia, et Paul Jave Texcuse. Comme on l'avertissait une fois qu'il avait rapporté un fait foux : Laissez faire, répondit-il ; (Vici à trois eetUs ans tout sera vrai. Les trois eentâ ans se sont écoulés, et ce laurier qui croit au milieu des ccHitradictions des forts et des larmes de ceux qui souffrent^ lui a été arraché (l). Son frère Beuott alaissé une histoire passable de Côme; JeanBaptiste Pigna y de Ferrare , celle des princes d'Ëste ; Polidore Virgile, d^Urbin^ celle d^Anglelerre, qu'il entrant :par l'ordre de Henri VII. C'est im ouvrage aussi pitoyable que son traité pjtti Eoiiii. De Inventoribus rerum. Paul Emili^ d^ Vérone^ fit pour Louis .XII l'histoire de France jusqu'en 1489; il mit un certain ordre dans les faits anciens, autant, du moins, que le permettait la critique à cette époque ; et son travail^ pendant quelque t^nps, fournit les meilleurs documents. Luc Contile, historien soigneux et clair^ quoique assez peu bardi^ s'éleva, en écrivant sur les devises et les armoiries, à quelques vues générales. Tl courtisa la marquise del Vasto et Victoire Colonna; son poème de la Nice, qu'il dédia. à cette dernière, n'est rien moins que chaste ; il compare sa vertu à la toison d'or et aux pommes d'or des Hébrides, gardée^ non par ledrag

1(60407. d'ailleurs impossible d'en signaler un qui se soit frayé une voie nouvelle , ou qui ait laissé sur l'aiH^nRe des traces puissantes. Tous attendent un génie supérieur qui les emploie, comme matériaux^ pour édifier une histoire d'Italie. Ils rapportent raremmit les ériodes même , comme il ne vise qu'à la force,.sont le (dus souvent boiteuses. Gomme poète , outre ses comédies , où il montra combien le goût national pouvait s'améliorer, Machiavel composa les Dé^ eenndles, miséraUe imitation de Dante, dans lesquelles il raconte les événements contemporains. Dans VÀne d'or, qui ne rappelle que par le titre la spirituelle satire de Lucien , il feint de s'être égaré dans une forêt où une dame le sauve de la fureur des monstres, et le conduit dans une ménagerie d'animaux allégoriques. Ses Discours sur les Décades de TUe-Live ne sont touvre ni d'un critique ni d'un historien; il n'examine pas la certitude

**The text on this page is estimated to be only 18.21% accurate**

ZW QÉllIllÉIfB i90 et tome YII, page 16. ' (2) « Les sociétés ont coutume, dans les changeroents qu'elles opèrent, de passer de Tofdre au désordre . et de revenir ensuite dn désordre à l'ordre. Sfe effet , la natun ne permettant pas aui choses mondaints de »*àrr6ter, lorsqu'elles arrivent à leur dernière perfecUon^ comme elles n'ont plus à monter, il faut qu'elles redescendent ; de même, lorsqu'elles sout une fois descendues, et parvenues au plus bas par les désordres , 11 faut qu'elles remontent ; c*e8t ainsi que toujours dn bien on descend an mal; et que du mal , on monte an bien. » Stohêf livre V. Le roi qui contribua au partage de la Pologne réfutait le Prince dans son Anti-Machiavel, et disait : Le Prince de Machiavel est^ en fait de morale , ce qu'est Vouvrage de Spinosa en matière de foi, Spinosa sapait lesjbn* déments de la foi, et ne tendait pas mutins ifu'à renverser féd\fiee de la rélàçion; Mackiavel corrompit im poliUque, et entrepsii de détruire 1er préag^te^ de la saine morale. Les erreurs de l'un n'étaient fue deeerreun de spéculation; celles de Vautre regardaient la pratique. Napoléon disait : Tacite a fait des romans. Gibbon est un déclamateur; il n*y a que Machia^ vel qui se fasse Hre. ( De Pradv, Ambassade en Pologne, ) Quand Napoléon n'était plus k la mode, on publia le MacMa^el commenté par Buonaparte. Paris, uio.

**The text on this page is estimated to be only 19.94% accurate**

Né, à Fkvence, d'un sang iHustie , il fut ûomoïi, quatre ans i4n. a{»ràt son entrée aux affaires^ secrétaire des Dix de la guerre; il resta quatorze ans dans ce poste , qui ne lui Ait enlevé que lonqu'on changea la seigneurie. Les Médicis^ après leur avénement, le firent emprisonner sur un soupçon , puis appliquer à la tcarture; il résista au bourreau^ mais non aux caresses du prince^ qu'il traita de bon père, et auquel il adressa d/d sa prison des vers suppliants et des excuses (l). La r^[>ublique rétablie , il fat laissé à Téeart, comme partisioi desMédicis. Lorsque ces derniers revinrent , il fit agir des amis et des femmes pour obtenir un emploi , mais sans succès; alors , il se plaignit et il gémit ^ sans savoir s'accommoder à la fortune et garder sa di* gnité. Q était connu par son caractère bizarre et ses opinions singulières (2) ; il vécut toujours dans la débauche , le coryphée des amis de laj(Ne> amoureux à cinquante ans (s) ^ et fit de sales comédies. On lui écrivait de Florence : A présent que VQMS n'y êtes pa$ « il n'est plus question de jeu, de tavernes, ni de quelques autres pattes choses. Au milieu de cette existence de plaisir, il émettait des jugements pleins de finesse sur les conditions de l'Italie d'alors; il se rendait aux assemblées de Tune des nombreuses confréries dévotes de Florence ^ prononçait un sermon sur le texte , De (1) Ils ont été publiés pour la première fois par AwikVD, Machiavel , son féiie et ses erreurs, Paris, lS2â. (2) François GuicciardiDi lui écrit : « Conme tous avei élé UmjjfmnfUtplu* Hmmm , d*iiM opialoa extraragaato , en opposition arec oelle da plus grand aombre » Hiventeur de cboses nouveUes et iasoUleSy je pense... * âS outi 1621*' (S) U éerivait i YeUori le 31 janrier 1514, en lui enroyant uasomet amoiinux : « Je ne saurais répondre i votre dernière lettre par des paroles qui me paraissent plus à propos que ce sonnet; où vous verrez combien ce fripon d'Amonr a déployé d'adresse pour m^enobaloer. Or, les cbalnes dont il m'a lié •ont si fortes, qae je désespère tout à fait de VM liberté. J4 ne sais même eommeni ]e ferais pour me dégagar Jamais; car, dût le sort ou tonte autre corn* Mnaison homaine m'ouvrtr quelque seulicr pour m'échapper par aventure, je ne Voudrais pas y entrer : tant ces clialnes me semblent tantôt douces, tanlM légères, tantôt pesantes! Il en résulte un mélange d'idées tel, que j'estime ne pouvoir vivre content que sons cette condition d'eiistenfie. Je regrette que vons ■a soyec pas présent pour vous railler tantôt de mes plenrs, tantôt de oms rires; tont le plaisir que voas en auriez est éprouvé par notre ami

Oooalo qù, avec cette amie dont je vous ai déjà eatretenu, est Tunique port et le refuge de ma pauvre nef, restée sans timon et sans voîleft, par la tempête cootinueUe qui Fa ponnoivie. H y a moins de deux jours qu'il m^rriva de poovoir dire , comme PhébnsèDapbné^ etc., etc. » Ses lettres de janvier et février lôlS sont si dévergondées, que c'est déjà trop que de les mentionner.

**The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate**

dM Q9I1VZtilfB BPOQI»* prùfunâi^y et conciliait ea invitant ses auditeurs à faire pénitence; a à imiter saint François et saint Jérôme dont l'un se « roulait sur des ronces, et Fautre se déchirait la poitrine avec « un caillou, pour réprimer la chair et Fempécher de les faire « succomber aux mauvaises tentations. •• Mais nous sommes « abusés par les désirs libidineux, ^tourés d'erreurs, ^veloppés à dans les liens du péché, et nous nous trouvons entre les mains « du démon; il convient donc , pour nous ea tiier, de recourir a à la pénitence, et de nous écrier avec David : Miserere mei, « Deus, et de pleurer amèrement avec saint Pierjre. » C'était peut-être au moment où il venait de prêcher de la sorte, qu'il allait donner une sérénade à sa belle , et chanter : Ouvre pour ton amant ces portes iabumalâes... Dépose cet orgueil dont serment tes appas; De Vénus, de sa cour suis les lois sonTeraines... Montre de la pitié, pitié tu trouveras (1). Ce fut toujours dans l'intention de se frayer la route aux h

mSTOBISN s 9 POLITIQIISS. 860 peut conserver un pouvoir nouveau. Puis, k»rsque Julien eut résigné Tautorité , il se tourna vers Laurent^ qu'il accabla de û&n Phcore du diner, où je mange a?ec ma ocMnpagiiie les mets que comportent ma pauvre maison des champs et mon très*mince patrimoine. Le repas terminé, je retourne dans rhôtellerie. J*y trouve d'ordinaire l*hôtelier, un boucher, un meunier, deux boulangers. Je m'encanaille tonte la journée avec eux à jouer au tricon, au lric*trac, ce qui (Sut nattre mQle querelles et mille colères avec ac« compagaement d'iiyiires ; car le plus souvent on se dispote pour un sou, et IVhe nous entend crier au moins de San-Casciano. £n me vautrant ainsi dans cet|e bassesse, j'empêche mon cerveau de moisir, et je livre carrière à la malignité de mon sort, content qu*U me foule aux pieds sur cette route , pour voir s'il finira par en avoir honte. « lie aoir arrivé, je m'en retounie an logis, et j'entre dans mon cabinet ; je me dépouille, sur le seuil, de cette casaque de paysan pleine de fonge et d'ordure , et je passe des vêtements splendides et curieux; puis, vêtu d'une manière décente, j'entre dans les vieilles cours des anciens hommes ; accueilli d'eux avec bienveillance, je me repais de cette nourriture qui sohtm est la mienne et pour laquelle je suis né. Je n'ai pas honte de m'entretenir avec eux, de leur demander la raison de leurs actions; et ils me répondent courtoisement. Durant quatre heures de temps, je ne ressens aucun ennui, j'oublie tout chagrin, je ne crains pas la pauvreté , je ne m'effraye pas de la mort, je me transporte entièrement en eux. Comme Dante a dit que la science ne ^acquiert qu'en retenant ce q^on a^ eniendu, j'ai noté ce qui m'a paru remarquable dans leur conversasation , et j'en ai composé un opuscule de Princifiatibus^ où je m'enfonce autant que je le puis dans les considérations de ce sujet, en discutant ce que c'est que la principauté, combien II y en a d'espèces, comment elles s'acquièrent, oonanent elles se maintiennent, pourquoi elles se perdent; si jamais quelqu'une de mes lluitaisies vous a plu, celle-là ne devrait pas vous déplaire. Cet opuscule devrait aussi dire bien accueilli d'un prince , et surtout d'un prince nouveau ; je l'adresse donc à la magnificence de Julien. Philippe Casavecchia l'a vu; il pourra vous rendre compte de la chose en elle-même et des entretiens que j'ai eus avec lui; je continue néanmoins d'y jouter et de le polir. «c J'ai causé avec PUlIppe an sujet de ce peUt travail , pour savoir s'il était bon de le donner, ou non, et, dans le cas de l'affirm^ative , s'il convenait que je le portasse ou si je devais l'envoyer. En

ne le donnant pas |directement, je craignais de ne pas être seulement lu par Julien, et que cet Ardiogheiii ne voulût ae foire honneur Jui-même de mon dernier ouvrage. Or, je suis poussé à le donner, par la nécessité de me tirer d'afTaires; car je nae mine, et je ne saurais rester longtemps ainsi sans devenir méprisable |>ar ma pauvreté. J'aurais ensuite le désir que ces seigneurs de Médicis commençassent à m'employer, quand même je devrais débuter par tourner une meule, attendu que, si je ne me les conciliais pas, j'aurais ensuite à le regretter. Une fois qu'ils auraient lu cet écrit. Ils verraient que je n'ai pas passé à dormir ni à jouer les quinze années que j'ai étudié l'art des hommes d'État; chacun devrait avoir à coeur de se servir de quelqu'un riche d'une expérience acquise aux dépens d'autrui. Quant à ma fidélité, on n'en devrait pas douter, attendu qu'ayant toujours observé la foi je ne saurais apprendre aujourd'hui à y manquer. Celui qui a été fidèle et homme de bien pendant quarante-trois ans que j'ai ne doit pas pouvoir changer de nature. Or, pour attester ma foi et mon honnêteté, j'ai ma pauvreté. T. XIV. 24

**The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate**

a7f) HI^IIIZlàllB ifOQOE. protestations de dévouement , mais non pas sans lui demander des secours (l) • Son livre est dicté par une sagesse toute romaine, pleine d'égoïsme^ d'une logique inexorable et fondée sur le droit rigoureux. Le tyran doit avoir sans cesse à la bouche les mots de justice, de loyauté, de clémence , de religion, mais ne pas s'inquiéter de leur donner un démenti toutes les fois que son in^ térét Fexige. Les cruautés sont nécessaires dans un gouvernement nouveau , et il faut plutôt se faire craindre que se faire aimer quand on ne peut obtenir Ton et l'autre. Le but du gouvernement est de durer^ et cela n'est possible qu'à l'aide de rigueurs, « attmdu que les hommes sont généralement ingrats, faux , turbulents , d'où il suit qu'il faut les contenir par la peur du châtiment. » Il désapprouve qu'on passé de l'humilité à l'orgueil, de la compassiori à la rigueur, quand on le fait sans les gradations cowMnabiês (3)« H suffît de demander à qufiqu'im ses armes, sans lui dire : Je veux m'en servir pour te tuer; « car tu peux, lorsque tu as ses armes en ton pouvoir, satisfaire ton désir (3). Tout cela e$t exposé avec la froideur d'un algébriske ou d'un général qui calculé combien de niîlle hommes il lui faut pour emporter une position donnée. Il dit que Cé^ar Borgia fit « toutes les choses qui devaient être faites pi^ un boninie prudent et habile , pour s'enraciner dans les États que Im avaient acquis les armes et la fortune d'autrui. » Il termine en disant : Après avoir réuni toutes ces actions du duc , je r^e saurais le blâmer; il me semble^ au contraire f qu'il doit être proposé peur modèle à tous ceux qui y par fortune et avee les armes des autres , sont arrivés au pouvoir (4). «c Je désirerais que vous m'écrivissiez ce que vons pensez snr ee 8i]]et, et je me recommande à voas. Sis/elix. u DU 10 deeembris 1513. '( NfOêus Macbiatblu. » ' (i) « Que votre magnificence accepte ce léger don avec autant de bienveiliàfnce que j'ai d'empressement à le lui envoyer. Si ce livre est considéré et hr soigneusement, elle y reconnaîtra mon extrême désir delà foir parvenir à cette grandeur que la fortune et ses qualités hii promettent. Et si Votre magnificence daigne, du comble de son élévation, diriger quelquefois ses regards snr ces basses régions , elle reconnaîtra combien je supporte, sans l'avoir mérité , une grande et continuelle malignité de fortune. » (2j/»rf? icc,I, 4t. (3) Id. I, 44. C4) M., VIÏ.

**The text on this page is estimated to be only 15.84% accurate**

HI9IM1INS , IMH^TfQOBS. 37 1 Ceux qpû Oui .imigmé quMl avait écrit pour faire haïr aux penflM rautorité d'un seul eu . moutrant combien elle fait eouler de sang et da larmes ^ ou^ oomme le fit Sumfariaod avec Jacques n, peur que les exoès des Médiois finissent par oottver^ tir la patience en fureur, ceux^ca(2e5 , m , 42, 9, «te. (2) « De là naqait la connaissaDce des choses honnêtes et bonnes, difTéréntes ds celle«qDi scat ptroicieiisss et erimineHés, parde qtiVm vit que, si qaeiqQ'na nuisait à son bieâfoiteâr,^ il en résultait tuiae pour i'aa et œn^iassiod pour rentre parmi les hommes; que ceu;c-d blâmaient les ingrats et iionoraieot ceax qui avaient été reconnaissants, pensant aussi que les mêmes injures pouvaient leur être faites. Afin d'éviter an semblable mal, ils se décidèrent à f^ire des lois, à ordonner des punitions pour ceux qoi contreviendraient, et' dé là vint la eonnaissaBce de^rjustict. v Décades^ I, 2. (3) Ibid., III, 6. (4) On trouve aussi ces mots dans ses Lettres familières, XL : « Le duc de Yaientinois , dont jMmiterais constamment les œuvres si j'étais prince nouveau... » 24,

**The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate**

372 QUnmxilB BFOQVB. le succès , «pids qu'en soient les moyens» La tmhism n'est un mal que si elle ne réussit pas. On doit éviter les cod juraliûas , parce que le (dus souvent elles aggravent le mal; il vaut mieux se repentir de ne pas avoir fait que de ^e retentir d'avoir fait, il reproche aux Florentins de ne pas avoir détruit en 1502 la rebelle ArezsEO et toutelavalléedelaChiana^parceque^ «lorsqu'une ville tout entière se rend coupid>le envers un État^ un prince n'a pas de meilleur remède , pour l'exemple des autres et sa propre sûreté , que de l'éteindre; s autrement « il est tenu pour ignorant et pour lâche (l). » Lorsqu'il s'agit du salut de la patrie y il ne faut s'arrêter à aucune considération de juste ou d'injuste, d'humanité ou de cruauté • de louable ou d'ignominieux (2). Supposer dans le Prince une intention contraire à l'inten* tien apparente est ausâ raisonnable que de voir une ironie dans Aristote lorsqu'il soutient la justice de Tesclavage. Cette dure condition de l'homme était chose aussi naturelle en Grèce que la trahison et la perfidie au temps de Machiavel. La politique n'était pas la science des droits des princes ; elle s'appuyait sur les faits, sur Texpérience; c'était Fart de donnner honnête^ ment ou non, de se maintenir à toutjHÎx. L'habileté du chef d'un État ne consistait pas à affronter le péril y mais à détruire son ennemi, à persévérer dans ses haines et à les dissimuler, à fiEiire exprimer au visage le contrure des s^tim^ts du cœur, et à voiler de douces paroles les desseins les plus atroces. Ce n'était pas seulement en Italie que l'on pensait et que l'on agissait ainsi. Si Léon X donnait un smif-conduit au cardinal Petrucci pour le faire arrêter et tuer à son arrivée, et si César Borgia surprenait sous la garantie de traités de paix les petits tyrans de la Romagne, on voyait Charles-Quint s'engager à céder le Milanais , et puis s'y refuser; François P^ renoncer à la Bourgogne, et puis la conserver, sans compter qu'il recevait de plusieurs le conseil de s'assurer de la personne de l'empereur lors de son passage en France ; le grand Gonzalve jurer sur l'hostie de laisser le duc de Calabre se retirer où il voudrait, et puis le garder prisonnier; appeler le duc de Yaientinois, et puis l'envoyer captif en Espagne ; Ferdinand le Catholique inviter le grand capitaine à se rendre à Madrid , sous prétexte d'hon(t) Décades, 11» 25. (2) Ibidylll, 41.

**The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate**

HISTOBIBNS» P0L1TIQUBS. 373 neurs à lui oonférar^ et le retenir loin du ihéâtre de sa gloire. Informé que Louis XII se plaignait d'avoir été trompé deux fois par lui^ il s'écriait : Il a en par Dieu bien menti y le coquin !je foi trompé plus de dix fois. Les Suisses désertaient au momait décisif; le cardinal de Sion livrait au pillage les Brescians, qu'il avait poussés lui-même à se déclarer contre la France ; la France et FEspagne trahissaient leurs alliés dans leurs traités de paix. Entre pareilles gens y la politique ne saurait enseigner que le moyen d'obvier à l'astuce par l'astuce, et de prévenir un assassinat par l'assassinat. Machiavel se borne à exposer ces pratiques conune des choses naturelles , sans y mettre de passion ; dans son froid calcul des moyens etdubut^ ilnedonne paslemal conomebien, mais comme utile(l). L'utile doi1r41 être préféré au bien? Question de moines, répondit-il. Ainsi le chimiste enseigne commet on emploie les poisons et les substances propres aux avortements; mais ce n'est pas à lui de décider s'il convient ou non de s'en servir. La tranquilËté avec laquelle il a osé proclamer à haute voix ce que l'on craindrait aujourd'hui de s'avouer à isoi-méme prouve que ses doctrines ne r^ugnaient pas à l'opinion courante ; qu'il a représenté l'usage alors général , au lieu d'avoir été l'inventeur de l'art qui a reçu de lui son nom. Hais on pardonne plus facilement une mauvaise action que sa théorie, le crime que le so^ I^isme. Machiavel n'était pas le seul chez qui les faits étaient passés ea (théories; vingt ans avant le Prince y avait paru la vie de Louis XI par Gommines, dans laquelle ces doctrines sont {xo* fessées. I^bon Montaigne trouve que a en toute pdice il y a a des ofBcas nécessaires, non-seulement abjects, mais encore a vicieux; les vices y trouvent leur rang et s'emploient à la < cousiure de nostre liaison, comme les vaûns à la conservation a de nostre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils (f) « Mon întenlioD étant d'écrire diose ntUe à qui me Ht, il m'a paru plus convenable de me conformer à la vérité effective de la chose qu'à l'idée qu'on s'en eat flûte. Or, beaoconp d'hommes se aoni imaginé des réfwbUqttes et des principautés qn'oojn'a jamais vues ni reooonues etister en réalité ; car il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vine que celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui devrait se faire apprend pkitdt sa ruine que sa conservation; il faut, en effet, que celui qui veut faire en tout profession d'homme de bien succombe au milieu de tant d'autres qui ne le sont pas. \\

est donc nécessaire à un prince qui veut se mainteDîr d'apprendre à pouvoir ne pas être bon^-eCàoser oiine pas user de bonté eelon le be8oin.«. >»
Prince, XV.

**The text on this page is estimated to be only 9.86% accurate**

374 ' QUIRSIBME ÉVOQUE. a Qous sont beacttng et que la neèesaité cammone efface leur « vraye qualité^ il fauH laisser jouer cette partie aux citoyens «r plus vigoureux et moins oommè oel antres anci^ië sacrifièrent cr leur vie poui^ le sahit de leUr pays... Lé bicii pubMc requiert « qu'on trahisse et qu'on meole^ el qo^on massacre; resi^ « gnons cette commissian à geDtsphis obœssaats et plus sou^ « pies (1). » Le célèbre moine vénitien Paul Sarpt ^ qui Iforissait peu après Machiavel, écrivait aussi un livre du Prinee, otl Ganieiis à la seigneuriB de Venise sur la munèce de govrômer ses sujets dans le Levant. Or^ il déelare qu^il œ falit ma auciuie manière se fier à la foi des 6reee> mais les traitei* oomme des animaux farouches ) leur limer tes dents et les ongles^ les humilier souvent^ et surtout écarter d'eux le» oboasiôns de s'aguerrir. Du pain et le bàtoofiy voilà leur affaire ; l'hunumitédoit être réservée pour une autro oecàsion. H déclaré aiUeiti^ qile « le plus graid a«te dejusticequ^puisseiaire le prince^ (festde semftint^iif;» ilveutique l'cm d^ende le commetee aux tlobles, purce qu'il produit de grosses fortunes et des usines nouveaux (2). L'histoire de Guieciafidini eitt une.prédîoation eontiauelle des mimes doctrines. François Vettori écrivait t « Je considérerais fx eodune ime des m^eutes nouvelles que Fod pût recevoir a l'annonce que le Turc s'est emparé de la Hongrie et raaitihe ff sur Viemie; que kâ hilhérieiis triomphent en Allemagne^ et 9 que lea MMires^ que l'empereur veuiehasserdel'Aragon et « de Valenee , apiès avo^ Fémi des forces oeosidérables , sont « en mesttiQ non-seidement de se défendra, mais d'attaquer. » La doctrine de Machiavel était donc générale^ Son désir su-^ ptémè ék$i\ un g^vetnenoeiit fori^ « inspinmtla criûate aux grands, afin quîtone pussent organiBep des^ footions^ qM sont \A mm d'un Étal (t). j» £^ canséqàence, il cite k Florence l'exemple de Venise , qui « tenait les hommes puissants en (1) De muHte et de Vh»nnéte^ Esmw, liv. 111, eb. i. ' (2) On troure dan» les Mémoireê de Vahbé JVtfrelte^, puMiés par ÏMmé^ief (f^ris, ts^s ) , une lettre de Pierre Ver^ , de l'année 1766, où H dit : « Quel entre puys qiMr le hêtre a produit un Maehterel et un- Fra Paelo sarpif deex fHSMtres en politiC|iie> dota la doctrine est autfsi atroce qu'elle est faoise, et ^ monlreM Croidemeiil lesavahtaeefe du vies , parce q«*Us ignoréat oeoi de la vertu. » v . (3) jMftt. H/enn^ ifi J^rense^

**The text on this page is estimated to be only 12.39% accurate**

M bride (l). » n montre la iiéeestiié de « fiûre nn mtttùecotp^ da l^uiM qui est citoyen ^ dé mmriftre que tous ne* reconnais-sent qu'un seul souverain (3)> » il ëxhoorte Laurent de Médici^ à Éd fortifier^ pour délivrer l'Italie des étrangers^ Quant à savoir laquelle il fdUaU ptéférer d'une ifépublîque où d'une BMiuarofaie^ ou cela lui importait pm, ou il changea d'opinion selon sa flèvi^ kitetmittetite tK)nr la libei^té. H parut enfin désespérer des poutmr» fraotiOmiés des i'épnbliques y et déclara « la nécessité d'une main royale poùi' mettre un frein à l'excessive eonruption des fenlilshomffles. « Il crut que cette unité vigoureuse sortirait de Gésa^ Borgiti; iHais lorsque lé duo fvà c( réprottté par la fortioia, s il se ioiima Vers Laurent dé Médicis^ beaucoup moins oifiable sans doote^ mais soutenu par un pape jeune encorç. Trompé dans cet e^ir^ il se rabattît sur la réput^que florentine; niais ^ dans tous les cas^ il iii^ shtait pour la répression des gentifebommes. Qu'ygagna-t-fl? Les tyrans nèl'écoutèrent pad; seul le cardinal de Médicift finit par lui donner Une légation près du chapitre des frères mineurs de Garpi ^ et le frère de ce prélat lui assigna mie pension pour cpfit écrivit l'histoire de Fl(yrence. Dans cet ouvrage/il évitait avec soin les déiaiis qui pouvaient offenser (8) . €m fut dônè un bonheur poiur lui que la mort lui épargnât Tenp barras dé raconter les faite cotitempotailis^ parmi lesquels il lui aurait été impossible de louvoyer. Ce n'est pas à coup s6r chez de telles nattures c|ue nous chereheroDs le Ubévâl; il £s»t une auke fermeté^ et la persécution ne suffit pas pour justifier ce titre. Comment peut-on voir un homme austère et mi ardent républicain dans e» Maohiavd qui ne cesse d'exhorter à sr'arraligèr du gouvernement^ quel qu'il sôît; qui a pour amis les pdus débauchés de Florence et pour confidents des politiques abjects, trdtres envers leur patriie ; qui, asservi à d'ignoUes aiq[)étits et sans cesse besogneux, consi* déraitcoiniûele comblé de la misère de vivte humble et obscur; ipà avait bescmi de fracas, de Jouissances^ d'amours^ de la (1) ÊHêe., liT. 1, 49. (3) U éeifvait en t SM à Gaiceiaràlin : « Étant pour eotrer daM certains dëlillsy j'anmis besoin è» savoir si je ne risque pas de déplaire soit en rete» vaut, soit SB rapetissant les éTéoèmeate ; je me coosnlterai du reste avec rtioiî^ mêËie, «t |è te'émdierai à faira de telle sorto qoe, Krai ea élisant U vérité, elle ne soit désagréable à personne. »

976. <2«niziiaiB iFOQVB; faveur des grands ^ d'emplois lueratifs. Pour obtemr ce qu'il dé^re il flatte Léon X , il flatte aémmt VII et l'iacapable Laurent ; on le met à la torture de la corde^ et il chante les louanges de ses oppresseurs ; il leur tend la main y et il insulte^ pour les flatter, au gouvernement honorable de Soderini (i ). Déjà les contemporains, qui sentaient les ccHiséqaences de cette politique, se révoltaient contre Tinexcusahle légèreté de Machiavel, et maudissaient les conseils pervers de son livre du Prince, qui avait enseigné au duc d'Urbin ^ à ravir aux riches leurs biens, aux pauvres l'honneur, aux uns et aux autres la liberté. » Il chercha donc à le retirer de la circulation; mais le peuple ne voulut pas lui rendre le poste de secrétaire des^Dix de la guerre (2). Ainsi la conscience publique sMndignait à cette froide analyse qui , à la manière antique, sacrifiait l'individu à la prospérité de l'État, identifié avec le prince. Et nous, tout en avouant que Machiavd et Guicciardini contribuèrent immeur sèment à développer la nouvelle science poUtique, nous les omsidérons comme un scandale dans la Uttérature chrétienne , et nous les rejetons dans le monde païen. Guerre. Commc Ics autrcs sciences s'étaient rallumées au flambeau des anciens , Machiavel voulut aussi que la guerre remontât jusqu'à cette source pour se perfectionner. Déplorant le désordre dans lequel la milice italienne était tombée par la faute des condottieri , il démontra la nécessité d'armées nationales et de la discipline. Il prend pour le principal interlocuteur de ses dialogues ce Fabrice Colonna que Cbwles-Quint considérait (I) Machiavet, sans doote, n'était pas un libéral du dix-neuvièiiie siècle; mais il aimait l'pnité et l'indépendanoe^de l'Italie au point de braver peur elles non-seulemeujt les persécutions des bommes, mais aussi la^colère de Dieu. LéOPARDi. (3) « Le motif de la Irès-grande haine qu'on loi portait généralement fut , outre qu'il était ficencieux de langage, d'une vie peu honnête et messéante à son rang, l'ouvrage qu'il composa sous le titre du Prince, et qu'il dédia à Laurent, fils de Pierre et petit-fils de Laurent» afin qu'il se fit seif^ur absolu dans Florence, tians cet ouvrage ( véritablement Impie , qui devrait être non-seulement blâmé » mais supprimé , comme il chercha lui-même à le faire après la révolution, lorsqu'il n'était pas encore imprimé) il semblait qu'il enseignât à ravir aux riches leurs biens, aux pauvres leur honneur, aux uns et aux autres la liberté. Or, il. arriva à sa mort ce qui ne saurait se reproduire à l'avenir, savoir que, les gens de bien comme les méchants s'en réjouirent , les gens de bien parce

qu^ils le jugeaient méchant, et les méchants parce qu'ils le connaissaiepit non-'Seulemeot plus pervers, mais aussi plus habile qu'eux, » Yarcbi, SA>rte, Uv. m, p. 210.

Gomine HMttre dans Tari des sièges et qui exposa dans un traité ses conseils à PbiUj^ n. Les infanteries suisse et espagnole passaient alors pour les meillaires de TËurope; la première combattait avec de longues picpies à la manière de la phalange macédonienne, et la seconde à la romaine , avec Tépée et le bouclier. Les fantassins italiens p

**The text on this page is estimated to be only 17.49% accurate**

3^78 ^BINMÈME BPOOmL lesqoeto eHe ptti s'appuyer ponr frapper^ le oMait à 1» cavalerie moderne. Il oppose \k Thabitude q^'avaienl les condottieri d'^amtneaer quatre chevaux à la suite de chaque soldat l^xemple des Allemands^ qui n'en ont qu'un seul y outre ^ue, pour leura bagages^ un cheval suffit à vingt bommes. D recommande la régularité des mardies^ à tel poiot que dons ses oeascAs il arrive presque au pas embotté. Il désapprouve Tosagè de diviser les armées en avani^rde, eU corps de bataille et en arrière-garde; il trouve quMl suffit de quelques détachements de cavalerie en avant et en arrière , tandis que le reste a'avanoe en colonnes piu*allèles. Cette idée^ qui n'est pas empruntée uxa anciens^ a été adoptée ensuite par les Français. Algarotti se déchaîne contre ceux qui ne regardent pas Ma^' chiavel comme un grand matlre dans Tart de la guerre; mais, en réalité ; il n'émit de neuf que l'étrange pensée de creuser le fossé en arrière des murs* Quelques-unes des armes qu'ft propose ne conviennent m aucune façon. L'opinion de la supé^ riorité de rinfanterie était déjà assez commune (i). Qr^ cpielques bonnes maximes ou beaucoup même ne suffisent pas pour le ranger parmi les stratégistes. Qu'il nous sdt permis de faire remarquer id combien on a reproché mal à propos aux Italiens d'avoii* renoncé à l\isagé des armes et employé des soldats merœnalres. C'était alors àseas tonte l'Europe Tunique mode de reomtmnent pour les armées* Les États féodaux de l'Italie , comme le Piémont ^ le territoire dé Rouie et le royaume de Niq[>lesy étaient sous les armes; le$ républiques commerçantes déployèrent une valeur héroïque , soit dans les guerres incessantes du Levant > soit dans la lutte si funeste de Plse avefc Florence, ou dé Florence et de Sienne contre leurs tyrans. On vit apparaître une grande force de ca** ractère daùs les nombreuses conjurikioM^ soit insensées on gé«* néféuses , contre le» Médiois et les Sforea. Enfin f les Strozii , (t) DtneNe livdorisi dit,. dans sa B$Won4e ^empire 0tt9mant9dnmé» au ^énat de Venise le 3 juin lô34 : k En tout temps les armes ont été mieux et plus utilement employées par Tinfanterie que par la cavalerie.

**The text on this page is estimated to be only 15.41% accurate**

LBS AflfUtBS Et LBft KÉQÀNBS. 179 le vaillant Fèmicci^ les Bandes Noires se montrèrent dignes ou d'une meilleure cause ou d'un sort plus heureux. Lorsque les Italiens ne purent plus combattre dans leur patrie j ils allèrent porter téut vaillance au deèérs. Les Stronzi èondttisaient jusqu'en Ecosse les bannis florentins. L'lngénieu% Antoine Melk>ni> de Crémone^ construisait des forts dans ia Picardie pour tenir en sujétion les garnisons angMses; hiiif mille Italiens y guidés par le princef de Melfi , combattaient avec lui contre autant de leurs compatriotes soldés par l'Angleterre et qui se fortifiaieilt dans Boulogne , sot^ la direction de Tin^ géniéur Jérôn^ Pennacchi , de Trévise. Gabrio Serbellone se signala dans l'expédition de la Goulette^ et les protestants d'Allemagne et les révoltés des Flandres n'eurent que trop à maudire la vsilenr et l'habileté ded Famèse et des Piccolomliri. Machiavel avait raison dé dire : « II ne manque pas en Italie de matière propre à recevoir toute espèi^e de formés; la vertu y est grande dans les membres » mais elle fait défaut dans les cftefs. Voyez , dans les duels et les luttes entré nn petit nombre d'ftonmies , combien les Italiens sont supérieurs en forces I mais lorsqu'il s'agit d'armées et de batailles rangées ^ ils scmt effacés par les autres peuplés , et cela' provient dé la ftiiblessé de ceux qui les commandent (1). B CHAPITRE Xin. LES A&TlSTEft ET LES MÉCÈNES. Ainai 1-Halie> au moment oàeUe. perdait son indépendaQoe. et l'espoîr de la liberté , se touramt ayeo passion vevs les leities et les arts^ comme une consolation > comme un objet d'orgueil nutionifl el m moy«i de se montrer supérieure à ces barbares doi^ répée l'opprimait, ttaû ce but vint^il à l'id^ de ses écd^ vains et de ses artistes? Quelles sont, d'un autre côté, les ooBdiiions qui font fléutir le taknl? Pctecpnm vit-on sui^ir à oette époque une telle foule de noms illustres? Ce sont là des problèmes dont la solution ne nou^ appartient pas; nous nous (1) i;e Prince, chap. dernier.

**The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate**

3S0 QViUnitlU BMtVX* bornerons à la préparer en miwai dans ce long intervalle la prospérité et la décadence partMe des arts et de Tesprit. Qn'une philosophie vulgaire imagine un œrde fotid autour duqud monte et descend la civilisation j ou que l'adulation «t* trilme à la seule influence des princes le dével<4)pement des germes heureux , on trouvera des preuves nombreuses à l'appui de ces deux thèses dans les données de lliistcMre , qui du reste en fournit à tous les systèmes. Aucun siècle ne mérita mieux que celui des Médicis d'être appelé siècle d'or^ et jamais les homieurs et les encouragements accordés aux honmies de mérite ne furent aussi splendides^ aussi universels. François V invitât les Italiens à venir rallumer de l'autre côté

**The text on this page is estimated to be only 25.01% accurate**

LBs àMMom n us lêlcànvi* asi Raphiêl. Le nom de Léon X rérame tout ce cpi'il y a de {Ans signalé dans ramoor des lettres; il mettait à la disposition des savwts «nplois^ bénéfices, dignités de TËglise et ses propres riehesses. Il avait pour secrétaires Beoabo et Sadcdet, é^vains latins siçérieurs à tous ceux qui les avaient précédés* Il donnait à Bàroald la conservation dé la bibliothèqpie du Vatican ; il fixait à Rome Jean Laacaris et Marc Musuro^ philoiogues célèbres; il confiait au promer la direction d'un collège spéôal pour l'en* srignemei^ du grec , dont les maîtres étaient appelés de la Gfèce, et lui donnait une imprhnerie ; Jl salariait j^us de cent profiefl»eurs dans le ccdlége de Rome> et envoyait à la recherche des manuscrits, disant qjaefawniier les progrès de la littérature elassiqtte est une partie impartœtiie des avoirs pontificaux. Tibaldeo de Ferrare, venu à sa cour de celle des Gonzague, reçut de lui un traitement et des richesses , sans compter cinq cents sequins pour une épigranmie. Ayant rec(»mu dans le jeune Flaminio d'heureusesdispositions> il le retînt près de lui ; il restait ébahi aux improvisations de Marone, promettait des ré: compenses à ceux qui découvriraient quelquiii autre livre de Tive-Iive ou de Tacite et des privilèges aux éditions les plus estimées. Il transmit à ses descendants. ce goût éclairé, dont il avait hérité de ses ancêtres. Le grand-duc Cosme I^' aima beaucoup l'étude. François P'^, son fils^ instruit dans, tous les genres de littérature, accrut les universités dePise^ de Florence , deJSieime etrAcadémie florentine; il fonda l'Académie de la Crusca et la ma^ûfique Galerie, augmenta la bibliothèque Laurentienne, ^icouragea la botanique et protégea quiconque avait du mérite. Ferdinand P'^ acheta la Vénus de Médicis , commença la ehapeUe royale de Saint-Laurent et iDstit^a l'imiurimerie en caractères orientaux. , Mous avons vu les princes de Milan et de Naples agir de même jusqu'au moment où ils furent renversés par les étrangars. Les républiques confiaient aux littérateurs des missions importantes , parce qu'ils les savaient recomipandés parleur caractère. Alphonse P'^ d'Esté, bien qu'étranger aux lettres et toujours occupé de guerres, fit refleurir l'université de Ferrare, où Lucrèce Borgia, Lucrèce et Anne d'Esté, Isabelle de Médicis c

**The text on this page is estimated to be only 16.87% accurate**

8S2 QOlMSiàMt lui laissait la gnetre pdur néunir à m makon de piaisaw» àa Pordemme FiacastoF^ CoUa, Navagéro et autres , qu'il appalatl sou académie, 86 plaisait «t a'mitruisaît avee eux. La due d'^Ur* bin, au milieu des fraeas des arnes^ avait fidt de sa cour l'asile des beaux esprits et des savants. L'infilHie duc de Valentiobis lui-même, Tignoble Alidxaiidre^de Médieis aspinûent à la ff^tatioA d'esprits cultivés. Nonnseiilemeut les princes, mais tous oeux opii avsfent de la richesse voti}aient être et se montrer des Méeènts. .Tandis 41M de l'autre e^té des Alpes le nobl0 se glorifiait de svidenoe des hommes d^ lettres. Les tîré^is d'érudition recueillis par PineUi devinrent le fondement de 1hbliothèques considérables. - La foule se conformait à ces exemples , et l'enthousiasme pour les hommes de lettres était général. Leè brigands^ respec*tèrent FArioste aussitôt qu'ils surent qui il était. Dès que les arti^s avaient exposé leurs ouvrages aux regards du public^ on y attachait par centaines des sonnets oà ils étaient jugés avec un sentiment exquis du beau et une sévérité dé go6t que les maîtres J respectaient et que la prospérité a sanctionnés. Lors-^ qu'on eut exhumé dans les jardins de Titus le groupe que Sadolet reconnut pour le Laocoon décrit par PIiRê> toutes les cloches de Rome sonnèrent en signe de réjonisBanee ; le marbre^' couronné de fleurs, traversa la ville au son< des instmments avec une pompe triomphîde, et les poètes le chantèrent à l^vi pendant qu'il montait au Gapitole au milieu d*une solennité mémorable même dans ce pays de solenmiés. Tartaglia faisait publier ses découvertes mathématiques à son de trompette^ et recevait de toutes paHs des i»^blèmes à résoudre. Bernard Accolti d^ Arezze, dit l'Unique, sortait entouré de prélats, escorté de gardes suisses, ék les villes s'illuminaient à son arrivée. Devait-il déclamer ses* vers, lès boutiques dé Rome se fermaient. Il fût fait duc de Népi ; im jour qu'il avait

**The text on this page is estimated to be only 14.05% accurate**

LIS ÀMIfVli n lUBS MIC&NBS. M8 wUàé devant ie pape^intdm^ en rhonneur dé la Vi8v|;e , leg aùditeuiB édBiàv^i en AppleuduseaiMte mêlée des cris de Viveàjanmiê hpoéie dMn, l^mcamfarable AccoUilApoOiéose fidte pour trompep k pofllénté , si malheuieusement peur lui eee vevs n'avaient flurvéeu (1). Si 1MHI8 netouvnons l^, médaille, l'hisipire est loin de confirme^ tout le mérite deees proteeteurs. Léon X paratt n'avoir eom« pris qne la beauté du style. Il charge Lémiard d'un travail ; raais^ apiNPenant qu*il s^eet mis à distiller des vernis et des plantes y il s'éerie : Ah ! ceifii4à ne fera Jamais Hen / c^ il pense à là fin de f ouvrage amni de l'avoir cofkmancé. Sans doute Léonard ignorait Tart des douces paroles à f aide, des^ quelles on se conmlie la fovour ; du reste , te grand Léon ne prît jamaiii au sérieux la pveteetien quUl aocorda aux gens de leUMS. L^Arioste se plaigi^it que /après avoir daigiié le baiser sur les deux joues ^ il l'eût laissé dans la misère (3) , au point de n'avoir pas même de qiyoi s'acheter tin manteau neuf. Bembo fut ddigé d'abaiid(mner la cour de Léon X, quijaiipait les poètes dont les saillies ramusâient et se livrait à des plaisanturies faites pour déplmre à un homme de lettres grave. L'improvisa^ leur Camille Quemo, gi^apd buveur et gourmand fieffé , qui récréait de ses bouffonneries lès banquets du pontife, fùtproelainé par lui archipoëte. Il favorisait du même titre Jean Gazzoido " • • • » r (1) L*AréUn nous les à conservés , çt ils se réduisent à un jeu de roots : Quel generasti di ctU concepisH, Portasti qwl di cui fosUfatlura, Eéi tenaeqveqvêltUeuinasdssti. De loi fut engendré celui dont tu conçus. Ton sein porta celui de' qui lu fus crëée , £t c'est de toi qu'est né celui dont tu naquis. Ç2) Finehè me ne rimetiibre esser non puote Chedi promessa altrui mai piû mifidip La sciocea speme aile contrake ignote Salï del ciel quel di che il pastor santo La man mi strihse e ma baeie le gats, ■ Tant qu'il m'en touTiendrt» pourrait-il être en moi Aux promesses d^sutnii d'ajesler quelque foi ? L'espérance » de noiw» psuvres fous » qui se joue, * Au ciel vers l'inconnu, tout brillant de bonheur, Prit son vol, le jenr où le suprépne pasteur. En me pressant la main, me baisa ehaqne joue. e . A . , traduct. inédite.

**The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate**

884 QUinsiioiB iMtn* et JéMme Britonio^ sauf à leur faire donner la] bastoimade cpiand leurs vers lui défdaisai^t. A force d'éloges, œi fit CMite à Baraballo^ abbé de Gaete, qu'il était un seccmd Pétrarque^ et Léon Toului le counumer. Un éléphant^ donné par Emmanuel de Portugal^ fîit orné pompeusement , et Ton jucha sur s

U8 AITISTSS B!B LBft Xic&BTBS. 335 diges, Michel-Ange et un coureur espagnol. NicesdeuxMédicîs ni leurs successeurs n'osèrent terminer les ouvrages grandioses conunenoés alors que le souffle de la Uberté républicaine n'était pas encore éteint : le monument de Jules II et la chapelle des Médicis restèrent inachevés; Cosme, protecteur mtelligent des arts, préférait Vasari au Titien. Les outrages du cardinal Farnèse firent mourir de chagrin Onuphre Panvinio , comme ceux du duc d'Esté déterminèrent la folie du Tasse. Ainsi donc , au lieu de porter une stupide envie, comme on le fait aujourdTiui pour excuser Finertie, aux grands hommes d'autrefois parce qu'ils trouvaient des protecteurs, il semble qu'il faille déplorer grandement la condition de ces gens de lettrès et de ces artistes, qui, ne pouvant compter sur l'unique récompense désmtéressée , la faveur du peuple et la gloire ^wntanée , se voyaient contraints de l'aUer chercher dans les cours. On peut dire même qu'ils n'avaient point de public, maïs seulement deux classes de lecteurs, les courtisans et le clergé De là cette funeste nécessité du patronage , et l'obligation pour les hommes de génie de se résigner à subir une protection et à réclamer non la tolérance et le pardon pour la vérité qu'on abhorre, mais la sécurité pour leurs loisirs, au prix de leur dignité, de leur caractère et de la pudeur de l'art. Il est certain que jamais un artiste ne pourra , quelque grand qu'il soit , construire Sainte-Marie des Anges ou la coupole de Saint-'Pierre ni peindre les chambres du Vatican si ce travail ne lui est commandé par quelqu'un qui puisse subvenir à la dépense. Il faut nécessairement l'alliance du génie, qui conçoit et de la richesse, qui fait exécuter; mais que l'on ne vienne pas dire que la dernière seule suffit pour susciter de grands hommes , et former une époque, nous ne dirons pas de génie mais même de. bon goût. La partie morale des beaux-arts' l'expression et le but qui, à notre avis , en sont l'âme ne peuvent que perdre lorsqu'au lieu de jaiUir du sentiment intime ils ne doivent éctore que par ordre. Toutes les fois qu'il en sera ainsi , on verra renaître la prédominance de la matière , l'idolâtrie de la forme, qui se raffinera au détoiment de l'idée, comme la multiplicité des ouvrages sera funeste à l'originalité Le peuple qui s'était relevé dans les communes, le peuple croyant avait tiré les arts de la barbarie, et les avait poussés par des sentiers inconnus, d'une manière incorrecte, si Von veut, maisjiardie, originale et conforme aux besoins nouveaux. T. XIV. ^r

**The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate**

38e QUtNSlBIfS BPOQt/B. Alors s'élevèient dans chaque cité de magnifiques cathédrales , alors retentirent les chants de Dante. La connaissance et Fétude des anciens, qui sur? int, aurait dû se borner à polir ces formes primitives sans étouffer l'inspiration intime^ qui ^ dans le siècle précédent, arait tant accéléré les progrès de l'esprrit humain. C'était rimpulsion populaire qui avait suscité les hommes supérieurs; les Médids, qui les trouvèrent tout formés, eurent tout au plus le mérite de les employer. Mais les lettres, les arts et la poésie , qui est Vart même , c'est-à-dire le beau revêtu de formes sensibles, lorsqu'ils furent salariés par les princes, firent divorce avec tes besoins et les sentiments de la nation ^ perdirent en génie autant quHis acquirent en goùt^ et devinrent uti élément aristocratique ^ au Heu d'être une expression populaire; placés entre le carrefour, d'où ils sortaient, et la cour^ qui les stipendiait , les gens de lettres, sans atteindre à la déli^ catesse raffinée de l'aristocratie^ perdirent l'influenoe féconde et native de la popularité . Pour nous qui observons les arts historiquement et comme expression de la société, qu'il nous soit permis, en admirant l'exécution, de déplorer le but. Nous nous sommes complu maintes fois à rechercher ce qu'aurait été l'Arioste si, au lieu de chanter cette famille sans gloire de Ferrare, il avait pris le thème de Dante ou du Tasse, la naiion ou la chrétienté ; ce que serait devenu Guicciardini s'il n'avait pas eu à se justifier des honteux services qu'il avait rendus à la tyrannie;. Machiavel , s'il n'avait pas écrit l'histoire par l'ordre de Clément VU et le Prince pour obtenir un emploi ; Michel-Ange, s'il n'eût pas été jeté tour à tour du ciseau à la palette ou au compas, ni contraint de s'irriter contre le marbre, pour le forcer d'exprimer Sur les tombeaux des Médicis un idéal en opposition avec les ordres qu'il devait exécuter. Au miheu de préceptes donnés par un grand nombre , au milieu des censures lancées dans ces rivalités bruyantes et acharnées, apparaît-il que l'art se crût obligé à quelque chose de plus élevé que l'art liii-même? Plaire , plaire à la cour, aux l^ens de lettres, tel était l'unique but. La religion s'écroulait, et l'on croyait la relever en faisant écrire des diatribes par Mnïio; on blâmait les inconvenances cfui s'étaient glissées dans la liturgie, et Léon X faisait corriger les hymnes et le bréviaire d'après les phrases dé Cîcéron et de Tibulle ; la patrie périssait, et l'on chantait; elle périssait , et nul homme supérieur ne se levait

**The text on this page is estimated to be only 27.17% accurate**

LBS ÂATlfiTBS BT LBB. MBCÀNBâ. 387 pour entonner Tépicédion d'une voix qui, pénétc^nt dans le$ sépulcres^ put retentir un jour comme la trompette delà résur*^ rection; elle périssait, et pas un écrivain ne sut animer Tbistoire de ces colères magnanimes qui restent comme une protestation immortelle des nations. On choisissait le premier sujet venu, pourvu qu'il permit de déployer les beautés de Tart. Le Tasse , du moins, agita long^ temps dans sa pensée le choix du sujet de son épopée ; l'Arioste n'eut d'autre motif que de faire un poëme , qu'il se contenta d'ajuster aux pierres d'attente posées par un autre. Âlamanni écrivit les siens, parce que ce thème chevaleresque souriait à Henri II ; Bernard Tasso était arrivé à son centième ohant avant même de savoir si son Amadis était de Gaule ou de Galles (l); Vida et Fracastor chantèrent le ver à soie et la syphilis , pour (1) Il demande à Jérôme Ruscelli , dans une leUre du 4 mai 1558 , s'il doit intituler son poëme Amadis de Gaule ou de France : «( Je ne doute pas que Tauteur de cette cliarmante composition ne l'ait tirée m partie de quelque histoire de Bretagne, puis embellie et amenée à eette gràeequi enchante le monde. Or, je tiens pour constant qu'il a erré en donnant à Aniadis le nom de sa patrie , non pour doter la France de cette réputation » mais pour n'avoir pas entendu ce mot de Gaule , qui dans la langue anglaise ▼eut dire Gallia, Si je ne me trompe, le fils atné du sérénissime roi d'Angleterre se fait appeler prince de Gaule uniquement à cause des droits que ledit roi prétend avoir sur la couronne de France. A Tappui de cette vérité, que l'auteur se sera trompé dans l'interprétation ou mieux dans la traduction de ce mot Gaule, et que celui qui le premier écrivit cette histoire voulut parler de la France, voyez Tèndroit, livre II, chap. 20, où Gaudanel, envieux de la gloire et de la grandeur d'Amadis, dit au roi Lisuart : Fot» savez , seigneur, qttê la diteordefut longtemps entre ce royaume de la Grande-Bretagne eice' lui de la Gaule , parce que d^e droit celui-ci doit être sujet de celui'là, comme le sont tous les autres États voisins, et vous reconnaissent pour êupérieur. On peut facilement conjecturer de ces paroles que Fauteur ne voulait pas désigner on autre royaume que celui de France... Ne serait-ce pas une faute vraiment digne de blâme, une faute non de négligence, mais de ceHes qii'Aristote, dans sa Poétique, regarde comme indignes d'excuse, si je publiais ce poëme sous le iiired* Amadis de Gaule sans savoir où était situé ce royaume? ( C'est ce qu'il a fait pourtant. ) Ne

voulez-vous pas que je nomme quelque port , quelques villes principales? Mais comme je pourrais facilement, D'ayant point, plus que tant de personnes, la pratique des choses d'Angleterre , me tromper en ce point comme en bdaodou p d'autres , je vous supplie , ayant la commodité^ soit de l'ambassadeur d'Angleterre, soit d'autres qui peuvent mieux vous donner des renseignements sur ces particularités, de vous en informer, et de vouloir bien m'en écrire. » Faire un poëme en cent chanta sans savoir où ni quand se passe la 6cène , c'est tout dire. 2ô.

aSS QUINEIÀMK BTOQUB. montrer que Ton peut dire en latin des choses qne les Latins n'ont jamais traitées. De là, rabsence de toute dignité dans la morale et les sujets. Sffiinazar^ complimenté sur sa piété par Léon X et Clément VIl^ prostitue à des poésies lascives la muse qui avait chanté Tenf antement de la Vierge ; monseigneur de la Casa fait l'éloge de ce Charles-Quint qu'il avait représenté comme le fléau de l'IMie; Âlamanni ne lui épaigne pas non plus Tencens; blâmé par cet empereur d'avoir dirigé quelques traits contre Taigle mpace et dévorante, il lui répond que la tâche de la poésie est de mentir. Machiavel se rend en qualité, d'ambassadeur près du duc de Valentinois et près d'un chapitre de moines; on peint le grand pontife Borgia comme un ^nt^ et sa maîtresse comme une madone , sans soupçonner la bassesse de cette action ; Holbein fait successivement le portrait des femmes de Henri Vllf, que le tombeau attend; Léonard de Vinci travaille pour Louis le More^ et construit des arcs de triomphe pour son vainqueur. La seule réflexion que le premier lui inspire lorsqu'il note sa chute: sur son carnet est celle-ci : « Il n'a achevé aucun ouvrage. » Raphaël touche le cœur avec ses vierges^ et scandalise avec ses Psyché^ et ses Galatée; Michel-Ange fortifie sa patrie cœitre les tyrans, et les immortalise par son ciseau; tous pensent Ce que dit Cellini : Je sers qui me paye' La même bassesse se reproduisait dans les louanges que les gens de lettres se prodiguaient. Sans parler de tant de nouveaux Virgiles , de tant de Cicérons et de Tites-Lives , Varchi plaçait Giron le Courtois au-dessus du Roland furieux; Stigliani proclamait Tansillo supérieur à Pétrarque, et TArioste consacrait un demi-chant à immortaliser les médiocrités de son temps. Ce besoin de louer et d'être loué, cette habitude de se limiter à l'approbation d'un petit nombre apparaissait dans les académies^ qui, nées dans le siècle précédent, atteignirentdans celui-ci leiur apogée. Ressuscitées d'abord par imitation de l'antiquité dans Tacadémie platonique de Laurent de Médicis, on les vit alors se multiplier à l'infini. Souvent ridicules de nom, elles se livraient à des occupations puériles, assaisonnées de repas, où la verve s'échauffait ^n vidant des flacons; on y chantait des vers et l'on y récitait des prières; des princes et des évêques ^'asseyaient à côté des littérateurs. Parfois, au milieu de ces graves personnages, c'était Annibal Caro qui se levait pour faire l'éloge du nez : « Nez parfait, nez principal , nez divin ,

LES AnXlSTES ET LES MfiCBMEb. aj^D «r que ce nez soit béni parmi tous les nez. Bénie soit aussi la tf mère qui vous fit un pareil nez^ et bénies toutes les choses « que flaire votre nez! » Ou bien c'était Bemi qui louait tes anguilles, les cardons et la peste; Firenzuola , la joie et lés cloches; Casa/ la 'colère et le marteau d'amour ; Varchi^ les œufis durs et le fenouil ; Molza, la salade et les figues ; Maure^ la fève et les mensonges; celui-ci^ la toux ; celui«là , la fièvre tierce; un autre, la pelade; un autre> pis encore. Ces éloges, auxquels avaient bonne part les princes dont on recevmt les bienfaits, étaient applaudis par les endormis^ les inféconds, les pMlapons et tant d'autres affublés de noms du même genre. Outre leur frivolité, ces académies nuisaient à l'originalité^ attendu que la nature de ces corps est de s'attribuer le monopole du bon goût, et de juger d'iq>rès des règles préétablies ; or, comme on ne peut espérer de renommée sans leur aveu, on est forcé de se résigner à ces règles arbitraires, et de procéder toujours par réflexion, et non par inspiration. L'unique inspiration, c'étaient les éloges et l'argent; il fallait donc se résigner à les mendier. Bernard Tasso tend la main, et l'on est pris de pitié lorsqu'on voit les transactions auxquelles il se croit obligé pour obtenir quelque protection et du pain de cet empereur qui lui avait tout enlevé pour avoir été fidèle à son maître (l). Louis XII, étant allé entendre les leçons de Jason du Maine à Pavie, lui demande pourquoi il ne prend pas femme : Afin, répond-il, que le pape Jules sachcy par le témm^ gnage de Votre Majesté^ que je ne suis pas indigne du chapeau de cardinal. Guicciardini ayant besoin de faire une dot à ses filles , Machiavel l'encourage à s'adresser à Léon X, lui cite des exemples de la libéralité de ce pontife, et lui enseigne comment il doit rédiger sa supplique : a Tout consiste, lui dit-il, à demander hardiment et à montrer du mécontentement lorsqu'on n'obtient pas. » Toutes les dépêches de Machiavel, dans ses missions politiques, finissent par des demandes d'argent, et les autres ambassadeurs font la méme|chose. AnguiUara,qui fit tant d'octaves, parce qu'il les vendait un demi-écu pièce , n'ayant rien reçu pour une chanson en l'honneur du duc Cosme, s'en plaignit avec arrogance. Paul Jove, dispensateur vénal de gloire et d'invectives , disait avoir deux-plumes , une d'or (2) et une d'argent, pour (1) Foyes cî-dessQft, page 410. (2) « J'ai trempé la plume d'or dans l'encre Urplua fine. Je me déclare oUtgé

**The text on this page is estimated to be only 23.32% accurate**

390 QUINZIJCMB ÉPOQUE. prq)ortionner la louange aux présents. Amateur d'une vie molle et dissipée (l), on éprouve du dégoût à le voir mendier avec instance soit une pelisse^ un cheval, des firiandises ou de Pargent (2) ; il se plaint si ces cadeaUK se font attendre, ou ne sont pas proportionnés à son avidité ; il appelle des travaux perdus ceux pour lesquds il n'obtenait pas la récompense qui seule les lui avait fait entreprendre. Princes et riches personnages lui donnaient à l'envi, afin qn'Wfitvahir leurmomude un tiers de plus (8). En somme, l'inspiration générale, c'est de consommer une fiole de Tencre la plus fine avec une plume d'or, pour célébrer les œuvres de votre sainteté. » (1) « Vous savez que je me repose pour le moment, el que je ne travaille point, quia neme nos conduxit,.. Vous svrez iMeo que je ne veuK étudier que vêtu de peaux de martre et de loup-cervitr... ; que je ne clievauciie point de moles mal baroachées... ; que je veux manger deux fois par jour, et avec le potage...; qu'il me faut du feu de la Saint- François à la Saint-George. Pour cela faire , Thomme ne saurait se mettre l'esprit à la torture impensis prapriis. « Page 100, Leiires, (2) Il écrit au marquis del Vasto : « Votre excellence me fait connaître qu'elle veut venir cette semaine sainte au Musée ( sa maison de plaisance à Céme). Je l'attends avec une extrême impatience ; et je sais qu'elle ne se départira pas de ses babitudes libérales et magnanimes, me rappelant que, lorsqu'elle va pour ^on amusement aux Grazie ou à Sainl*Victor, elle y porte, bien que la bonne «bère y soit grande et tout en abondance , des provisions pour un mois, quoiqu'elle n'y passe que quatre jours. Que puis-Je donc espérer, moi , si elle viest au Musée au millieu de tant d'hommes immortels, qui, bien qu^ils ne mangent pas, attirent une infinité de mangeurs? Je veux que Pitigian sache que les futailles de sou caveau favori sont à sec, et rendent un son de tambour. Ce serait eacore oae belle chose de voir volro excellence joindre à l'approviaionnemeot qu'elle y a laissé un autre semblable... Je crois qu'il me faudra, sous quelques semaines, me transporter à Rome... Je ne sais comment je ferai si votre excellence, pendant qu^elle sera ici, né frappe plus dUme fois la terre do trident -Aa Neptune pour faire naître une tionfie paire de chevaux. Mais comment sup^poaer qu'on si grand prince puisas démentir sa générosité habituelle? » Isiti^ du 25 mars lâ44 — Il demande à h^c Contile « des pommes, des pèclies et des coings confits, attendu qu'il en est venu de

Naples un déluge à la signora principessa. » — U écrit à monseigneur Farnèse : n Je commence à travailler, et je ferai en l'honneur de votre seigneurie chose que la postérité lira ; el c'est M»z en dire. Mais que votre seigneurie révérendissime et illustrissime fasse en aorte que mon neveu Alexandre aoU évéq^ de Hecera. » & septembre 1647 ; et à Jérôme Anghiera : « Béni soyez- vous, vous qui , sans offenser personne, plaisez à chacun ! ce que je cherche à faire aussi en publiant cette histoire. » (a) « Je serais frais si mes amis et mes patrons ne devaient pas se trouver obligés envers moi quand je /ai« valoir leur monnaie un tiers de plus que relie des vauriens et des libertins. Votis savez bien que, grâce à ce saint privilège, j'en ai habillé quelques-uns de riche braeart, quelques autrea , au contraire^ de vilaine étoffe, pour leur mérite; et 4ant pis pour eeuxqui sont pris*

**The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate**

LES ÂBTISTVS n tVS «IBGBIVBS. 391 d'acquérir de Targent et des protecteurs, soit en faisant rire avec une nouvelle comme Belphégor^ ou avec un poème entier conune TAi^ioste, soit ep larmoyant comme le Tasse, soit avec des ouvrages condamnables, comme le Prinç$ ou la FitU »rrante. De même que Tamour engendre la baine, la louange fait naître la satire; de là toutes les querelles bruyantes de ce temps. « Les gens de lettres , dit Jérôme Negro^ sont en guerre; Pierre tf Cursio combat contre Érasme sur ce mot bellaocf pour déa cider s'il se prend en mauvaise part daos le langage relatif à a la guerre, ou bien si ce n'est qu'un verbum merum. Chaque « jour voit éclore des livres nouveaux et des invectives sur ee a sujet; il y en a qui répondent au nom d'Érasme à ce Cursio, &< et celui-ci devient furieux. » Une lutte terrible ayant éclaté , à propos de Pétrarque , entre Tassoni , Joseph des Aromatari et Brusantini , il y eut des ensr prisonneipents et des procès. Les Médicis s'amusaient à entendre les sonnets que se lançaient mutuellement Louis Pulci et Malr thieu Franco. Jérôme Ruscelli en vient aux prises avec Ludovic Polce , pédant comme lui , et tous deux ne s'échauffent que pour décocher l'injure ; Sigonio dispute avec Robertello sur des questions d'érudition; Geraldi Cintio avec Pigna, Paul Manuce avec Lambin, parce qu'il voulait imprimer consnmttus sans p; son adversaire, auquel il avait apporté un marbre où l'on voyait écrit consumptus, le lui jeta à la tête. Yarchi est en lutte avec Lasca , et reçoit des coups de poignard des seigneurs qui se prétendaient maltraités dans son histoire. Pierre Angeli, dit Bargeo, est contrmnt de quitter Bologne pour des vers mordants , et tue ensuite un Français en duel. Ghiabrera assassine un gentilhomme romain, Davila un autre , et enfin il succonabe lui-même* Torquato Tasso donne des coups de poij^iard ; Boccalini est asspomné à coups de sac rempli de sable* Murtola et Mariiû se Sont i^ie guerre telle que le premier tire un coup de fusil à l'autre , et descend jusqu'au métier d'espion , comme le fit peutêtre Ânnibal Caro à l'égard de Gastelvetro. Pierre Arétin^ que nous nous sommes abstenu de mettre au Aréun. rang des ^ns de lettres , offre l'exemple de l'audace la plus éhontée pour demander, louer et censurer. Doué d'esprit naS'iUnoiis attaqMBt en tiraUteuro, nouB ferons jouer la gruase artillerie. Je sais bien qu'ils Knounout, et que, nous, nous survivrons à notre mort..*» Lettre 12. UM-1W7.

892 QUinZIBMB ipOQUB. turel^ sans culture. Mai, disait-il, je ne sais ni danser ni chanter , mais faire Pamour comme un âne. Il connut son siècle ^ et mit en œuvre Feffronterie et le libertinage , avec la certitude de parvenir à la gloire, dont les vertus tranquilles étaient alors exclues. Il connut la puissance de la presse , et, au lieu de sonnets langoureux, ou de périodes contournées, il prodigua les outrages dans un style désordonné. Ses premiers écrits le firent chasser d'Arezzo , où il était né d'une prostituée dans un hôpital Arrivé à Rome à pied , il est reçu comme valet par le cardinal Chigi , le Mécène de Raphaël , qui le chasse ensuite comme voleur, n vit de débauches, se fait capucin, jette le froc aux orties ; flatte, médit, escroque un bel habit, et s'en pare pour se présenter devant Léon X, auquel il offre des louanges qui lui valent une poignée de ducats ; il agit de même envers Julien de Médicis , qui lui donne un cheval ; il acquiert de la renommée en écrivant de ces choses qui n'exigent que de l'effronterie. Son unique science, c'est d'étaler son ignorance et de savoir mépriser les lettres quand tous les autres les idolâtraient ; de lancer au hasard des métaphores au milieu de la stérilité pohe de ces humanistes, de honnir les études et les imitateurs. « Je « me ris des pédants , qui croient que le savoir consiste dans « la langue grecque, et n'estiment que les bus et les bas de la ^ grammaire.... Je ne me suis pas écarté par ignorance des « allures de Pétrarque et de Boccace; car je s^ aussi ce qu'ils « sont, mais pour ne pas perdre mon temps, ma patience et « ma i*éputation en poursuivant la folie de vouloir me trans« former en eux. Le pain sec au logis profite mieux que celui « que l'on mange avec beaucoup de mets sur la table d'autrui. « Imitation ici, imitation là, tout est imitation pour la plupart « des écrivains. Celui qui a de l'invention , je l'admire , et je « me ris de celui qui imite ; car les inventeurs sont dignes d'ad« miration , et les imitateurs ne sont que ridicules. Pour moi , « je m'efforce tellement chaque jour de m'écarter des habitudes

LBS ABTI8TB8 BT LBS MBCÀNBS. 89$ Il devint ainsi redoutable^ recherché ou chassé par les uns et les autres, selon que l^on approuvait ou qu'on détestait sa vie déréglée^ ou qu'on s'effrayait de ses terribles attaques, a Je me a trouve à Mantoue, près du seigneur marquis^ et en si grande if faveur qu'il laisse le manger et le dormir pour s'entretenh* tf avec moi. n dit qu'il ne trouve pas ailleurs un plaisir aussi (( complet; il a écrit de moi au cardinal des choses très-hono(( râbles^ qui certainement me profiteront. Il m'a fait don , en « outre, de trois cents écus , et me fait encore d'autres pré(( sents. J'ai commencé à en recevoir à Bologne. L'évéque de a Pise m'a fait cadeau d'une casaque de satin noir, la plus ce superbe qui fut jamais , et de la sorte je me suis présenté a à Mantoue dans une tenue de prince. >> Jules Romain avait peint seize attitudes voluptueuses que Marc-Ântoine Raymond avait gravées; pour ce travail, auquel il ajouta pareil nombre de sonnets descriptifs, l'Arétin obtînt leur pardon de Clément VIL Cette infâme alUance des beaux-arts courut le monde, et accrut la misérable renommée de cet écrivain vénal. Chassé de Rome, qui semblait perdre la vie, il se réfugia au camp de Jean des Bandes Noires. Il arriva au moment où ce chef venait d'accorder aux siens une nuitfranchey c'est-à-dire la faculté de passer le temps à leur guise : qu'on juge des excès, des rixes, des vols, des amours ravis, payés ou conquis, des violences de cette scène infernale, et de là part qu'y prit l'Arétin. Jean, qui ne le cédait pas au plus ribaud de ses ribàuds, fut enchanté d'une si belle acquisition; il voulut l'avoir toujours à table auprès de lui^ souvent dans son propice lit ; il songea même à le faire prince (l), et le présenta à Fran^ çois P*^, qui lui fit don d'une chaîne d'or, et ne put pas se passer de ce bouffon d'une espèce nouvelle (2). Henri VIII lui envoya (1) Sotto Milan dieci voltê, nonch* una, Jft disse : Piero, se di questa guerra Mi campa Dto e la Imona fortuna, Ti voglio insignorir délia lûa terra. SonsBfilan it me dit par dix (ois, non par une : Pierre, de ceUe guerre advienne qu'en vainqueur Je aorte , Dieu m'aidanl et ma bonne fortune. Je veux de ton pays te faire le seigneur. (2) Jean lui écrivait : « Le roi se plaignit k moi avec raison de ce que je ne t'avais pas amené avec moi> comme de coutume. Je dis que la foute en était à ce que tu aimais mieux le séjour de la cour que celui du camp. SaMa< jesté reprit que j'eusse h écrire pour te faire venir. Je sais que tu ne tiendras

**The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate**

t94 {(iiiBrsiWi SV9lèV«* trois cents couroimes d'or en une fois -, Charles^uint lui necorda une pension, et le fit marcher à sa droite ; Joies m lut donna mille couronnes d'or avec la bulle de chevalier de Sainte Pierre, ce qui lui fit concevoir l'espérance de devenir cardinal. Il prit le nom de divin et de fléau des princes. Les premiers artistes voulurent faire son portrait ; des médailles furent frappées non-seulement en son honneur, mus en l'honneur de sa femme et de sa fille ; on lisait sur le revers de Tune d'elles : L£S FRINCfiS QUI aEÇOIYENX LES TBIBVS DES PEUPLES PATENT TRIBUT A LEUR SEBYITEUR (l). Charles-Quint, qui aspiraità la im>narchie universelle, prodigue les honneurs au divin Arétin , lequel s'exprime à son sujet eu ces termes : « C'est beaucoup sans doute que la faveur me tf soit arrivée comme vous me l'aviez annoncée; mais la mana suétude du pieux empereur a dépassé de bien loin votre a opinion ; car il a déclaré que, s'il me rencontrait par le chemin, a il m'enjoindrait de chevaucher avec lui^ ensuite, quoiqu'il « ne l'eût pas dit, il m'a donné la main droite, acte aussi digne « de sa clémence que ma condition en est indigne. Je suis à a coup sûr sorti de moi-même en l'entendant et en le voyant; a car celui qui ne l'entend et ne le voit pas ne saurait s'imaginer « l'inimaginable sagesse de la d

**The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate**

LB8 AÎTlSnS VË LEê llickNBS. 39«S Avec quelle adresse atissi ne s'insinue-t-il pas dans son esprit, en lui protestant que les peintres lui ont fait tort dans ses portraits ^ et en lui parlant d'Isabelle^ la femme qu'il a perdue !

396 QUIMZIKMK BPOQVB^ a commettent des fautes 0 patrie universelle! ô liberté « commune! ô asile des nations dÛspersées ! » Revieniril à Rome : a Je fiis toujours hors de moi ^ uniquement « par la crainte que l'accueil démesuré que me fit le pape , «r lorsqu'il me baisa en me pressant dans ses bras avec une « tendresse fraternelle y ne m'excitât à finir mes jours dans ce tf palais, où Ton me donna des appartements de ror plutôt que «r de serviteur. Vraiment^ on a vu l'émotion tumultueuse « qu'ont témoignée les populations dans chaque endroit où t< nous avons passée pour saisir l'occasion miraculeuse de pou« voir me contempler^ m'honorer et me faire des présents^ de (t telle sorte que la peste de son venin même a fait rentrer « l'envie sous terre.... Le jugement commun affirme qu^au «r nombre de toutes les féUcités méritées de sa béatitude le « suprême pasteur a dû compter que je suis né de son temps^ ce dans son pays et que je lui suis tout dévoué. » Néanmoins tant d'honneurs et de biens ne lui paraissent pas suffisants : a Léon et Clément^ écrit-il à Hersilie del Monte^ nièce « de Jules III y au lieu de m'essuyer la sueur de la servitude « avec les mains empressées de la récompense^ les teignirent «r dans mon sang avec une cruauté ardente, uniquement parce a que je ne sais pas tromper^ parce que la vérité est mon idole, (c parce que l'adulation n'est pas de mon goùt^ parce que je « fuis la débauche , parce que j'agis librement , parce que je a connais les ribauds^ parce que je hais les ingrats, et parce a que ( je ne veux pas le dire par modestie, on le sait pourtant a et on ne le nie pas) je ne manque pas de croyance envers a l'Église , après des offenses si maures et si turques; ce dont

**The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate**

LBS ABTI8TES ^T US MBÇilIBS. 897 il passe pour en avoir empoché plus de quatre-vingt mille dan$ toute sa vie. François I*' lui envoya un collier formé de langues entrelacées 9 avec la pointe rouge ^ et le mot : Idngua ejus loqneiur mendacium. Charles-Quint lui en adressa un autre de la vateur de cent sequins ^ ai^rès sa défaite en Barbarie , pour se mettre à l'abri de ses railleries ; mais il répondit^ en soupesant la chaîne : Elle est bien légère pour une si lourde sottise* U dit au trésorier de France ^ qui lui payait une somme : Ne vous étonnez pas si je me tais; foi consumé ma voix à deman^ der, et il ne m'en reste pas pour remercier. Tarde-lHHi à lui donner , il menace de mettre le Christ dans les mains des Turcs. « Je commence en attendant, écrit-il à « un confident du pape, à occuper entièrement ma plume au « Légendaire des saints; aussitôt que je l'aurai compo&éy je « vous jure (au cas où l'on ne me donnerait pas de quoi et vivre) de le dédier au sultan Soliman, en faisant Tépître < d'une manière si neuve que le monde en sera dans la stu« peur pour tous les siècles à venir ; car elle sera chrétienne « au point de pouvoir Tamener à laisi^r la mosquée pour Fé* « glise. » Les cadeaux qu'on lui fait sont-ils mesquins , il les refuse : «r Je lui ai renvoyé ses dix ducats, en le priant de daigner, en «r reprenant ses dons, me rendre les louanges que je lui ai « données; car il ne me parait pas convenable d'honorer ce« lui qui me honnit au point que je m'avilirais d'accepter ce a qui est plutôt une aumône pour des mendiants que des préff sentspour des gens de talent. Il est certain qu'il convient à « ceux qui achètent la gloire d'être généreux tout de bon , en

**The text on this page is estimated to be only 24.47% accurate**

Hbrapar ktgrdee àMtêe, et cflnqmait les princes eo général tout mï louant chacun d'eux en particulier; ou bien il désignait ceux qu'il avait intérêt à attaquer pour exciter les jalousies nmtuelles. « J'ai eu la force de seoonder la hauteur des grands « par de grandes louanges^ en me tenant toujours dans le ciel « sur les ailes des hyperbi^es. Il me faut tnûisformer digres« sions, métaphores^ pédanteries en cabestans qui ébranlent tt et en tenailles qui ouvrent ; il faut faire en sorte que les voix « de mes écrits rompent le sommeil de l'avarice. » Les princes n'étaient pas pour lui les seules têtes couronnées; il avait encore pour tributaires tous ceux qui occupaient le premier rang dans les arts et la littérature. L'Arioste le plaça parmi ceux dont s'honore l'Italie ; Titien prenait ses conseils et le peignit plusieurs fois (i) ; il demandait à Michel* Ange ^ « point d de mire d'étonnements où la faveur des astres a lancé à l'envi «toutes les flèches de leurs grâces^» la permis^on de proclamer ses louanges, c( parce que l'Europe a plusieurs rois et im seul (( Michel-Ange; b et le grand artiste lui répondait : A messire Pierre y mon seigneur et frère; puis il Fexhortait à le menlioniier dans ses écrits : Non-seulement je l'estime à un haut prix, mais encore je vous supplie de le faire , les roi» eux-mêmes et les empereurs considérant comme une haute faveur d'être nommés par votre plume* Quand on voit cet homme écrire d'un style contourné et bizarre ^ en phrases affectées, déplacées et semées de méta(1) Voici comment rArétia, bien qa*amtdu Titien, parlait de son admirable portrait : « A Cosme Z^'*.— De Venise, le 17 octobre 1545, . M Mon mattre , la quantité non petite d'argent que se trouve meaairé Titien, et aussi la grande avidité qu'il a de Taccrottre , est cause que , oubliant toute obligation envers un ami et ce qu'il doit à un parent, il ne s'occupe avec ane étrange anxiété que de ce qui lui promet grand profit. 11 n'y a donc pas à s'étonner si , après m'avoir entretenu six naois par l'espérance, il s'en est allé à Rome, attiré par la prodigalité du pape Paul, sans me faire autrement le portrait de votre très-immortel père, dont je vous enverrai bientôt la placide et redoutable effigie, conforme peut-être à la vérité, comme si elle était sortie de la iMin du susdit peintre. £n attendant ; voici un exemplaire de ma propre ressemblance, que Ini-mème a exécuté de son pinceau. Certes, elle respire, le pouls bat, et l'esprit se meut comme je fais moi-même en vivant. Si les éciis que je lui ai donnés , en vérité,

avaient été en plus grande quantité , les étoffes seraient brlHanles, moelleuses et roides, comme le sont le velours et le brocart

 phores extravagantes , orr douterait de cette irrésistible puissance si nous ne la voyions usurpée de nos jours encore par quiconque a le front de dire et de faire ce qui répugnerait a un honnête homme. Qu'on ne croie pas cependant qu'il eut aussi bon marché de tous ceux qu'il rudoyait! il devint doux comme un agneau avec ceux qui surent lui montrer les dents , comme Albicante^ Berni^ Bernard Tasso. Quelques-uns lui infligèrent de dures corrections; ce qui le faisait appeler, par Bocoalini , « l'aimant dès poignards et des bâtons. » Un cer*tain Volta, son rival dans les faveurs d'une comtesse, lui appliqua cinq coups de stylet; Pierre Strozzi^ qu'il avait nommé dans un sonnet , l'envoya prévenir que j s'il s'avisait encore une fois de mettre son nom en avant , il le ferait égorger, et il se le tint pour dit. L'ambassadeur de Henri YIII , qu'il avait soupçonné de retenir une partie des dons que lui adressait son midtre, le fit bAtonner, et il remercia Dieu^ qui lui accordait la force de pardonner les offenses. Le Tintoret, qu'il avait mordu, l'appela dans son atelier sous prétexte de faire son portrait, et, tirant un pistolet , il se mit à le mesurer en long et en large, et finit par lui dire : Vous avez deux pistolets et demi de longueur; quHl vous en souvienne. L'Arétin sortit épouvanté; mais dès lors il loua le Tintoret. D'autres l'attaquèrent avec ses propres armes, conome Jérôme Muzio, Berni et Doni. Le dernier publia le Tremblement de terre de Doni, Floren-tin, avec la ruine d^un grand colosse , antechrist bestial de notre âge; ouvrage écrit en l' honneur de Dieu et de la sainte Église^ wm moins que pour la défense des bons chrétiens. La préface est adressée à « l'infâme et scélérat Pierre Arétin, source et « origine de toute iniquité, membre putréfié de la publique a fausseté et véritable antechrist de notre siècle, » Cet Antoine-François Doni, homme et écrivain des plus bizarres, a laissé, entre autres compositions , les pièces intitulées la Citrouille, les Marbres^ les Mondes, les Peintures, les Pistolets, qui foisonnent de caprices et de folies. Il fut l'ennemi acharné de Ludovic Domenichi , écrivain spirituel et vide, qu'il accusa de plagiat (péché très-commun alors), et non sans fondement, à ce qu'il paraît; car, dans ses Dialogues, il s'en trouve un qui avait paru dix ans aupars^vant parmi les Marbres ; il avait pubUé de même diverses traductions comme œuvres originales. Dans une lettre qui est restée à sa honte étemelle , li(03-lFi74.

400 QDIUZlilfB BPOQUB. Doni l'accusmt avec toute Tinfamie d'un délateur (i)^ mais il eut le dépit de ne pas être écouté. L'Arétin eut un imitateur dans Nicolas Franco de Bénévent, i3M-itt>. tour à tour son ami et son ennemi; il mendie impudemment non sans obtenir^ et s'attaque dans ses sonnets aux rois, aux papes, aux cardinaux, aux gens de lettres avec une telle violence de rage , un tel dévei^ondage de grossièretés qu'il fait rougir du nom d'homme de lettres. L'Arétin remploya pour écrire des satires; puis, s'étant brouillés, ils se déchirèrent à belles dents. Nicolas , aussi vil dans la louange qu'insolent dans l'invective, s'intitulait flagellum flagelliy et lui lançait d'injurieuses obscénités. Il adressa une lettre virulente « aux (1) « Tous les membres devraieDt conslarament être unis avec un bon chef; or, s'il en fut jamais an eiceilent , la majesté de Charles-Qnlot est an de cenxlà. Je sais son très-défooé servîtear, et, dans mon zèle ardent, je vais noil et joof cherchant comment je pois me montrer reconnaissant et à sa majesté et à quiconque fait, pour l'amour d'elle , d'honorables entreprises. Votre excellence doit donc savoir qu'un nommé Ludovic Domenichi , de Plaisance , est un des plus grands traîtres quMI y ait au monde ; d'après ce que je puis comprendre , il avait aucieuneoient , avec un banni ou un sujet rebelle du duc de Plaisance, des intelligences contre sa majesté, comme votre seigneurie pourra le connaître par cette lettre ci-iuclose. Ce rebelle devait obtenir sa grâce s'il faisait quelque trahison, ainsi qu'on peut le conjecturer par cette lettre, qui est écrite delà main du secrétaire nommé Atotoine- François Riniero. Que ce Ludovic Domenichi soitenn«Bii de sa majesté impériale, c'est ce qui résulte d'un sonnet imprimé ( car il est poëte ), dont je joins ici copie ; il est évident qu'il est ennemi de votre seigneurie ilustrissime (quoiqu'une bougie ne puisse faire ombre au soleil), puisqu'il a composé un autre sonnet contre Mantoue, d'où il a mérité jadis d'être chassé pour quelque bonne œuTre. Mais je crois plu tôt.qu'il garde une haine particulière à votre seigneurie, parce que les officiers de justice ont pendu aux créneaux de Pavie (du château , yeux-je dire) un de ses frères. Or, ce méchant homme, mauvaise langue, dont les actes sont pires que la langue, songe à retourner à Plaisance , et je pense qu'il ne médite rien de bon , attendu que, la veille du carnaval , il alla à Rome et en revint tout de suite. Que votre seigneurie illustrissime surrellie ces choses, et suive en silence les pas et démarches de ce mauvais sujet, afin qu'il ne puisse causer quelque offense oadom* mage soit à sa majesté , soit à l'État. Je la prie bien de ne

pas lui faire de déplaisir et de lui pardonner, en voyant plutôt en loi un homme passionné que méchant. Que votre seigneurie daigne m'excuser si j'ai parlé avec peu de révérence, et en imputer la faute à Pamour que je porte à sa majesté Impériale ainsi qu'au dévouement profond que je professe pour tous les personnages quj ressemblent à votre seigneurie illuslrissime, dont je baise les mains en la saluan t très-respectueusement. « Florence, le 3 mars 1548. , n Son très-humble serviteur, Ant.-Frarçois Doni. »

lES ART18TI8 £T XBS IffeSNBS. 401 infâmes prix)ces de son infâme siècle^ » à cause des faveurs quMls accordaient à un pareil monstre (l). Il commenta la Priapée, et reçut aussi Sa part d'estocades A^roigue^^ comme disait TArétin. Pie V le condamna au gibet pour avoir mordu une personne puissante : Cest trop! s'écria Franco, et il fut« étranglé. Cependant l'Ârétin continuait à composer des satires^ des co« médies y des lettres et des libelles quil dédiait à des personnes vertueuses. A des livres qu'on ne saurait nommer pour leur audacieuse impudicité il joignait des serniony des ouvrages d'un ascétisme exagéré y des vies de saints , mais ainsi faites qu'elles auraient pu l'envoyer au bûcher aussi Inen que ses écrits les plus cyniques. Il s'était enfin fixé à Venise , a réceptacle de toute inunondice y » comme le dit Boccace y et où ses soeurs tenaient une maison de prostitution. Un jour qu'il les écoutait raconter les prouesses é^illardes du lieu y le rire le prit si fort qu'il tomba de son fauteuil et se blessa mortellement. Après avoir reçu l'huile sainte : Gardez-moi bien des rats y s'écria-t-il^mamtenant que je suis graissé. Et il mourut dans un lieu et d'une manière digne de sa vie. Moins profondément pervers que lui^ Benveauto Gellini ne se ceuini. montre pas moins bizarre. Il admire au même degré le trèsdivin Michel-Ange y les beaux coups d'estoc donnés par les spadassins et ceux qui déploient dans les duels un âme si courageuse; il sonne du cor^ joue de la flûte^ et ne tire pas moins vanité de ces talents que de son burin. Malheur à qui le touche du bout du doigt, ou se rencontre avec lui en rivalité de métier I Q ne trouve pas assez d'expressions pour les flétrir^ et dans sa jactance il ne souffre pas qu'm le mette au-dessous de quelqu'un^ si ce n'est de Michel-Ange; on le prendrait pour un fanfaron inutile si ses admirables ouvrages ne subsistaient pas> Les Allemands viennentrils en 1 â2 7 assaillir Rome ^ il se fait artilleur contre cette infernalité cruelle, et sa main dirige le coup qui tue le connétable de Bourbon et blesse le priiice d'Orange. Il se plaint qu'on ne l'ait pas laissé exécuter un tir à l'aide duquel il prétendait écraser les chefs de l'armée ennemie réunis en conseil. Il s'agenouille devant le pape^ en le priant de lui re(1) (c Princes , je vous aà parlé en vers ; maintenant je voiis parle en prose. Tous pourrez connaître le rôle que vous jouez au milieu de tant d'infamies si votre inaondance n'est pas aussi aveugle pour tire qu'elle Ta été pour donner. » T. XIV. 26

**The text on this page is estimated to be only 25.37% accurate**

402 QUINZIEME J&POQOP.. mettre les meurtres qu'il a commis pour lé service de l'Église , et « lepape, ayant levé les mains et lui ayant fait un grand signe de croix sur la figure, le renvoie avec l'absolution. » U est admis dans l'intimité des princes ; le grand-duc vient de temps à autre causer dans son atelier ; les petits pritices d'Italie, les cardinaux, les femmes des uns et les maîtresses des autres se disputent ses ouvrages. Le pape lui dit : Si fêtais un Hché empereur, je donnerais à thon Benvenuto autant déterres qu'il pourrait en embrasser du regard; Mais ^ côràme noué s&mnues aujourà/hui de pauvres empprmrs rufnés, nous lui donnerons, de toute manière, autant de pain qu'il en. faudra pour satisfaire ses petites fantaisies. Mais les dons ou n'arrivent pas , ou ils sont toujours trop faibles pour son mérite , qui était grand, ou poilr sa présomption, qui était plus grande encore. On lui marchande même les louanges; alors il met en œuvre une langue qui pique comme un dard ^ un mousquet « avec lequel 11 met dans un denier » et Texcellente épée avec laquelle il est tombé plusieurs fois sur ses ennemis ou sur les sbires. Un hôtelier lui fait-il payer trop cher, a il lui vient en pensée de mettre le feu au logis , ou d'égorger quatre bons chevaux qu'il avait dans Son écurie; t mais il se contente a de lui dépecer quatre lits avec son coustelet. » Une autre fois il pousse des estocades à son ennemi, qui tombe mort : « Ce û'était pas mon intention, dit-il ; mais les coups né se donnent pas à condition» » 11 fraude bravement le pape sur l'or qu'il emploie, sauf à s'en faire absoudre ; il enlève de jeunes filles , débauche des garçons et raconte ses méfaits avec non moins d'assurance que sio'étaient des actes méritoires. Il prétend que «leis hommes comme Benvenuto, Uniques dans leur profession, doivent être affranchis des lois; » il trouve qu'on lui fait grand tort lorsque, pour la première fois, oh le met en prison à trente-neuf ans. Du reste, il a aussi sa morale au service de ses passions ; si l'un de ses ennemis meurt, « on vdi que Dieu tient compte des bons et des méchants, et rétribue chacun sielon ses mérites. » Il est religieul et crédule ; on lui fait Voir dans le Cotisée le sabbat des démons, et lui seul n'est pas effrayé. Jeté dans une prison , il lit continuellement la Bible en italien , et s'y trouve favorisé d'apparitions de Dieu et des saints, d'où vient qu'il porte sur le sommet de la tète une petite flamme et qu'ont pu

**The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate**

LB8 ÂRTISTBS BT LB8 MÉCÈNES. 403 voir clairement tous ceuît en très-petit nombre à qui j'ai voulu la montrer, d Enfin , joyeux de pouvoir s'enfuir du château Saint-Angcj n en dépit de celui qui manifeste la vérité sur la terre et au ciel , il pardonne librement à la sainte mère Église, bien qu'elle lui ait fait ce tort criminel . » Puis , au moment terrible de la fusion du Persée, moment dont les angoisses ne peuvent être senties que par un artiste, il invoque le secours de Dieu; or, comme c'est à cette dévotion quil attribue sa réussite inattendue , il va en pèlerinage , « éti chantant sans cesse en Thonneur de Dieu des psaumes et des oraisonâ. i> Ce fut eH ne cessant âe rire et de chdHter ^ull alla dé Florence à Paris à ttavers les lilUs grands t>érils. Là il âe met à vivre magnifiquement « avec trois chevaux et trois serviteurs; » jl est logé dans un château royal; tnils TenVie àë déchaîne contre lui, et il est flatté d'avoir des enneniis pUiâsailt§. Telle était pour lui la duchesse à Florence, telle est madame d'Étampes à Paris. Il a riiallle à partir avec les cdiirtîsans, qu'il appelle des brise-miches [scannapagnotte); ce sont toujours deà Subalternes qui traversent les bonnes intentions du ^oi à ton égard et les font avorter. n trouve à Paris « une certaine engeance de compagnies qu'on appelle des aventuriers , lesquels assassineht volontiers' sur les grandes routes; bien qu'on en pende chaque jour lih bon nombre, il semble qu'ils ne s'en inquiètent guère. i> Il y rencontre un autre inconvéhient, les probes (t) ; car « aussitôt qu'ils commencent à voir quelque avantage dans le litige , ils trouvent à le vendre ; quelqnes-uris en ont donné en dot, et d'autres font tout à fait le métier d'acheter des procès. Ils ont une autre vilaine chose ; c'est que les gens de Normandie, pour là plus grande partie , font profession de prêter fauît témoignage; c'est pourquoi cieui qui achètent un procès font aussitôt la leçon à quatre ou à Six de ces témoins, selon le besoin ; aussi ceux qui ne s'avisent pas d'en produire autant en sens contraire et qui ne connaissent pas l'usage entendent-ils bientôt une sentence qui les condamne. » Quant à lui , lorsqu'il voit sa cause prendre une mauvaise tournure, il a « recours pdur son assistance à une grande dagtte , » et il taille les jambes à l'un ; l'autre est (( touché de (1 ) L *HospitaI disait, en 1560, au parlement de Paris : On peut dire qu'il y a phts de procès au Chastelet de Paris qu^en toute ^Italie, 20.

404 QOinZIBICB iTOODC* aorte que le .procès en reste là , » ce dont il remercie Dieu comme de toute autre chose. Redoutable aux autres^ il se croyait entouré de périls continuels ; il est assailli plusieurs fois^ et plusieurs fois il est ou se croit empoisonné* H porte son argent sur lui « pour ne pas être exposé à être assassiné et volé, comme c'est l'usage à Naples. » Le pape le fait empoisonner avec du diamant en poudre 3 mais Torfèvre, trop avare , ne broie que du béril; dans d 'autres occasions il doit son salut à sa robuste constitution. Quelquefois, pour échaïq^r à des procès qui lui sont intentés à cause d'horribles méfaits, il n'a qu'à faire grand fracas; ainsi lui arrive-t-il avec une femme qui Taccuse d'un péché contre nature ; il ne se disculpe qu'en s'écriant qu'il faut commencer par la brûler comme complice et patiente. A coup sûr son récit , conmie toutes les autobiographies , est exagéré, malgré une apparence de naïveté confiante, par les sentiments propres de Tauteur et cette incroyable jactance qui le pousse à se vanter même du crime. Cep^dant les quereUes et les attaques n*étaient alors que trop fréquentes entre artistes. Michel-Ai^ porta toujours la trace du coup de poii^ que lui avait asséné Torrigiano; Titien peignait souvent avec la cuirasse. Pierre Facini attenta à la vie d'Ânnibal Carrache ; Lazare Calvi empoisonna Jacques Baregone^ et Ton croit que le Dominiquio finit aussi par le poison. Pour conclure, on ne rencontre pas dans le siède d'or de la littérature italienne un genre nouveau, un élan de véritable originalité comme dans le siècle précédent. Dans le principe, les études se fondèrent sur Tantique, mais pour le dépasser; on méditait sur Âristote et Platon, mais pour réfuter leurs erreurs et développer leurs conceptions. Les politiques marchaient sur les traces des anciens , mais pour suivre les allures sociales dans tous leurs détours, ce que les anciens n'avaient jamais fait. Les poétiques étaient déduites de l'épopée classique ; mais on écrivait des poèmes qui les violaient toutes : de ce mélange d'imitation et de spontanéité résulta un style naturellement pur et bon dans tous les écrits comme dans tous les arts; on était classique autant qu'pn pouvait l'être, sans génie* Mais l'étude des anciens porte bientôt à se ccmtenter de le$ imiter, au liea d'imprimer aux intelligences une activité nou* velle. Rucellai compile la Rasmmuie avec les tragédies antiques, et les Abeilles avec Virgile; Sannazar, qui a sous les yeux Mer

LUS À1TISTB8 BT UtS MKCÈM&S.

**The text on this page is estimated to be only 15.91% accurate**

106 QUINZilfME ÉPOQUE. celle des étrangers. Le Tassq seul ipqptra plus tac^ de Tadmir^ lion pour le Camoêns^ afin peutr-être de ne p^s avouer la supériorité de l'Arioste. Nous adipirons la f^ripe ^es ^jsasi^s ^q^'ivaii^ du seâs^èiqe siècle; mais nous regrett^n^ ^^èiv^ oblige (|'étud|Qr ^es ir;^vaux dans lesquels ils s^pareut la vr^i çtl^ boQ 4u hq^^ ; DO^s déplorons un progrès^ tout W^vaqt^gQ ije T^légance, tandis qu'au delà des Alpes il s'acpouipliç^ait ^n prpQt de la r^son. CHAPITRE XIV. MOEURS. OPINION^. Nous aurions ipanqué notre but si nos lecteurs ne s'étaient pas fait^ diaprés tout qe que uqus avops dit ^ui* I^^ lettres M les arts, une idée des mœurs dans le siècle qvie nous décrivou^;. Quiconque distingife (comuie ce ^er^it notre vœu] la culture intellectuelle de 1^ civilisation s'^p^çoit quç celle-ci ne peut gr^dir que par le progrès sii^u}t^é des facultés humaines ^ et qu9 là où ï'une grandit au détripieat de l'autre c'en est fait d^ (îçttei hariponie qui peut seule f^ire esp^er 4es progrès utiles et durables. Op aura donp reconnu que l'imagination l'eipportait ^Iprs de ^pte^uqqup s^r l^ r^si^nDeïft^ut ; les» fruits de c^tte sçjsnençe embellirent et tu^r^t VltÉ^Jie. . Dans 1^ arts, dans le§ lettres;i dan^ Içs gouvprnçm^ts^ dans l^s i,uœur^, le paganispie était reyenu Iç front tev^? avec ses spduct^pps sensuelles , plaçait le beau sur l'autel, je beau exclusivement , et lui imn^ojait te vrai , dpnt il doit eicç la spleu^eur et la manifçstatiou. Le^ lettres ne connureut ^pnç pjys l'çlevatiqn idéale , et pe s'iuquié^èreut point 4'\pdiquer up pQble but ^ux décors et ^ \a yolopté; 4\^ furent UjP ieu, ^u liçq 4'êtve xm en déclarer barbares, par respect pp^y eux, |es tetpjj^ incul^s, mais énergiques, pendant lesquels avait mûri la, oivUisation nouvelle, tel fut l'objet exclusif de. la science. C'est ^Iprs que Léon X rend une bulle pour protéger l'édition du poëme le pJuç immoral, et que Clément Vil accorde pn privilège à Antoine Baldo de Rome ppur l'impressiop de tpus les quvraçes de Ma

**The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate**

MWU^. QPINlOfffi^ 407 cbii^yeU saps en excepter le Prince. Jules 111 eiQt)rasse VAxéiiUi qui dédie la plus iof&me de ses tragédies w cardinal di^ Treote; un autre cardinal, en aspirant h la tiare ^ écrit la Çalandra...^ tQutes compositions immorales, obscènes^ meurtrières; mais qu'importe? elles étaient belles, et cela suffisait; l'imagination était réçi^éé^, la raison étdouie. CoH^e le lien entre le cœur et l'esprit est plus fort qup quelques-uns ne paraissent le croire, |e grand siècle de Léop X ne produisit pas un puvrage original, qui marquât d'une trace nonvellele champ d^rintelligeqce, un ouvrage où l'on puisse voir un progrès véritable dans les lettres , le^ sciences et la connaissance de 1$^ vérité. Jamais les superstitions n'abondent autant qu'$tu moment où s'évanouit le juste sentiment de la religion, L^ foi n'avait pas encore vn le doute systéqatiqne pénétrer, ses dogmes; m^is elle s'isolait des actions , et faisait place h un relâchement de moeurs tout païen. Nous exceptons toutefois le peuple , parmi lequel la dévotion semble plus vive que jamais , comme s'il eut senti davantage le besoin ^e chercher dans le ciel un soulagement aux misères de la terre. Aussi est-il parl^ alors d'une suite de miracle^ et d'appartitions fréquentes de la Vierge. Dans \e^ grands eux-mêmes , les iniquités n'avaient pas encore éteint la piété. Cicco Sjmonett^ inscrivait sur son livre de ^Quvenirs ;

40« QVUfXlkllB iPOQUB. pénitences les plus rigoureuses j des pèlerinages et des macéra< tions^ se flagellaient jusqu'au sang , se faisaient pauvres volontaîreS; et qui^ anticipant sur la tombe y s'enfermaient des années entières entre quatre étroites murailles. Dans les premiers jours du pontificat de Léon X^ « douze moines^ qui s'étaient associés pour mener la vie plus pauvre^ s'en allaient par l'Italie , chacun ^ans la province qui lui avait été assignée ^ prêchaient et annonçaient les choses à venir. L'un d'eux ^ le. frère François de Montepulciano^ encore très-jeune ^ parut dans l'église de Sainte-Croix; et tonna contre les vices, en affirmant que Dieu voulait flageller l'Italie et particulièrement Florence et Rome; il fit entendre des prédications si effrayantes que les auditeurs criaient Miséricorde! au mUieu des larmes et des sanglots. Tout le peuple était dans la désolation; ceux qui ne pouvaient l'entendre y à cause de la grande multitude , se faisaient répéter ses paroles , et leur épouvante égalait celle des autres. Non-seulement ces prédications firent surgir certains moines pour annoncer des rénovations dans l'Église et lui prédire des afflictions^ mais encore des religieuses, des mendiants, des jeunes filles et des paysans. Ces choses jetèrent dans l'esprit du peuple tant de frayeur et de confusion qu'afin de le distraire en partie Julien et Laurent de Médicis ordonnèrent de très-grandes fêtes, des chasses^ des triomphes et des joutes en présence de six cardinaux^ qui vinrent travestis de Rome (1). » On se rappelle aussi les effets admirables produits par Jérôme Savonarole , qui avait usé toutes les forces d'un homme pour s'opposer à cette recrudescence du paganisme; Telle était cette recrudescence que l'on voyait sur les autels les portraits des trop célèbres TVanstévérines, et que l'on reconnaissait les maltresses des peintres dans la Vierge des chastes amours. A Sienne , les trois Grâces nues furent places dans la sacristie de la cathédrale. Les nudités abondèrent au milieu de l'austère majesté des tombeaux élevés aux ducs de Florence et jusque dans les chapelles du pontife. Le pape Alexandre Vï se fit peindre dans le Vatican par le Pinturicchio, Sous la figure d'un roi mage prosterné devant une Vierge, qui n'était autre que Julie Famèse. Le cardinal Bembo écrivait à Sadolet : Ne lisez pas les Épitres de saint Paul y de peur que (0 J. PiTTij istoriejhrentiney 112.

MOeUBS. OPINIONS. 409 ce style barbare ne vous corrompe le goût; laisses de côté ces niaiseries, indignes d'un homme grave (1). Non-seulement toutes les idées de pudeur^ mais encore celles de justice devaient être bouleversées, et rimmoralité se montrer audaciensement dans les mœurs ^ les actions et les livres. Les prélats gardaient près d'eux leurs propres enfants. Les cours des princes étaient peuplées de courtisans, dont on disait qu'ils servaient de bouffons dans leur bas âge , de femmes dans leur enfance, de maris dans leur adolescence , de compa-^ gnons dans leur jeunesse , de proxénètes dans leur vieillesse et de diables dans leur décrépitude (2). La courtisane Imperia, qui était ^ nous ne dirons pas soufferte^ mais honorée à Rome en souvenir de Tancienne Aspasie,

**The text on this page is estimated to be only 25.32% accurate**

410 QDIMZIBIIB ÉPOQU^. Lorsqu'elle mourut , à la fleur de rage, elle fut ensevdie dsuis l'église de Saint-Grégoire, avec cette épitaph^ ; ImpertUy cortisana romana, qu3^, digna tantQ n^mvmy rarx inter i^minés formœ specifnen dédit ^ vixit anno^^ XXYI, dies XI(, obiit MDXI^XY augmtt l*a TuUia n'eut pap moins de réputation à Venise, où elle fut courtisée par Bernard Tasso et d'autres pei*sonnages distingués, que Spérone Spé^oni fait entretenir avec elle dans son Pialogtie d'amour. Il est inutile de rappeler les célébrité^ infâmes de la Vanoîça et de Lucrèce Borgia y que suivirent de ppès les fastes de Bianca CapeUo. Do doit seulement s'étonn^ qv^e de^ femine^ renqnimées pour leur libertinage fussent épousées par des prince$. %d\^ ces princes , que ne refrénaient ni l'autorité d'un pouvoir supérieur ni l'autorité plus redoutaWe de l'opinion, se croyaient tout permis. Non-seulement César Borgja et son père employaient les poisons et le poignard , mais ppcore des personnages qui passaient pour gens de bien. Alexandre Farnèse, qui avait la réputation d'être doux et humain , y avait recours, et , lorsqu'il apprenait un attentat contre la vie du prince d'Orange, ii envoyait des circulaires de réjouissance. Les assassinats étaient une partie de la tactique d'alors; et les en(ipoisonnements se multipliaient parmi Iqs gens de toute coudition, comme l'attestent les biographies et les nouvelles. Fra Paolo Sarpi conseillait à la seigneurie de Venise de s^n servir pour se débarrasser des hommes dangereux, le poison étant moins odieux et plus utile que le bourreau. A Florence , Baglioni vivait publiquement dans des relations incestueuses avec sa soeur. Une dame de Perrare, aimée du cardinal Hippolyte , le Mécène de TArioste , se livre à Jules d'Esté, frère du prélat, et rejette sa faute sur les beaux yeux du jeune homme; le cardinal fait arracher à son rival ces moyens de séduction. Jules conspire alors avec son frère Ferdinand pour renverser Alphonse ; mais ils sont découverts , arrêtés et conduits aii( supplice \ puis , arrivés sur l'échafaud , ils reçoivent leur grâce; et sont renfermés dans une prison perpétuelle. Nous lisons dans les journaux manuscrits de Sanuto, sous la date de 1497 : // y a peu de jours , don Alphonse (qui épousa ensuite Lucrèce Borgia) fit dans Ferrare une chose était toujours ou un hiUi ou uj)e cithare, avec desji?rea italiens et latins richement ornés.» etc. » Banoello, P. lil, Nov. 42.

**The text on this page is estimated to be only 25.82% accurate**

HOBCIBS. OFimON». 411 extrêmement légère ;earilallaéotdnupar les rues, en tHnnpagnie de quelques jeunes qem, (lu bpau milieu du jour (0- î-a plume se refuse à rappeler Toutr^e qiie Pierre-Louis Farnèse fit $\iUt ^ révêque de Fano. Les scènes tragiques dont la cour de Cosme épqpvnuta la Tpscane furent peut-être exagérées par la haine des exilés; mais le journal où Burcard note jour p^ jour d'énormes méfaits avec une froideur qui indique combien ils étaient habituels Q'effrayepas moinsque la lecture de Machiavel, a A Rome^ ditril (vers 1489 à peu près) , il ne se faisait rien de bien] il se commettait dans la ville une infinité de vols et de sacrilèges. On enleva de la sacristie 4^ Sainte-Marie en Transtévère des calices^ des patènes^ des epcensoir^ , une croix d'argent d^s laquelle était un morceau ^e la vraie croix , que Ton retrpuva ensuite dans une vigne 3 ^insi de inéuie dans d'autres églises. Ajoutez à cela de nombreux meurtres. Ludovic Mattei et ses fils tuèrent^ contre la foi donnée et la sûreté promise y André ||i(attucpi 3 lorsqu'il se faisait ras^r dans une boutique de bar^ bj§f ; ils n'eurent pourtant p^s besoin de quitter la ville , et l'on dit que le pape les y laissa pour de l'argent. On donne même pqur vrai^ quoique j^ n'aie pas yn la bulle, que le saint-père a accordé rémission à É^iennp et P^^ul Margano des crimes et homicides commis par eux et dix delei^rs sicaires, quoiqu'il n'y eût pas de paix en^re eu^ et les héritier^ des personnes tuées, en transformant l^ur niaison en a^ile ; mémç chose à Tégard de Marin de Stefano pour les meurtres commis par lui et ses adhérents ; même chose envers les fils de François Bufplo, qui tuèrçnt leur belle-n^qre enc^nte, et il leur a été donné huit condamnés à mort, afin qu'ils puisant aller et venir avec sécurité. On en raconte autant pour d'autres ; c'est ppurquoi la ville est pleine de vauriens qui , dès qu'ils ont égorgé quçlqu'uu , §e réfugient dans les deiiiçi:|reç des cardinau;ç. On n'exécute presque jamais persopue au Ç^ptitplei quelques-unp seuleo^ent, sur Tordre del^ cqur du vjçe-çhancelier, sont pendus près de Tor-di-Nona, oùchacqp les trouve le n^atin, sans indication ^e nom ni de motif. On dit aussi qu'un certaii^ Laurent Stati y hôtelier à la Rotonde , a tué deux de ses filles en divers temps et un valet que l'on (1) Pochi tùrni fur, don A{fonso fece in Ferrara cosa assai liziera, éhe vndo» nudo per Ferrara contUcuni zoveni in compagniOf di mezo

412 QUroziÈME éPOQLB. prétend avoir ea affaire avec eDes. Ayant été mis au château Saint-Ange avec un de ses frères^ le bourreau s'y rendit avec ses mstruments pour les décapiter^ mais au Ueu de cela ils furent relâchés. Je les ai vus moi-même , et j'ai on! dire qu'ils s'en sont tirés de la sorte moyennant huit cents ducats* Comme on demandait une f

MCB0B8. OPimORS, 41$ avide qu^eDgendre une possession récente; l'érudition renaisr sante imaginait des sujets pour des mascarades et des compositions théâtrales; le moyen ftge fournissait ses tournois; on voyait figurer péle-méle sur. la scène les saints mystères, les divinités de TOlympe^ les. naïveté pastorales. Le prince de Condé 9 habillé en Orphée , entraînait sur ses pas le$ hôtes des bois apprivoisés ; de graves personnages se travestissaient en dryades; le cruel Henri Yin et Tastucieuse Elisabeth se mtmtraient, au l^*^ mai, sous des hubits de bergers; les amiraux et les chevaliers du plus haut rang , dans un costume champêtre, s'adressaient des compliments en style de Myrtile et de Lycoris. A Rome, le jeudi gras, chaquje cardinal envoyait par les rues des masques dans les chars de triomphe et à cheval, escortés de musiciens, de jeunes garçons qui chantai^t et disaient des mots lascifs, de bouSoiis, de comédiens et d'au* très gens de même espèce, tous vêtus non d'étofTes de lin ou de laine, mais de soie, de brocart d^or et d'argent: ces divertissements coûtèrent des sommes énormes (l). Les mariages, les baptêmes, les entrées des princes ou des papes offraient des occasions continuelles de réjouissances, dans lesquelles on déployait à la fois Topulence et le bon goût. Les plus mirifiques se voyaient à Rome et à Florence ; mais Ferrare et Naples ne voulaient pas se laisser éclipser. A Venise, se continuaient avec la même renommée les fêtes du carnaval, le mariage du doge avec la mer et les autres solennités nationales où le peuple, se fîiisànt illusion , croyait encore participer à un gouvernement qui le conviait aux fêtes et aux banquets. On peut voir dans Saqsoyino les réjouissances données en rhonneiu* de Zilia Danddo, femme du doge Laurent Priuli, en 1567, et celles qui furent célébrées quarante ans plus tard pour le mariage de la jeune Morosini avec le doge Grimani. Florence, comme jadis Athènes, associait à ses divertisse^ ments la délicatesse des arts. On voyait sortir à l'époque du carnaval vingt^iuatre ou trente paires de chevaux richement enhamachés , avec leurs maîtres travestis suivant le sujet de Finvention, et dont chacun était escorté de six ou huit valets de pied vêtus d'une même livrée , et . les torches à la inain , au nombre parfois de plus de quatre cents; venût ensuite le char ou le triomphe ( comme on rappelait ) chargé d'ornements, ou (1) iNFrsf^rRA, année t490*

**The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate**

414 QUINZIÈME K^(HiDE. rempli de dépouilles et de trophées bixarres (l). Les différentes écoles d'artistes étaient aussi dansTusage dé donher dés spectacles publies; ils promenaient des chdrs d^ triomphe àveé des compagnies nombreuses -, et y lilir deë sujets allégoriques bu tirés de Thistoire, rivaUsaient d'inventions, de décoratioilà et de splendeur. Une fms c'était lé triomf)he dé Paul Emile ^ une autre célûi de Camille^ âous la direction de François Gràhacci. Baccio Baldini nous a laissé la description de là généalogie des dieux dont les personnages figurèrent sur tingt et un chars. Dans le nombre dé ces divertissements se distingua , par son extravagance , celui dont Cosme Ridolfl aVait fourni les dessins. Il représentait le char de la Mort tiré paT dès bœtlft nofrs^ sur lequel on avait peint des crânes^ des oteetnents et des croit blanches; par-dessus âé tenait le ^uelette avec la i^ui et le sablier y ayant autour de lui des tombeaux otlvertÈ ^ d'où ^ dressaient,, lorsque s'arrêtait la procession , d^autrés squâettés décharnés qui se mettaient à chanter : Nous fûmes ainsi (jue vous êtes, Vous serez comme nous voici ; Morts tous doos voyez; frôtdé squelettes; Mais noQs vons verrons morts aussi (2). Cette moralité, tournée en raillerie et choisie pour un divertissement , n'a rien de plus étonnant que les obscénités affichées souvent dans les actes, toujours dans les chansons qui accompagnaient ces simulacres des anciennes bacchanales. Nous avons déjà mentionné les deux compagnies florentines du Diamant et de la Branche {Broncone), comme aussi Ventrée solennelle de Léon X dans cette ville {i). On iae déploya pas moins de pompe pour le mariage de François de Médicîs avec la reine Jeanne d'Autriche , dont Vasari a laissé iine longue description. (4). (1) VASArti, dans Pierre, fils de Cosme» (2) Fummo già corne voi siete, Vdi satete corne noi ; MorH siam , cotfle védete ; Cosi mortLvedrem voi. (3) VAsAfti, Vie d'André del Sarto, (4) Voy. Dominique Meuni, Descrizione dell* entrata délia S, reina Gtovnnna d^Austria in Firenze; Florerice, 1566. On trouve ^ans Cicocnara, Storia délia Scoltura , II, 249, une longue note sur le nom des artistes qoi y travaillèrent.

MOBUfiS. OPIIftOl^S. 4ld Les mystères du ttîoyen âgé n'étaient pas encore oubliés. La Théâtre». confrérie dfe la Passion représentait à Lyon, en 1499, devant Louis Xn, la vie de la Madeleine, et les moines augustins celle de saint Nicolas de Tolentino. En 1 5 7 1 , le drame de Saûl, dans lequel figuraient six cents personnes , dont cent une parlaient, dura quatre jours. Rome donna aussi des spectacles scéniques qui ressemblaient (dus MX représentations du moyen âge qu'aux compositions modernes, tîne histoire de Constantin fut représentée dans le palais pontifical au carnaval de 1484. On joUa iiiéme des dirames anciens dans certaines cours , et surtout à Ferrare. Pomponius Létiis fit représenter devant Sixte FV des cotiiédies de Plante fet de Térence, et à Fèrrare, en 1486, les Ménechmes traduits 6n italien. En Allemagne, vers la même époque , Reûclin donilait des bomédies latines de son invention , et Conrad Celte suivait la même Voie. André Palladio, sUr TinVitation de la société Olympique, construisit un théâtre à Yicence ; modelé sur ceux des ahciens, il avait ime forme demi-ovale, peu favorable à l'acoustique et à la portée visuelle. La scène offre éept rues , avec des palais , des temples , des arcs de triomphe en felief; mais ces édifices, hécessairement trop petits, gênaient le coup d'œil, et Tdn ne tarda point à reconnaître Finconvénient des défcorations fixes qui ne peuvent servir qu'à uue seule pièce. Vincent Scamdzzi modela aussi sur Vantique le théâtre de Sdbionnetta , mais plus rigoureusement que Palladio , dont il voulait peut-être faire ressortir les erreurs ; il lui donna la forme demi-circulaire , et rëtidit la scène visible pour tous les spectateurs. Ranuccio Farnèse, prennier du nom, construsit un vaste théâtre à Parme dans la Pilotta , sur les dessins de Jean-Baptiste Aléotti; il fut ensuite dispose pour recevoir quatorze mille spectateurs ^ et servir à des nàumachies. Ces édifices se multiplièrent par la suite, et s'éloignèrent de Fimitation antique par Fddoption (des loges, qui remplacèrent les gradins. Au temps du cardinal Blbiéna , ils avaient déjà la forme actuelle. Dans une représentation donnée à la coUr d'Urbin , dont Baltbazar Castiglioni nous a laissé une description, la scène figurait une rue écartée entre les dernières maisons et les remparts de la ville ; ces remparts étaient peints sur le devant de la rampe , et le parterre tenait lieu de fossé. Au-dessus des gradins où étaient assis les spectateurs, régnait une corniche en relief,

416 QUINZIBMB BFOQUl. quif portait écrit en lettres blanches^ sur fond d'azur, un distique de Castiglioni (l) ; des bouquets^ des guirlandes de fleurs, et de feuillages étaient suspendus au plafond de la salle , autour de laquelle deux rangées de candélabres dessinaient les lettres Delicixpopuliy si grandes que chacune supportait cent torches. Sur la scène se déployait une belle ville ^ dont une partie ^tait en relief^ avec un temple octogone en stuc , historié très-délicatement ; il y avait des fenêtres d'albâtre y des architraves et des corniches d'or et d'outremer , des pierreries fausses , des colonnes^ des statues et des bas-reliefs; tout cela si bien fait que les artistes d'Urbin réunis n'auraient pu Texécuter en quatre mois. La musique sortait de lieux cachés pour égayer deux comédies y l'une jouée par de petits enfants , l'autre la Calandra de Bibiéna. Les intermèdes furent surtout admirables. Dans lepremier, Jason^ armé à l'antique^ s'avançait en dansant; puis il saisissait deux taureaux qui vomissaient du feu , et les soumettait au joug; on voyait alors sortir des sillons oii il avait semé les dents du dragon des hommes armés qui se mettaient à danser une mauresque terrible , jusqu^à ce qu'ils se fussent exterminés les uns les autres. Dans le second , Vénus apparaissait sur un char traîné par deux colombes, que montaient des Amours; d'autres Amours, caractérisés par des symboles, formaient des danses variées, et mettaient ensuite, avec leurs flambeaux , le feu à une porte d'où sortaient neuf couples d'amants qui se mêlaient à leurs danses. Dans le troisième, figurèrent Neptune et huit monstres marins; dans le quatrième, Junon, avec les paons et les Vents. Un Amour venait sur la scène expUquer le sujet de chaque intermède , et récitait des vers composés par Castiglioni dans le but de faire ressortir l'unité et la moralité de l'action (2). Le goût de ces magnificences passa chez les Français, qui le puisèrent soit dans le pays même, soit auprès des Italiennes qu'épousèrent leurs princes ; Catherine de Médicis contribua surtout à le développer. Des fêtes splendides furent données sous Henri II. Son entrée à Lyon fut célébrée par des combats de gladiateurs à la manière antique, la lutte des Horaces et des

(1) AHonoD ta duc Goidobaido : Bélla forU , huhsgue dtmi exercerai et ipsc Cœsar : magni etenim utrague cura animi: (2) LeUre de B. Castiglioni.

iTiEOAS. OÉINtdNt. 4f7 Gurittœs et une bataille avec des armes véritables , dont le roi fat si content qui! demanda une nouvelle représentation. Les prîncipides dames, qui figuraient Diane et sa suite dans un bois rempli de cerfs et de lièvres apprivoisés, amenèrent au roi un bon docile et soumis, comme symbole de la ville dont il avait le nom. H y eut sur le RhAne une naumaebie terminée par un beau feu d'artifice; puis le cardinal de Ferrare fit représenter la Sophonisbe dans une salle décorée exprès , ce qui lui coûta plus de dix mille écus romains. Lorsque le nx passa par SainWean de Maurienne, les braves gens du pays voulurent lui donner un spectacle d'un autre genre. Hs arrangèrent une mascarade de cent ours imités d'après nature, qui , le bftton sur Tépaule y l'escortèrent, jusqu'au palais; là ils se mirent à exécuter force danses et postures grotesques , k grimper et à burler à Tenvi , ce dont le roi s'amusa beaucoup» tandis que les Chevaux, effrayés, se cabraient et rompaient brides et longes (l ). Par la richesse et les commùodités de la vie, par la civilisation et la douceur qui en est le caractère, Tltalie surpassait de beaucoup les autres pays de l'Europe. Une discipline rigoureuse s'étoidait aux plus petits détails; cependant on voyait partout des bandes de voleurs outre les spadassins qui allaient offrir leurs services à quiconque avait une vengeance à exercer, un rival à expédier. Le gibet était en permanence et les sup{dices fréquents^ aus» sauvages qu'ils étaient peu efficaces; 3s consistaient à noyer, à faire bouillir, à brûler, à rouer, à outrer, à marquer les coupaMes , sans compter Tinfamie qui s'attactudt à toute la parenté. Anne de Montmorency écoutait, tout en récitant le rosaire, les méfaits dont ses soldats étaient accusés, et s'interrompait entre deux Ave pour dire : A pen-^ dre, à décoller. Le colonel Strozzi fit jeter à la rivière huit cents prostituées qui étaient restées dans l'année. Les moyens d'échapper à ces rigueurs étaient en rapport avec les rigueurs diesHmémes; on avait recours à la force oùverte, ou bien l'on se réfug^t dans les lieux d*asile, très-multifAiés alors, et sous la protection des grands et des prélats. Dans ces contrées, les nobles et les bourgeois même , avec YwppKtencB du luxe, avaient peu d'argent. En Angleterre, les cultivateurs et les marchands préféraient la bonne chère au (I) BiiÂifTAiis et Mémoires de TiBitttviUR. T. XIV, 27

**The text on this page is estimated to be only 11.97% accurate**

418 QOIMnVXB ^FO^^US» luxe des vêtements ?t des habitati(His. Séba^en GtustilûdMiy dans une relation manuscrite (i) » dit de Henri Vm qu'A est « plein de talents, bon musicien, cavalier des plus habile, bem « jouteur.... Il prend grand plaisir à la chasse, et ne se Uvre f jaoïais à ces amusements sans Catjguer huit à àxa cheraux , ^se diS cet engagement lorsqu'ils voyageraient dans les Pays-Bas, la Saxe, le Brandebourg, le Mecklembourg et laPomérani»» « pays ou l'ivrognerie jest de coutume (2). ^ Lorsque Charles^uint, k son retour d'Alger, vint loger à Augsbourg, dans U demeure des Fugger, ils aUumèrent un feu de cannelle (.aromate alors trèsHrare), qu'ils efrijneteiuiient avec des obligations de Fempei^ur envers l^or maison. En Italie on avait bom% taUe, et les habitations étaient cooi^ modes; l'habillement, qui valsait seloti Jes eondStions eomma un signe distinctif , invidàbia , n'était pas déguenillé dans les dernières classes, et dam les rangs supérieurs se chargeait de fourrures, de bfûderies, d'ornements en pr et de peries. L^empk>i des parfums était prodigué (s). Si^ dans IHntérieat* d€s ( 1 ) Ardrives Sagredo , à Denise. (3) LUHK, B. A., lome VII, f. i9B,fll* 60. (3) Ban^ello pMrlQd«D8 sa fiiaraote-iioplième NmvêUBt p. 9, 4'il» Mitanais' qui « s'habillait très-richement et changeait âouyent de ▼ètemei4, ioveolant chaque jour quelque noûvelte façon de broderies , de découpures et autres galanteries. Ses bonnets de yelours étaient ornés tantôt d'une médaille , tantôt d'une autre, pour ne rien dire

**The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate**

■CBDIS. OMltlONS. 419 maîëoDs^ le» meubtes mancptaieiit de ce confortable élégant que nous faisons passer aujourd'hui avant tout^ ils étaient ma-^ gnifiques; sculptés de main de maître et peints par les artistes les plas habiles. Jânâone Negro (1) écrit que le carcfinal, son patro»^ se trouve dans une grande pauvreté pour son rang, a II entretient, dit> il, viçgt chevaux, parce que ses moyens ne lui permettent pas d'en avoir plus, et quarante personnes à son service. Chez Im on vit médioermnent , à la manière des religieux sans luxe. Le pape lui a assigné deux cents écus romains par mois pour soé entretien ; cette provision, avec les émoluments du chapeau , suffit pour Tordinaire de la dépense y et l'on ira ainsi jusqu'à ce que Dieu nous ^voie autre chose. » 11 n'y apeat-*dtre pas aujourd'hui d'opul^it cardinal dont la magnificence puisse allw de pair avec une pareille pauvreté. De nourries délicatesses s'introduisaient à cette époque y comme le café et le chocolat, apportés du nouveau moncto avec d'autres substances aromatiques. L'usage du sucre se répandait^ et les montres devenaient communes ; l'habitude du tabac s'é*tendait ^ malgré les défenses dont il était l'objet ; le diamant , que Louis de Berghem avait trouvé le moyen de polir , brillait sur le front des rois. Les rues s'étaient aussi améliorées, et commençaient à porter des écriteaux indicateurs; mais les voyages et les promenades, à cause de la rareté et de l'incommodité des carrosses, se finsaient carrosses. à cheval ou en chaise. Le premier avec caisse suspendue dont il soit fait mention servit à la reine Isabelle lors de son entrée à Paris en !406. La refaie de France fut émerveillée en 1457 de recevoir de Ladislas, roi de Hongrie, un chariot branlant et moult riche; mais ce véhicule, dont se moquèrent les seigneurs féodaux, ne fut point imité. En 1588, Jules de Brunswick défendait à ses vassaux de se servir du carrosse , comme étant d'un Monture» sor lesquelles H ebevMdiait iwr la ville, soit mole, loit genêt, soft cbeval turc ou haq^enée* étaient ^m luisentes que des moaclies* La b6te qu'il devoit monter dans la journée, outre de riches iiamais tout garnis d^or battu , était toujours parfumée des pieds à la tète, de manière que l'odeur des compositions de musc, de civette, d'ambre et d'autres senteurs précieuses se faisait sentir par tout le quartier... î\ tenait tant soit pea du Portugais; car, tous les dix paa, qv'll fftt à pied en à clieral, il se faisait nettoyer sa cbanasure par un de ses serviteors ,- et ne pouvait

souffrir de voir ^llr lui la plus lég0r duvet. » • (t) Lettres de Pr. à Pr,, 111, 14ô. 27.

**The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate**

420 QUIliZIBtfE iFOQirÈ^ usage moins viril que le cheval. Au temps de Prtnçois P% Parle n'en avait que deux, un pour la femme du roi et l'autre pour sa maiiresse. René de Laval obliirt d'en avoir un à cause de son exii'éme obésité , et quelques dames de la cour eiirrat part à la même faveur. Lorsque Charles IX domia des lettres patentes pour la répression du luxe, il défendit^ à la requête du parlement^ sous des peines sévères> les carrosses dans l'intérieur (de la ville. Sous Henri III, les dames même n'allaient pas à la cour autrement qu'à cheval. Henri lY n'avait qu'un seul carrosse pour lui et la reine; aussi écrivait-il à Sully qu'il ne pouvait aller le voir ce jour-là, parce que sa femme se servait de la voiture. Celle dans laquelle il fut assassiné consistait en une cttsse fixée sur l'essieu avec quatre tringles de bois qui soute^ naient un ciel d'ob pendaient des rideaux en cuir. Leur nombre accrut lorsque, sous la régence de Marie de Médicis, lesxiucs et les iprands officiers eurent le droit d'entrer en carrosse dans la cour du Louvre; en l6&3^on enconq»tait environtrois cents dans Paris. A Londi^, les premiers carrosses furent introduits esa 1564 par le Hollandais Gmllauofê Boonen, cocher de la reine. Quel* ques dames obtinrent le prtvil^e d'en avoir, et provoquèrent l'étonnement dans les provinces. Au bout de ^nte ans, l'usage en était devenu si commun qu'il fut restreint par un bill du parlement, mais pour peu de temps. Pour les suspendre, on employa d'abord des chaînes, puis des sangles et enfin des ressorts qui se perfectionnaient chaque jour davantage ; malgré ces améliorations^ la partie supérieure restait découverte , ou n'était protégée que par un ciel et des rideaux. Peu à peu on y substitua des mantelets ; enfin, on les ferma tout à fait, à l'exception des portières. Lorsqu'elles furent closes à leur tour, des rideaux couvrirent la partie supérieure , puis vinrent les glaces, extrême raffinement qui passa, dit-00, d'Itsdie en France , où Bassompierre l'adopta le jH^mier, sous Louis XIII. Mais il s'en fallait bien que le carrosse de cette époque approchât de la commodité de ceux de nos jours ! XTétait une machine solide, d'une dépense énorme à cause des dorures, des peintures et des. sculptures, et qui, à chaque cahot sur un terrain inégal occasionnait des soubresauts insupportablesw Lob somp- Par des lois somptuaires, toujours éludées, on essaya de mettre des bornes au luxe toujours croissant. Dans la république de Venise, tous les citoyens étalent obligés de s'habiller de noir. luaircs.

MCBOBS. OMNIOHS. -421 Mais ponrqooif on attendait le carnaval pour faire assaut de magnifloenee^ et pour étaler les étoffes , les bijoux et les diainanfts achetés à l'étranger ; ea effets les joyaux ne se vendaient paS) et s'accimiulaient pour être transmis en héritage aux en-** fants. On croyait aussi en Praice qu'on pouvait remédier aux dépenses excessives et à la cherté exoiÛtante de certains objets non en multiplant lesfabriques, mais eii diminuant la consommatimi. Ainsi Gharies IX , voyant que la façon d'un habit coûtait plus que l'étoffe elle-même, ordonna qu'H ne fût pas donné plus de soixante sous pour un vêtement sdtdliomme ou de femme, sous peine de cent livres parisis pour chaque contravention. Défense fiit faite aux femmes de porter des falbalas ayant plus d'une aune de circonférence ; à tous, de dépenser plus de vingt sous pour la façon des habits des serviteurs et valets de pied ; aux tailleurs et chausseliers, de faire des hauts de chausses piqués et garnis d'autre chose à l'intérieur que la doublure ; de donner aux poches plus de deux tiers de tour, sous peine dé deux cents livres d'amende et de la confiscation. Interdiction aux femmes de marchands et autres gens de moyenne condition de porter des perles et de l'or ; aux jeunes personnes , d'avoir sur la tête une parure quelconque en or, sauf la pr^nière année de leur mariage; il ^ait permis toutefois de porter des chaînes^ des adhers, des bracelets, pourvu qu'ils fussent sans émaux (l). Le luxe devait augmenter la soif de l'or, le désir de recevoir des dons et la facilité à se vendre. Charles-Quint, qui le savait, laissait à propos tomber un anneau de prix aux j^eds d'une maltresse de François P ou dans le bassin d'un prince; les ministres acceptaient des pensioiis de souverains étrangers; le cardinal d'Amboise recevait cinquante mille ducats de différents princes et de diverses répubMques d'Italie et trente mille de Florence seule. Jean Midieli, ambassadeur de Venise à la cour d'Angleterre,, parie des différents dons que mistrissClarence, femme de chambre de ta reine Marie, solÛcita de lui « pour le besoin et service de sa migesté; et cependant, dit-il, je lui avais fait présent d'un coche avec les chevaux et tous les harnais , par nécessité , et pour le désir qu'en avait ladite femme de chambre , à qui la (ODelahare, Traité de la police vn^ i.

**The text on this page is estimated to be only 12.44% accurate**

4T2 Q0I9Z1B1IS imW», mne le donna ensuite. Je taïaîs pour raa eommodité e« oochè, que j'avais fait v^ir d'Italie , m'en étant servi toute oette sai«* son^ et je ne veux pas dire par^modeslieeequilaie coôtidt } il sufit qu'on sache qu'il ne déshoaopait paa le raiig d'ambassa*deur (1). L'Italie se consolait de la servituâeiMi Indieu des jouissances^ on désapprenait à la redouta. De même qi^ ces solennîtéspcMB^ penses y ces rqoiûs^nGes de «our s'assoctaietit à des misères et à des souffranoes nomlNreuses , ainsi maintas folies accom-^ pagnaient ce brillant essor des adrls et des leCIres j mais la plus funeste et la plus générale fut la eroyance à des relations in»^ médiates entre rtioipme et les dives aurnattirels y autre recrudescence du paganisme, autre tfraanie de l'imagination. Cette folie se manifesta sous deux formes^ Fnne scientifique et l'auke vulgaire y qui se réuitîrent pour produire des effets Théurgie. effirayanis. £n pariant aiUeiirs d^ sciences occultes (a), nous avons dit comment le gentte des arts tbéosophk[ues avait été déposé au sein de la soôété moderne par le néopkctonîBme y c'est-à-dire par ce m^ange moitié p(^ique, moitié philosophique de doctrines indiennes^ égyptîcâmes, grec)ques> hébndfques, que l'école d'Alexandrie prétendait s«d)Stituer ou opposer au christianisme. (k)fttervées à travers le moyen àge^ ravivées par d'autres idées orientales qu'amena le contact de ifEurope avec l'Asie > ces doctrines déployèrent une' vigueur imrveite ^ la renaissance du savoir. Il sembla que l'étude , en se portant sur les philosophes de l'antiquité, au lien d'inspirer des idées fortes et indépendantes y pouss&t à des croyances d'après lesquelles de principes faux on dédms^t des ertedrs^ déplorables. iiftF&* cherche des trois plus grands biens de te monde; la santé> Vot et la vérité^ furafil encùtele but de 6es scâ^œs^ dont, ssâs nous répéter, nous pourrons voir les af^lieationsdttià les hom« H|^ cétèbres de te^ époque^ pf^ccbe. Théophraste Paracelse d'Einsiedeln, par annlur de la chimie, passa sa jeunesse ccMome avaient ccnttume 'de lé faire les scolaHiqîées errmt$y c'est-à-dire ceux qui s'en allàientpsip le mande af^renant M enseignsnt Fakhine j comme médecûr d'année, U pénétra jusqu'au cœair de la Russie, et pe»t-éti« vâita-t-fi VAsie et l'Afirique, partout en quête des n»nes ou des petson-* t (1) Relaz. d'ambasc veneti, %ét\e irc, tome If, p. 379. (2) Livre Xï, chap. i7.,

**The text on this page is estimated to be only 17.83% accurate**

MOIOM» èmilORS. 423 liages ehétiè do etol qai possédideiit les mystères dil grand art. > PMjfmgateor de chîmères^ il de mît à combattre toute doctrine Téritable, et se vantait Itii-même de n'avoir pas ouvert un livre j^dant dix ans, et de posséder au phis six fetriUets pour toute bibliothèque ; il disait que rillumination supérieure rend les litvès el la mieme superfloe , et qii^il sMfit de s'ap{Âiquer à la dtfbaie. H cheréba doue à rendre populaire eetté révélation de ÈHeu. Des cures heureuses lui firent âcqucHi* une très-igrande réputation ; il élaît recherché

**The text on this page is estimated to be only 28.62% accurate**

424 QUiJUUàlU iMKtliftqualités de l'hcmime {petu mxmde) avec runiven {0rand nèonde) ; ainsi ^ Fépilepsie est le tcemblement de terre du niiciocofiiiie , Fapoplexie correspond à la foudre^ et les éclipses bouA les inter* inittences des sept pouls célestesi détermiiiés par la circulatioii des sept planètes. La chimie joue un grand tCie dans sa physiologie' comme dans sa thérapeutique; il explique la digestion par ropération d'un esprit du nom d'Arches > qui^ dans l'estomac, pr^iare el transforme les aliments. Il dierche la quintessence dans les mé* dicaments » et n'approuve pas que l'on corrige Pane par l'autre les substances médicinales ; avec de pareilles idées, il ne pouvait voir partout que des baumes et des spécifiques. Il ne faut donc pas s'étonner cpie, parmi tai^ d'extravagances ^ il ait produit quelques idées nouvelles ; mais on chercherait vainement à co&naitre ses intentions^ car, ainsi que l'a fort bien dit^ÉrasIe, il n'émet jamais une doctrine sans la dédire ^ûlleuis. En Italie , il eut peu ou point desectateurs, en An^eterre un certain nombre, entre autres le fameux Robert Fludd, mais RoM-croix. beaucoup dansl'Altemagne, où s'imjdanta la secte desrose-croix> qui répandit ces idées philosophiques (l). Ghrétiaa Ros^creutz, voyageant dans la Palestine, avait appris de savants chaldéens la magie et la cabale ; il fonda une société qui disait posséder la pierre philosophale et la panacée universelle; nuÛ5 ses membres n'en faisaient usage que dans un but louable , et pour ramener le monde au siècte d'or. Après avoir vécu cent vingt aos sans maladies • Rosencreutz mourut en iàOZ. Dans tous ces faits néanmoins quelques personnes ne voi^t qu'une Cable débitéepar JeanrValentin d'André, théolopen de Wurtemberg, pour mettre à répi*euve la crédulité de son siècle. On ajouta foi à son récit, et tous ceux qui cultivaient les sciences occultes se crurent agrégés aux rose-croix, ou fondèrent cette société û elle n'existait pas. Elle prétendait, coonne les francs^maçons, tiier son origine d'Hbam , roi de Tyr, et son nom du bois sanctifié par le sang du Sauveur. Elle imposait à ses membres l'obligartion d'exercer la médecine gratuitement, de garder le secret, et promettait aux prosélytes de grandes richesses, la santé et une jeunessejperpétuelle, sans ccmipter la pierre philosophale et la (I) Sbmler, Sssais hisloriqiîcs sur les Rose- Croix. Vojrea aussi : Confessio/rafernHaHs R.f C, ^Fama/raférmiaiis R-fC. vel deleclio fraierniiaiis ord'mis t^ûs» Cfucis ; Cassel» lèlS.

**The text on this page is estimated to be only 23.53% accurate**

pfinaeée irniverselle. Les roiMîfoix enleiidaioni tirer de la Bible toute espèce de lumière^ et giiàrkr les maiadiespar la foi et Viina^ gination. Ceux qui avaient à prqpager quelques idées étranges s'agrégeaknt à cette sodété pour s'en procurer le moyen. L'or^ puissance chaque jour plus efficace^ absortMÔt tous les désirs^ toutes I^ études; les aldùinistes se consumaient k surveiller les fourneaux et les alambics > allaient apprendre le grand art chei^ les Oriaitaux^ ou cherchaient à le dérober à la nature dans les montagnes magnétiques de la Scandinavie* Les rois favorisaient ces bienfaiteurs de Thumamté ; à la mort de Rodolphe II, on trouva dix^-sept barils d'or dans son labora^ toire^ destinés à être c(H)sumés ai expérience ou à devemt ht proie de quelcpie maître en alchimie. Le célèbre Chypriote Mare Bragadino , qui se vudtait d'avoir trouvé le aeceét philosofdial, se faisait appeler Mmumon^ c'esià-dire géme de Tor^ et menait avec lui deux cUens au collier d'or» qu'il donnait pour des démons à saa service. L'Eur^>e lui accorda croyance. Henri IV lur écrivit pour se l'attacha» d'autres princes le demandaient ; mais il préféra se roMlre à Venise; bien accueilli dans cette ville y courtisé de tiMis , û vivait avec magnificaice. H est vrai qu'il ne manquait pas d'incrédules pour le raiOer; des jeunes gens organisèr^t une mas* carade d'alchimistes avec tout leur attirail de laboratoire > et l'un d'eux ^ qui jouait le r61e de Mammon, criait : A trois livrée le- sou d'or fin! Le duc de Bavière l'eut ^sutte à sa coinr; mais^ déçu d«)s l'espmr de grandes richesses qu'il attardait de sa science^ il le fit pendre et brûler avec ses chiais. , Gcxmélius Agrippa de Ifettesheimy honune très4>izarrey se fit . c. ântojjt. un grand nom dans les sdences occultes. Né à Cologne , en '^ ^ 1487 y d'une famille illustre^ il se montra , dès sa jeunesse, en^ clin aux idées des mystiques; lors^'il étudiait à Paris, il forma une société secrète pour cultiver les sciences occultes , dont il fut le représentant le plus insigne; Il mena la vie la plus avmn tureuse , devint conseiller de l'empereur, inspecteur des mâiea de l'Autriche , ccHnmandant des troupes d'Italie , et fut tseéé chevalier sur le ^hamp de bataille. Coûune délégué du cardinal de Sainte-Croix , il assista au conseil de Pise, enseigna la théo*^ logie. à Dôle et à Pavie revêtu du costume militaire, et se vantait de pouvoir expliquer les ouvrages du divin Trismégiste. Il futTecberché, pour exercer les fonctions d'astn^ogue par te marquis de M^tferrat , Henri VIH d'Angleterre , Marguerite

**The text on this page is estimated to be only 12.39% accurate**

4Jê^ QOIMMàl» ÈÊ^^^Kê. d'Autriche et k chaneeKerGattiiiara; syndic de Metz^ niédem à Fribourg^ chef de beade au serrice de te France^ admiré poarscn érudition, ehaasé de ce pays pour de» vielenoea , il se réftigia à AnTers» oii il fut nonmé taistorioffraphe et arcUvisIe du Brabantw Poursuivi criini&ellemBnt pour la yimglt et uni^e feis^ il fîit réduit à la misère et se jeta dans les rangs de Lu-^ ther et de Cdvin ; puis, arrêté lors d'un voyage qu'il fit à Lyon^ il s'échappa à grand'peine , et vint mourir à Oreuohie. • n avait écrit y à vingt-troîs ans, son livre âès Science» occultes ^ eu il entreprend de déiliontrer que la magie est la plus haute des scteneM , la pliîlosoplne parfaite, qui révèle les secrets de la' nature. Troia mesdes existent, selon hii, tecorpoirel, le oé^ leste, rintellectuel, d'où résultent trots magies. Tune naturelle, Hàutre o^eteet la troisième religieuse , qui consiste en cérémonies. Les éléments possèdent des propriétés ndraciedeuses; h» feu terrestre est un refiet de celui du cSel^ l'air un miroir où se peignent bs irni^es des oiioses. En pénétrant par des pores imperceptibles dais les eerps des animaux et des hommes , il ]Kttt produire les scHiges, les pressentimfflits, les prévisions, même sans ]e concours des esprits; par son intermédiaire , les idées peuvent ^e communiquer à des dfetanees immenses, ainsi cftt'it arrive lorsqu'on présente aux^rayons de la lune des caracl^es ou autres objets dont M est possible de reproduire l'image sur la face des corps célestes, de maraère àk» r^idreF lisibles. : €k>mnie les éléments entrent dans hi compoisîtton de toute diose, même des sensatieiis et des liassifliiB, toale ciiose est sujette à Ifempire de erini aivee lequel eUe a phis d'analogie. Lesobjets possèdent des aÉtr^ts de trt>b espèces^ : les uns proviennent des élémenis mêmes , comaM ie chaîna et le ftoid; les autres, de diverses eombinusons, commet les forces corn>

**The text on this page is estimated to be only 11.29% accurate**

prii du 0iOiide'> à l'aide doquel lé» vertus de Fime ifai monde optoent sur toutes ebosee d«ft l'uaivan. L'esprit du niottde eel pufeé deos les astres» et Foo peut» «dé par lui^ produire tout oe dent il ert lui-ménie capaMe, pourvu qu'on sache le se* fuer des élémeuts^ ou eiii|Aoyer les cèoses dont il pénètre la substance. Qu'on l'isole dé r(»r ei de l'argent ^' et Fon poum produire oesmétaw. Agrippa assure atoir vuftiire et fait luinméme cette séparation, n transforma^ a'il faut l'en oroire , d'autres métaux en or^ ibêSs seuiement daas «ne quantité égale à eeDe dont il Téussit à extfatve l'esprit du monde; Il faut donc de l'or pour faire de For; kes aklnmisles le savaient foi^ UeD. Celui qui aspire à produire de grands^ effets à l'aide des veiv tas occultes doit avofa* présent à la tnémoire ce qui suit : 1^ Tous les êtres inclinent vw» ceux de la mémenature^ et «hescheitf à s'«i assimiler d'autres; aussi avec certaines parties d'amoMua ( Agri|^ les indique) on pourra produire l'amouv eu prolonger la vie. fi^.Tous les êtres s'attirent ou se repoussent mutudlanent. L'aimant attire le fer^ l'émeraude la faveur des grands ; le jBspe jboilite les accouchements; l'agate fCùA éloquent; le saphir excite la volupté : l'amélÙste nde réeoulemmt du sang^ aKlertaines propriétés appartiennent à toute l'espèee^ et d'tatresr à quelques îndhridûs seulement; les mies à toute la aubstanea^ les autass à ^tëlques paèties* Celles-ci sont possé-* dées par les aàÎBMuix tant qu'ils vivent^ et celles-là persistent Xttôme après leur aaort; il^^est done pqs indifférent de les empvunt^) au besoin, à des 8^îets irivaitti»oil morts. Tout est dans le tout et opèare sur le tout. Las êtres qui exis:. tenl sous la luné sidrissent l'miuenee des aatrÉs^ dont il re^oivoiilenra propriétés et leurs vertus^ Les rappcnfts des phos^ avec les astres peuvent être déterminés selon la figu)pe^ le mouTement^ l'analogie ou la diversité de rayons^ de couleurs^ d'odei»m, ete. Le feu , le sang^ les ei^its vitaux, les pierres fines è ik)iii^ d'^ et sâatiUantes sont en rsqppert avec le soleil «t en reçoîveait l'influemee; il en est de tnéme pour les autres astres; mais^ comme ceux<

**The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate**

42a QOIHtfÉini ÉMQVtf. Divers pour rapprocher les dibses supéneores des inférieures, et transmettre à cene»«i les vertus de celles-là^ teHe est l'es* sence de la magie. Agrippa, qui les oomiatt^eiisdgDe les moyeiis de ravir à la nature Pusage de l'esprit du tnonde^ de ressu»' inter les morts, d'évoquer les esprits et de Uer les êtres aiÂmés ou inanimés; il sait encore empêcher les oiseaux de vder, les bâtiments de sortir du port, les flammes de s'élancer, préparer des poisons, des philtres et des amulettes, prési^ t'a^ venir et composer des formides magiques. Le meilleur dissolvant est le sang de la hyène ou du basSie; les meiHeures suffumigations se conqMiso^ de spermaôéti, d'alun, de musc^ et ces matières, avec certains mâiuiges sobH très-bonnes pour évoquer lesftmes. L'esprit vital , tné du sang le plus pur, occastcmne la fascinatkm en passuit des yeux de celiû qui opère dans ceux des autres, et pénètre jusqu'au fond de leur cœur pour le combler de joie ou de tristesse. Des effets prodigieux peuvent être produtts par les gestes, les regards, la forme du corps ou de certains membres, et làrdessus se fondât la physH)gnomonie , la métoposcopie et la chiromancie. On peut déduire des pronostics de tous les corps qui existent dans la nature , mais plus encore des animaux dont l'instinct est plus suMime que la rdson humaine et tient de la divinaticxi. Les paroles sont susceptibles aussi, comme signes des choses, de recevoir des forces miraculeuses ou peu* ce qu'elles représentent ou par celui qui les a rendues signés des choses. Les noms propres spécialement ou la dénomination des objets particidiers possèdent les i»opriétés des choses qu'ils déagnent. En outre, l'émotion de celui qui les profère et les anime de son esprit ajoute une nouvelle efBeadté aux chants et aux formules d'^chantement. H y a plus d'énergie dans les lettres hébnûh ques, parce qu'elles oai plus de similitude avec le monde et les corps célestes. La .magie est fondée sur les mathématiques, pwcé qiie les chose» sublunûres soai réglées par nombre, poids et mesiue, ha£m(mie> mouvement, lumière ; d'où il suit que la science des nombres a une affinité étroite avec la magie. Les nombres sont des substances plus parfaites, plus ^iritudles, plus voisines des substances célestes que les êtres corporels; ilsc^ercent des vertusplus admirables, et tout ce qui est ou se fait est ou se fait au moyen des nombres ou de kursrapports* . Ainsi la verveine guérit de la fièvre tierce si on la coupe à latrobième articidi^ofi.

**The text on this page is estimated to be only 18.37% accurate**

tMllS7e« elUfièvi^ quarte ai c'eat à la quatrième» Chaque nombre ades propriétés et des vertus particulières. L'uoité est le prindpe et resseuoe de tout» et hors d'elle il n'existe rien. Elle comprend dans Taidiétype la lettre A; dans le mcmde intelIectoeL» Tâioe mondiale; duis le céleste^ le BOkH ; dans l'élémentaire^ la {»erre philoS(qpbde ; dans le petitou microsoome, lecoeur ; dans Tenfer, Luc^. La dualité conqp«end, pour Tarcbétype^ les noms de Dieu; pour le monde intellectiiel, l'àme et lÀ anges; pour le monde céleste, le soleSl et la lime; pour rélémantaire, l'eau et la t^rre; pour le petit, le cœur et le cerveau; pour l'enfer, les Bâiémoth et le Lévîatbap. D poursuit ainsi toute l'écheUe du septénaire

**The text on this page is estimated to be only 16.27% accurate**

4%^ QOIlltlÉItt dMOOiT. et de Texpérietiûe. Il tMuU eéite deelrine à des aphorismes digiribués en sept sections^ où Fou voit que chaque couleur; chaque pays^ chaque fiombne était sèua llufluence d'un a^tre partieufier. D tîta l'hordfscope de

**The text on this page is estimated to be only 9.95% accurate**

Dowbter à un joamalisté ipii esi db/^éétHnsfU^ sa ptge, H qui; plus a ittooge, mieuKâl efifcpayé; moîils il réfléchit^ plus H foît. Ses ii)éiBOW0S, qu% nous a laissés , mmi précieux comme le petit nombre de ceux où le cœur se rév^e aveo franoliise etcomm^ peiotm^ 4e lliiMluQcie dasi^v^M bjMb «^ miliea de la doctrioa cfibalistique qyii disposât si pioéUqiMBeiitle.moade. Joueur et par suite dQfWogé, il eut redom» à des bassetoes. Son fils aioé fut ettipoisoiU)é par sa femwe^qiû paya soa;crjaia de sa vie il dut faire couper une oreille au second; pour le corrigée. Dans le ;cauiis d'une vie towmeiitée par miUd infortuiifis , îl combattit la magie et Tastrologie^, que pewtaiil' il exenna- S^'il était inconstant» envieux^ laaetf ^ médisant^ inaoîioiaaty il en renr voyait le tort 9m étoiles Qui avaient présidé à sa naiiaaiioe» U fout, selon lui, avoir égard aux astres dans la mikliUiliaD , et les prières adressées k la Viei^ le iV avfil> è buit ^leunis du. mur tin, sont infoiUiblement exeneées» A peine nattril tops les euUe ans un médecin qui la vaiHeplne cesse de vanter ses caees et son habileté dans k diseuision. Anjouid'^ il se raûque de la chiromancie, de la soreellerie, de Paldiimîe, de la raagie^ ^ considère lesfantteiescoBimelWetd^uBeiinagination^tnki^ demain il croit jcpie les incubes ^sgeodrent dte leafante, et que les sorcières déposant la vérité dans les f^eoès. U doim^ des règles précises sur la dfaifomanoie ^ /et: assure qu'il existe à Salamanque une chaire spéoiaie de néeromanotir hii de souffrir ou de causer des sooffninees; & tourmeatait tes autres, se flageUaît Jui^méane, ou se ifiùfàtài les lèvres et se faisait des piqûres. Ifesoê aa physique , tout estiondé |ur la» sympathie générale^nlre leseorps oélestas et ies parties 4« eoips bumaiq. Gapdan n'en a pas moins une belle place dans la science pouf <1) Autre opiniou Qpmmune de sod temps,.Mar8ile Ficio, de Vita, nous dit : K II y a UQ axiome parmi les platonicîeDS qui semble appartenir à toute i*an4i((u1té, savoir qn'ua démoo est préposé à la garde de chaque homme dans le monde, et assiste ceux sur lesquels il est chargé de veaisr* »; «

**The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate**

tSIO*l«l». 4SS «funiEiiifB iroQirt. des obsarvatMM^pleHiesdefiiieflse et de sagacité^ comme ini^ poar im gnmd lUHnbre de déocmverlesy panni lesqueHes onifotingiie la formule caria$iMque ^ la pombflité dlnstraire les somdsHnnels* Poru. JeaiirBaplîste delh PcNria de Niqples fonda dan^ meure une aeadâmie des secrets, où n'étaient admis que ceux qui avaient trouvé quelque remède ou quelque mécanisme nouveau* Il expose dans sa Magie tuUureUe tous les songes théosophiquesy et soutient que les corps tirent leurs formes substantidies des intdligenoes/émanation de la Divinité. Il existe, selon lui, un esprit mondial qui engendre même nos ftmes, et nous rend iqiles à la magie, de manière que par cet &frit les astres influent sur le corps humain, n ne faut pas s'étonner que ces idées lui aient attiré une accusation de magie , dont il dut aHer se disculper à Rome. Il révéla cependant les procédés à l'aide desquels se produisaient certains effets que l'on regardait comme surnaturels ; ainsi il démcmtra que l'onguent des sori^iëres était un cixnposé d'aconit et de beUadone ^ substuices qui déterminent naturellement F^xaltalion des facultés. Ambroise Paré, l'un des médecins français les pl]jis hardis, soutient la réalité des opérations ^Kaboliques-, bien qu'elles lui paraissent aussi difficiles à expliquer que l'action de l'aimmit sur le fer. Il dit avoir vu lui-même des maladies démodaques, comme en vit le fameux Jean Langio, comme Faix PÛter, qui renvoyait aux exorcistes les acataleptiques. Jean Garvin de Montalban proclame la nécessité d'associer l'astrologie à la médecine; Jacques MUUch, pour cette tentative, est grandement loué par lifélanchth

**The text on this page is estimated to be only 22.44% accurate**

Aassi^ lo»qu^0ii vit paraître à Schw^dnite un enfant avec me dent à'ot^ toat le nu>nde savant s'appIiqua*t-U à expliquer ce phénomène mi moyen des constellations doinipante^ au 29 octobre tèM, date de sa naissaBce. Les opti^ûstes y aperçu* rait un présage de l'âge d'or> (pi renattrait lorsque Tempéreur aurait cbassé lea Turcs de la chrétienté ; mais ces beaux jours devaient être les derniers du monde, de môme que cette deixt était la damière ; les p^mistes , au contraire , y vireat Tanncmce de désastres, parce qu'dle se trouvait dana la mâchoire infârieure à gauche. Tout le monde connaît Jean Bodin^ conseiller du duc d'Ar lençon , médecin de H^ri III et célèbre publiciste. n soutient cependant la réalité des influmces diaboliques, et donne dan& les rêveries de la cabale. Bien qu'il déteste la magie et réprouve hautement délia Porta, il croit aux possédés, aux incubes > à la transformation d'hommes en loups, et se récrie contre Wier qui ne voudrait pas que Fou condamnât les sorcières. La lecture des écrivains, même les plus affranchis de préjugés, suffît pour convaincre que Ton croyait alors généralement à l'astrologie, aux pronostics , aux scHiges. Pomponace, qui nie l'immortalité de l'âme, soutient l'influence des planètes comme instruments de la Divinité. C'est à dles et non aux démons {de IncaniationUms) que certaines personnes doivent la faculté de deviner l'avenir ; la puissance de l'imagination {MtKluit les mmeles qui, pourtant, ne sont que des effets physiques; l'homme peut, selon les planètes sous lesquelles il est né, codiurer le temps , changer les gms en bêtes et opérer d'autres merveilles. Campanella et Fracastor

**The text on this page is estimated to be only 15.27% accurate**

434 QtiinftrÈHs le vulgaire ^ h son toor^ s*étayait de leur suffrage pour s'y attacher de plus en plus; de là une folie générale^ dokit les efléta étaient effrayants^ La croyance aux sorcières est une des nombreuses errei^a que l'antiquité transmit en héritage aux temps modemee. On rapporte , quoique d^une manière diffiirente^ que Lamia > reine très-belle et très-cruelle, fut aimée de Jupiter; la jalouse Junon fit périr ses enfants > et Lamia^ fUrieuse^ ordonna la mort de tous tes enfants de ses États. On ajoute qu'elie^ devint aveugle , mais qu'elle portait ses yeux renfermés dans une bourse^ et pouvait (par une faveur do son divin amant) se transformer à son gfé. De là le nom de Lamia em^rfoyé pour eHhiyer les enfants (i), ainsi que la croyance vtdgaire aux apparitions , aux transforma^ lions de femmes avides des plaisirs ée Vénus ^ et qui tiient les nouveau-ués (2). Souvent aussi ^ dans Taalfquité^ certaines femmes furent accusées comme auteurs de maléficea» (1) À»& Touxo Ktti tàc tCiOaç foêoéffoc xà §p^i) » xttXeîv àn'aùroîç fi^v X«{i('ay. Scol. d'Aristophane dans les Guêpes, v. 36. (2) Neu pransœ Lamiœ vivum puerum extrakat cUvo, Houat. Ars pœt, 339.

**The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate**

ITŒOftS. OPIiriONS. 485 Les Latiôs diâûent qu'elles suçaient le sang des enfants , ou les exténuaient en leur donnant le sein ; ils conseillaient alors y comme préservatifs^ l'ail ( i ) et des enchantements particuliers (2) . Ils ajoufei^ilque les femmes se changeaient en f resaies {diriges) ^ d'où Imur vint le nom italien de streghe (3), Nous avons vu dans Lucien et Apulée ce que Ton croyait, vulgaireinent du moins /au sujet des magiciennes de Thessalie , de Plnfluence de la liHie et des transformations diverses. Le Talmud , dans lequel tant d'erreurs ont été recueillies au milieu de plusieurs débris traditionnds de la sagesse antique^ parle d'une Liitth, première femme d'Adam, génératrice dé démons et fiineste aux nouveau-nés. Afin de les défendre contre elle, on traçait dans la chambre de l'accouchée un triangle, avec les noms de Dieu , d'Eve , d'Adam et ces mots : Fm8,UUth! Ces croyances se conservèrent à travers le moyen âge , si bien que les légendes > oii se confondent le mysticisme et l'im^ piété , le t^rible et le grotesque y en sont remplies. Repoussées parles législateurs et les docteurs, elles restaient enracinées dans le peuple et finirent par rejcHndre les prodiges fantastiques des sciences occultes ; les Septentrionaux y ajoutèrent leurs sagas ^ valkiries^ holdes^ gnomes, esprits élémentaires, et les Arabes, leurs fées. On cr<9ait que les sordères^ masques ou mauvaises femmes^ sous quelque nom qu'on les désignât , s'en allaient en course , se réunissaient dans certains lieux (3) sous la présidence d'Hé(1) Prxierea si farte prenUt strix atra puelloSf Vkvsa immutffens ejserUi nbera labris AlHaprweepit TUiiU sentenUa necii. SBIkBifim SAMMomccs, 99. Od peut voir dans Deliuo» liv. II, q. 9> et passim , les citationg des ancien» sar la loagie. (2) FE8T09 nous a conservé deox vers que D'AeniaT « rétablis «Inei : Éloigne la fresaie qui mangé la nuit, ia dégo ùtante f resaie , Oiseau lugubre ; chasse-la dans les barques véloces. (3) Strigu avet noeturnMp Grmoi «tpCYotç appellant; a guo maleflcis m^Uerilnu nomen itîditum est, quas votatieas etiam vacant, Festds. (4) Au mont Tonale en Lombardie, au Bareo de Ferrare, à Tesplanade de l'a Mirandole, au mont Paterno de Bologne, ao noyer de Bénévent, etc. 28^

**The text on this page is estimated to be only 20.02% accurate**

48 é; QUimikHf irOQUB. rodiade ou de Diane, pour danser, se livrer à de hideux amours, et se transformaient en loups , en chats et autres ani- . maux (t). Cette superstition s'enracina bient6t si profondément dans les esprits, que Von intenta des procès criminels contre les prétendues sorcières; on les soumettait d'ordinaire à Tépreuve de Teau froide, et Ton renvoyait absoutes cdks qui ne surnageaient pas. n est probable que le contraire arrivait à un assez petit nombre. L'impiété et la débauche étaient l'objet principal de ces assemblées. Le samedi ou sabbat, dles organisaient des banquets splendides pour insulter à l'abstinence de ce jour; les moines y dansaient, ou prenaient à tâche de fiiire tout le contraire de ce que faisait FÉglise, et l'on insultait à tout ce qu'elle a de plus sacré. Aussi, le contact ou la présence des choses saintes redoublait les souffrances du possédé ; son intelligence, parfois , rayonnait d'une plus vive clarté; il faisait des repenses merveilleuses, parlait le latin et l'hébreu , voyait les choses éloignées et l'avenir» Tel est le fond sur lequel s'appuyait la science de l'exorcisme qui, dans certains cas, était un véritable traitement diététique. Dans celui qui porte le nom de Saint-Martin , l'énergumène devait jeûner quarante jours et quarante nuits; la première semaine, au pain sec seulement , cuit sous la cendre , et à l'eau (1) Dans le Pénitenliel de Bcrcaro, év6que avant l'an mil, rapporté dans le Recueil des Canons. IW. 19, on parle beaueonp de magie. Le prêtre doit demander au pénitent : Crediàisti unquam vel partie^ fuisti iUius perfidiœ, tti incantatores, et qui se dieunt tempestatum imnOssoreê esse^potsintper^neaniaiionem dxmonum aut tempestates commwert^ mU mentes hominum mutare P Si crediàisti a%U particeps Juisti, annum unumper légitimas ferias pœm^ tetts, Crediàisti atUparticeps fuisti ilHus credulitaiis , ut aliqua /œmina ait, qumper qumàam «aMeto et inetmUtiio$èei mmtes hominum permutare passit, id est, aut de odia in amorem, aut de amore in odium, aut bona hominum in fascinationibus suis dammre aut surriperepossit? Si crediàisti aut p. /,, unum annum^ etc, Crediàisti ut aliqua fœmina sit qute hocfaeere possit, quoà quœdam a àiaboh àeeepùe se affirmant necessario et exprmcepto facere dehere, id est, cum àxmmwm turba i» simUitudinem muHerum transjarmala, ^uam vulçaris stuititia Holdam voeat, certis noetihus equitare àebere super quasàam hésitas, et ineorum se consortio numeratam tsse? Si p. /. illîKs credulUads^ annum f etc*

**The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate**

Aiémie; les emq aenuanes saivanles^ il pouvait faire us«ige de lard eida vîBy mtis non eretàner ; il devait s'abstenir de la tanefae et de l'mguille , ne se laver qu'avec de l'eau bénite ^ ne pomt tuer ni voir tuer, ne point souiller ses yeux en regardant des cadavres ; Q lia était prescrit, lorsque le prdtre valait pour TexcAr* dser^ de boire de l'aiMintfae jusqu'au vomissement (l). Au seisième siècle, ia foi dans les sorcelleries prit une extension considéndde (3), et Ton croyidt que lliomme peut ob« tenir du de C6me, inquisiteur zélé, nous a laissé un livre de S^rigiis (s), où non-seulement il montre (i) MAitàNB, de antiq. Be^esia riUbm^ tome II» ms^ (2) Bernard de Côme dit, eu 15S4, qu'il n^existait.iias de soreîères^ifm' pore quo eampilatum fuit decreium per dominum Oralia«tiiii... Sirigiarum secia pullulare ccepU taniummodo a 150 anats eitra , ut mpparei ex prœessUms inquUitorum . (d)ttfait8atte k Ul iMcerna inqtÊiiUonm hsBretkx provilulis R. r. r. Bemardi CoÊneiuis ardinUprxdUatorum ae inquMorii egHjfii, in qma summaiim çontineiur quidquid desideratur ad ht^jusee inquisUiomi$ sanctum tnunm exsequendum, MedioUmi} ap. Metios, 1666. Il fut imprimé par les soine du révérend père Inquisiteur de Milan, ad laudem DH, réim* primé on grand nomlire de fois, et eommenté par François Pegna. Void qnelques-nnes des rè|^ qu'il trace : « Peu d'indices sulfisent pour présumer qu'un indiTidp est hérétique (page 60, 61 ) : un léger soupçon ( p. 74 ), la renommée (p. 39). « Il n'est pas besoin que les dispositions des témoins soient concordantes : s'ils disent savoir celte infvnie per enï-dire, ils ne sont pas tenus de le prouver (p. 79). « Il n'importe que ce soient des témoins excommuniés et entachés de crimes (p. 56). « Celui qui Tout eheaiiner de pied fiarme s'y prend ainsi : Si quelqu'un est dilliuné eoeune hérétique ou seulement suspect, qu'il soit cité et interrogé Avoue-t-il? Bene qtHdem; sinon^ qu'il soit emprisonné ( p. 3). « Que les avocats ne donnent point assistance ou conseil aux hérétiques ; on peut bien leur faire leur procès sans tapage d'avocats. L'appel leur est dénié (p. IS). « L'aveu efface tout vice de procédure (p. )7 ).

**The text on this page is estimated to be only 15.62% accurate**

438 puiimnfB WOQUB. qu'il a une cdrtîtiMto morale 4e fcrâtonM des sorcières, mais encore qa'il est «candalMé de œ ^ùa fàmn en dooto (i). « Elles ont nom nia$qu0$ {mmoke), dit-il, se réimiwient pùacy^ « paiement la nuit d'avant le veodradt, ei leoiatt en présence « du diable la sainte foi» le bajptème, la sainte Viei«^; dies « foulent aux pieds la croix» prometteât fidélité an diaUe en a lui touchant la main avec le dos de leur main gauche , ei^i c lui donnant quekiuediofle en signe de vassefaige. Qurad elles « viennent au jea de la batme campagnée, «lies font Ja rêvé« renée au diable ^ qui assiste à rassemblée sous fcurme ho« maine. Ainsi que le i»étend^it certains aveuf^ d'k^elli« gence, dles n'y vont pas comme dans un fève» mais coipo*« rellement^ éveillées, avec leurs propres sens : à pied» si le < rendez-vous est voisin ; sinon, sur les épaules du diable {i)y « qui parfois les abandonne à moitié » (1 ) Le célèbre légiste Pomponace ayant ioutena qae «es maléfices ne pouvaient être r

**The text on this page is estimated to be only 15.61% accurate**

boue parttH «tara dévwé pu* les flammes ^ et ctiacw prend de 8M oettdres pcw dower la mort aux vaeiiaS) 9w (dievaux» aux brebis du vdsmage^ ou £aire langui? et péqr les hommes. Le diable leur crie d'iHie whi terrible \ VimgesHwmf ou vou$ momttut Qui$ argOf s'écrie Ratogoo y dic$re velit hoe in fafUamj aut ^ êêmniU cùiUigisêe? Puis^ oe qui reud la ch€«e évidente, c'est le nombre de ceux qui ont été brûlés pour s'âtre trouvés au fi^bat , et l'approbation donnée par 1^ papes eux-mêmes à leur supplice. En effets cet argument était d'un grand poids y car l^inquirftion , mstituée cootse les hérétiques , se mit aussi h poursuivre les sorciers » et toute TSurope devint le théâtre d'une boucherie légale^ dont les exécuteurs se faisaient gloire , comme les guerriers , de batailles sangla^te^. C'était en Allemagne , aurtoiM; , paya ai enclin au mysticisme , que la peur des sorciers s'était répandue; aussi, bmocent VIII lança contre eux une bulle trës

440 QfUllIltaft fo

mmoMB. oÉiniewi* 441 Les onguents et les sirfTmnigatiolis qu'employaient les pré-* tendues sorcières , pouvaient agir sur leur imagination ; car il y entrait^ au dire de Porta et de Cardan ^ du solanum somnifère ^ de la jusquiame et de Topium , de la bdladone , du datura stramonium^ de la mandragore et du laudanum. Gassendi endonnit de la sorte plusieurs paysans^ en les avertis3ant qu'ils seraient emportés au sabbat; à leur réveil y ils racontèrent les détails de l'assemblée nocturne à laquelle ils avaient assisté. La réalité |de quelques-uns de ces faits suffisait pour déterminer une instruction criminelle. Nous avons déjà parlé des subtilités des légistes et de Tintroduotion de la procédure secrète, iniquité à l'aide de laquelle le plus honnête homme peut se trouver condamné. Comment des hommes et surtout des femmes, livrés à la terreur de la solitude et à la froide cruauté de juges endurcis au spectacle de la douleur, qui mettaient leur gloire et trouvaient même quelquefois leur intérêt à les convaincre^ auraient-ils pu se soustraire au supplice? Beaucoup aussi, convaincus qu'ils devaient mourir de toute manière, ou subir, s'ils échappaient, un opprobre pire que la mort, s'avouaient coupables spon^an^^^, pour abréger leurs souffrances, et Topinion se fortifiait davantage» Les juges étaient eux-mêmes plus superstitieux que les prévenus; leurs règlements ordonnaient défaire entrer la sorcière à reculons dans la salle, afin de lavoir avant d'être vus par elle (l ). Un autre enseigne que si le patient ne peut supporter l'odeur du soufre , c'est une indice qu'il est voué au démon» On faisait déshabiller et pinrger Taccusé , pour qu'il ne restât ni dehors ni dedans aucun maléfice capable d'empêcher la révélation de la vérité. Toutes les législations prononcèrent des peines contre les sorcelleries. Les procès instruits par l'inquisition, étaient regardés comme chose très-réguUère et légale, et la preuve, c'est (I) Us étaient eependant saos poufotr sur les ioqoisitears dans Pexerdee de leara fonctions.

**The text on this page is estimated to be only 20.03% accurate**

44S QouuiteB iMQin. qu'eue t fiùt imprimer son code de prccMme, aa lieu de le t^ir secret (!)• (1) Nous ne citerona, parmi un trèd-graocl nombre/que ceux que nous avons eus sous ]a main. EiHBRiG , DirectcrHim inquisitorum, Ott. OAftBNA, de CiffMo sancta imquUUUmis. Fa. Pegna , PixuRis inguiêkiorum* Flores conimentariorum in directorium inquisitorum , collecU per Fr. Aloysium BkMOhKu MedioL Milan, 1610. ÉLTSÉE Massini, Atsenal sacré , ou Pratique de la sainte inquisition^ eorrigé al augoiaoté. Bologne , 1665. En pariant dea magieiens , dea sorcièrea «t daa enalianlettra, contre loiquala doit procédai- la aaint-offioe, il a'aiprtae ain«i : « Il convient d'autant plus d'être diligent, que cea sortes de persoutiaa abondent eu beaucoup d'endroits de ritalie et aussi au dehors; il est à savoir, en conséquence, qn*à ce chef se rattachent tous ceux qui ont fiit un pacte avec le démon, soit implicitement, soit ex[didtement, pour eux-mêmes on pour d'aotrea. « Ceux qui (ainsi qu'ils le prétaodeot) tiennent dea démona eaptiCB dans dea anneaux , des miroirs, des médailles, des fioles, ou dans d'autres choses. « Ceux qui se sont donnés an diable en corps et en âme, en apostasiant la sainte foi catholique, ou qui ont juré d*èlre siens, ou lui en ont fait un écrit, aigoé mène de iaur aang. ft Ceux qui vont au bal ou (eouune ou a eouUime de dire) au aabbat (s^tozzo). « Ceux qui maléficient des créatures raisonnables ou déraisonnables, eh les aacriflant au démon. « Ceux qui l'adorent ou Implicitement ou ex^UaitemeeC, eo lui offrant du sel, du pain, de TaUin, ou autres cboses* « Ceux qui l'invoquent en lui demandant des grâces, en s'agenouillant , en allumant des cierges ou flambeaux , en l'appelant ange saint, ange blanc ou ange noir, en lui disant ta sainteté ^ ou autres paroles semblables, en se servant, pour cela, de personnes vierges; ou font i'endiantement on diaani : Ja pose cinq doigts contre le mur, je conjure cinq diaUeai ou autrea chose» semblables. « Ceux qui lui (lemandent des choses qu'il ne peut faire , comnoe de contraindre la Totont^é humaine , de savoir des choses futures dépendantes, de notre libre. «fMtre. « Ceux qui , dans ces acteç diaboliques, se servent de choses saintes, comme les sacrements ou leur forme et leur matière, de choses sacramentellea et bénitea, des paroles de la divine Écriture. « Ceux qui mettent sur les autels, ou Ton doit célébrer, des lèves» du papier vierge 9 de l'aimant ou autreaeboaea» afin que la sainte meaee aoit célébrée dessus d'une manière impie. « Cei^x qui gardent, écrivent ou récitent dea oraisons

non iapprouvéos on même réprouvées par la saiole Église, lesqoellea sont dans le genre de eeUee d-dessoua : « Celles qu'on récite pour se foire aimer d'un amour déshonaéte, comme l'oraison de saint Daniel, de sainte Marthe et de sainte Hélène.

**The text on this page is estimated to be only 16.50% accurate**

BiantètPexMeiioe desawendiléeB dûgIiiiim devint matière à diignwioo. Saornei de Gasskii, moine IrtBdfiCain , «ytnt entrepris de jHfouver que le démon ne transporte pas effectivement les sorcières^ mais produit chez elles un ravissement extatique, par le moyen duquel elles se figurent voler dans Tair ou se trouver au milieu d'une foule nombreuse ^ le dominicain Jean Sodone soutint que parfois le vol avait réellement lieu (i). Cette réalité est défendue avec acharnement par les domini* cams Jean Nider (2) et Nicolas Jaquerio (3), à l'appui des procédures criminelles du temps. A côté d'eux, il faut placer Pierre Mampr^ chanoine de Limoges (4), Henri Institor et Jacques Spreager, Buteurs du Mallem male/kanêm; Bartfaâemy Spina, nudtre du sacré palais (6); le frère Sylvestre Mozolini, dit Priero; Paul Gallandi, légiste florentin, qui d'abord avait nié l'existence des sorciers (6); enfin, Jean-François Pic de la .Hirandole lui-même (7), pour £Edre cesser les scandales qu'avait suscilés la fréquence des supplices. «Gellesque Tod dit poar savoir des cboêss (atores ouooealtM»coiiiiiM Ange «ain^ AniB Msne» etc.» et celle» I>Daoe vieiiie et aalves aenblabiee. «^ Cellee qui caotieuiieat des noms iaeeuMif» dont on ne sait pas la sigaificaUon , avec des caract^es» des cercles» des trkagles» etc., que l'on {Ntrte sur soi ou pour se ûûre aimer ou pour se garantir des armes de reanemi» oa pour ne pas avouer la vérité dao» les tortures. «Sous ce clieÇ sont encore ceipriscem^onten leur pestession des dents de nécromancie» qui font des enciantements» et pratiquent l'astrotogie judiciaire è regard des actions dépendantes de la libre volonté. « Ceux qui font marteU ( comme Ton dit X ou mettent sur le feu des chau4lière8 pour inspirer la passion, ou pour empêcher Tacte matrimonial. « Ceux qui Jettent les fèves , qui se mesurent les bras avec des empaoes , fisnt tourner des sédiusi, lèvent lafmNca» regardent on se font regarder dans les mains pour savoir les choses futures ou passées» et pratiquent d'autres sorliléiss semblables. » (1) Fa. VifiTonu» PrœUeiém. iheôioç,» lib., II» de Magia, (2) Afyrmecia donomns» tm formieanwm ad Memphm itipéênti» de /ormécii. — De visioMàm et re^^elatimibus. (5) FlagiBllum hœretkMrum/aseimartorim. (4) FlageUitm T/ial^Usorum, (6) De StriffUnuB l&2a » et quatre apologies en tbU. ifi) De SartUegUs. (7) Strict MM de ind^UaHom dmmimum, 1 5S3. Le flkère Léandre Alberli, qui en a donné «ne version itatisne» à Yemee» en 1656» sous le litre de UÊfre du Sardèrep audee WmUnu du Mnofi»

s'exprime ainsi dans sa dé^ dicace : n gâtant découvert ici l'an passé, illusCre seigneur, ce tant mauvaie» scéiénit et maudit jeu dit ifo to Pemme, où Dieu est renié, blâmé et honni» oè la croix sainte même» cette douce consolation des 6dèles cbréHens et^ leor écen

**The text on this page is estimated to be only 27.95% accurate**

,444 qminwiàmu . w«ift«B. L'on des éeikuiu las plus oenvuneus sur oede quesUon , est le pèœ lérAme Menghi de Yiadana^ dont l'oufriige estvramMit dard asMiré» est loulée aux pieds» et où sont enoore faites d'autres oBuvres coupables contre notre très-sainte foi, ce qui ayant élé entièrement e>Laniiné, re« connu avec maturité, et instruit juridiquenient par te sage et prudent censeur «t inquisiteur'des hérétiques» pMeorsde ces hooMnes maudits forent signalés par lui» et» selon te oommandemwit des lois» a tes fit planer sur un Irès^graad monceau de bois et brûler en punition de leurs scélératesses» et aussi cMUne exemple aui autres. Or» comme il était ainsi procédé de jour en jour pour extirper et détruire ces broussailles de ronces poignantes du milieu des bonnes et odoriférantes herbes des fidèles chrétiens» beaucoup se mirent à dire^ avec d'iiyariettaes paroles» qu'il s'était pas Juste que ces honuiMS fussent mis à mort si cruellement» aUendu qu'ils n'avaient rien fait pour mériter un aemblable traitement. Mais ce qu'ils disaient de ce jeu » ils le disaient par sottise ou par manque d'intelligence» ou bien par peur des Apres tourments; il ne leur paraissait pas vraisemblable que des insultes et des opprobres si ignominieux fusswt raitt par des lioames à l'bosUe cMsaerée ni à la croix du Christ» ni à notre très-sainte loi. Cela pouvait facileimBi s'appuyer sur ce qae pinsieurs de ces honomes» en étant convenus d'abord, l'avaient ensuite nié constamment; ce qu'ils n'auraient pas fait si l'imputation eût été fondée. Us alléguaient encore plusieurs autres choses pour fortifier ces raisonnements coupables. En conséqueeee» de semblables murmures augmentaient de jour en jour parmi le peuple. Ce qu'entendant minstre prince seigneur Jean-François ( Pic de la Mirandole)» homme certafaienent non moins chrétien que docte et lettré» cooMiie il avait quelques doutes à cet égard, il résolut de s'éclairer entièrement» et de connaître» à l'aide d'investigations subtiles» tant le fondement de ces choses que les noindres détails dont elles m compostent. Il intervint donc et assista aux interrogatoires des prévenus devant IMnqnisIteor; il. les interrogea ensuite tète à tète sur chacune des parties de ce jeu crimhiei» ■des abomiuables rites, des ooutnaNS profanes » des pratiques exconmianiées» des opérations maudites qui s'y font continuellement» s'enquérant» non pas de l'un d'eux seulement» mais d'un grand nombre. H tronva qu'ils s'accordaient ensemble sur les choses d'une importance plus grave (bien qu'As parussent parfois se contredire sur

quelques pointe moindres ^ soit par défsnt de mémoire, soit par astuce et fraude du malin ) et qu'ils avouaient être plon^Ss dMS des vices si horribles » que Toreille chaste et pudique du chrétien ne peut les ooir sans un grave ennui; après cela» en vériteble serviteur de Jésus-Christ qu'il était» et aussi en homme lettré et savant » pour découvrir les pi^es et les embûches cachées du dénnin» et âéie resplendûr en tont lieu la parfUto vérité de la foi du Christ » afin que chacun ait à liien se garder des fraudes de notre antique ennemi » et aussi afin de pouvoir mieux lui donner la chasse en Ions lieux » il se mit à écrire ces trois livres sûr cette écote coupable» perverse et scélérate du démon. Il y lait dlscnler ensemble» d'une oertafaM manière enjouée» deux gais mais dDctes compagnons; il interroge ensuite une rusée sorcière» et finit par faire pronoiicer la semence par un très-savwt juge» avec tant d'ordre» avec une doctrine si variée et une gaietô si charmante» que le lecteur ne peut faire autrement de finir» quand il a une fois commencé; car il esl constamaiont attaché par des choses curieuses, rares et

**The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate**

âéliekux à lire, ctoe (i). Nicolas Rémy , conseiller intime dn duc de Lorraine^ fui applmidi poor savantes , ainsi qne par Tespoir d*en tvoa? er encore d^aotres opa moins agréables. » (1) Cm»pendio dM arte êiorcUtiea, e pMiîbiUtà délie nUroMi, e iêttpende operazknU deUi demoni e de'nuU^ieif cou H rimedH epporiuni aile intfermUà mal^hkUi... Opéra mou «mro §i9vevele agli eeotcMi^ elle tfiUttevoU ai letiori^ e a eomune uHUtà porta in luee. Ce livre est trètt-riclie ^'anecdotes curieuses» surtout en ce qui concerne les opérations des sorcières. Noos n'en citerons qo'ttne, pour éviter les redites inotUes. « Au temps où la seigneurie de Venise lit «ne trèe-grande guerre au due de Fenrare » ThivindUd capitaine Alphonse d^Aragoo, duc de Oalaurîa étant dans la ville de Milan avec beaucoup d'illustres seigneurs, H s'éleva entre eux une longue discussion sur cette matière des esprits, où il fut parlé et discouru diversement par ces seigneurs » chacun d'eux exposant son opinion. Après les avoir entendus, le duc s'exprima de cette manière : Sachez, êeigneurSf que e*eet chose très-vraie, ei non pas Jktéen hunuUne^ ce gui est dit do.ces démonf. Il tenr raconta alors qne, se trouvant on jour à GarronOi ville de Calauria, comme 11 songeait à se procurer, après les soins royaux et l'expédition des afTalres, quelque ré-, création et promenade, il loi fut dit qu'il y avait là une femme tourmentée dM esprits immondes. A cette annonce, il ordonna qu'elle fût amenée devant lai>ce ftat exécuté de suite. Le duc coinnença à lui adreaser la parole; mais elle ne répondait rien , et ne se bougeait nullementt comme si elle ettt été hors de sens et de connaissance. Le prince, voyant cela, se rappela une petite croix, qu'il portait à son cou avec certaines reliques, savoir do bols de la vraie croix, un agnus Del bénit , et autres choses saintes que lui avait données Jean de Capistrano. Il la prit, et l'attacha en searot «a tnéa de cèMe fiunme ëvâ<.. mmy="" qui="" se="" na="" aussit="" crier="" tmdn="" jn="" bouche="" et="" rouki="" les="" yeux="" d="" mani="" ce="" seigneur="" lui="" demanda="" alors="" pourquoi="" elle="" criait="" ainsi="" r="" qu="" devait="" du="" bras="" y="" avait="" mis.="" que="" veux-="" tu="" f="" reprit="" cetu="" petite="" croix="" dit="" la="" femme="" pcas="" mise="" secr="" au="" parce="" a="" ms="" de="" vagnus="" b="" une="" cire="" consacr="" par="" mon="" tr="" ennemi.="" le="" duc="" ayant="" ot="" ces="" choses="" retomba="" nouveau="" comme="" morte.="" pambassadeur="" v=""

arriva="" dans="" moment="" pour="" s="" avec="" importantes="" on="" emmena="" cette="" femme.="" nuit="" venue="" prince="" allait="" coucher="" il="" entendit="" tout="" coup="" des="" cris="" grandes="" rumeurs="" l="" palais="" jusque="" sa="" chambre="" dont="" fut="" quelque="" peu="" effray="" fit="" donc="" appeler="" quelques="" serviteurs="" resta="" eux="" jusqu="" jour="" sans="" dormir="" nullement="" quand="" venu="" amener="" coude="" fois="" en="" pr="" demander="" souriant="" ressenti="" effroi="" doc="" adressant="" reproches="" un="" esprit="" infernal="" nuisible="" repos="" mortels="" si="" c="" cet="" troubl="" son="" sommeil="" bruits="" qne="" oui.="" cach="" tesprit="" :="" j="" blotti="" sommit="" baldaquin="" environneton="" lit="" je="" te="" n="" eu="" sur="" toi="" sacr="" portes="" cou="" ont="" emp="" aurais.=""/>

**The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate**

44^ Qvmttei ÉrooQi. aa Dœmn&lakéia (i^K), ouvrage etinît des dépositions Mied par les Qoanbreiuea soieières qui fiiriat poursuivies diuis celte province. Philippe-Louis EHîchius (i ) réfiita vivement ceux qui mettaient en doute les maléfices et les enchantements ; TEspagof Torretfamca lit un traité sur cette matière à l'usage des jurisconsultes (;i) , ainsi que Herman Goehausen en Allemagne (a). La raison humaine seraH trop à plaindre, si l'erreur ne devait pas rencontrer les contraditîons , qui tf épargnent pas la vérité. Les livres eux-mêmes qui sont consacrés à défendre Texistence des sorciers^ attestent combien leturs auteurs rencontraient d'opposants. Lorsqu'en ists, Tinquisileur Léandre Albert! sévît contre les sorcières de la Mirandole , on en mumura comme d'un excès de rigueur envers des personnes abusées* Les théologiens de Cologne , en dcmnant leur approbation au MaUeut makfkarumy se {daignent de ee que «plusieurs curés el pré^ dicateurs ne craignent pas d'affirmer au peuple, dans leurs sermons, qu'il n'y a point de sorcières, ou qu'elles ne peuvent nuire, empêchant ainsi imprudemment le bras séculier de les punir. » Le sénat de Venise désapprouva les rigueurs excessives des inquisiteurs dans la Valcanonica , contrée fameuse pour la sorcellerie, évoqua les procès de 1518, et ordonna que, pour statuer sur les affaires de cette espèce, les recteurs des villes se réuninâent aux ecclésiastiques. L'opinion commune eut pour adversaires le franciscain tAà coup sûr, enlevé de mes mains et Jeté hors du lit. Je te dirai de plus que je saurai te raconter d^un bout à l'autre tout ce dont tu fes entretenu hier avec l'ambassadeur vénitien, attendu que j'ai tout entendu et compris. A ces mots, le duc s^écria que ce n^était pas possible. Çepeadant, afin de s^en éclaircir, il renvoya tous ceux ^ai se trouvaient là; puis, il comnaanda à Pesprit dé lui raconter tout ce qui s'était passé entre l'ambassade ur et lui. Or, Tesprit lui répéta , par la bouche de la femme, leur conversation mot à mot y comme s^U eût été présent, dans le môme ordre et de la môme manière que tout ce qui s'était passé entre eux. Ce dont ce seigneur fut tellement émerveillé, que, depuis lors, il crut toujours que les esprits malins s^en vont errant tant dans l'air que dans les corps humains. » (1) De damonomagia, sive de dxmonis cacurgia, caoomagorun^ et la^ miarum energiUt 1607. (2) Epitomen deUetorum, inquébus ap$rtav9l occuUaimvoeatio dssm»^ num intervenu. (3)

Procêssmjuridicns eonira sagas eêvenefkos, nnaeum deeiHonibus qumtUnmm ad ham maieHam pertinentiwn, leso.

**The text on this page is estimated to be only 15.32% accurate**

aNMIOlUkr 441 phoMè 8|ÛHi(f)y lé jurisoQnsulte Ambrai» Vignalo^ gentilbennie de Lodi (s), mais, surtout^ UlricMolitor, juriiecnsulte de Ctoifsianoe^ professeur à Pavie (3) , qui Qîait que le démon pût engendrer comme inoube ou oomme succube » et mettait sur le compte de lillusion les vols de soroières et les sabbats . Pour souitraire ces malheureux au snppUce, la môme thèse fut soutamie par Jean*Fran«oîs Ponzinibio , légiste de Plaisanoe(4)> par André Aloiat (6) et Martin d'Arles^ thédogten espagncd (a). Le célèbre Réghiald Beot nie que le démon puisse changer le cours de la nature (7). Ces «Aiunpions de la raison s'appuyaient principalement sur un canon du pape Damaâe, reconnu aiqourd'hui pour supposé, où les voyages aérfena de ces femmeaaont attribués à une pure illusion. Or, il est singulier de voir œrtains théologiens déclarer la croyance aux assemblées nocturnes^ hérésie et péché mortel^ tandis que d'autres les révoquaient en doute , Jacques^Pierre BorixMÛ^ archevéïfae de Piae, consulta les savants de cette uni*versité au sujet de certaines religieuses en état d' (S) DâBmonum investigatio peripatetica, in qua expUcatur locm Hip^ pwratiMf si quid di^imm in jnatbis habeatur. Florence^ 16S0.

**The text on this page is estimated to be only 23.06% accurate**

44ê- (tmilIIÉlll BMtHB* ceHerîes AM il s'agisittt n'étaient pas réellas , mak û se bocne à déclarer ( tantit croyait devoir user de ménagemenls «ivers l'opinicMi du temps ) qu'elles ne sont pas natnrettes, et qu'il finît y BffËq/ikBt tes remèdes de l'Ég^. Parmi beanooiq> d'autres, Jean vneit, premier médecin du duc de Glèves(l) , attaqua de front les préjugés de son siècle, dévœla les fraudes, expliqua natuteUema^ les foits reigaid^ comme merr^leux, et exhorta Temperenr à épargner te sang innocent de personnes abusées. Il me la génération spontanée des animaux; il nie que des aiguilles puissent sortir de la^ bouche, et des noyaux de cerises Jv^ter dans te ventre; il affirm^que les maladies ne se guérissent pas avec des sortilèges, que rincube provient du sang épaissi ; il admet.des illusions diaboliques, mais il déclare que celui qu'dles atteignent est vie-* timeet ncm complice du démon. Get ouvrage fit grand touit, et des adversaires puissants se tevèrent pour le combattre, non-seulement parmi les cathobques, mais encore parmi les protestants; de ce nombre , furent tes médecins Thomas Éraste et Daniel Sennert, Lambert Daneo, Jean Campano, Hemming, Raynold, Perkins, Jacques, rot d'Angleterre, dans sa Dénumohgie, et, surtout, l'illustre Jean Bodin. Ce dernier âiumère quinze chefs d'accusation pour lesquels les sorcières étûent ^ivoyées au bûcher : Renier Dieu, te Uaqphémer, adorer le démon, lui immoler des enfants^ tes lui sacrifier avant te baptême, les lui consacrer avant leur naissance, lui promettre des sectateurs, jurer au nom du diable^ commettre des incestes, tuer des personnes pour les cuire et tes manger, se nourrir de cadavres de pendus , faire mourir par des poisons et des sortilèges, frapper d'un sort les fruits et le bétail , enfin avoir un commerce charnel avec le démon : méfaits dont le moindre mérite , selon lui , la mort la plus raffinée. DeMo.. Bodin eut pour contradicteurs Jean-Oeorge Godelmann (2) et Martin Biermann (3) ; mais Martin Ddrio, jésuiteflamand(4)^ (1) De pr»$H0i$ âxmùnum et incaniatianiui ce vene/leli$t HM VL — lÂberapologeiicus^ PseudomonarcMa dmmonum. — De LamHs. Bâte, 1564. (2) De magis, venejtcis et LamHs. (3) 'E^écoffic de maçicis actionibus, (4) DUquisitionum magicarum lihri sex, quibus emtineiHr aecurata cmriùgarum arlHtm et vanarum superstitionum eonfatatio, ntihs theotogiSf JuriscansvVis, medieis^ philotogis. Je mè sers de Hédit. de L^

**The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate**

mH en déroute tous les adversaires. Juste lipse l'appelle le prodige de son siècle (l), et Manzoni dit que ses veilles coûtèrent la vie à plus d'hommes que les exploits du plus fameux oonquéraiit. Son ouvrage^ où il déjdoya beaucoup d'esprit et une érudilionirès-abondante^ a devint le texte le plus imposant et le. plus irréfragable y la rè^e et la cause puissante d^ massacres l^aux , horribles^ non interrcHnpus. n Il est divisé eji six livresi et chacun d'eux en iduaieurs questions. Après avoir piulé des démons exL général et de la nécessUé d'en traiter à fond dans un moment où le maléfice s'assocte à rhérésie j l'auteur s'occupe de la magie , qu'il divise en natureltey artificielle et diabolique. Il traite d'abord de rimagt* nation, des amulettes, des paroles mystérieuses, des nombres et , surtout^ de l'alchimie. Dans le livre n% il passe à la magie diabolique , révèle les pactes avec le diable , extrinsèques ou inirinsèqi]œs , et rapporte une infinité d'histoires de tous les peuples et de tous les temps; il recherche juisqu^où va le pouvoir des nu^ciens sur les choses exterieures , si ledémon peut servir. d'incube et de succube^ sans négliger les autres questions qui naissent en foule au sujet de cette impureté ; s'il est ^pte à rendre les corps pénétrables, à lestransformer^ k faire parler les bétes^ à fabe rajeunir, à causer l'extase, à ressusciter les morts. Il rapporte aus^ des exemples nombreux d'apparitions de morts dans chaque siècle^ mais surtout dans le sien^ tous indubitables^ et qui repoussent, cooune impossible, l'intervention du diable. On trouve dans le même livre le discours sur les sorcières et leurs assemblées^ dcmt.il n'hésite pas à reconnaître la réalité ; il les prouve même ^ et ^ donne les détails. Il parle dans le livre III^ des maléfices que l'on peut opéra* avec des poudres, des herbes^ des brins de paille, des onguents^ avec le soufiQe, les paroles, les menaces ^ les reproches ^ les louanges, avec l'eau bénite et autres choses saintes; ces maléfices (mt pour objet de procurer, rinsonuiie , la haine ou l'amour^ de fasciner, d'empoisonner, de facilita les accouche(1) Le même Lipsedisatt de cet ouvrage : Hic pura et liquida omniai hic venena Nulla quœ iimeas opinionum. L'approbation de' ses supérieurs dit que ses livres sont gravitêm doctorwikt theologorum judicio approbatos, et celle dit censeur, qu'ils no. contiennent mu quodtaihtAicœftdêiadversetur. T. xiv. 29

**The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate**

4i0 QnMiteB iM«n. ments ou d'y mettre obilaok» detarir le bit, de Mire périr cdui dont on perce Feffigie, d'incendier^ deliôri de produire date le corps une prodigieuse quantité de choses extraordinaires. Mais pourquoi Dieu permeiril que les dénions agissent UTec eekte aiudace oontle les créstoresY Pourquoi^ lorsqo'âs ont te poQYoîr de nuire par euj&^ménies^ se 9ervettt-41s des autres comme instruments! C'est «e qu'il entreprend d'exiriiquer. Le mêoie lîfie oeotient l'énumératidn de vÀies observanoes, eatdegue saUa fin d'actes supentitieux pour tous les aocidents de la vie* Le li?re IV* traite de la divination des choses ftitures et distingue le divin de ce qui est humain et diabdique^ les prcqriléties ^ les révélatims , les eonjeotures y les orades^ la divinatioDé A ce livre^ se rattachent les faits relatifs i la néoromancie ^ rhydromancie^ la léoaaomaneie, la catoplromancie^ lamancie , ladactylomaucie^ la diiromauoie^ raéromaneie, lacû»cmomancie^ l'axinomande^ hi céphalomancie qui touche à la idirénologie. Puis viennent raruqiioine^ les pronostications as^ trologiques; l'explication des songes et tes sorts. L'auteur s'oe^ cupe aussi des loteries^ qu'il admet comme Ueites^ à la condition d'obsQrver qudques règles d'équité qui > à la honte des gOttv il montre lui-même qu'il ne s'agissait plus de constater le crime , mais de convaincre les accusés. Non-seulement il enseigne que le juge peut s'affranchû* de toutes les règles ordinaires^ mais il le pousse au mensonge , et promet à l'inculpé que 9 s'il avoue , il fera grâce, à lu répubHque sous entendue, et que sa confiBssion lui procurera la vie, étemeUe par restriction mentale. Il est question dans le VP livre des devoirs leS plus sacrés et les plus délicats du confesseur en cette matière; il défend à outrance l'inviolabilité sacramentelle du secret. Selon lui, le confesseur, à la fois juge et médecin, doit indiquer les remèdes pour cette plaie nouvelle. Il soutient contre les protestants l'u

**The text on this page is estimated to be only 16.59% accurate**

•lusua». oriNioRt. 4&1 sage des reliques^ ^les scapulaires y le son des cloches, les bénédictions, l'eau bénite^ les agnus-Dei^ les petits pains ^ les exorcismes , le sel oonsaeré. Si on laisse de o6té l'iniquité fondamentale de la chose , il est difficile dé trouver un traité qui épuise aussi complétenient son sujet , et dans lequel soit recueiûi avec autant d'érudition toui ce qui Ait jamais écrit sur les prodiges de la nature et de Vimsr gination. Beaucoup de prodiges soât expliqués par des raisons peu communes alors, beaucoup d'autres répudiés avec une saine critique, d'autres, en trop gnoAd nombre, acceptés pour vrais sur la foi de témoins oeidaires ou de savants renommés. Lorsque l'opinion du pençie et des hommes instruits s'égarait au milieu de pareilles erreurs , il n'est pas étonnant que des évoques et des pontifes aient cru devoir remédier à une infamie dont ils ne révoquaient pas en doute la réalité (i)r Parmi les (1) Le 16 déoembre 16SS, AngiMUs Valério, év6q«e de Y^rpoe el cardinal, pilbliait une pastorale où il déplorait qu'il « se trouvât des geos, bien que de vile et basse condition, qui eussent pactisé avec fenfer, c'est-à-dire avec lé démon inrernal pour s'occuper de superstitions, d'enchantements, de sorcelie^ ries et d'autres abomloatioM semblables. » . Sd 1494» le pape Aleiandre VI, ayant été infonaé in prwimeia Lomàar» dim éivirsai uMusque sexus personus ineantatiomàus et diabolicH sntpersUiionibuMoperamdare, siUsque ven^fieiis et varus observationibus multa nefanda scelera f^rocurarej homines etjumenta ae campos desImere, et dwersos errares indueere, ordonne aux inquisiteors de les pourHâfn. £o iiUf Léon X : QWfddam féonUnum gems p^nMosissimum ac dam» natissimum labe hxretica , per quam stucepto renuntiabatw baptismatis sacramento, Dominum abnegabant, et Satanx, cujus consilio seducebaniur, corpora et animas confer^ant, et ad Uti rem §ratam fa* cieitdam in necandii it^faniiàus pastim ttudêbanit et alia malefieia et toriilegia exenere non verebantur,,. H s'adresse aui inqvisilaon de Veuise* En 1523, Adrien Yl écrivait aux inquisiteuré de Gdme : HepertsBjuerunt guamplures utrituque sexus persan»,,, diabolum in iuum dominum et patrmwn assumenteê^ elqne obêdienttam et rwerentéam exhibentes, et iuis ineantaiionibus f eamUnibuM, iortilêgiis, aUiêque n^andis supersHtUméàusjumêntaetfruetus terr»multêptéeiter t^dentêStOliquaquam plurima nefanda, exeestus et crimina, eodem diabolo imtigante,, cornmuittêntês et perpétrantes, etc. En

1623, Grégoire XV ordonne qo^on fasse périr, en les murant, tour les faiseurs de maléa^es qui , lorsqu'ils ne tuent paa, causenl des maladies, des divorces, Pimpuissaoce à engendrer, beaucoup de pertes d*animaax , de blés , de fruits, etc. En somme les inquisiteurs s*appuyaient sur cent trois bulles papales. Saint Charles , dans son premier concile provincial : Magos et maleficos^ qui se ligaturis, nodis^eharaeteribus, verbu oceuMs mentes hom;inumper* 29.

**The text on this page is estimated to be only 21.94% accurate**

451 QUIN^BHI iVQQUl. bulles retativés à cet objet, la plus céiëbre fut donnée pat Si&ieQuint au noues de janvier 15S6 ( Cali et terræ ereaior Deus ). Il condamne la géomancie ^ rhydromaneie^ Faéromanoie, la pyromancie, l'oniromancie, la chiromancie, la iiécr

**The text on this page is estimated to be only 29.66% accurate**

mes. Bèze taxait d'incrédulité lo parlement de Paris > parce qu'il hésitait à condamner les sorcières à mort; à cette accusation, le conseiHer du roi^ Florimondde Remundis, se hâta de répondre ; dans son Antéchrist : Nos registres témoignent du contraire. Le jésuite Frédéric Spée> noMe Westphatien de Kaiserwerd . qui 9 par office^ avait asâsté beaucoup de condamnés à leurs derniers moments^ et s'était convakictt de leur innocence, s'éleva avec force et succès contre ces boucheries légales. Il n'entreprit pas de contester ouvertement la possibilité de la magie , quoiqu'il laisse vonr son incrédulité (1); mais il soutint que beaucoup étaient condamnés sanà être criminels ; il terminait par ces mots : a J'affirme sous serment n'avoir pas accompagné au bûcher une seule de ces femmes , dont je pusse attester prudemmait qu'elle fftt coupable; autant m'en

**The text on this page is estimated to be only 13.08% accurate**

464 Quiiiiaii» iroQOv. de ne pas leur obéir en AUemagae»

**The text on this page is estimated to be only 8.59% accurate**

eQ^ 64 éiiée sftBS délai. Maifi , «fiii de ne point pMn^tve eéà^ mi^fmnmk k la niiBeur publique , m se ménage un indicsa taut pr^9 au moyen de fie dHenum : Ou Gaia fut de mauvmo vie^ et st pas même besoin que Pinqulsiteur et Tévêque ou 800 vicaire S^entendent pour œla ( p. 79). La {«ee peut» à son gré, «pprécser les iftdieaa pour tortarer. Qui! «il tMiiBS de «SMpuli lonqq'il «>aeit do criMM alla soprels (r* a) ). iOa'M^wye 4l^iimà s'i| im aM«l|Qa i^io plas aisée pppc arriver à la découverte de la vérité; que ceux dont il y a plus à espérer la vérité, soient tourmentés les premiers , les femmes les plus faibles , le fils avant !• pAra» iêi en préssnne doMteÎNcK p. S) ). L'Méb juflp donna la riiioct b aeswiSH toanaaal (p. a4). Qehil qui anniQaéB qiuÂaraeMa,Mdoit paay aim appliqaé»Joca «èoia qa'M ao pavt totnrmclisr la vérité par la fonelot las oiMps ; iis vieHIarda aan plus» paaaé aoésiaiiterdix om, ni les fumn» reoonMNS v^îMlMaant encainlaa. --r Nmw eitoos en nota d^autiw autMritéa, attaiida que Fou psanail ■appaasr que apéa# coauBt li^éiaaaé, «arait dowié dans l^xaaÉralîoB.

**The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate**

466 QUIHIifeUB B90QDI. heureuse a été privée de la feeulté de se défendre ^ on se renferme dans les généralités , et on lui notifie les di^s d'accusation. Mais qiHuid même die parvimidrait à les n^ter et à se disculper^ on ne tient pas compte de sa justification , et l'emploi de la force continue; on la renvoie dans son cachot, pour qu'elle examine plus attentivement si elle doit persister duis son obstination. Or^ elle est obstinée , sielle dédare qu'elle veut se d^endre; etmalheur à eOe^ sidle réussit pleinement ! charge nouvelle, dit-on ; car die ne serait pas aussi éloquente si die n'était pas sorcière. Apr^ ravoir laissée la nuit à ses méditations ; on T^t^d de nouveau le lendemain , et on lui lit le décret de torture, comme stelle n'avait rien infirmé. D'abord, elle est examinée daîis toutes les parties les plus secrètes de son corps par le tourm^teur, et ses cheveux sont rasés , pour qu'eUe ne pmsse conserver d'à-» mulettes magiques contre la douleur. Mkrest alors appliquée à la torture, afin qu'elle révde la vérité, c'est-à^^Bre, afin qù'dle s'avoue coupable* Quoi qu'elle dise encore , cela n^est pas, cda ne peut ôtre la vérité, on la soumet d'fd)ord à une t^ture légère, légère, disons-nous, en coàiperaison des autlnes , qui sont atroces ; si donc elle se décide à un aveu , on dit qu'elle l'a fait sans violence. Comment , après cette confession* spontanée , ne pas la croire coupable, et ne pas la condamner sans scrupule "? Mais die nie : qu'importe ! elle s^a condamnée , car la torture , une fois qu'on Ta sid)ie,ne lâche plus sa proie. Qu'elle confesse ou nie , il faut qu'elle meure. L'aveu fait , tout est dit ; il n'y a plus à se rétracter, ce serait en vain. Si l'accusée s'obstine à nier, on répète la torture deux, trois et quatre fois (l), tant que l'on veut ; duis les crim^ exceptionnels , on n'a égard ni au temps, ni à la rigueur des tourments , ni à leur répétitioi^. Si, au milieu des angoisses, Gaïa roule les yeux de douleur , on dit qu'elle cherche s(hi galant infernal; lès tient-ellfô fixes? elle Ta trouvé ; si son visage se contracte , c'est qu'elle rit ; A elle ne rompt pas le silence , si die s'évanouit , on dit qu'elle (1) «Gombieii de fois peat-oa réappliquer le prévenii à la torture, pour avoir rétracté ses aveax? dit Pegna ( FtoresÂxmm* p. 3. ). R^ 0eax on trois. »' Rategoo s'exprime aiosi, p. 88 : « Si mainfenaot le piéfvna nie après -avoir avoué daos les tourments? Jk» réponds : Le préveau est obligé de persévérer dans cette confession ; sinon, les tortures se répètent jusqu'à la tr Deirfo cite un gentilhomme westplialien

qui, i^tcie^ soex qvuéstkmï subéUm^ n'^Toiia point^nnais te bourr^u lui donna une boisson enivrante, et alors il céda.

**The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate**

dort dans les tourments, par le maléfice de tacitarntté. On peut done la brâler vive, comme on a fait naguère de (fuetques-unes (c^est toujours le jésuite que nous laissons parler) qui persistaient à nier, après avoir subi la question à {dusieiirs reprises ; les confesseurs et les religieux disent alors qu'elle est morte obstinée , impénitente ^ et qu'elle n'a pas voulu manquer de foi à son amant. Meurt^elle dans les tourments? c'est le diable qui lui a tordu le cou (l) ; en conséquence, le cadavre est traîné sur la claie par le bourreau , et ^seveli sous le gibet. Si cependant Gaïa ne succombe pas, et qu'on n'ose pas la torturer sans d'autres preuves, ni la brûler sans qu'elle ait avoué, on la retient emprisonnée , toujours plus étroitement ^ un an même, jusqu'à ce qu'elle soit domptée. Car, on ne saurait jamais être disculpé ni libéré par les tortures subies, comme la justice le voudrait; ce serait une honte pour les inquisiteurs de la relâcher après l'avdlr arrêtée; crime ou non, elle doit être coupable, du moment où ils ont une fois mis la main sur elle (2). On lui envoie des prêtres qui , sans expérience , poussés par un z^e fougueux, et {dus importuns que les bourreaux, harcèlent la malheureuse jusqu'à ce qu'elle se proclame coupable ; autrement, ils lui déclarent qu'elle ne pourra être sauvée, ni recevoir les sacrements. Gomme on ne craint rien tant que de découvrir l'innocence , on se garde

**The text on this page is estimated to be only 10.59% accurate**

4é» QOHIIWV» BMWipourrais n'm «ihîr qu'uaet Suis un bon cooMit, CiiMm eri«* mineUfiy tt meursl D'auouM mamëre ta n'édiapperw , car le zèla aUemand oa Teatood pas aiosL Si quelque malhettreusa^ à force de tounueuto, s'est aceuiée eUe^iDÔine , ou ae saurait peindre sa misère; noQ»-8eulei»^> il n'y a phisde salut pour elle» mais encore die est contrainte d'en aoeiKef d'autres qu'elle ne ccMmalt pas, dont le juge inquisiteur ou le bourreau lui suggèrent souvent les noms » ou qu'elle a entendu désigner conune suspectes, ou comme aeQUmâmes, et tout le monde , car les fausses dénmn dations finiront par s'étendre à tous les indivîdbiSj dont il smi &oile de prouver la culpabilité ^ pour peu que le hasard s'en mi^e; à la fin, ceun^^là même qui criaient le plus fort au feu , parce qu'ils ne prévoyaient pas que leur tour viendrait aussi nécessairmnenty seront enveloppés dans la proscription* En effet, le jésuite raconte ailleurs 4pi'un moine fut accufé par plusieurs sorcières de s'être trouvé au sabhat h une beure où tous ses Gnèresen rsligion l'avaient vu cbant^ dansje (dKUBTj et qu'un prince d'AUemi^me demanda à un autre si Vm pou^ vait intenti» unprooèaè un mdividu dénoneé par dp^ ou douae lorcîtew; comme le religieux lui répendit aCâmattvementat^ tendu que le diable ne pourrait jamais simuler la personne d'un ittnooent|le prinoe lui ipioirtra las di^>ositiâns 4e qui«se fanoiies qui attestaient l'avoir vu au jeu criminel, m qui le eMfendlt et le réduisit au sîlepoe» SNa eootineonsi avecSpée^leifrpoèadontilfaitto réeit sup^ posé. Tandis qw cek^à est M instenoe, ot que les pauvDsa feoH mes que l'on tertuae en signalent d'antres , le bruit se répaod que tel ou tel est dénoncé. Ceux que l'on désigne ou fuient, ea qui est un indfeedeeuipahililé^ OU ih daiiiBueeBt, et C'est un e^ que la démon las tiept« Si l'un d'eux se présente aux 'mq/m^ tewRS psar aa défisadra «t affronter juiridiiffiewent le . mal| «M im indina oitt en saMieaa nu'il est en*'^^^ nar sa eûiisoianne avant même toute enquête à son égard. Quoi qu'il fasse, la mauvaise réputetion lui reéte^ et^ lorsqu*aprës un an ou deux ^ elle aura pris ass^ de consistence, il n'en faudra pas davantage pour qu'on lem^te à la torture, Jtnen qu'elle ait pour origine

**The text on this page is estimated to be only 10.20% accurate**

Iw pvemères dénoociatioiM/Spée dit «voir vu é$& exeoq^ de tout cela. I^a même chose arrive h quicooqoe a été une fois CiRloimii par qu^ue malveillaiit. Ne ae dtfend««l pas devant )e tribunal? ipii se tait, s'accuse i se défend-il? la calomnie se répand d'au* tant mieux. Les aoiqpcons, re^piconage et bientôt la renommée finissent par Tacçabler, Rien de plus facile que de se trouver nommé pendant la torture ; d'où résulte ce corollaire , que si les procès continuent^ personne f quels que soient son sexe, sa fortuqei aa conditioui sa dignité , ne sera m siU^té^pour peu qu'un ennemi ou un détracteur ait répandu contre lui le soupçon de magie, Ausai^ dit Spée^ de quekpie côté que je portemai regards, la justice, si Ton n'y pourvoit, me paraît en extrême péril au temps actuel. C'est ainsi que s'exprime cet intrépide jésuite, m ajputant qu'il sait le moyen d'extirper les méfaits de cette espèce* Bien qu'il n'ose Indiquer, il ^ probable que c'est le même qui fut eonaeiUé par Malebrancbe^ n'estpèrdire la cessation de toute poursuite contre les sorciers* CSorame il fallait s'y attendre , une foule d'adversaires, sur* tout paimi les protestants (i), entreprirent de réfiiter ce Beccaria anticipéi mais il obtint la récompense La plus désirable; pleurs princes d'AllemagaOt entre autres Jean Philippe ScbAh bninui archevêque de Vùus^mcê^ et le duc.de Brunsvrickj abo^ lirent ces procédures* Dans leprocèsdeHoBa^enDalécarUe, au dix-septième siècle, ilestdédaré que les

s^»n wrtiwisi»

lui 460

hmite trahison pour laquelle il avait eu recours aux maléfices» Mais à peine est-il délivré, qu'il rétracte ses aveux. Son martyre recommence; on lui enfonce sous lea ongles de petits clous à deux p(nntes , on lui écrase les doigts^ et, pourtant, il résiste ; nouvelle ai^cation des brode^iins • qui ne font qu'une plaie de ses jambes, d'où sortent les os à travers les chairs déchirées. Enfin, il rendit compte de tout, mais avec des circonstances si ridicules^ que Jacques s'écria : Ces genslà sont de grands in^ posieursï . Ce roi , qui jamais ne manquait d'assister à Tinterrogatoire, voulut, en véritable amateur de diablerie, voir la Gélis Duncan exécuter la danse du sabbat. Il savait que le diable lui avait tendu plusieurs fois des pièges, mais inutilement. Un jour qu'il avait entrepris un voyage par mer, les esprits infernaux se réunirent pour sa perte. Fian avait écrit des lettres de convocation; cent sorcières , au moins , répcmdirent à son appel , s'embarquèrent dans des cribles et des tamis, et déchaînèrent la tempête. Lorsqu'elles eurent mis pied à terre, elles commencèrent à boire dans leurs tamis, et s'en allèrent en procession à l'église de Northberwick , où le diable apparut au milieu d'elles; toute la bande alors fit le sabbat avec des cérémonies décrites de point en point dans l'enquête. En conséquence, un grand nombre de personnes, dont quelques-unes de grande distinction, furent condanmées au feu. D'autres procès furent faits dans cette contrée par les réformés, surtout par les puritains qui, dans leur assemblée de i e40 , ordonnnèrent à tout ministre de leur secte de tenir note des sorciers de sa paroisse, et de les traduire devant le juge. En 1651, l'Anglais Pordage vit, avec ses savants disciples, les puissances infernales traverser de sombres nuages sur des chars traînés par des lions , des dragons et des tigres; elles étaient suivies par d'autres écrits de l'abime aux oreilles de chat et tout contrefaits : on pouvait tenir les yeux fermés^ car on les voyait avec les yeux de l'esprit et non avec ceux du corps. Vers 1670, Aubrey parle, dans son joumid anglais^ d'une a{q[mrition et de possédés, comme d'une chose ordinaire. Zacharie Grey^ éditeur de VHudibnis, atteste avoir vu une liste de trois mille victimes tuées par sortilège en Angleterre durant le longfparlement. En 1661, première année delà restauration, vingt condamnations pour crime de ce genre furent prononcées j>ar la cour judiciaire d'Ecosse; souvent des commissions particidières

**The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate**

4éft oviNnÉMË ifoQOi. forait donniesy suitout k déft pfétres, pour ittstruirè de êBtxt^ blables procès. Nous ajouterons on fktt qd eut denmportance dans PaTenir « Vers la fin de l'an i aoô, nàss Bhaw , jeone fiUe de Paisley^ en Ëcoése, fîit tin Jour battttepar la servante de la maison; elle se mit k crier qoe cdle-ci votturft Pensorcder ^ et, dans sa colère^ eut des eonvotsions qui semMèrent venir à Fappd de Paocosation. La servante, grftce à l^phri des moyens hatutoels^ se reconnut coupable^ et dénonça une foule de personnes , dont vingt furent condamnées à diverses peines ; on en brûla cinq^ une autre Ait étranglée dans la prison par le démon . Miss Shaw> saisie d^orreur ou de repentir, adopta une vie de retraite et de travail; elle se mit à filer du lin et du chanvre avec une telle perfection^ qu'il lui vint de nombreuses commandes du dehors. Afin d'y satisfaire, elle étendit sa manufacture , et, dès lors commencèrent le renom du ffl d'Ëîcosse et la prospérité de Paisley. On y fabrique aujourdliul potur l50,ooo livres sterling de fil , et pour environ deux mUlions et demi sterling de batistes , mousselines, toiles et gazes . A cette époque, les magistrats, mieuï inspirés, dirigèrent les interrogatoires de manière à obtenir du jury un verdict de non culpabilité. Cependant, une vieille femme de la paroisse de loth ftit brûlée en 1708. Le chef de justice Powel chercha Inutilement, en 1 71 1 , àdémontrer Tabsurdité du procès intenté à Wenham; les jurés le déclarèrent coupable. Alors il leur demanda s'ils le croyaient vraiment coupable d'avoir eu communication avec le diable , sous la forme d*un chat. La réponse fut affirmative, et, certes, elle suffisait pour garantir que le condanmé obtiendrait sa grftce. On pendit ^1716 mistriss HIcks et sa fille, pour avoir donné leur ftme au diable , et sou -^ levé un ouragan en tirant leurs bas pour les savonner. Le pariement de Paris, en I6i 7, condamna, mais pour voiler une vengeance politique , la maréchale d'Ancre comme sorcière. En 1654, Urbain Grandier, curé dé Loudun , fut accusé de magie par les religieuses ursulines de cette ville , et condamné au feu sur la déposition d'Asmodée , d'Astaroth , de Cédon et autres esprits qui avaient obsédé les sœurs. TiCS docteurs de Sorbonne déclarèrent toutefois qu'il ne fkllait pas croire au diable, parce qu'il est menteur. Mais le véritable erime de Grandie» était d'avoir écrit contre Richelieu; car alors comme en tout temps , les procédures secrètes furent des ins

**The text on this page is estimated to be only 13.30% accurate**

Iniiiientfl fumaés pouf satisfaire la haine y VmMc^ ou l'aii^ tkm« Le pariemefli de NMnattdie oondamita ausai «m aoraière k mort} mais Louis XIV imaimia la peine. Gotmne des plaiotos s'Aevèrenl> il pol^a Fédit de 1661» dans lequel il vtppottvn la préieniion d'enercer des pouvoirs sumatorels; ainsi y ce n'est (pi'aprèa de longs décoors que la vérité peut atteindre l'erreur et l'extirper. Haid)er dit^ dans la BMMhèquê mapiquê, qu'il y eut à WMcbOttr(;>(}e IMT à idie^ vingtHdeuf miéeulîMê de dn*^ quante-sept sorciers^ parmi lesquels se trouvaient des vieHlards> des femmes, des enfants^ des éttfangers, ém piétiMi un sénateur^ elune très-4ielle Jenne fille. A Liaden^ de leee à ie64> on brûla trente personnes sur six oents habitants. On conserve ou eh&teau de Gleidienberg le protocole de quarante causes de sorcières envoyées au bûcher ^ de leao à 1091 ; dans les arohives d'Hanfeld , en Istrie > on trouve l'instruction d'un procès célèbre intenté en 1674 et 1675^ à la suite duquel plusieurs è(»€ières furent condamnées au feu. La littérature elle-même prit à tâche d'attiser ces feux; une ballade Ait publiée en 1 619 , avec la musique et des images qui représentaient ces aventures diaboliques : cette nouvelle propÂgimde contribuait à leur donner crédit. Hermann Sampson imprimait) en 1626^ neuf sermons ccmtre les sorciers. G€f>en^ dant^ dès 168 1, on avait publié en Allemagne la CauHoerimf' nmliÉy qui battait en brèche la procédure inquisitoriale. Tirâe personnes encore étaient brûlées en 1 720 à Ségedin > en Hongrie. Mais^ lorsqu'M 1749> Marie-Renée de Wurttbourg fut li en 1 698 , la série des maladies attribuées à des enchantements (i)^ mais il ne laisse pas de(1) S9Îhge phy$iCB"medieinaiiwn eeamm ineaniafioM mOfiù adtcribi mM&rum, muximeque prœ oBteris tnirabiiium, décurie» n èomplêetens» 4um impetsiê pariîm , parUm^Hbne^is hve ipectanUbutfudieiis etenrationibus. Cui loco mantissx accesserunt : /. Questio êoUmiàêt an mm»* trmoià paria Ula excréta rêvera in eorpore AieriHt, vel eatrahaniur? an verèprxsUgia éamonis »int, extra saliem taiéa in eorpori» mper/kHe Meniantiê^ IL BELUotmt, Tract de reeeptis infecHàt de injecta maie' fMibms : de iii0aculatotum modo intrandi. IIL Lstim FncBCii, Demor^ bis magice per sagas induetis naturaliter curandis. IV, Bamuolom. CarMCRTKM, Hatio medendi mùrHs ab incantatione depé^dèntibus, nunc pH-> mtmi latinitate donata : V, Côtteetanea et sécréta miffliana ad morèos

**The text on this page is estimated to be only 28.41% accurate**

464 QUlNUSItt iVOQjDS. viner s'il y croit ou noa; il décrit du reste, avec une {Mrécisîoa scientifique, des cas trèsHsinguliers relatifs, en général, à des persmuies guéries après avoir émis ou rejeté des corps étrangers. U pense que ces corps peuvent être introduits par des sorciers, mais qu'il appartient à l'art médical d'aider à guérir le mal (l). Une sorcière encore fut brûlée à Glaris en 1 786, lorsque déjà^ depuis deux siècles, de pareilles condamnations avaient cessé dans les autres cantms. Genève eut son dernier procès en 1652, après s'être montrée d'une «rigueur excessive .dans ces sortes d'accusations. Lorsque Tommasio combattit , en 1701, la senrcellerie et la magie à l'université de Halle, en s'a^Miyant sur les arguments de Bekker, il trouva en Allemagne beaucoup de contradicteurs. En France, 1 735, Boissier se fit l'antagoniste du médecin SaintAndré, et s'efforça de prouver que « tout ce que l'on raconte des faits magiques et des assemblées nocturnes des sorcières est de la plus grande vérité. x> Mais les sciences avaient fait des progrès, et elles apportèrent Texplication de plusieurs phénomènes regardés jusquo-là comme miraculeux. La médecine donna la raison , ou démontra l'analogie de cas nombreux. La jurisprudence enseigna que l'aveu du prévenu ne doit pas suffire pour la condamnation. L(ffsqu'on pesait mûrement le fait qui excitait le plus de surprise, c'estrà-dire la concordance des différentes dépositions , on trouvait qu'elle se réduisait aux seules généralités; car tous en avaient entendu parler; les questions étaient posées dans ce seios , au point que souvent il ne s'agissait que de répondre oui ou non. Dans le procès de Linden , mentionné plus haut, l'inquisiteur était un vieux soldat; il voulut donc savoir ce que les autres n'avaient jamais songé à demander, les noms des ofmagkos, maximam partem e çermanica in kUinam Unguam translata', etnune phmum publUaminlucem enUssa, CoUegii, adornavU, edidii D. Gborg. Abiuhàii MBRoiumis, dueal. et reipubl, Ncrfmberg.f ma^p ord., eic, l^orimbergœ, impensis Johannis Ziegeri et GeorgULehmani anno MDCXCVIIL (1) Voici des c^ qirî.méritent TatteDUon d»B médecîiis : « Levin Fischer offre , comme des symptômes des maladies produites par eochantement , Thorreur da pain , des inquiétudes, des attaques d'épiiepsie» la répagoance pour les médicaments qui n'amènent aucun résultat. Si. le malade enfonce son Jinras dans une fourmUlierey.il ne sent pas les morsures. Si son urine, mise sur le feu dans une marmite neuve, bout, il

n'est pas ensorcelé, car celle des gens qui sont sous l'influence d*nn maléfice, ne bout jamais.

**The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate**

BftKUBS. OPINIONS* 46ô ficiers et des principaux capitaines de l'enfer. On dit qu'il obtint à cet égard des réponses précises. La littérature n'était pas comprise alors comnçie l'institutrice du peuple; aussi^ les adversaires de la magie eux-ménie$ ne traitaient la question qu'à Faide de textes et de lois que les doctes seuls pouvaient comprendre; on ne s'adressait pas au peiqple^ et le peuple restait dans ses iUlusions. Jérôme. Tarta^ rotti, de Roveredo (t), fut le premier en Italie qui porta la question au tribunal du public; il nia l'existence du sabbat, et réfuta surtout Delrio* Maisjl rétrécit le débat y puisqu'il accepta et soutint même la vérité de la magie. La puissance inmiédiate du démon admise^ où nevoitpas commei^t il pouvait lui refuser la faculté de transporter aussi les sorcières d'un lieu à un autre. H se bornait à dire que^ dans des cas spéciaux, il répugnait au bon sens de croire à ces voyages des sorcières et, âurtout^ à leur nombre. Qu'on ne disepas qu'il fiit obligé de iaire cette concession à son siècle; car^ lorsque Jean-Renaud Carli (2) et Sçipion Maffei (8) étendirent cette dénégation à tout art diabolique ininiédiat, Tartarotti crut qu'il était de son devoir de les combattre, et de démontrer qu*en taxant les sorcières d'illusions^, il n'avait pas entendu mettre en doute la puissance du démon. Tant la raison humaine a besoin de force pour se soustraire aux préjugés de l'éducation (4) ! (1) Del congresso noUurno délie Lamiey libri III. Roveredo, I74d. (2) Lettere del Pr, G. R, Carli al sig. Tartarotti^ intorno alV origine e faUità délia dottrîna dei maghi e dette streghe, (3) Arte magica dileguata. Yéroney 17&0. On vit paraître à Venise, dans la mâme année, une réponse intiliilée Osser^ vazioni sopra l'opuscolo Arte magica dileguata d'un prête deW Oratorio, pour démontrer, à l'aide de passages des s^nts Pères, que des sorciers et des sorcières oat existé avant et après Jésus-Christ. (4) Ceux qui veulent d'autres renseignements snr ce déKre pourront consulser aussi : Calmet, Sur Vapparition des esprits et sur les vampires. Le Brcn, Hist, des pratiques superstitieuses. Le Gendre, Traité de V Opinion. Constantin Grimaldi, Delta magia nafuraletartificiale,e\c. Fra Paolo Sarpi, Discorso sopra l'inquisizione dello Stato Veneto. Philippe de Limbrock, ffist. de l'inquisition, Lami, Lezioni di anticMtà etrusehe , XV , XVI , XVII. Mazom, Origini delta lingua italianatill, S80, 1043, 107C, 1360. Cantu, Storia délia dioresi di Como, Vit, 97 et siiiv. T. XIV. 30

**The text on this page is estimated to be only 22.24% accurate**

4QCt QUINZIEME ÉPOQUE. Le père Concina, qui, même après 1759, admettait dans son vaste ouvrage tous les prodiges des sorcières et, surtout, leurs relations charnelles avec les démons , conformément à l'opinion commune (i), prouva combien Fopposition était puissante. On ne trouvera pas ,'que nous nous soycHis tcop étendu sur cette matière y si Fon pense qu'eUe est la révélation du double fléau suspendil sur la tôte de ces hommes, si heureux, si gais, du seizième siècle : la terreur des puissances malfaisantes et le glaive d'une justice horrible , dont les poiffsuites étaient inévitables. Nous aurons d'ailleurs à parler , dans la suite de ce livre , d'hérétiques contre lesquels on dirig ea les mêmes procédures , pour leur appliquer les mêmes supp lices ^ et des peines qui s'étendaient jusqu'à leurs enfants (1). Or> il est utile, selon nous, de signaler toutes les erreurs, celles des doctes aussi bien que celles des ignorants , et les atrocités, soit violentes ou légales , des siècles passés, parce que chaque époque a kè siennes. Un jour vient où les hommes, devenus meilleurs, jettent l'infamie et la malédiction sur les crimes qui ont affligé l'humanité. (1) Communis catholicorum sententia docei re ipsa hanc commixUonem dâmionum mulierumque acddere. Theôl. Chnst., tom. III. (2) « Les fils des héréti^es, quoique bons catlieliques, seut privés de f héritage iMiternel. Les héritiers seul oUigiés d'aceompiir la pénitence imposée au coupable. On peut priver de leurs offices et dignités les fiàuteors» les fils^ les héritiers des hérétiques (p. 45). On peut déclarer un in diyidu hérétique après sa mort, et confisquer ses biens; car le crime dUiérésie ne s'éteint pas même par la mort. Il ne revient rien des biens confisqués au diocésain ; il en est donné un tiers à la commune où la condamnation est prononcée, Tautreaux officiers du saint-office; le reste est employé pour favoriser la foi et extirper les hérésies. » Ratbgno, Lucerna inquisH. Fllf DB hk PBBHliRE PAJITIfi DU LIVRE QUINZIÈME Sir DU QUATOZlèHE TOLUME. N. B. C'est par méprise qu'auôc pages 1ÎI2 et 158 le lecteur est renvoyé aux notes additionnelles B et D, Ce volume n'en a point.

**The text on this page is estimated to be only 15.31% accurate**

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LE QUATORZIÈME VOLUME. HISTOIRE MODERNE. Pages. macoioÈs vBBLmimiBB * PREMIÈRE PARTIE. Chapitrb I. — coup tfcBil général. — L'Empire 83 MaximiUen - • • • •* Conseil auliqne * * . . . W GHAPiTBB II. — L*Itaiie. é , . , , 9& Alexandre VI. ..... * .... 100 SavoDarole . . ^ • . . . . • .... 149 Perte de Savonarole . . . .^ f 24 GBAPiraB IV.—- Louis XII. — Les Borgia.— Jules II 422 Le duc de Valentinois. . .....* • ^ 426 Gênes 457 Gbapitre y« — Ligue de Cambray • 440 Mort de Maximilien •' 480 Ghapitae VL — François I**^ et Charles-Quint . > • 487 Espagne. • . • • 460 PadUla i ..... - 462 Première guerre 464 Ijgue de Borne. f. 466 Bataille de Pavie 470 Goi^iuration de Morone 474 Le Medeghino. . . 474 Seconde guerre. 475 Sac de Rome 479 La paix des Dames i . 484 QUPrrBE vn. — Rétablissement des Médicis 486 Derniers soupirs de l'indépendance italienne ^* Alexandre de Médicis 498 Cosmcy Lttcqnes. . 212 Sienne i. . . 205 Gènes • < . . 205 Conjuration de Fiesque *'. ....:. 207 Nouvelle guerre. « 208 Bataille de Saint-Quentin 240 Paix de Câteau-Cambrésis 214 Ghapltbe VIII. — Royaumes musulmans. — Soliman* • . 212 Les Armatoles. 245 30.

**The text on this page is estimated to be only 9.15% accurate**

468 TABLE DKS MATIBBES Pages. Législation 215 Propriétés - . » 216 Ssaphis de Perse 220 Egypte 221 - lioldavie 222 Prise de Rhodes 225 Hongrie 226 BaUille de Hobaoz 227 Alger 230 Siège de Malte 2S4 Eipéditions en Asie 235 Baber. .• é ;.'..:•'.... ^ ....'«. ib. CHApmi IX« ~ Beani-arts, . . 240 Giorgione 241 Pémgin, BaphagL ....;... 242 Jttloi Bomain. 246 Michel-Ange , 248 Bramante. » 254 Saint-Pierre de Rome 236 André del Sarto :^63 Léoiiard de.VIncL 265 École mUanaise. 268 ImitatMirs de Michel-Ange. 272 Anmianoato 27S Jean Bologne 275 Vasari 276 BenTcmito Gellini 277 Gra?ure , , , 279 Chalcographie .....*. 280 Vitraux, mosaïques, émaox - 282 École de Venise, Titien . » . . 284 Paul Véronèse 286 École de Bassano 287 Corr^ •• 288 SansoxiQO. , - 290 Sangallo , . ^ 291 Ales$i * . - , ib. Vignole . 2» Pall9diO , . . * 295 Scaroozfl. 295 Pellegrino Tibaldi, Eontana 296 9an-Micbeli 299 Architecture militaire. ib. Arts, bon de lltalie. WM Prai|rais 505 Bouliant. 304 Espagnols t6. Piamands , 305 Allemaiids, Pprer 306 llolbein , , 308 t;iàPiTiiB X. — Langue latine et langue italienne. . 3io Erasme. . t . ,,....., 513 Lan^c italienne. 317 CH4PiTRR XI. — Littérature italienpe .322 Conteurs 325 Comii^ups 327

**The text on this page is estimated to be only 15.07% accurate**

C01I9TENIIES D4NS LE QUATOBZIÈMB VOLTTME. 469 Pages. BdlesLettres 329 Caro. ib. Poètes. Laurent de Médicis 334 PoUtieD «... ibDidactique, Alamamii et Rnoellai 336 Sannazar 357 L'Amlnte da TMse 338 Le Berger fidèle» de Gnarini ib. Satires 339 Franç